



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITE DE LORRAINE

CENTRE EUROPEEN DE RECHERCHE EN ECONOMIE FINANCIERE ET GESTION DES ENTREPRISES

ECOLE DOCTORALE SCIENCES JURIDIQUES, POLITIQUES, ECONOMIQUES ET DE GESTION

***APPREHENDER LA VARIETE DES MODES DE
CONSOMMATION CULTURELLE EN CONTEXTES
PRESENTS ET PASSES :
LE CAS DE LA BANDE DESSINEE.***

Thèse

en vue de l'obtention du Doctorat en Sciences de Gestion
de l'Université de Lorraine.

Présentée et soutenue publiquement le 19 Novembre 2018

par

Caterina TRIZZULLA.

Membres du jury :

Rapporteuses	Madame Dominique BOURGEON-RENAULT Professeure des Universités Université de Bourgogne
	Madame Nil ÖZÇAGLAR-TOULOUSE Professeure des Universités Université de Lille
Suffragants	Monsieur Eric REMY Professeur des Universités Université de Rouen
	Monsieur Thomas STENGER Maître de Conférences, Habilité à Diriger des Recherches Université de Poitiers
Directeur de recherche	Monsieur Björn WALLISER Professeur des Universités Université de Lorraine

L'Université n'entend donner ni approbation, ni improbation aux opinions émises dans cette thèse. Celles-ci doivent être considérées comme propres à leur auteur.

Sommaire	3
Remerciements	5
Introduction de la recherche doctorale	8
Partie I. De l'expérience à la construction de comportements de consommation culturelle.	
Une revue de littérature.	15
<i>Chapitre I. Du consommateur postmoderne à l'expérience en question.</i>	19
<i>Section 1. La construction d'un consommateur (culturel) postmoderne.</i>	<i>21</i>
<i>Section 2. De l'expérience vécue au contexte expérientiel.</i>	<i>31</i>
<i>Section 3. Le rôle de l'objet dans l'expérience de consommation.</i>	<i>48</i>
<i>Conclusion du chapitre I.</i>	<i>64</i>
<i>Chapitre II. Des modes de consommation remis en trajectoire.</i>	66
<i>Section 1. La socialisation à la consommation : de l'importance du développement cognitif de l'enfant à celle des agents.</i>	<i>68</i>
<i>Section 2. Individu en trajectoire : l'intérêt d'une approche bourdieusienne de la socialisation.</i>	<i>83</i>
<i>Section 3. Relectures post-bourdieusiennes ou l'adaptation à une société plus fragmentée.</i>	<i>103</i>
<i>Conclusion du chapitre II.</i>	<i>133</i>
<i>Conclusion de la revue de littérature. Consommateur (culturel) pluriel : en situations ou en trajectoire ?</i>	136
Partie II. Du cadre théorique à la méthodologie de la recherche.	143
<i>Chapitre III. Proposition d'un cadre théorique, présentation du terrain de l'étude exploratoire et étude exploratoire.</i>	146
<i>Section 1. Présentation de la perspective dispositionnaliste et contextualiste.</i>	<i>148</i>
<i>Section 2. Présentation du terrain de la recherche.</i>	<i>162</i>
<i>Section 3. Etude exploratoire : constater la pluralité des modes de consommation de la bande dessinée.</i>	<i>174</i>
<i>Conclusion du chapitre III.</i>	<i>209</i>
<i>Chapitre IV. Méthodologie de la recherche.</i>	211
<i>Section 1. Positionnement de la recherche.</i>	<i>213</i>
<i>Section 2. Vers des portraits sociologiques.</i>	<i>220</i>

Conclusion du chapitre IV.	239
Conclusion. De la perspective dispositionnaliste et contextualiste aux portraits de lecteurs de bande dessinée.	241
Partie III. Résultats de la recherche et discussion.	243
Chapitre V. La construction de modes de consommation culturelle : des trajectoires socialisatrices à l'échelle individuelle.	245
Portrait 1. Laurent ou l'acquisition d'une disposition à la légitimité culturelle.	247
Portrait 2. Rémy ou la trajectoire d'un « lecteur épisodique de bande dessinée » devenu (micro)éditeur.	267
Portrait 3. Stéphane ou la transformation d'une disposition à la remise de soi à l'affirmation de soi.	282
Conclusion du chapitre V.	306
Chapitre VI. Désajustement et ajustement d'un patrimoine de disposition pluriel en contexte numérique.	308
Portrait 4. Alice ou la révélation d'un patrimoine de dispositions hétérogène résolue en contextes numériques.	309
Portrait 5. Jean ou la résolution d'une tension dispositionnelle permise par les plateformes numériques.	342
Portrait 6. Max ou la construction d'une trajectoire de professionnalisation spécialisée de l'univers culturel asiatique.	366
Conclusion du chapitre VI.	403
Chapitre VII. Discussion : Les modes de consommation culturelle pluriels en situations et en trajectoires.	405
Section 1. Pratiques culturelles plurielles et trajectoires.	405
Section 2. Pratiques culturelles plurielles en situations.	418
Conclusion du chapitre VII.	429
Conclusion. Apports, limites et voie de recherche.	431
Bibliographie.	446
Table des illustrations.	467
Annexes.	471
Résumés.	501

Remerciements

Ce travail de recherche doctorale n'aurait jamais pu voir le jour sans l'ensemble des personnes que j'ai eu le plaisir de rencontrer au cours de ma trajectoire. Elles ont toutes participé à leur manière à l'aboutissement de ce manuscrit. La réalisation d'un portrait sociologique permettrait certainement de mieux rendre compte de leur importance, malheureusement je n'ai que ces quelques lignes pour leur adresser mes remerciements les plus sincères.

Je tiens en premier lieu à remercier le directeur de ce travail de recherche doctorale, Monsieur le Professeur Björn Walliser. Sans sa bienveillance et ses conseils, ce travail n'aurait jamais pu se dérouler dans de si bonnes conditions au cours de ces cinq années de recherche.

J'adresse ma plus profonde gratitude à Mesdames les Professeures Dominique Bourgeon-Renault et Nil Özçağlar-Toulouse pour avoir accepté d'être les rapporteuses de ce travail de recherche. Je mesure l'honneur qui m'est donné de pouvoir bénéficier de leurs expertises. Je tiens à adresser toute ma reconnaissance à Monsieur le Professeur Eric Rémy et Monsieur Thomas Stenger pour avoir accepté de participer au jury de cette thèse. C'est un immense privilège de pouvoir bénéficier de leurs regards avisés sur ce travail de recherche. Plus généralement, je tiens à remercier l'ensemble des membres de ce jury pour l'important rôle qu'ils ont joué dans ma trajectoire de jeune chercheuse.

Je souhaite également adresser mes remerciements aux différentes institutions qui ont permis le bon déroulement de ma formation en tant que jeune chercheuse, mais également en tant qu'enseignante : le laboratoire CEREFIGE, l'Ecole doctorale SJPEG, l'IAE de Nancy, mais également l'Université de Lorraine.

Je tiens plus particulièrement à souligner l'importance du rôle joué par Madame Sandrine Claudel-Cecchi et Madame Laurence Contois. La vie de doctorant ne pourrait pas être aussi agréable sans leur présence.

Ce travail de recherche n'aurait par ailleurs jamais vu le jour sans la participation de Monsieur le Professeur Renaud Garcia-Bardidia et Monsieur Jean-Philippe Nau. Mon appétence pour la recherche ne se serait certainement jamais développée sans leur concours. Je crois que leur grande modestie ne leur permet pas toujours de mesurer l'importance de

leur rôle. Pourtant, on pourrait dire que leurs conseils et leurs encouragements ont ouvert le champ de ce qui m'était raisonnablement possible d'espérer...

Cette thèse doit également son existence à l'ensemble des répondants qui ont accepté de participer à la réalisation de ce travail de recherche. Je remercie plus particulièrement les sept personnes qui ont accepté de me confier la mise en récit de leur trajectoire : Alice, Eric, Jean, Laurent, Max, Rémy et Stéphane. Les dix heures qu'ils m'ont données de leur temps sont des moments que je ne pourrais jamais oublier.

Je ne dois cependant pas oublier mes ami(e)s jeunes chercheur(e)s. Je tiens plus spécifiquement à remercier Oksana, Loïc et Renaud. Les révisions des partiels de master 2 recherche resteront à jamais des souvenirs agréables grâce à eux. Sarah que j'ai eu le plaisir de rencontrer au détour d'un couloir de l'IAE, merci pour toutes ces parties de Mario Kart et ces gâteaux. Adrien et Julie m'ont permis de passer certaines de mes plus belles soirées de ces cinq dernières années. Salomon, Aramis, Jonathan, Stéphane, et Laurence merci pour tous les rires partagés. Enfin, je souhaite remercier mes amis normands : Arthur, Baptiste, Coralie, Lamia, Mailys, Kenza et Romain. Si les JNRC forment mes meilleurs souvenirs de colloque, c'est à eux que je le dois.

Ces remerciements ne pourraient être complets s'ils ne mettaient pas en évidence l'importance du rôle des personnes qui ne jouent pas directement dans le champ de la recherche scientifique et qui pourtant sont essentiels : les amis et la famille. Je tiens plus particulièrement à remercier Jérémy et Roxanne, ils m'ont permis à de nombreuses reprises d'oublier la thèse et de profiter pleinement de leur compagnie. Je tiens à remercier Olivier pour nos discussions passionnantes, mais également Anthony et Maximilien pour leur soutien. Je remercie tout particulièrement mes parents Carmelo et Laura, mon beau-père Michel, ainsi que ma sœur Daniela et mon frère Antonio pour m'avoir aidé à parcourir ces longues années d'étude. Vi voglio tanto bene, grazie per tutto quello che avete fatto per me.

Les personnes à remercier sont malheureusement trop nombreuses pour ne pas en oublier, j'en suis sincèrement désolée. A vous tous, mille mercis.

La dernière ligne de ces remerciements sera dédiée à Choupinette à roulette, Alfred l'escargot et Figaro le chat, merci de m'avoir supporté en cette fin de thèse, l'exercice demandé était loin d'être facile...

*Appréhender la variété des modes de
consommation culturelle en contextes
présents et passés :*

Le cas de la bande dessinée.

Introduction de la recherche doctorale

Qu'est ce qui amène un consommateur de la classe moyenne supérieure à lire les romans de Marcel Pagnol, à discuter des œuvres d'Albert Camus avec son conjoint, à réaliser et diffuser des vidéos sur la relativité générale sur YouTube, à jouer à des jeux vidéo et retransmettre ses parties sur Twitch¹, à vouloir transmettre sa passion pour les super-héros à son fils de deux ans, et finalement à lire une grande variété de genre de la bande dessinée, mais dans ce cas précis en éprouver des difficultés à l'exprimer publiquement ? Comment expliquer l'existence de cette pluralité de pratiques, plus ou moins légitimes culturellement, pour un même individu ? Annonce-t-elle la fin des déterminismes sociaux et le besoin de perspectives postmodernes ? Ou bien peut-on y voir une transformation plus générale de la socialisation du consommateur ? Ce travail de recherche doctorale se propose de discuter ces questions à partir du cas de la bande dessinée.

L'étude des modes de consommation de ce produit apparaît comme particulièrement intéressante d'un point de vue théorique. Les recherches s'intéressant à la pluralité des modes de consommation ont souvent porté - en recherche sur la consommation, et plus généralement en sciences humaines et sociales - sur la consommation de produits culturels. Cette variété des contenus, des pratiques et des représentations a été constatée dans de nombreux domaines culturels : musical, cinématographique ou encore littéraire (*e.g.* Granjon et Combes, 2007 ; Magaudda, 2011, 2014). Cette pluralité a été relue dans la littérature selon deux axes antagonistes, qui se différencient en termes de représentation du consommateur mais aussi d'échelle d'observation pour l'appréhender.

Le premier axe de recherche pose cette pluralité comme l'expression d'une consommation dite postmoderne. Il donne l'image d'un individu à l'identité fragmenté, car libéré du poids que les grandes instances sociales de l'ère moderne (*e.g.* famille, école, travail, politique, religion) faisaient peser sur les manières de voir et d'agir en situation d'interaction. La pluralité observée est donc lue comme l'entrée des individus dans une nouvelle ère, une ère où les consommateurs peuvent affirmer leur individualité notamment par la consommation (*e.g.* Belk, 1988 ; Firat, 1991 ; Firat et Venkatesh, 1993, 1995 ; Holbrook et Hirschman, 1982 a et b, 1992 ; etc.).

De cette nouvelle image du consommateur découle des travaux qui tournent leur attention sur l'expérience de consommation telle qu'elle est subjectivement vécue par les individus en

¹Twitch est une plateforme numérique de retransmission de parties de jeux vidéo en direct.

situation (e.g. Bourgeon-Renault, 1997, 2008 ; Bourgeon-Renault et Filser, 1995 ; Roederer, 2008, 2012). Les situations y sont lues comme des leviers d'action intéressants pour les praticiens car ils permettent ou empêchent l'accès à des expériences de consommation réussies (e.g. Filser, 2002 ; Carù et Cova, 2003, 2007). On comprend dès lors que l'échelle d'observation privilégiée ne soit plus macro – c'est-à-dire liée aux variables sociodémographiques traditionnelles comme les professions et catégories sociales² – mais beaucoup plus souvent micro (e.g. le consommateur en situation et l'expérience de consommation) ou méso (e.g. les consommateurs réunis par exemple par affinités de goûts au sein de groupes, de communautés, de tribus) (e.g. Cova, 1995, 2006 ; Cova *et al.*, 2007 ; Cova et Dalli, 2018 ; Kozinets, 2001 ; Schouten et McAlexander, 1995 ; Sitz et Amine, 2004).

Cependant, il semble que les cadres dans lesquels prennent place ces expériences de consommation individuelles ou collectives ne puissent plus être compris au sein d'une situation de consommation unique et parfaitement délimitée. Des travaux plus récents mettent en évidence l'importance de comprendre l'expérience dans un cadre plus large non seulement en comprenant ce qui se passe avant et après l'expérience vécue avec le produit (Arnould *et al.*, 2006), mais également en la comprenant comme une série de micro-expériences potentiellement multi-situées qui peuvent faire intervenir pour un même objet des dispositifs techniques variés (Bourgeon-Renault *et al.* 2015, 2016 ; Collin-Lachaud et Vanheems, 2016 ; Jarrier, 2015). Ceci permet de comprendre que l'expérience de consommation est susceptible de faire l'objet d'interruptions, de reprises, de continuités ou de répétitions qui s'insèrent au sein d'une interdépendance temporelle par exemple entre ce qui se passe avant et après une situation de shopping (Michaud-Trévinal et Stenger, 2018).

Le second axe de recherche propose d'entrevoir cette pluralité comme le résultat d'une modification de la société qui ne renvoie pas à l'image d'un consommateur libéré, mais qui repose sur des déterminismes sociaux à reformuler. Ce faisant, elle pose plus souvent les consommateurs comme des agents qui ont un accès à une plus grande variété de contextes sociaux, et finalement aux différents contenus qui circulent au sein de ces contextes. Pour ce courant de recherche, l'éclectisme culturel constaté n'est donc pas dû à l'affaiblissement de l'influence des cadres et/ou agents de la socialisation, mais est souvent relu en sciences sociales comme :

² Les professions et catégories sociales seront abrégées PCS dans la suite du document.

- une nouvelle forme de distinction qui oppose les agents détenant un fort niveau de capital culturel à ceux qui en détiennent moins (*e.g.* Coulangeon, 2003 ; Donnat, 1994 ; Grignon et Passeron, 1989),
- un omnivorisme qui serait la marque d'une plus grande tolérance envers les contenus culturels issus de la culture populaire (*e.g.* Peterson, 2004 ; Peterson et Simkus, 1992),
- la marque d'une expertise ou d'un amateurisme plus ou moins étendu, qui se construit dans le temps (Glévarec et Pinet, 2009).

En recherche sur la consommation, cette relecture s'est concentrée sur une reformulation de la théorie de la pratique sociale bourdieusienne qui se veut plus adaptée à une société fragmentée. Elle propose notamment de voir :

- des effets de distinction qui est notamment visible dans les modes d'appropriation différenciés d'un même produit culturel et/ou de loisirs, par exemple en fonction du niveau de capitaux culturels détenus par les agents (*e.g.* Holt, 1995, 1997, 1998),
- l'*habitus* comme un ensemble de dispositions générateur de pratiques et de représentations plus dynamique et variable au cours de la trajectoire des agents consommateurs (*e.g.* Herbert et Collin-Lachaud, 2017 ; Saatcioglu et Ozanne, 2013, Üstüner et Holt, 2007, 2010),
- une pratique vue comme un système d'activités, d'objets et de sociabilités interconnectés, qui conditionne leur mise en œuvre et/ou leur évolution (*e.g.* Arsel et Thompson, 2011 ; Warde, 2014).

L'échelle d'observation privilégiée au sein de ces travaux est le plus souvent macro, parfois méso et beaucoup plus rarement micro. L'échelle micro-sociale est perçue par les tenants de ces approches comme limitée, car l'individualisme méthodologique qu'elle suppose risque de masquer les structures sociales qui participent à la construction des modes de consommation observés en situations. Par ailleurs, sa mobilisation entraîne trop souvent la réalisation de recherches qui laissent trop de place au subjectivisme (*e.g.* Warde, 2014 ; Linnet et Askegaard, 2011).

Le déterminisme est finalement lu comme le résultat d'une société qui a vu les frontières des grandes instances socialisatrices devenir plus poreuses, mais qui sont loin de disparaître. Il apparaît dès lors moins surprenant que les travaux qui découlent de cette perspective s'intéressent plus à la façon dont les modes de consommation observés se sont constitués au cours d'une trajectoire.

L'existence de cette variété est finalement le point d'achoppement commun aux approches postmodernes et aux approches poststructuralistes de la consommation (*e.g.* Firat, 1991 ; Firat et Venkatesh, 1995, Holt, 1997, 1998 ; Saatcioglu et Ozanne, 2013), bien qu'elles ne donnent évidemment pas le même sens à cette diversité. Par ailleurs, le constat de cette pluralité de goûts, de dégoûts, de manière d'agir et/ou de penser, ou même d'accéder à des objets de consommation ne semble pas se limiter au domaine culturel. Cette pluralité est décrite aussi bien dans le domaine de l'alimentation, de l'habillement, de l'ameublement, du sport et même celui des courses (*e.g.* Arsel et Bean, 2013 ; Comino, 2017 ; Maciel et Wallendorf, 2017 ; Rocamora, 2009 ; Shove et Pantzar, 2005 ; etc.). Face à ce constat, nous avons fait le choix de ne pas limiter la revue de littérature autour de travaux s'intéressant à la consommation culturelle, mais d'essayer d'appréhender comment cette diversité est plus généralement étudiée en recherche sur la consommation qu'elle soit comprise à l'échelle individuelle, à l'échelle des groupes, en situation ou en trajectoire.

Cette ouverture permet de mettre en évidence deux lignes de tension plus générales. La première repose sur l'image que l'on doit attribuer au consommateur qui évolue au sein d'une société plus fragmentée. La seconde renvoie à l'échelle d'observation qui doit être mobilisée pour appréhender ce consommateur vu comme pluriel. En d'autres termes, la littérature semble mettre en évidence l'intérêt de rendre compte des expériences de consommation telles quelles sont vécues à l'échelle individuelle sans pour autant masquer le caractère socialement construit des pratiques que ce consommateur donne à voir en situation.

Dans ce contexte, la bande dessinée est apparue comme un objet permettant de discuter les lignes de tension ouvertes par la littérature. En sociologie, on souligne d'ailleurs la « difficulté, voire l'impossibilité, de penser la lecture [de BD] en termes de « profils » » type (Berthou et Martin, 2015 p.15). Les lecteurs de bande dessinée donnent à voir des pratiques et des représentations très diversifiées de cet objet (*Ibid.*). Les variables que sont l'âge, le genre et la PCS - traditionnellement mobilisées pour segmenter les lecteurs de ce genre littéraire (Berthou et Martin, 2015) – semblent avoir perdu leur pouvoir de catégorisation face à la grande variété des modes de consommation constatés à l'échelle individuelle.

Cette variété est d'ailleurs d'autant plus visible que le secteur de la bande dessinée est confrontée à la numérisation de ses contenus tout comme l'ont été la musique, le cinéma et la littérature (*e.g.* Granjon et Combes, 2007 ; Magaudda, 2010, 2012, 2014). Cette numérisation participe ici encore à une augmentation des possibilités d'accès, mais également à celle des

modes de lecture de cet objet (*e.g.* Gaudric *et al.* 2016 ; Robert, 2016). Ce secteur semble soulever le même type de lignes de tension que celles précédemment exposées.

Par ailleurs, il est étonnant de constater que s'il existe de nombreux travaux tant en sociologie qu'en sciences de l'information et de la communication s'intéressant à cet objet (*e.g.* Benhamou, 2012 ; Berthou, 2015 ; Boltanski, 1975 ; Caraco, 2017 ; Falgas, 2014, Groensteen, 2007, 2017 ; McCloud, 2000, 2007 ; Peeters, 2005, etc.), il n'en va pas de même dans la recherche sur la consommation. En effet, les travaux recensés sont non seulement peu nombreux, mais portent plus sur des composantes très spécifiques de cet objet. Ils s'intéressent plus précisément aux valeurs que ce produit culturel véhicule, à leur influence sur les modes de consommation et/ou à des pratiques très délimitées de cet objet comme la collection ou les *scantrads*³ (Belk, 1966, 1987, 1989, 2009 ; Lee, 2009 ; Spiggle, 1986). Cette délimitation de l'objet ne semble pas permettre d'appréhender ni la variété des modes de consommation associés à cet objet ni ce qui a permis la construction de cette variété.

Face à ces différents questionnements, nous avons pu formuler la problématique suivante :

Dans quelle mesure l'analyse des modalités de socialisation à la consommation culturelle de la bande dessinée - à l'échelle individuelle - permet d'appréhender la constitution et l'actualisation de modes de consommation pluriels ?

Pour y répondre, nous proposons de mobiliser la perspective dispositionnaliste et contextualiste de Lahire (2005, 2012, 2013). En partant du postulat que les pratiques de consommation culturelle sont la plupart du temps plurielles, voire dissonantes quelle que soit la position de l'agent dans l'espace social, Lahire (2001, 2004, 2005, 2010, 2013) offre une reformulation des concepts d'*habitus*, du champ et de la socialisation de Bourdieu (1979, 1980) susceptible d'appréhender la variabilité des comportements à l'échelle individuelle sans nier les structures sociales qui ont participé à leur construction. Lahire (2001) amène en effet l'idée d'un multi-déterminisme social capable de mieux appréhender cette variété individuelle. Les pratiques y sont présentées comme le résultat de l'intériorisation d'inclinations à croire et/ou agir d'une certaine façon construites au cours des expériences vécues passées qui s'activent ou se mettent en veille en fonction des situations qui se

³Scantrad est une pratique qui consiste à numériser des tomes ou chapitre de bande dessinée –notamment des mangas – et à en réaliser la traduction. Ceci dans le but de diffuser ces contenus sur Internet. Cette pratique est le plus souvent contraire au droit de la propriété intellectuelle. (cf. Lee, 2009 pour plus de précision sur cette pratique spécifique)

présentent à l'individu (Lahire, 2013). En définitive, il pose l'image d'une pratique sociale qui ne peut être comprise en-dehors de l'individu qui intériorise des manières de voir et d'agir (les dispositions) qui se construisent au sein de contextes passés (cadres socialisateurs), qui viennent à la rencontre de contextes présents (situations) qui permettent ou inhibent ce qui a préalablement été constitué.

Pour rendre compte de cette double dimension de la pratique (contextes passés et présents), cette perspective suppose donc d'identifier les cadres de la socialisation qui participent à l'intériorisation des modes de consommation observés à l'échelle individuelle, les modalités de cette construction et la force de ses effets. Ceci suppose la mise en place d'un dispositif méthodologique singulier qui permette de resituer l'individu à la fois dans le temps de sa trajectoire individuelle et dans la variété des situations qu'il rencontre : le portrait sociologique (Lahire, 2005). En d'autres termes, il nous permettrait de décrire des trajectoires de lecteurs de bande dessinée plurielles dans le temps de leur constitution et en situations de consommation.

Ce travail de recherche doctorale est restitué en trois grandes parties. La première partie (Partie I) propose une revue de littérature qui tente d'appréhender la façon dont le consommateur pluriel a été posé dans la littérature en recherche sur la consommation. Le premier chapitre s'intéresse plus spécifiquement à l'image du consommateur postmoderne et aux expériences de consommation qu'il est susceptible de vivre (Chapitre I). Le second chapitre propose quant à lui de comprendre la façon dont les recherches de notre champ ont tenté de restituer ce consommateur au sein des trajectoires responsables de l'intériorisation de la pluralité des modes de consommation observés (Chapitre II).

La deuxième partie est elle-même constituée de deux chapitres (Partie II). Le premier explicite le cadre théorique mobilisé au sein de cette recherche doctorale, son terrain d'application et propose les résultats issus d'une première étude exploratoire (Chapitre III). Le second chapitre décrit la démarche méthodologique appliquée pour la réalisation des portraits sociologiques et la discute vis-à-vis d'outils méthodologiques qui lui sont d'apparence très proches : les histoires de vie et les récits de vie (Bah *et al.*, 2015 ; Özçağlar-Toulouse, 2005, 2008, 2009) (Chapitre IV).

La troisième et dernière partie (Partie III) est composée de trois chapitres. Les deux premiers chapitres exposent six portraits sociologiques de lecteurs de bande dessinée. Les trois premiers (Chapitre V) tentent de décrire des trajectoires de lecteurs et d'explicitier les

modalités de constitution de quelques dispositions que nous avons pu mettre en évidence lors de nos analyses. Les trois portraits suivants forment le deuxième chapitre de cette partie (Chapitre VI). Ce dernier présente certains cas de désajustements dispositionnels et leurs modalités de résolution notamment en contexte numérique. Le dernier chapitre (Chapitre VII) propose une discussion plus précise des différents résultats développés dans les portraits au regard de la littérature existante en recherche sur la consommation.

Enfin, une conclusion générale permettra de souligner les différents apports, limites et voies de recherche mis en évidence à l'issue de ce travail de recherche doctorale.

Partie I : De l'expérience à la construction de comportements de consommation culturelle. Une revue de littérature.

Cette recherche doctorale se propose de discuter de la pluralité des comportements de consommation culturelle à partir du cas de la bande dessinée. Si cette pluralité est admise par de nombreux travaux en marketing (Holbrook et Hirshman, 1982 a et b ; Firat, 1991 ; Bourgeon-Renault et Filser, 1995 ; Firat et Venkatesh, 1995 ; Vezina, 1999 ; Decrop, 2008, etc.), elle n'est pas toujours analysée sur des bases similaires. Pour les uns, elle constitue un postulat de départ nous informant du caractère libre voire indéterminé du consommateur culturel au sein d'une société postmoderne. Il s'agit alors de saisir plus précisément non pas la variété des modes de consommation constatés à l'échelle individuelle mais de les comprendre en situation (Chapitre 1). Pour les autres, cette pluralité est entrevue comme le résultat de la trajectoire de socialisation du consommateur culturel dont les modalités de constitution se doivent d'être étudiées (Chapitre 2).

En ce sens, le premier chapitre de cette revue de littérature reviendra principalement sur des travaux spécifiques à la *Consumer Culture Theory* française (Özçağlar-Toulouse et Cova, 2010), s'intéressant notamment à l'expérience vécue par le consommateur culturel (e.g. Bourgeon-Renault, 1997 ; Bourgeon-Renault et Filser, 1995 ; Cova et Cova, 2002 ; Carù et Cova, 2003 ; Chaney, 2007). Cette expérience y est entrevue comme le résultat de la rencontre entre une personne (le consommateur), un objet (le produit culturel) et une situation (le contexte de consommation) (Roederer, 2008, 2012). Cette dernière permet de resituer l'individu dans le contexte immédiat de son expérience et tente de mieux comprendre, à partir des spécificités de chacune de ces composantes de l'expérience, la pluralité des modes d'appropriation des espaces marchands ou non, des objets ou encore des expériences de consommation culturelles comme les spectacles vivants (e.g. Carù et Cova, 2003 ; Pulh *et al.*, 2005 ; Punj et Stewart, 1983).

Dans une première section, la vision du consommateur offerte par cette perspective sera discutée. Elle permettra d'interroger par exemple la façon dont les groupes et les individus utilisent les objets et les marques pour construire et/ou maintenir leur projet identitaire (e.g. Belk, 1988 ; 2015 ; Özçağlar-Toulouse, 2005 ; Torché, 2016, etc.). La seconde section mettra en évidence les différents contextes dans lesquels ces comportements de consommation culturelle peuvent être appréhendés et/ou amenés à évoluer qu'ils soient ou

non sous le contrôle de l'entreprise (Carù et Cova, 2007 ; Roederer, 2008, 2012). La troisième section tentera quant à elle d'appréhender l'importance que revêt l'objet de consommation tant pour les perspectives expérientielles (Bourgeon *et al.*, 2016 ; Petr *et al.*, 2017) que pour les recherches plus récentes de la CCT s'intéressant au phénomène de numérimorphose (Comino, 2017).

L'étude de ces trois composantes apporte des éléments de réponse quant à la façon dont le consommateur accède à une expérience de consommation réussie. Pour autant, en se concentrant souvent à un unique contexte d'expérience de consommation, le plus souvent immédiat, certaines de ces perspectives semblent omettre la possibilité qu'un bien culturel puisse faire l'objet d'une consommation séquencée et/ou multi-située. Ceci risque de masquer la diversité des expériences vécues pour une même pratique de consommation culturelle. Dans un second temps, elles laissent en arrière plan l'importance des expériences socialisatrices passées dans la construction, la continuité et/ou le développement d'une pratique culturelle ainsi que la pluralité des cadres qui ont participé à la construction de ces pratiques.

Le second chapitre de cette revue littérature discutera donc de la socialisation du consommateur comme d'un élément essentiel de la construction sociale des comportements de consommation notamment culturels (Moingeon, 1992 ; Holt, 1995). Fortement mobilisé dans les recherches en marketing, ce concept a principalement été développé en psychologie et en sociologie. Si ces deux disciplines la définissent de façon commune comme un processus au cours duquel les façons de penser et d'agir de l'individu se construisent, elles n'accordent cependant ni le même poids aux expériences vécues par l'individu ni le même statut à ce dernier. Elles offrent donc des visions contrastées de la socialisation que nous allons tenter d'éclairer.

Ainsi, la première section de ce second chapitre se propose de discuter de la socialisation à la consommation telle que notre champ l'a emprunté à la psychologie notamment *via* les travaux de Piaget (1966, 1967, 1975). Cette première section retracera les origines de ce concept, ses apports et ses limites en comportement du consommateur.

Les perspectives empruntées à la sociologie, appelées approches sociohistoriques de la consommation en CCT (Arnould et Thompson, 2005, 2007), feront quant à elles l'objet d'une seconde section. Ces dernières semblent particulièrement intéressantes dans la mesure où elles

cherchent à appréhender les cadres (institutions, mondes, communautés, etc.) qui participeraient à la constitution, au développement et à la continuité des pratiques de consommation culturelle non seulement au cours de l'enfance (socialisation primaire) mais également à l'âge adulte (socialisation secondaire). Nous proposons donc de présenter ces différentes approches théoriques, d'en discuter les apports et de préciser les voies de recherche qu'elles ouvrent en *Consumer Research*.

Finalement, la troisième section proposera de se concentrer sur les travaux développés en *CCT* relevant de la perspective post-bourdieusienne. Ces derniers apparaissent comme particulièrement intéressants pour appréhender les cadres de la socialisation primaire et secondaire qui participent à la constitution de pratiques de consommation culturelle et ce même dans des contextes supposés alors moins sensibles aux déterminismes sociaux (Holt, 1995, 1998). Après avoir présenté les travaux fondateurs de ce courant, nous proposons de revenir sur les reformulations plus récentes de l'équation bourdieusienne [(Capital).(Habitus)] + Champ = Pratique (Bourdieu, 1979 p. 112) développées en recherche sur la consommation (e.g. Allen, 2002 ; Arsel et Bean, 2013 ; Brei et Tadajewski, 2015 ; Chávez, 2012 ; Henry, 2005 ; Holt et Thompson, 2004 ; Ourahmoune et Özçağlar-Toulouse, 2012 ; McAlexander *et al.*, 2014 ; Saatcioglu et Ozanne, 2013 ; Sandikci et Ger, 2010 ; Scarabotto et Fischer, 2013 ; Smith Maguire et Lim, 2014 ; Thompson et Üstüner, 2015 ; Üstüner et Holt, 2007, 2010 ; Üstüner et Thompson, 2012). Ces reformulations se donnent pour objectif d'adapter ce cadre théorique aux exigences de notre société contemporaine.

La synthèse de cette revue de littérature montrera que les différentes voies identifiées pour étudier la construction des comportements de consommation culturelle plurielle (cf. chapitre 1 et 2) soulignent l'existence de lignes de tension. Celles-ci reposent à la fois sur différents postulats de l'individu et sur différents niveaux de contextualisation des expériences de consommation à considérer. Ces dernières mettent en évidence l'importance de ne renier ni la dimension individuelle des comportements de consommation culturelle ni l'existence d'un déterminisme social plus large sous prétexte d'une plus grande pluralité des comportements de consommation constatée à l'échelle individuelle (Rémy *et al.*, 2015 ; Trizzulla *et al.*, 2016).

**Partie I. De l'expérience à la construction de
comportements de consommation culturelle. Une revue
de littérature.**

**Chapitre I. Du consommateur postmoderne à
l'expérience de consommation.**

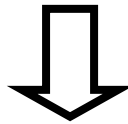
**Section 1. La construction d'un consommateur
(culturel) postmoderne.**



**Section 2. De l'expérience vécue au contexte
expérientiel.**



**Section 3. Le rôle de l'objet dans l'expérience de
consommation**



**Chapitre II. Des modes de consommation remis en
trajectoire.**

**Section 1. La socialisation à la consommation : de
l'importance du développement cognitif de l'enfant à
celle des agents.**



**Section 2. Individu en trajectoire : intérêt de
l'approche bourdieusienne de la socialisation.**



**Section 3. Relectures post-bourdieusiennes ou
l'adaptation à une société plus fragmentée.**

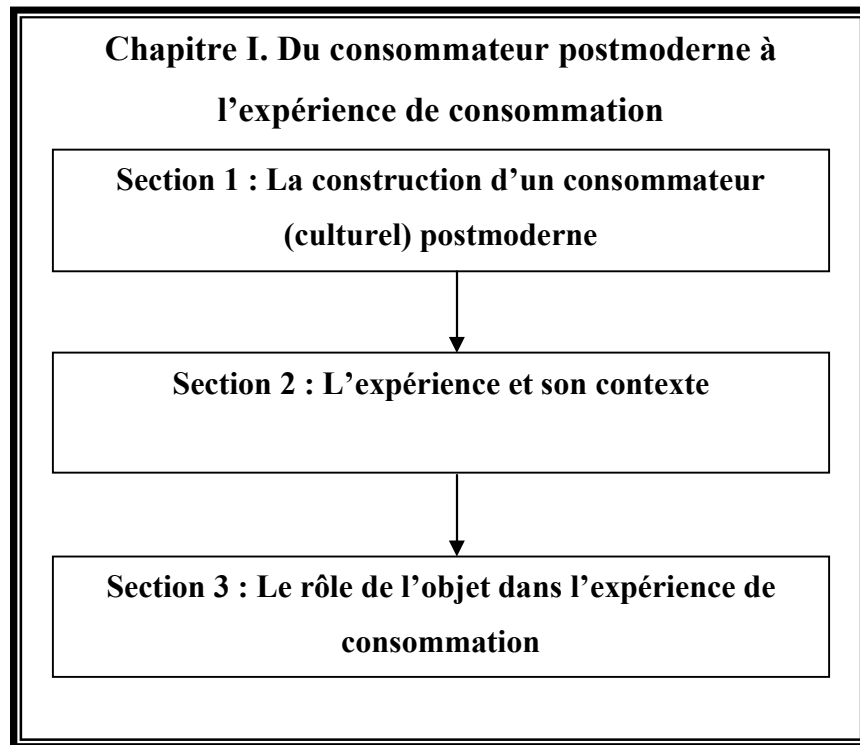
Chapitre I. Du consommateur postmoderne à l'expérience en question

En recherche sur la consommation, l'étude des comportements de consommation culturelle postule souvent implicitement le caractère libre voire indéterminé des consommateurs. Ces caractéristiques sont posées à partir du caractère diversifié des modes de consommation notamment culturelle observés à l'échelle individuelle. C'est à partir de ce postulat que de nombreuses recherches dans notre champ se sont données pour objectif d'étudier non pas cette pluralité de comportements mais des expériences de consommation telles qu'elles sont vécues par les acteurs en situation. Dès lors, ces expériences sont souvent définies dans la littérature comme le résultat de la triade : Personne – Objet – Situation (Belk, 1975 ; Punj et Stewart, 1983 ; Michaud-Trévinat et Stenger, 2018 ; Roederer, 2008, 2012). Ces trois composantes définiront le plan de ce premier chapitre.

La première section reviendra sur la définition du consommateur telle qu'elle a pu évoluer dans la littérature en recherche sur la consommation notamment culturelle (*e.g.* Holbrook et Hirschman, 1982 a et b ; Firat, 1991 ; Bourgeon-Renault et Filser, 1995 ; Firat et Venkatesh, 1995 ; Vezina, 1999 ; Decrop, 2008, Cova et Cova, 2009). Cette littérature est fortement marquée par le tournant interprétativiste de la recherche sur la consommation. Elle s'inscrit initialement au sein d'une perspective postmoderne de la société et de l'individu. Dans ce sens, une première sous-section explicitera les arguments en faveur de l'avènement d'une société dite postmoderne, puis une seconde sous-section tentera de caractériser la vision qui est donnée du consommateur selon cette perspective.

La seconde section posera l'importance du concept d'expérience vécue (*e.g.* Bourgeon-Renault et Filser, 1995 ; Carù et Cova, 2003 ; Roederer, 2008, 2012), afin de souligner le rôle central du consommateur dans la co-construction de la valeur de toute expérience de consommation qu'elle soit culturelle ou non (*e.g.* Firat et Dholakia, 2006 ; Muniz et Schau, 2007 ; Schau, Muniz et Arnould, 2009 ; Mencarelli, 2005 ; Pulh *et al.*, 2005 ; etc.). On comprend dès lors le grand intérêt développé d'une part, par les praticiens et d'autre part, par les chercheurs en marketing pour mieux appréhender le contexte de ces expériences de consommation qu'elles soient ou non situées sous le contrôle du praticien (Roederer, 2008 ; 2012).

Enfin, la dernière section de ce chapitre mettra en évidence les différentes façons dont ces recherches définissent les modalités d'accès à l'expérience (e.g. Carù et Cova, 2003, 2006). Ainsi, nous rappellerons l'importance dévolue aux objets selon différentes perspectives de la CCT. Ces dernières reposent non seulement sur une vision non déterminée du consommateur, mais tentent également de mieux appréhender l'importance du rôle des objets dans l'accès à une expérience de consommation réussie que cette dernière soit ou non culturelle.



Section 1. La construction d'un consommateur (culturel) postmoderne

Le constat de modes de consommation pluriels ou diversifiés à l'échelle individuelle amène l'idée d'un consommateur dit postmoderne. Les travaux s'attachant à décrire cette figure du consommateur se développent dans notre champ à partir des années 80 en s'inspirant notamment de travaux issus de la sociologie comme ceux de Baudrillard (1970), Lipovetsky (1983) ou encore ceux de Maffesoli (1988). Ces travaux permettent de définir les caractéristiques de cette nouvelle ère et posent l'image d'un consommateur devenu plus individualiste, hédoniste, voire créatif (Cova et Cova, 2009), mais aussi celle d'un consommateur caractérisé par la diversité voire l'hétérogénéité de ses goûts, de ses représentations et de ses comportements de consommation notamment culturelle (*e.g.* Firat, 1991 ; Firat et Venkatesh, 1995, Bourgeon-Renault et Filser, 1995). Dans ce sens, la première section de ce chapitre se donne pour objectif de rendre compte de l'évolution du rôle attribué au consommateur depuis les travaux d'Holbrook et Hirschman (1982 a et b). Puis, nous aborderons tour à tour les différentes caractéristiques qui lui ont été données au cours de ces trente dernières années (Firat, 1991 ; Bourgeon-Renault et Filser, 1995, Firat et Venkatesh, 1993, 1995 ; Vezina, 1999 ; Decrop, 2008).

Sous-section 1.1. Consommer à l'ère postmoderne

La rupture sur laquelle repose l'idée d'une ère dite postmoderne se développe dans les pays occidentaux après la Seconde Guerre mondiale. Cette période est marquée par une restructuration profonde des économies capitalistes qui a pu se réaliser notamment par la révolution industrielle et l'internationalisation des échanges. Cette dernière a participé au développement d'une offre de biens manufacturés abondante et plus facilement accessible sur le marché (Firat, 1991 ; Decrop, 2008).

À l'échelle des individus qui la composent, cette société dite postmoderne est entrevue comme la fin des grands récits que proposait le modernisme, par exemple : l'amélioration continue des conditions d'existence des individus ou encore celle du pouvoir de contrôle que détient l'homme sur la nature. Ces croyances, qui reposaient sur une vision optimiste du progrès technologique (Firat, 1991), se retrouvent en crise, de même que les institutions traditionnelles que représentent notamment l'État, l'Église, les partis politiques, ou encore la famille (Hetzl, 2002). Cette crise serait en partie le résultat de l'échec des grands projets associés au modernisme. Parallèlement, le pouvoir de détermination reconnu à ces institutions

sur les conduites individuelles s'est lui-même vu amoindri, de sorte que les individus ont été progressivement posés, non plus comme des sujets, mais comme des acteurs. Ce nouveau rôle s'exprime notamment par l'importance de la place accordée à la consommation, désormais considérée comme un élément central dans la définition des identités individuelles (Baudrillard, 1970).

En recherche sur la consommation, il faudra cependant attendre les travaux d'Holbrook et Hirschman (1982 a et b ; 1992), ceux de Firat (1991), puis ceux de Firat et Venkatesh (1993, 1995), pour que les conditions permettant de parler de postmodernisme soient clairement exposées. Ces conditions sont l'hyperréalité, la fragmentation de la société et des individus qui la constituent, l'inversion de la production et de la consommation, la juxtaposition des contraires et enfin le décentrage du sujet (Firat, 1991 ; Decrop, 2008). Ces cinq éléments annoncent selon cette perspective la fin du modernisme et permettent l'entrée dans une consommation postmoderne, voire réenchantée (Firat et Venkatesh, 1993, 1995 ; Firat et Dolakhia, 1998, Decrop, 2008).

L'avènement d'une ère dite postmoderne repose en partie sur une redéfinition de ce que serait la réalité elle-même. En d'autres termes, les travaux issus de ce courant proposent une véritable révolution non seulement d'ordre théorique, mais paradigmatique, voire ontologique. En effet, contrairement au modernisme qui donnait un statut objectif voire universel au réel, le postmodernisme lui reconnaît sa multiplicité et sa subjectivité (Firat, 1991).

Pour comprendre cette multiplicité du réel, les tenants de ce courant reprennent notamment le concept d'hyperréalité de Baudrillard (1983). Ce dernier est utilisé pour rendre compte du pouvoir de la simulation ou du virtuel dans la définition du réel (*ibid.*). En d'autres termes, l'hyperréalité peut être comprise comme la force du virtuel - entrevue ici comme un simulacre de la réalité - sur le réel. Selon Firat (1991), les images véhiculées notamment par les médias en sont une parfaite illustration. Elles participent en effet à la (re)production et à la (re)construction de rôles sociaux qui sont imités et reproduits par les consommateurs en situation leur donnant ainsi une existence propre dans le réel. Ces représentations du monde deviennent ainsi plus réelles que la réalité elle-même. Pour reprendre l'exemple précis de cet auteur, le rôle d'homme ou de femme sont des représentations de rôles sociaux désormais véhiculées en masse par les médias et notamment par la publicité. Leur répétition permet d'être progressivement intériorisées par les consommateurs qui finissent par les reproduire

tels quels. Ces représentations ou simulations deviennent alors la nouvelle réalité puisqu'elles sont actualisées en situation par les consommateurs et sont acceptées comme vraies (*ibid.*). L'hyperréalité peut donc être définie comme un processus de signification simulé puis répliqué dans le réel. C'est à partir des images ou représentations véhiculées notamment par les médias et la consommation que le consommateur postmoderne construit sa vie et son identité, qu'il donne sens à son existence et qu'il détermine sa place dans la société.

Cette force du virtuel sur le réel exprimerait parallèlement la constitution d'un nouveau langage reposant principalement sur l'image et non plus sur l'écrit comme pour le modernisme (Firat, 1991). Ce nouveau langage fournirait au consommateur les outils – c'est-à-dire les produits et les représentations associées qui sont offerts par le marché (Belk, 1988 ; 2015) - lui permettant de se positionner non seulement dans la société, mais d'évoluer dans n'importe quelle situation d'interaction, avec l'expression d'un soi voulu et/ou requis par cette situation (Firat, 1991)⁴. C'est dans ce contexte que la consommation commence à prendre toute l'importance qui lui est aujourd'hui dévolue.

En effet, si le projet du modernisme plaçait la production au centre de la société - en y rattachant des valeurs et/ou des représentations positives comme le travail, l'utilité pour la société ou encore la productivité - le postmodernisme lui préfère la consommation. Cette dernière y est entrevue comme le point culminant du cycle production-consommation puisque c'est à cet instant précis que les codes, les valeurs, les signes, les liens sociaux et même les rôles sociaux se (re)jouent et se (re)produisent.

Inspirée de Baudrillard (1983) ou encore de Lipovetsky (1983), les travaux appartenant à ce courant posent la consommation non pas comme la destruction d'un objet mais comme une appropriation active de ses signes. En d'autres termes, la consommation n'est plus entrevue comme la fin du cycle de production mais au contraire comme le moment au cours duquel de nombreuses choses se créent et sont produites. Elle n'est plus ce moment privé ou personnel où les objets sont détruits, mais un acte éminemment social. Elle n'est plus placée comme un comportement dont le consommateur pourrait ou devrait avoir honte, elle est au contraire un signe de réalisation de soi et d'autodétermination identitaire (Firat, 1991 ; Firat et Venkatesh, 1995 ; Torché, 2015).

⁴ « *This new literacy presents the consumer the tools for positioning oneself in society, in all different situations, and in (re)presenting the wanted or required images.* » (Firat, 1991 :71)

Ainsi, si le modernisme décrivait un monde où le rôle de producteur était tenu par l'homme et le produit décrit comme une simple marchandise, le postmodernisme inverse les rôles. Il pose en effet le producteur – c'est-à-dire le consommateur - comme la matière première nécessaire et les produits consommés comme des représentations de l'être humain, permettant ainsi de parler de décentrage du sujet (*e.g.* Belk, 1988 ; 2015). On l'entrevoit ici, la postmodernité est également marquée par un effritement des frontières dans la relation sujet-objet. Le sujet (individu consommateur) est décrit comme un élément ayant paradoxalement perdu son pouvoir de contrôle sur l'objet et ce dernier comme l'élément définissant les règles du jeu.

Le tableau ci-dessous résume les principales caractéristiques du modernisme et du postmodernisme (cf. Tableau 1). Il met en évidence les lignes de tension existantes entre ces deux courants.

Tableau 1. Du modernisme au postmodernisme, adapté de Firat et Venkatesh (1995) et Decrop (2008)

	Modernisme	Postmodernisme
Fondements épistémologiques, ontologique et méthodologique	Une seule réalité Réal La vérité est objective Système observant et système observé sont distincts Universalisme de la connaissance Raisonnement de type logocentrique	La réalité est multiple Hyper-réalité La réalité est construite et subjective Système observant et système observé sont indistincts Relativisme de la connaissance Raisonnement de type herméneutique
Système économique	Production Valeur d'échange La consommation est associée à la destruction de la valeur créée par le système productif	Consommation Valeur signe et d'usage La consommation est le point culminant du système productif puisqu'elle est un moment de création de valeur
Individu	Consommateur Passif Cartésien Cognitif Collectivisme Unicité du moi Stable Déterminé Cohérence interne du sujet	Producteur Actif Symbolique Affectif Individualisme Identité fragmentée Instable Libre Incohérence interne de l'individu
Système de croyance	Foi dans les institutions	Cynisme envers les institutions

	Amélioration continue de la condition humaine Objectivation	Libération de l'individu Subjectivation

Sous-section 1.2. Le consommateur postmoderne : un être pluriel

Cependant, l'ère de la consommation postmoderne est peut-être surtout marquée par la possible existence de la juxtaposition des contraires, c'est-à-dire la possibilité que l'individu consommateur ait des émotions, des croyances et des comportements qui s'opposent et/ou se retrouvent en totale contradiction. Par exemple, un consommateur peut à la fois trouver une publicité très divertissante sans pour autant apprécier le message commercial qu'elle véhicule. Il semble ainsi peu étonnant que cette complexité transparaisse dans les caractéristiques attribuées au consommateur postmoderne et qu'elles soient parfois restituées sous la forme de paradoxes.

1.2.1. Un consommateur à l'identité fragmentée

Le caractère fragmenté du consommateur constitue une condition supplémentaire pour pouvoir parler d'une ère postmoderne. Elle se reflète notamment dans la consommation des individus. En effet, ce consommateur posé comme pluriel est caractérisé par des comportements diversifiés, pouvant avoir des représentations différentes envers un même objet (bien, service ou même idée) en fonction de la situation d'interaction sociale dans laquelle il évolue. Cette fragmentation se retrouve dans la vie même du consommateur et à différents moments de son existence. Il pourra exprimer différentes facettes de sa personnalité, ce qui passe notamment par les objets qu'il consomme hors ligne (*e.g.* Belk, 1988) mais également en ligne (*e.g.* Belk, 2015 ; Parmentier et Rolland ; 2009 ; El Kamel et Rigaux-Bricmont, 2011).

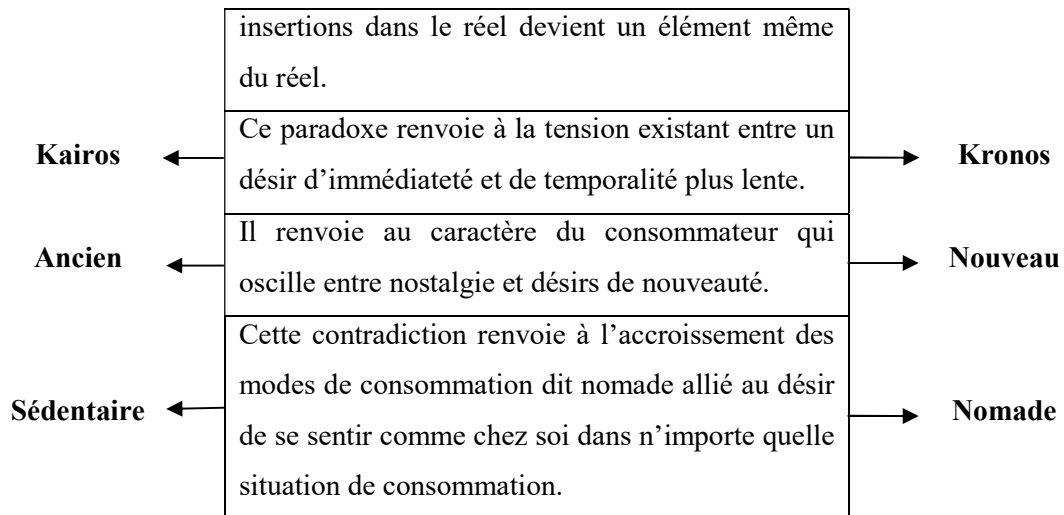
On comprend alors que la culture postmoderne est décrite de façon plus spécifique comme une volonté exprimée - de la part des individus qui la compose - d'échapper à l'unicité du moi en mettant en avant ses différences tant en termes de goûts, de représentations que de comportements. Le consommateur exprime également un certain cynisme envers les institutions représentant l'autorité dont le pouvoir est remis en question (Venkatesh, 1989). Cette culture postmoderne est donc cette ère où chaque individu peut avoir une représentation différente des autres (Firat, 1991). Ceci permet en partie de comprendre l'importance accordée au subjectivisme par les auteurs de ce courant.

Parallèlement, les représentations et les comportements fragmentés constatés à l'échelle individuelle sont appuyés, voire renforcés par une tendance de plus en plus marquée à la différenciation et à la spécialisation des offres commerciales sur le marché (biens et/ou services). En effet, les praticiens du marketing participent à l'élaboration d'une image ou d'une représentation spécifique à chaque offre qu'ils commercialisent. Peu importe si cet objet est de prime abord considéré comme purement fonctionnel puisque par la gestion de son positionnement, au travers par exemple de son marketing mix, les praticiens pourront lui associer non seulement une finalité mais également des dimensions symboliques (*e.g.* Pine et Gilmore, 1999, 2000 ; Filser, 2002). Ces représentations plurielles sont donc aussi à entrevoir plus généralement comme le résultat de l'interaction du marketing et du contexte culturel au sein duquel évolue le consommateur (Firat, 1991 ; Firat et Venkatesh, 1995 ; Decrop, 2008).

Le consommateur postmoderne est donc décrit comme un individu aux comportements, aux goûts, aux idées et aux représentations diversifiés qui peuvent se révéler contradictoires ou paradoxaux. Cette perspective pose l'image d'un individu à l'identité fragmentée (Firat et Dolakhia, 1998). Decrop (2008) permet d'éclairer ce point par la mise en évidence des paradoxes (cf. Tableau 2) qui composent cette nouvelle figure du consommateur (Dion, 2008).

Tableau 2. Les paradoxes du consommateur postmoderne, adapté de Decrop (2008)

Description du paradoxe		
Seul	Ce paradoxe renvoie à la perte du pouvoir de détermination des institutions sur les modes de consommation individuelle. Ce dernier est susceptible de permettre au consommateur d'acquérir une plus grande liberté et d'exprimer son individualité mais l'oblige à se créer des repères sociaux nouveaux sans lesquels il se sentirait isolé.	Ensemble
Masculin	Cette tension renvoie à l'observation d'une transformation voire une inversion des valeurs anciennement attribuées au genre masculin ou féminin.	Féminin
Réel	Les frontières entre réel et virtuel sont plus poreuses. Le virtuel du fait de ses nombreuses	Virtuel



1.2.2. Les figures du consommateur postmoderne

L'ère postmoderne se caractérise en partie comme nous l'avons rappelé plus haut par l'affaiblissement du pouvoir des institutions traditionnelles (*e.g.* État, Religion, Famille, Travail, Politique, etc.) sur les consommateurs. Cet affaiblissement peut être vu comme un élément à double tranchant à la fois pour les consommateurs mais également pour les chercheurs et les praticiens du marketing.

En effet, si l'individu est considéré comme moins soumis aux déterminismes sociaux, il serait donc plus à même d'exprimer son individualité en fonction des situations d'interactions dans lesquelles il évolue à l'aide des ressources qu'ils lui sont offertes sur le marché (Firat, 1991 ; Firat et Dolakhia, 1998 ; Decrop, 2008). Cependant, cette possible variabilité allée à une abondance d'offres commerciales rend plus difficile la mise en œuvre d'actions marketing efficaces notamment en termes de segmentation du marché à partir de variables sociodémographiques classiques. En d'autres termes, les comportements de consommation culturelle (ou non) seraient moins catégorisables en termes de classes sociales (*e.g.* des chercheurs jouent à *League Of Legends*. *e.g.* Garcia-Bardidia *et al.*, 2017), de classe d'âge (*e.g.* des quadragénaires se définissent comme geek. *e.g.* Torché, 2016) ou encore de genre (*e.g.* des femmes jouent aux jeux vidéo et sont amenées à mobiliser des codes sociaux masculins. *e.g.* Tiercelin, 2013). Selon cette perspective, cette catégorisation plus complexe pourrait être le fruit d'individus consommateurs susceptibles de jouer sur une multitude de registres culturels et de rôles sociaux en fonction des situations de consommation (*e.g.* Amine et Lacoëuilhe, 2007).

D'autre part, le consommateur est susceptible de se retrouver perdu et/ou sans repère face à l'abondance des possibilités qui lui sont offertes pour exprimer son individualité (Decrop, 2008). Ce manque de repères sociaux apparaît comme d'autant plus paradoxal que l'individu consommateur peut s'il le souhaite et s'il en détient les compétences recréer cette part du lien social perdu. Pour cela, il dispose de différentes ressources dont la consommation, puisqu'elle est entrevue comme un moyen d'expression d'une appartenance hors ligne mais également en ligne. Les plateformes numériques mises en réseau par internet facilitent par exemple la constitution de communauté de marques, de fans ou encore de tribus, soit autant de modes de socialisation associés à l'ère postmoderne. Les consommateurs s'y réunissent – en ligne et/ou hors-ligne – de manière affinitaire autour d'un goût et/ou d'un projet commun et/ou d'une expérience (Cova, 2006 ; Cova *et al.*, 2007 ; Cova et Dalli, 2018 ; Kozinets, 2001 ; Schouten et McAlexander, 1995 ; Sitz et Amine, 2004), par exemple l'expérience collective et très éphémère du flash mob (Massa et Galan, 2016).

Les plateformes numériques et la possibilité offerte de leur accès – synchronisés ou non - sur différents dispositifs techniques participent non seulement à faciliter la réunion et la rencontre entre consommateurs à la recherche de lien (Cova, 1995), mais elles participent également à la saillance de certaines caractéristiques du consommateur postmoderne décrit par Decrop (2008). En effet, les dispositifs numériques et leurs usages semblent rendre plus visibles d'une part, le caractère nomade et instantanéiste des modes de consommation individuels et d'autre part, l'effritement des frontières entre réel et virtuel.

Cette figure du consommateur postmoderne peut plus largement se comprendre dans sa trajectoire historique comme une co-construction entre les professionnels du marketing – qu'ils soient chercheurs ou praticiens – et les éléments que le consommateur semble leur donner à observer. Cova et Cova (2009) en retrace l'origine depuis le tournant interprétativiste engagé par Holbrook et Hirschman (1982 a et b). Dans cette recherche, Cova et Cova (2009) tentent - à partir de l'analyse de travaux de recherche en marketing – d'appréhender les différences de discours portant sur ce(s) « nouveau(x) consommateur(s) » et posent l'hypothèse d'une influence du discours des marketeurs sur la construction de ces figures à partir du concept foucaldien de gouvernementalité. Ils distinguent ainsi trois figures de ce(s) nouveau(x) consommateur(s).

La première figure identifiée est située entre la fin des années quatre-vingt et le début des années 90. Cette période semble correspondre à des inquiétudes managériales spécifiques.

Ces dernières semblaient faire le constat d'un individu consommateur de plus en plus exigeant et volatile. Ces comportements alliés à une concurrence toujours plus accrue entre les offreurs ont rendu le travail des praticiens du marketing complexe tant en termes de ventes que de fidélisation. Il est dès lors moins étonnant de constater le développement de travaux tentant d'appréhender ces comportements vus comme plus individualistes. Ainsi, chercheurs et praticiens ont tenté d'élaborer de nouveaux outils pour mieux répondre aux besoins de ces individus. Le marketing relationnel se développe et on admet que le consommateur peut et souhaite dialoguer de façon plus directe avec les concepteurs des produits qu'ils consomment.

Plus tard, entre la fin des années 90 et le début des années 2000, les travaux étudiés par Cova et Cova (2009) semblent montrer une nouvelle évolution : celle de l'avènement d'un consommateur qui serait à la recherche d'hédonisme, à un moment où la consommation semble avoir perdu de son attrait. On décrit alors un consommateur désenchanté par sa consommation. Dès lors, il semble nécessaire pour les praticiens du marketing de travailler au ré-enchantement de la consommation, afin d'engager le consommateur dans une expérience ludique, hédonique et/ou esthétique dès l'accès au point de vente (Badot et Cova, 2003 ; Filser, 2002 ; Lemoine, 2003). C'est la naissance du marketing expérientiel au sein duquel on ne cherche plus uniquement à dialoguer avec le consommateur, mais à lui faire jouer un rôle actif.

L'ampleur du rôle que la littérature donnera au consommateur ne va cesser de s'accroître notamment avec l'avènement des technologies de l'information et de la communication et leur mise en réseau *via* Internet. En permettant une mise en relation plus simple entre consommateurs, ces réseaux où chacun peut communiquer, créer et partager semblent devenir la nouvelle boîte noire que chercheurs et praticiens se doivent d'appréhender. Ainsi, depuis la moitié des années 2000, les professionnels du marketing posent l'image d'un consommateur créatif voire collaboratif qui serait capable de bricoler (de Certeau, 2002 [1980]) à partir des ressources qu'il a à disposition pour satisfaire ses besoins et ses aspirations.

Tableau 3. Les nouvelles figures du consommateur, adapté de Cova et Cova (2009)

Périodes	Approches marketing	Figures du nouveau consommateur	Compétence du nouveau consommateur
Fin 80 – début 90	Marketing relationnel, one-to-one, interactif.	Consommateur individualiste	Dialoguer
Fin 90 –	Marketing expérientiel,	Consommateur hédoniste	Dialoguer + Jouer un rôle

début 2000	sensoriel		
Depuis Mi-2000	Marketing collaboratif, 2.0	Consommateur créatif	Dialoguer + Jouer un rôle + Intégrer des ressources

Si les différentes figures identifiées par Cova et Cova (2009) ne permettent pas de poser une image définitive de ce que serait le consommateur actuel (cf. tableau 3 ci-dessus), elles permettent néanmoins d'une part, de s'interroger sur le rôle des acteurs du marketing dans l'élaboration même de ces figures et d'autre part, d'insister sur la difficulté à caractériser le consommateur. Ces derniers apparaissent non seulement pluriels voire contradictoires, mais semblent qui plus est évoluer dans le temps. Il semble d'autant moins étonnant que dès lors l'expérience vécue par ce consommateur pluriel ait été appréhendée de manière plus synchronique (donc présente et située) et non dans le temps.

Section 2. De l'expérience vécue au contexte expérientiel

Les travaux de recherche en marketing culturel s'intéressant à la façon dont le consommateur vit ses expériences de consommation en situation ont connu un important développement depuis les travaux fondateurs d'Holbrook et Hirschman (1982 a et b). Ces auteurs ont grandement participé à la construction de la définition d'un consommateur postmoderne en reconnaissant les dimensions hédoniques, esthétiques et symboliques des expériences de consommation notamment dans le domaine culturel. Le développement de ce courant de recherche permet plus largement de reconsidérer les cadres de l'expérience de consommation à prendre en compte dans l'analyse. Pour mieux les comprendre, les auteurs de ce courant s'intéressent notamment à l'expérience vécue puisqu'elle permet de mieux définir la valeur qui découle de la consommation d'un produit. Cette section se donne donc pour objectif de rendre compte de l'importance du concept d'expérience vécue selon cette perspective (*e.g.* Bourgeon-Renault et Filser, 1995 ; Carù et Cova, 2003 ; Roederer, 2008, 2012 a et b) et son rôle dans la constitution de la valeur de l'offre (Firat et Dholakia, 2006 ; Muniz et Schau, 2007 ; Schau, Muniz et Arnould, 2009). Puis, elle tentera de mettre en évidence les leviers identifiés par les auteurs de ce courant pour favoriser l'accès à une expérience de consommation réussie.

Sous-section 2.1. L'expérience vécue : une source de valeur pour le consommateur et l'entreprise.

Les recherches adoptant une perspective postmoderne se sont fortement intéressées au concept d'expérience vécue qui permet d'appréhender en situation le caractère éminemment subjectif de ce que vit le consommateur avec les produits qu'il consomme (Firat et Venkatesh, 1995). Ce concept multidimensionnel permet d'une part, de mettre en évidence l'importance des dimensions esthétique, hédonique et symbolique que revêt toute expérience de consommation (Holbrook et Hirschman, 1982 a et b) et d'autre part, il permet d'amener une redéfinition de la valeur perçue (Holbrook, 1999), notamment dans le domaine culturel (*e.g.* Aurier *et al.*, 2004 ; Pulh *et al.* 2005).

2.1.1. L'expérience vécue du consommateur replacée au centre de l'analyse

La place centrale attribuée au consommateur dans cette perspective peut donc se comprendre à partir du constat que ce dernier ne peut plus être considéré uniquement comme

consommateur au sens moderne du terme (Vézina, 1999). Comme nous l'avons vu au sein de la section précédente, il n'est plus considéré comme cet agent passif responsable de la destruction de la valeur d'un bien ou d'un service par sa consommation, mais un acteur créateur de valeur *via* sa consommation (Firat, 1991 ; Firat et Venkatesh, 1995). Dans ce cadre, il s'agit de comprendre ses comportements en fonction des situations dans lesquelles il évolue (Amine et Lacoëuilhe, 2007). En effet, le contexte dans lequel évolue le consommateur –contexte qui est autant social, physique, temporel et qui intègre les actions dans lesquelles le consommateur est impliqué (*e.g.* achat pour autrui, achat pour soi, etc.)ainsi que ses états antérieurs (Belk, 1978) – influencent directement son expérience et lui donne la possibilité d'agir activement sur celle-ci (Vézina, 1999).

Au sein de chacune des situations de consommation auxquelles il est confronté, l'individu postmoderne est à la recherche non seulement de sources de stimulation hédonique et/ou esthétique, mais serait également à la recherche de moments de consommation qui aient du sens. Les significations que revêtent ces expériences de consommation peuvent être très différentes en fonction des situations d'interactions rencontrées. On admet ainsi l'importance de la dimension symbolique (Holbrook et Hirshman, 1982 ; Belk, 1988) et plus tard rhétorique de l'expérience de consommation (Roederer, 2008, 2012 a et b).

On comprend alors que l'expérience vécue est un concept multidimensionnel, puisque quelque soient les travaux mobilisant ce concept, ils n'identifient jamais moins de trois dimensions de l'expérience vécue. Les discussions plus récentes s'y rapportant identifient parfois jusqu'à sept dimensions de l'expérience (*e.g.* Flacandji, 2015). Le tableau 4 ci-dessous recense les principales dimensions de l'expérience vécue évoquées dans la littérature depuis les travaux fondateurs d'Holbrook et Hirschman (1982 a et b).

Tableau 4. L'expérience vécue, un concept multidimensionnel

<i>Les dimensions identifiées par Holbrook et Hirschman (1982 a et b)</i>	<i>Les dimensions identifiées par Roederer (2008, 2012)</i>	<i>Les dimensions identifiées par Flacandji (2015)</i>
Hédonique	Hédonico-sensorielle	Affective
Esthétique		Sensori-perceptuelle
Symbolique	Rhétorique ou cognitive	Cognitive
		Symbolique

Praxéologique	Praxéologique
Temporelle	Temporelle
	Sociale

En plus du caractère multidimensionnel de l'expérience vécue, les travaux de recherche mobilisant cette perspective semblent converger vers l'idée que l'expérience de consommation ne peut plus être limitée à l'acte d'achat (*e.g.* Vézina, 1999 ; Arnould *et al.*, 2002, Antéblan *et al.*, 2013 ; Collin-Lachaud et Vanheems, 2016). En effet, toutes les activités ayant lieu avant ou après cet instant, participent entièrement à l'expérience de consommation. Arnould et ses collègues (2002) proposent d'ailleurs d'entrevoir cette expérience selon quatre phases successives :

- l'expérience d'anticipation : de la recherche d'information, de la planification, de la budgétisation de l'expérience de consommation allant jusqu'aux rêves éveillés,
- l'expérience d'achat à proprement parler, allant de la prise de décision d'achat jusqu'à l'expérience dans le point de vente,
- l'expérience de consommation elle-même, comprenant autant l'usage que les sensations ressenties au cours de la consommation de l'objet comme la joie, la satisfaction ou encore l'irritation,
- et enfin l'expérience de souvenir, qui peut entraîner comme le rappelle Carù et Cova (2006) la mobilisation de photographies pour revivre l'expérience passée mais également les récits ou les discussions entre amis qui relatent cette expérience passée.

Cependant, si l'extension des frontières du concept d'expérience de consommation semble nécessaire afin de mieux appréhender le comportement du consommateur, elle rend parallèlement cet exercice plus complexe. Cette complexité semble amplifiée lorsque l'on considère d'une part, la multiplication des canaux de distribution que les consommateurs sont amenés à fréquenter avant même de faire l'acquisition effective d'un produit (*e.g.* Vanheems, 2010 ; Antéblan *et al.*, 2013 ; Collin-Lachaud et Vanheems, 2016) et d'autre part, la multiplication possible des supports même de l'expérience de consommation, notamment dans le cas de dispositifs transmédia (*e.g.* Bourgeon *et al.*, 2015, 2016 ; Petr *et al.*, 2017).

En effet, Internet a permis de multiplier les canaux pouvant être mobilisés par le consommateur au cours d'une seule et même expérience d'achat. Ce faisant, l'expérience de consommation globale ne peut plus être considérée comme uniforme et linéaire, elle est de fait constituée « d'une multiplicité de micro-expériences successives ou simultanées de natures différentes, [alliant expériences] virtuelles [et/] ou réelles » (Collin-Lachaud et Vanheems, 2016 p.46). En d'autres termes, les parcours du consommateur amenant ici à l'acquisition d'un produit sont protéiformes, puisque chaque acte d'achat peut emprunter des chemins très différents. Le rôle du praticien devient alors « d'éliminer les ruptures, quelle que soit leur nature (physique, cognitive, économique, émotionnelle...) lors de ces changements de canaux durant une même expérience avec une enseigne » (Vanheems, 2010 p.63) afin de favoriser l'accès à une méta-shopping expérience réussie (Antéblan *et al.*, 2013). Néanmoins, Collin-Lachaud et Vanheems (2016) suggèrent que le consommateur « agile » entrevoit désormais ce type d'expérience comme naturelle. L'enjeu pour les praticiens ne serait donc pas tant d'éliminer les points de rupture possibles au sein de ce type d'expérience que de lui proposer « une expérience cross-canal riche [où le consommateur peut, s'il le désire] mobiliser ses ressources et compétences afin de construire une expérience à la carte, en phase avec ses objectifs personnels » (*Ibid.* p. 55).

Parallèlement, le consommateur peut être amené à vivre des expériences de consommation dites transmédia (Bourgeon *et al.*, 2016 ; Petr *et al.*, 2017), c'est-à-dire des expériences de consommation dont la richesse du schéma narratif a été volontairement construite par l'offreur autour de différentes plateformes et dispositifs réels et virtuels, interactifs et inscrits dans la durée. Ce type d'expérience exige que le consommateur participe de manière active pour s'immerger dans un univers narratif riche et complexe et qu'il s'engage affectivement non seulement envers la fiction qu'il découvre, mais également envers les autres utilisateurs ainsi que vers les concepteurs de l'offre qu'il consomme (Petr *et al.*, 2017).

La richesse et la diversité des travaux sur l'expérience de consommation permettent de montrer l'importance de ce concept. Ces recherches soulignent cependant la nécessité de considérer l'expérience vécue de manière plus étendue dans l'analyse. En effet, les cadres de l'expérience vécue ne se limitent plus à la simple expérience d'achat au sein d'un point de vente unique, mais peuvent comprendre une multitude d'aller-retour entre point de vente virtuel et réel depuis l'anticipation d'un achat jusqu'à sa consommation effective. Il semble dès lors moins étonnant que les chercheurs de ce courant cherchent à focaliser leur attention

sur le consommateur pris dans cette expérience de consommation, le remettant ainsi au centre de leur analyse (Vézina, 1999), d'autant plus que c'est de cette expérience que semble découler la valeur de l'offre consommée.

2.1.2. L'expérience de consommation, au cœur de la valeur

Les clivages recensés entre perspectives modernes et postmodernes reposent de fait sur la définition de la valeur de l'offre. En effet, pour les premiers, la valeur est le plus souvent le fruit d'une évaluation *ex ante* du produit (bien ou service) réalisée par le consommateur. Dans ce cadre, la valeur découlerait par exemple d'un arbitrage coût-bénéfice (Aurier *et al.*, 1998). Néanmoins, pour les tenants du courant expérientiel, cette définition apparaît limitée puisqu'elle ne permet pas de prendre en compte l'interaction sujet-objet, sujet-contexte et sujet-autrui (Holt, 1995), ainsi que les significations que cet ensemble d'interactions font naître (Marteaux et Mencarelli, 2002).

En effet, l'expérience et le jugement de valeur positif ou négatif qui en découle est le fruit de l'interaction entre un (ou des) individu(s), un lieu et un objet et comporte des dimensions hédonique, esthétique et symbolique conséquentes (Holbrook et Hirschman, 1982 ; Filser, 2002 ; Roederer, 2012b). L'importance que prend cette relation tridimensionnelle semble beaucoup mieux prise en compte par le courant postmoderne, pour qui la valeur n'est pas uniquement *ex ante*. La valeur de l'expérience vécue ne préexiste pas, elle découle aussi de l'interaction avec le produit (Bourgeon-Renault, 1997). L'évaluation globale s'effectue avant l'expérience, par l'expérience et après l'expérience de consommation. Cette dernière passe notamment par l'expérience de souvenir dont l'importance a été récemment soulignée par le travail de recherche doctorale de Flacandji (2015).

Dans ce cadre, la valeur perçue, c'est-à-dire « la préférence qui résulte de l'expérience du consommateur » (Holbrook, 1999) ne peut-elle être considérée que comme éminemment subjective puisqu'elle varie d'un individu à l'autre, d'une situation à l'autre et dans le temps. Par ailleurs, elle est aussi le produit de la comparaison entre différentes offres et différents lieux de consommation. En partant du constat de la complexité de la formation de cette valeur, il est peu étonnant de constater le développement de travaux tentant d'en appréhender les sources (Aurier et Passebois, 2003), dont le travail fondateur d'Holbrook (1999).

En effet, dès 1999, Holbrook tente d'identifier les différentes sources de valeur d'une expérience de consommation. Il conclut que celles-ci suivent trois dimensions :

- Extrinsèque ou intrinsèque : c'est-à-dire qu'elle peut être liée au produit consommé ou à l'expérience *per se*,
- Orientée vers soi ou vers les autres : en d'autres termes, le consommateur en retire un intérêt personnel ou cherche par exemple la constitution d'un lien social *via* l'expérience,
- Résultat de l'activité ou le résultat de la réactivité du consommateur : c'est-à-dire liée à la participation active du consommateur à l'expérience de consommation ou dépendante de ses réactions.

Depuis, on admet souvent que la valeur de l'expérience est issue de ces trois différentes dimensions, bien que la dernière dimension fasse l'objet de discussion notamment par Marion (2016), mais également par Holbrook (2006) lui-même qui l'omet dans un exemple d'application. Malgré tout, ces différentes composantes sont régulièrement empruntées par les chercheurs en marketing dans des domaines d'application variés comme le domaine culturel (*e.g.* Passebois, 2003 ; Pulh, 2002, Bourgeon-Renault *et al.*, 2005, Pulh *et al.*, 2005) ; celui des loisirs (*e.g.* Derbaix *et al.* 2010 ; Mencarelli, 2008) ou encore pour appréhender la valeur des comportements de magasinage (*e.g.* Antéblian *et al.*, 2013 ; Filser, 2002 ; Filser et Plichon, 2004).

A titre exemple, Aurier *et al.* (2004) ont participé à l'enrichissement du travail d'Holbrook (1994, 1999) en identifiant pas moins de six composantes possibles de la valeur, à partir d'un modèle intégrateur reposant sur cinq approches de la valeur et des significations de consommation (Holbrook, 1994, 1999 ; Holt, 1995 ; Lai, 1995, Richins, 1994, Evrard et Aurier, 1996), appliquée à une expérience de consommation cinématographique. Les sources de la valeur y sont caractérisées en fonction de leur caractère expérientiel ou non. Pour ces auteurs, le caractère expérientiel est source de valeur par exemple par le plaisir et/ou par la stimulation expérientielle vécus au cours de l'expérience ou encore par le lien social créé au cours de l'expérience. Le caractère non-expérientiel se situe, quant à lui, en-dehors de l'expérience mais la valeur est produite par son intermédiaire. On y retrouve par exemple la possibilité de l'expression de soi ou encore de la construction d'une expertise subjective

qu'ils nomment connaissance. Plus simplement, les sources de valeur peuvent être orientées vers soi ou vers les autres.

En ce qui concerne plus précisément la consommation culturelle, la valeur est souvent considérée comme spécifique. En effet, l'objet culturel serait consommé plus pour lui-même que pour ses caractéristiques, il est unique et comprend une dimension esthétique plus importante. Il serait intrinsèquement source de valeur hédonique, esthétique et affective (Pulh, 2002). Ainsi, la satisfaction et la fidélité qui sont considérés comme des objectifs majeurs du marketing, ne peuvent être atteints de la même façon. En effet, la fidélité dans le domaine culturel est non seulement évolutive (Marteaux et Mencarelli, 2002), mais également polymorphe (Passebois, 2005) puisqu'elle peut être liée d'une part, à un artiste, à un lieu ou encore à un style et d'autre part, elle peut être influencée par la familiarité et par l'expertise du consommateur culturel. La première est issue de l'expérience répétée avec le produit. La seconde est liée aux connaissances accumulées par le consommateur culturel qui lui permettent de saisir les produits de sa consommation de manière plus procédurale (Aurier et Passebois 2002, Passebois, 2003).

Ainsi, si la valeur attribuée à une offre commerciale dépend (plus ou moins) directement de l'expérience vécue, il est peu surprenant de constater que l'attention des praticiens et des chercheurs portent sur la ou les façon(s) de favoriser l'accès à une expérience de consommation satisfaisante. Dans ce sens, ils vont s'intéresser à la gestion, voire la création soit de produits d'expérience (Pine et Gilmore, 2000) soit de contextes expérientiels, par exemple en procédant à l'habillage expérientiel des offres commerciales et ce qu'elles soient ou non culturelles (Filser, 2002 ; Carù et Cova, 2006).

Sous-section 2.2. Favoriser l'accès à l'expérience de consommation

La prise en compte de l'expérience comme le résultat de l'interaction entre un (ou des) individu(s), un (ou des) objet(s) pris au sein d'une situation de consommation - source de valeur - fait émerger un champ de recherche qui tourne son attention vers les leviers favorisant l'accès à cette expérience : le marketing de la production d'expérience. Ce dernier entrevoit l'expérience comme le moyen d'accroître la valeur ajoutée de l'offre de l'entreprise *via* la mobilisation de biens et/ou de services pour en favoriser l'accès. Cette customisation expérientielle des produits est vue comme nécessaire car les consommateurs seraient de plus en plus exigeants et sélectifs dans leur choix (Fabris, 2003).

En effet, comme énoncé dans la première section de ce chapitre, au sein d'une société dite postmoderne, les individus ne considéreraient plus uniquement les qualités fonctionnelles des produits comme un moyen pour différencier les offres, ils seraient à la recherche de produits, de communications et de stratégies marketing qui aient une portée symbolique. En d'autres termes, les individus consommateurs souhaitent qu'on leur offre des ressources afin de construire du lien, exprimer leur identité et non plus une simple marchandise (Cova, 1995). Dans ce contexte, l'expérialisation des offres commerciales est apparue comme un levier intéressant pour répondre d'une part, au changement supposé du comportement du consommateur et d'autre part, à une concurrence toujours plus accrue entre les offreurs (Ouvry et Ladwein, 2006). Pour cela, le marketing de la production d'expérience propose une contribution active de la part de l'entreprise soit par l'élaboration de produits expérientiels soit par la création de contextes susceptibles de favoriser l'accès à l'expérience.

2.2.1. L'expérience comme catégorie de produit

Si l'expérience est considérée comme un moyen de différenciation de la concurrence, c'est en partie car son accès apparaît comme nécessaire pour que le consommateur confère de la valeur aux offres commerciales qu'il trouve sur le marché. De ce fait, chercheurs et praticiens s'intéressent à la conception d'offres commerciales capables de les satisfaire *via* la mise en place d'un marketing de la production d'expérience, qu'il soit expérientiel ou sensoriel. A titre d'exemple, Pine et Gilmore (1998) considèrent l'expérience comme le sommet de la valeur économique d'un produit (bien et/ou service) et énoncent l'idée de l'avènement d'une économie de l'expérience.

Selon ces auteurs, l'expérience en tant que produit aurait toujours existé. Cependant, cette dernière aurait longtemps été assimilée aux services. Afin d'amener une distinction plus précise de l'expérience, Pine et Gilmore (1998) proposent de considérer les objectifs poursuivis par les consommateurs lors de l'acquisition d'un produit, car ces derniers semblent différer d'une catégorie à l'autre. Ils distinguent ainsi les achats :

- De matières premières. Ces produits sont généralement achetés à des fins de production.
- De produits manufacturés. Ces produits tangibles et standardisés que le consommateur acquiert afin de réaliser une tâche.

- De services. En d'autres termes, les activités intangibles et personnalisées, où les prestataires de services utilisent des produits (e.g. matières premières et/ou produits manufacturés et/ou autres services) pour répondre à la demande du client. Les consommateurs acquièrent cet ensemble d'activités qu'ils ne souhaitent et/ou ne peuvent entreprendre seuls.
- D'expériences. Ces événements se doivent d'être inoubliables et impliquer le consommateur d'un point de vue personnel. Dans ce cadre, les biens et les services sont les supports de la mise en place de l'expérience. La valeur de l'offre est alors attribuée à l'expérience vécue et non aux moyens mobilisés pour y parvenir, qu'ils soient financiers, matériels et/ou humains,
- De transformations, c'est-à-dire des changements individuels. En d'autres termes, les individus souhaitent par l'exercice d'une activité être guidés pour atteindre un objectif précis. Par exemple, le consommateur engage un coach personnel et se rend dans une salle de sport pour perdre du poids.

Selon cette approche, l'expérience et la transformation deviendraient les catégories de produits à plus forte valeur économique puisque d'une part, elles sont source d'une plus forte valeur ajoutée et d'autre part, elles correspondraient aux exigences actuelles des consommateurs. Dans ce cadre, les auteurs encouragent les entreprises à passer d'une perspective axée sur le produit (bien ou service) à une perspective axée sur l'expérience. Il s'agit ici par exemple d'offrir non plus une voiture aux multiples fonctionnalités, mais une expérience de conduite. Pour les auteurs de cette perspective, l'expérience pourrait et devrait être gérée, voire créée par l'entreprise. Ce changement de perspective implique donc de trouver des leviers d'action permettant d'expérientialiser l'offre.

En réponse, Schmitt (1999) propose un modèle permettant la mise en expérience de toute offre commerciale allant de la simple stimulation sensorielle (*Sense*) à la création d'un contexte socioculturel autour de l'offre (*Relate*) - comprenant les produits, les marques, les unités commerciales mais également l'entreprise. La mise en place de ce contexte lui permettrait de devenir non plus un simple offreur de marchandises mais un support dans la construction de liens (cf. Encadré 1 ci-dessous).

Encadré 1. Le modèle SEM's ou Strategic Experiential Modules de Schmitt (1999)

Selon ce modèle la mise en expérience peut porter sur :

- le *Sense* dont l'objectif est d'offrir au consommateur une expérience poly-sensorielle qui joue simultanément ou alternativement sur la vue, le toucher, l'ouïe, le goût et/ou l'odorat,
- le *Feel* où l'entreprise peut tenter de favoriser la construction d'un lien affectif avec la marque du produit afin d'accroître la fidélité du consommateur,
- le *Think* ce levier a pour but de répondre au besoin cognitif du consommateur en favorisant sa participation dans des activités créatives,
- l'*Act*, l'objectif est ici de pousser l'individu à vivre des expériences physiques en lui montrant par exemple d'autres modes de consommation, voire d'autres styles de vies possibles,
- et enfin le *Relate*, soit la forme la plus élaborée de l'expérientialisation de l'offre puisqu'elle tente d'activer conjointement les différentes formes d'expériences suscitées. Selon Schmitt (1999), ce type d'expérience permet de fournir au consommateur un contexte socioculturel de consommation étendu au sein duquel l'objet devient le lien social qui unit les consommateurs d'une même marque.

Cette stratégie - que Schmitt (1999) nomme Strategic Experiential Modules (SEM's) - permettrait donc de comprendre que l'entreprise dispose de différents leviers pour créer ces expériences comme la communication, l'identité de la marque, le design du produit et sa mise en scène, le point de vente physique, les vitrines web, voire les consommateurs eux-mêmes (Ibid.).

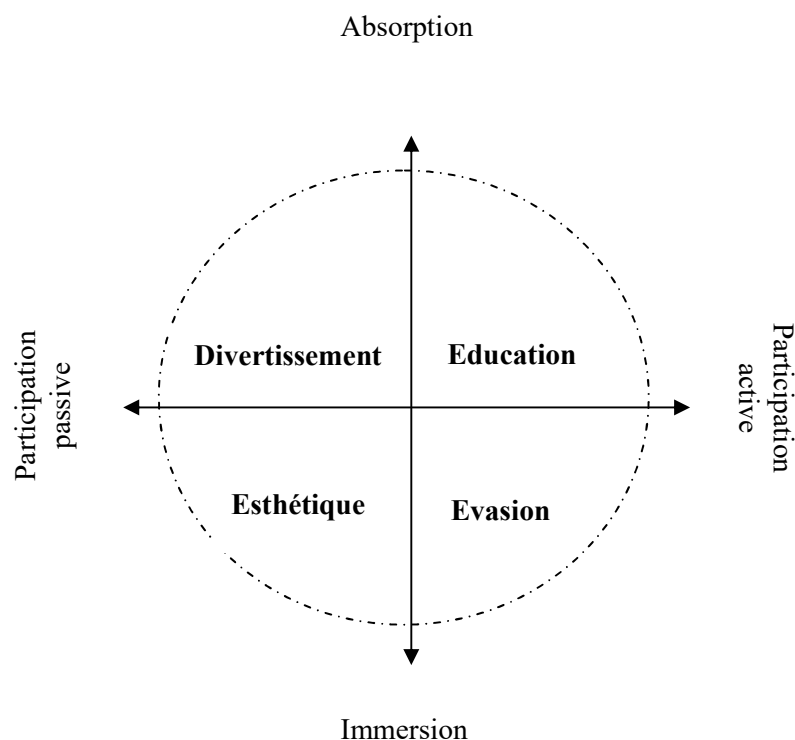
En ce qui concerne les produits culturels et de loisirs – considérés comme des produits intrinsèquement expérientiels - Pine et Gilmore (1998) suggèrent de jouer sur l'habillage de l'environnement de l'expérience. Cet habillage expérientiel permettrait la production d'expériences inoubliables pour le consommateur, qu'ils font reposer sur deux axes :

- L'axe des ordonnées repose sur le niveau d'absorption ou d'immersion voulu par le consommateur et/ou que le praticien cherche à favoriser ;

- L'axe des abscisses renvoie quant à lui au niveau de participation nécessaire et/ou voulu du consommateur au sein de l'expérience allant de passif à actif.

Dans ce cadre, ils proposent de s'intéresser aux types d'expériences recherchées par les consommateurs qu'ils nomment : les royaumes (ou les domaines) de l'expérience (Ibid.). Ces différents royaumes reprennent des caractéristiques plus communes de la consommation culturelle d'Holbrook et Hirschman (1982 a et b) que sont la recherche de divertissement, d'esthétisme et d'évasion, mais Pine et Gilmore (1998) y intègrent une dimension d'éducation (cf. Figure 1 ci-dessous).

Figure 1. Les royaumes de l'expérience, adaptée de Pine et Gilmore (1998)



A partir de ces quatre royaumes, Pine et Gilmore (1998) proposent une typologie non seulement des expériences que l'entreprise peut chercher à créer, mais y associent également les objectifs qu'elle doit atteindre pour répondre aux demandes des consommateurs et les moyens pour y parvenir. Le tableau 5 ci-dessous reprend ces différents éléments et tente d'illustrer les royaumes identifiés à partir de produits de consommation culturelle et de loisirs.

Les différents royaumes de l'expérience identifiés par ces auteurs ne peuvent toutefois être considérés comme exclusifs. Le cas d'application proposé par Bonnefoy-Claudet en 2011 - à

partir du cas de la station Arc 1950⁵ - illustre le caractère poreux des frontières entre ces différents domaines. Ces quatre domaines sont dès lors autant de leviers pouvant être mobilisés par le praticien pour rendre une offre commerciale unique.

Tableau 5. Illustration des moyens d'action proposés par Pine et Gilmore (1998)

Royaumes de l'expérience	Demandes	Objectifs	Moyens	Exemples
Divertissement	Ressentir	Faire rester	Introduire le divertissement.	Aller à une séance de cinéma.
Esthétique	Être là	Faire venir	Créer une atmosphère confortable et intéressante.	La visite d'un musée d'art contemporain.
Education	Apprendre	Faire apprendre	Informar sur les activités, engager à l'exploration des connaissances.	La visite du Palais de la découverte à Paris.
Evasion	Faire	Faire agir	Encourager à participer.	Aller à Disneyland.

Finalemeht, cet axe de recherche donne une définition de l'expérience vue comme un moment où l'entreprise « utilise intentionnellement des services comme des éléments de mise en scène d'une expérience et les biens comme des accessoires, afin d'amener leur clients à vivre une expérience mémorable » (Pine et Gilmore, 1998 p.3). Selon Roederer (2008), cette définition souligne le contrôle et l'intention de l'entreprise à produire un bien d'expérience. En d'autres termes, l'entreprise peut, voire doit être en mesure d'offrir une expérience « suffisamment marquante et agréable pour être perçue comme mémorable par le consommateur » (Roederer, 2008 p. 12).

2.2.2. L'expérience comme contexte

L'habillage expérientiel ne s'intéresse cependant pas uniquement à l'expérience vue comme une catégorie de produit, d'ailleurs les travaux de ce courant sont principalement anglo-

⁵ Cf. p. 60-61 du travail de recherche doctorale de Bonnefoy-Claudet (2011), les effets de la thématization du lieu de l'expérience vécue par les consommateurs : une double approche cognitive et expérientielle. Thèse de doctorat. Université de Grenoble.

saxons. En France, le marketing de la production d'expérience s'intéressent majoritairement au contexte dans lequel se situe cette expérience, et donc aux différents leviers qui peuvent être saisis par les praticiens pour élaborer des contextes expérientiels (Filser, 2002 ; Marteaux et Mencarelli, 2002 ; Bourgeon-Renault, 2007).

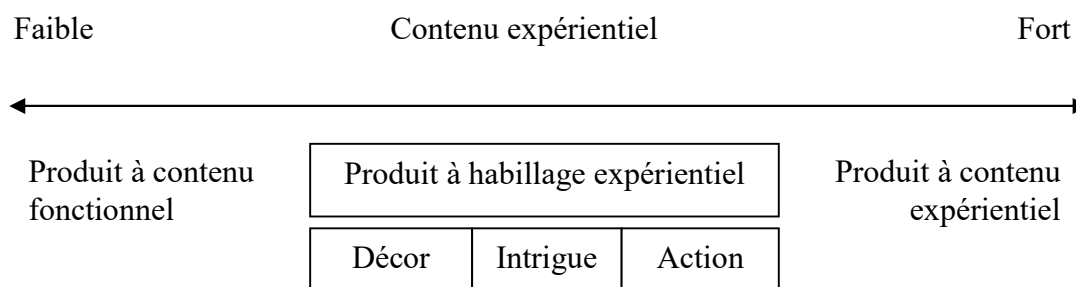
Les travaux qui reposent sur l'habillage expérientiel du contexte mobilisent régulièrement la métaphore théâtrale pour rendre compte du potentiel tant théorique que managérial d'une théâtralisation du contexte de l'expérience de consommation. Filser (2002) a permis de mieux appréhender les actions possibles par les entreprises pour mener l'habillage expérientiel de leur offre en les regroupant en trois catégories qui sont :

- la mise en place du décor. Cet ensemble d'actions consiste à prendre le contrôle du cadre de l'expérience. Cette mise en scène se concentre principalement autour du lieu de vente du produit. Le ré-enchantement du cadre de l'expérience se doit de refléter le positionnement de l'entreprise et être rentabilisé. Selon l'auteur, une évaluation du taux de transformation des visites en ventes effectives permettrait indirectement le contrôle de l'efficacité de cet ensemble d'actions,
- la mise en place d'une intrigue, qui a quant à elle pour but de créer une histoire autour du produit. Les entreprises tentent dans ce cadre de renseigner le consommateur sur l'origine, la vie et les perspectives d'évolution du produit et/ou de la marque. Par exemple, en l'associant à des événements qui stimulent la recherche d'hédonisme du consommateur et qui mettent en scène le produit et/ou la marque en situation,
- l'action est à considérer comme la mise en place de moyens visant à favoriser la relation sujet-produit et/ou sujet-marque. Au d'autres termes, Filser (2002) propose - pour rendre l'expérience de consommation satisfaisante - que le consommateur se sente lié au décor et au produit qui lui sont proposés.

Pour les auteurs de ce courant, penser l'expérience comme une catégorie de produit pourrait limiter la portée managériale des travaux issus de cette perspective. Dans ce sens, Filser (2002) propose d'appréhender les offres commerciales sur un continuum expérientiel dont les extrêmes vont du produit à contenu intrinsèquement fonctionnel (*e.g.* la farine) au produit à contenu intrinsèquement expérientiel comme les produits culturels (*e.g.* un concert). Entre ces deux extrêmes, l'entreprise peut tenter de théâtraliser son offre commerciale par la mise en

place d'un décor, la mise en place de l'intrigue et la mise en relation du produit avec consommateur (cf. Figure 2 ci-dessous).

Figure 2. Le continuum de la production d'expérience, adaptée de Filser(2002)



Cette perspective du marketing de la production d'expérience ouvre ainsi des champs d'application nombreux et variés. En effet, la théâtralisation de l'environnement de l'expérience concerne de nombreux domaines qu'ils soient ou non culturels, allant de la mise en place de scénographies dites immersives au sein des musées (Marteaux et Mencarelli, 2002 ; Bourgeon-Renault, 2007) à la grande distribution (Filser, 2002).

Toutefois, la théâtralisation semble se limiter ici à des espaces enclavés, thématiques et sécurisés (Carù et Cova, 2006). En effet, l'objectif de la production d'expérience est d'immerger le consommateur dans un monde hyperréel (Bourgeon-Renault, 2007). Pour cela, il semble nécessaire que le cadre de cette expérience soit délimité, par exemple à la surface d'une unité commerciale ou encore à celle d'un musée. L'expérience est considérée comme thématique lorsque ce cadre amène une rupture suffisante avec le quotidien du consommateur. Dans ce sens, la thématisation du cadre de l'expérience doit permettre au consommateur de focaliser son attention sur l'expérience et être non-anxiogène (*e.g.* Bonnefoy-Claudet, 2011). Les travaux allant dans ce sens s'intéressent ainsi moins aux modalités d'immersion du consommateur dans l'expérience qu'à la mise en place de cadre expérientiel défini comme « un assemblage de stimulus (produits) et stimuli (environnement, activités) propres à faire advenir une expérience » (Cova et Cova, 2006 p. 44).

Une première limite peut alors être soulignée. Le marketing de la production d'expérience semble partir du postulat qu'il crée et gère des expériences alors qu'il ne peut de fait que gérer

et créer des contextes à caractère expérientiel (Carù et Cova, 2006). Il apparaît dès lors nécessaire de distinguer les contextes expérientiels situés sous le contrôle de l'entreprise des contextes de l'expérience situés en-dehors de son contrôle (Carù et Cova, 2007, 2015 ; Roederer, 2008, 2012 a et b). Les contextes expérientiels situés sous le contrôle de l'entreprise ne concernent principalement que deux des quatre phases de l'expérience vécue identifiées par Arnould et ses collègues (2002) : l'expérience d'achat et dans certains cas l'expérience de consommation. Néanmoins, leur contrôle semble là encore être très partiel puisqu'il se limite au lieu de vente ou aux produits dont la consommation se réalise nécessairement dans les espaces marchands et/ou culturels.

Dans ce contexte, Carù et Cova (2007) proposent de catégoriser les expériences sur un continuum en fonction du caractère plus ou moins contrôlable de l'environnement de l'expérience de consommation. Ainsi, on retrouve sur l'un des extremums, les expériences totalement dirigées par l'entreprise – *Company-driven experiences*- au sein desquels l'entreprise propose aux consommateurs des espaces totalement thématiques, voire extraordinaires (e.g. les brand stores). Au centre de ce continuum, Carù et Cova (2007) définissent les expériences *co-driven*. Ces dernières nécessitent la participation active du consommateur qui mobilise les ressources à caractère expérientiel fournies par l'entreprise, comme dans le cas des spectacles vivants ou du tourisme sportif pour reprendre les exemples donnés par ces auteurs. Enfin, à l'autre extrémité du continuum, on retrouve les expériences totalement situées en-dehors du contrôle de l'entreprise : les *Consumer-driven experiences*. Ces expériences regroupent tous les comportements de consommation situés en-dehors des espaces marchands, soit la majeure partie des expériences de consommation du quotidien comme lire un livre, regarder un film chez soi ou chez des amis, cuisiner, se balader en montagne ou encore faire un pique-nique. Si toutes ces expériences de consommation mobilisent des produits construits par l'entreprise, leur usage, l'expérience qui en découle et la satisfaction ressentie à leur égard ne dépendent dès lors que très partiellement de l'entreprise. La figure 3, située ci-dessous, permet de récapituler les différentes expériences possibles à partir des travaux de Filser (2002), Carù et Cova (2006, 2007) et Roederer (2008).

Finalement, on peut considérer que les recherches appartenant à ce courant se divisent en deux grands axes de recherche (Roederer, 2012b). Le premier abordé dans cette section propose de se placer du côté des entreprises et d'appréhender l'expérience soit comme une catégorie de produit distincte des biens et des services (Pine et Gilmore, 2000) soit comme un

contexte qui peut faire l'objet d'un habillage expérientiel (Filser, 2002) lorsque ce dernier se situe sous le contrôle de l'entreprise. Il se donne pour objectif de fournir aux praticiens un ensemble de leviers d'action leur permettant de se différencier de la concurrence (Schmitt, 1999 ; Filser, 2002). Le second axe de recherche propose quant à lui de se placer du point de vue du consommateur et s'intéresse plus particulièrement aux modalités par lesquelles le consommateur accède à une expérience de consommation réussie (Carù et Cova, 2003, 2006), puisque quelque soit le type d'expérience de consommation considérée, son accès ne doit jamais être considéré comme automatique ou instantané (Ladwein, 2003).

Section 3 : Le rôle de l'objet dans l'expérience de consommation

L'étude de l'accès réussi à une expérience de consommation a fait l'objet de recherches dans de nombreux domaines d'application tels que les loisirs, le tourisme (Ladwein, 2003), la navigation sur Internet (Hoffman et Novak, 1996 ; Novak *et al.*, 2000), les produits culturels tels que les visites muséales immersives (Marteaux et Mencarelli, 2002 ; Bourgeon-Renault, 2007) parfois médiatisées par un support numérique (Bourgeon-Renault *et al.*, 2015 ; Jarrier, 2015 ; Bourgeon-Renault *et al.* 2016 ; Petr *et al.*, 2017) ou encore des concerts de musique classique (Carù et Cova, 2003). Au sein des travaux de ce courant, le concept d'immersion semble d'autant plus important qu'il semble être une condition nécessaire pour que le consommateur accède à une expérience de consommation pleinement réussie, donc soit plus satisfait et plus fidèle (Fornerino *et al.*, 2006). Dans cette section, nous verrons dans un premier temps, comment ont été définies les conditions d'accès à une expérience de consommation à partir des concepts d'immersion et d'appropriation en recherche sur la consommation. Dans un second temps, nous tenterons de mettre en évidence l'importance du rôle de l'objet dans l'accès à une expérience de consommation située cette fois-ci en dehors du contrôle du praticien, notamment selon une perspective plus récente en recherche sur la consommation, celle de la sociologie des usages (*e.g.* Garcia-Bardidia *et al.*, 2011 ; Comino, 2017).

Sous-section 3.1. De l'immersion dans l'expérience à son appropriation

Les modalités d'accès à une expérience de consommation pleinement réussie ont souvent été étudiées à partir du concept d'immersion. Toutefois, la littérature en recherche sur la consommation conseille de clarifier ce concept car ce dernier a été utilisé tant pour désigner un état psychologique de bien-être qu'un processus d'accès à l'expérience permis notamment par des opérations d'appropriation (Carù et Cova, 2003, 2006 ; Fornerino *et al.*, 2008).

3.1.1. L'immersion entrevue comme un état psychologique

L'immersion entrevue comme un état psychologique a fait l'objet de nombreux travaux tant en psychologie qu'en marketing (*e.g.* Csikszentmihalyi, 1990, 1997 ; Novak *et al.*, 2000 ; Fornerino *et al.*, 2008 ; Volle et Charfi, 2010). La littérature tend à rendre compte de deux principales catégories d'immersions dites totales : celle du *flow* (Csikszentmihalyi, 1990) et celle de téléprésence (Novak *et al.*, 2000). Si ces deux concepts sont décrits comme

importants dans la littérature, c'est en partie parce qu'ils définissent tous deux des moments où le consommateur est à ce point plongé dans son expérience, qu'il en retire un plaisir accru et une volonté de poursuivre, voire de réitérer ce type d'expérience. Néanmoins, si leur définition est d'apparence très proche, ils doivent être distingués puisque le *flow* semble applicable à un ensemble considérable d'expériences de consommation, alors que la téléprésence se concentre principalement à des expériences médiatisées par un support numérique.

Le concept d'immersion totale dit de *flow* a été plus particulièrement développé par Csikszentmihalyi (1990,1997). Selon l'auteur, le *flow* peut être défini par ses conditions préalables d'accès, par ses caractéristiques et par ces conséquences. Plus précisément, l'état de *flow* est caractérisé par huit éléments, c'est-à-dire par :

- les conditions préalables d'accès à l'état de *flow* composées de l'existence d'un enjeu précis pour l'individu (1) qui soit à la hauteur de ses compétences(2) et du feedback (3) ;
- les caractéristiques de l'individu pendant l'expérience, composées du niveau de concentration(4) et du contrôle perçu de l'individu sur l'expérience(5),
- les conséquences de l'état de *flow*, c'est-à-dire la modification de la conscience de soi(6), la modification de la perception du temps(7) et un moment dans lequel l'expérience est appréciée pour elle-même(8). (Csikszentmihalyi, 1997 ; Fornerino *et al.*, 2006).

L'état de *flow* est donc cet « état subjectif dans lequel les personnes sont à ce point absorbées par une activité que plus rien d'autre n'a d'importance en dehors de l'activité elle-même ; l'expérience en elle-même est tellement agréable que les personnes réaliseront l'activité même à un coût élevé, pour le pur intérêt de la réaliser » (Csikszentmihalyi, 1990 p.4). En d'autres termes, il aura lieu lorsque arrivé au bout de ses compétences, l'individu aura le sentiment de réussir à faire quelque chose qu'il considère comme difficile et donc de gratifiant pour lui.

La téléprésence est quant à elle un phénomène - étudié en marketing notamment par Novak et ses collègues (2000) - qui tente plus précisément d'appréhender le degré de présence perçu

d'une interface numérique, par exemple lors de la navigation sur un site internet marchand. Ce concept est donc spécifique au cas d'expériences médiatisées par ordinateur ou tout autre dispositif numérique. Les deux facteurs qui permettent l'accès à cet état sont plus liés à l'objet technique qu'aux caractéristiques internes du consommateur. Ce sont en effet le degré d'interactivité de l'interface et la richesse de l'environnement virtuel présenté au consommateur qui sont les principales caractéristiques qui permettent la téléprésence. Ce concept apparaît donc intéressant lorsque l'on tente d'appréhender la digitalisation de modes de consommation puisqu'il semble à première vue nécessaire que le sujet oublie la présence de l'interface numérique pour atteindre une expérience de consommation réussie (Novak *et al.*, 2000). Ce concept ainsi défini comme la capacité des supports numériques à faire oublier leur présence a d'ailleurs été parfois intégré au modèle du *flow* de Csikszentmihalyi (1990) par exemple dans le cas des jeux vidéo (*e.g.* Hamdi-Kidar et Maubisson, 2012), faisant ainsi de la téléprésence un cas particulier du *flow*.

Par ailleurs, la littérature de l'immersion entrevue comme un état psychologique la décrit comme pouvant être graduelle. Ces gradations ou ces accès parcellaires à des expériences dites immersives dépendent notamment du niveau d'engagement du consommateur dans l'expérience. En d'autres termes, le consommateur doit s'investir dans l'expérience non seulement en termes de concentration, d'effort, mais également en termes de temps (Ladwein, 2003). Parallèlement, il semble nécessaire que l'objet soit accessible, c'est-à-dire que l'individu possède les compétences nécessaires à son utilisation. Si ces premières conditions sont réunies, le consommateur peut exprimer le désir de poursuivre l'expérience. Le second niveau d'engagement serait l'absorption. Ce dernier suppose que l'individu s'investisse émotionnellement dans l'expérience et que son attention se focalise uniquement sur l'objet de l'expérience. Le dernier état serait donc celui de l'immersion totale (le *flow* ou la téléprésence). Ce dernier permet au consommateur d'avoir l'impression d'être pleinement présent dans l'univers de l'objet (Simon, 2007). En d'autres termes, le consommateur est coupé de l'environnement physique de son expérience, la seule source de stimulation de l'individu provient de l'objet lui-même. Ce dernier porte alors une concentration et une impression de contrôle total sur l'expérience (Roederer, 2012b).

Finalement, malgré la diversité des travaux étudiant l'immersion comme un état, on peut mettre en évidence deux caractéristiques principales de l'état d'immersion :

- l'état d'immersion résulte de la concentration affective et cognitive du consommateur qui est une condition nécessaire à l'accès à toute forme d'immersion. Il est donc dépendant de niveau d'implication et d'engagement de l'individu dans l'expérience.
- et au moment de l'immersion, le système sensoriel du consommateur est uniquement stimulé par l'objet de l'expérience (Fornerino *et al.*, 2006).

Si l'on retrouve également ces deux caractéristiques au sein des recherches sur la consommation s'intéressant à l'immersion en tant que processus, la première caractéristique est uniquement considérée comme une condition nécessaire mais non suffisante donnant accès à l'expérience, et la seconde est appréhendée comme un effet possible, mais éminemment instable d'une expérience de consommation réussie (Carù et Cova, 2003, 2006). L'immersion semble être dans ce cas considérée comme un effet possible et non une propriété intrinsèque de l'objet. Autrement dit, même si l'objet semble être à contenu intrinsèquement expérientiel, l'immersion n'est jamais assurée. Elle dépend nécessairement de la participation active du consommateur et donc de l'interaction d'un sujet, d'un objet pris dans une situation de consommation.

3.1.2. D'un état d'immersion progressif aux modalités d'appropriation d'une expérience de consommation

Dans ce sens, les perspectives qui posent le concept d'immersion comme un processus d'accès partent du postulat qu'aucune offre commerciale – qu'elle soit culturelle ou non – ne peut garantir un accès automatique ou instantané à l'expérience (Ladwein, 2003) et ce quelque soit le produit considéré. Plus précisément, certains travaux en recherche sur la consommation s'attachent à montrer l'existence possible d'immersions partielles et instables au cours d'une même expérience de consommation. Cette immersion séquentielle et/ou progressive se constate tant pour des expériences de consommation culturelle (*e.g.* Carù et Cova, 2003) que pour des comportements de magasinage au sein espaces marchands qu'ils soient réels ou virtuels (Charfi, 2006 ; Fornerino *et al.*, 2008 ; Volle et Charfi, 2011).

Pour comprendre les modalités d'accès à cette expérience, Carù et Cova (2003) proposent de mobiliser le concept d'appropriation. Celui-ci part du principe que le consommateur peut - voire doit - entreprendre un ensemble d'opérations pour réussir à s'immerger dans l'expérience de consommation. Ces opérations suivent trois phases distinctes qui sont : la

nidification, l'exploration et le marquage (cf. Encadré 2). On comprend alors que - tout comme l'accès à l'état dit de *flow* - la mise en œuvre de ces opérations soit décrite comme contraignante puisqu'elle nécessite que le consommateur s'engage de manière active dans l'expérience, faisant ainsi de l'expérience de consommation une situation qui « n'est pas programmable » (Carù et Cova, 2015 p. 365).

Encadré 2. Descriptions des opérations d'appropriation, d'après Fischer (1992) et Carù et Cova (2003)

Les opérations d'appropriation étudiées par Carù et Cova (2003) sont fortement inspirées de la psychologie environnementale de Fischer (1992) qui définit l'appropriation comme un « ensemble d'actions et d'interventions sur un espace [ayant pour but de] le transformer et le personnaliser » (Fischer, 1992 p. 89). Cet ensemble d'actions suit trois étapes successives et distinctes.

- 1^{ère} étape : La nidification passe notamment par la recherche de points d'ancrage et la mobilisation de référents qui permettront au consommateur d'accéder à différents niveaux de sensations de bien-être au cours de son expérience. En d'autres termes, la nidification permettra au consommateur d'avoir une sensation de contrôle de la situation qu'il est en train de vivre (Carù et Cova, 2003).

- 2^{ème} étape : L'exploration est caractérisée par les tentatives de découvertes opérées par l'individu consommateur. Ce dernier va pouvoir à partir de son « nid » repérer de nouveaux points d'ancrage et développer de nouvelles connaissances au cours de l'expérience.

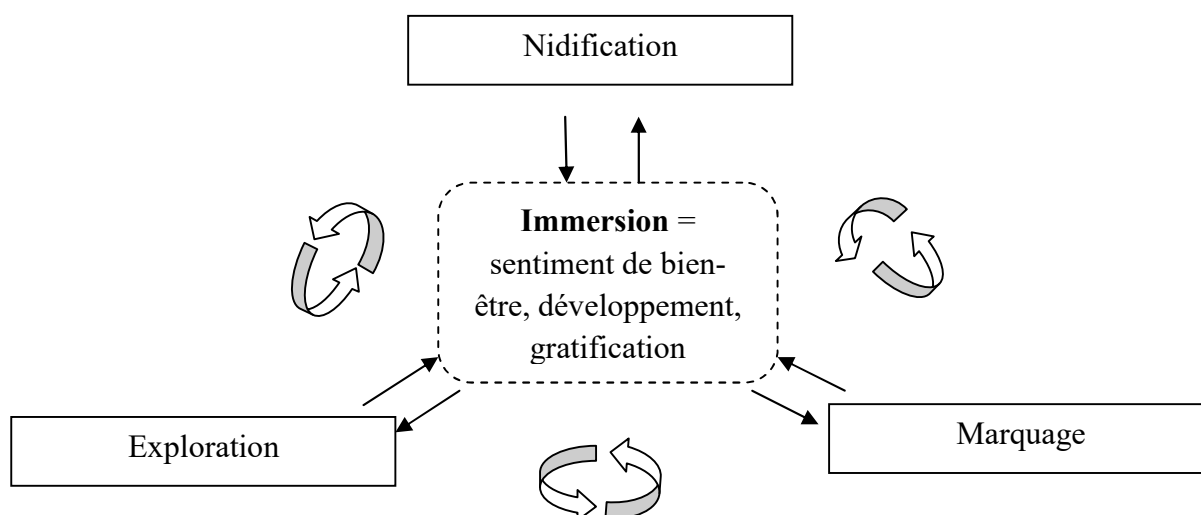
- 3^{ème} étape : Le marquage est défini quant à lui comme cet instant où le consommateur va réussir à attribuer un sens plus personnel à son expérience. Ce sens peut être construit à partir des référents et des points d'ancrage définis au moment de la nidification et développés lors de l'exploration. Cette opération est celle qui fait sans nul doute le plus appel à la créativité du consommateur qui va pouvoir enfin « jouer subjectivement avec les éléments de son expérience » (*Ibid.* p.50).

Par ailleurs, si ces opérations d'appropriation sont décrites comme un processus par Fischer (1992) – c'est-à-dire comme des étapes distinctes et successives - il semble qu'il n'en aille pas

de même pour l'appropriation d'une expérience de consommation, notamment culturelle. En effet, Carù et Cova (2003) décrivent des séquences d'opérations d'appropriation désordonnées n'entraînant la plupart du temps qu'une immersion partielle (cf. Figure 4). Ceci permet de comprendre que le travail du praticien ne serait pas tant de construire des contextes expérientiels que de fournir les ressources nécessaires au consommateur afin d'éviter les risques de rupture au moment de l'immersion dans l'expérience de consommation. En d'autres termes, Carù et Cova (2003) conseillent aux praticiens de jouer le rôle de *maestro* en fournissant par exemple des éléments d'ancrage au consommateur afin que ce dernier puisse accéder à une expérience réussie.

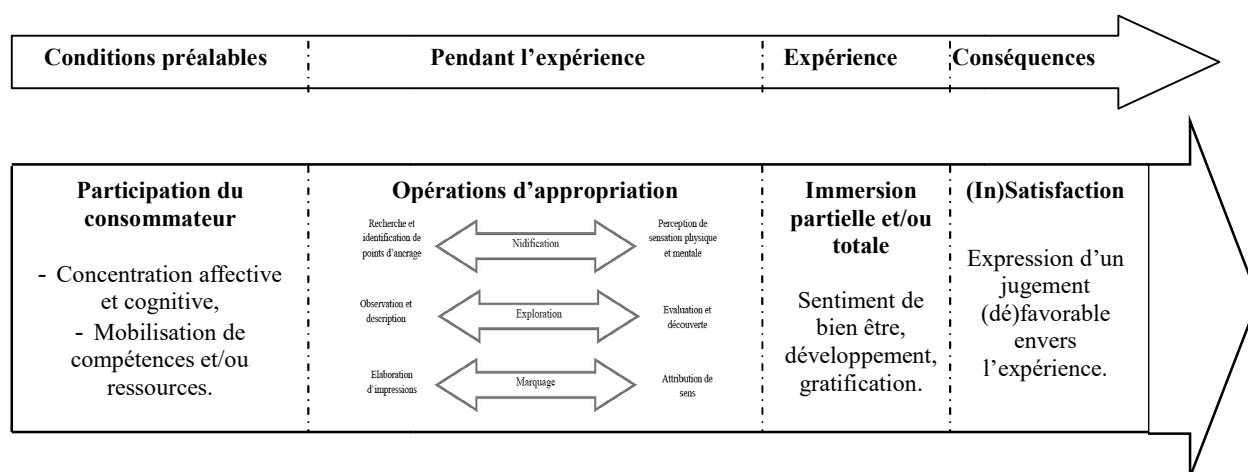
Néanmoins, fournir des points d'ancrage plus nombreux semble d'autant plus important lorsqu'il est question d'expérience de consommation culturelle. En effet, ces dernières nécessitent parfois la mobilisation de connaissances spécifiques pour en permettre l'accès, comme cela était le cas pour le concert *Discovery* de l'*Auditorium di Milano* étudié par Carù et Cova (2003). En effet, les répondants de cette recherche – décrits comme relativement novices dans l'écoute de musique classique - relataient être plus particulièrement plongés dans l'expérience lorsque le *maestro* leur fournissait les ressources culturelles nécessaires à la compréhension de l'expérience de consommation culturelle à laquelle ils étaient confrontés. Ce faisant, ce travail souligne l'importance que revêt d'une part, le contenu culturel de l'expérience de consommation à proprement parler et d'autre part, la nécessité que le consommateur soit guidé dans l'expérience ou détienne préalablement des compétences spécifiques afin de la comprendre.

Figure 4. Les séquences d'appropriation dans l'expérience, adaptée de Carù et Cova (2003)



Finalement, malgré la variété des recherches portant sur l'expérience de consommation, on constate qu'elles convergent toutes vers la mise en évidence du rôle important de l'engagement actif du consommateur. Cet engagement est souvent associé au niveau de concentration affectif et cognitif du consommateur ainsi qu'aux compétences qu'il mobilise au cours de l'expérience. Ces conditions permettent par exemple la mise en œuvre d'opérations d'appropriation qui donnent alors l'accès à des états d'immersion - variables, voire instables - au cours de l'expérience. Malgré cette instabilité, ils permettent l'expression d'un jugement favorable (ou non) envers l'objet de consommation. La figure 5 ci-dessous tente de résumer le processus d'immersion dans une expérience de consommation à partir des travaux de Carù et Cova (2003, 2006, 2015).

Figure 5. Immersion dans l'expérience de consommation, adaptée de Carù et Cova (2003 ; 2006 ; 2015)



Néanmoins, si les opérations de nidification, d'exploration et de marquage semblent déterminantes pour l'appropriation d'un espace (*e.g.* Bonnin, 2003) ou l'immersion dans une expérience culturelle (*e.g.* Carù et Cova, 2003), on peut se demander dans quelle mesure elles permettent également d'éclairer les modalités d'appropriation d'une expérience de consommation culturelle dont les supports se diversifient et dont la consommation peut être située en-dehors du contrôle de l'entreprise. En effet, les travaux de cette perspective se sont principalement intéressés à des expériences de consommation très situées et spatialisées, dans des univers parfois totalement thématiques, voire enclavés, où le praticien pouvait s'il le désirait fournir les ressources expérientielles nécessaires aux consommateurs pour qu'il accède plus facilement à l'expérience. Ces cadres de l'expérience très spécifiques pourraient peut-être être les seuls adaptés à ce cadre théorique (Ouvry et Ladwein, 2006).

Sous-section 3.2. : De la relation itérative individu(s)-objet(s) dans l'expérience

Pour mieux rendre compte de l'importance conjointe d'une part, de la multiplication des dispositifs techniques et de leur intégration dans les pratiques ordinaires et d'autre part, du contenu de ce qui est goûté par les consommateurs notamment en ce qui concerne les produits culturels (Hennion, 2004, 2005), de récentes recherches proposent de s'inspirer des travaux de de Certeau (1980). Ces dernières proposent de les comprendre notamment par la mobilisation de la sociologie des usages (*e.g.* Garcia-Bardidia *et al.*, 2011 ; Comino, 2017). L'importance accordée aux objets consommés permet de souligner le caractère itératif de la relation sujet-objet. En d'autres termes, elle met en évidence non seulement ce que le consommateur fait des produits qu'il consomme, mais également les effets que les objets peuvent produire sur le consommateur et sa pratique.

Ainsi, tout comme les recherches en marketing expérientiel, ces travaux soulignent le rôle prépondérant de l'individu, des objets et de leurs contextes d'insertion pour appréhender l'expérience (Hennion, 2004). Ces travaux semblent d'autant plus intéressants que leur l'attention porte sur les pratiques et les usages du quotidien - faits de bricolages, de détournements, voire de résistances (Cova, 2014) – donc des modes de consommation de l'ordinaire situés en-dehors du contrôle de l'entreprise. Ils semblent ainsi importants à prendre en compte pour appréhender des modes de consommation culturelle pouvant être située en-dehors du contrôle de l'entreprise notamment lorsque les dispositifs techniques en médiatisant le déroulement se diversifient.

3.2.1. Ce que les consommateurs font des objets : entre ressources nécessaires de l'individu et apprentissages engagés

Les premières mobilisations des travaux de Certeau sont sans nul doute à attribuer à la sociologie des usages (Cova, 2014). Ces derniers tentaient de répondre aux limites du modèle diffusionniste de l'innovation (Millerand, 2001) qui ne permettait de rendre compte des cas d'échecs des nouvelles technologies que par des défaillances propres aux usagers qualifiés de *laggard* (Rogers, 1995). La perspective du consommateur proposé par de Certeau (2002 [1980]) se centre plutôt sur ce que les consommateurs font des objets dans leur quotidien. La consommation y est vue comme plus créative, rusée, dispersée, se jouant des injonctions posées par les concepteurs des objets (de Certeau, 2002 [1980] p.XXXVII). Ainsi, les tenants

de la sociologie des usages posent les individus comme des usagers acteurs de l'usage qu'ils font des dispositifs techniques. Ils tentent, à partir des dispositifs mis à leur disposition par les concepteurs, de les adapter à leur quotidien et à leur pratique.

En ce sens, les premiers travaux de ce courant portent sur l'usage du Minitel (*e.g.* Boullier, 1984) et ont mis en évidence les détournements de ce dispositif technique. En effet, si le Minitel avait été conçu avant tout comme une base de données destinée à des professionnels, ils ont constaté que les usagers ordinaires l'ont adapté en un outil ludique support de communication personnelle. Cet exemple permet de comprendre que l'usage d'un dispositif technique mis en pratique ne suit que très rarement les scripts inscrits par son concepteur. Selon les auteurs de ce courant, leur mésusage ne découle que très rarement d'erreurs de manipulation (Perriault, 1989), mais sont au contraire l'expression d'un consommateur libre, autonome et capable de créativité. La prise en compte de cette liberté de l'individu dans la construction de la pratique permettrait donc de comprendre la multiplicité des usages observables pour un même dispositif technique pris en situation.

Ainsi, même s'il est admis que le premier usage d'un objet introduit sur le marché est toujours contraint par les propriétés inscrites dans l'objet par son concepteur- ne serait-ce par exemple que par l'instauration d'une première fonction visible de l'objet - l'usager par expérience pourra être à l'origine (Akrich, 1998) :

- De déplacements, où l'usager va multiplier les façons d'utiliser l'outil, sans pour autant apporter des modifications fondamentales à l'objet. L'usager exploite simplement les marges de manœuvre préalablement inscrites au sein de l'objet technique.
- D'adaptation, où l'usager modifiera l'outil afin de le rendre conforme à son usage personnel sans apporter des changements à ses fonctions premières, mais en insérant de légères modifications au dispositif technique.
- D'extension, où l'individu va ajouter des éléments nouveaux au dispositif. Ils permettent l'enrichissement des fonctionnalités premières de l'objet, les rendant ainsi plus riches et diversifiées.

- De détournement, où le consommateur va utiliser l'objet à des fins non prévues par ses concepteurs.

L'ensemble de ses actions vont permettre à l'utilisateur d'adapter l'outil à ses propres fins et donc de se l'approprier.

La reconnaissance de cette capacité créatrice est un premier indice permettant de comprendre pourquoi l'insertion d'un nouveau dispositif technique au sein de l'expérience de consommation ordinaire n'est jamais automatique, mais découle d'un ensemble d'ajustements de la technique à la pratique, de l'individu à l'objet, de l'objet à son contexte d'insertion, comme dans le cas de la dématérialisation de contenus culturels telle que la musique (*e.g.* Granjon, 2005 ; Granjon et Combes, 2007 ; Garcia-Bardidia *et al.*, 2011). En effet, sa réception peut être à l'origine d'articulations innovantes de différents supports techniques destinés à une même pratique (Comino, 2017).

Toutefois, pour rendre les dispositifs techniques conformes à ses attentes et à ses aspirations, il semble nécessaire que l'individu consommateur enclenche une suite d'apprentissages qui vont en permettre la maîtrise (Proulx, 2001). En effet, comme l'a souligné Akrich (1998), l'autonomie de l'utilisateur est souvent surestimée. On lui attribue parfois un pouvoir de création, d'opposition et/ou de résistance face au marché trop important, y compris en recherche sur la consommation (Cova, 2014). En effet, l'individu est dès son premier contact avec l'objet limité par l'existence de ses propres capacités techniques et cognitives. Ainsi, outre la question de l'accès à l'objet – chère au courant diffusionniste de l'innovation - l'appropriation d'un objet technique peut être favorisée si le consommateur détient des capitaux cognitifs et techniques préalables (Granjon, 2005). Dans le cas contraire, l'individu devra s'engager dans une suite d'apprentissages.

L'acquisition de ces savoirs et savoir-faire peut être inconsciente, acquise par expérimentation ou intuition, mais également facilitée par la création d'interfaces ludiques par le concepteur de l'objet technique (Joüet, 2000). Cependant, si l'utilisateur souhaite réellement adapter le dispositif technique à ses attentes, il ne peut se contenter des usages primaires de l'objet qui ont souvent une portée restreinte en terme d'adaptation. Pour développer les usages possibles de l'objet, il pourra faire certes faire appel :

- à la lecture de la notice de l'objet où les concepteurs de l'objet ont intégré l'ensemble des possibilités d'usages qu'ils prévoyaient. Toutefois, cette dernière peut poser des problèmes de compréhension à l'utilisateur (Boullier, 1984).
- ou à une tierce personne considérée comme experte. Ainsi, par l'observation de ce dernier, il pourra acquérir les compétences nécessaires à son usage (*Ibid.*).

Cependant, l'apprentissage se développera surtout par la répétition de l'expérience dans la sphère privée afin qu'il devienne familier (Joüet, 2000). Ceci a notamment été souligné dans le cas du téléchargement illégal, où l'utilisateur va devoir acquérir une connaissance de la technique qui lui permettra non seulement de commencer mais également de poursuivre sa pratique, de la développer et de la personnaliser (Garcia-Bardidia *et al.*, 2012).

On peut dès lors considérer que le phénomène d'appropriation – tout comme l'immersion – peut varier en intensité. Cette intensité dépend du niveau de maîtrise de l'outil. Proulx (2001) identifie trois différents niveaux d'appropriation du dispositif technique :

- un niveau minimal, impliquant une faible connaissance et une faible maîtrise de l'outil,
- un niveau intermédiaire, où l'utilisateur va intégrer l'usage de l'objet à son quotidien et en posséder une certaine maîtrise,
- et un niveau optimal, où l'outil peut être utilisé de façon originale et amener la création d'usages nouveaux.

Ici aussi, l'apprentissage nécessaire à l'usage de l'objet est vu comme contraignant puisqu'il nécessite d'y investir du temps, des ressources et des compétences, mais il est surtout habilitant (Desjeux, 2006). En effet, une fois que cette maîtrise est suffisamment développée, il lui sera possible de mettre en œuvre une adaptation efficace de l'objet à ses attentes, potentiellement génératrice de nouveaux usages. Par ailleurs, il pourra en résulter d'une part, un sentiment de jouissance et d'autre part, une sensation de pouvoir par rapport aux choses et aux autres, deux fonctions de l'appropriation énoncées par Cova et Cova (2001). Il pourra même devenir un moyen d'expression identitaire lorsque la maîtrise du dispositif sera entièrement aboutie (Joüet, 2000).

3.2.2. Ce que les objets font aux consommateurs : espaces de liberté et espaces de contraintes

Si la capacité de l'utilisateur à s'approprier l'objet et la mise en œuvre d'apprentissages sont nécessaires à l'inscription d'un objet dans les pratiques quotidiennes de l'utilisateur, il semble important de ne pas négliger le pouvoir de l'objet dans la construction des usages individuels et collectifs. Si Akrich (1998) a souligné l'importance de son rôle, Desanctis et Poole (1994) semblent en permettre une compréhension plus fine. En effet, ces auteurs mettent en évidence la nécessité de rendre compte des caractéristiques de l'objet qui permettent de faciliter son appropriation, et amener *in fine* la création de nouveaux usages. L'appropriation de l'objet – ici un dispositif technique – est donc dépendante de caractéristiques qui lui sont propres comme :

- le degré de complexité de l'objet. Ce dernier s'appréhende notamment par la richesse des fonctionnalités inscrites dans le produit.
- le degré de complexité de la compréhension du produit. Cela peut être compris notamment par la capacité de l'objet à orienter l'utilisateur dans sa manipulation, qui n'est pas sans rappeler le concept d'affordance définissant la capacité de l'outil à suggérer les possibilités d'actions (Gibson, 1979).
- les marges de manœuvre créative laissées à l'utilisateur au sein du produit.

Par analogie en recherche sur la consommation, Cova et Cova (2001) supposent que pour qu'il y ait appropriation, il est nécessaire qu'il y ait de l'appropriable. L'appropriation est vue ici comme le produit de la rencontre entre deux éléments qui sont d'une part, la capacité de l'utilisateur à s'approprier les objets et les espaces et d'autre part, la capacité de l'objet à proposer des espaces de liberté nécessaires à son appropriation. Ainsi :

- lorsque l'objet présente des marges de liberté à l'utilisateur, l'individu disposera d'un espace pour se l'approprier.
- lorsque l'objet ne présente pas d'espace de liberté, l'individu pourra chercher à aller à l'encontre des prescriptions des concepteurs. C'est ce qu'ils nomment l'espace de réappropriation.

- lorsque l'objet impose des règles et des normes à sa consommation, mais que l'individu peut s'il le souhaite s'y adapter : c'est l'espace d'adaptation.

Ainsi, quelle que soit la perspective empruntée, il semble qu'on ne puisse reléguer l'objet de la consommation – quelque soit sa nature c'est-à-dire technique ou encore culturelle - à des éléments d'expérience « inertes et disponibles, à notre service. Ils se livrent [ou] se dérobent [ou] s'imposent à nous » (Hennion, 2009 p. 63). Leur accès nécessite toujours un engagement de la part de celui y goûte (*Ibid.*, 2006).

Hennion (2004, 2005, 2009) est peut-être l'un des auteurs en recherche sur la consommation qui donne à l'objet - pris dans l'expérience individuelle et collective – une place des plus prépondérantes notamment lorsque l'on s'intéresse à sa théorie du goût ou des attachements. Pour rendre compte de son importance, il propose une théorie qui tienne compte non seulement de l'objet aimé et de ses effets, mais également des dispositifs qui en permettent la médiation comme l'ensemble des dispositifs techniques qui médiatise son expérience, les collectifs d'amateurs qui l'enrichissent et l'entretiennent allant jusqu'à celle du corps qui ressent les effets issus de l'objet goûté (Hennion, 2005).

Cependant, en s'attachant à rendre principalement compte des effets de la relation individu-objet et des médiations qui la soutiennent, cet auteur tend à oublier paradoxalement la dimension socioculturelle de ses attachements. En effet, si le goût pour les objets est inscrit par cet auteur dans une certaine trajectoire individuelle, collective et matérielle toujours unique car non-déterminée, rien n'est dit d'une part, sur les compétences ou les ressources que le consommateur doit préalablement détenir, pour initier puis développer ce goût pour les objets aimés et d'autre part, sur l'environnement sociotechnique dans lequel s'inscrivent les dispositifs techniques qui médiatisent la consommation de l'objet aimé.

Ceci apparait comme d'autant plus étonnant que la majorité des auteurs en recherche sur la consommation - culturelle ou non – qui mobilisent les travaux de Certiens notamment *via* la sociologie des usages (*e.g.* Granjon et Combes, 2007 ; Comino, 2017), mais également ceux qui s'intéressent à l'expérience (*e.g.* Carù et Cova, 2003 ; Ladwein, 2003) - reconnaissent que les pratiques de consommation - qu'elles soient ou non créatives et innovantes - sont souvent subordonnées aux compétences techniques et/ou culturelles détenues puis développées (ou non) par le consommateur (Granjon, 2005).

Par ailleurs, pour rendre compte de l'importance de l'ensemble des dispositifs techniques susceptibles d'être mobilisés dans une même pratique de consommation - comme l'écoute de la musique - il semble nécessaire que les objets qui en médiatisent l'accès réussissent à s'inscrire dans un environnement sociotechnique existant (Nowak, 2013). Pour cela, ils doivent être porteurs de représentations qui font sens pour l'individu qui les manipule et s'inscrire progressivement dans les pratiques individuelles et collectives déjà en place. Dans le cas contraire, le rejet ou l'abandon du dispositif est assuré (cf. Encadré 3 ci-dessous). Cette inscription nécessaire dans les pratiques existantes permet de comprendre la fréquence des observations de modes de consommation dits hybrides (Mallein et Toussaint, 1994 ; Joüet, 2000) ou d'éclectisme technologiques (Nowak, 2013) qui consistent en la combinaison entre anciens et nouveaux dispositifs destinés à une même pratique.

Encadré 3. Insertion de l'objet dans les pratiques et les représentations individuelles et collectives

Joüet (2000) met en lumière les différentes phases intervenant au cours de l'insertion sociale d'un nouveau dispositif technique. Ces phases passent par le premier accès à l'outil (1) qui permet sa découverte (2) - c'est-à-dire utilisation presque frénétique de l'objet afin d'en découvrir les fonctionnalités et les usages qu'il est possible de mettre en place – les apprentissages (3) nécessaires au développement de son usage, puis à sa banalisation (4) où l'objet et l'usage deviennent ordinaires.

Le passage entre chacune de ces étapes met en lumière la réalisation d'un double ajustement entre apprivoisement de la technologie et réussite de l'inscription de l'objet dans les pratiques antérieures. Cette double composition peut amener trois effets : le rejet de la technologie si la maîtrise n'en est pas assurée (1), son abandon si elle ne correspond pas aux attentes de l'utilisateur dans ses activités quotidiennes (2), ou finalement son adoption définitive (3). On comprend dès lors que l'usage est entrevu ici comme éminemment inscrit dans le temps.

L'inscription du nouveau dispositif technique dans les pratiques existantes ne signifie pas pour autant que les pratiques antérieures vont totalement disparaître, bien au contraire (Chambat, 1994). Les usages des nouveaux dispositifs techniques sont influencés par les pratiques antérieures et peuvent de ce fait en découler. On comprend alors pourquoi l'on observe des pratiques de consommation hybrides alliant usages de nouveaux et d'anciens dispositifs, soulignant souvent leur complémentarité (Mallein et Toussaint, 1994).

D'ailleurs, pour que l'inscription d'un nouveau dispositif technique réussisse, il apparaît également nécessaire que ce dernier renvoie à des significations d'usages pour le consommateur qui jouent soit sur la cohérence sociotechnique soit sur la performance technico-sociale (cf. Tableau 6 ci-dessous).

Tableau 6. Les significations d'usage, adapté de Mallein et Toussaint (1994)

<i>Usage et rationalité de la cohérence sociotechnique</i>	<i>Usage et rationalité de la performance techno-sociale</i>
Banalisation	Idéalisation
Hybridation	Substitution
Identité passive	Identité active
Evolution Sociale	Révolution Sociale
Logique de négociation	Logique de persuasion

En d'autres termes, ces significations d'usage peuvent jouer :

- soit sur une vision modeste de la technique, mettant en évidence la façon dont le nouveau dispositif amènera une amélioration des pratiques existantes,
- soit sur une vision idéalisée de la technique, mettant en lumière le caractère révolutionnaire de l'insertion de l'objet dans les pratiques existantes.

Néanmoins, selon Mallein et Toussaint (1994) jouer sur une vision idéalisée de la technique est toujours plus hasardeux que de jouer sur une vision plus modeste de la technique. La première n'entraînerait qu'adoption ou rejet du nouveau dispositif, alors que la seconde pourrait faire naître des ajustements entre nouveaux et anciens dispositifs techniques.

En résumé, l'étude des usages permet de comprendre que la technique – et les dispositifs qui l'incarnent - peut structurer en partie les pratiques mais que le social donne également sens et forme à ces pratiques (Jouët, 2000). Cette acception permet de sortir du clivage du

déterminisme technique en acceptant que l'un et l'autre soient la source d'une influence réciproque dans la naissance de nouvelles pratiques. L'intégration de nouveaux dispositifs technique dans le quotidien de l'utilisateur est vue comme un phénomène à la fois progressif, individuel et collectif (De Vaujany, 2006).

Néanmoins, pour mieux saisir la multiplication des dispositifs techniques destinés à une même pratique - par exemple dans le cas de l'écoute de musique (Nowak, 2013) ou encore dans la pratique des courses (*e.g.* Comino, 2017) – des travaux plus récents proposent de changer de focale d'observation. Plus précisément, il s'agit de passer de l'observation des usages fait d'un dispositif technique à l'activité dans laquelle les dispositifs s'inscrivent (Granjon et Combes, 2007).

Ce changement de focale permettrait de rendre compte de l'éclectisme technologique souvent constaté à l'échelle individuelle, en le comprenant comme un phénomène de numérimorphose (Granjon et Combes, 2007) récemment défini en recherche sur la consommation comme « l'intégration de ressources numériques (équipements, plateformes, services, etc.) à une pratique préexistante. Ces nouvelles ressources qui structurent la pratique, autant qu'elles sont structurées par elles, donnent [potentiellement] lieu à l'apparition de nouveaux usages qui s'inscrivent dans les usages existants, les complètent et/ou les remettent en cause et, par la même alimentent le renouvellement des manières de faire individuelles et collectives. » (Comino, 2017 p. 126).

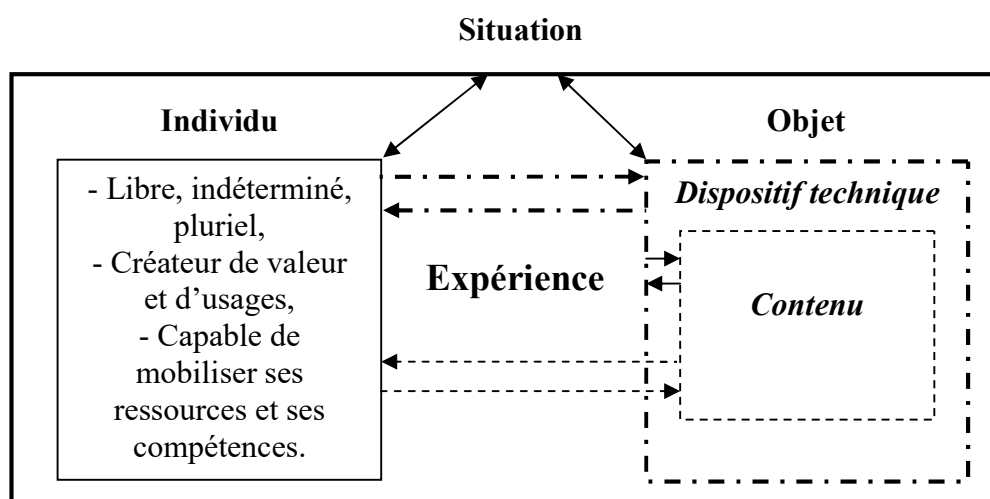
Cette définition de la numérimorphose permet d'une part, de poser une vision dynamique et située des usages des différents dispositifs mobilisés en pratique et d'autre part, de comprendre le caractère éminemment social et collectif de la constitution des nouvelles manières de faire. Elle semble néanmoins omettre le caractère potentiellement inégalement distribué de la capacité des acteurs à mettre en œuvre l'intégration des différentes ressources techniques à la réalisation d'une pratique. En effet, tout se passe comme si l'intégration des ressources numériques à une pratique était donnée d'avance à tout à chacun. D'ailleurs, Granjon (2005, 2006) souligne que la mobilisation des ressources technologiques et communicationnelles est d'autant plus facilitée que les individus détiennent des capitaux techniques, sociaux et surtout culturels élevés.

Conclusion du Chapitre I

En conclusion, la littérature en recherche sur la consommation s'intéressant aux expériences de consommation telle qu'elles sont vécues par le consommateur postmoderne permet de mettre en évidence l'importance non seulement de la situation dans laquelle cette expérience se déroule, mais également celle des objets qui y participent (Roederer, 2008, 2012 a et b). Elle nous permet surtout d'affiner les différentes dimensions à prendre en considération lorsque l'on tente d'appréhender le consommateur au sein d'une expérience de consommation (cf. Figure 6 ci-dessous). Ces composantes sont :

- l'individu défini comme un être libre, pluriel, créateur de valeur et d'usages, capable de mobiliser les ressources et les compétences nécessaires à la situation,
- la situation matérielle, temporelle et sociale dans laquelle il est amené à évoluer,
- et l'objet qui comprend non seulement le dispositif technique susceptible de médiatiser tout ou partie de l'expérience (Collin-Lachaud et Vanheems, 2016 ; Garcia-Bardidia *et al.*, 2011 ; Comino, 2017), mais également le contenu de ce qui est goûté (*e.g.* Bourgeon *et al.*, 2015 ; 2016 ; Hennion, 2004, 2005 ; Petr *et al.*, 2017).

Figure 6. Les composantes de l'expérience de consommation



Néanmoins, de récents travaux mettent en exergue la nécessité d'élargir les cadres de l'expérience de consommation à considérer. En effet, l'expérience de consommation à

prendre en compte se déroule non seulement avant, pendant et après la consommation d'un produit, mais peut surtout être constituée désormais d'une multitude de micro-expériences alliant la mobilisation conjointe et/ou successive de dispositifs virtuels et réels (Bourgeon *et al.*, 2015, 2016 ; Collin-Lachaud et Vanheems, 2016 ; Petr *et al.*, 2017) et ce à toutes les phases de l'expérience identifiées par Arnould et ses collègues (2002).

Si l'élargissement des cadres de l'expérience apparaît dès lors comme nécessaire, elle rend d'autant plus difficile l'appréhension de l'expérience de consommation dans son entièreté, celle-ci peut-être non seulement médiatisée par différents dispositifs mais également multi-située. Afin de rendre compte à la fois de la multiplication des situations des expériences et celles des dispositifs susceptibles de la médiatiser, un nouvel axe de recherche en CCT inspirée de la sociologie des usages (Joüet, 2000) propose de changer la focale d'observation passant de l'expérience à l'activité plus globale dans laquelle elle est prise (*e.g.* Garcia-Bardidia *et al.*, 2011 ; Comino, 2017).

Cependant, il est étonnant de constater que quelle que soit la perspective considérée, l'individu est de fait considéré comme détenant des ressources et des compétences le rendant soit capable d'agir directement en situation soit d'entreprendre une suite d'apprentissages nécessaire à son bon déroulement. En d'autres termes, très peu est dit dans cette perspective sur la façon dont le consommateur a préalablement acquis ces ressources et ces compétences - autrement que par son niveau de familiarité et/ou d'expertise vis-à-vis de l'objet de sa consommation - donnant ainsi à voir un individu sans passé. Dans ce sens, le second chapitre de cette revue de littérature se propose d'exposer des axes de recherche qui permettent de mieux appréhender les modalités d'intériorisation ou de construction de modes de consommation qu'ils soient ou non culturels notamment par la mobilisation du concept de socialisation.

Chapitre II. Des modes de consommation remis en trajectoire.

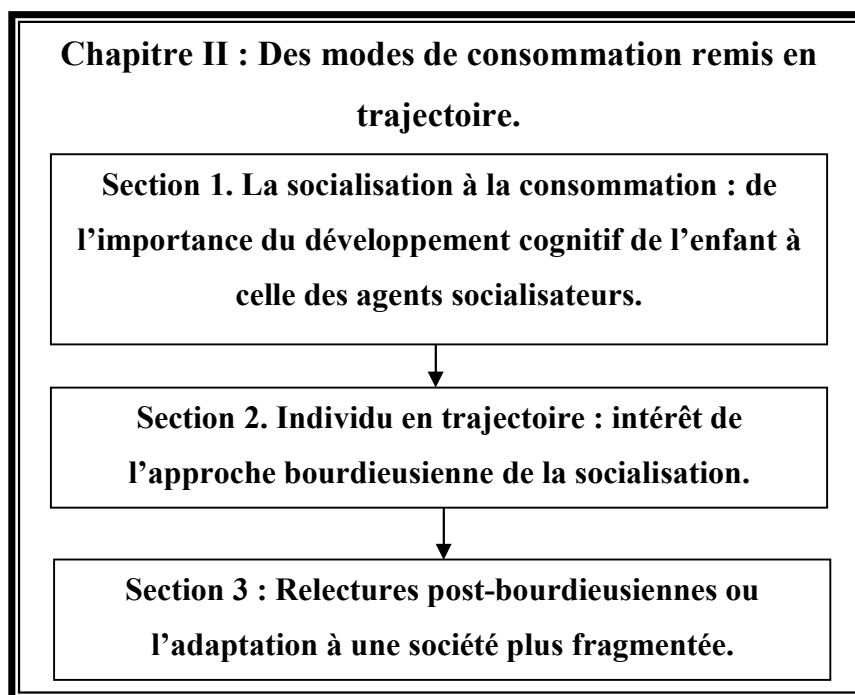
Ce second chapitre se propose de discuter de la construction des comportements de consommation à partir du concept de socialisation. Ce concept a fait l'objet de multiples développements dans de nombreuses disciplines en sciences humaines. En recherche sur la consommation, nous avons pu identifier deux principaux axes de recherche qui mobilisent ce concept, le premier s'inspirant des travaux issus de la psychologie et de la psychosociologie, le second émanant de la sociologie et plus précisément de la sociologie de la culture.

Ainsi, dans une première section, nous discuterons les définitions de ce concept issues des relectures faites en marketing des travaux en psychologie et en psychosociologie. Si ces dernières ont en partie permis de replacer le consommateur dans sa trajectoire - notamment en étudiant la façon dont les enfants intègrent des connaissances, compétences et attitudes pour apprendre à consommer (Ward, 1974 ; Roedder John, 1999) – elles ne permettent pas de rendre compte du poids respectif ni des différents cadres socialisateurs qui interviennent au cours de la socialisation ni celui des agents socialisateurs qui participent à la formation de l'enfant consommateur.

Dans la seconde section, nous nous centrerons sur les perspectives en recherche sur la consommation s'inspirant de la sociologie de la culture. Cette discipline a fortement été marquée par les travaux bourdieusiens de la socialisation à la consommation culturelle. Cette perspective semble particulièrement intéressante dans la mesure où elle cherche à appréhender les déterminants des tendances ou inclinations à penser, à agir, à sentir d'une certaine façon socialement construite (Bourdieu, 1980). Les travaux de cet auteur permettent non seulement de replacer l'individu consommateur dans sa trajectoire mais également de s'interroger sur le poids à attribuer aux différentes instances qui participent à la socialisation du consommateur culturel.

Il apparaît dès lors moins surprenant de constater une importante mobilisation des concepts de cet auteur en marketing depuis le début des années 90 (*e.g.* Moingeon, 1993 ; Holt, 1995, 1998). Néanmoins, en soulignant plus particulièrement l'importance de la famille et de l'école dans la formation des pratiques, cette perspective ne permet pas de comprendre les cas de comportements de consommation pluriels qui sont le plus souvent constatés à l'échelle individuelle.

On comprend dès lors le développement - plus récent - de travaux en recherche sur la consommation offrant une reformulation de cette perspective théorique. Ceux-ci tentent de mieux rendre compte des exigences posées par une société constituée par des individus aux comportements de consommation variés, voire contradictoires qui ne semblent plus spécifiques à des trajectoires sociales ascendantes ou descendantes. Nous présenterons au sein de la troisième section de ce chapitre les différentes reformulations apportées aux concepts d'*habitus*, de champ et de la pratique sociale au sein de ces perspectives dites post-bourdieusiennes (e.g. Magaudda, 2011 ; 2012, 2014 ; McAlexander *et al.*, 2014 ; Kuruoglu et Ger, 2014 ; Saatcioglu et Ozanne, 2013 ; Southerton *et al.*, 2012 ; Üstüner et Holt, 2007, 2010 ; Üstüner et Thompson, 2012).



Section 1. La socialisation à la consommation : de l'importance du développement cognitif de l'enfant à celle des agents socialisateurs.

En marketing, les recherches sur la socialisation à la consommation ont été influencées par deux principaux courants : l'un reposant sur le développement cognitif de l'enfant notamment dans sa version piagétienne (*e.g.* Ward, 1974 ; Roedder John, 1999), l'autre s'appuyant sur une perspective plus psychosociologique (*e.g.* Moschis et Churchill, 1978). Si ces deux courants cherchent à comprendre comment un individu – ici l'enfant ou l'adolescent – acquiert les connaissances, les aptitudes et les compétences nécessaires à la conduite de son rôle de consommateur (*e.g.* Ward, 1974 ; Moschis et Churchill, 1978 ; Brée, 1993, Roedder John, 1999 ; de la Ville et Tartas, 2011), ils proposent des visions différentes de ce concept. Dans une première sous-section, nous présenterons les recherches sur la socialisation du consommateur reposant sur des approches psychologiques notamment sur l'approche piagétienne de la socialisation. Dans une seconde sous-section, nous présenterons son pendant psychosociologique.

Sous-section 1.1. La perspective piagétienne de la socialisation : un fondement de l'analyse de la constitution du comportement du consommateur

La perspective piagetienne de la socialisation (1966, 1967, 1975) a fourni un cadre théorique particulièrement intéressant pour appréhender la façon dont l'enfant-consommateur est amené à intérioriser les compétences, les attitudes et les connaissances nécessaires à son évolution sur le marché de la consommation. Cependant, ses relectures en comportement du consommateur décrivent souvent un individu coupé de son environnement social alors que les éléments qui le constituent sont reconnus comme des facteurs importants dans la constitution des comportements de consommation (Brée, 2013, Damay et Guichard, 2016 ; de la Ville et Tartas, 2011).

1.1.1. Le développement cognitif de l'enfant : une rapide présentation

Les recherches sur le développement cognitif de l'enfant de Piaget (1967 [1936], 1975) représentent l'un des fondements des recherches sur la socialisation du consommateur en marketing (Ward, 1974 ; Brée, 1993 ; Roedder John, 1999 ; de la Ville et Tartas, 2011). Ce dernier développe une théorie susceptible de mieux éclairer les ressorts cognitifs qui permettent l'intériorisation progressive des manières de faire, d'agir et de penser adaptés à

son environnement et ce dès sa naissance. Cet auteur décrit plus particulièrement quatre stades de ce développement.

Le premier stade repose sur le développement sensori-moteur du nouveau-né. Ce dernier est amené à se perfectionner de la naissance au deuxième anniversaire de l'enfant. Plus précisément, à des réflexes innés - comme la succion - viennent s'ajouter de nouvelles habitudes ou schèmes d'action par la répétition d'expériences plus ou moins similaires. Pour reprendre les termes exacts de l'auteur, les schèmes intériorisés sont le résultat de « la structuration ou l'organisation des actions, telle qu'elle se transfère ou se généralise lors de la répétition de cette action en des circonstances semblables ou analogues » (Piaget et Inhelder, 1966 p.11).

Progressivement, l'enfant arrive au second stade de son développement : le stade préopératoire. Il se développe de ses 2 ans à ses 7 ans. L'enfant devient alors capable d'une pensée symbolique et d'avoir un langage plus social, c'est-à-dire un langage plus tourné vers les autres. Cette nouvelle capacité lui permet de pouvoir collaborer avec un plus grand nombre d'interlocuteurs.

De 7 à 12 ans, les travaux de Piaget (1975) décrivent le stade des opérations concrètes. A ce stade, l'enfant devient capable d'appréhender - et de réaliser - les concepts de réversibilité et de conservation. En d'autres termes, l'enfant prend progressivement conscience que toute action engagée avec un objet peut être réalisée dans un sens puis dans l'autre, sans qu'il n'y ait modification des quantités de l'objet. Pour prendre un exemple plus précis, l'enfant comprend que la quantité d'une boule de pâte à modeler reste la même quelle que soit la forme qu'on lui donne ou encore que la taille d'une pièce de monnaie n'est pas toujours en lien avec sa valeur marchande (Brée, 2013). A ce stade, l'enfant est également capable de se décentrer, c'est-à-dire de changer de perspective, par exemple en se mettant à la place des autres dans certaines situations.

Finalement, le dernier stade du développement de l'enfant commence à la puberté et prend fin à l'instant où l'enfant devenu adulte - au moins d'un point de vue cognitif - parvient à généraliser et à coordonner les schèmes d'action acquis, notamment en ayant un raisonnement de type hypothético-déductif (de la Ville et Tartas, 2011). C'est le stade des opérations formelles (de 12 à 16 ans).

L'analyse du développement de l'enfant permet ainsi à Piaget (1975) de développer les concepts centraux de sa théorie c'est-à-dire l'assimilation et l'accommodation (Wided, 2008). Plus exactement, ces concepts permettent d'appréhender la façon dont l'enfant incorpore de nouveaux schèmes de penser et d'action, les coordonne et les adapte aux nouveaux éléments qu'il rencontre dans son environnement, aboutissant à ce que Piaget (1975) nomme l'équilibration. Le tableau (cf. Tableau 7) ci-après propose une synthèse reprenant les différentes étapes du développement cognitif de l'enfant formalisées par Piaget en 1975.

Tableau 7. Les stades du développement cognitif de l'enfant, adapté de Piaget (1966, 1967, 1975)

Stade et âge	Description
<i>Stade sensorimoteur</i> (0 à 2 ans)	L'enfant explore l'environnement qui l'entoure à partir de réflexes sensorimoteurs innés. Les premières habitudes se mettent ainsi en place. A partir du 9 ^{ème} mois l'enfant établit des premières relations entre action et effet plus intentionnelles. En effet, les réactions circulaires se complexifient rapidement passant de la découverte d'actions et réactions de manière fortuite à des actions auxquelles le nouveau-né amène des variations plus subtiles pour obtenir le résultat espéré.
<i>Stade préopératoire</i> (2 à 7 ans)	Ce stade marque la maîtrise progressive du langage. Cette dernière permet à l'enfant de 2 à 4 ans de développer la pensée symbolique c'est-à-dire sa capacité à se représenter un objet au sein d'une situation sans que ce dernier ne soit physiquement présent. La parole devient plus sociale de 4 à 7 ans, l'enfant acquiert certains concepts logiques de manière intuitive. Il appréhende progressivement les notions de temps et d'espace bien que ces dernières diffèrent encore de ce que ces notions recouvrent pour l'adulte. Toutefois, il est encore à ce stade dans l'incapacité à traiter plus d'un concept à la fois ou encore de corriger les effets d'une action (la réversibilité).

<i>Stades des opérations concrètes (7 à 12 ans)</i>	A cette étape, l'enfant est en capacité d'appliquer des opérations à des objets concrets. Il comprend à ce stade qu'un effet peut être réversible ou encore qu'une entité peut malgré le changement de sa forme, de sa taille, de sa position conserver le même poids, quantité ou volume donnés. Son point de vue peut se décentrer et adopter celui des autres, mais il est selon cette perspective encore incapable de pensées abstraites.
<i>Stades des opérations formelles (12 à 16 ans)</i>	Cette étape du développement cognitif de l'enfant débute dès la puberté. Les enfants et les adultes peuvent à ce stade penser de façon abstraite par exemple réfléchir simultanément à de nombreux aspects d'une même situation, se forger une opinion et résoudre un problème. Ce stade est pour l'auteur caractérisé par la pensée hypothético-déductive.

Si ce processus est en apparence hors sol - c'est-à-dire qu'il ne semble pas rendre compte de l'environnement social dans lequel est immergé l'enfant depuis sa naissance – lorsque l'on porte une attention plus poussée aux travaux de cet auteur, on comprend que Piaget (1966) considère l'importance de cette dimension plus sociologique. Cependant, il refuse d'admettre le monde social comme l'unique déterminant des comportements (Piaget, 1966). Pour l'auteur, la « socialisation ne constitue nullement, le résultat d'une causalité unique, telle que la pression du groupe social adulte sur l'enfant par le moyen de l'éducation familiale, puis de l'éducation scolaire, mais que l'analyse met en évidence l'intervention d'une multiplicité d'interactions de types différents et parfois opposés » (Piaget, 1951 p.34). En d'autres termes, pour Piaget (1951), la socialisation est à la fois le résultat d'un développement cognitif nécessaire et le résultat de l'intervention d'acteurs et d'éléments environnementaux participants à sa structuration.

1.1.2. Relecture marketing du développement cognitif de l'enfant consommateur

En marketing, la mobilisation de la perspective piagétienne a commencé dès le début des années 70, où Ward (1974) propose une première définition de la socialisation du consommateur⁶. Cette dernière est posée comme « le processus par lequel l'enfant acquiert des

⁶La socialisation du consommateur traduit de l'anglais *Consumer Socialization*.

compétences, des connaissances et des attitudes⁷» (Ward, 1974 p.2) qui se révèlent être déterminantes dans la structuration des comportements de ce consommateur en devenir. Il est dès lors moins étonnant que la théorie piagétienne qui soit le plus souvent mobilisée en comportement du consommateur se concentre sur le processus de structuration des schèmes cognitifs de l'enfant, c'est-à-dire sur ce processus qui tente de décrire comment l'enfant va progressivement acquérir des façons de penser et d'agir appropriée en situation de consommation.

Cette définition - d'apparence large - permet de rendre compte simplement de la complexité du concept qu'elle cherche à appréhender. En effet, elle inclut ne serait qu'implicitement non seulement, les aptitudes sensori-motrices, langagières et cognitives essentielles à la compréhension du développement de l'enfant, mais également les dimensions socio-culturelles, symboliques et émotionnelles (de la Ville et Tartas, 2011) qui participent à la construction de ses modes de consommation. On souligne ici aussi le fait que la théorie de la structuration des schèmes cognitifs de Piaget (1967 [1936]) ne renie pas totalement le pouvoir de l'influence de l'environnement socioculturel dans lequel l'enfant s'inscrit.

Cependant, en retraçant près de « 25 ans de recherche sur la socialisation de l'enfant-consommateur », Roedder John (1999 p.87) va aboutir à la formalisation d'un modèle cognitif de la socialisation du jeune consommateur en trois phases qui semble totalement effacer cette dimension sociale de la socialisation de l'enfant-consommateur. Ce modèle identifie notamment le stade perceptuel (3 à 7 ans), le stade analytique (7 à 11 ans) et le stade réfléchi (11 à 16 ans). Le passage d'un stade à un autre est marqué par des évolutions conséquentes en termes de connaissances et/ou de savoir-faire notamment en matière de prise de décision ou encore de stratégies d'influence d'achat. Le basculement du stade perceptuel au stade réfléchi s'opère à l'aide d'une évolution des représentations, ces dernières devenant de plus en plus abstraites. Dans le même ordre d'idée, les caractéristiques des produits et des expériences font appel à des interprétations complexes qui tiennent compte progressivement d'un nombre plus élevé de contraintes et de dimensions. Cette évolution est notamment marquée pour l'auteur par la décentration de l'enfant vers le social (Roedder John, 1999). Le stade réfléchi arrive quant à lui au moment où l'enfant-consommateur développe une palette complète de stratégies et devient capable de s'adapter sans trop de difficultés à différents environnements.

⁷Traduit par l'auteur à partir du texte original : *"The processes by which young people acquire skills, knowledge and attitudes relevant to their functioning as consumers in the marketplace."* (Ward; 1974 p.2)

Le tableau 8 ci-après permet de rappeler de manière plus précise les différentes caractéristiques des stades de la socialisation du consommateur telles que développées par Roedder John (1999 p.92)

Tableau 8. Les stades de la socialisation du consommateur, adaptée de Roedder John (1999)

	Caractéristiques	Stade perceptuel	Stade analytique	Stade réfléchi
Structure des connaissances	Orientation	Concrète	Abstraite	Abstraite
	Intérêt principal	Attributs perceptuels	Attributs fonctionnels ou sous-jacents	Attributs fonctionnels ou sous-jacents
	Complexité	Unidimensionnelle Simple	Contingente (règle si...alors)	Contingente (règle si...alors)
	Perspective	Egocentrée	Perspectives duales (moi + les autres)	Perspectives duales dans un contexte social
Stratégies de prise de décision et d'influence	Orientation	Opportunité	Réfléchie	Stratégique
	Intérêt principal	Attributs perceptuels Attributs saillants	Attributs fonctionnels ou sous-jacents Attributs pertinents	Attributs fonctionnels ou sous-jacents Attributs appropriés
	Complexité	Un unique attribut Palette limitée de stratégie	Deux attributs ou plus Large palette de stratégie	De multiples attributs Palettes complète de stratégies
	Adaptabilité	Naissante	Modérée	Complètement développée
	Perspective	Egocentrique	Perspectives duales	Perspectives duales dans un contexte social

Si cette reformulation semble être un outil d'aide à la prise de décision intéressant pour les praticiens du marketing, elle souffre cependant des mêmes limites théoriques que le modèle

du développement cognitif de Piaget (1966) voire les renforce (de la Ville et Tartas, 2005, 2011). Ces limites portent sur :

- la vision limitée des apprentissages pouvant être réalisés par les enfants à un certain stade de leur développement, alors que très tôt les successeurs de Piaget (*e.g.* Case, 1985) ont décrit des enfants capables d'acquérir les compétences nécessaires à la résolution de certains problèmes qui relèvent de stades ultérieurs (Brée, 2013),
- le peu d'importance accordée aux agents participant à la socialisation de l'enfant. Ici, ils ne sont considérés que comme des facteurs pouvant accélérer ou ralentir le développement de l'enfant (*Ibid.*).

Ce dernier point apparaît comme d'autant plus surprenant que Roedder John (1999) reconnaît que « les changements les plus importants dans le processus de socialisation du consommateur n'apparaissent pas de façon isolée, mais s'inscrivent dans le contexte de la famille, des pairs, des médias et des institutions marketing » (Roedder John, 1999 p.94). Cependant, l'influence de ces agents sera malgré tout masquée au profit de la variable âge. Cette omission participe à donner une image linéaire du développement de l'enfant ne prenant en considération que les variables internes aux dépens de sa dimension sociale (de la Ville et Tartas, 2011).

En ce sens, la reformulation piagétienne du développement cognitif de l'enfant consommateur proposée par Roedder John (1999) a fait l'objet de nombreuses critiques (de la Ville et Tartas, 2005, 2011). En effet, cette dernière - en plus de sa rigidité apparente - dépeint l'enfant-consommateur comme un consommateur imparfait, incomplet qui doit parfaire ses compétences pour aboutir à sa forme finie : le consommateur adulte (de la Ville et Tartas, 2011).

De la même manière, ce modèle omet - tout comme la vision piagétienne - la possibilité que l'enfant-consommateur ne se limite pas à une consommation axée sur le cognitif, mais est également éminemment affective (Brée, 1983, 2015). Finalement, la façon dont est présenté l'individu laisse entendre que le processus de socialisation se termine lorsque le consommateur atteint le stade réfléchi de son développement, alors que ses manières de faire et de penser sont susceptibles d'évoluer au cours du reste de sa trajectoire biographique.

On comprend mieux dès lors la nécessité d'une nouvelle formulation de la socialisation qui tienne compte de la dimension sociale de la constitution des comportements de consommation.

Sous-section 1.2. Une perspective plus sociale de la socialisation du consommateur

C'est donc en partie pour rendre compte d'une vision des modes de consommation qui se construisent au sein d'un environnement social riche, que de nombreux chercheurs se sont tournés vers des approches plus culturalistes de la consommation. Principalement inspirées par des travaux issus de la psychosociologie, ces recherches se sont intéressées à la façon dont les agents socialisateurs pouvaient influencer le consommateur dans la constitution de ses manières de penser, d'agir et de se comporter en matière de consommation. Si comme nous le verrons l'importance des variables classiques n'est pas reniée dans ces relectures, elles ont proposé une intégration intéressante des interactions entre l'individu et son environnement social (*e.g.* Ayadi et Gollety, 2012 ; Brée, 1987, 1990, 2013, 2015 ; Damay, 2008 ; Damay et Guichard, 2016 ; Derbaix *et al.*, 2015 ; Ezan, 2003, 2012 ; Gollety, 1999).

1.2.1. De l'intérêt de l'approche psychosociologique : une rapide présentation

Le développement des travaux en comportement du consommateur mobilisant une approche psychosociologique trouve en partie son origine dans l'article fondateur de Moschis et Churchill (1978). Pour rendre compte de « la multiplicité des interactions de types différents et parfois opposés » (Piaget, 1951 p. 34) qui participent à la formation de l'individu consommateur, ces auteurs proposent d'intégrer dans leur réflexion la théorie de l'apprentissage social de Bandura (1977) sans pour autant renier l'intérêt des travaux de Piaget (1967). Notamment ils proposent de poser la variable âge comme un indicateur du niveau de maturité cognitive du consommateur (Moschis et Churchill, 1978).

Plus précisément, Moschis et Churchill (1978) mettent en évidence l'importance de tenir compte :

- des antécédents du processus de socialisation,
- des agents qui y participent et des modalités d'apprentissage,

- des connaissances, appétences et aptitudes qui en découlent.

Les antécédents sont compris ici par les variables socioculturelles et individuelles. Ces auteurs proposent de les appréhender par la classe sociale, le sexe, l'âge, la position dans le cycle de vie et la taille de la famille. Chacune d'entre elle est susceptible d'avoir un impact important tant sur les connaissances, appétences et aptitudes que le consommateur sera amené à acquérir que le processus de socialisation en lui-même. Par exemple, Mochis et Churchill (1978) montrent qu'un enfant issu d'une famille au statut socioéconomique élevé est susceptible d'être socialisé de manière plus efficace – c'est-à-dire mieux et plus rapidement - à la consommation car les situations de consommation y seront plus nombreuses.

Le processus de socialisation étudié par ces auteurs tient également compte des agents socialisateurs (*e.g.* famille, école, pairs et médias) qui participent à l'acquisition des aptitudes, connaissances et appétences des consommateurs, mais il comprend surtout les modalités d'apprentissage qui sont mises en œuvre. Dès lors, on comprend mieux l'intérêt que portent ces auteurs aux interactions sociales. Dans ce modèle, l'interaction sociale est plus particulièrement définie par la relation de proximité existante entre l'individu et les agents participant à sa socialisation. Cette relation de proximité est principalement définie par la fréquence des interactions sociales.

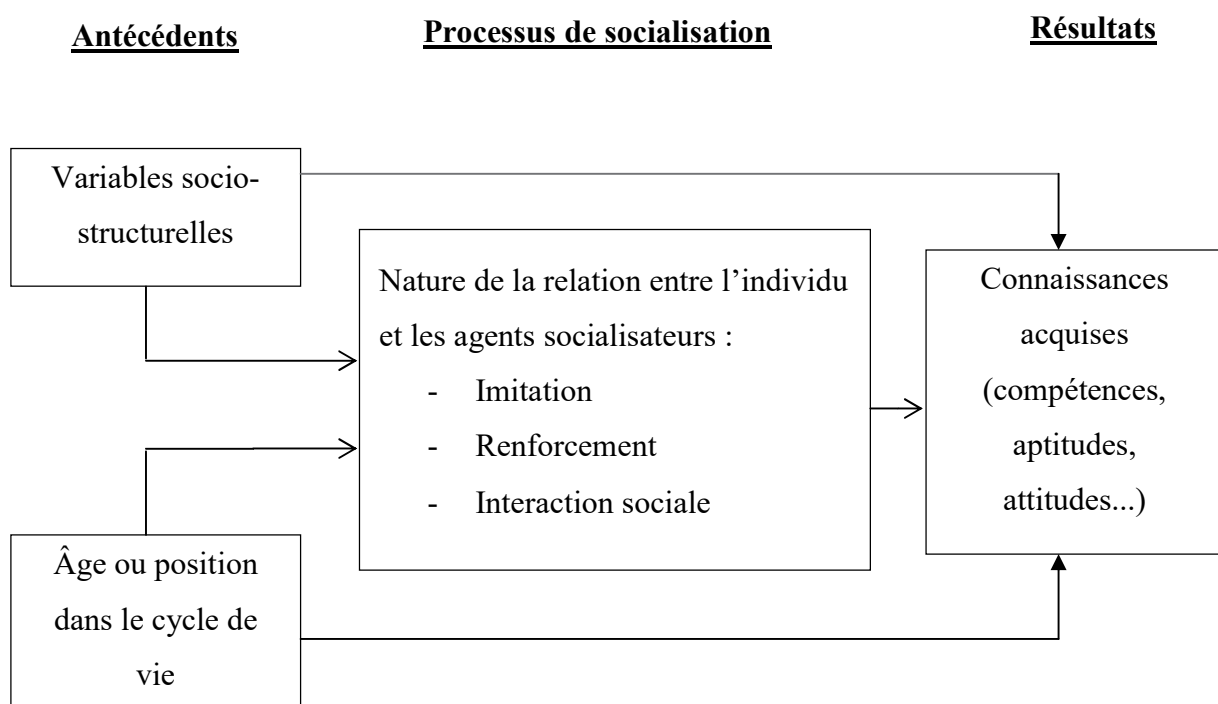
Ces interactions prennent ici deux formes : l'imitation et le renforcement (Moschis et Churchill, 1978 ; Cléret, 2011). La première renvoie directement aux travaux de l'apprentissage social de Bandura (1977) et plus spécifiquement à son concept d'apprentissage vicariant. Ce dernier est défini comme un apprentissage qui se réalise par l'observation des manières de faire des individus que le consommateur côtoie, notamment ceux qui appliquent des modèles comportementaux qui lui semblent compétents (Bandura, 1980). Le renforcement, quant à lui, s'inspire de travaux plus behavioristes, puisqu'il correspond aux récompenses ou aux punitions reçues par le consommateur de la part des agents socialisateurs qui participent à sa formation.

Le modèle proposé par Moschis et Churchill (1978, 1979) a donc pour principal intérêt de ne renier ni l'importance des variables plus classiques que sont l'âge, la classe sociale ou le sexe dans la formation des modes de consommation. L'ensemble de ces variables sont considérées dans ce modèle comme des antécédents de l'acquisition des connaissances, des

comportements ou des attitudes *via* un processus de socialisation qui repose sur l'imitation, le renforcement et la proximité des interactions sociales (cf. Figure 7 ci-dessous).

Il permet ainsi de rendre compte que « dans le cadre de la théorie de l'apprentissage social, les individus ne sont pas vus comme menés par des forces internes non plus que simplement par des stimuli environnementaux. Le fonctionnement psychologique y est expliqué en termes d'interaction continue et réciproque entre les déterminants personnels et environnementaux. Au sein de cette approche, les processus symboliques [qui donnent la possibilité d'une pensée réflexive], vicariants [qui permettent l'apprentissage par l'observation] et autorégulateurs [qui permettent d'exercer un contrôle sur ses propres comportements] ont un rôle éminent » (Bandura, 1980 p.21).

Figure 7. Modèle conceptuel de la socialisation du consommateur, adaptée de Moschis et Churchill (1978 p.601)



1.2.2. Le rôle des agents socialisateurs en question : la famille, l'école, les pairs et les médias

En marketing, de nombreux auteurs ont progressivement mis en évidence l'importance du rôle des parents, des pairs, de l'école et des différents médias sur la formation des modalités

de prises de décision et sur la construction des modes de consommation des enfants (*e.g.* Ayadi et Gollety, 2012 ; Brée, 1987, 1990, 2013, 2015 ; Damay, 2008 ; Damay et Guichard, 2016 ; Derbaix *et al.*, 2015 ; Ezan, 2012, Gollety, 1999). Ces agents représentent même, selon cette perspective de la socialisation, les piliers de l'apprentissage de la consommation durant l'enfance et l'adolescence du consommateur (Moschis et Churchill, 1978). Ces apprentissages concernent de nombreux domaines comme le rapport à l'argent, à la budgétisation, à l'épargne, au prix, au rapport qualité/prix ou encore à la marque (Brée, 1990 ; Damay et Guichard, 2016 ; Derbaix *et al.*, 2015 ; Muratore, 2002). Cette partie a pour but de présenter rapidement le rôle respectif de chacun des agents socialisateurs – famille, école, pairs et médias – dans le déroulement de ces apprentissages.

a. Le rôle de la famille et de l'école

La famille joue un rôle prépondérant dans l'acquisition des savoir-faire nécessaires à l'enfant consommateur (Brée, 1990). Dès 1977, Ward, Wackman et Wartella (1977) soulignent l'importance de leur rôle dans différents types d'apprentissage notamment ceux liés :

- à l'argent et au rapport qualité/prix, notamment en matière de valeur, de budgétisation ou d'apprentissage de la cherté par exemple via l'attribution d'un argent de poche ou la participation de l'enfant aux courses en lui attribuant un certains poids dans le choix des produits destinés à l'approvisionnement du foyer,
- au processus de consommation dans son ensemble et cela sur toutes les variables du mix, par exemple : Comment appréhender telle ou telle communication commerciale ? Quelle enseigne choisir ? Comment négocier ?

En d'autres termes, la famille participe à la constitution de l'ensemble des connaissances et aptitudes nécessaires à l'individu pour apprendre à consommer, voire à mieux consommer (Hay et Brée, 2017). Ces connaissances portent tant sur les objets, les lieux et les procédures de la transaction commerciale (Damay et Ezan, 2011). Si pour Brée (1990), elle nécessite que les parents s'impliquent activement dans la formation de l'enfant consommateur, d'autres auteurs comme Ladwein et ses collègues (2009) ou Derbaix et ses collègues (2016) proposent de tenir compte du caractère souvent inconscient de la transmission de certains éléments, plus particulièrement lorsqu'il est question de la constitution de pratiques culturelles comme les goûts musicaux.

Néanmoins, les travaux affiliés à cette perspective de la socialisation du consommateur montrent l'importance de considérer l'agent socialisateur qu'est la famille de manière plus étendue. En d'autres termes, il ne doit pas être limité au rôle socialisateur des parents sur les enfants, mais doit rendre compte des rapports existants entre les différents membres qui constituent la cellule familiale : allant de la fratrie par un processus de socialisation horizontale, jusqu'aux membres qui peuvent paraître plus lointains comme les grands-parents. Leur influence n'est pas à négliger car ils participent au développement des modes de consommation (*e.g.* Derbaix *et al.*, 2010 ; Derbaix *et al.*, 2015).

Si en ce qui concerne la fratrie, l'importance de son rôle a été supposée par Roedder John dès 1999, les travaux de Derbaix *et al.* (2010) permettent de souligner l'importance de la place de l'enfant au sein de cette fratrie. Par exemple, le rôle des aînés semble déterminant dans le choix des activités extrascolaires et des marques de vêtements. Les grands-parents quant à eux voient l'importance de leur rôle réévalué notamment par la fréquence de leurs contacts - aujourd'hui considérés comme plus fréquents- avec leurs petits-enfants. Derbaix et ses collègues (2015) soulignent leur rôle tant pour des apprentissages cognitifs (*e.g.* connaissances liées à des activités culturelles, sportives et de loisirs), qu'affectifs (*e.g.* apprendre à apprécier certains produits), mais également conatifs (*e.g.* l'initiation à des pratiques culturelles ou sportives). Les processus de transmission mis en œuvre par les grands-parents reposent surtout sur la grande liberté qu'ils accordent à leurs petits-enfants dans le choix des produits qu'ils consomment et beaucoup plus rarement sur des stratégies coercitives (*e.g.* obliger l'enfant à goûter ou essayer des produits) (*Ibid.*).

Cependant, si la socialisation à la consommation décrite ici est surtout verticale, elle est également discutée dans la littérature au regard du rôle prescripteur des enfants sur les parents ou sur les grands-parents. Ils décrivent ainsi des processus de socialisation inversée (*e.g.* Brée, 1990 ; Gollety, 1999, 2004 ; Derbaix *et al.*, 2015). Ces processus peuvent être mis en place soit à la demande des parents soit à la demande des enfants, notamment des adolescents (Bendouja et Gabriel, 2011). Les modes de socialisation inversée - ou réciproque - semblent se renforcer à mesure que l'enfant consommateur grandit. Parallèlement, les parents sont amenés à changer de posture, c'est-à-dire qu'ils passent du rôle de parents-enseignants au rôle de parents-amis (Gollety, 1999). La mise en place progressive de cette relation permet à l'enfant d'avoir un rôle de plus en plus important tant sur les décisions d'achat que sur les préférences de ses parents. Ceci passe notamment par la communication de nouvelles

connaissances des enfants vers les parents, par exemple *via* ce qu'il est amené à apprendre dans son milieu scolaire et/ou auprès de ses pairs (*Ibid.*).

L'école devient dès lors le second agent socialisateur à considérer puisqu'il semble influencer de manière significative l'acquisition et l'apprentissage de comportements de consommation de l'enfant ou du jeune consommateur (Moschi et Churchill, 1978). Cet agent est décrit comme ayant la responsabilité de « préparer les jeunes à leur rôle d'adultes en leur inculquant les compétences, attitudes et connaissances de bases nécessaires à une bonne citoyenneté et à l'acquisition d'une indépendance économique⁸ » (*Ibid.* p. 601). Son rôle a plus récemment été souligné par Damay et Guichard (2016) qui considèrent son rôle comme primordial notamment dans l'acquisition des compétences mathématiques nécessaires à la compréhension de la notion de prix ou de valeur. Néanmoins, cet agent socialisateur est peut-être surtout un lieu où les jeunes consommateurs peuvent initier et développer des liens de sociabilités avec leurs pairs (Ezan, 2015).

b. Le rôle des pairs

L'école est en effet le lieu où les sociabilités des enfants avec leurs pairs vont pouvoir se développer, notamment lors des moments de classe, de récréation, du goûter ou encore celui de la cantine (Ezan, 2015). A partir de 7 ans, les pairs deviennent un agent de la socialisation de plus en plus important, cette importance ne va cesser de croître à mesure que l'enfant consommateur grandit. Les apprentissages que permettent les groupes de pairs portent tant sur la valeur d'échange des objets que sur la valeur sociale des choses. Moschis et Churchill (1978) en montrent également l'intérêt dans l'acquisition de compétences, de connaissances, de motivations sociales et de valeurs matérialistes (cf. Moschis et Churchill, 1978 p.604 pour plus de précisions).

L'apprentissage de la valeur d'échange se comprend d'autant mieux dans le cas du troc étudié par Damay et Ezan (2010). Ces auteurs décrivent un apprentissage collectif de la valeur d'échange des objets qui participe à l'apprentissage de la valeur marchande des produits en situation commerciale, mais c'est peut-être surtout sur la valeur symbolique des objets que le groupe de pairs aura l'influence la plus forte (Brée, 1990). En effet, là où les parents ont un pouvoir prépondérant dans l'acquisition des savoir-faire, le groupe de pair sera singulièrement

⁸Traduit par l'auteur à partir du texte original : "*The school usually is charged with the responsibility for "preparing the youth to function as adults by giving them the skill, attitude, and knowledge bases necessary for good citizenship and economic self-sufficiency."* (Moschis et Churchill, 1978: 601)

important dans le cadre de la transmission de la valeur sociale des biens (Brée, 1990). Cette dernière repose à la fois sur :

- des jeux de distinction ou d'exclusion. Le cas de la collection-ostentation observée par Ezan (2003) illustre parfaitement ce phénomène. L'enfant cherche l'approbation de ses pairs par l'accumulation d'objets qui sont valorisés par le groupe,
- et de l'imitation. Ce dernier s'effectue notamment par l'apprentissage vicariant où l'enfant cherche à reproduire les pratiques – notamment de jeux - valorisées dans la cours de récré comme dans le cas des collections-compétitions, où collectionner des billes n'a d'intérêt que si les camarades de la cours de récréation y jouent (*Ibid.*).

Ici la valeur des objets ne se réfère donc « plus seulement en termes d'argent, mais en termes d'approbation par les pairs » (Brée, 1990 p.53). Le groupe incarne ainsi à la fois l'expression d'une relation d'inclusion (appartenance au groupe) et d'exclusion (différence vis-à-vis des autres groupes) (Muratore, 2008). Les membres qui s'y inscrivent partagent des valeurs, des normes et des codes propres au groupe et participent à la construction de l'image du jeune consommateur, notamment par l'habillement et les marques qu'ils consomment (Cléret, 2011 ; Badaoui *et al.*, 2007, 2009 ; Derbaix et Leheux, 2008). Ces éléments intangibles et tangibles permettent donc d'inclure et de distinguer leurs membres par la consommation. Ces éléments sont alors enrichis par un dernier agent socialisateur : les médias.

c. Le rôle des médias

L'influence des médias sur le processus de socialisation a été étudiée dès 1978 par Moschis et Churchill. Ici, l'influence de deux médias est plus particulièrement rapportée : celle de la presse et celle de la télévision. Les auteurs montrent que plus les enfants sont exposés à la publicité, plus ils sont susceptibles d'intérioriser les significations sociales que les communications commerciales tentent d'attribuer aux objets. Les médias jouent à la fois un rôle dans la formation des motivations sociales à consommer, mais inculquent également des valeurs matérialistes (*Ibid.*).

Les médias sont aussi considérés comme un agent déterminant de la socialisation à la consommation par de nombreux auteurs. Néanmoins, les recherches dans ce domaine s'intéressaient principalement à l'influence de la publicité sur les enfants (Roedder John,

1999). Ils ont pu déterminer par exemple que le jeune enfant confronté à une communication commerciale dont il ne connaît pas la marque, réagit de prime abord de manière affective puis conative (par exemple en demandant le produit aux parents) et ce n'est que lorsqu'il sera en contact avec le produit qu'il développera des croyances envers le produit (Brée, 1993 ; Derbaix et Brée, 1997).

Parallèlement, les recherches montrent également l'importance des éléments d'exécution publicitaire, par exemple l'importance accordée au caractère comique de la communication ou à la musique (*Ibid.*). Ce faisant, ces travaux permettent de replacer l'importance de la composante affective mais également symbolique de la consommation enfantine, comblant ainsi deux des grandes limites de l'approche de la structuration des schèmes cognitifs de Piaget (1975). Néanmoins, peu est dit sur le poids respectif de l'ensemble des agents socialisateurs sur la constitution des modes de consommation des enfants. En effet, quel agent socialisateur a le plus d'influence sur la constitution des modes de consommation des enfants ? La famille ? L'école ? Les pairs ? Les médias ? Quelles sont les variables qui définissent ce poids ? Et sur quel type d'apprentissage ont-ils de l'influence ?

Par ailleurs, ces influences sont souvent étudiées à partir d'une unique dimension du marketing mix. Par exemple, certains travaux portent sur l'apprentissage du prix ou de la valeur (*e.g.* Brée, 1987 ; Damay, 2008 ; Damay et Guichard, 2016), d'autres portent sur la place et le sens accordé aux publicités (*e.g.* Derbaix et Brée, 1997), d'autres encore s'intéressent plus précisément aux points de vente (*e.g.* Ezan et Piris, 2009), ou se concentrent sur une catégorie de produit particulière, par exemple l'alimentaire ou le culturel (*e.g.* Ayadi, 2009 ; Ayadi et Brée, 2010 ; Derbaix *et al.*, 2015). En se centrant sur l'une ou l'autre de ces dimensions, elles offrent potentiellement une vision limitée de la socialisation à la consommation de l'enfant, puisque l'on peut supposer que l'intériorisation de ces dimensions s'effectue conjointement. Par exemple, l'apprentissage de la valeur et du prix ne peut se comprendre que si l'on tient ouvertement compte des produits qui sont le support de ces apprentissages, des communications qui y participent et des lieux marchands où sont vécues les transactions commerciales - ou non - de ces produits.

De la même manière, les recherches de ce courant se réalisent souvent auprès d'une population enfantine ou adolescente. Ce faisant, elles sont porteuses des mêmes limites que les visions piagétienne de la socialisation à la consommation, puisqu'elles entrevoient - ne serait-ce qu'implicitement - l'enfance comme le moment le plus important de la socialisation

à la consommation. On peut se demander ce qu'il advient de l'intériorisation de schèmes d'action une fois que le consommateur atteint l'âge adulte (de la Ville et Tartas, 2011). Il s'agit dans ce sens de resituer l'individu dans l'ensemble de sa trajectoire.

Les travaux en recherche sur la consommation qui mobilisent la perspective bourdieusienne de la socialisation semblent mieux rendre compte de l'ensemble de ces limites en accordant d'une part, un poids spécifique aux cadres qui participent à la socialisation du consommateur et d'autre part, en élargissant l'étendue de la trajectoire de socialisation à prendre en considération dans la constitution des inclinations à penser et agir d'une certaine façon.

Section 2. Individu en trajectoire : l'intérêt de l'approche bourdieusienne de la socialisation

Comme nous avons pu le voir dans la section précédente, la socialisation du consommateur recouvre différentes acceptions et définitions. L'ensemble des perspectives que nous avons pu mettre en évidence souffre cependant de la même limite : l'individu n'y est jamais compris dans sa trajectoire globale et le poids des agents socialisateurs dans la formation de ses manières de penser, d'agir et de sentir d'une certaine façon s'en retrouvent souvent masqués. Pour les éclairer, nous proposons de nous intéresser à la perspective bourdieusienne de la socialisation puis d'en présenter les relectures en recherche sur la consommation.

Sous-section 2.1. Présentation de l'approche bourdieusienne de la socialisation

Le développement de la mobilisation des travaux de Pierre Bourdieu en marketing peut se comprendre à la lecture de ses deux travaux majeurs que sont *La distinction. Critique sociale du jugement*. (1979a) et *Sens pratique*. (1980). Dans ces derniers, l'auteur développe à partir des concepts d'*habitus*, de champ et de pratique une véritable théorie sociale de l'action. Cette dernière tient compte non seulement du processus de socialisation qui permet l'intériorisation d'inclinations ou de tendances à penser ou à agir d'une certaine façon socialement constituée qu'il nomme dispositions mais appréhende également leurs expressions plus subjectives au sein des champs qui les portent. Cette section se propose donc dans un premier temps de présenter cette approche théorique, puis dans un second temps de revenir sur les premières relectures réalisées en recherche sur la consommation.

2.1.1. La formation de l'habitus

Les travaux de Pierre Bourdieu ont longtemps tenté d'appréhender ce qui amène un individu à penser, à agir ou à sentir d'une certaine façon socialement construite. Ces inclinations qu'il nomme dispositions constituent l'*habitus*, qui est défini comme « un principe générateur et organisateur de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre » (Bourdieu, 1980 p.88). L'acquisition de cet *habitus* se réalise par les expériences socialisatrices que traverse l'individu, dont le poids diverge en fonction de la durée et de la fréquence de ces expériences. Ceci permet à l'auteur de distinguer deux phases du processus de socialisation : la socialisation primaire et la socialisation secondaire. Cette première définition de l'*habitus* souligne le caractère socialement déterminé que suppose cette perspective théorique.

a. La socialisation primaire ou la formation d'un *habitus* plus stable et transposable

L'acquisition du système de dispositions que forme l'*habitus* est le fruit des expériences socialisatrices que traverse l'individu. Ce processus y est entrevu directement comme dépendant de la durée et de la fréquence de ces expériences qui détermineront la force et la stabilité des dispositions que l'individu aura acquises. Les instances qui apparaissent comme ayant le plus de poids dans ce processus de socialisation sont la famille et l'école. Ces deux instances permettront l'intériorisation d'un principe générateur et organisateur de pratiques et de représentations globales que Bourdieu (1976) subdivise en un *habitus* primaire et un *habitus* secondaire.

Le premier, l'*habitus* primaire, est cet ensemble d'inclinations à penser, à croire ou à agir d'une certaine façon que l'agent intériorise depuis sa naissance auprès de sa famille. En effet, cette instance représente le premier espace socialisé et socialisateur que l'individu va rencontrer au cours de sa trajectoire. Ce faisant, la durée des interactions sociales que la famille suppose, ainsi que leur quasi exclusivité durant les premières années de vie de l'agent permet de comprendre pourquoi Bourdieu (1979a) lui accorde une importance considérable dans la formation de l'*habitus* global. Plus précisément, la famille va - par les conditions matérielles d'existence qu'elle fournit, mais également par l'ensemble des pratiques et des représentations qu'elle donne à voir - participer de manière consciente (e.g. inculcation) ou inconsciente (e.g. assimilation) à l'intériorisation des façons de penser et d'agir de l'individu qui auront le plus de force et la plus grande stabilité au cours de sa trajectoire.

Le second – c'est-à-dire l'*habitus* secondaire - correspond quant à lui à cet ensemble d'inclinations « inculqué par l'éducation scolaire » (Bourdieu, 1976 p.100). Cette dernière représente le second espace socialisé et socialisateur que l'individu rencontre au cours de sa trajectoire. Tout comme la famille, l'école se voit attribuer un poids déterminant par la durée relativement longue des interactions sociales qu'elle permet, ainsi que par la grande fréquence des interactions qu'elle exige. Sa fonction est d'instruire l'agent de savoirs (*e.g.* ensemble des connaissances que la « société » a accumulé), savoir-être (*e.g.* manières de se comporter dans un espace public) et savoir-faire (*e.g.* compétences grammaticales et/ou orthographiques) qui régissent le bon fonctionnement des interactions entre agents au sein de l'espace social global. En d'autres termes, l'école est cette instance qui transmet les valeurs, les normes et les rôles sociaux socialement constitués et collectivement valorisés. Elle participe ainsi à l'incorporation de l'ordre social (Bourdieu, 2015). Ce faisant, elle est cette instance qui participe tant à la reproduction des hiérarchies sociales et culturelles (Bourdieu et Passeron, 1964 ; 1970 ; Bourdieu, 1971) qu'à la transmission d'un inconscient ou d'un sens commun collectif : la doxa. Cette dernière définit ce qui est digne de discours et les allants de soi (Bourdieu, 2000).

La socialisation primaire permettra donc l'intériorisation ou l'incorporation des éléments de la culture d'appartenance de l'individu. L'incorporation de ces éléments fondateurs - que sont « les schèmes de perception (façons de percevoir le monde), d'appréciation (manières de le juger), et d'action (manières de s'y comporter) » (Jourdain et Naulin, 2011 p.34) ainsi que les manifestations corporelles (*l'hexis*) que Bourdieu reprend d'Aristote puis [...] des techniques du corps de Mauss » (Rémy *et al.* 2015 p.96) - commence au sein de la structure familiale et se poursuit au cours du passage de l'individu à l'école. Cette dernière ne fait souvent que reproduire et renforcer les éléments préalablement acquis au sein de la famille (Bourdieu et Passeron, 1964, 1970, Bourdieu, 1971). En effet, lorsque les agents entrent dans l'institution scolaire, la famille - par la primauté qu'elle a dans l'éducation des agents – conditionne grandement les chances de réussite des individus au sein de l'institution scolaire du fait du caractère inégalement distribué des capitaux détenus entre les agents qui constituent l'espace social global.

b. La socialisation secondaire : Une socialisation conditionnée entre ajustement, désajustement et acquisition de compétences plus spécifiques

De la même manière, cette première étape de la socialisation conditionne grandement les expériences socialisatrices que l'individu traversera par la suite, c'est-à-dire la socialisation secondaire. En effet, une fois que l'agent a - au sein de sa famille et de l'école - formé les *patterns* ou les structures qui régissent ces principaux schèmes d'actions et de représentations du monde social qui l'entoure, il a de grandes chances de s'orienter de manière inconsciente – puisque incorporée et naturalisée – dans des projets de vie ou de carrière les mieux adaptés aux structures de son *habitus* de classe (Bourdieu et Passeron, 1964, 1970 ; Bourdieu, 1974). C'est ce que Bourdieu (2015) nomme « les espérances ajustées aux chances [ou dit autrement] les structures incorporées, les structures mentales tendent à s'ajuster aux structures sociales ou, en d'autres termes, que les structures cognitives et évaluatives que les agents sociaux investissent dans leur connaissance [...] du monde social sont, pour une part, le produit des structures objectives ou de l'incorporation de ces structures objectives. » (*Ibid.* p. 385-386). Ce faisant, les expériences socialisatrices qu'il rencontrera par la suite seront probablement les plus adaptées à la structure initiale de son patrimoine dispositionnel, car ce dernier agira comme un principe générateur et organisateur de pratiques et de représentations qui ne lui fera espérer que ce qui lui semble raisonnablement permis du point de vue de son appartenance sociale (Bourdieu et Passeron, 1964, 1970).

Ici, la socialisation secondaire – en d'autres termes les expériences socialisatrices que l'agent traversera auprès d'autres sphères que celles de son enfance comme le travail, les instances religieuses, politiques ou encore culturelles – lui permettra principalement d'acquérir des compétences plus spécifiques. Elles lui donneront alors l'opportunité de pouvoir évoluer plus simplement dans d'autres cadres que ceux de sa prime éducation (Berger et Luckman, 1966), mais leur acquisition n'engagera pas un investissement considérable de la part de l'agent pour réussir son adaptation à ces cadres. En d'autre termes, la socialisation secondaire est entrevue ici comme une socialisation partielle car à la fois conditionnée par - et plus courte que - la socialisation primaire. En effet, elle ne vient le plus souvent qu'enrichir le monde intériorisé au cours de l'enfance.

Si des cas de trajectoires sociales ascendantes ou descendantes sont mis évidence par Bourdieu (1979a), ils demeurent statistiquement beaucoup plus rares. Ces derniers ne sont néanmoins jamais totalement déconnectés des cadres qui ont préalablement participé à leur formation, notamment lorsque les trajectoires sociales ascendantes ou descendantes se réalisent en l'espace d'une génération. En effet, Bourdieu (1979a) décrit dans *La Distinction*.

Critique sociale du jugement. des trajectoires sociales ascendantes qui conservent - ne serait-ce qu'en partie – voire uniquement dans la sphère privée - des modes de consommation ou des manières de faire propres au classe populaire, et inversement.

Cependant, quand les agents se retrouvent dans des positions sociales dites en transition sur l'espace social global (*e.g.* les petits-bourgeois), il devient moins aisé de saisir les structures qui ont participé à leur évolution car cette ascension dépend premièrement, « non seulement de la position synchroniquement définie de la classe et de l'individu dans la classe mais de la pente de la trajectoire collective du groupe dont fait partie l'individu [...] (*e.g.* fraction de classe, lignée) et, secondairement, [elle dépend] de la pente de la trajectoire particulière à un individu ou à un groupe englobé par rapport à la trajectoire du groupe englobant. » (Bourdieu, 1974 p.19). En d'autres termes, les possibilités d'ascension sociale sont définies comme le résultat de la position actuelle de l'agent dans l'espace social global, mais également par la pente de cette trajectoire à échelle d'une « lignée » par exemple. C'est en partie sur cette pente que repose la constitution d'une disposition à croire en un avenir meilleur qui est à l'origine de sa mise en œuvre pratique. En d'autres termes, l'agent mettra en place des stratégies d'action qui permettent *in fine* d'atteindre la position sociale tant convoitée.

Cette mise en œuvre pratique se révèle être contraignante puisque « [l]es petits-bourgeois qui, étant parvenus à s'arracher au prolétariat - leur passé - prétendent accéder à la bourgeoisie - leur avenir- doivent - pour réaliser l'accumulation initiale nécessaire à cette ascension - prélever quelque part les ressources indispensables pour suppléer à l'absence de capital [initial]. Leur *habitus* est la pente de leur trajectoire sociale, individuelle ou collective, devenue penchant [...] où le trajet passé se conserve sous la forme d'une disposition à l'égard de l'avenir, [...], il délimite les ambitions « raisonnables », et par là, le prix qu'il faut payer pour réaliser cette prétention réaliste. La petite-bourgeoisie ascendante refait indéfiniment l'histoire des origines du capitalisme : pour cela, elle ne peut compter, comme les puritains, que sur son ascétisme. Dans les échanges sociaux où d'autres peuvent avancer des garanties réelles [comme] de l'argent, de la culture ou des relations, elle ne peut offrir que des garanties morales ; pauvre (relativement) en capital économique, culturel et social, elle ne peut « justifier ses prétentions », comme on dit, et se donner par là des chances de les réaliser, qu'à condition de payer en sacrifices, en privations, en renoncements, bref, en vertu.' » (Bourdieu, 1974 p.22).

Néanmoins, quelle que soit la trajectoire qu'empruntent les expériences socialisatrices secondaires des agents, la vision de la socialisation que propose Bourdieu nous rappelle que « les agents ont une histoire, qu'ils sont le produit d'une histoire individuelle, d'une éducation associée à un milieu, et qu'ils sont aussi le produit d'une histoire collective et qu'en particulier les catégories de pensée, les catégories de l'entendement, les schèmes de perception, les systèmes de valeurs, etc., sont le produit de l'incorporation de structures sociales » (Bourdieu et Chartier, 2010 p.74), Les structures sociales sont donc des structures structurantes, mais également des structures structurées loin d'être immuables

c. Un *habitus* qui n'est pas immuable

Ainsi présenté, le processus de socialisation que propose Bourdieu (1979a, 1980) pourrait donner l'impression de n'être que l'expression d'un déterminisme social implacable qui pèse sur l'individu alors que ses propos sont bien plus nuancés (Rémy *et al.* 2015). Cette nuance peut se poser en trois points :

- (1) d'une part, l'*habitus* qu'il décrit comme relativement stable et transposable au cours de la trajectoire des agents n'est pas immuable (Bourdieu et Wacquant, 1992). Comme nous l'avons décrit auparavant, l'individu peut avoir une trajectoire sociale ascendante ou descendante qui peut venir modifier en profondeur son *habitus* primaire. Bourdieu détaille d'ailleurs quelques-unes de ces trajectoires dès 1979a dans *La distinction. Critique sociale du jugement.*,
- (2) d'autre part, si l'*habitus* constitue pour l'auteur ce qui permet à l'individu d'agir et de penser d'une certaine façon dans les contextes présents qui se proposent à lui, il reconnaît néanmoins sa « capacité infinie d'engendrer en toute liberté (contrôlée) des produits – pensées, perceptions, expressions, actions – qui ont toujours pour limites les conditions historiquement et socialement situées de sa production » (Bourdieu, 1980 p.92). Ainsi, « la liberté conditionnée et conditionnelle qu'il assure est aussi éloignée d'une création imprévisible de nouveauté que d'une simple reproduction mécanique des conditionnements initiaux » (*Ibid.*). En effet, comme le rappelle Bourdieu (2015 p. 382) ceux qui « comprennent l'*habitus* comme une espèce de reproduction circulaire et mécanique des conditions dont il est le produit ont une mauvaise lecture [...] de la notion » puisque les cas de désajustements, voire réajustements de l'*habitus* aux

champs dans lesquels il est amené à s'actualiser sont compris dans la théorie de la pratique sociale qu'il propose,

- (3) finalement, on comprend plus aisément la définition que Bourdieu pose de l'individu comme agent. En effet, loin de n'être qu'un sujet agi, il est également agissant, puisqu'il participe notamment au maintien des logiques qui régissent les champs dans lesquels il évolue et/ou il peut tenter d'opérer des changements aux structures qui ont participé à sa structuration⁹ (Bourdieu, 1980). Ceci passe notamment par les tentatives de modification de la valeur symbolique des formes de capitaux qui régissent le jeu de l'espace social que forment les champs.

L'*habitus* est ainsi vu comme le fruit d'un double mouvement, celui de « l'intériorisation de l'extériorité et de l'extériorisation de l'intériorité » (Bourdieu, 1972 p.256). Le premier est objectif dans le sens où la pratique est structurée par les rapports sociaux et les conditions sociales d'existence. Le second est subjectif puisque la pratique est également attachée à l'expérience immédiate vécue par l'individu le plus souvent sans visée consciente (Bourdieu, 1980). En d'autres termes, on ne renie ici ni le caractère objectivable de la constitution des comportements et des représentations individuelles, ni ses expressions plus subjectives que sont les expériences vécues par l'individu qui se jouent ici dans des champs.

Le processus de socialisation proposé par Bourdieu (1979, 1980) se distingue donc des approches théoriques que nous avons développées dans la précédente sous-section. En effet, s'il ne renie pas l'importance que revêt l'enfance dans la structuration des schèmes d'action et de représentation, cette structuration est néanmoins principalement vue comme le résultat d'une intériorisation ou plutôt comme une incorporation progressive du monde social et non comme le résultat du développement – presque inné - de schèmes cognitifs, comme le proposent certaines relectures de la perspective piagétienne.

Elle se distingue également de l'approche psychosociologique de la socialisation, par la caractérisation de la force des institutions dans l'intériorisation des manières de penser et d'agir. La famille et l'école y ont une place essentielle car ils représentent les premiers espaces socialisés et socialisateurs que traversent les agents. Les instances socialisatrices qu'ils sont amenés à fréquenter par la suite revêtent une importance souvent moindre car leur

⁹e.g. Herbert et Collin-Lachaud, 2017 pour un exemple de cette transformation en recherche sur la consommation.

rencontre est en partie conditionnée par la prime éducation de l'agent et en conséquence elles ne sont souvent qu'amenées à parfaire la socialisation du consommateur en lui permettant l'acquisition de compétences plus spécifiques. Finalement, la perspective théorique développée par l'auteur permet également de rendre compte des effets de la socialisation par l'étude des pratiques des agents au sein des champs.

2.1.2. Son actualisation en pratiques dans des champs

On comprend ainsi que si la construction des manières de penser, de percevoir, de s'exprimer et d'agir est contrainte par les conditions sociales d'existence, ces dernières ne peuvent être étudiées en-dehors des champs qui les portent et qui en permettent ou non l'expression. La théorie de la pratique sociale de Bourdieu (1972, 1979a, 1980, 1994) propose donc un cadre qui permet de comprendre l'individu en trajectoire, en étudiant les modalités de socialisation responsables de l'intériorisation de dispositions, mais également en contexte, ici le champ.

a. Le champ comme espace de jeu

Le champ est défini par l'auteur comme cet espace social caractérisé par « des relations objectives qui sont le lieu d'une logique et d'une nécessité spécifiques et irréductibles à celles qui régissent les autres champs. » (Bourdieu et Wacquant, 1992 p.73). Il est lui-même le produit d'un processus de différenciation sociale de longue durée dont la construction se comprend à l'échelle macro et permet de comprendre la relative autonomie qui existe entre les différents champs. On distingue par exemple aisément le champ sportif du champ littéraire ou encore le champ politique du champ académique. Néanmoins, les champs sont également cet espace de jeu dans lequel les agents luttent pour faire valoir leur intérêt et dont l'analyse se situe quant à elle à une échelle micro c'est-à-dire à l'échelle des agents qui y participent (Bourdieu, 1980).

Néanmoins, ce jeu ne peut avoir lieu que si l'individu possède une place sur l'échiquier plus vaste qu'est l'espace social (Bourdieu, 1979a). Pour définir la place de l'agent sur l'espace social global, il apparaît comme nécessaire de déterminer non seulement les *habitus* que l'individu a pu intérioriser au cours de sa trajectoire, mais également les capitaux que l'individu a pu y accumuler (Bourdieu, 1979 a et b, 1980). La définition des capitaux peut se réaliser en déterminant la nature des capitaux détenus (cf. Encadré 4), leur volume et la structure globale de ce capital. A partir de ce moment, l'individu pourra être situé dans les

différents microcosmes - les champs - qui constituent l'espace social global (Bourdieu, 1979a et b).

Encadré 4. Les capitaux identifiés par Pierre Bourdieu (1979 a et b)

Au-delà du traditionnel capital économique – concept d'héritage marxiste – qu'il définit comme un ensemble de ressources économiques (matérielles ou non) donnant la possibilité d'acquérir d'autres formes de capitaux et pouvant se transmettre par l'héritage comme le revenu ou le patrimoine – Bourdieu identifie trois autres types de capitaux socialement valorisables que sont :

- Les capitaux culturels : l'hypothèse de l'existence de ce type de capital s'est imposée à l'auteur lorsqu'il tentait d'appréhender les inégalités des performances scolaires (Bourdieu et Passeron, 1964, 1970 ; Bourdieu, 1979b). Il postule alors que ces inégalités sont le fruit de l'inégale répartition des ressources culturelles qui permettent à un individu de posséder les éléments d'appréciation de la culture légitime. Pour Bourdieu (1979b), le capital culturel peut prendre la forme de trois états (Bourdieu, 1979b) :
 - L'état incorporé est le capital littéralement inscrit dans le corps par un travail d'inculcation et d'assimilation des éléments culturels. Ce travail exige du temps et un investissement certain de la part de l'individu qui souhaite le détenir. Il ne peut –par nature - être transmis directement.
 - L'état objectivé représente quant à lui le capital culturel dans sa matérialité qui s'exprime par « les supports matériels tels que des écrits, des peintures, des monuments, etc. » et détenu par l'individu (Bourdieu, 1979b p.5). Contrairement à l'état incorporé, il peut faire l'objet d'une transmission directe, voire être converti en une autre forme de capital, par exemple en capital économique.
 - L'état institutionnalisé prend quant à lui la forme de titres, d'attestations ou de diplômes qui garantissent à son porteur une valeur relativement stable de capital culturel incorporé et socialement reconnue.

- Le capital social est défini par Bourdieu (1980b p.2) comme « l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'inter-reconnaissance, ou en d'autres termes, à l'appartenance à un groupe ». Ces individus ne sont pas uniquement liés entre eux par le partage de propriétés qui leur sont communes mais par des « liaisons permanentes et utiles » (*Ibid.*). Loin d'être naturelle, la constitution de ce capital est le fruit d'un travail d'instauration et d'entretien nécessaire à la production de liens relationnels durables.
- Le capital symbolique peut être apparenté à une sorte d'image sociale dont la force symbolique est différente selon le champ dans lequel l'individu se retrouve (*e.g.* littéraire, politique, académique, etc.). Par exemple, le capital symbolique valorisé dans le champ académique pourrait être comptabilisé par un niveau de capital culturel institutionnalisé (*e.g.* détention d'un doctorat ou non, nombre de publications et rang de ces publications) ou encore par la détention d'un capital social qui ouvre ou non à des collaborations internationales, etc. En ce sens, il « n'est pas autre chose que le capital économique [et] ou culturel lorsqu'il est connu et reconnu » socialement dans un champ spécifique (Bourdieu, 1987 p.160).

La variété des capitaux identifiés et définis par Bourdieu (1979 a et b, 1980) peut être certainement admise comme l'une des contributions les plus importantes que l'auteur laisse aux sciences sociales mais également aux recherches sur la consommation (Rémy *et al.*, 2015).

En d'autres termes, selon Bourdieu et comme le rappelle Lahire (2012 p. 150-153), les champs peuvent donc être définis comme « (1) des microcosmes qui forment le macrocosme de l'espace social, (2) dotés d'une autonomie relative et de logiques propres. (3) Leurs règles du jeu et leurs enjeux spécifiques ne peuvent être réduits à un intérêt purement économique. (4) Il existe [...] un *habitus* propre à chaque champ [où] seuls les agents qui le détiennent peuvent [...] jouer. (5) Si chaque champ est un espace de lutte, les agents qui l'occupent ont tous intérêt à ce qu'il continue d'exister pour maintenir la valeur des capitaux qu'ils

détiennent. (6) Cet espace est structuré par les différentes positions des agents du champ. » (Trizzulla *et al.*, 2016 p.90).

b. La participation (ou non) au jeu du champ

Le champ est pour Bourdieu le seul niveau d'analyse pertinent pour appréhender les pratiques des individus puisqu'il contraint et guide la réalisation de leurs pratiques. Pour prendre un exemple très précis de l'auteur, « *l'habitus* rationnel [par exemple] - qui est la condition d'une pratique économique immédiatement et parfaitement adaptée - est le produit d'une condition économique particulière, celle que définit la possession du capital économique et culturel nécessaire pour saisir effectivement les « occasions potentielles » formellement offertes à tous, mais réellement accessibles aux seuls détenteurs des instruments nécessaires pour se les approprier. La compétence économique n'est donc pas une aptitude universellement et uniformément répandue : l'art d'estimer et de saisir les chances, de voir dans la configuration présente de la situation l'avenir « appréhensé » (comme dit Husserl, pour l'opposer au futur imaginaire du projet), l'aptitude à devancer l'avenir par une sorte d'induction pratique ou même à jouer le possible contre le probable par un risque calculé, ce sont là autant de dispositions qui ne peuvent être acquises que sous certaines conditions, c'est-à-dire dans certaines conditions sociales. [...] Une compétence économique qui, comme celle de la ménagère des classes populaires, doit ses caractéristiques aux conditions particulières de son acquisition et de son utilisation et qui fonctionne comme un système de défense entièrement orienté vers la minimisation de la dépense, n'est qu'un ensemble disparate de demi-savoirs capables de fonder des stratégies défensives, passives et individuelles : la maîtrise pratique de systèmes de classement tels que « marques » de produits, échelles de prix, catégories de qualité, etc., s'y associe aux préceptes, aux recettes et aux rationalisations d'une sorte de vulgate économique, ensemble de demi-vérités sélectionnées en fonction des dispositions éthiques (ethos) qui leur confèrent une cohérence pratique. Mais le sens des « bonnes affaires » est aussi éloigné du « sens des affaires » que « l'art de faire des économies » du pouvoir de « faire l'économie ». Condamné à des stratégies à court terme et à courte vue, le consommateur démuné ne peut mettre les différents vendeurs en concurrence qu'au prix d'une dépense considérable de temps et de travail (calculs, « soucis », déplacements, etc.) et il n'a rien à opposer que la fuite (exit) ou la protestation impuissante (voice) aux stratégies des vendeurs et en particulier à leurs efforts pour brouiller systématiquement les indices auxquels

se repèrent les systèmes de classement disponibles (imitations, simili, faux, etc.). ». Bourdieu (1974 p. 11-12)

En d'autres termes, dans l'extrait ci-dessus, la ménagère est un agent situé hors champ puisqu'elle ne peut objectivement jouer dans le champ économique par la constitution de son *habitus* de classe - qui vise plus à des pratiques d'économie des finances du foyer qu'à la dépense sur les marchés financiers par exemple – mais également par la structure des capitaux détenus. En effet, force est de constater que la ménagère ne peut participer au jeu du champ économique puisqu'elle ne détient pas les capitaux économiques et culturels qui lui permettraient de le faire. A l'inverse, le chef d'entreprise ou le vendeur peuvent, par l'importance du capital économique détenu ou encore par l'importance de son capital social et culturel, prétendre à la participation dans le champ économique et faire valoir leur droit pour y jouer. Ils peuvent même participer à sa structuration s'ils détiennent les capitaux valorisés par les agents du champ, c'est-à-dire le capital symbolique.

Les pratiques observables dans l'espace social des champs sont donc à la fois le produit de la trajectoire de socialisation des individus, qui structure leur principe organisateur et générateur de pratique et de penser – l'*habitus*, et des capitaux que les agents peuvent mettre en jeu ou non dans ces champs. C'est en ce sens que Bourdieu (1979) formule très simplement sa théorie sociale de l'action sous la forme de cette équation : $[(Habitus) (Capital)] + Champ = Pratique$ (*Ibid.* p.112). Cette dernière sera fortement mobilisée en recherche sur la consommation à partir des articles de Holt (1995, 1997, 1998).

Sous-section 2.2. Premières appropriations en recherche sur la consommation

Si les travaux de Pierre Bourdieu ont connu une mobilisation et un développement rapide en sociologie tant à l'échelle nationale qu'internationale (Coulangeon et Duval, 2013), il faudra attendre les travaux de Moingeon (1993) et plus spécifiquement ceux de Holt (1995, 1997, 1998) pour qu'ils soient plus régulièrement mobilisés en recherche sur la consommation (Rémy *et al.*, 2015 ; Trizzulla *et al.*, 2016). Holt (1995, 1997, 1998) pose en effet les principaux enjeux d'une réappropriation de cette perspective en recherche sur la consommation et formule des voies de recherche qui s'avèreront fécondes dans notre champ.

2.2.1. Enjeux pour une réappropriation des travaux bourdieusiens en recherche sur la consommation

Dès 1995, Holt tente de mettre en évidence l'intérêt de la mobilisation des concepts bourdieusiens en recherche sur la consommation dans un contexte supposé alors moins sensible aux déterminismes sociaux : les Etats-Unis. Ce travail de recherche semble répondre à un double objectif pour l'auteur.

Le premier objectif poursuivi par Holt (1995, 1997, 1998) est semblable à celui défendu par Moingeon en 1993 (cf. Encadré 5). En effet, ces deux auteurs cherchent à ne plus limiter l'analyse des comportements aux moments du choix ou de l'achat des produits, mais à s'intéresser plus largement aux pratiques de consommation dans lesquels ils s'inscrivent (Rémy *et al.*, 2015). Les arguments avancés par ces deux auteurs sont que non seulement cela permettrait aux chercheurs de mieux rendre compte du processus de consommation dans son entièreté, mais également de restituer le sens que prend l'objet dans son contexte de consommation (Moingeon, 1993). Par exemple, il pourrait permettre de comprendre comment un même produit culturel peut être consommé par deux consommateurs de classes sociales différentes, voire opposées sur l'espace social, mais que cette opposition se reflète dans des significations différenciées (*e.g.* Holt, 1998).

Encadré 5. Retour sur un texte méconnu

La sociologie de Pierre Bourdieu et son apport en marketing (Moingeon, 1993)

Il est intéressant de remarquer que la première mobilisation de la perspective bourdieusienne est à notre connaissance francophone. Cependant, l'article de Moingeon (1993) paru dans *Recherche et Applications en Marketing* n'eut qu'un faible écho dans les recherches sur la consommation. Si cette faible réception peut plus facilement se comprendre au niveau international - ne serait-ce que par l'absence d'une traduction anglaise du texte - le manque de visibilité de cet article au sein de ce qui est alors la proto-CCT française apparaît plus étonnant. Très concrètement, le travail de cet auteur n'a été cité qu'à 23 reprises - contre 2143 citations pour *How Consumers Consume* de Holt (1995)- selon www.scholar.google.fr¹¹, malgré la richesse des exemples d'application que

¹¹ La dernière requête a été réalisée en mai 2018.

fournit Moingeon dans le champ de la consommation culturelle, sportive, alimentaire ou encore dans celui du logement.

L'objectif poursuivi par Moingeon (1993) dans cet article est double. Dans un premier temps, il tente de montrer que la sociologie de Pierre Bourdieu peut apporter une compréhension plus globale des comportements de consommation car elle rompt avec une vision morcelée et partielle des objets que les chercheurs de ce champ étudient. En effet, pour l'auteur « la démarche adoptée par les chercheurs les conduit à autonomiser la consommation qu'ils étudient. Ils s'intéressent par exemple à l'achat de lessives ou de produits de beauté, etc. L'objet ainsi défini se trouve extrait de l'ensemble des consommations, décontextualisé. Le chercheur oublie alors que cet achat prend plus de sens s'il est resitué dans l'univers des consommations d'un agent social. » (Moingeon, 1993 p.105). En d'autres termes, il s'agit pour l'auteur de recontextualiser les objets étudiés dans un ensemble plus large qui est celui de la consommation.

Dans un second temps, là où d'autres n'étudient que les attitudes, les intérêts ou les opinions déjà constitués, la sociologie bourdieusienne permet selon lui d'aller au-delà puisqu'elle appréhende plus largement la constitution sociale des goûts et des dégoûts à l'origine des pratiques et des représentations des agents. En d'autres termes, Bourdieu (1979) permet, selon Moingeon (1993), d'une part d'affiner les outils de segmentation à disposition des praticiens et d'autre part, d'explicitier les déterminants à l'origine des différences de pratiques observées entre individus et groupes d'individus à l'aide notamment des concepts d'*habitus* et de champ définis dans la sous-section 2.1.

Le second objectif poursuivi par Holt (1995, 1998) apparaît quant à lui comme une réponse au tournant postmoderne qui tend à effacer l'importance de la structuration sociale des modes de consommation, ce qu'il nomme *the social patterning of consumption*. En d'autres termes, l'auteur insiste sur l'idée d'une structuration socio-historique des comportements de consommation (Arnould et Thompson, 2005), mais donc aussi des goûts et des dégoûts des agents (Holt, 1995) au moment où les tenants de la postmodernité s'attachent de plus en plus à comprendre les expériences vécues à l'échelle des individus pris en situation. Selon Holt (1997), ce retour à un plus grand subjectivisme a eu pour effet de minimiser l'importance de l'influence des structures sociales, économiques mais également culturelles sur les comportements de consommation des individus et ce y compris dans une société de

consommation de masse, de plus en plus fragmentée et hautement différenciée. Autrement dit, le constat de l'extrême variété des comportements de consommation à l'échelle individuelle – et cela quelle que soit la classe sociale considérée – ne devrait pas mener à renier le caractère socialement constitué - voire socialement distribué - des modes de consommation des individus.

Pour mieux décrire ce phénomène, Holt (1995, 1998) mobilise le concept bourdieusien de capital culturel. Ce faisant, il entrevoit ce qui aurait pu s'apparenter à un éclectisme culturel, un comportement de distinction spécifique aux *High Cultural Capital*, c'est-à-dire des représentations et des modes de consommation qui semblent particulièrement variés chez ceux qui détiennent un important volume de capital culturel (cf. Encadré 6). En d'autres termes, les représentations, les valeurs, les normes et les pratiques des individus - aussi différentes soient-elles - sont vues comme le fruit d'un *habitus* constitué au cours des expériences socialisatrices passées. Les modes de consommation et les représentations associées sont posés comme des éléments d'une opposition entre classes ou factions de classe qui s'expriment plus spécifiquement par la distinction entre ceux qui détiennent les capitaux valorisables dans le champ de la consommation et ceux qui ne les détiennent pas (Rémy *et al.*, 2015). Il confirme ainsi l'homologie structurelle entre comportements de consommation et position sociale (Allen, 2002 ; Henry, 2005 ; Holt et Thompson, 2004), telle que définie par Bourdieu en 1979a.

Encadré 6. Classe moyenne, HCC ou LCC des représentations socialement différenciées des modes de consommation, Holt (1997, 1998).

Si Holt tente dès 1995 de comprendre le caractère socialement classant de la consommation des objets, ce n'est qu'en 1997 qu'il pose clairement l'intérêt d'une relecture poststructuraliste en recherche sur la consommation. Il propose en ce sens de regarder comment les catégories qui structurent l'espace social – c'est-à-dire « les classes, les générations, le genre, l'ethnie, et tout autres catégories sociales – s'expriment, se reproduisent, voire se transforment *via* la consommation¹² » (Holt, 1997 p. 343). Il s'oppose ainsi au tournant postmoderne qui entrevoit le déclin du pouvoir de structuration du social sur les modes de consommation (cf. Chapitre 1). Pour Holt (1997), ce dernier n'est pas en déclin, bien au contraire. Il est simplement plus complexe à appréhender car son influence prend des

¹² Traduction de l'auteur.

formes plus subtiles et entrelacées, notamment lorsque l'on s'intéresse aux consommateurs issus de la classe moyenne. L'influence des structures sociales sur les modes de consommation des individus apparaît plus visible lorsque l'on s'intéresse à chaque extrémité de l'espace social y compris dans des contextes socioculturels *a priori* moins sujets aux déterminismes sociaux comme les Etats-Unis.

Plus précisément, Holt s'intéressera en 1998 aux différentes représentations que revêt la consommation en fonction du niveau de capital culturel possédé par les consommateurs. Il décrit ainsi des représentations distinctes entre des consommateurs caractérisés par l'importance des capitaux culturels détenus - les HCC (ou *High Cultural Capital*) – et ceux qui en possèdent le moins : les LCC (ou *Low Cultural Capital*).

Par exemple, il note de fortes différences concernant :

- les idéaux ou les valeurs attribuées à la consommation. Les LCC seraient plus matérialistes. En d'autres termes, l'accumulation des biens revêt une importance plus marquée que chez les HCC. Ces derniers entendent le matérialisme comme contraire à l'éthique, ou du moins contraire à ce qu'il leur semble être la bonne façon de consommer les objets, c'est-à-dire une consommation plus parcimonieuse, plus responsable, plus frugale, mais de meilleure qualité.
- le niveau d'extension des goûts. Il sera plus important pour les HCC que pour les LCC. Les goûts des HCC sont décrits comme plus souvent marqués par une dimension cosmopolite, car le monde social dans lequel les HCC ont l'opportunité d'évoluer est par exemple plus ouvert à l'international que celui des LCC.
- la représentation des loisirs. Si les HCC mettent plus souvent en avant l'expérience de loisirs sous ses dimensions hédoniques et/ou esthétiques, les LCC ont plus souvent tendance à valoriser les compétences et les connaissances que leurs hobbies permettent d'acquérir,
- la réception des œuvres culturelles à caractère narratifs (*e.g.* films, livres). Là où les HCC les consomment pour le simple divertissement - marquant ainsi une certaine distanciation entre la réalité et la fiction - les LCC vont avoir tendance à apprécier les récits dont la narration est plus réaliste. En d'autres termes, une narration à laquelle ils peuvent s'identifier.
- et pour finir, la façon d'appréhender la subjectivité, plus individualiste chez les HCC et collective pour les LCC.

Ainsi, comme Bourdieu (1979), Holt (1998) confirme une inclination plus marquée des HCC à entrevoir la consommation comme un moyen d'exprimer leur goût, voire leur individualité, alors que les LCC ont tendance à entrevoir la consommation sous son aspect utilitariste et matérialiste. Cette distinction semble reposer sur les conditions matérielles d'existence dans lesquels évoluent les individus consommateurs. Les LCC sont souvent soumis à des contraintes économiques et matérielles plus fortes que les HCC, de sorte que leurs goûts reflètent cette nécessité, alors que pour HCC les modes de consommation sont principalement une ressource d'expression de soi. Ils revêtent, par conséquent, une dimension symbolique plus importante.

D'autres travaux mobilisant la perspective bourdieusienne en recherche sur la consommation semblent par la suite confirmer l'existence de cette homologie (e.g. Holt et Thompson, 2004 ; Üstüner et Holt, 2007, 2010 ; Üstüner et Thompson, 2012) et cela dans de nombreux domaines de pratiques comme l'alimentation, la mode, la décoration intérieure, les loisirs mais également en termes de consommation financière ou encore en matière d'éducation (e.g. Allen, 2002 ; Henry, 2005 ; Warde, Wright et Gayo-Cal, 2007) Le tableau 9 ci-dessous illustre¹³ les travaux qui semblent confirmer l'existence de cette homologie structurelle en recherche sur la consommation.

Tableau 9. De l'homologie structurelle en recherche sur la consommation.

Domaines d'application	Exemple de terrain	Concepts bourdieusiens mobilisés	Exemple de travaux
Alimentation	Vin, Eaux en bouteille	Capital culturel, Statut	Brei et Tadajewski (2015), Maguire et Lim (2014)
Acculturation et modes	Salon de coiffure, Port du voile	Capital culturel et/ou symbolique, Statut, Faction de classe, <i>Habitus</i> , Champ	Sandikci et Ger (2010), Üstüner et Holt (2007, 2010), Üstüner et Thompson (2012)
Loisirs	Do It Yourself, Musique	HCC/LCC, <i>Habitus</i> , Champ	Arsel et Thompson (2011), Holt et Thompson (2004), Moisio <i>et al.</i> (2013), Warde <i>et al.</i> (2007)

¹³ Liste non exhaustive.

Autres	Consommation financière, Travail, Education	HCC/LCC, Statut	Allen (2002), Henry (2005)

Cet ensemble de travaux montre ainsi - ne serait-ce qu'en partie - l'intérêt de s'intéresser à la théorie sociale de l'action développée par Bourdieu (1972, 1979, 1980). Cet intérêt semble confirmé par la richesse des voies de recherche proposées par Holt en 1998.

2.2.2. Une ouverture à de nouvelles voies de recherche

Si les travaux de Holt (1995, 1997, 1998) ont permis un développement considérable des recherches impliquant la mobilisation d'une perspective bourdieusienne de la construction sociale des comportements de consommation, ceci est certainement en grande partie dû au programme de recherche qu'il propose de suivre dans son article *Does Cultural Capital Structure American Consumption ?* paru en 1998 dans *Journal of Consumer Research*. Ce programme met en évidence cinq principaux axes de développement qui sont autant de voies de recherches ayant été développées par la suite ou qui restent encore aujourd'hui à approfondir.

Il montre notamment (1) la nécessité de mieux rendre compte des mécanismes qu'il tente de mettre en évidence à l'échelle individuelle. En effet, l'échelle d'analyse proposée dans ces différents articles par l'auteur est susceptible de masquer d'une part la variabilité des modes de consommation et d'autre part, les évolutions possibles de ces modes de consommation et des représentations que pourraient révéler une échelle plus microsociale.

Holt (1998) souligne également l'importance (2) d'élargir la prise en compte des capitaux détenus par les agents en dehors de leur dimension culturelle. En effet, les pratiques des agents sont principalement étudiées en termes de volume de capital culturel possédé (e.g. Holt, 1998 ; Henry, 2005). Ainsi, les oppositions des agents sur l'espace social se limitent aux individus posés comme HCC (*High Cultural Capital*) et de LCC (*Low Cultural Capital*). Plus encore, ils ne prennent en compte qu'implicitement des différentes formes de capital culturel possédé (institutionnalisé, objectivé ou incorporé) et omettent plus ou moins volontairement les capitaux symboliques, économiques ou sociaux en possession des agents alors que ces derniers peuvent être des capitaux valorisables dans les champs dans lesquels ils s'inscrivent (Rémy *et al.*, 2015),

Plus encore, il conseille de ne pas (3) limiter les recherches suivant une approche bourdieusienne aux classes sociales se situant aux extrémités de l'espace social, c'est-à-dire ne pas se limiter aux répondants appartenant soit aux classes dites populaires soit aux classes sociales dites supérieures. Ceci omettrait l'ensemble des agents se trouvant entre les deux extrémités de cet axe (Holt, 1997, 1998).

Plus spécifiquement, il propose (4) d'étudier les effets conjoints entre la classe sociale et d'autres variables sociodémographiques sur la structuration des manières de penser, d'agir et de sentir des agents. En d'autres termes, il propose de s'intéresser plus systématiquement aux effets de l'intersectionnalité comme par exemple entre la classe sociale et le genre. Plus largement, l'auteur invite à appliquer ce type d'analyse à d'autres contextes socio-historiques que celui de nos sociétés occidentales.

Finalement, et peut-être surtout, il propose (5) d'intégrer les évolutions possibles de ce patrimoine de capitaux au cours de la trajectoire de l'individu. Ceci pourrait permettre de mieux comprendre par exemple les effets plus ou moins importants de la mobilité sociale des agents et ainsi rendre compte de la richesse des expériences socialisatrices vécues par les individus. En d'autres termes, il s'agit ici de mieux appréhender les modalités de socialisation des individus. Ces dernières sont susceptibles d'avoir des effets sur les modes de consommation individuels et cela au cours de l'ensemble de leur trajectoire biographique.

D'autres voies de recherche – non spécifiées cette fois par Holt (1998) - peuvent encore être soulignées. En effet, les travaux de cet auteur interrogent rarement l'ensemble des éléments issus de l'équation bourdieusienne : $[(Habitus) (Capital)] + Champ = Pratique$ (Bourdieu, 1979 p. 112) si ce n'est qu'implicitement. Ce faisant, l'*habitus* – qui est défini par Bourdieu (1979, 1980) comme un ensemble de dispositions, structure structurée prédisposée à fonctionner comme un principe générateur et organisateur de la pratique – demeure relativement négligé dans l'analyse.

Par ailleurs, le concept de champ est également moins pris en compte dans ces travaux, si ce n'est qu'en tant que champ de la consommation (Rémy *et al.*, 2015). Cela permettrait d'une part, de mieux spécifier le contexte au sein duquel sont étudiés les comportements de consommation des individus et, d'autre part, de mieux définir le contexte de la recherche de par la définition de son échelle d'observation comme le recommandent Arnould, Price et Moisio (2006).

Finalement, la pratique n'est elle même qu'implicitement définie. Elle est principalement entrevue comme les comportements de consommation observables dans le champ de la consommation. Là où pour Bourdieu (2015), la pratique est cet ensemble d'actions observables « qui ont l'air orientées par les fins qu'elles atteignent alors qu'elles atteignent ces fins sans que ces fins aient jamais été posées » (*Ibid.* p. 292). Néanmoins, la pratique n'est ni « une réaction mécanique à des stimuli, ni le produit d'une détermination directe, ni une *praxis* inspirée par un projet conscient ou un plan rationnel. [Elles sont le produit d'une apparente coïncidence entre] les agents et les *agenda* (les choses à faire) ou les *dicenda* (les choses à dire), entre l'histoire qui est incorporée [...] et les structures objectives » (*Ibid.* p. 293). En d'autres termes, la pratique est définie comme ces actions qui ne peuvent être appréhendées que si l'on tient compte des contextes de leur incorporation, de leur actualisation et de ceux de leur construction historique à l'échelle des champs. Finalement, pour Bourdieu (2015), la pratique sociale ne peut être comprise sans tenir compte conjointement de l'ensemble de l'équation qu'il propose.

Section 3. Relectures post-bourdieusiennes ou l'adaptation à une société plus fragmentée.

De nombreux travaux issus de la *Consumer Culture Theory*¹⁴ (Arnould et Thompson, 2005, 2007) apporteront des reformulations des concepts d'*habitus*, de champs et de pratiques de l'équation bourdieusienne. Notamment, ces travaux tenteront de répondre aux enjeux ouverts par des comportements de consommation plus fragmentés et pluriels. Ils se centreront en ce sens sur les modalités de socialisation des individus.

Sous-section 3.1. *Habitus* plus fragmentés et porosité des champs

Une première voie proposée repose l'idée d'un *habitus* plus fragmenté voire pluriel et sur celle de la prise en compte d'une plus grande variété de champs qui seraient traversés par les agents et qui participeraient à la constitution de leurs pratiques de consommation.

3.1.1. Un *habitus* ou des *habitus* ?

Les relectures apportées au concept d'*habitus* découlent autant au moins des voies de recherche ouvertes par Holt (1998) que des critiques ayant été formulées à son encontre notamment par des approches plus culturalistes de la consommation (e.g. Rocamora, 2002 ; Arsel et Bean, 2013). Ces critiques portent dans un premier temps sur le caractère hégémonique que suppose le concept d'*habitus* bourdieusien dans un contexte où nos sociétés contemporaines apparaissent composées de nombreuses instances socialisatrices donnant à voir une extrême variété de styles de vie. En effet, l'homogénéité et la relative stabilité que suppose ce concept semble aller à l'encontre de l'extrême variété des pratiques de consommation que l'on peut constater à l'échelle des individus. De ce fait, comment peut-on s'interdire de proposer l'existence d'un *habitus* ne serait-ce que plus fragmenté donc pluriel (Rocamora, 2002).

Dans le même sens, Moisio *et al.* (2013) vont proposer un modèle où les individus –qu'ils entrevoient comme pluriels – vont construire leur identité par leurs modes de consommation et non uniquement en fonction de manières de penser et/ou d'agir qui auraient été orientées et construites par leur classe sociale d'origine (e.g. Holt et Thompson, 2004). Moisio et ses collègues (2013) lui préfèrent un modèle où les agents mobilisent les ressources que leur offre

¹⁴Le champ de recherche de la *Consumer Culture Theory* sera abrégé CCT dans le reste du document.

le marché pour exprimer leurs idéaux mais également pour résoudre leurs conflits identitaires de classe (Cf. Encadré 7)

**Encadré 7. La poursuite d'un idéal de masculinité par la consommation productive
(Moisio *et al.*, 2013).**

Moisio *et al.* (2013) posent les modes de consommation comme une médiation permettant la résolution des conflits existants autour d'un idéal du genre masculin qui se performe de manière différente en fonction des différentes sphères de la vie quotidienne que les individus rencontrent, ici celle du travail, du loisir et de la vie domestique à partir de la pratique du *Do It Yourself*¹⁵. Ils décrivent des représentations variées de ce qu'est - ou devrait être - la performance du genre masculin à partir de cette pratique en fonction du capital culturel possédé par les consommateurs.

Plus précisément, les HCC semblent principalement entrevoir le DIY comme un loisir qui leur permet de s'évader de la sphère travail où le stress de la performance est de rigueur. Cette pratique exprime une dimension de la masculinité qui leur permet de se distinguer des HCC qui ne détiennent pas cette compétence. Au contraire, pour les répondants LCC, l'homme se doit d'être le bricoleur de la famille, son rôle dans la vie domestique se construit en opposition avec celui de la femme. La notion de devoir est ici importante, car pour eux c'est une norme sociale qu'il faut respecter. En d'autres termes, le DIY - ou plutôt ici le bricolage - est le territoire de l'homme. Il fait partie de ses attributions dans les tâches domestiques, tout comme l'approvisionnement financier du foyer.

On retrouve donc- ici encore - une inclination plus marquée des HCC à entrevoir la consommation comme une ressource de distinction et d'hédonisme, et celle des LCC à entrevoir le DIY comme un loisir utile, voire comme une activité nécessaire au bon fonctionnement du foyer, conformément aux travaux de Holt (1998). Néanmoins, Moisio et ses collègues (2013) s'en distinguent par l'intégration de projets identitaires ou idéaux qui seraient plus consciemment performés ou mis en pratique par les individus.

Plus largement, c'est une discussion autour des modalités de la socialisation des individus qui se joue ici (Trizzulla *et al.*, 2016). Dans ce sens, Saatcioglu et Ozanne (2013) reprennent l'idée de l'*habitus* secondaire proposé par Bourdieu en 1976, mais en élargissent la définition.

¹⁵*Do It Yourself* sera abrégé DIY dans la suite du document.

En effet, si ce dernier pose l'*habitus* « inculqué par l'éducation scolaire » (Bourdieu, 1976 p.100), les auteurs l'entrevoient se construisant à partir de l'entrée dans tout champ plus spécifique que celui de l'école. En d'autres termes, ils décrivent la possible existence d'un *habitus* plus dynamique et changeant au cours d'une trajectoire de vie. Ainsi, ce dernier est susceptible d'« être remodelé et [re]négocié à travers le développement d'un capital culturel spécifique au champ [dans lequel les individus sont amenés à se confronter et] qui pourrait [aussi bien] se conformer à - ou venir contredire - la socialisation primaire des agents¹⁶ » (Saatcioglu et Ozanne, 2013 p. 695). Dans cet article, Saatcioglu et Ozanne (2013) s'intéressent plus précisément à la constitution d'un l'*habitus* secondaire qui découle de l'entrée des agents dans le champ que constitue pour ces auteurs le parc de *mobile homes*.

En définitive, les auteurs de ce courant proposent - ne serait-ce qu'implicitement – que tout passage dans une nouvelle instance socialisatrice participe à la constitution de nouvelles façons de penser, d'agir ou de sentir et amènerait la constitution de nouveaux goûts ou régimes de goûts. Le rôle socialisateur de la famille et de l'école se retrouve nuancé du fait de la concurrence d'instances socialisatrices qui peuvent participer à la constitution des modes de consommation à l'échelle individuelle. De la même manière, ceci implique la prise en compte d'instances socialisatrices plus variées comme les espaces de discussions sur Internet (e.g. Arsel et Bean, 2013).

Plus largement, la critique faite ici à l'approche bourdieusienne est d'exclure de nombreuses situations de contradiction et de complexité qui viennent défier les mécanismes que pose cette perspective théorique en portant plus d'attention à la stabilité des comportements qu'à leur variabilité (Rocamora, 2002). Ces auteurs discutent donc en définitive l'unicité et la stabilité de l'*habitus* dans le temps.

Pour appréhender la capacité transformative de l'*habitus*, Herbert et Collin-Lachaud (2017) proposent de s'intéresser aux modalités de transformation d'un *habitus* consumériste. Ce dernier régit en grande partie le champ actuel de la consommation, cependant de par le développement des pratiques de consommation dites collaboratives ou alternatives, il semble être amené à évoluer. Elles montrent, plus précisément, que les logiques pratiques qui soutiennent ces deux modes de consommation co-existent dans le champ de la consommation

¹⁶ Traduction de l'auteur.

et semblent dépendante du niveau de socialisation¹⁷ que les pratiques collaboratives impliquent. Parallèlement, ces auteurs soulignent l'intérêt de rendre compte du caractère dynamique des agents sur l'espace des pratiques collaboratives qu'elles mettent en évidence. En d'autres termes, elles insistent sur la pluralité des pratiques collaboratives dans lesquels les consommateurs s'engagent. Pour mieux comprendre comment les consommateurs s'engagent dans cette pluralité de pratiques, il s'agirait de tenter d'appréhender comment elles se constituent dans le temps et à une échelle individuelle (*Ibid.*).

En d'autres termes, ces différentes relectures et discussions semblent tendre vers une redéfinition des concepts bourdieusiens qui permette de mieux resituer les individus dans leur trajectoire. Leur objectif est de mieux appréhender la multiplicité des cadres responsables de la construction des comportements, des goûts, des dégoûts mais également des représentations des consommateurs pour mieux comprendre leur possible variabilité de manière synchronique et diachronique.

3.1.2. Des champs aux frontières plus poreuses ?

En ce sens, la question de l'articulation entre champs est de plus en plus posée comme digne d'intérêt, notamment lorsqu'il est question de champs considérés comme adjacents (Scaraboto et Fischer, 2013) ou plus largement de champs dont les frontières sont plus ou moins fermées ou au contraire ouvertes. Ceci soulève deux questionnements. Le premier est de réussir à appréhender des individus évoluant dans des champs très fermés, donc spécifiques, susceptibles d'être moins accessibles pour le chercheur. A l'inverse, le second porte sur le passage d'un agent d'un champ à l'autre et donc de ce qu'un individu est susceptible de pouvoir apporter ou non dans un nouveau champ en termes de capitaux et de dispositions qui auront été préalablement constitués.

Cette question se pose d'autant plus que le champ de la consommation est défini par Arsel et Thompson (2011 p.792) comme « un ensemble interconnecté d'activités, de marques et de produits ainsi qu'un réseau social intégré »¹⁸. Cette relecture de la définition du champ de la consommation posé comme un ensemble d'activités - et non principalement comme un espace

¹⁷ Dans ce travail de recherche le terme socialisation est employé pour désigner l'intensité des relations de sociabilité exigée par une pratique collaborative. Par exemple, Blablacar est considéré par les auteurs comme rattaché à une logique marchande à fort niveau de socialisation, et les achats groupés à une logique marchande à faible niveau de socialisation.

¹⁸ Traduit par l'auteur : « *A network of interrelated consumption activities, brand and product constellations, and embedded social networks* »

régi par « des relations objectives qui sont le lieu d'une logique et d'une nécessité spécifiques et irréductibles à celles qui régissent les autres champs » tel que présenté par Bourdieu et Wacquant (1992 p.73)- semble mieux poser le caractère transférable ou non des capitaux – ou des dispositions - acquis par les agents dans un champ spécifique sur un autre (*e.g.* Arsel et Thompson, 2011 ; McAlexander *et al.*, 2014).

Arsel et Thompson (2011) s'intéressent plus spécifiquement au premier questionnement soulevé plus haut. Ils tentent en effet de comprendre ce qui empêche un individu de quitter un champ donné – ici le champ de la consommation dite « *indie* » - au moment où ce dernier fait l'objet d'une réappropriation par la sphère commerciale. Ils montrent ainsi que les capitaux culturels et sociaux accumulés par ces agents sont bien trop spécifiques pour être valorisables sur d'autres champs. Pour les protéger, ces agents mettent en œuvre un ensemble d'actions de démythifications des pratiques commerciales qui participent - contre leur volonté - à construire une image du *hipster* qu'ils jugent stéréotypée. Si ces pratiques ne sont pas définies comme des actions de résistance (*e.g.* Roux, 2007) au sens propre du terme, elles ont pour but de protéger le champ contre des actions extérieures qui seraient susceptibles de fragiliser la valeur des capitaux préalablement constitués par les agents.

D'autres travaux semblent confirmer ces premiers résultats sur d'autres terrains et dans d'autres disciplines notamment en sociologie de la consommation. Coavoux (2010) entrevoit par exemple différentes sources d'hétéronomie causées par l'immixtion de logiques extérieures à l'espace social que constitue le jeu en ligne *World of Warcraft*¹⁹, pris ici comme un champ (cf. Encadré 8).

Encadré 8. L'autonomisation du jeu en ligne *World of Warcraft* (Coavoux, 2010)

Au cours d'une entreprise similaire à celle d'Arsel et Thompson (2011), Coavoux (2010 pp. 105-121) tente d'étudier les soumissions du champ du jeu vidéo à des logiques qui lui sont extérieures, qu'il nomme des sources d'hétéronomie. Il étudie plus particulièrement le jeu *World of Warcraft*. Ce jeu est emblématique au sein des MMORPG (*Massively Multiplayer Online Role-Playing Game*)²⁰. Il représente encore aujourd'hui près de 5.5 millions d'abonnés²¹, cela malgré ses dix années d'existence.

¹⁹*World of Warcraft* est abrégé WOW dans la suite du document)

²⁰En français : jeu de rôle en ligne massivement multijoueurs

Coavoux pose cet objet de recherche comme un champ en cours d'autonomisation, c'est-à-dire comme un « monde social capable de produire ses propres règles [...] un espace dans lequel règne un capital spécifique, qui ne peut être accumulé et souvent, n'a de valeur que dans cet espace » (Coavoux, 2010 p.108), mais dont l'une des « caractéristiques fondamentales [est] sa fragilité. » (Coavoux, 2010 p.107). Cette fragilité le soumet alors à des forces extérieures qui vont compromettre son autonomisation.

L'auteur identifie trois sources d'hétéronomie propres au jeu WOW. La première concerne les recherches et les études toujours plus nombreuses qui se focalisent sur le caractère addictif de ce type de jeu en ligne. Le joueur y est souvent décrit comme un être aux comportements déviants et sa culture reléguée à sa position de dominé dans la hiérarchie des pratiques de consommation culturelle. Cette première source d'hétéronomie donne lieu chez les joueurs à deux principaux types d'effets :

- l'effet de théorie, c'est-à-dire que la médiatisation accrue de ces comportements posés comme déviants a fini par influencer les représentations des joueurs mais également celles de leur entourage sur les pratiques de jeux,
- la mise en œuvre d'une stratégie pour assurer l'autonomie de l'espace du jeu de la part des joueurs. Par exemple, ils peuvent décider de ne plus répondre aux sollicitations des chercheurs ou s'ils les acceptent, ils mettent en place des stratégies de justification de leur pratique qui ne correspondent pas forcément à ce qui les a amenés à s'investir dans le champ du jeu.

La seconde source d'hétéronomie concerne quant à elle l'intrusion de la sphère économique dans l'espace social du jeu ici symbolisée par le *Real Trade Money*. Cette immixtion réintroduit dans le jeu une inégalité entre les joueurs basée sur le volume de capital économique réel possédé, là où l'abonnement permettait de la limiter. En réponse, les joueurs ont mené un mouvement d'opposition et des actions de stigmatisation envers les joueurs faisant appel à ce service.

Finalement, la dernière source d'hétéronomie concerne la dévaluation du capital spécifique provoqué par le développeur lui-même qui - en éditant de nouvelles extensions - redistribue

²¹<http://www.millennium.org/wow/accueil/actualites/wod-10-millions-d-abonnes-wow-depasse-les-10-millions-d-abonnes-au-lancement-de-warlords-of-draenor-117901>

l'ordre social du jeu dans son ensemble. Cette action a pour but d'obliger les joueurs à reprendre la course à la distinction. Ceci entraîne chez les joueurs une volonté de conserver la valeur du patrimoine de capitaux ou encore une anticipation de sa sortie du jeu au moment où la prochaine extension sera éditée.

Le travail de Coavoux (2010) permet donc d'appréhender les différentes sources de fragilisation d'un champ donné et offre des perspectives de recherches intéressantes en recherche sur la consommation. Ses résultats semblent même – au moins en partie - confirmer ceux exposés par McAlexander *et al.* (2014). Ces auteurs montrent, trois années plus tard, des effets similaires liés à une marchandisation du champ religieux mormon.

Cependant, ces travaux semblent souffrir des mêmes limites. En effet, les pratiques ne sont entrevues ici qu'en réponse à l'intrusion de logiques extérieures sur un champ spécifique (e.g. Arsel et Thompson, 2011 ; Coavoux, 2010). Plus spécifiquement, ces travaux ne prennent que trop rarement en compte les agents qui ne possèdent pas les capitaux spécifiques qui sont valorisés dans le champ alors que ces derniers y participent également. Par conséquent, on occulte également la possibilité que des agents aux positions sociales éloignées puissent s'y confronter et que ces rencontres puissent entraîner une restructuration ne serait-ce que partielle de leur *habitus* (Saatcioglu et Ozanne, 2013 ; Üstüner et Thompson, 2012).

Plus largement, la vie hors-champ (passée ou présente) des agents qui le constituent est négligée. Ceci donne à voir des individus sans passé et circonscrits à une seule activité de consommation. Ces éléments semblent pourtant être de nature à pouvoir influencer la vie de ces agents dans le champ. Le même constat peut être fait concernant la possible participation des agents à d'autres champs ou encore au manque de considération apporté à la matérialité des objets consommés. Ces éléments peuvent pourtant participer à la construction des pratiques voire à la constitution d'*habitus* (Kuruoğlu et Ger, 2014). Leur méconnaissance offre une image tronquée de ce qui est susceptible de se dérouler sur un champ donné.

Néanmoins, ces travaux décrivent des champs qui peuvent être eux-mêmes amenés à changer. Ceci peut entraîner le départ plus ou moins désiré des agents s'y inscrivant. Il s'agit alors d'étudier la question de ce que les agents qui traversent différents champs abandonnent ou conservent de leur style de vie passé. Par exemple, le champ religieux peut subir des actions de marchandisation qui peuvent entraîner chez les croyants d'importants désajustements

(McAlexander *et al.*, 2014). Ces changements sont susceptibles de les amener à quitter la sphère de leur prime éducation. Ce faisant, ils se retrouvent contraints de s'adapter à un champ de la consommation qui leur est complètement inconnu et qui est susceptible - dans les cas plus problématiques – de faire l'objet de crises identitaires plus sévères (*Ibid.*).

Dans le même ordre d'idée, l'apparition de nouvelles technologies de communication peut également venir bouleverser les logiques et les frontières d'un champ spécifique et progressivement modifier les pratiques des agents qui le composent comme cela fut le cas pour le champ de la mode avec l'apparition des blogs (*e.g.* Rocamora, 2012 ; Dolbec et Fischer, 2015).

Plus largement, de nombreux cas d'inadéquations entre *habitus* et champs ont été étudiés. Ces travaux ont permis la mise en évidence d'hétérologies - c'est-à-dire des désajustements entre un *habitus* et le champ dans lequel il tente de s'actualiser (Coskuner-Balli et Thompson, 2013) - remettant en cause directement l'homologie décrite par Bourdieu (1979), c'est-à-dire l'adéquation entre les agents et leurs pratiques au sein des champs qu'ils sont amenés à traverser.

D'autres auteurs encore décrivent l'existence de projets identitaires brisés ou déterritorialisés (Üstüner et Holt, 2007, 2010) allant au-delà des trajectoires ascendantes ou descendantes décrites par Bourdieu (1979) (cf. Encadré 9). En réponse, Üstüner et Holt (2007, 2010) proposent plus systématiquement de rendre compte des trajectoires individuelles, notamment dans des cas où l'*habitus* issu de la prime éducation se retrouve confronté à un champ auquel il apparaît inadapté. Incrire ainsi l'individu dans sa trajectoire permettrait de mieux comprendre les origines de ces désajustements.

Encadré 9. Projets identitaires brisés et déterritorialisés (Üstüner et Holt, 2007, 2010).

Pour mieux rendre compte des cas de désajustements entre un *habitus* issu de la socialisation primaire et un champ qui ne permet pas son actualisation, Üstüner et Holt (2007, 2010) proposent d'amener une relecture du concept d'acculturation. Ce phénomène est susceptible d'apparaître pour des individus qui, suite à une migration, se retrouvent en contact avec une nouvelle culture.

Si l'acculturation a fait l'objet de nombreux travaux en sciences sociales, ce n'est que récemment qu'elle a connu un développement plus important en recherche sur la consommation (*Ibid.*). Néanmoins, la mobilisation de ce concept s'appuie généralement sur une lecture postmoderne. En d'autres termes, les modalités d'adaptation d'une minorité culturelle à une culture dominante ont été principalement lues comme des comportements proactifs de la part des individus. Pour le dire autrement, selon cette perspective –qui s'est longtemps appuyée sur les travaux de Berry et Sam (1997) - les individus soumis à cette situation peuvent employer quatre stratégies d'acculturation qui leur permettait soit :

- (1) d'adopter la culture dominante afin d'y être assimilé,
- (2) de composer des identités hybrides entre la culture d'origine et la culture dominante, afin de s'intégrer,
- (3) de rejeter la culture d'accueil et conserver celle d'origine,
- (4) de renier les deux cultures, et finalement se marginaliser.

Cette définition suppose cependant que les individus sont tous capable d'adopter l'une ou l'autre de ces stratégies, ce que contestent Üstüner et Holt (2007).

Pour cela, ces auteurs s'appuient sur de entretiens réalisés auprès de répondantes - mères et filles - immigrées en Turquie. Ils montrent que l'acculturation des consommatrices dites « dominées » - car minoritaires et démunies au sein d'une culture dominante – évoluent dans un contexte qui contraint fortement la mise en œuvre de leur projet identitaire. Les contraintes décrites sont de nature distincte. La première repose sur le fait que ces consommatrices interrogées par Üstüner et Holt (2007) sont caractérisées par un manque certain de capital économique, culturel et social. Ce manque de capitaux ne leur permet pas d'évoluer facilement au sein de la culture d'accueil. La seconde les soumet à des tensions d'ordre idéologiques entre la culture d'accueil et celle d'origine. La première pose par exemple l'image d'un idéaltype féminin occidental contraire au système patriarcal qui régissait, voire régit encore, leur vie quotidienne. Elles développent ainsi des projets identitaires brisés.

Néanmoins, les auteurs constatent des pratiques d'adaptation différenciées entre les immigrées mères et leurs filles. Si les premières ont une tendance plus forte à tenter de réintégrer leur culture d'origine dans leur vie quotidienne - par exemple en maintenant leurs

traditions - les secondes tentent d'intégrer la culture dominante dans leurs pratiques. Cependant, les auteurs constatent cinq ans plus tard qu'une seule de leurs neuf répondantes cherche toujours à atteindre le mythe d'une vie occidentale. Le manque de capitaux culturels, économiques et sociaux des autres répondantes les a empêchées de poursuivre ce projet identitaire.

En définitive, les agents qui traversent une plus grande pluralité de champs peuvent souffrir d'une importante perte de capitaux au cours de leur trajectoire puisque certains des capitaux accumulés sont moins valorisables et donc moins transférables d'un champ à l'autre. Cependant, ceci peut également amener l'émergence de nouvelles pratiques et de nouveaux *habitus* (Sandikci et Ger, 2010). Ces différentes recherches montrent donc l'importance de la prise en compte du concept de champ mais surtout d'étudier ces champs et leur articulation (Brei et Tadjewski, 2015 ; Chávez, 2012 ; McAlexander *et al.*, 2014).

Néanmoins, cette échelle d'analyse masque en partie les modalités d'émergence ou de disparition des pratiques de consommation, voire même leurs possibles évolutions dans le temps. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant que le concept de pratique sociale ait également fait l'objet d'importantes discussions notamment à partir d'*Esquisse pour une théorie de la pratique* de Bourdieu (1972)²².

Sous-section 3.2. Des théories de la pratique sociale

Les relectures du concept de pratique sociale repose moins sur une volonté de redéfinition du concept bourdieusien que d'une volonté de sortir des débats concernant le caractère déterminé ou non des comportements de consommation (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013). Dans ce sens, cette sous-section se propose de présenter le contexte d'émergence des relectures de ce concept et leurs apports en recherche sur la consommation. Puis, elle présentera l'important développement des travaux de recherche empruntant ce concept et les limites que cette relecture pose tant d'un point vue théorique qu'empirique.

3.2.1. Origines des théories de la pratique sociale

²² Les auteurs de ce courant soulignent néanmoins l'extrême variété des influences théoriques qui régissent le champ de recherche des théories de la pratique sociale. Ces influences vont de Giddens (1979), à Foucault (1984) en allant jusqu'à Latour (1991) tout en incluant les travaux de Pierre Bourdieu. Au sein de cette section la focale sera mise plus particulièrement sur les travaux des théories de la pratique qui reposent sur les approches bourdieusiennes ou sur celles issues de Giddens (1984). Ces dernières semblent plus à même de répondre à la tension structure-agence que ce travail de recherche doctorale interroge.

L'émergence des théories de la pratique sociale est marquée par la nécessité de rendre compte de la mise en place de pratiques de consommation qui ne peuvent être entièrement appréhendées ni par les théories économes de l'action ni par le tournant culturaliste des recherches sur la consommation dans notre champ. Nous présenterons donc dans un premier temps les limites que les chercheurs de cette perspective posent de ces deux courants, justifiant selon ces auteurs le fait que l'attention des chercheurs devrait se tourner vers ce que les gens font en pratique. Ceci permettrait de mieux rendre compte de l'émergence, des évolutions ou de la stabilisation d'une pratique (*e.g.* Evans, 2011 a et b ; Magaouda, 2011 ; Sahakian et Whilite, 2014 ; Gram-Hanssen, 2011).

1. Un champ de recherche qui repose sur une double opposition

L'avènement des théories de la pratique sociale repose sur l'affirmation d'un double ni : ni rationnel, ni symbolique, mais pratique. En d'autres termes, les précurseurs de cette approche théorique recommandent de sortir d'une part, des théories économes des comportements de consommation et d'autre part, des perspectives posées par le tournant culturaliste de la consommation (Schatzki, 1996, 2002 ; Schatzki *et al.* 2001 ; Warde, 2014).

Les premières reposent sur le postulat que les comportements des individus sont rationnels, ceci étant l'achat d'un produit n'est considéré principalement que sous un aspect utilitaire. Plus spécifiquement, les recherches issues de cette perspective s'interrogent bien plus sur les relations existantes entre l'offre et la demande (*e.g.* approche classique du marché, l'homo oeconomicus) ou encore sur l'accessibilité des produits au sein d'une population (*e.g.* théorie de la diffusion d'une innovation) que sur les individus qui sont à l'origine de ces modes d'action (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013 ; Warde, 2014). Ainsi, ces perspectives ne permettent pas d'appréhender par exemple pourquoi un nouveau produit - ou une nouvelle manière de faire - n'est pas adopté(e) par les individus alors que ces derniers semblent plus à même de répondre à leurs attentes.

Les secondes – c'est-à-dire les perspectives culturalistes de la consommation - s'appuient d'avantage sur une vision symbolique, esthétique ou hédonique de la consommation que sur une vision utilitariste (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013 ; Schatzki *et al.*, 2001 ; Schatzki, 2002 ; Warde, 2014). Plus particulièrement, les auteurs de ce courant dit postmoderne s'intéressent à des concepts aussi variés que le style, le goût, les sous-cultures, l'usage des

technologies de l'information et de la communication²³, la culture populaire et plus généralement sur l'ensemble des caractéristiques non instrumentales de la consommation (cf. Chapitre 1). Ainsi, de par l'importance que cette perspective de recherche accorde aux aspects symboliques, hédonistes ou encore esthétiques de la consommation, elles négligent tant les routines que leur processus d'incorporation ainsi que les mécanismes de transmission de la culture, la matérialité des objets²⁴, mais également les aspects instrumentaux de la vie quotidienne (Warde, 2014). Ce faisant, il apparaît comme d'autant moins étonnant que sur la même période les travaux portant sur les concepts de statut, de classe, de distribution inégalitaire des ressources ou des conditions matérielles d'existence sont devenus de moins en moins fréquents et ont laissé largement la place à des recherches autour des concepts d'identité ou encore de style de vie (*Ibid.*).

Finalement, l'une ou l'autre de ces approches ne semblent convenir à l'explicitation de l'ensemble des situations de consommation. Celles qui par exemple ne dépendent ni de facteurs rationnels ni de facteurs symboliques. L'exemple des routines est peut-être l'un des plus révélateurs, puisque ces dernières sont mises en acte sans qu'il n'y ait besoin de réflexion (ou de réflexivité) de la part de l'individu consommateur et sans qu'il n'y ait nécessairement une portée symbolique à l'action (*e.g.* expression de soi ou poursuite d'un projet identitaire). Ces dernières sont moins étudiées alors qu'elles constituent une grande partie des manières de faire de la vie quotidienne des individus.

De la même manière, ces deux perspectives peinent à appréhender certains cas de non-adoption de nouveaux modes de consommation, par exemple les comportements de consommation dits responsables. Ces derniers pourraient selon une perspective rationnelle par exemple faire faire des économies aux individus ou encore d'un point de vue symbolique ils pourraient être l'expression d'un projet identitaire (*e.g.* Özçağlar-Toulouse, 2005). Néanmoins, ce type de comportement n'est pas systématiquement adopté y compris par les individus qui partagent ces croyances. Ainsi, la question posée par le courant des théories de la pratique sociale est : qu'est ce qui - en pratique - est susceptible de favoriser ou de freiner l'engagement dans ce type de comportement ? En réponse, il propose de regarder directement ce que les gens vivent au quotidien (*e.g.* Evans, 2011 a et b, Gram-Hassen, 2011).

²³ Les technologies de l'information et de la communication seront abrégées TIC dans la suite du document.

²⁴ *In cultural theory* « [t]he material world exist only insofar as it becomes an object of interpretation within collective meaning structures » (Reckwitz, 2002)

En définitive, les tenants de cette perspective sont plus largement marqués par la recherche d'un cadre intégrateur permettant d'aller au-delà des limites qui composent les approches rationnelles et symboliques de la consommation (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013). Si ces dernières ont été à l'origine d'un grand nombre d'apports, elles peinent encore aujourd'hui à appréhender des pratiques routinières, automatiques et néanmoins collectives de la vie quotidienne (Schatzki, 1996, 2002 ; Reckwitz, 2002 ; Warde et Southerton, 2012). Autrement dit, les théories de la pratique sociale cherchent à appréhender non seulement les modalités d'émergence ou de changement d'une pratique, mais également celle de leur stabilisation et/ou de leur disparition, et cela dans une dimension temporelle, sociale et culturelle (Warde, 2005, 2014).

2. Fondements et définitions des théories de la pratique sociale : de Schatzki (1996, 2001) à Reckwitz (2002)

Nous l'avons évoqué précédemment, les théories de la pratique sociale se proposent de regarder ce que les gens font en pratique. Cette proposition s'inspire de travaux très variés puisqu'ils incluent à la fois les travaux de Bourdieu (1977), mais également ceux de Giddens (1984). Les travaux du premier tentent plus précisément d'expliquer comment les structures sont intériorisées et reproduites par les agents ; et sont donc à l'origine des pratiques observables (cf. Section chapitre 2, section 2.1). Le second quant à lui met en avant l'importance du caractère agentique de l'individu. Autrement dit, Giddens (1984) entrevoit les structures comme un ensemble de ressources et de contraintes qui ont besoin de l'activité humaine pour s'exprimer dans l'interaction. Ce faisant, il pose une vision plus libre des actions humaines, bien qu'elles demeurent en partie contraintes. En d'autres termes, les travaux des théories de la pratique sociale reposent sur des cadres théoriques opposés, voire inconciliables, puisque le premier mettrait en avant l'importance des structures – et donc d'un individu déterminé – et le second celui de l'agence – renvoyant à la vision d'un individu contraint mais libre dans le déploiement des ressources possédées.

Les premiers développements des théories de la pratique sociale tentent principalement de résoudre cette tension entre structures et agence (Postill, 2010). En réponse, ils proposent une entrée par la pratique. Cette dernière permet de ne pas avoir à choisir entre une entrée par les structures ou une entrée par l'agence. Pour les tenants de ce courant, choisir une entrée par la pratique – qu'il pose à une échelle d'observation méso – permet de résoudre le débat qui oppose les perspectives macro jugées trop holistes et les perspectives micro jugées trop

individualistes et donc subjectivistes. De la même manière, en s'intéressant à l'échelle de la pratique, cette perspective permet de ne pas se limiter à l'idée d'un individu socialement déterminé ou celle d'un individu contraint mais muni de ressources pour évoluer au sein de la société (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013).

Un autre courant de ces travaux est quant à lui surtout centré sur une philosophie de l'action issue des *Science and Technology Studies* (STS) (e.g. Magaouda, 2011). Ces recherches admettent de manière plus importante le statut agentique des individus et se concentrent par exemple sur la notion de performances c'est-à-dire sur les pratiques effectivement observables en situation ou encore sur les aspects plus matériels de la consommation (Warde, 2014).

La troisième perspective de ces recherches se situe à partir des années 90. On assiste alors à des conceptualisations plus abouties des théories de la pratique. Ces dernières sont réalisées par Schatzki (1996, 2002) puis par Reckwitz (2002). Le premier proclame alors que la pratique constitue la pierre angulaire des sciences qui étudient l'ordre social et les conduites individuelles. En d'autres termes, il propose dès 1996 - en s'inspirant des travaux de Wittgenstein - d'entrevoir la pratique comme l'espace de réalisation du social, qu'il définit comme un champ de pratiques (*Ibid.*). Pour cet auteur, la dimension sociale des pratiques est liée à trois de leurs propriétés, puisqu'elles sont :

- dotées d'un sens pour ceux qui les réalisent,
- dotées de règles, c'est-à-dire « des formulations explicites, des principes, des préceptes et des instructions qui imposent, dirigent, ou enjoignent les individus à exécuter des actions spécifiques »²⁵ (Schatzki, 2002 p.79),
- associées à des structures téléoaffectives, c'est-à-dire à un « ensemble de fins, de projets et de tâches normalisés et hiérarchiquement ordonnés, à des degrés divers, [qui sont] alliés à des émotions et même à des humeurs normalisées »²⁶ (*Ibid.* p.80).

Ces trois propriétés orchestrent alors les manières de faire et les manières de dire des agents en situation. Ainsi, pour Schatzki (2001, 2002), la pratique reflète les liens existant entre l'ensemble des activités humaines et est par conséquent l'expression du social lui-même.

²⁵Traduit par l'auteur. *The rules are « "explicit formulations, principles, precepts, and instructions that enjoin, direct or remonstrate people to perform specific actions »* (Schatzki, 2002 p.79)

²⁶Traduit par l'auteur. *The teleo-affective structure « is a range of normativized and hierarchically ordered ends, projects, and tasks, to varying degrees allied with normativized emotions and even moods »* (Schatzki, 2002p.80)

Plus précisément, l'auteur propose de distinguer les pratiques dites intégrées des pratiques dispersées. Les premières forment un système complexe de pratiques dispersées qui s'inscrivent et se forment dans des domaines particuliers de l'activité humaine (*e.g.* cuisiner). Les secondes sont des manières de faire ou de dire plus générales qui peuvent s'inscrire dans des contextes d'activités très différents (*e.g.* suivre des règles, expliquer quelque chose). La consommation est définie selon cette perspective comme un moment pouvant avoir lieu dans de nombreux contextes de l'activité humaine. Elle est par conséquent considérée comme une pratique dispersée. Ce faisant, elle est susceptible d'évoluer en fonction des activités humaines dans lesquelles elle s'inscrit (Hui, 2012).

Reckwitz (2002), quant à lui, insiste plus particulièrement sur une définition de la pratique plus axée sur ce qui est régulièrement produit et reproduit par les agents, c'est-à-dire les routines. Il distingue ainsi la pratique (*Praxis*) des pratiques (*Praktiken*). Selon cet auteur, la première ne fait que renvoyer de manière emphatique à l'ensemble des activités humaines²⁷, alors que le second représente - en reprenant les termes exacts de cet auteur - « un type de comportement routinisé qui consiste en plusieurs éléments interconnectés entre eux [c'est-à-dire] des formes d'activités corporelles, des formes d'activité mentales, des « choses » et leur usage, des connaissances de base constituées de compréhension, de savoir-faire, d'états émotionnels et de motivations » (*Ibid.* p.249). En d'autres termes, les pratiques intègrent à la fois des objets, des significations et des représentations, mais également des formes de compétences.

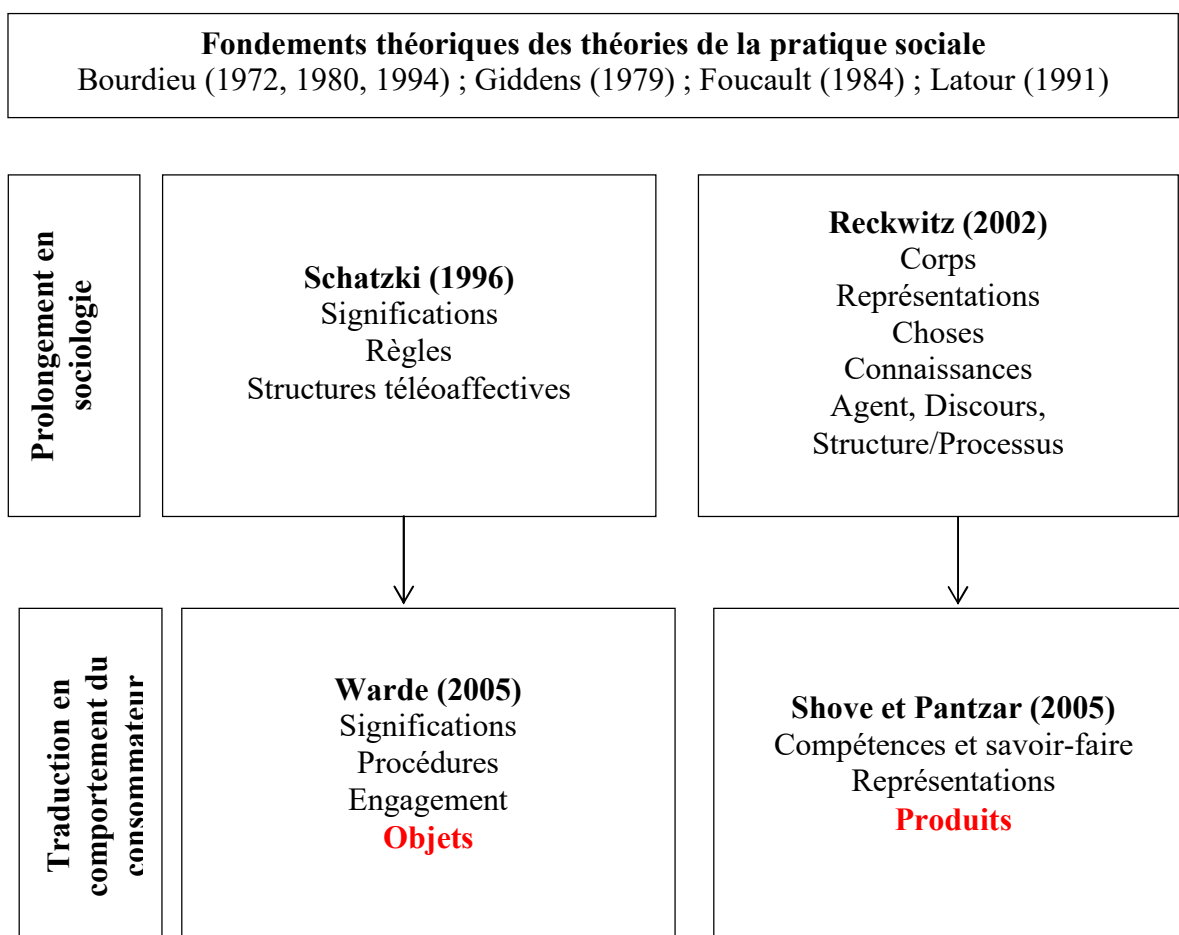
Ici, l'agencement de ces trois composantes permet de comprendre le caractère dynamique de la pratique qui oscille entre maintien et évolution constante (Shove et Pantzar, 2005). En d'autres termes, pour qu'une pratique existe en tant qu'entité – c'est-à-dire comme un objet de recherche défini par le chercheur (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013) – elle doit être continuellement produite donc reproduite par les agents, mais elle suit également les évolutions des trois composantes qui la constituent. Plus simplement, l'évolution de la pratique consiste en la reconfiguration d'éléments existants ou de l'intégration de nouveaux éléments qui peuvent entraîner l'observation de nouvelles manières de faire.

Néanmoins, on peut mettre en évidence une différence fondamentale entre la théorie de la pratique sociale de Schatzki (1996 ; 2002) et celle de Reckwitz (2002). Cette dernière réside

²⁷ « 'Practice' (*Praxis*) in the singular represents merely an emphatic term to describe the whole of human action (in contrast to 'theory' and mere thinking). » (Reckwitz, 2002 p.249)

dans le fait que Reckwitz (2002) rend compte de manière explicite de l'importance du rôle des objets et celle de leur matérialité dans les configurations de la pratique. Cette importance accordée aux objets s'inspire plus particulièrement des travaux de Latour et ses collègues (1988, 2005, 2006) qui attribuent aux objets le rôle d'actants, puisque comme les autres acteurs, ils participent activement à l'existence, au développement, voire à la disparition du réseau d'acteurs. D'ailleurs, les deux premières relectures de la théorie de la pratique sociale réalisées en recherche sur la consommation intègrent systématiquement cette dimension (Warde, 2005 ; Shove et Pantzar, 2005). Ceci est d'autant plus étonnant que les relectures réalisées par Warde (2005, 2013, 2014) semblent plus généralement affiliées à la théorie de la pratique de Schatzki (1996, 2001, 2002) et celle de Shove et Pantzar (2005) à celle de Reckwitz (2002) (cf. Figure 8).

Figure 8. Une pratique, des interprétations différentes



En effet, Warde (2005) reprend l'idée qu'il existe deux formes de pratiques – des pratiques dispersées et intégrées – et pose clairement le fait que la consommation est une pratique dispersée puisque toutes les pratiques intégrées exigent et entraînent la consommation d'objets. De la même manière, cet auteur définit les pratiques comme des entités composées d'éléments analogues à ceux proposés par Schatzki (1996, 2002). Plus particulièrement, il rend compte de pratiques orchestrées par :

- des significations, en d'autres termes un sens (commun ou non) donnée à la pratique,
- des engagements qui peuvent être soutenus et développés au sein d'un réseau social, par exemple une communauté. Cette dernière peut participer à la constitution d'objectifs ou d'orientations d'une pratique s'apparentant aux structures téléoaffectives proposées par Schatzki (1996, 2002),
- des procédures, c'est-à-dire un ensemble de codifications ou de règles qui peuvent être formelles ou informelles.

Il intègre de Reckwitz (2002) uniquement l'importance du rôle qu'ont les objets dans les pratiques, même s'il pose ces derniers comme principalement régis par les procédures de la pratique (Warde, 2005).

La relecture proposée par Shove et Pantzar (2005) se rapproche quant à elle bien plus de la théorie de la pratique sociale de Reckwitz (2002) que celle de Schatzki (1996, 2002). A l'instar de Reckwitz (2002), Shove et Pantzar définissent la pratique comme une entité qui est reconnaissable par le chercheur du fait de son caractère routinier et mettent en évidence l'importance des objets, des représentations et des formes de compétences dans la constitution et l'évolution des pratiques. Plus précisément, leur recherche s'intéresse à la façon dont la pratique de la marche nordique a émergé et évolué à partir de nouvelles configurations entre des éléments existants et des nouveaux éléments. Ils mettent ainsi en évidence, que les produits pris seuls – c'est-à-dire de manière décontextualisée - n'ont aucune valeur intrinsèque. Echeverri et Skålen (2011), Holtimen (2013) ou encore Trentmann (2009) soulignent également l'idée d'une valeur issue de l'interaction avec le produit en contexte et non propre au produit. En d'autres termes, c'est seulement lorsqu'ils sont intégrés à une

pratique que les produits prennent sens et nécessitent l'acquisition et/ou la mise en œuvre de formes de compétence.

Si ces deux orientations des théories de la pratique sociale offrent deux définitions relativement différentes de ce concept en recherche sur la consommation, on peut identifier trois dimensions récurrentes de la pratique sociale (cf. Tableau 10), qui sont :

- une dimension praxéologique liée aux manières de faire des agents,
- une dimension matérielle de par l'importance que revêtent les objets intégrés à la pratique,
- et une dimension cognitive et sociale liée aux représentations ou aux significations données à la pratique par les agents.

Tableau 10. Dimensions récurrentes des théories de la pratique sociale en recherche sur la consommation.

Dimensions	Warde (2005)	Shove et Pantzar (2005)
Praxéologique	Procédure et engagement	Compétences et savoir-faire
Matérielle	Objets	Produits
Cognitive et sociale	Significations	Représentations

Finalement, les théories de la pratique sociale proposent un cadre théorique alternatif aux nombreux apports tant d'ordres théoriques que méthodologiques. D'un point de vue théorique, cette perspective de recherche semble permettre de mieux rendre compte des pratiques de la vie quotidienne, souvent routinières (Reckwitz, 2002). De la même manière, en définissant la consommation comme une pratique dispersée, ce cadre théorique permet de mieux contextualiser les objets au sein des activités humaines dans lesquels ils s'inscrivent (Schatski, 1996 ; 2002 ; Warde, 2005, 2014). Ce faisant, elle semble mieux rendre compte des modalités d'émergence, d'évolution ou de disparition d'une pratique à partir de la reconfiguration d'éléments existants et nouveaux (*e.g.* nouveaux produits). Elle souligne de

cette manière deux dynamiques complémentaires de toute pratique : la stabilité et l'évolution (Evans, 2011 a et b ; Gram-Hansen, 2010, Røpke, 2009 ; Shove et Pantzar, 2005). D'un point de vue méthodologique, en choisissant une échelle d'observation méso, la théorie des pratiques sociales permet de sortir des débats entre structures et agence. Ce qui est mis en évidence ici, ce sont moins les individus ou les multiples influences auxquelles ils sont soumis que ce qu'ils font en pratique, comment ils le font, ce que cela signifie et les produits qu'ils mobilisent pour faire ce qu'ils font (Reckwitz, 2002 ; Schatzki, 1996, 2002 ; Warde, 2005, 2013, 2014). Ces nombreux apports ont facilité un important développement des travaux de ce type en recherche sur la consommation.

3.2.2. Des terrains de recherche variés mais un corps théorique inconciliable ?

Les théories de la pratique sociale ont été développées sur des terrains de recherche très variés depuis les relectures proposées par Warde (2005) et par Shove et Pantzar (2005), comme les pratiques alimentaires (*e.g.* Truninger, 2011 ; Halkier et Jensen, 2011); écologiques, énergétiques ou responsables (Evans, 2011 a et b ; Gram-Hansen, 2011 ; Røpke, 2009 ; Sahankian et Wilhite, 2014 ; Shove, 2012), mais également culturelles (*e.g.* Magaudda, 2011 ; 2012, Southerton *et al.*, 2012), sportives (*e.g.* Shove et Pantzar, 2005 ; Woermann et Rokka, 2015), ou encore touristiques (*e.g.* Hui, 2012). Malgré cette grande variété de terrains, trois principaux axes de recherche peuvent être mis en évidence au sein de cette littérature.

1. Des pratiques entre routines et réflexivité

Le premier porte plus particulièrement sur les pratiques routinières et/ou les pratiques réflexives (*e.g.* Ehn et Löfgren, 2009 ; Halkier, 2001, 2009 ; Southerton, 2013 ; Warde et Southerton, 2012 ; Wilk, 2009). Les recherches y reposent soit sur les travaux de Giddens (1984) soit sur ceux de Bourdieu (1976, 1979, 1980). Le premier (Giddens, 1984) définit les routines comme un ensemble de procédures, de significations et d'engagements dans la pratique qui relèvent de connaissance tacites et qui vont de soit. La réflexivité intervient quand les significations, les procédures et les engagements sont explicites et entrepris de manière réfléchie pour l'exécution des pratiques. Bourdieu (1976, 1979, 1980) pose quant à lui les pratiques comme l'expression observable du social faite corps et faite choses. En d'autres termes, les pratiques sont des effets du monde social qui a été intériorisé et qui est rendu visible par la pratique et donc par la consommation.

Les auteurs se rattachant à Giddens (1984) interrogent le lien existant entre pratique routinière et pratique réflexive. Certains le posent comme un continuum allant des comportements de consommation rationnels et orientés vers un but à des comportements de consommation naturalisés, voire non maîtrisés par les agents qui l'exécute (Halkier, 2001, 2009). Ils insistent alors sur le caractère complémentaire de ces deux pôles de la pratique. D'autres encore s'intéressent plus particulièrement aux routines et les dépeignent non pas comme des éléments stables, mais paradoxalement comme des entités mouvantes. Si le caractère instable des routines peut paraître contre-intuitif, il permet de comprendre les routines comme des pratiques qui ne sont jamais reproduites de manière parfaitement identique par les agents. Si ces modifications sont difficilement perceptibles, elles peuvent à plus long terme entraîner d'importants changements dans la pratique (Ehn et Löfgren, 2009).

Les tenants d'une approche plus bourdieusienne des routines proposent quant à eux de les entrevoir comme des tendances ou inclinations à agir d'une certaine manière lorsque des circonstances appropriées apparaissent (Wilik, 2009 ; Southerton, 2013 ; Warde et Southerton, 2012). Warde et Southerton (2012) proposent d'entrevoir ces inclinations comme la première dimension des routines qu'ils nomment comme Bourdieu (1979) disposition. La force de ces pratiques réside dans le fait qu'elles peuvent apparaître dans des situations qui ne se produisent pas fréquemment, voire par transposition, peuvent s'actualiser dans des contextes jamais rencontrés par les individus. Ils complètent leur définition des pratiques routinières en y intégrant deux dimensions supplémentaires, les procédures et les séquences. Les premières renvoient à des scripts « déjà appri[s] et prêt[s] à l'emploi, attendant d'être sollicité[s] lorsque les circonstances appropriées se présentent » (Southerton, 2013 p. 241). Les secondes sont décrites comme « des séquences d'activités : guidées par des signaux sociaux ou par des équipements qui orchestrent plus ou moins la performance des pratiques » (*Ibid.*).

Par ailleurs, si ces manières de faire sont acquises au cours de l'enfance et sont par conséquent transposables dans de nombreuses situations, elles sont néanmoins appréhendées comme des pratiques pouvant faire appel à la réflexivité lorsque la situation l'exige. Wilk (2009) décrit par exemple des pratiques routinières pouvant à certaines occasions demander le recours à une pratique plus réflexive notamment lorsqu'un élément situationnel (*e.g.* matériel ou social) ne permet pas d'appliquer un comportement routinier ou naturalisé. A l'inverse, il insiste sur le fait que des pratiques initialement vues comme réflexives peuvent à force de

répétition - au sein de situations analogues - devenir elle-même des routines. Il insiste ainsi - et à l'inverse de Bourdieu (1979) - sur le fait que les individus sont toujours confrontés à des opportunités d'intérioriser quelque chose de nouveau. Pour reprendre l'exemple précis de cet auteur, « les enfants et les animaux de compagnie sont des experts dans ce domaine lorsqu'ils tentent de faire d'un événement un précédent. Disons que nous donnons [un bonbon à un enfant] pour le récompenser de bien s'être comporté au dîner. Le lendemain soir, l'enfant dit : « Où est mon bonbon d'après dîner ? » Une bonne partie de la vie quotidienne est un combat sur ce qui va [ou non] entrer dans le répertoire de la routine, [...] il y a des règles tacites de répétition qui régissent la fréquence des choses avant qu'ils puissent être faits sans discussion, combien de fois les choses doivent être répétées [...] avant qu'elles puissent devenir une [routine] » ? (Wilk, 2009 p.151).

Ce dernier questionnement ouvre la voie à des travaux sur la façon dont les contraintes sociales et matérielles de la vie quotidienne des agents consommateurs viennent peser ou au contraire permettre l'évolution, l'émergence ou la disparition des pratiques.

2. Les contraintes (sociale et matérielle) de la vie quotidienne

Le second axe de développement s'intéresse donc plus précisément aux contextes pratiques, matériels et sociaux au sein desquels les pratiques des individus se mettent en place. Les auteurs de cet axe s'intéressent tant aux cas de non-adoption qu'aux cas d'évolution des pratiques, voire aux cas de pratiques interconnectés ou inter-reliées (*e.g.* Christensen et Røpke, 2011 ; Evans, 2011 a et b, Gram-Hanssen, 2010, 2011 ; Magaudda, 2011 ; Røpke, 2009 ; Sahakian et Wilhite, 2014).

Les auteurs dont l'intérêt se porte sur le cas de non-adoption de nouveaux modes de consommation (*e.g.* Evans, 2011 a et b, Gram-Hanssen, 2010, 2011), tentent d'explicitier par exemple ce qui au sein des activités de la vie quotidienne des agents est susceptible de freiner leur adoption. Par exemple, Evans (2011 a et b) tente de comprendre pourquoi le gaspillage alimentaire reste aussi conséquent alors que de nombreuses campagnes publiques de sensibilisation ont été menées. Les résultats de ses recherches décrivent des familles conscientes, voire convaincues par l'importance de cette question, mais dont l'organisation de la vie familiale et plus généralement sociale ne permet pas de la mettre en application. Ainsi, pour l'auteur, le gaspillage alimentaire est surtout une conséquence due :

- aux quantités de nourriture achetées. Elles sont par exemple souvent excessives car les agents veulent être sûrs d'en avoir suffisamment pour nourrir tout le monde,
- à la matérialité même des aliments, qui est également susceptible d'impacter le cadre socio-temporel de la consommation. Par exemple, les produits sont parfois conditionnés de façon trop volumineuse pour être consommés par un ménage composé d'une seule personne,
- à l'envie de manger sainement. Ceci peut entraîner par exemple l'achat de légumes qui ne seront jamais mangés faute de temps pour les préparer,
- ou encore aux peurs liées à la sécurité alimentaire ou plus simplement à la bonne conservation des aliments. Par exemple, la peur de manger un aliment ayant tourné, faute d'un mode de conservation adapté.

Evans (2011 a et b) montre ainsi que ce ne n'est pas en blâmant les consommateurs ou en agissant uniquement sur une responsabilisation individuelle que le problème du gaspillage alimentaire sera endigué par les pouvoirs publics. Il propose plutôt d'agir sur les contraintes sociales, organisationnelles, temporelles, ou même marchandes (*e.g.* taille du packaging) qui pèsent sur les individus au quotidien.

De la même manière, d'autres chercheurs ont tenté d'appréhender ce qui permet les évolutions dans la conduite des pratiques (Christensen et Røpke, 2010 ; Gram-Hanssen, 2011 ; Magaudda, 2011 ; Røpke, 2009 ; Sahakian et Wilhite, 2014). Ils proposent dans ce sens de comprendre les évolutions des pratiques par l'observation :

- des réactions des individus lorsqu'on leur demande de changer leur routine,
- des modifications des éléments qui portent et permettent la mise en place des pratiques. Ces éléments peuvent être liés par exemple aux aspects infrastructurels (*e.g.* matériels), sociétaux (*e.g.* réorganisation du temps de travail) ou encore corporels (*e.g.* les connaissances),
- de la diversité des manières de faire d'un même objet dans différentes pratiques. Ceci pose l'image de pratiques qui peuvent être interconnectées. En d'autres termes, ils

tendent de décrire comment la modification d'une pratique peut venir impacter d'autres pratiques.

Pour prendre un exemple plus précis, Magaudda (2011, 2012, 2014) va s'intéresser aux évolutions des pratiques culturelles depuis la dématérialisation de leurs contenus. Son analyse montre que la numérisation des contenus culturels ne signifie pas une dématérialisation des pratiques mais la configuration d'une nouvelle matérialité. Cette dernière fait intervenir une grande variété de dispositifs techniques (*e.g.* ordinateur, lecteur MP3, CD pour la musique). Il souligne ainsi que l'intégration de nouveaux dispositifs technologiques peut être comprise comme un processus consistant en leur intégration dans des configurations préexistantes de pratiques. Pour l'appréhender plus facilement, il propose un outil d'analyse qu'il nomme un circuit de pratique qui repose sur la définition de la pratique de Shove et Pantzar (2005). Cette définition permet de rendre compte des transformations de la pratique qui sont induites par l'évolution de la matérialité des objets, des compétences incorporées ou encore celle des représentations des consommateurs.

Il pose ainsi l'image d'une évolution de la pratique qui s'inscrit dans un contexte socio-matériel complexe. Pour rendre compte de l'importance de contexte socio-matériel, l'auteur²⁸ propose de prendre l'exemple du livre numérique, il décrit ainsi que « l'intégralité d'une expérience de consommation de livre numérique est ancrée dans une infrastructure qui intègre Internet, des plateformes numériques, des normes de codage, des logiciels et des dispositifs numériques qui implique, par conséquent, [la maîtrise d'un] ensemble de compétences et de connaissances spécifiques de la part des consommateurs de ces contenus culturels » (Magaudda, 2014 p. 432). Pour l'auteur, ne pas rendre compte de la configuration de ce réseau socio-matériel complexe pourrait masquer la compréhension des évolutions de la pratique de lecture du livre numérique.

3. *Les pratiques collectives*

²⁸ « *L'intera esperienza di consumo di un libro digitale è dunque radicata in un'infrastruttura che integra Internet, piattaforme digitali, standard di codifica, softwarese dispositivi digitali e che implica, conseguentemente, una serie di competenze e di conoscenze specifiche da parte dei consumatori di questi contenuti culturali.* » Magaudda (2014 p. 432)

Néanmoins, les auteurs de cet axe de recherche s'intéressent plus à la matérialité de la pratique qu'aux collectifs qui peuvent venir également soutenir et développer les pratiques. Le dernier axe s'intéresse donc plus spécifiquement aux pratiques collectives, c'est-à-dire celles qui se mettent en place au sein de réseaux sociaux plus ou moins délimités (*e.g.* Schau *et al.*, 2009 ; Arsel et Bean, 2013 ; Maciel et Wallendorf, 2017). La pratique et plus spécifiquement les pratiques collectives sont entrevues de deux manières distinctes : soit elles sont vues comme ce qui permet le développement d'un régime de goûts (Arsel et Bean, 2013 ; Maciel et Wallendorf, 2017), soit elles sont vues comme ce qui permet de (co-)créer de la valeur (Akaka *et al.*, 2014 ; Echeverri et Skålén, 2011 ; Schau *et al.*, 2009).

L'idée que les pratiques soutiennent le développement d'un régime de goûts repose plus sur relecture des travaux de la théorie des attachements d'Hennion (2004, 2006) que sur les travaux de Bourdieu (1979). Le régime de goûts est plus particulièrement défini par Arsel et Bean (2013) comme un système normatif qui se construit de manière discursive et qui « orchestre la pratique au sein d'une culture de consommation esthétiquement orientée » (*Ibid.* p.900). Ils intègrent des théories de la pratique sociale l'idée de l'existence de pratiques dispersées qui participent à la constitution de ce système normatif. Ces pratiques dispersées sont :

- la problématisation, c'est-à-dire ce qui permet d'appréhender « comment les écarts par rapport aux normes sociales et culturelles, telles que l'apparence physique ou le comportement genré, deviennent codés comme problématiques » à un moment donné (*Ibid.* p.907),
- la ritualisation, c'est-à-dire la façon dont une activité se réalise de manière expressivement symbolique et dont l'exécution tend à être répétée. En d'autres termes, « les rituels influencent la façon dont les individus acquièrent des objets, ce qu'ils font avec les objets et comment les objets servent à générer et à perpétuer des significations en reliant les systèmes de croyances et les pratiques observées » (*Ibid.* p.908),
- et l'instrumentalisation qui désigne la façon dont les objets et les manières de faire sont associés aux significations et peut être collectivement orchestrée (*e.g.* par les institutions publiques ou privées ou encore les communautés).

Plus généralement, le régime de goûts est vu comme ce qui engage les consommateurs dans les pratiques et permet la constitution de préférences pour les objets, de manières de faire avec les objets et de significations. Ces auteurs tentent plus précisément de démontrer comment le goût est lié à la connaissance pratique et comment il se matérialise par la consommation.

On comprend alors à quel point ce travail de recherche est éloigné de la conception du goût proposée par Bourdieu (1979). Ici, le goût est présenté comme ce qui permet l'exécution et l'engagement des pratiques, alors que pour Bourdieu (1979) il est socialement acquis *via* la socialisation du consommateur et porte la marque d'une distinction socialement distribuée du jugement esthétique. En d'autres termes, Arsel et Bean (2013) posent le régime de goûts plus comme ce qui lie les agents - par exemple *via* les forums - qu'une marque de distinction sociale. Néanmoins, Maciel et Wallendorf (2017) ont tenté de concilier ces approches contradictoires. Pour cela, ils proposent de ne pas s'intéresser au concept de capital symbolique bourdieusien - car ce dernier suppose une vision trop compétitive de la pratique sociale²⁹ - mais de reprendre néanmoins celui d'*habitus* pour tenter d'appréhender comment le système de dispositions des agents - l'*habitus* - s'intègre dans des stratégies d'actions - orientées vers le développement de systèmes d'évaluation du goût - à l'âge adulte. Pour cela, ils suggèrent de reprendre le concept de compétence culturelle formalisé par Schatzki (2002) comme la maîtrise des trois éléments qui constituent toute pratique sociale, c'est-à-dire : des significations, des règles et des structures téléoaffectives. Ce concept de compétence culturelle permet de donner une vision plus dynamique aux modalités d'intériorisation des connaissances et des savoir-faire des répondants qui tentent de devenir des connaisseurs de bières artisanales.

Par ailleurs, Maciel et Wallendorf (2017) montrent que les institutions qui font la promotion de la bière artisanale participent activement à la formulation de l'objectif de ces connaisseurs de bière en participant à la constitution du régime de goûts par :

- la problématisation, les acteurs conçoivent et diffusent des discours de promotion de la bière artisanale qui soulignent le manque de qualité des bières industrielles américaines (*e.g.* elles utilisent souvent du maïs et/ou du riz dans le processus de fabrication de leurs bières),

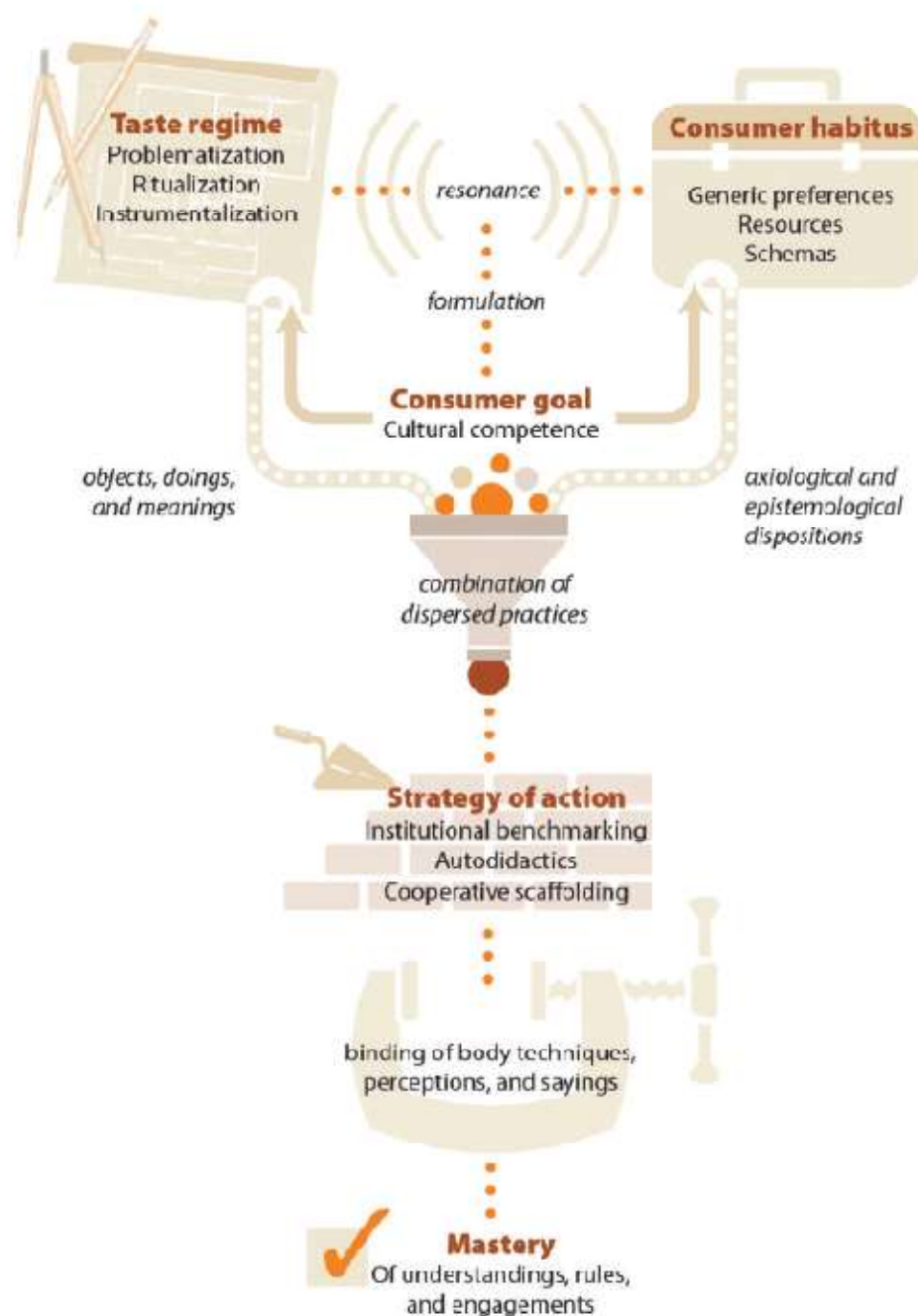
²⁹ Ceci apparaît néanmoins étonnant car les auteurs développent des exemples de pratiques compétitives dans leurs analyses : « *Instances of competition appear in our dataset, but we find that they do not represent the governing logic in the process of developing cultural competence in the consumption domain of US craft beer.* » Maciel et Wallendorf (2017 p.728).

- la ritualisation, les institutions sont également des fournisseurs de règles qui dictent les bonnes façons de conserver la bière, de la servir ou encore de la boire (*e.g.* la bonne température de service d'une bière artisanale est celle indiquée par son taux d'alcool),
- et l'instrumentalisation, qui désigne la façon dont les objets et les manières de faire sont associés aux significations, par exemple en déterminant ce qui est une bière artisanale bien consommée (*e.g.* c'est une bière qui se déguste et non une bière de soif).

Selon ces auteurs, la rencontre entre le régime de goûts et l'*habitus* du consommateur va entraîner la formulation d'un objectif qui entrainera la mise en œuvre de stratégies d'action qui leur permettra de développer leur expertise. Les modalités d'enrichissement des compétences culturelles de ces consommateurs décrites par les auteurs prennent trois formes distinctes, mais néanmoins complémentaires qui reposent sur la mobilisation des discours issus des acteurs du marché, la mise en place de pratiques d'apprentissage autodidactiques et finalement le recours à l'échafaudage communautaire – c'est-à-dire la recherche de conseils ou d'avis de la part des autres membres de la communauté - par exemple *via* des forums (cf. Figure 9).

Ce travail de recherche permet finalement de répondre à l'une des voies de recherche d'Arsel and Bean (2013) qui proposaient d'approfondir l'aspect co-créatif de la constitution des goûts. En effet, Maciel et Wallendorf (2017) décrivent un processus éminemment collectif, voire collaboratif, de la construction du goût. Ce dernier se réalise en effet par la mise en place de divers modes de sociabilités par et entre les agents. Mais ils posent surtout des modalités d'acquisition d'une compétence culturelle qui n'échappe pas totalement aux structures sociales, puisqu'ils montrent un processus de développement de la pratique et du goût qui se construit toujours dans les limites de l'*habitus* de classe des agents qu'ils interrogent.

Figure 9. La constitution d'une compétence culturelle, Maciel et Wallendorf (2017)



Les pratiques collectives mises en place par les consommateurs ont par ailleurs été étudiées pour appréhender comment ces dernières pouvaient être source de valeur (*e.g.* Akaka *et al.*, 2014 ; Echeverri et Skålén, 2011 ; Schau *et al.*, 2009). Ces travaux mettent en évidence que la valeur des offres issues du marché ne peut être uniquement considérée par la valeur intrinsèque des produits, mais doit se comprendre au sein des pratiques dans lesquelles elles sont amenées à s'inscrire.

Pour montrer l'intérêt d'une entrée par les pratiques, Schau et ses collègues (2009) proposent – à partir d'une recherche réalisée auprès de neuf communautés de marque – d'étudier les pratiques qui apparaissent communes à l'ensemble de ces neuf communautés. Ils identifient ainsi douze pratiques communes (cf. Tableau 11 ci-dessous) qu'ils organisent autour de quatre thématiques :

- le réseau social : les trois pratiques qui composent cette catégorie se concentrent sur les modalités de création de la communauté, d'amélioration de la communauté et sur celles visant à assurer la continuité de la communauté,
- la gestion d'impression : les deux pratiques qui constituent cette thématique mettent en évidence des pratiques qui cherchent à créer des impressions favorables de la marque, des membres de la communauté de marque et celles de son environnement social,
- l'engagement envers la communauté : les quatre pratiques identifiées par les auteurs décrivent principalement des pratiques visant à développer l'engagement des membres envers la communauté,
- l'utilisation de la marque : les trois pratiques de cette catégorie renvoient au développement et/ou à l'amélioration de la marque.

Plus généralement, cette analyse permet aux auteurs de souligner que les pratiques mises en place par ces communautés sont inter-reliées et permettent la génération d'opportunités de consommation plus larges que la simple mobilisation de la marque. En permettant l'engagement dans des apprentissages, elles dotent ainsi ses membres de capitaux culturels qui manifestent de la vitalité des communautés. Elles permettent par ailleurs l'établissement d'un répertoire de goûts et de modes de consommation partagés par ses membres, mais surtout de créer de la valeur pour la marque.

Tableau 11. Les pratiques d'une communauté, adaptée de Schau *et al.* (2009)

Catégories	Pratiques	Définitions
Le réseau social : Pratiques qui se concentrent sur les modalités de création de la communauté, d'amélioration de la communauté et sur celles visant à assurer la continuité de la communauté	<i>Welcoming</i>	Accueillir les nouveaux membres et les assister dans leur apprentissage de la marque ainsi que dans leur socialisation avec la communauté.
	<i>Empathizing</i>	Offrir du support émotionnel ou physique aux autres membres, mais aussi à la marque.
	<i>Governing</i>	Elaborer les attentes comportementales au sein de la communauté.
La gestion des impressions : Pratiques qui visent à créer des impressions favorables de la marque, des fans de la marque et de son environnement social.	<i>Evangelizing</i>	Répandre la « bonne nouvelle » ou tenter de convertir les autres (pratique à impact négatif si attitude extrême)
	<i>Justifying</i>	Déployer des arguments rationnels afin d'expliquer le temps et les efforts consacrés à la marque.
L'engagement envers la communauté : Pratiques qui permettent de renforcer l'engagement des membres.	<i>Staking</i>	Reconnaissance d'une certaine différence existant entre les membres de la communauté. Ainsi, certains petits groupes se forment au sein de la communauté.
	<i>Milestoning</i>	Noter les événements marquants qui expliquent le sentiment d'appropriation à la marque et sa consommation.
	<i>Badging</i>	Traduire les Milestones en symboles de consommation.
	<i>Documenting</i>	Une sorte de mise en histoire de la relation avec la marque, des histoires que les membres ont également pu vivre avec la marque.
Utilisation de la marque : Pratiques qui renvoient au développement, à l'amélioration et au perfectionnement de la marque.	<i>Grooming</i>	Trucs, conseils et astuces échangés par les membres de la communauté.
	<i>Customizing</i>	Modifier la marque, afin de la personnaliser selon ses attentes. Cela inclut tous les efforts déployés pour améliorer la marque et sa performance.
	<i>Commoditizing</i>	Pratique qui prend la forme de critiques ou de conseils envers les membres ou dirigés directement vers l'entreprise.

En définitive, le travail réalisé par Schau et ses collègues (2009) permet de mettre en évidence l'intérêt d'une entrée par les pratiques pour les entreprises. En effet, les praticiens pourraient par exemple encourager le développement d'un large éventail de pratiques tout en permettant leur personnalisation. En se centrant sur les pratiques, les praticiens pourraient par ailleurs identifier de nouveaux besoins et donc mieux adapter leur offre, mais ils peuvent surtout tenter d'encourager les interactions entre les pratiques existantes afin de développer l'engagement des membres de ces communautés envers la marque.

En conclusion, si la grande pluralité de ces terrains, celle de ces axes de recherches ainsi que celle de leurs fondements théoriques ont permis le développement d'une perspective théorique riche, elle est également l'une des plus importantes critiques formulées à l'encontre de cette approche théorique (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013). Warde (2014) souligne d'ailleurs ce manque d'unité théorique et méthodologique. Ce dernier diminue d'autant plus la portée intégratrice à laquelle se destinait ce courant (Warde, 2014). Il en découle deux limites majeures :

- d'une part, l'hétérogénéité des recherches offertes par ce courant théorique participe à une définition peu claire des pratiques réellement étudiées, mais également de celles de leurs frontières (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013),
- d'autre part, malgré la volonté d'appréhender les pratiques de consommation comme des activités interconnectées telles que définies par Schatzki (2002), peu de recherche y parviennent de façon satisfaisante même si des recherches sont menées dans ce sens (e.g. Gram-Hanssen, 2011, Magaudda, 2011, 2012, 2014 ; Røpke, 2009).

Plus particulièrement, à la lecture des travaux de ce courant on peut s'étonner de l'éloignement théorique avec les travaux de Pierre Bourdieu. En effet, ces recherches offrent une définition relativement différente de celle définie par l'auteur. Elle est entrevue ici comme une entité à part entière – expression du social – alors que chez Bourdieu (1980), elle représente l'expression de la rencontre d'un *habitus* socialement construit qui s'actualise dans des champs régis par des forces objectives (Bourdieu, 1972, 1980).

.

Conclusion du chapitre II

Ce chapitre proposait d'entrevoir comment la constitution des modes de consommation qu'ils soient culturel (ou non) était étudiée dans notre champ. Il montre l'existence de trois principaux courants. Le premier repose sur une approche qui se propose d'entrevoir la construction des modes de consommation par la perspective du développement des schèmes cognitifs de l'enfant consommateur, notamment selon une relecture de l'approche piagétienne. Le second lui préfère une approche psychosociologie inspirée des travaux de Bandura (1977), qui permet de rendre compte de l'importance du rôle des agents socialisateurs dans la construction des modes de consommation de l'enfant et/ou de l'adolescent consommateur. La troisième quant à elle repose sur des travaux issus de la sociologie de la culture, notamment celle de Bourdieu (1979a, 1980a). Cette dernière permet de rendre de compte du poids des cadres de la socialisation sur la constitution de modes de modes de consommation.

Si ces trois perspectives - et leurs relectures proposées en recherche sur la consommation - offrent des visions contrastées des modalités de constitutions des modes de consommation culturelle, elles permettent néanmoins de mettre en évidence certaines questions de recherche récurrentes dans la littérature. En effet, quelque soit la perspective exposée, elles tentent toutes de mieux rendre compte de la construction (ou de l'évolution) de comportements de consommation dans notre champ. Elles mettent en lumière l'importance du caractère récurrent de certaines pratiques menées par des individus dont la liberté est souvent décrite comme conditionnée par des contextes matériels et/ou sociaux et conditionnelle car les cadres de leur constitution influencent leur développement. Il s'agit alors de saisir cette construction en trajectoires, qui sont comprises :

- soit à la l'échelle individuelle, en tentant de mettre en lumière les modalités de socialisation qui permettent l'intériorisation des tendances ou inclinations à croire ou à agir d'une certaine façon (*e.g.* de l'approche piagétienne de la socialisation à l'approche bourdieusienne de l'incorporation de l'*habitus*) ;
- soit à l'échelle de la pratique qui est observée, elle tente de rendre compte de l'émergence, de l'évolution ou de la disparition d'une pratique (*e.g.* les relectures des théories de la pratique sociale de Reckwitz, 2002 ou de Schatzki, 1996).

Ces perspectives montrent par ailleurs la complexité du processus de constitution des modes de consommation. Cette complexité se reflète dans la variété des facteurs dont il faut rendre compte pour comprendre les modalités de leur constitution et de leur actualisation en contexte. Ces facteurs intègrent tant la dimension cognitive que sociale ou encore pratique de la mise en place de modes de consommation.

La première insiste sur la nécessité de rendre compte du développement cognitif des individus. Qu'il soit vu comme le développement des schèmes cognitifs (*e.g.* Piaget, 1966 ; Ward, 1974) ou comme l'acquisition socialement construite de connaissances, de compétences, savoir-faire et/ou de représentations plus symboliques du monde social intériorisé par les individus (*e.g.* Holt, 1995 ; Moisio *et al.*, 2013 ; Herbert et Collin-Lachaud, 2017) - ses modalités de constitution doivent être éclairées car elles peuvent impacter les pratiques que les individus mettent en place.

La seconde renvoie à l'importance que l'on doit accorder aux agents ou aux cadres de la socialisation primaire et secondaire (*e.g.* famille, école, pairs, médias) qui participent à la constitution des pratiques et aux représentations individuelles, acquises par inculcation et/ou assimilation (Moschis et Churchill, 1978 ; Bourdieu, 1979a, 1980a). La fréquence des interactions - auprès de ces cadres ou agents - détermine alors la force de transposition des inclinations à croire et/ou agir des individus (*Ibid.*). Par ailleurs, les reformulations plus récentes des concepts bourdieusiens entrepris en recherche sur la consommation laissent entrevoir une voie de recherche intéressante pour mieux rendre compte de la compréhension de la constitution comportements culturels pluriels, celle de la prise en compte de la variété des contextes sociaux dans lesquels les individus sont amenés à évoluer au cours de leur trajectoire.

La troisième dimension tente de rendre compte de l'importance de resituer la pratique observée au sein des activités dans lesquelles elle s'inscrit. Ceci permettrait de mieux appréhender ce qui en contexte favorise ou freine l'adoption de certaines pratiques, amène des évolutions, voire entraîne leurs disparitions (*e.g.* Warde, 2005, 2014 ; Shove et Pantzar, 2005). Ceci permettrait par ailleurs de mieux comprendre le caractère interconnecté et pluriel des pratiques (*e.g.* Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013 ; Gram-Hanssen, 2011 ; Schau *et al.*, 2009 ; Warde, 2005, 2014).

Néanmoins, force est de constater qu'aucune de ces perspectives ne semblent permettre de rendre compte à la fois de l'importance des trajectoires de vies des consommateurs - et celles de leurs pratiques - mais également celle des contextes passés et présents qui permettent d'appréhender tant les modalités de construction des pratiques que celles de leurs actualisation en situation. Dans ce sens, la conclusion de cette revue de littérature a pour objectif de revenir sur les différents apports offerts par les perspectives qui ont été décrites au sein de ces deux premiers chapitres, mais elle soulignera également lignes de tension qu'elles font apparaître. Ces dernières permettront la formulation d'une première problématique et de trois questions de recherche. En réponse, un cadre théorique novateur en recherche sur la consommation sera présenter : l'approche dispositionnaliste et contextualiste de Lahire (2005, 2010, 2013).

Conclusion de la revue de littérature. Consommateur (culturel) pluriel : en situations ou en trajectoire ?

La littérature exposée dans ces deux premiers chapitres offre des visions contrastées du consommateur notamment lorsqu'il s'agit de consommation culturelle. C'est plus généralement la pluralité des modes de consommation que le consommateur donne à voir à l'échelle individuelle qui est au cœur des débats et discussions de cette littérature. Les uns en proposent une lecture postmoderne. Les autres préfèrent l'appréhender à partir d'une reformulation des modalités qui en permettent la construction, soit par une re-conceptualisation d'une socialisation qui semble plus adaptée à notre société contemporaine, soit en adoptant une entrée par la pratique. Cette ligne de tension interroge par extension le contexte - et finalement l'échelle d'observation à considérer - pour rendre compte de cette pluralité de pratiques. Cette première section de la conclusion propose donc de revenir sur la définition de ce consommateur pluriel puis sur celle des contextes.

Consommateur aux modes de consommation culturelle plurielle

Les constats de plus en plus fréquents de la pluralité des modes de consommation culturelle fait émerger différentes lectures de ce phénomène. Ainsi, les uns vont considérer cette pluralité comme l'expression d'une liberté individuelle acquise par la transformation plus générale de la société dans laquelle évoluent les individus. Cette dernière s'est notamment réalisée par le passage d'une ère moderne à une ère postmoderne (cf. Chapitre 1. Section 1). Les autres vont proposer une relecture plus générale des modalités de formation des comportements de consommation notamment culturels pour mieux rendre compte des modifications induites sur la socialisation des individus (cf. Chapitre 2).

Les tenants d'une approche postmoderne de la consommation considèrent ces pratiques plurielles comme le résultat de l'entrée dans une nouvelle ère et donc comme un postulat de départ. Ce postulat oblige les chercheurs de notre champ à concentrer leur attention sur le consommateur, car cette diversité constatée repose sur l'image d'un individu libre et acteur de sa consommation. Ce dernier est décrit comme libéré des structures sociales qui influençaient l'orientation non seulement de ses pratiques, mais également de celle de ses représentations du monde social (*e.g.* Firat, 1991 ; Decrop, 2008). Cette liberté supposée rend d'autant plus complexe la formulation de méthodes de segmentation efficaces, notamment celles reposant

sur les variables sociodémographiques classiques puisque leur puissance prédictive tendrait à s'effriter.

De ce postulat découle le développement de travaux de recherche qui s'intéressent à l'expérience de consommation telle qu'elle est vécue à l'échelle des individus, et non plus à l'échelle des classes sociales par exemple (*e.g.* Warde, 2014). Cette expérience vécue est alors comprise comme ce qui détermine la valeur d'une offre commerciale notamment dans le domaine culturel (*e.g.* Bourgeon-Renault, 1997 ; Holbrook, 1999, 2006). Cette expérience et la valeur qui en découle sont par essence subjectives puisque dépendantes de la rencontre entre un individu particulier, des objets et une situation toujours unique. Cette dernière n'est en effet jamais donnée et jamais objective puisqu'elle découle toujours de l'interaction qui se construit en situation (Michaud-Trévinat et Stenger, 2018).

C'est cependant l'importance que ce courant postmoderne accorde aux expériences telles qu'elles sont vécues à l'échelle individuelle qui fera l'objet de l'une des plus fortes critiques formulées à son encontre. Les chercheurs qui s'opposent au courant postmoderne dénoncent en effet le développement de travaux qui rendent compte de l'expérience vécue uniquement comme un compte-rendu de ce que les individus pensent de leur(s) expérience(s), adoptant ainsi une approche éémique des discours individuels. Ce faisant, ces travaux omettent l'analyse des éléments externes qui ont permis l'émergence de ces représentations et de ces pratiques plurielles. Autrement dit, ces travaux ont tendance à masquer l'importance des éléments qui ont trait au(x) contexte(s) du contexte (*e.g.* Earley, 2014 ; Linnet et Askegaard, 2011), même si certains travaux tentent de resituer l'expérience vécue dans un contexte plus large que celui de l'expérience individuelle (*e.g.* de la Ville *et al.*, 2013 ; Roederer et Schwarzberg, 2015).

Dans le même ordre d'idée, cette tendance au subjectivisme et à l'individualisme méthodologique est souvent jugée inadaptée pour rendre compte de la construction sociale de la pluralité des modes de consommation observés à l'échelle individuelle. C'est en partie pour la comprendre qu'une voie alternative de recherche s'est constituée. Cette dernière repose moins sur l'idée d'un individu pluriel car libéré des contraintes socio-matérielles qui l'entourent que sur celle d'un être pluriel dont l'éclectisme - culturel ou encore technologique (*e.g.* Nowak, 2013) -(cf. Tableau 12) peut être décrit comme l'expression :

- d'un snobisme, c'est-à-dire un nouveau signe de distinction sociale (*e.g.* Coulangeon, 2003 ; Donnat, 1994 ; Grignon et Passeron, 1989),

- d'un omnivorisme (*e.g.* Peterson, 2004 ; Peterson et Simkus, 1992) marqué par une certaine tolérance et/ou une ouverture envers les autres pratiques notamment culturelles,
- ou encore d'un portefeuille de goûts qui peut être marqué soit par une forme d'omnivorité – c'est-à-dire une extensivité des goûts sur différents genres ou domaines culturels - soit être l'expression d'un amateurisme qui peut être marqué par l'intensité d'une pratique précise ou par l'expertise d'un domaine culturel particulier (Glévarec et Pinet, 2009).

Tableau 12. Eclectisme des pratiques de consommation culturelle, adapté de Trizzulla *et al.* (2016).

Expression	Auteurs	Description
Un snobisme	Grignon et Passeron (1989), Coulangeon (2003), Donnat (1994)	L'éclectisme serait une nouvelle forme de distinction des classes supérieures conservant une hiérarchie des goûts et des jugements sur les œuvres. Notamment, Donnat (1994) voit l'éclectisme comme la forme la plus accomplie d'une certaine forme de disposition cultivée en matière musicale. En ce sens, adopter les goûts populaires peut être vu par la classe supérieure comme un raffinement esthétique qui exprime leur distinction. Pour ces auteurs, « [l']asymétrie des échanges symboliques ne se voit jamais autant que dans le privilège de symétrie dont disposent les dominants, qui peuvent à la fois puiser dans l'indignité culturelle des pratiques dominées le sentiment de leur propre dignité et dignifier en daignant les emprunter aux pratiques indignes, redoublant ainsi, par l'exercice de ce pouvoir de réhabilitation, la certitude de leur légitimité. Pour dire les choses crûment, il n'y a pas lieu de décrire comme regard fasciné par la valeur ou la beauté de la culture populaire ce qui n'est jamais chez les dominants que l'exercice d'un droit de cuissage symbolique ». (Grignon et Passeron, 1989 p.61).

Une omnivorité	Peterson (2004), Peterson et Simkus (1992)	Sur la base d'une métaphore zoologique, l'éclectisme culturel serait le fait des omnivores, plutôt présents dans les catégories sociales supérieures. Observé à partir des années 90 dans de nombreux pays occidentaux, ce changement de normes culturelles découle selon ces auteurs de nombreux facteurs : concurrence de divertissements populaires dont l'esthétique est plus légitime, mobilité sociale, changement de valeurs, valorisation de la culture des jeunes, politique des groupes dominants... (Peterson, 2004). Ces pratiques culturelles expriment des nouvelles modalités de distinction, marquées par une plus grande tolérance vis-à-vis des goûts populaires. Elles sont analysées comme le « déplacement d'une hiérarchie de positions élite/masse à une hiérarchie de positions omnivore/univore » (1992 p.243). Dans ce sens, c'est l'opposition dominant-dominé via le snobisme culturel (<i>snob to slob, high-brow to low-brow</i>) qui est dépassée.
Un portefeuille de goûts	Glévarec et Pinet (2009)	Glévarec et Pinet (2009) étendent cette remise en cause du modèle bourdieusien de la colonne linéaire (homologie des goûts et des positions) en constatant non une pyramide inversée comme Peterson et Simkus (omnivores aisés, univores populaires) mais un éclectisme culturel, par exemple intra-genre musical, dont il s'agit de faire la cartographie. L'individu cherche dans chacun des genres des éléments de légitimation en tant qu'amateur ou que mélomane. Ainsi, « la meilleure façon [de] décrire les goûts et les groupes est d'y représenter des « archipels » ou des « portefeuilles de goûts » plus ou moins extensifs (en termes d'omnivorité) ou intensifs (en termes d'amateurisme dans un genre). » (2009 p.624).

Néanmoins, ces perspectives post-bourdieusiennes rendent principalement compte d'un éclectisme culturel qui serait l'expression de nouveaux modes de distinction sociale (e.g. un éclectisme culturel associé à des individus fortement dotés en capitaux culturels vs une distinction réalisée entre le bon goût des bourgeois et le choix du nécessaire de la classe populaire). Ce faisant, elles tendent à masquer :

- le fait que tout mode de consommation culturelle n'est pas nécessairement l'expression d'une volonté de distinction sociale (e.g. Assassi *et al.*, 2009),

- la variété des pratiques qui peut exister à l'intérieur des catégories sociales mises en évidence (*e.g.* Trizzulla *et al.*, 2016).

Consommateur en situation(s) ou en trajectoire ?

Parallèlement, la littérature semble discuter de l'échelle d'observation adéquate pour réussir à saisir la complexité des modes de consommation culturelle que l'individu donne à voir. Les chercheurs adoptant une approche postmoderne préfèrent se concentrer sur les situations dans lesquelles prennent place les expériences de consommation. En effet, rendre compte des cadres de ces expériences permettraient d'identifier les leviers d'action qui sont à la disposition des praticiens pour favoriser l'accès à une expérience de consommation réussie (*e.g.* Carù et Cova, 2003 ; 2006 ; Filser, 2002 ; Roederer, 2008, 2012a). L'identification de ces derniers permettrait - s'ils se situent sous le contrôle de l'entreprise (Roederer, 2012b)- de favoriser non seulement l'immersion dans l'expérience, mais également la création de valeur des offres commerciales et/ou culturelles (*e.g.* Holbrook, 1999).

Néanmoins, définir les frontières de l'expérience à considérer dans l'analyse semble être devenu un exercice tout aussi difficile que celui de la définition du consommateur. En effet, l'ensemble de la littérature exposée semble converger vers l'idée que l'expérience de consommation est un concept qui doit être compris non seulement au-delà de l'acte d'achat – c'est-à-dire en tenant compte ce qui se passe avant, pendant et après ce moment (*e.g.* Arnould *et al.*, 2002 ; Desjeux, 2006) - mais également comme une multitude de micro expériences dont le caractère séquentiel et/ou multi-situé rend difficile la définition de ses frontières (*e.g.* Antéblian *et al.*, 2013 ; Vanheems, 2010).

L'extension des cadres de l'expérience de consommation est d'autant plus saillante lorsque l'on considère des modes de consommation qui prennent place sur une grande variété de dispositifs numériques, comme l'écoute de musique, la lecture ou plus simplement les courses (*e.g.* Comino, 2017 ; Magaudda, 2011, 2014 ; Nowak, 2013). Ces derniers offrent une expérience qui peut prendre place dans une multitude de situations dont l'enchaînement - souvent imprévisible – remet en cause la linéarité de l'expérience de consommation (*e.g.* Comino, 2017), et cela quelle que soit la perspective adoptée allant du processus décisionnel plus classique d'Engel et ses collègues (1978) à celle des itinéraires de consommation de Desjeux (2006). Si cette variété de dispositifs est mise volontairement à la disposition du consommateur par les praticiens – par exemple au sein de stratégies de distribution multicanal

ou d'expériences culturelle transmédias (*e.g.* Bourgeon *et al.*, 2015, 2016 ; Collin-Lachaud et Vanheems, 2016 ; Vanheems, 2010) – elle rend la compréhension de l'ensemble des situations dans laquelle prend place l'expérience globale d'autant plus complexe.

Parallèlement, si l'on considère l'individu qui est pris dans ces situations, la littérature semble admettre que l'appropriation de cette expérience n'est possible qu'à certaines conditions. Par exemple, il semble nécessaire qu'il détienne la capacité de saisir et de comprendre les usages des dispositifs techniques mis à disposition, mais également celle du contenu de l'offre culturelle et/ou commerciale qui lui est offert (*e.g.* Carù et Cova, 2003 ; Granjon, 2005 ; Joüet, 2000). Néanmoins, les travaux adoptant une perspective expérientielle ou encore de certienne admettent plus souvent cette capacité comme un postulat qui caractérise le consommateur. Ce faisant, ils omettent souvent que cette compétence (ou capacité) est également le résultat d'expériences passées. Si la familiarité et l'expertise du consommateur envers l'objet culturel étudié sont parfois prises en compte (*e.g.* Aurier et Passebois, 2002 ; Passebois, 2003), peu est dit sur ce qui a conduit et/ou a permis au consommateur de les développer.

Les travaux s'intéressant au concept de socialisation permettent de mieux saisir ce processus au cours duquel les façons de penser et d'agir de l'individu se construisent. Même si les perspectives identifiées (*e.g.* piagétienne, psychosociologique ou bourdieusienne) n'accordent ni le même poids aux expériences de socialisation vécues par l'individu, ni la même importance aux agents de la socialisation, ni la même force aux contextes matériels, culturels ou sociaux qui sont susceptibles d'influencer la constitution des modes de consommation, elles s'accordent néanmoins sur l'importance de rendre compte de la trajectoire des consommateurs et/ou de leurs pratiques (*e.g.* Saatcioglu et Ozanne, 2013, Üstüner et Holt, 2007, 2010 ; Warde, 2005, 2014).

En d'autres termes, le constat d'une grande pluralité de modes de consommation dans le domaine culturel permet de souligner l'existence de trois lignes de tension plus précises. La première concerne le statut que l'on doit accorder à l'individu consommateur, autrement dit : doit-on le considérer comme un acteur libre ou un agent socialement déterminé, voire multi-déterminé ? La seconde en découle - ne serait-ce qu'en partie - puisqu'elle concerne la place à accorder au subjectivisme - ou au contraire à l'objectivisme – pour appréhender la variété des expériences vécues à l'échelle individuelle. La troisième discute quant à elle les tendances à l'individualisme méthodologique ou au contraire à l'holisme méthodologique dans notre

champ. Plus généralement, il s'agit donc de réussir à appréhender des modes de consommation pluriels sans renier, ni l'importance de l'échelle individuelle qui permet d'observer la pluralité des modes de consommation culturelle en situation(s), ni l'importance de l'environnement social plus large qui participe à leur construction. En d'autres termes, cette revue de littérature met en évidence l'intérêt de rendre compte à la fois :

- des situations de consommation qui permettent de mettre en évidence la grande variété des modes de consommation culturelle,
- et celle des expériences passées qui permettent d'entrevoir les modalités de constitution de ces modes de consommation culturelle pluriels.

Finalement, les lignes de tension mises en évidence par cette revue de littérature permettent de formuler la problématique suivante :

Dans quelle mesure l'analyse des modalités de socialisation à la consommation culturelle (de la bande dessinée) - à l'échelle individuelle - permet d'appréhender la constitution et l'actualisation de modes de consommation pluriels ?

En réponse, nous proposons de mobiliser le cadre théorique dispositionnaliste et contextualiste formulé par Lahire (2005, 2013). A partir d'une reformulation de l'équation bourdieusienne, cette perspective semble à même de rendre compte de l'importance de l'échelle d'observation individuelle, des situations de consommation et de la trajectoire de socialisation des individus.

Partie II. Du cadre théorique à la méthodologie de la recherche

Cette deuxième partie vise dans un premier temps (Chapitre 3) à expliciter la perspective théorique mobilisée pour répondre à la problématique formulée dans le cadre la revue de littérature et d'en présenter l'intérêt pour appréhender le terrain d'application de cette recherche : la bande dessinée. Dans un second temps (Chapitre 4), elle propose d'explicitier le positionnement épistémologique de cette recherche doctorale, ainsi que la méthodologie déployée pour répondre aux questions de recherche préalablement formulées.

Plus précisément, le troisième chapitre propose (Section 1) la mobilisation d'un cadre théorique qui semble capable de rendre compte de l'importance conjointe des contextes socialisateurs présents et passés pour appréhender la construction de modes de consommation culturelle pluriels, leurs modalités d'actualisation en contexte, le tout à une échelle individuelle : la perspective dispositionnaliste et contextualiste. Cette dernière est issue des travaux de Lahire (2004, 2005, 2012, 2013) qui à partir d'une reformulation de l'équation de l'équation boursieusienne [*(Habitus)* (*Capital*)] + Champ = Pratique (Bourdieu, 1979 p. 112), propose de comprendre ce qui pousse un individu à exprimer une grande diversité dans ses goûts, dans ses pratiques et dans ses représentations en fonction des situations dans lesquelles il est amené à évoluer.

Par la suite (Section 2), ce chapitre présente l'intérêt du terrain d'application de la bande dessinée. Cet intérêt est montré tant d'un point de vue théorique que managérial. Cet objet culturel fait l'objet de peu de recherche dans notre champ alors qu'il est par ailleurs étudié dans de nombreuses disciplines en sciences humaines et sociales (Benhamou *et al.*, 2012 ; Berthou, 2015 ; Boltanski, 1975 ; Caraco, 2017 ; Falgas, 2014, Groensteen, 2007, McCloud, 2000, 2007 ; Peeters, 2005, etc.). Ceci apparaît comme d'autant plus étonnant que les récentes mutations éprouvées par cet objet - plus spécifiquement la numérisation de ses contenus – sont susceptibles d'amener non seulement des évolutions dans les modes de consommation de cet objet (*e.g.* Gaudric *et al.*, 2016 ; Robert, 2016), mais également de modifier le rôle de chacun des acteurs de ce secteur économique (*e.g.* éditeurs, libraires, auteurs, diffuseurs, imprimeurs, etc.)(*e.g.* Benhamou, 2009).

Finalement, ce troisième chapitre propose dans une troisième section (Section 3) de présenter les résultats issus d'une première étude exploratoire. Cette dernière a pour but d'une part, de mieux décrire les modes de consommation de la bande dessinée en l'absence de tels travaux en recherche sur la consommation, et d'autre part de s'assurer de l'intérêt de la mobilisation du cadre dispositionnaliste et contextualiste. Les premiers résultats semblent conforter cette idée puisque les répondants interrogés décrivent une grande variété :

- de goûts, de pratiques et de représentations associées à la bande dessinée,
- de cadres socialisateurs qui participent à leur construction.

Il s'agit alors de comprendre comment ces derniers y participent et quels peuvent être les effets plus précis de cette socialisation.

Dans ce sens, le chapitre 4 explicitera de manière plus précise d'une part le positionnement de cette recherche doctorale et d'autre part, les méthodologies mises en place afin de rendre compte de ce processus de socialisation dans sa double dimension : diachronique (temporelle) et synchronique (contextuelle) (Lahire, 2005 ; 2012). Plus précisément, (Section 1) la première section de ce quatrième chapitre propose de comprendre dans quelle mesure la perspective dispositionnaliste et contextualiste demeure affiliée au structuralisme génétique bourdieusien (Bourdieu, 1980), malgré les relectures plus postmodernes qui en sont réalisées dans notre champ de recherche.

La seconde section de ce chapitre (Section 2) explicite quant à elle la méthodologie mise en œuvre lors de cette recherche doctorale. Dans un premier temps, elle explique pourquoi la méthodologie des portraits sociologiques se distingue tant des récits de vie que des histoires de vie (*e.g.* Bah *et al.*, 2015 ; Bertaux, 2010 ; Özçağlar-Toulouse, 2005, 2008). Dans un second temps, elle expose les modalités de mise en œuvre des portraits sociologiques (Lahire, 2005). Plus précisément, les adaptations méthodologiques qui ont été nécessaires sont présentées ainsi que les modalités plus pratiques de la collecte des matériaux, de l'analyse et du codage, mais également celle de leur mise en narration (Bah *et al.*, 2015).

Partie II. Du cadre théorique à la méthodologie de la recherche

Chapitre III. Proposition d'un cadre théorique, présentation du terrain de la recherche et positionnement de la recherche

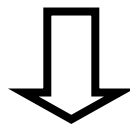
Section 1. Présentation de la perspective dispositionnaliste et contextualiste



Section 2. Présentation du terrain de la recherche



Section 3. Etude exploratoire : constater la pluralité des modes de consommation de la bande dessinée



Chapitre IV. Méthodologie de la recherche

Section 1. Positionnement de la recherche doctorale



Section 2. Vers des portraits sociologiques

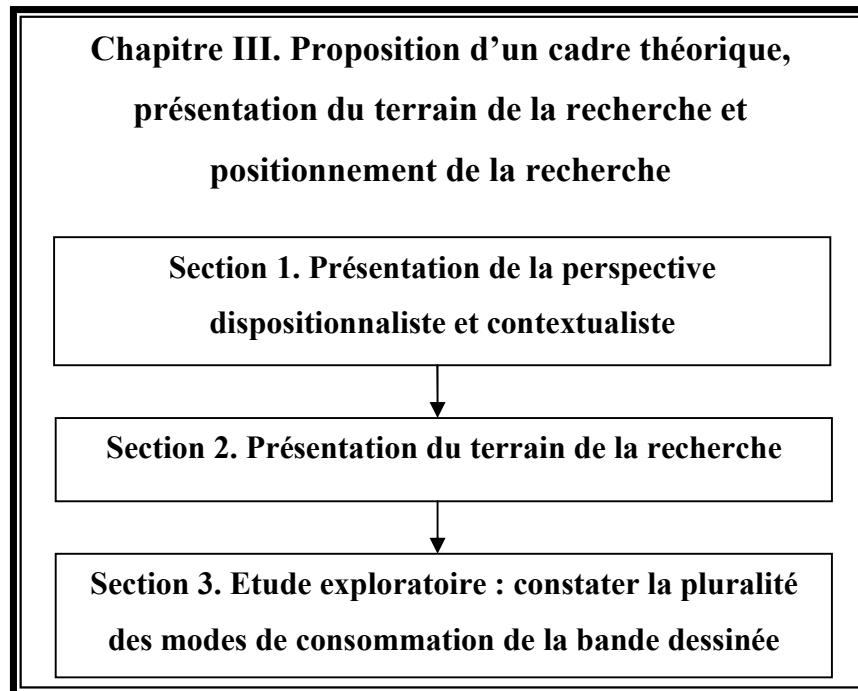
Chapitre III. Proposition d'un cadre théorique, présentation du terrain de la recherche et étude exploratoire

Ce troisième chapitre vise à présenter dans un premier temps, le cadre théorique dispositionnaliste et contextualiste formulé par Lahire (2005, 2013). Cette présentation mettra en évidence la conception que Lahire (2004, 2013) propose de l'individu pluriel, puis la façon dont il entend concilier l'importance conjointe des trajectoires individuelles, celles des contextes présents que les individus sont amenés à traverser et leurs effets dans l'intériorisation d'inclinations à croire, à agir ou à penser d'une certaine façon socialement construite. Ce faisant, cette perspective semble à même de répondre aux lignes de tension présentées dans la conclusion de la revue de littérature, et en définitive à la problématique qu'elles ont permis de formuler. Les questions de recherche qui en découlent seront finalement précisées.

Dans un second temps, l'intérêt de la bande dessinée comme terrain d'application de ce travail de recherche doctoral sera présenté. D'un point de vue théorique, on ne peut que constater la quasi-totale absence de travaux en recherche sur la consommation traitant de ce produit culturel alors qu'il fait l'objet de nombreux travaux en sociologie, en histoire de l'art ou plus récemment en sciences de l'information et de la communication (*e.g.* Boltanski, 1975 ; Benhamou *et al.*, 2012 ; Berthou et Martin, 2015 ; Dacheux, 2014, Falgas, 2014 ; Groensteen, 2007 ; 2017 ; McCloud, 2000, 2007 ; Robert, 2016). D'un point de vue managérial, cet objet semble poser d'importantes questions pour le secteur de l'édition de bandes dessinées. Notamment, cet objet - tout comme la musique ou encore le cinéma - a fait l'objet d'un phénomène de numérisation de son contenu entraînant là encore la multiplication de ses modalités de découverte, d'acquisition, de consommation, mais également celle de son stockage.

Finalement, l'intérêt de ce terrain d'application sera montré d'un point de vue empirique. En effet, face à l'absence de travaux sur cet objet culturel dans notre champ, il a été décidé de réaliser une étude exploratoire. Cette dernière a pour but de décrire les modes de consommation de la bande dessinée, d'attester non seulement de leur diversité, mais également celle de leurs modalités de constitution à partir de quinze entretiens semi-directifs prenant une forme similaire aux récits de vie (Özçağlar-Toulouse, 2005, 2009 ; Bah *et al.*

2015). Ces premiers constats permettront de mettre en évidence l'intérêt de mobiliser la perspective dispositionnaliste et contextualiste dans le cas de la bande dessinée.



Section 1. Présentation de la perspective dispositionnaliste et contextualiste

Qu'est ce qui amène « un père appartenant aux fractions supérieures de la classe ouvrière avec une épouse employée de bureau [à] avoir des connaissances en matière de sports et de musique rock, [à] discuter de politique et nourriture bio avec les amis de sa femme, et [à] inculquer à son fils ou à sa fille une admiration pour Brahms et Picasso » ? (DiMaggio, 1987 in Lahire, 2013 p.109). C'est en quelques mots la question qui est au cœur des travaux de Lahire (2004, 2005, 2012, 2013). Elle montre à quel point la sociologie dispositionnaliste et contextualiste qu'il propose part du constat de la pluralité des modes de consommation culturelle. Néanmoins, si cette pluralité est le point de départ de sa réflexion, il préfère la lire non pas comme l'expression d'une liberté individuelle, mais comme une transformation des modalités de socialisation qui participent à sa constitution. Pour mieux rendre compte de la construction de cette pluralité du social faite corps, l'auteur propose une relecture de l'équation bourdieusienne [(*Habitus*) (Capital)] + Champ = Pratique (Bourdieu, 1979 p. 112) à l'échelle individuelle, voire intra-individuelle (Trizzulla *et al.* 2016). Le résultat de cette reformulation peut être résumé par l'équation suivante : Disposition + Contexte = Pratique (Lahire, 2012). L'ensemble des éléments qui la composent est présenté dans cette section.

Sous-section 1.1. Individu pluriel ou l'intériorisation d'un patrimoine de dispositions hétérogène

C'est dans *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi.* que Lahire (2004) va pour la première fois s'intéresser à ces consommateurs culturels pluriels. Contrairement à ce que constatait Bourdieu (1979a) dans *La distinction. Critique sociale du jugement.* il y décrit des individus dont :

- les modes de consommation culturelle sont loin de correspondre aux positions que ces individus occupent sur l'espace social global. Par exemple, il décrit des consommateurs faiblement ou hautement dotés en capitaux culturels aux goûts plus éclectiques que ceux qui leurs sont généralement associés dans *La distinction* (*Ibid.*),
- l'hétérogénéité de ces goûts déclarés est loin de ne représenter que les cas de trajectoires ascendantes ou descendantes observées par Bourdieu (1979a). Cette hétérogénéité est au contraire présente chez la plupart des répondants présentés par Lahire (2004, 2005),

- l'éclectisme culturel constaté ne semble pas uniquement mû par une volonté de distinction sociale (*e.g.* Donnat, 1994), mais également par une plus grande ouverture d'esprit envers la culture de masse (*e.g.* Peterson et Simkus, 1992).

La culture de masse ou la culture populaire ne serait plus à entrevoir comme des pratiques illégitimes, ou du moins elle ne serait plus aussi classantes et classées socialement que ne le décrivait Bourdieu (1979a). Dans ce sens, essayer d'appréhender la pluralité du social faite corps uniquement à l'échelle de ces groupes serait susceptible de masquer la diversité des individus qui les constituent.

Néanmoins, l'individu pluriel décrit ici par Lahire (2004, 2013) est tout aussi loin de correspondre aux lectures postmodernes de l'individu. Si cette pluralité faite corps demeure affiliée à une modification plus générale de la société, pour l'auteur, elle ne reflète pas l'affaiblissement du pouvoir déterminant du monde social sur les modes de consommation culturelle à l'échelle individuelle. Selon Lahire (2013), « il faut avoir une drôle de conception de la socialisation – sans doute sous la forme d'une inculcation autoritaire et coercitive d'un agent socialisateur actif sur un agent socialisé passif – pour imaginer que le monde social d'aujourd'hui serait moins socialisant ou moins contraignant que celui d'hier ou d'avant-hier » (p.38-39). La pluralité observée par l'auteur est vue comme le signe d'une reconfiguration des modalités de socialisation des individus et non comme un affaiblissement de leur pouvoir de détermination.

Ce faisant, l'auteur discute autant les perspectives qui prônent le mythe de l'individualisme - qui posent la vision d'un individu pluriel car libéré des déterminismes sociaux (*e.g.* de Singly, 2002) - que celles qui prônent une vision du social désindividualisé (*e.g.* approches durkheimiennes), car uniquement entrevue par les structures, les groupes ou les institutions qui tendent à effacer l'existence de cette variabilité (Lahire, 2012, 2013). La sociologie à l'échelle individuelle qu'il propose est posée comme une perspective alternative qui se veut intégratrice de ces deux approches car elle ne nie ni l'importance d'une entrée par l'individu ni celle du monde social qui participe à sa formation. Ainsi, à partir du constat de cette pluralité, cette approche propose une reformulation tant du concept d'*habitus* (Bourdieu, 1979a) que de la socialisation (Berger et Luckmann, 1984).

Pour comprendre l'existence de cette pluralité de pratiques et de représentations, il propose d'appréhender ce qui au cours des trajectoires individuelles a pu favoriser l'émergence de

cette diversité au détriment de la construction d'un *habitus* plus homogène, qui ne concernerait aujourd'hui que les agents situés aux extrémités de l'espace social global. En effet, l'un des constats que Lahire réalise - dès 2001 dans *Cahiers internationaux de sociologie*, puis dans *La culture des individus*.- « est que les publics aux pratiques et aux préférences culturelles les plus homogènes occupent des positions totalement opposées dans l'espace social : l'homogénéisation peut être le produit du dénuement culturel et matériel ; elle peut être le fruit, à l'inverse, d'une inscription ancienne et « naturalisée » dans les cadres culturels les plus légitimes » (*Ibid.* p.67).

Ainsi, là où chez Bourdieu (1979a) les dispositions forment un ensemble d'inclinations à croire, à agir, à penser d'une certaine façon relativement cohérent et homogène - l'*habitus* – celui-ci est pour Lahire (2004, 2005) potentiellement dissonant et hétérogène notamment du fait de la variété des instances qui ont participé à sa formation. En effet, les individus qu'il interroge décrivent une plus grande variété de cadres socialisateurs (*e.g.* crèche, nounou, MJC, centre de loisirs, clubs sportifs ou culturels, etc.) qui interviennent au cours de la formation de leurs pratiques et représentations. Cette variété de cadres indique qu'ils se retrouvent en concurrence dans la constitution d'inclinations à croire et/ou à agir d'une certaine façon, qu'il nomme dispositions. En d'autres termes, si Lahire (2004, 2012, 2013) conserve l'approche dispositionnaliste de Bourdieu (1979a, 1980), il préfère la relire - non pas à l'échelle des classes puisqu'elle est susceptible de masquer la variété tant comportementale que représentationnelle des individus - mais à l'échelle des trajectoires individuelles de socialisation. C'est donc plus les modalités de constitution du système de dispositions bourdieusien que Lahire (2004, 2013) entend discuter.

Plus précisément, si l'importance de la famille et de l'école est toujours soulignée dans les analyses de cet auteur – du fait de la précocité et de la fréquence des interactions sociales qu'elles exigent – il met en évidence l'importance d'autres cadres socialisateurs qui se retrouvent en position de concurrence éducative dans la formation des pratiques et représentations individuelles au sein d'une société hautement différenciée (Lahire, 2013). Ainsi, « [l]es individus [qui] se confrontent plus ou moins précocement à des normes socialisatrices très différentes, ont [pour l'auteur] une plus grande probabilité d'avoir constitué un patrimoine de dispositions hétérogènes » (*Ibid.* p.130) que ceux décrits par Bourdieu (1979a). Le tableau ci-dessous montre quelques dispositions qui peuvent constituer le patrimoine de dispositions hétérogènes.

Tableau 13. Dispositions mises en évidence par Bourdieu (1979a) et Lahire (2005)

Dispositions	Définitions
Esthétique	« Aptitude à percevoir et à déchiffrer les caractéristiques proprement stylistiques et donc inséparable de la compétence proprement artistique : acquise par un apprentissage explicite ou par la simple fréquentation des œuvres, celles surtout que rassemble le musée et qui du fait de la diversité de leurs fonctions originelles et de leur exposition neutralisante dans un lieu consacré à l’art, appellent l’intérêt pur pour la forme, cette maîtrise pratique permet de situer chaque élément d’un univers de représentations artistiques dans une classe définie par rapport à la classe constituée de toutes les représentations artistiques consciemment ou inconsciemment exclues. » (Bourdieu, 1979 p. 54) Elle permet de mettre à distance la nature et la fonction de l’objet et est dépendante des conditions matérielles d’existence dans lesquelles évolue ou a évolué l’individu. Ces conditions matérielles d’existence quand elles permettent de s’écarter de l’urgence pratique qu’exercerait le manque d’un capital économique et permet l’accumulation d’un capital culturel incorporé de façon consciente ou non.
Utilitariste	La disposition utilitariste est cette tendance à accorder la primauté à la fonction de l’objet plutôt que des caractéristiques éventuellement symboliques (de représentation, d’esthétisme...). Elle se reflète dans de nombreux domaines de pratiques de consommation (alimentation, ameublement, loisirs, fêtes, culture...). Elle est acquise par des conditions matérielles d’existence plus ou moins précaires et s’exprime comme le choix du nécessaire (« il faut » « il faut ce qu’il faut », etc.)
Modes pratiques d’apprentissage	En d’autres termes des apprentissages sur le tas, par imitation, imprégnation et identification (Lahire, 2005).

Modes scolaires d'apprentissage	Lorsque des compétences d'apprentissage scolaire sont mobilisées dans d'autres domaines que l'enseignement. Par exemple, lorsque des compétences de recherche d'information acquises à l'école s'étendent au domaine de la consommation et se reflètent par la capacité de l'individu à comparer différentes offres commerciales en s'appuyant sur une variété de sources d'informations qu'elles soient commerciales ou non.
Hédoniste	Elle est une disposition, qui comme les autres est susceptible de s'exprimer dans de nombreux domaines de pratique (alimentaire, culturelle, scolaire...), définie comme cette inclination à porter un regard festif, dispersé, amusé envers les objets et les pratiques. Par exemple : un étudiant dispersé et dans l'amusement, la recherche de plaisir dans l'alimentation, de défoulement occasionnel au cours d'une pratique sportive...
Ascétisme	Elle est cette tendance à effectuer avec rigueur toute activité qui relève dans le sens commun ou non de ce type de comportement : la culture, l'alimentation, les loisirs... Par exemple, un élève sérieux, rigoureux, concentré ; un régime alimentaire strict, une pratique sportive régulière et continue...
Planificatrice	Elle est cette tendance à organiser systématiquement et de manière rationnelle toute activité qu'elle soit d'ordre scolaire, professionnelle, personnelle ou même de loisirs. Par exemple : lister l'ensemble des tâches de sa journée, organiser de façon précise les temps dédiés à ces tâches que ces dernières soit ludiques ou non.
Spontanéiste	Elle est cette attitude où la réalisation d'une activité ou d'une tâche est effectuée par à-coup, à la dernière minute, ou encore de manière irrationnelle. Par exemple : réviser ses leçons la veille d'un partiel,

	préparer une présentation professionnelle au dernier moment, ou encore partir en voyage sans avoir planifié son déroulement.
Hypercorrection	Elle est cette tendance à avoir un rapport strict aux règles ou aux normes qui régissent par exemple l'organisation dans laquelle un individu travaille, étudie ou pratique une activité culturelle. Par exemple : respecter rigoureusement les heures de travail, les règlements intérieurs d'un établissement scolaire, rapport strict à la correction grammaticale d'une langue...
Hypocorrection	Elle est cette inclination à avoir un rapport relâché aux règles et normes pratiquées au sein d'un système organisationnel par exemple ou à une pratique culturelle, langagière, ou sportive. Dans ses formes les plus poussées, elle peut s'exprimer comme une tendance à résister aux règles, à l'autorité voire à entièrement les rejeter.
À la culture légitime ou illégitime	Elle est cette propension à juger une pratique qu'elle soit culturelle ou non sous l'angle de la culture légitime c'est-à-dire celle qui est socialement établie comme telle par exemple les beaux-arts, la « bonne » façon de s'alimenter... Elle peut s'exprimer également au sein de pratiques culturelles socialement jugées comme non légitimes comme par exemple la bande dessinée mais y apposant un discours d'esthète.
À l'activité publique/collective ou privé/individuelle	La disposition à l'activité publique/collective est cette tendance à participer à des activités, pratiques, actions avec d'autres individus. Ces activités peuvent relever de l'activité associative, culturelle, politique, sportive... Contrairement à la disposition à l'activité privée et ou individuelle qui implique une préférence à des activités pouvant s'exercer, seul peu

	importe le domaine de pratique auxquels elles sont rattachées.
A la remise de soi et à la passivité ou à l'initiative et au leadership	La disposition de la remise de soi et/ou à la passivité est cette inclination qui pousse un individu à être plus ou moins effacé par exemple lors d'une prise de décision que celle-ci relève du loisir, de la vie scolaire ou professionnelle. Elle s'apprécie par l'étude de la propension à l'initiative, l'inclination au leadership, la prise de responsabilité au sein d'un groupe, etc.

Lahire (2012) souligne ainsi l'importance de la socialisation secondaire. Il rediscute sa place dans la formation des dispositions à croire ou à agir à l'échelle individuelle. Pour l'auteur, ceci permettrait d'éviter deux types d'erreurs qui seraient d'étudier les socialisations secondaires :

- en négligeant le rôle des primaires, comme le ferait une analyse par les carrières (Becker, 1985) en oubliant notamment les conditions sociales d'entrée dans ces carrières (*e.g.* Garcia-Bardidia *et al.*, 2011),
- ou encore, comme de simples moments d'actualisation de dispositions acquises lors de la socialisation primaire.

En effet, « [m]ême si la nature des cadres socialisateurs « secondaires » investis par les individus dépend en partie des dispositions sociales préalablement constituées au sein de la famille, les recherches menées prouvent qu'on ne peut jamais négliger leur pouvoir propre d'infléchissement ou de modification plus ou moins forts des produits de la socialisation passée, ni même de leur capacité à produire de nouvelles dispositions mentales et comportementales chez ceux qui sont amenés, volontairement ou par obligation, à les fréquenter durablement » (Lahire, 2013 p.129). Il invite ainsi à développer cette idée d'un « *habitus* [qui] n'est pas le destin que l'on y a vu parfois [bien qu'étant] le produit de l'histoire, c'est un système de dispositions ouvert, qui est sans cesse affronté à des expériences nouvelles et donc sans cesse affecté par elles. Il est durable mais non immuable. » (Bourdieu et Wacquant, 1992 p.108-109).

La perspective dispositionnaliste développée met donc en avant l'idée que les dispositions peuvent être intériorisées, renforcées, mises en veille ou disparaître à chaque instant d'une trajectoire de vie, mais dans des cadres de la socialisation plus larges que ceux mis en avant par Bourdieu (1979a). En d'autres termes, les cadres de la socialisation primaire et secondaire sont susceptibles de participer avec la même force à l'intériorisation des dispositions à croire et à agir. La force et la durabilité des dispositions incorporées dépendront notamment de la fréquence et de la durée du passage de l'individu au sein de ces cadres socialisateurs. L'hétérogénéité du patrimoine de dispositions intériorisées dépend quant à elle de la diversité de ces cadres. Cette diversité peut permettre l'intériorisation de dispositions qui se retrouvent en concurrence, voire en totale contradiction et qui s'observent par la variété des pratiques que les individus donnent à voir en situations. Il s'agit alors de « porter une attention particulière aux modalités d'intériorisation des dispositions en termes de précocité, de répétition et de durée des expériences socialisatrices [car] ces différents mécanismes d'intériorisation peuvent en effet avoir des conséquences variées au niveau de la force, de la stabilité et de la transférabilité de dispositions (Lahire, 1998, 2005) » (Trizzulla *et al.*, 2016 p.96). Finalement, on comprend que Lahire (2005) remet en cause non seulement le caractère homogène du système de dispositions potentiellement intériorisé à l'échelle des classes ou fractions de classe, mais également sa force, sa durabilité et sa transposabilité en contextes.

Sous-section 1.2. Du champ aux contextes d'actualisation de la pratique

Pour appréhender la force, la durabilité et surtout le niveau de transposabilité des dispositions intériorisées par les individus, Lahire (2005, 2012, 2013) propose de regarder les trajectoires individuelles des répondants dans une dimension diachronique – c'est-à-dire temporelle – mais également dans une dimension synchronique - c'est-à-dire dans l'ensemble des contextes présents où les dispositions incorporées sont susceptibles de s'actualiser ou au contraire d'être mises en veille.

Cet intérêt pour la dimension synchronique se comprend lorsque l'on s'intéresse aux individus interrogés par Lahire tant dans *La culture des individus* (2004) que dans *Portraits sociologique* (2005). Ces derniers sont loin de décrire l'ajustement automatique des dispositions qu'ils ont intériorisées dans l'ensemble des contextes qu'ils traversent, contrairement à l'ajustement parfait de *l'habitus* aux champs que présentait Bourdieu (1979a). Ceci amène l'auteur à discuter l'intérêt d'une analyse des pratiques – notamment culturelles - à l'échelle du champ qui les porte. Cette discussion porte autant sur la définition des champs

bourdieusiens - vus comme des espaces hautement différenciés et donc autonomes - que sur ce qu'une telle échelle d'observation serait susceptible de masquer.

Plus généralement, la reconsidération du rôle du contexte au sein de la sociologie dispositionnaliste et contextualiste de Lahire (2012), conteste ce que Bourdieu (1966) nomme l'autonomie relative des champs. Celle-ci suit l'image du champ posé comme un jeu de pouvoir de Bourdieu (1994), et donc le fait que chaque champ (*e.g.* scientifique, académique, sportif, culturel, etc.) qui compose l'espace social global détienne ses propres règles du jeu. Ces dernières définissent tant les droits d'entrée dans le champ que les capitaux qui y sont valorisés, faisant des agents qui détiennent ces ressources les seuls « acteurs » à considérer dans l'analyse du champ. Pour Lahire (2012), l'adoption de l'échelle d'observation située au niveau du champ dépeint un monde social très particulier : celui où les agents jouent sur un échiquier dont les frontières sont fortement délimitées et où la détention de capitaux valorisables est l'enjeu principal du jeu de positionnement. Ce faisant, une analyse des pratiques par les champs se limite souvent à l'étude des jeux de domination entre agents, soit entre ceux qui détiennent les capitaux spécifiques et ceux qui en détiennent moins.

Ceci rappelle le caractère doublement excluant d'une analyse par champ. Dans un premier temps, une telle échelle d'observation de la pratique exclut de l'analyse les pratiques des individus qui participent au champ, mais qui se situent « hors-champ » (Lahire, 2012 p.217). En d'autres termes, les pratiques des agents antérieures à l'entrée dans le champ et/ou celles qui sont parallèles à leur vie dans le champ. Par exemple, un joueur du jeu *League of Legends* participe au champ spécifique que semble former ce jeu, mais il est également susceptible de participer à d'autres champs comme celui du champ académique (*e.g.* Garcia-Bardidia *et al.*, 2017), et d'en rapporter des capitaux valorisables dans le jeu. L'analyse de l'ensemble des cadres au sein desquels l'individu circulerait permettrait de comprendre dans quelle mesure une même disposition peut d'une part être activée dans différents contextes (ou champs) et d'autre part, dans quelle mesure son degré d'extension dépend non seulement du domaine de pratique considéré, mais également de la force, de la durée et de la répétition des expériences socialisatrices passées (Lahire, 2005, 2012, 2013).

Dans un second temps, il exclut totalement de l'analyse les individus qui ne possèdent ni les codes du champ, ni les capitaux valorisés dans le champ, mais qui participent à son fonctionnement sans y occuper une place socialement valorisée et/ou valorisable (Lahire, 2012). Pour prendre un exemple d'actualité, ceci pourrait correspondre à la place qu'occupent

les femmes de ménage à l'Assemblée Nationale, qui du fait de leur travail participent au bon fonctionnement du champ politique. Néanmoins, si l'on se concentre sur une analyse par champ, la contribution de ces agents demeure invisible³⁰ tant pour les agents qui participent au champ politique que pour les agents qui l'étudie dans le champ scientifique, notamment en sciences humaines et sociales.

Finalement, plus qu'une autonomie entre champs, Lahire propose une transposabilité relative des dispositions entre les différents domaines de pratique (école, famille, loisirs, travail, corps, sociabilité). Ce faisant, c'est plus la porosité entre champs (*e.g.* Coavoux, 2011³¹) qui est mise en avant que leur autonomie. Ceci oblige à considérer l'actualisation des dispositions dans sa dimension synchronique, c'est-à-dire multi-contextuelle (Trizzulla *et al.*, 2014).

Par ailleurs, l'analyse conjointe de la dimension diachronique (contextes socialisateurs passés) et de la dimension synchronique (contextes présents) permet à l'auteur d'amener une distinction plus précise entre les concepts de dispositions, compétences et appétences. Les premières sont définies comme des inclinations, tendances ou propensions à croire, à sentir ou à agir d'une certaine façon, intériorisées au cours des expériences socialisatrices passées des agents, ce qui correspond à la définition que propose Bourdieu (1979a). Néanmoins, les travaux de Lahire (2005) permettent de distinguer les dispositions selon :

- leur nature, c'est-à-dire entre dispositions à croire et dispositions à agir. La première relève de la croyance alors que la seconde relève de la pratique effectivement observée, donc observable en contexte(s). Les dispositions à croire peuvent par conséquent se retrouver en totale contradiction avec les dispositions à agir. Par exemple, le cas d'une disposition à croire en la légitimité culturelle qui ne s'actualise pas en contexte de consommation culturelle (*e.g.* écouter de la musique populaire alors qu'on la considère comme un domaine culturel illégitime).
- leur forme, c'est-à-dire par leur degré de durabilité et d'extension qui peut être général ou spécifique. Le premier reflète une tendance à croire et/ou à agir qui s'actualise dans une multitude de domaines de pratique. Par exemple, une disposition à la légitimité qui s'appliquerait au domaine culturel (*e.g.* la peinture, le cinéma, la musique, etc.), mais également au domaine sportif et culinaire. Le second représente une inclination à

³⁰<https://www.capital.fr/economie-politique/le-discours-poignant-de-francois-ruffin-pour-rendre-hommage-aux-femmes-de-menage-de-lassemblee-nationale-1276476>

³¹ cf. p.94-95 pour relire la synthèse de ce travail de recherche

agir et/ou à croire d'une certaine façon dans un domaine particulier de pratique. Par exemple, une disposition à l'activité publique qui ne s'actualiserait que sur les réseaux sociaux numériques.

Ces distinctions sont importantes car « elles permettent de comprendre que ces dispositions sont en concurrence entre elles et que leur actualisation [et leur niveau d'extension] dépendra directement de la répétition, de la durée et de la précocité des expériences socialisatrices qui ont permis leur intériorisation » (Trizzulla *et al.*, 2014 p.6). Leur actualisation dépendra finalement de la configuration entre « des rapports de force internes et externes : [c'est-à-dire des] rapports de force entre des dispositions plus ou moins fortement constituées au cours de la socialisation passée (interne) et [des] rapports de force entre des éléments (caractéristiques objectives de la situation, qui peuvent être associées à des personnes différentes) du contexte qui pèsent plus ou moins sur l'acteur (externe) » (Lahire, 2013 p.109)

Contrairement aux dispositions, les compétences sont pour Lahire (2005) semblables à des dispositions à agir spécifiques, puisque leur actualisation ne peut s'effectuer que dans un contexte de pratique très contraignant. Elles sont donc peu transposables dans d'autres contextes que celui qui a été le lieu de leur acquisition, par exemple, une compétence dissertative qui ne s'actualise que dans le cadre des concours et/ou examens pour lesquels elle a été préparée.

Les dispositions sont finalement distinguées de la définition des goûts et des dégoûts bourdieusiens (1979a). Pour Bourdieu (1979a p.57), le goût « est le produit de conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence, elle unit tout ceux qui sont le produit de conditions d'existence semblables mais en les distinguant de tous les autres et sur ce qu'ils ont de plus essentiel, puisque le goût est le principe de tout ce que l'on a, personnes et choses, et de tout ce qu'on est pour les autres, de ce par quoi on se classe et par quoi on est classé. Les goûts (c'est-à-dire les préférences manifestées) sont l'affirmation pratique d'une différence inévitable » (Bourdieu, 1979a p. 57). Les goûts sont principalement « des dégoûts, fait d'horreur ou d'intolérance viscérale (« c'est à vomir ») pour les autres goûts, les goûts des autres » (*Ibid.* p.58). Pour Lahire (2005), si les dispositions peuvent être des tendances à apprécier un objet d'une certaine façon socialement construite, elles ne sont – selon les contextes - ni nécessairement classantes et classées socialement ni nécessairement l'objet d'une volonté de distinction sociale.

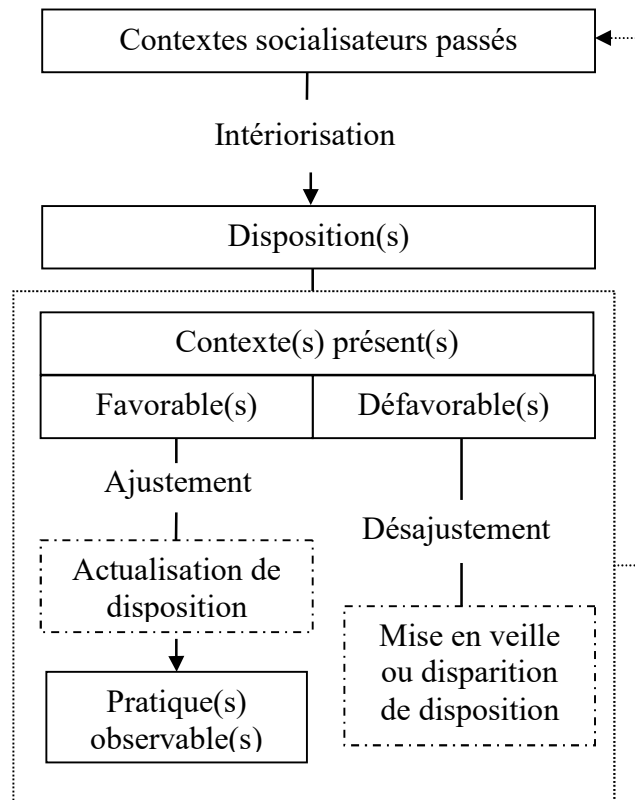
Par ailleurs, l'hétérogénéité et la pluralité des dispositions incorporées par les individus peut permettre de comprendre les cas d'hétérologies constatées en recherche sur la consommation (*e.g.* McAlexander *et al.*, 2014 ; Üstüner et Holt, 2007). En effet, les répondants interrogés par cet auteur décrivent souvent des moments où ils se sentent désajustés par rapport aux contextes sociaux qu'ils sont amenés à traverser. Lahire (2013) décrit plus spécifiquement trois cas de désajustement des dispositions aux contextes :

- La pluralité interne inassouvie. Ce désajustement correspond à un ensemble de dispositions acquises qui ne réussissent pas ou plus à s'actualiser en contexte. Rendre compte de ce cas de désajustement permettrait de mieux saisir les difficultés éprouvées par les mères immigrées turques (Üstüner et Holt, 2007) lorsqu'elles cherchent à adapter leurs modes de consommation à partir de dispositions acquises qui se révèlent inadaptées.
- La pluralité externe problématique. Ce désajustement décrit l'absence de dispositions adaptées face aux différents contextes rencontrés par les individus. (Trizzulla *et al.*, 2016).
- La pluralité d'investissements problématique. Cette tension survient si l'individu traverse des contextes sociaux hautement différenciés, c'est-à-dire incompatibles ou contradictoires entre eux. Elle permettrait par exemple de mieux appréhender les problématiques rencontrées par les chercheurs de notre champ lorsqu'ils étudient – notamment par de l'observation participante - des terrains dont la légitimité sociale est en cours de construction comme les jeux vidéos (*e.g.* Garcia-Bardidia *et al.*, 2017a et b) ou des modes de consommation déviants comme les modes de consommation de produits illicites (*e.g.* Gicquel, 2016).

En conclusion, la perspective dispositionnaliste et contextualiste de Lahire (2001, 2004, 2005, 2010, 2013) - par les reformulations qu'elle propose des modalités de la socialisation et de leurs effets - semble de nature à concilier l'existence d'une variété de pratiques, de goûts et de représentations individuelles sans nier l'influence de l'ensemble des cadres sociaux qui participent à leur formation. Lahire (2001) amène en effet l'idée d'un multi-déterminisme social complexe capable de mieux appréhender cette variété individuelle. En d'autres termes, les pratiques sont présentées comme le résultat de l'intériorisation de dispositions construites au cours des expériences vécues qui s'activent ou se mettent en veille en fonction du contexte

qui se présente à l'individu. La figure ci-dessous a été réalisée à partir des principaux travaux de Lahire (2001, 2004, 2005, 2012, 2013), elle a pour ambition de résumer simplement la perspective théorique qu'il propose.

Figure 10. L'approche dispositionnaliste et contextualiste, d'après les travaux de Lahire (2001, 2004, 2005, 2012, 2013).



Il semble répondre ainsi aux différentes lignes de tensions identifiées dans la première partie de cette conclusion :

- il pose l'image d'un individu pluriel car multi-socialisé et donc multi-déterminé,
- il propose d'appréhender la complexité des « plis singuliers du social » par une échelle d'observation individuelle, qui s'accompagne d'un effort d'objectivation de la part du chercheur. Il se rapproche en cela de Bourdieu (1979a, 1980) qui entrevoit le métier de sociologue comme un double mouvement allant du subjectivisme - qui montre l'importance de la partie empirique de tout travail de recherche- à l'objectivisme qui souligne la nécessité du travail d'interprétation du chercheur.

- il met en évidence l'importance de rendre compte de la dimension diachronique des pratiques (contextes socialisateurs passés), mais également de leur dimension synchronique (contextes présents d'actualisation).

Ce faisant, l'adoption d'une telle perspective permettrait de répondre à notre problématique :

Dans quelle mesure l'analyse des modalités de socialisation à la consommation culturelle - à l'échelle individuelle - permet d'appréhender la constitution et l'actualisation de modes de consommation pluriels ?

Ce cadre théorique permet surtout de la décliner en trois questions de recherche plus précises :

1. Quelles sont les structures sociales, culturelles et marchandes qui participent à la construction des pratiques, des goûts et des représentations pluriels à l'échelle individuelle ?
2. Quelles sont les dispositions à croire ou à agir intériorisées au cours de cette socialisation plurielle ?
3. Quelles sont les conditions d'actualisation, de continuité, d'arrêt ou de mise en veille des tendances ou inclination à agir et/ou à croire que l'on peut rattacher à la consommation dans différents contextes ?(e.g. GSS, GMS, médiathèque, librairie, domicile, transports en commun, etc.)

Pour répondre à ces questionnements, nous proposons de nous intéresser aux modes de consommation de la bande dessinée. La prochaine section propose une définition de cet objet culturel particulier et de son intérêt tant d'un point de vue théorique que managérial.

Section 2. Présentation du terrain de la recherche

Cette sous-section vise à présenter l'objet culturel bande dessinée et à démontrer en quoi ce terrain d'application est intéressant lorsque l'on cherche à appréhender la pluralité des modes de consommation culturelle. Pour cela nous allons définir l'objet culturel bande dessinée, et décrire les récentes mutations que cet objet a subi. Ces dernières semblent avoir des conséquences importantes pour l'ensemble des acteurs du secteur de l'édition puisqu'elles modifient non seulement leur rôle, mais également l'efficacité des outils marketing qu'ils ont à disposition pour y répondre.

Sous-section 2.1. Définition de la bande dessinée

En recherche sur la consommation, les seuls travaux s'intéressant à l'objet culturel bande dessinée portent moins sur le médium que sur le contenu même qui en est diffusé. Ainsi, au cours de ce travail de recherche doctorale, nous avons pu identifier deux principaux axes de recherche. Le premier porte plus particulièrement sur les valeurs - notamment matérialistes - qui sont véhiculées par ce médium. Ces travaux sont portés par Belk (1966, 1987 ; 1989) et Spiggle (1986). Le second axe s'intéresse quant à lui à certains modes de consommation très spécifiques de cet objet comme la pratique de la collection (Belk, 2009) ou encore celle des *scantrad*³² qui concerne le secteur des mangas (Lee, 2009).

A l'inverse, la bande dessinée en tant qu'art mais aussi en tant que médium à part entière a fait l'objet de nombreux travaux tant en sociologie qu'en sciences de l'information et de la communication (Benhamou *et al.*, 2012 ; Berthou, 2015 ; Boltanski, 1975 ; Caraco, 2017 ; Falgas, 2014, Groensteen, 2007, McCloud, 2000, 2007 ; Peeters, 2005, etc.). Ces chercheurs s'intéressent tour à tour à la définition de cet objet, à sa légitimation et à ses plus récentes mutations notamment depuis l'arrivée de la numérisation de ces contenus *via* les webcomics, les blogs BD ou leur plus simple transcription numérique légale ou non.

Pour les chercheurs qui prêtent leur attention à ce genre littéraire, définir les limites de ce qu'est ou non la bande dessinée semble être un exercice difficile. S'il est très simplement défini par le Larousse comme : « Un mode de narration utilisant une succession d'images

³²*Scantrad* est une pratique qui consiste à numériser des tomes ou chapitre de bande dessinée –notamment des mangas – et à en réaliser la traduction. Ceci dans le but de diffuser ces contenus sur Internet. Cette pratique est le plus souvent contraire au droit de la propriété intellectuelle (cf. Lee, 2009 pour plus de précision sur cette pratique spécifique).

dessinées, incluant, à l'intérieur de bulles, les paroles, sentiments et pensées des protagonistes. » (Larousse, cf. lien hypertexte³³), il semble que cette définition apparaisse à la fois trop restrictive et trop large. Trop restrictive d'une part, car il existe des bandes dessinées totalement muettes (McCloud, 2007) par exemple *Gon* (cf. planche 1 ci-dessous) et d'autre part, trop large car rien n'est dit sur les cadres – c'est-à-dire le gaufrier – et les espaces – en d'autres termes les caniveaux – qui semblent être deux des traits les plus saillants de ce genre littéraire (McCloud, 2007). Ces derniers permettent en effet d'entrevoir le temps de narration qui est littéralement (en)cadré par l'auteur, mais montrent également à quel point l'engagement et la participation du lecteur sont nécessaires pour remplir le vide entre les images qui lui sont présentées.

Planche 1. Extrait du premier tome de *Gon*, un manga totalement muet.

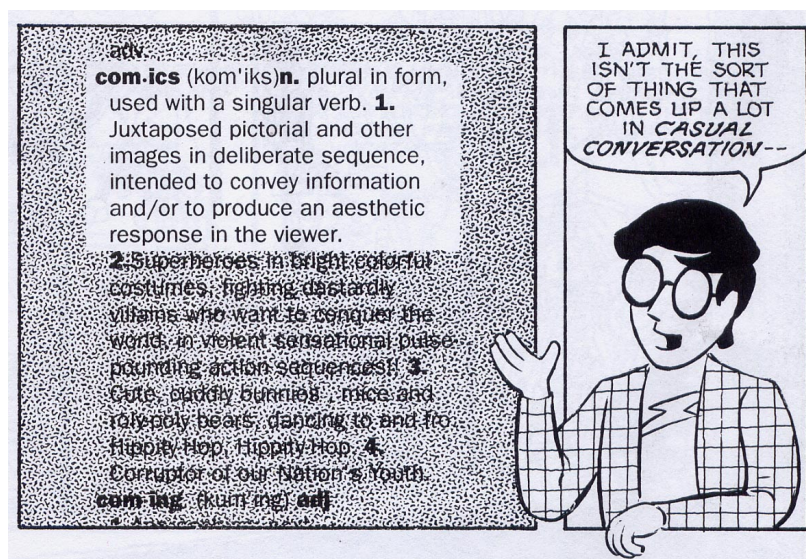


La définition que nous retenons de la bande dessinée dans ce travail de recherche est très proche de celle de McCloud (2000 ; 2007). Ce dernier définit ce médium comme un art séquentiel, c'est-à-dire un ensemble « [d'] images picturales et autres, volontairement juxtaposées en séquences [narratives], destinées à transmettre des informations et/ou à

³³http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/bande_dessin%C3%A9e/185578

provoquer une réaction esthétique chez le lecteur » (McCloud, 2007 pl. 28 cf. Planche 2 ci-dessous).

Planche 2. Définition de la bande dessinée, extrait de la planche 28 de McCloud (2007)



Cette définition à l'avantage de n'exclure aucun genre du secteur de la bande dessinée, hormis celui des vignettes isolées que l'on peut trouver par exemple dans des journaux (cf. Case 1 ci-dessous). Ceci permet d'intégrer à l'analyse l'ensemble de l'offre du secteur qui est constituée de produits très disparates (Fresnault-Deruelle, 2009).

Case 1. Exemple de vignette isolée, issue du *Canard Enchaîné* le 09/11/2016



Par ailleurs, cette définition semble faire écho à la caractérisation de la bande dessinée non seulement comme un art reconnu (Dacheux, 2014 ; Groensteen, 2017) – ou en cours de

légitimation selon les auteurs (*e.g.* Maigret, 1994 ; Berthou, 2015) – mais également comme médium (Dacheux, 2014). La prise en compte de cette double dimension de la bande dessinée semble nécessaire, car elle permet de définir la bande dessinée d'une part, en tant qu'art donc comme un produit culturel support de réactions esthétiques et hédoniques revêtant une signification – ce qui correspond à la définition d'une expérience de consommation selon Holbrook et Hirschman (1982) – et d'autre part, en tant que média ayant une visée plus utilitariste car la bande dessinée est également le support d'un message qui peut être à caractère informatif (cf. Planche 3).

Planche3. 17 Mai des dessins contre les LGBTphobies



En d'autres termes, la bande dessinée est un support non seulement de divertissement et de plaisirs esthétiques, mais également d'information puisque c'est un dispositif technique, support de communication qui a son code sémiotique spécifique « et qui possède une triple dimension sociale :

- Une médiation spécifique entre un public et le monde (une mise en images et [ou] en textes d'un récit proposant une narration segmentée) ;
- Une pratique culturelle qui varie suivant les pays, les catégories sociales ou le sexe des individus ;

- Un lien social mettant en relation les générations, les fans, etc. » (Dacheux, 2014 p. 13).

Mais la bande dessinée est également un secteur d'activité économique relativement lucratif. D'un point de vue économique, le développement de ce genre littéraire tant en termes de possession que de lecteurs est important. En effet, 77% des individus interrogés – lors d'une enquête réalisée par Evans et Gaudet pour le ministère de la Culture en 2012 – déclarent avoir déjà lu de la BD et 49 % d'entre eux en possèdent au moins une. Selon cette étude, il y a près de 16 millions de lecteurs actuels en France lorsque l'on considère les individus ayant lu au moins une bande dessinée au cours des douze derniers mois.

Plus largement, le secteur de la BD représente tous genres confondus – c'est-à-dire bandes dessinées franco-belges, mangas, comics et roman graphiques – 9% du marché du livre selon l'observatoire de l'économie du livre (2015) et son offre ne cesse de se développer en France depuis les années 90. Plus précisément, sur 5410 titres publiés en 2014, 3946 étaient des nouveaux titres soit une hausse de 4,64 % entre 2013-2014 selon *Libération* (2015). Sur ces dix dernières années, les ventes de bandes dessinées ont progressé de près de 20% faisant de ce genre littéraire le seul qui connaisse une aussi forte progression tant en valeur qu'en volume selon une étude Gfk 2017³⁴.

Cependant, malgré cet engouement, le secteur économique de la bande dessinée est également touché par de profonds changements qui concernent tant ses modalités de production que de consommation, notamment depuis la numérisation de ses contenus. Cette numérisation semble changer d'une part, les façons de lire la bande dessinée et d'autre part, la structure même du secteur de la bande dessinée. En d'autres termes, la numérisation des contenus semble impacter le rôle de l'ensemble des acteurs de ce marché que l'on nomme communément la chaîne du livre. Cette mutation semble toucher à la fois les auteurs, les éditeurs, les imprimeurs ou encore les diffuseurs et les libraires.

Sous-section 2.2. Mutation d'un secteur et problèmes soulevés

Plus généralement, après avoir touché la musique et le cinéma, la dématérialisation s'étend aujourd'hui à une œuvre culturelle qui se croyait jusqu'alors protégée : le livre. Ce phénomène entraîne là encore :

³⁴https://www.sne.fr/app/uploads/2017/10/GfK-SNE_SYNTHESE-BD_OCT2017-1.pdf

- Une augmentation de l'offre disponible qu'elle soit légale ou non,
- Une diversification des modes d'accès aux œuvres : l'accès ne se limite plus à l'achat ou au prêt du format papier en ligne ou hors ligne, mais s'étend à leur format numérique (Gaudric *et al.*, 2016 ; Robert, 2016),
- Un renouvellement de leurs supports : les supports de lecture sont démultipliés, puisque la lecture peut être réalisée sur tablette, Smartphone, ordinateur fixe ou portable en plus du support papier, ce qui pose la question de la concurrence entre ces supports, de leur complémentarité ou de leur combinaisons dans l'usage.

En ce qui concerne plus spécifiquement la bande dessinée, le numérique a permis l'avènement de nouveaux genres, notamment le blog BD en France et le webcomic aux Etats-Unis. D'ailleurs, le blog BD devient un genre régulièrement primé au Festival de la bande dessinée d'Angoulême. Parallèlement, la numérisation des contenus a facilité l'arrivée d'œuvres qui ne sont pas encore éditées sur le territoire français. Par exemple, les comics de Marvel sont tous disponibles *via* leur application numérique et dans le même ordre d'idée certains *mangas* sont mis à disposition des lecteurs sur certaines plateformes – soit en téléchargement soit en streaming - de manière légale, mais également illégale *via* des *scantrad* (Lee, 2009).

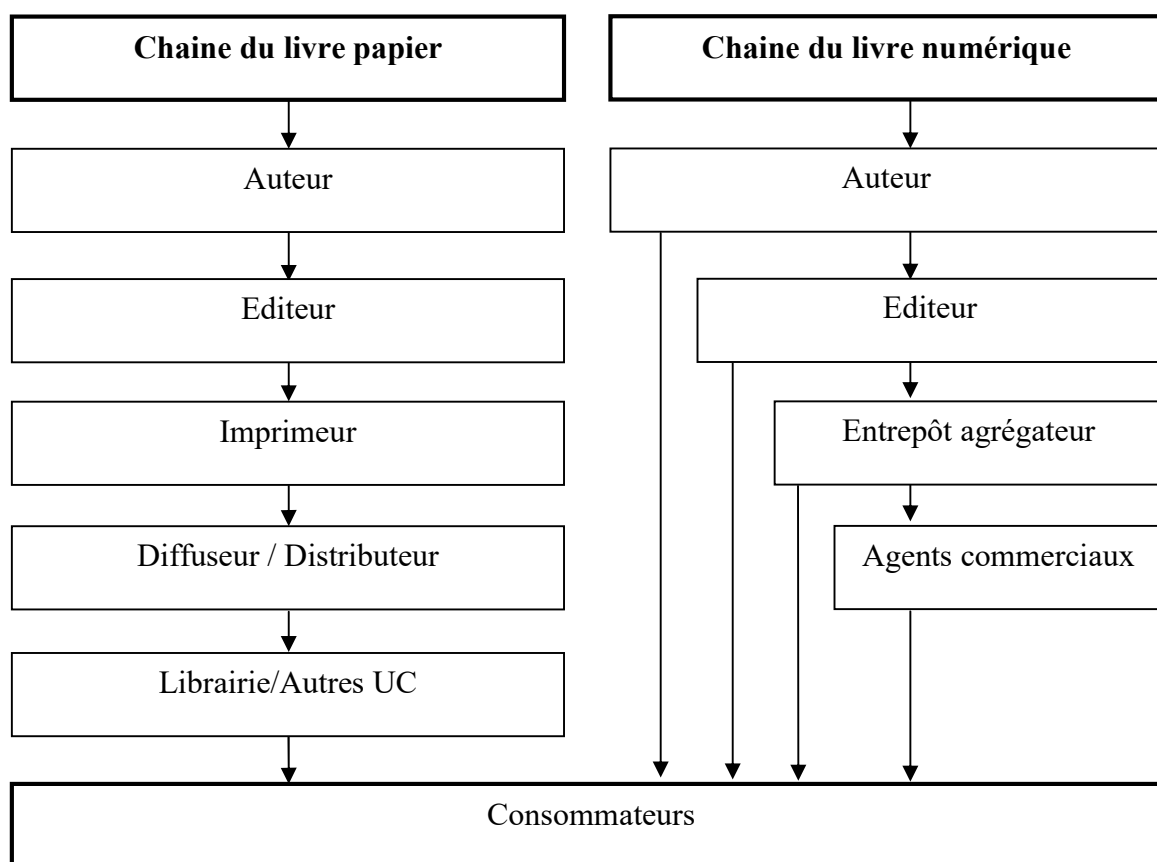
Mais ce n'est que depuis le lancement de la première liseuse monotâche d'Amazon en novembre 2007 que la numérisation du livre inquiète réellement ce marché (Benhamou, 2012). En effet, si le support papier permettait le contrôle plus ou moins stable de sa chaîne de production et de son mode de distribution, sa dématérialisation ne semble pas être totalement maîtrisée par les acteurs de ce marché comme c'est le cas pour l'industrie musicale (Garcia-Bardidia *et al.*, 2011).

En effet, la dématérialisation a entraîné sur ce marché un bouleversement de la chaîne du livre. Cette rupture semble remettre en jeu le rôle de chacun des acteurs de cette chaîne, allant de son auteur au libraire, et les inquiète à différents niveaux. Pour l'auteur³⁵, la question est de savoir d'une part, s'il doit adapter son œuvre à ces évolutions ou se contenter d'une simple transposition et d'autre part, comment préserver ses droits d'auteur lorsque la dématérialisation simplifie la circulation des œuvres entre lecteurs et leur éventuel détournement. L'éditeur quant à lui, jusqu'alors accusé d'attentisme face à la

³⁵<http://blogs.mediapart.fr/edition/comic-strip/article/260911/la-bd-lere-numerique-le-podcast>

dématérialisation des œuvres³⁶, voit l'importance de son rôle attaquée par internet et la numérisation des œuvres culturelles car ces derniers permettent un accès direct au marché notamment par l'autoédition des œuvres (Le Loarer, 2001). L'éditeur doit alors apprendre à valoriser sa médiation en mettant en évidence son savoir-faire auprès des auteurs mais aussi des diffuseurs, des distributeurs et des libraires. En d'autres termes, l'éditeur doit apprendre à valoriser sa capacité à sélectionner les œuvres dont il assure l'édition auprès des consommateurs mais également auprès de ses distributeurs. En ce qui concerne les diffuseurs et les libraires (spécialisés ou non), la diversification des modes d'accès aux œuvres les mettent directement en concurrence avec l'ensemble des plateformes de distribution numérique qui contrairement à eux ne subissent aucune contrainte liée au stockage et à la sélection des offres (Benghozi et Benhamou, 2008). C'est ce bouleversement de la chaîne du livre que tente d'illustrer la figure 11 ci-dessous.

Figure 11. De la chaîne du livre papier à la chaîne du livre numérique, adaptée de Benhamou et Guillon (2010)



³⁶ Bulletin des Bibliothèques de France : <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2001-05-0152-009>

Cependant, cette numérisation semble également modifier la définition même de l'objet livre puisque ce produit a été une œuvre culturelle définie jusqu'alors par son support (Guillaud, 2010) c'est-à-dire « un ensemble imprimé, illustré ou non, publié sous un titre, ayant pour objet la reproduction d'une œuvre de l'esprit d'un ou plusieurs auteurs en vue de l'enseignement, de la diffusion de la pensée et de la culture »³⁷. Sa dématérialisation permet d'interroger sa redéfinition tant pour les acteurs participants à sa production que pour ses lecteurs.

Fiscalement, une première réponse a été donnée en décembre 2011 par un rescrit de la loi fiscale concernant la TVA à 7 % sur les livres. Cette dernière a été étendue au format numérique dès le 1^{er} Janvier 2012 en ne le distinguant plus du support papier³⁸. Cette loi fiscale précise même des spécificités de l'offre numérique. Ainsi « sont [...] propres au livre numérique les variations typographiques et de composition ainsi que les modalités d'accès au texte et aux illustrations (moteur de recherche associé, modalités de défilement ou de feuilletage du contenu) »³⁹. Il semble que cette définition fiscale ne soit pas aussi évidente pour définir ce que la dématérialisation des livres représente pour les consommateurs et encore moins quelles évolutions des pratiques peuvent découler de cette numérisation.

En effet, la dématérialisation du livre entraîne pour le consommateur « l'invention d'une nouvelle expérience » (Patino, 2008 p.18). Cette nouvelle expérience est susceptible d'entraîner la création de nouvelles représentations ou sens attribués aux lectures médiatisées par une interface numérique, car « si on modifie les éléments d'une peinture, on en change la signification » (Bourgeon-Renault, 1997). Ainsi par analogie, changer le support de l'œuvre a un impact d'une part, sur le sens attribué à son contenu et d'autre part, à ses modes de lecture. Par ailleurs, la multiplication de ces supports de lecture est potentiellement à l'origine de la construction de pratiques nouvelles qui s'articulent autour de différents objets : objets livres, tablettes, liseuses, ordinateurs, etc.

Actuellement, les modalités pratiques de cette articulation ne semblent pas faire l'objet de travaux en recherche sur la consommation. Pourtant, l'avenir de ce marché semble rattaché aux évolutions de ses pratiques, aux évolutions des usages des dispositifs techniques, à la variété des modes d'acquisition de ces contenus et autres jeux d'acteurs se mettant en place

³⁷<http://www.net-iris.fr/veille-juridique/actualite/29005/definition-fiscale-du-livre-numerique.php>

³⁸« Le livre numérique ne diffère du livre imprimé que par quelques éléments nécessaires inhérents à son format. »

³⁹<http://www.net-iris.fr/veille-juridique/actualite/29005/definition-fiscale-du-livre-numerique.php>

sur le marché (Benhamou, 2009). Cette industrie du livre pourrait faire l'objet d'un phénomène de numérimorphose (Comino, 2017) comme cela a été mis en évidence pour l'industrie du disque (Granjon et Combes, 2007 ; Magaudda, 2011, 2012, 2014).

En ce qui concerne le secteur de la bande dessinée, ce n'est que lors de l'avènement d'internet que ce média a été utilisé comme moyen d'expression par les auteurs et illustrateurs. Si les premiers blogs BD étaient illustrés de planches courtes, la plupart du temps sous forme de strips⁴⁰, ils étaient à leurs débuts le fruit d'une simple transposition du format papier au format numérique. Il faudra attendre 2014 pour qu'un travail de recherche doctoral français interroge directement l'évolution des modes de création des contenus par les auteurs de bande dessinée (Falgas, 2014) alors qu'aux USA ce phénomène faisait déjà l'objet de travaux dès le début des années 2000. Nous retenons plus particulièrement le travail de McCloud (2000) qui tente de définir ce que devient l'objet culturel bande dessinée lorsque ses modalités de production et de diffusion ne se limitent plus aux carcans imposés par le support papier devenant ainsi un « canevas infini ».

Il faudra attendre 2008 pour que des adaptations de bande dessinée plus abouties se réalisent sur des supports numériques. On constate notamment le développement de supports dédiés à leur lecture⁴¹ et la création de nouvelles façons de lire la bande dessinée sur ces dispositifs techniques (*e.g.* lecture case par case). Cependant, la lecture de bande dessinée sur une interface numérique mobile semblait loin d'être une pratique évidente pour les lecteurs⁴². La figure 12 ci-dessous montre la diversification de ces supports numériques⁴³.

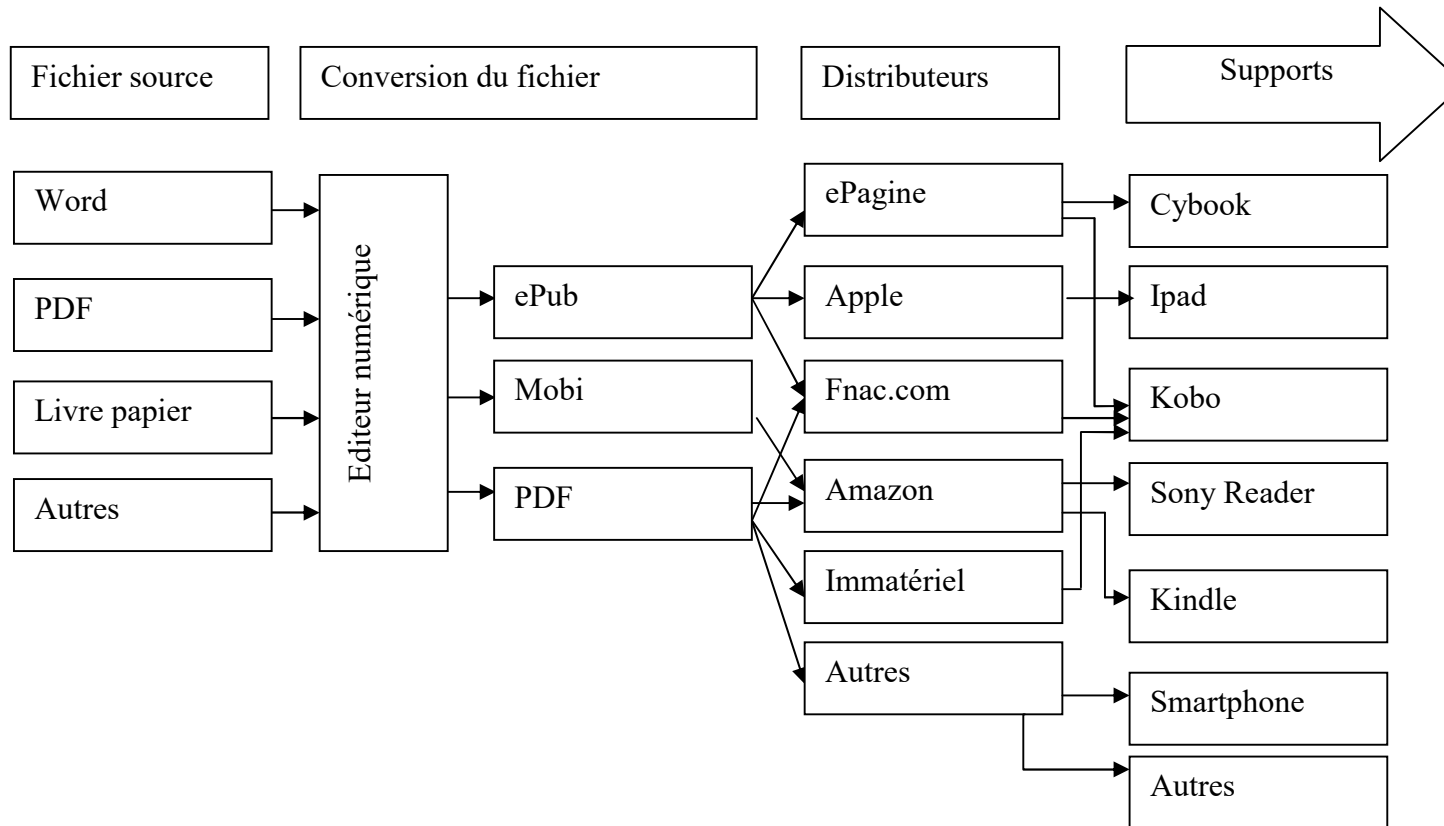
⁴⁰ Strip ou Comic strip : Bande dessinée de quelques cases, le plus souvent humoristique. http://fr.wikipedia.org/wiki/Comic_strip

⁴¹ La première liseuse couleur n'est sortie qu'en 2013. <http://www.lettresnumeriques.be/2013/02/08/historique-et-avenir-de-la-liseuse/>

⁴² <http://neuviemeart.citebd.org/spip.php?article396>

⁴³ <http://www.lettresnumeriques.be/2012/08/24/les-5-challenges-techniques-de-lediteur-de-livres-numeriques/>

Figure 12. Le livre numérique : du fichier source au lecteur, adaptée de Michaux (2012)



C'est dans ce cadre que la dématérialisation de la bande dessinée semble problématique et cela à plusieurs niveaux. Dans un premier temps, selon une approche plus économique, on pourrait se demander quel business model ce marché peut adopter lorsque l'univers d'Internet est fortement attaché à la gratuité des échanges (Cardon et Casilli, 2016). Dans un deuxième temps, ce phénomène affronte un problème juridique majeur lié à la propriété intellectuelle. D'un point de vue marketing, il s'agit en amont de comprendre ce que devient l'objet livre pour ses lecteurs à l'heure du numérique quand d'une part, ses possibilités d'accès ne se limitent plus à l'achat du format papier en ligne ou en librairie et d'autre part, lorsque son support se diversifie. Dans ce cadre, comment appréhender la pluralité des modes de consommation qui risque de découler de l'évolution de cet objet culturel ? Cette variété que l'on pourrait constater peut-elle être comprise à partir des variables traditionnellement mobilisées pour segmenter le lectorat de la bande dessinée, c'est-à-dire le sexe, l'âge et les PCS ? Sinon, quels sont les cadres qui participent ou non à la constitution de ces pratiques et représentations ?

Finalement, l'ensemble de ces questions renvoie à la problématique et aux questions de recherche qui ont été précédemment formulées, appliquées au cas de la bande dessinée.

Dans quelle mesure l'analyse des modalités de socialisation à la consommation culturelle (de la bande dessinée) - à l'échelle individuelle - permet d'appréhender la constitution et l'actualisation de modes de consommation pluriels ?

Ce cadre théorique permet surtout de la décliner en trois questions de recherche plus précises :

1. Quelles sont les structures sociales, culturelles et marchandes qui participent à la construction des pratiques, des goûts et des représentations plurielles et à l'échelle individuelle (de la bande dessinée) ?
2. Quels sont les dispositions à croire ou à agir intériorisées au cours de cette socialisation plurielle ?
3. Quelles sont les conditions d'actualisation, de continuité, d'arrêt ou de mise en veille des tendances ou inclination à agir et/ou à croire que l'on peut rattacher à la consommation (de la bande dessinée) dans différents contextes ? (e.g. GSS, GMS, médiathèque, librairie, domicile, transports en commun, etc.)

Néanmoins, avant de pouvoir y répondre il faut s'assurer que l'objet culturel bande dessinée implique bien des modes de consommation et des cadres de la socialisation variés. Ceci permettrait de montrer l'intérêt empirique de la mobilisation d'une approche dispositionnaliste et contextualiste dans ce contexte spécifique.

Section 3. Etude exploratoire : constater la pluralité des modes de consommation de la bande dessinée

Comme il a été évoqué dans le chapitre précédent, aucun travail en recherche sur la consommation ne semble actuellement s'intéresser à l'objet culturel bande dessinée, notamment depuis la numérisation de son contenu. Il s'agissait donc dans un premier temps de décrire les modes de consommation de cet objet, voire de constater leur variété ainsi que celle des cadres participant à la constitution de ces modes de consommation.

Sous-section 3.1. Méthodologie de l'étude exploratoire

Pour ce faire, une première série de quinze entretiens semi-directifs à caractère exploratoire a été réalisée. Ces derniers ont pris la forme de récits de pratique car d'une part leur mobilisation est souvent conseillée pour appréhender un phénomène mal connu (Bertaux, 2010) et d'autre part, ils nous permettaient de constater ou non l'existence effective de modes de consommation variés pour cet objet culturel ainsi que la multiplicité des cadres susceptibles de participer à leur constitution.

La première version du guide d'entretien sur les bandes dessinées (cf. Annexe 1A) abordait des thématiques variées comme les modes actuels de consommation de la bande dessinée avec pour ligne directrice : la méthode des itinéraires de Desjeux (2006) (cf. Encadré 10). Puis, l'attention a été portée sur la genèse de cette pratique jusqu'à ses évolutions plus récentes, par exemple autour de la lecture numérique. L'objectif était de réussir à appréhender un large éventail de cadres socialisateurs pouvant influencer cette pratique au cours de la trajectoire biographique du répondant.

Encadré 10. La méthode des itinéraires de Desjeux (2006)

La méthode des itinéraires est une méthodologie issue de l'ethno-marketing (Badot *et al.*, 2009). Elle repose sur le recueil de données issues principalement d'observations réalisées *in-situ*. Elle tente de mieux rendre compte des pratiques de consommation quotidienne des individus, tout en soulignant les contraintes socio-matérielles dans lesquelles elles s'inscrivent, ainsi que les structures temporelles et spatiales qui participent à leur mise en œuvre pratique. En d'autres termes, la méthode des itinéraires de Desjeux (2006) part du postulat que la consommation ne se limite ni à une décision d'achat ni une action individuelle.

Elle se réalise au cours d'un itinéraire dont le parcours est jonché de multiples contraintes d'ordre spatiotemporel, matériel et social, voire symbolique qu'il s'agit de décrire afin d'appréhender le caractère dynamique et collectif des modes de consommation.

Plus précisément, cette méthode agit comme un guide pratique d'observation qui permet de décrire l'ensemble du processus de décision et de consommation d'un produit à partir de la description des sept phases principales qui le constitue. Ces étapes sont :

- (1) la décision d'acquisition au domicile du répondant,
- (2) le déplacement du logement au lieu d'approvisionnement,
- (3) l'acquisition du produit (bien ou service) qu'elle soit légale ou non,
- (4) le retour au logement et le stockage,
- (5) la préparation à l'usage,
- (6) l'usage effectif du produit,
- (7) et finalement l'abandon du produit, par exemple « la gestion des déchets ménagers et celle du *cooling* ou du refroidissement affectif des objets comme stratégie permettant leur abandon. » (Desjeux, 2006 §65⁴⁴).

Cette grille d'observation permet de lire la consommation comme un processus social constitué non seulement d'un ensemble de contraintes - matérielles, spatiales, temporelles et sociales - mais elle permet surtout de décrire – voire de découvrir- les activités et les pratiques du quotidien dans lesquelles la consommation s'inscrit et que l'enquêteur pourrait omettre s'il n'avait pu les observer directement. Ceci montre l'intérêt de ne pas se focaliser uniquement sur l'offre commerciale que le praticien cherche à mettre sur le marché, mais de regarder plus largement dans quel contexte matériel, social et symbolique cette offre est susceptible de s'insérer.

Aujourd'hui, la méthode des itinéraires de Desjeux (2006) est également intégrée dans les guides d'entretiens semi-directifs en recherche sur la consommation pour comprendre par exemple, les pratiques liées au téléchargement illégal de musique (*e.g.* Garcia-Bardidia *et al.* 2011). Néanmoins, plus récemment le caractère linéaire de ce processus a récemment été discuté dans un contexte de numérimorphose des courses ordinaires (Comino, 2017).

⁴⁴ Consultation en ligne : <https://www.cairn.info/la-consommation--9782130535317-page-89.htm>

Un échantillon de convenance a été constitué *via* deux modalités pratiques : certains répondants faisaient partie des sociabilités professionnelles et/ou amicales du chercheur, d'autres ont été sélectionnés après la mise en ligne d'une annonce sur le réseau social Facebook d'une part, sur la page personnelle du chercheur et d'autre part, sur les pages de certaines librairies spécialisées en bande dessinée ayant accepté de diffuser cet appel sur leur page (*e.g.* Des carrés et des bulles, librairie spécialisée de Metz). L'impression d'écran 1 ci-dessous montre l'appel à répondants réalisé en 2013.

Impression écran 1. Annonce de recrutement postée le 22 septembre 2013.



Les personnes sélectionnées répondaient à une exigence de variété des profils. Cette variété a été construite en fonction des variables traditionnellement considérées comme déterminantes pour constituer la segmentation du lectorat de la BD. Ces variables sont : l'âge, le genre et les professions et catégories sociales (Berthou, 2015). L'objectif était de rediscuter de la pertinence de cette pratique managériale qui consiste à segmenter le lectorat de la bande dessinée *via* la mobilisation de ces variables alors que ce mode de segmentation semble - selon Berthou et Martin (2013) - enfermer, parfois trop rapidement, certains lecteurs dans des idéaux types alors que l'on reconnaît la « difficulté, voire l'impossibilité, de penser la lecture [de BD] en termes de « profils » » (*Ibid.*, 2013 p.15).

Les personnes interrogées ont également été sélectionnées en fonction de la variété de leurs pratiques de lecture. Dans un premier temps, cette variété a été appréciée en termes de genres lus (*e.g.* BD franco-belges, Mangas, Comics, Romans graphiques, Blog BD...) allant de la lecture d'un seul et unique genre à plusieurs. Ceci permet de mettre en évidence des comportements de consommation plus ou moins hétérogènes, dissonants, variables ou non.

Dans un second temps, cette variété a été recherchée au regard du statut déclaré de la pratique de lecture de BD, c'est-à-dire une pratique de lecture déclarée comme inexistante ou épisodique (une BD lue par an), fréquente (une BD lue par mois) ou très fréquente (une BD lue par semaine). Ceci avait pour but d'appréhender les modalités de continuité, d'évolution ou d'arrêt de la lecture de ce genre littéraire.

De la même manière, il semblait intéressant de prendre en compte la variété des supports utilisés par les répondants : papier et/ou numérique. Cette variable apparaît encore trop peu présente dans les recherches sur la BD (Berthou, 2015). Le tableau ci-dessous réalise le récapitulatif des répondants interrogés.

Une fois retranscrits, ces entretiens ont fait l'objet d'une analyse thématique intra-entretiens puis inter-entretiens afin de mettre en évidence les points communs mais surtout les contradictions pouvant exister au niveau individuel pour une même pratique. Le corpus représente plus de 700 pages dont l'analyse avait par ailleurs pour but de décrire les modes de consommation de la bande dessinée et de mettre en évidence les cadres socialisateurs susceptibles de participer à la construction des modes de consommation de la bande dessinée.

Les résultats issus de cette première étape sont développés dans la suite du document. Les premières analyses semblent confirmer l'existence d'une grande variété :

- dans les modes de consommation. Cette variété porte sur les modalités d'acquisition de cet objet, mais également sur les modes de lecture. La variété des modes de lecture semble reposer autant sur les contextes de consommation de la bande dessinée que sur les modes plus pratiques de lecture,
- des cadres socialisateurs susceptibles de participer à la construction des modes de consommation de la bande dessinée.

Tableau 14. Récapitulatif du profil des répondants interrogés

Code	Répondant	Genre	Âge	Poste	Supports mobilisés	Genres lus	Etat de la pratique ⁴⁵	Durée en minutes
H1	Stéphane	H	28	Cadre au sein d'une collectivité territoriale	Ordinateur, Papier	Mangas, FB, Comics	Très fréquente	127
H2	Jean	H	38	Administrateur réseau	Tablette, Smartphone, Papier	Comics, Romans Graphiques, FB, Blog BD	Fréquente	163
F1	Roxanne	F	27	Auditrice	Ordinateur, Papier	Mangas	Très fréquente	94
F2	Annick	F	47	Femme de ménage + Editrice indépendante	Ordinateur, Papier	FB, BD alternative, Mangas, Blog BD	Très Fréquente	61
H3	Emilien	H	31	Informaticien	Ordinateur, Papier	FB, Mangas	Fréquente	116
H4	Vivien	H	27	Menuisier	Papier, Ordinateur	FB, Mangas, Comics	Fréquente	150
H5	Max	H	27	Sans emploi	Papier	FB, Mangas, Comics	Très fréquente	166
H6	Eric	H	27	Sans emploi préparation de l'agrégation de mathématiques	Ordinateur, Papier	Blog BD, FB	Fréquente	107
F3	Mathilde	F	24	Etudiante aux beaux arts/auteur BD	Ordinateur, Papier	FB, BD alternative, Blog BD	Très fréquente	147
F4	Léonore	F	31	Doctorante en Biologie	Papier, Ordinateur	Comics, Mangas	Fréquente	95
H7	Laurent	H	27	Ingénieur de recherche	Papier, Ordinateur	FB, Blog BD américain	Inexistante mais finalement épisodique	141
H8	Rémy	H	71	Retraité et éditeur indépendant	Papier	FB	Episodique	163
H9	Fred	H	44	Directeur de MJC à Metz	Papier	FB, Mangas, Comics, Romans Graphiques	Très fréquente	85
H10	Thierry	H	45	Informaticien	Papier	FB	Fréquente	102
F5	Alice	F	28	Docteure en sciences physiques au chômage	Papier, Ordinateur, Smartphone	FB, Blogs BD, Comics, Mangas	Très fréquente	221
		Age moyen	35				Total	1938 min. Soit 32h20

⁴⁵ Légende : Très fréquente, au moins une fois par semaine. Fréquente, au moins une fois par mois. Episodique, au moins une fois par an.

Sous-section 3.2. Description des modes de consommation de la bande dessinée : premiers constats

La première analyse réalisée à partir des quinze entretiens exploratoires a été une analyse par fréquence de mots exacts à l'aide du logiciel NVivo 11. Cette dernière permet de mettre en évidence les cinquante mots les plus régulièrement utilisés par nos répondants pour décrire leurs modes de consommation de bande dessinée.

Elle permet de rendre compte non seulement du respect de la thématique de la consommation de bande dessinée (1944 références) et de la pratique (lire : 908 références), mais également l'importance :

- des différents genres de la bande dessinée : mangas, 509 références ; comics, 171 références ; blogs, 90 références ; genre, 225 références ;
- de leurs supports : numérique, 204 références ; tablette, 128 références ; livre, 664 références ; bouquin, 457 références ; page, 323 références ; papier, 192 références ; scan, 130 références ;
- de leurs contextes de consommation : train, 132 références ; bibliothèque, 197 références ; Fnac, 99 références ; moment, 298 références ; temps, 618 références ;
- de l'association à d'autres pratiques culturelles : roman, 127 références ; série, 141 références ; film, 176 références ;
- ou encore de leurs sociabilités amicales ou familiales : mère, 96 références ; parents, 124 références, enfants ; 94 références.

Néanmoins, cette analyse lexicographique ne nous permet pas de resituer le sens de ces mots en contexte d'entretien. Afin de décrire plus finement les modes de consommation de la bande dessinée depuis leurs modalités d'acquisition jusqu'à leurs modes de lecture nous avons procédé à une analyse thématique - intra puis inter-entretiens. Elle permet de montrer non seulement l'existence de pratiques, de goûts et de représentations plurielles, mais également d'une grande variété d'instances socialisatrices susceptibles de participer à la constitution de ces modes de consommation.

genres de BD souvent des franco-belges, des mangas et/ou des strips ou planches BD sur Internet.

« H6 m'a envoyé un mail car j'ai pas Facebook, et du coup comme c'était un mercredi et qu'on avait pique-nique après, j'ai été le voir deux minutes [...] et du coup je lui ai dit « ah bah je ne sais pas comment je vais pouvoir aider » [l'auteur], pour te montrer à quel point je ne pensais pas être un lecteur de BD ! je lui ai dit « je ne vais pas pouvoir l'aider parce que je ne lis quasiment pas de BD » et je ne lui ai même pas dit quasiment pas je lui ai dit « je ne lis pas de BD », il m'a dit « ah bon tu ne lis pas de BD ? » et je lui réponds mais « ah si je lis des Black et Mortimer » pour te dire à quel point c'est pas naturel c'est pas un processus qui est ancré quoi ! (rire) » [à 1h07 de l'entretien puis à 1h10 d'entretien] « Non, mais pour le coup c'est vrai qu'il y a des choses je ne classe pas comme de la BD pas exemple XKCD (un webcomics), pour moi XKCD c'est pas de la BD en fait [...] dans ce cas-là, si on considère les trucs comme XKCD comme de la BD, bah je suis aussi Guibert de façon plus épisodique, mais une fois par mois un peu près » (H7, 27 ans)

Cette variabilité ne s'exprime pas uniquement en termes de genre de BD lues. On l'entrevoit aussi dans les modalités d'accès aux œuvres ou encore dans la variété des supports mobilisés pour assurer la lecture de BD, ou la partager.

En ce qui concerne les modalités d'accès et/ou d'acquisition des bandes dessinées, les répondants déclarent en mobiliser une grande variété. Cette variété concerne tant les bandes dessinées imprimées que les bandes dessinées numérisées. Pour les bandes dessinées papier, ils décrivent des achats en librairie, lors de salon du livre, en ligne notamment via Amazon.fr ou la Fnac.fr, ou même par la mobilisation de plateformes de financement participatif, voire des emprunts en médiathèque et/ou des prêts entre amis.

« Et du coup tu les achètes où tes bédés ? »

Un peu partout généralement sur Amazon, eux ils me préviennent tout de suite quand il y a une nouveauté maintenant, autrement chez Cultura ou des trucs comme ça [...] Sinon, il y a aussi des trucs genre YIL je ne sais pas si tu connais, c'est une maison d'éditions de fans associés sur internet, seulement donc on est obligé de commander en ligne et j'avais commandé Aline et même plus que ça... je ne sais pas si tu connais

attends celui qui chante toi + moi tu sais il a commencé avec une maison d'édition fait par une communauté, ça s'appelle je sais plus⁴⁷ et ils font aussi des bandes dessinées, enfin ils organisent des projets aussi pour les bandes dessinées, typiquement YIL ont posé un projet sur le site là et on a pu financer les premières bandes dessinées. » (H10, 45 ans)

« Bah pour les mangas, c'est ce que je te disais, c'est un pote qui m'a dit tien regarde je te prête ça c'est sympas et puis j'ai lu ! Les comics euh... c'est vrai que Batman, j'ai beaucoup regardé les dessins animés quand j'étais petite et il y avait un copain qui lui pour le coup lisait en achetant des journaux donc il a des collections incroyables et puis on a dû en parler une fois ou deux donc, je t'avoue qu'on était alcoolisé donc (rire) donc je risque pas de m'en rappeler très très bien mais, mais je pense que c'est en en parlant comme ça que j'ai commencé à prendre des bédés enfin les comics à la médiathèque. » (F4, 31 ans)

Pour l'accès aux bandes dessinées numérisées et/ou numériques, la variété constatée est importante tant à l'échelle interindividuelle qu'intra-individuelle. Les répondants décrivent des modes accès aux œuvres tant légaux qu'illégaux. Ils prennent la forme de téléchargement, mais également de streaming ou encore d'achat par tome de bande dessinée ou par abonnement, ou plus simplement par la lecture de blogs BD qui sont souvent uniquement accessibles en format numérique et ce gratuitement.

« Bon en fait on va dire qu'il y a deux types de BD : y a la BD comme les petits strips, des trucs rapides et donc il va y avoir des sites comme Boulet, Laurelle, des strips anglophones comme Slappy Happiness, c'est très humour noir, Végécats, Vidéogames cats, qui fait l'actualité du jeu vidéo mis en forme avec deux personnages de chats qui parlent ensemble et c'est assez rigolo. Et t'as un autre modèle le téléchargement hein à outrance ! comme un gros cochon ! où euh bah là en fait, c'est vraiment magique pour ça !

[...]

⁴⁷ Le répondant parle de plateformes de financement participatif de type Ulule (<https://fr.ulule.com>) ou encore My Major Company (<https://www.mymajorcompany.com/>)

Ceux-là [les XIII] j'en ai pris quelques-uns en numérique, parce que j'avais pas eu l'occasion de les acheter et je les avais eu sur ... sur l'Ipad ! Je ne sais plus si, si ! J'en avais lu sur PC, oui ! C'était quand le film était sorti et je voulais vraiment voir bah les histoires autour de ce personnage là et je les ai lu sur PC oui ! bah je les voulais vraiment et du coup cela je les achèterai et je les achète régulièrement quand j'ai vu le dernier Wouhaou ! Je prends ! » (H2, 38 ans)

Comme on peut commencer à le lire dans le verbatim ci-dessus, la lecture de bande dessinée conjugue parfois pour la même œuvre support papier et supports numériques (e.g. livre, tablette, Smartphone, ordinateur fixe ou portable). Ces supports semblent mobilisés de façon complémentaire. Ceci fait émerger des cas d'expériences de consommation culturelle hybrides. Elles se distinguent alors des expériences de consommation transmédiées étudiées par Bourgeon *et al.* (2015, 2016), puisqu'ici elles ne sont pas explicitement pensées comme telles par les offreurs, mais semblent mises en place à l'initiative des lecteurs.

« - J'ai des BD dérivées d'Herocorp et tous les tomes des notes de Boulet, je les lis tous sur son blog quand ça sort [...]

*- **Donc t'as acheté ses recueils de notes qui étaient et sont encore sur son blog ?***

- Ah oui j'ai tout acheté, ah non il m'en manque [regarde dans sa bibliothèque] il me manque déjà le 3 mais oui je les ai achetés car j'aime beaucoup Boulet et il y a des pages en plus et ça se lit en 3 secondes, mais c'est pour l'avoir tout le temps là en papier et pouvoir aussi le prêter parce que tu peux toujours aller dire allez va voir le blog de machin c'est sympa et tout sauf qu'il va dire « Mouais, mais j'aime pas lire sur l'écran » (rire) et tiens ! Tu vois j'ai pu le prêter à ma maman, je ne pense pas qu'elle irait lire ça d'elle-même et puis là tu peux veiller avec et dire oh c'est vachement bien je vais le lire sur mon canap' ! Alors que sur Internet moi je le fais mais c'est pas tout le monde, c'est différents supports fin j'aime bien avoir les deux.

[...]

Bah du coup Boulet, je le suis sur mon (ordinateur) portable ou même sur mon téléphone, ça dépend où je suis, si je suis là (à la maison), je le suis sur l'ordi fixe aussi. Toutes les nouvelles notes généralement il va être trois heures du matin (rire) il

vient juste de la terminer, je la regarde pas toujours dès qu'il la sort mais je vais la voir quand même et sur mon téléphone ça marche aussi ça va, enfin après ça dépend parce que des fois ça s'affiche pas très bien sur mobile donc ça dépend des blogs et comment les comics sont fait Boulet par exemple sur l'ordi ça ne me dérange pas, c'est assez court mais puis c'est des dessins donc il faut quand même avoir un écran pour voir, pour avoir les bonnes couleurs tout de même, c'est pour ça qu'avec mon téléphone j'aime beaucoup en fait parce qu'il a des couleurs très très vives. » (F5, 28 ans)

Ces expériences hybrides prennent des formes variées. Par exemple, la lecture d'un manga peut débuter par la lecture des premières planches, parfois des premiers tomes sur support papier dans une librairie ou à la suite d'un prêt. Lorsque le répondant s'est assuré que le graphisme, l'histoire, etc. conviennent à ses goûts, les références de l'œuvre sont gardées en mémoire, en note sur papier ou « *sur [s]on téléphone portable* » (H2, 38 ans). Ces derniers peuvent alors faire l'objet soit d'une lecture en streaming, soit d'un téléchargement légal - ou non - et par la suite donner lieu à l'achat de leur forme imprimée.

Néanmoins, l'observation de ces modes de consommation hybrides est loin d'être systématique tant à l'échelle inter-individuelle qu'à l'échelle intra-individuelle. Cela semble dépendre à la fois du type d'œuvre considérée, des situations de consommation et des individus qui les mettent en place. En effet, selon les types de supports mobilisés et les contextes dans lesquels ils s'insèrent, les répondants décrivent parfois des sources de tensions.

Ces dernières se jouent par exemple au cours de tentatives de mises en œuvre d'opérations d'appropriation proches des perspectives expérientielles de la consommation culturelle (e.g. Carù et Cova, 2003, 2006, 2015). En effet, certains de nos répondants décrivent des opérations de nidification, d'exploration et/ou encore de marquage au cours de leur expérience de lecture. Nos répondants semblent par exemple essayer de transformer et personnaliser le contexte dans lequel se déroule la lecture de leur bande dessinée. Ceci décrit plus précisément la phase de nidification de Carù et Cova (2003). Les répondants déclarent prendre un soin tout particulier au contexte spatio-temporel dans lequel va se dérouler la lecture. Ce lieu semble tout d'abord devoir être confortable, ils cherchent par exemple leur « position [de lecture] favorite » (F1, 27 ans) ou encore leur mobilier favori « sur [le] canap' » (F5, 28 ans) ou ils peuvent « même [se] poser au parc pour lire [...] Ouais, une bédé, une bouteille d'eau, une pêche et puis [aller] au parc » (F3, 24 ans).

Ce soin concernera également la gestion de l'environnement sonore (e.g. TV éteinte, téléphone coupé...) et social (e.g. seul ou avec certaines personnes seulement), afin de ne pas voir son attention détournée de la lecture de la bande dessinée.

« Il faut que tu essayes de trouver la bonne position pour lire tu vois [me donne l'Ipad entre les mains] au lit c'est parfait tu plis tes genoux, tu le poses c'est super mais je me souviens qu'un après-midi, il y avait la série comics Walking dead qu'ils ont adapté en série TV donc ils ont sorti dix-sept tomes j'en ai lu sept sur l'Ipad en une après-midi, en une journée, bah je me suis mis au lit et spfioufi [en me montrant le geste des images qui défilent sur l'Ipad] » (H2, 38 ans)

Si ces conditions ne peuvent être réunies, le lecteur pourra décider de reporter sa lecture à un moment plus opportun. Ceci dans le but de réussir à « rentre[r] dans [sa] bulle ». (F2, 47 ans) et de se « couper du monde » (F1, 27ans). La maîtrise de ce cadre spatio-temporel semble donc parfois nécessaire car tous types de détails pourraient rompre le flux de la lecture et « sortir [le consommateur] de sa BD » (H3, 31 ans). Ceci semble donc faire écho au travail sur l'accès à l'expérience de Carù et Cova (2003). Ces auteurs décrivent - dans le cadre du concert de musique *Discovery* à Milan - comment des détails comme le confort des fauteuils ou les chuchotis de la salle viennent freiner l'accès à l'expérience et l'immersion.

On retrouve des difficultés également dans la gestion des supports. Ces dernières peuvent être sources de tensions internes chez les répondants en fonction des situations de lecture - parfois pour le même support - et cela que ce soit pour une lecture médiatisée par un livre ou un dispositif numérique. Par exemple, Jean (H2, 38 ans) - qui déclare dans le verbatim précédent réussir à lire des BD sur son Ipad tout l'après-midi – énonce également des situations où cela lui est plus difficile. Il en va de même pour sa version imprimée qui selon le niveau de luminosité, par exemple, n'aboutit pas à une expérience satisfaisante.

« Sur PC donc tu me disais que c'était ...

Moins cool ! [...] Tu sais t'es comme ça avec ta souris pour euh tu cliques t'es mal installé, t'es comme même ça [désigne l'Ipad] je veux dire, tu l'as sur tes genoux ok, mais c'est pas... C'est inconfortable ! » (H2, 32 ans)

Ce phénomène se manifeste également lorsque les supports permettent une certaine interactivité avec le contenu. En effet, la lecture numérique est souvent considérée comme un

moment « *d'arrangement constant* » (H3, 31 ans), contrairement au livre où il n'y a qu'à tourner des pages, ce qui semble si naturel.

« Ce besoin de zoomer, c'est gênant parce que ça te casse ! Ça te casse ! [...]T'es obligé de penser à aller voir la case suivante ! Quand tu lis, c'est naturel ! Tu es là et pim ! pim !pim ! pim ! OK ! À la limite faut que tu changes de page, ça te casse un peu mais c'est tout ! C'est pas méchant ! Mais sur l'Ipad c'est pas du tout évident ! » (H2, 38 ans)

Ceci semble faire écho au concept de téléprésence qu'ont étudié Novak *et al.* (2000), c'est-à-dire au niveau de présence perçue du dispositif qui médiatise l'expérience. Ici, elle semble nécessaire tant pour la version imprimée que pour la version numérisée de l'objet culturel bande dessinée. La lecture semble être dans ces cas précis une pratique culturelle nécessitant l'absence de distractions afin de pouvoir s'immerger dans l'œuvre pour « *oublie[r] le monde et [d'être] dans [s]on manga* » (F1, 27 ans), par exemple.

Cependant, ici encore la nécessité de maîtriser son environnement de lecture semble relative. Elle semble dépendre des contextes de lecture, des genres de bande dessinée lus, du temps à disposition, des actions dans lesquelles les répondants sont pris ... Cette grande variété de conditions pose un caractère très variable à la mise en œuvre de la phase de nidification. En effet, en fonction des situations rencontrées, les répondants interrogés semblent plus ou moins accepter des sources de distractions liées au contexte spatio-temporel et/ou social qui les environne.

Si l'on prend le cas d'Alice (F5, 28 ans), cette répondante va parfois pouvoir lire ces bandes dessinées dans des lieux très bruyants – par exemple en faisant la queue à la Poste ou à la boulangerie - ou encore dans des contextes très distrayants comme lire dans son salon avec la télévision allumée, la présence de sa colocataire et/ou celle de son conjoint qui sont susceptibles de lui parler en cours de lecture. Par contre, à d'autres moments elle déclare avoir plus tendance à s'isoler, pour se détendre et mieux profiter de ses bandes dessinées. Par exemple, le matin pour lire le blog de Boulet, le soir avant de se coucher ou plus étonnant encore lorsqu'elle réalise des expérimentations dans son laboratoire de recherche en science physique.

« [Imaginons qu']il y a les experts qui passent à la télé, c'est pas grave en fond ça se fait, pas de problème. Les comics ça dépend, aussi parce que t'as des histoires

des fois t'as des « one-shot⁴⁸ », des trucs sans lien avec l'univers ou des choses pas très profondes juste regardes bah regardes là c'est trop badass⁴⁹ ! Et des fois c'est un peu plus profond t'as plusieurs niveaux de lecture, et là j'aime bien être vraiment disponible, avoir vraiment du temps un peu devant moi, avoir au moins une demie heure une heure pour pouvoir lire. Je vais pas m'amuser à lire trois pages, le laisser - et puis de tout de manière après j'y pense tout le temps ! « Attends je veux regarder la prochaine case ! (rire) Non ne me parle pas s'il te plait ! » Là le dernier que j'ai lu, enfin [...] je lis une ou deux histoires à la fois, mais genre les GOT⁵⁰ là que j'ai achetés, je les ai achetés genre le samedi ou le vendredi soir, je suis revenue, je m'y suis mise et le weekend c'était avalé quoi c'était fini ! Ouais, mais j'étais très concentrée pendant ce moment, c'était pas... je peux lever un œil, je peux regarder à côté, aller faire à manger...

C'était pas le comics que tu lis en attendant

Ouais, c'était pas le même genre, ça dépend vraiment bah du niveau de l'histoire, ça dépend. Si je sens qu'il y a plusieurs sens, fin si je sens qu'il y a beaucoup de symbolique par exemple, je vais essayer de me concentrer et d'aller chercher un peu ce que ça implique, je vais essayer d'anticiper l'histoire, mais si ça arrive pas forcément tout le temps, parce que généralement je suis dedans et du coup je n'arrive pas à me projeter [quand] je suis dedans et que je suis vachement impliquée je fais « oh putain ! » Donc ouais ça dépend aussi du temps que j'ai devant moi, et je ne vais pas lire la même chose, mais ça va pas dépendre aussi du support ça va dépendre des pans de l'histoire. » (F5, 28 ans)

Ceci montre par ailleurs la grande variété des situations dans lesquelles peut avoir lieu la lecture des bandes dessinées pour nos répondants. Cette dernière semble présente chez tous les répondants. Ils sont susceptibles de réaliser des lectures non seulement à leur domicile, mais également chez leurs amis, dans des lieux marchands (e.g. des librairies spécialisées comme Album, des grandes surfaces spécialisées de type Fnac, des grandes et moyennes surfaces de type Cora...) et/ou dans des lieux non-marchands (e.g. bibliothèque universitaire, médiathèque...), lors de leurs déplacements à pied ou

⁴⁸ One-shot est une expression désignant les bandes dessinées qui ne font pas partie d'une série composée de plusieurs tomes.

⁴⁹ « Badass » : adjectif qui signifie « c'est trop fort », « ça assure » ou encore « c'est puissant » en fonction des contextes.

⁵⁰ GOT est l'abréviation de la série *Game of Thrones* ou Le trône de fer en français.

dans les transports en commun, et même sur leur lieu de travail (e.g. au laboratoire, au bureau, dans l'atelier...).

« Et du coup tu planifies les moments où tu lis ? Ou c'est comme tu disais ça dépend ?

Ouais, c'est quand j'ai du temps ou quand j'en ai marre de regarder un truc à la télé ou que j'en ai marre de travailler des fois, je m'isole dans la salle des manip', je lis quatre pages et ah ça va mieux ! » (F5, 28 ans)

« En ce moment à mon labo, à la cafétéria, ils ont ramené les vieux Spirou, Le journal de Spirou, du coup ça m'arrive de regarder, d'en regarder quelques planches le matin quand je prends mon petit-déj' donc je regarde les Game Over en gros.

Quand tu prends ton petit-déj' au labo ?

Oui, en fait je prends mon petit-déj à la cafétéria du labo plutôt que de le prendre chez moi. C'est pas bien cher, et puis c'est plus sympa que d'être tout seul chez toi, et comme ça du coup en général je lis surtout le Canard enchaîné, mais depuis qu'ils ont ramené des Spirou, je regarde un peu les Game Over, ça pour le coup ça se lit très vite, et là je regarde les images parce qu'il y a pas de texte » (H6, 27 ans).

« L'Ipad pour ça tu pars en voyage, tu sais que tu as je ne sais pas combien d'heure de train pour le trajet, tu t'en mets une centaine et puis t'es blindé pour un bout de temps c'est parfait ! Ou dans le train, dans le train aussi tu sais deux heures de train par jour tu prends l'Ipad tu prends tes BD et on en parle plus ! » (H2, 38 ans)

L'analyse des entretiens a également permis de constater que la phase d'exploration - c'est-à-dire les tentatives de découverte de nouveaux points d'ancrage au cours de l'expérience de consommation - du processus d'appropriation (Carù et Cova, 2003) est quasi-inexistante au moment de la lecture, que cette dernière soit médiatisée par un support papier ou numérique.

Ceci semble d'autant plus surprenant lorsque la lecture s'effectue sur des supports numériques (PC, Téléphones, Tablettes), car ceux-ci permettent potentiellement une exploration en cours d'expérience. Néanmoins, cette dernière ne semble jamais recherchée, bien au contraire. L'existence même de cette possibilité de lecture enrichie est perçue comme un frein qui

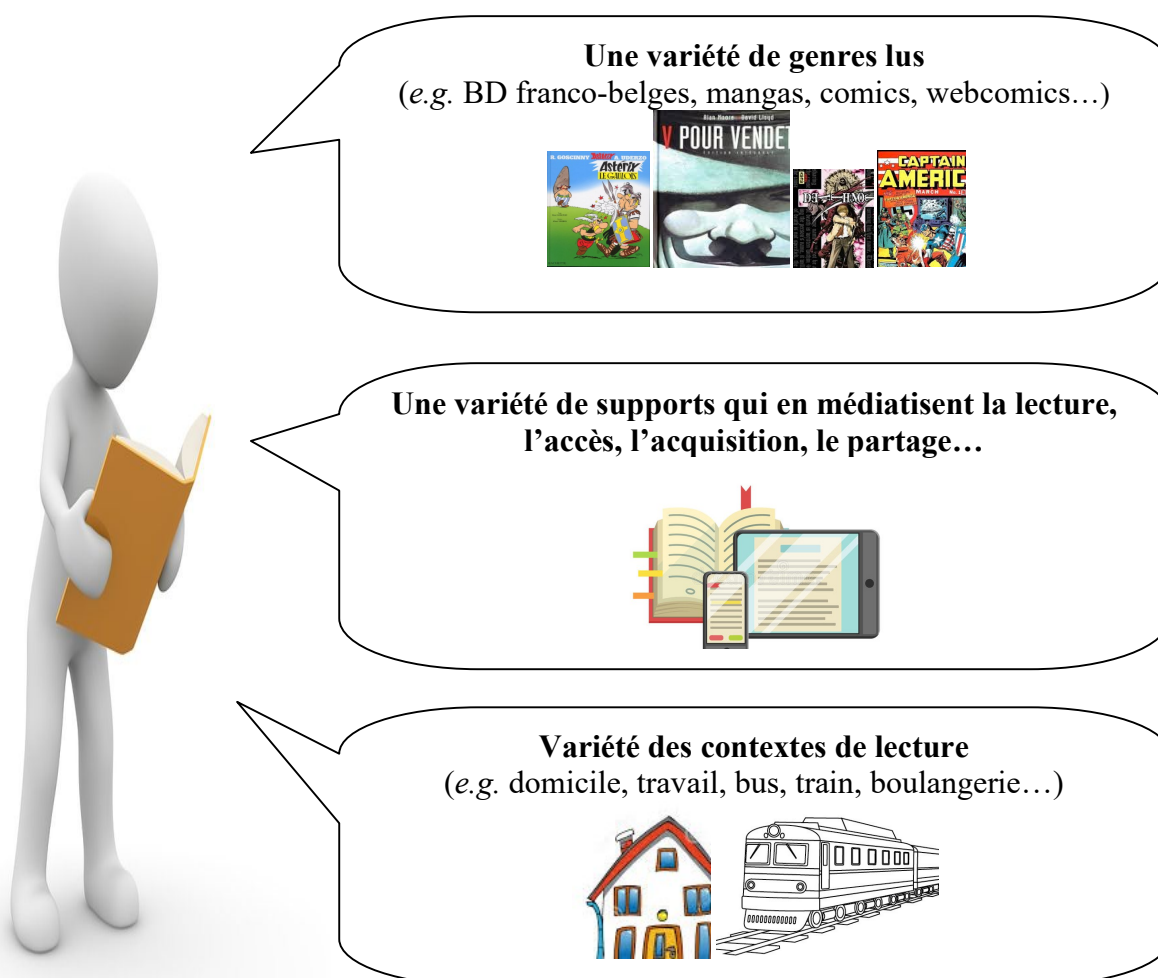
empêcherait l'accès à l'immersion, car elle accentuerait la sensation de présence de l'interface numérique.

Les lecteurs interrogés décrivent uniquement des recherches d'informations qui sont réalisées avant ou après la lecture. Ces recherches sont réalisées pour « *compléter la lecture* » (F1, 27 ans) soit hors-ligne auprès de sociabilités familiales ou amicales, soit en ligne notamment *via* des sites internet, des RSN comme Twitter ou Facebook ou encore *via* des forums.

Finalement, nos quinze répondants décrivent des modes de lecture de bande dessinée très variés. Plus étonnant, ils décrivent des pratiques de lecture qui se révèlent être parfois satisfaisantes et parfois non, pour une même œuvre et/ou un même support en fonction des situations dans lesquelles ils se trouvent.

La figure 13 ci-dessous illustre la variété des modes consommation de la bande dessinée.

Figure 13. Variété des modes de consommation de la bande dessinée



2nd Constat. Représentations plurielles, voire contradictoires

L'attribution d'un sens personnel à l'expérience – c'est-à-dire la phase de marquage - semble également présente dans les discours des lecteurs interrogés, mais sa mise en œuvre semble tout aussi relative que la phase de nidification ou d'exploration.

Cette dernière se décline sur trois dimensions : le sens attribué au contenu, le sens attribué au support et le sens attribué à la situation de consommation. La première renvoie ici au sens attribué à la bande dessinée, en d'autres termes à la caractérisation de ce qu'est ou devrait être une bande dessinée pour le répondant. Cette définition semble dépendre du genre de bande dessinée qui est lu, mais ce dernier peut également changer de signification selon l'auteur considéré, les supports et les contextes de lecture.

Par exemple, la lecture de bandes dessinées franco-belges ou de mangas est souvent associée à l'enfance de nos répondants. L'attachement de ce genre littéraire à l'enfance et à ses souvenirs semble avoir fixé en partie une « *identité* » (H1, 28 ans) propre à la bande-dessinée. Comme dans le verbatim ci-dessous où la bande dessinée franco-belge est définie de façon très précise par Stéphane (H1, 28 ans) qui la distingue des autres genres de bande dessinée.

« C'est l'identité du bouquin, quoi t'as pas 50000 bouquins avec une couverture cartonnée. Un format comme ça c'est vraiment caractéristique [...]. La BD elle est fine, elle est grosse, elle est cartonnée et t'as 50 pages dedans. C'est vraiment particulier comme style pour moi. C'est pas démodable ça. Ça vaut mieux de l'acheter en papier qu'en numérique » (H1, 28 ans)

Mathilde (F3, 24 ans) et Max (H5, 27 ans) caractérisent la bande dessinée de façon plus théorique. Ils semblent inspirés par les lectures qu'ils ont réalisées de McCloud (2000).

« Ouais, bah je me dis et comme je t'ai dit au début, pour moi la bédé c'est des images séquentielles, ça je l'ai vu il y a pas longtemps, comment il s'appelle l'Art invisible, tu l'as lu aussi ?

Mmm mmm (Je fais signe que oui de la tête)

Bah voilà, lui il définit la BD comme des images séquentielles, bah voilà quand il y a une suite d'images qui raconte une histoire, bah c'est de la BD, donc même si c'est sur tablette et qu'il y a trois vignettes avec et qu'il faut cliquer pour qu'une porte s'ouvre,

et ben c'est quand même une histoire et c'est quand même trois images qui racontent un truc [donc] c'est quand même de la BD.

Scott McCloud, il a fait des victimes

Non, mais c'est vraiment, c'est fou ce bouquin, c'est vraiment une démonstration par la BD de ce que c'est la BD. » (F3, 24 ans)

C'est dans ce contexte qu'il semble que le passage à la bande dessinée numérisée va rencontrer un premier obstacle pour les répondants qui définissent cet objet par le support qui en médiatise l'accès. En d'autres termes, si l'on prend l'exemple des *Schtroumpfs*, *Astérix et Obélix* et autres bandes dessinées patrimoniales, il apparaît qu'elles sont difficilement lues au format numérique, car les expériences vécues par nos répondants avec ce type de bande dessinée ont été réalisées de manière très précoce et très fréquente sur support papier. Les BD numérisées ne semblent ici ne pas réussir à trouver un sens au sein des représentations préalablement construites chez les répondants.

« Bah oui mais un schtroumpf ça se lit en BD pas en tablette. C'est mon approche de la série. C'est ce que je disais, c'est mon habitude de les lire comme ça parce que encore plus que les autres BD [...] ça me ferait bizarre de les avoir en numérique. » (H1, 22 ans)

Dans les cas les plus poussés, la lecture de BD numérisées sur internet n'est parfois même pas rattachée au genre BD, car ces dernières semblent devoir être imprimées, voire reliées pour se voir attribuer ce statut.

« Donc du coup pour toi XKCD⁵¹ ce n'est pas de la bande dessinée ?

Je ne considérerais pas ça comme de la bande dessinée, alors peut-être que la définition que je pourrais donner de la bande dessinée : c'est un truc relativement long, dans lequel il y a de la couleur, non il n'y a pas forcément de couleur parce que je lis des bandes dessinées en noir et blanc, donc c'est quelque chose de relativement long, au moins 50 pages, je ne sais pas, je ne vais pas donner un nombre de pages, en tout cas plus que quelques images comme XKCD et où l'histoire se tient. Clairement XKCD du jour au lendemain c'est carrément différent il n'y a aucune histoire qui se suit, donc oui pour moi l'idée que je me fais d'une bande dessinée... en fait non c'est faux parce qu'il y a des Snoopy, j'ai lu quelque Snoopy et j'ai bien aimé, j'ai pas mal aimé et clairement

⁵¹ XKCD est un webcomic américain : <https://xkcd.com/>

on ne peut pas dire que les histoires se suivent, mais dans tous les cas une bande dessinée c'est quelque chose de suivi, compilé, en fait plus que ça pour moi la bande dessinée c'est quelque chose d'imprimé sur un bouquin, si ce n'est pas imprimé ce n'est pas de la bande dessinée, donc et pareil pour un livre, pour moi un livre ça n'a d'existence que si c'est pas imprimé, si ce n'est pas imprimé pour moi ce n'est pas un livre, la définition est très reliée à l'objet en fait, si l'objet ne correspond pas à ce que j'attends, je ne considère pas ça, même si on pourrait considérer ça comme une bande dessinée, je ne le considère pas parce que je n'ai pas l'objet en tant que tel, pour moi l'objet défini ce que c'est. » (H7, 27 ans)

Plus généralement, il semble que lorsque le genre de bande dessinée a été préalablement associé au support papier, il semble difficile d'accepter de lire autrement et donc sur d'autres supports. Ce même constat peut être réalisé pour d'autres genres de bande dessinée dès que ces derniers ont fait l'objet d'une lecture préalable sous un format papier très tôt au cours de leur enfance ou adolescence.

« [...] Mon manga préféré je continue de l'acheter. Une fois ! Une fois, j'ai téléchargé un scan de ce manga là ! [...] tu vois je le suivais pareil depuis mes douze-treize ans tu vois et là le dernier a mis un an à venir et je m'étais laissé corrompre tu vois j'ai téléchargé un chapitre ! Puis en lisant le chapitre je me suis dit nan ! » (F1, 27 ans)

Néanmoins, la consultation de blogs BD demeure souvent mieux acceptée sur support numérique que les BD patrimoniales, souvent parce que les œuvres ont été découvertes sous cette forme. Cependant, celle-ci n'est pas considérée comme une « BD pure » (H3, 31 ans). Par ailleurs, les répondants semblent avoir une plus grande facilité à passer du support numérique au support papier que l'inverse lorsque cela est possible.

Si la bande dessinée papier est souvent rattachée au monde de l'enfance ou à la matérialité de l'objet livre, les représentations qui y sont associées sont également négatives. En effet, l'image d'un objet culturel rattaché à l'enfance associe cet objet à son pendant négatif, c'est-à-dire « un côté enfantin » (H3, 31 ans) qui semble parfois mal vécu par les répondants.

« J'ai l'impression qu'il y a une espèce d'image « euh... le manga c'est pour les gamins ! » ou un truc comme ça parce que la plupart des gens on leur dit « mangas » bah ils te sortent DBZ ou Love Hina, ce qui n'est pas bon... Donc ils ont dans la tête

DBZ et pour eux DBZ c'était un peu débile hein ? Moi j'aime bien donc... » (F1, 27 ans)

Par ailleurs, la lecture publique de cet objet sous sa forme imprimée semble - en fonction des contextes dans lesquelles elle est réalisée - être socialement marquée. Ce marquage social renvoie souvent à une forme d'illégitimité de cet objet culturel, plus particulièrement auprès de ceux qui ne lisent pas ou très peu de bande dessinée.

« Moi, j'aime bien les BD je préfère ça à un livre, et tu sais quand t'as 27 ans et que tu dis que tu préfères les BD aux livres on te dit : « bon faut lire dans la vie mais bon » et moi je dis bin ouais c'est bien...

C'est de la lecture aussi

Ouais mais c'est pas pareil c'est plus rapide, c'est peut-être-pour ça, les images et tout ça fait moins travailler l'imaginaire...

Moins travailler l'imaginaire ?

Bah le héros il a une tête, tu vois ce qu'il fait alors que tu vois quand tu lis un livre, c'est quand même plus... enfin tu réfléchis plus, tu t'imagines plus d'une façon personnelle comment il est le héros, c'est comme Sherlock Homes ben tout le monde sait qu'il a des lunettes un petit chapeau, mais chacun à le sien quoi ! Alors que la BD de Sherlock Homes bah il a une tête, mais bon je sais pas c'est un kiffe. » (H3, 31 ans)

Parallèlement, lorsque l'on s'intéresse à la matérialité de cet objet culturel - qui est tant appréciée par nos répondants - on retrouve également son pendant négatif : la fragilité de l'objet. En effet, les bandes dessinées sous leur forme papier sont vues par les répondants comme des objets fragiles de par leur forme matérielle (e.g. les couvertures peuvent être abîmées si on les déplace, la lecture peut user les planches).

« Le Watchmen, j'ai dû le sortir une fois de son couvre-livre ! qui est un peu corné ici ! ça m'embête mais bon il a subit déjà deux déménagements, et au moins je suis sûr que là il est toujours très très beau ! Voilà très très joli mieux que le couvre-livre avec ce sticker collé ici là !

Il te gêne le sticker (rire)

Ouais ! bon alors ça ça me gonfle ! ouais « La BÉDÉ qui a inspiré le film ! » Ouais bin trop bien merci ! On est content parfait ! Mais parfois tu te dis je le rangerais bien juste comme ça ! Mais je risque de l'abîmer et il prendra la poussière ! » (H2, 38 ans)

Les bandes dessinées papier de nos répondants sont également associées à certains risques, notamment lorsque les répondants réalisent des prêts entre amis. Si dans la littérature, la bande dessinée est présentée comme support de lien social autant entre auteurs et lecteurs qu'entre lecteurs, dans la pratique, le prêt entre amis est associé à un risque de perte important. Ils doivent alors faire confiance au destinataire de ce prêt, car ce dernier peut involontairement abîmer l'objet ou encore oublier de le rendre.

« C'est des petits trucs, tu sais c'est comme un Tupperware, quand on te prête un Tupperware tu mets combien de temps à rendre un Tupperware qu'on t'a prêté ? »

Un mois

Bah voilà et pourtant tu penses c'est qu'un Tupperware, la BD tu sais très bien que si tu la prêtes tu mets 7 mois avant de la retrouver. Non ça ne se prête pas une BD ... »
(H3, 31 ans).

Ces perspectives dissuadent parfois même toute forme de partage de l'objet, par exemple lorsqu'ils lui associent un attachement personnel *« presque intime »* (H2, 32 ans). Ainsi, le prêt pourra se limiter à les *« laisser lire à la maison et puis c'est tout »* (F2, 47 ans). Ceci apparaît comme d'autant plus paradoxal que le partage entre sociabilités amicales est souvent énoncé comme un point important pour nos lecteurs. Cependant les risques que représente le prêt sont souvent plus forts que la volonté déclarer de partage.

« Du coup c'est plus du tout important de prêter des BD ? »

Maintenant ! Bah regarde sur Internet il y a des scans ! Voilà ! Et si tu les lis, c'est chez moi ! Viens chez moi on va passer l'après-midi tous les deux et on lira ! Je préfère faire ça quand il vient il prend une BD, moi j'en lis une autre puis après on en parle tout de suite c'est plus sympa, mais je pense que si « allez j't'emprunte une BD je te la ramène demain ! » c'est « non ! » (H4, 27 ans)

Le problème du prêt ou plutôt l'échange du contenu numérisé semble se poser de façon différente puisqu'ici peu de risques sont ressentis par les usagers. En effet, l'échange s'effectue par internet soit par l'intermédiaire de communautés de pair-à-pair, soit par mail ou encore par clé USB, plus rarement par des CD gravés. Le risque lié à l'échange de données numériques semble plus perçu dans le cas d'échange pair-à-pair illégaux - puisque ce type d'échanges fait encourir des risques d'amendes.

Plus généralement, dès que l'on s'intéresse à la bande dessinée sous sa forme numérisée, cette dernière est renvoyée aux représentations communément rattachées à internet, au téléchargement et/ou à la protection des données numériques. Ces représentations sont autant positives – celles qui semblent justifier son recours - que négatives – celles qui freinent parfois la mise en place de ces pratiques. La contradiction existant entre certaines de ces représentations peut alors être source de tensions internes chez les répondants, notamment lorsque les pratiques observées semblent contraires aux représentations qu'ils associent par exemple à la bande dessinée imprimée.

Pour prendre un exemple plus précis, le numérique est souvent rattaché à la gratuité. Ainsi, il est peu étonnant de constater que le cas d'achat de bandes dessinées numérisées n'est souvent envisagé que « *si ça se rapproche d'une forme de gratuité* » (H2, 38 ans) ou lorsque les abonnements proposés permettent un accès illimité à un nombre important de bandes dessinées.

« Comment ça se fait alors que tu as acheté les autres en immatériel ?

Les deux autres là ? Ah parce que c'était en promo ! C'était genre 0,9 € la BD, et c'est pas... Bon voilà, un bouquin comme From Hell qui fait je ne sais pas combien de pages, Ok pour cette fois ça ira, puis il était en anglais, tant pis c'est pas grave ça ne me dérange pas au contraire au pire j'apprendrai des trucs, mais il aurait été à 10 € non t'es fou je ne le prends pas, mais si ça se rapproche d'une certaine forme de gratuité oui, sans souci et le peu de comics que j'ai encore en payant, payé sur l'Ipad, c'était une offre où le premier était gratuit, les autres étaient payants et je n'ai pas pris les payants. Je me dis que je trouverai les autres plus tard sur le net et si ça me plaît vraiment je les achèterais. » (H2, 38 ans)

La bande dessinée numérique semble ainsi rejoindre le monde de ce qui est téléchargeable ou streamé - souvent de façon illégale - à la manière des films, musiques, et autres œuvres devant affronter leur numérisation.

Par ailleurs, le numérique est perçu également comme ce qui permet de réduire les contraintes spatio-temporelles qui limitent souvent l'accès à l'œuvre physique. On comprend dès lors que la bande dessinée sous son format numérisé soit associée aux mêmes représentations que celles liées au téléchargement illégal de musique par exemple (Garcia-Bardidia *et al* , 2011), c'est-à-dire : l'immédiateté et l'exhaustivité.

« Non c'est pratique ! Pouvoir tout avoir instantanément » (H2, 38 ans).

« Il y a des sites où t'as tous les eDocuments, tu peux choper ce que tu veux les magazines [en]fin ça va du Capital et t'as aussi un coin avec toutes les BD. T'as même des livres pour ceux qui lisent les livres avec les téléphones. Tu as tout. » (H3, 31 ans)

Cependant, ces valeurs plutôt positives co-existent avec des représentations négatives comme des sentiments :

- de perte de contrôle de la quantité de fichiers téléchargés et réellement lus ou appréciés,

« Ben je les ai pris, je ne les ai pas lues encore, ça c'est peut-être le problème quand tu les as en scans, parce que tu te dis que tu as le temps et que c'est pas grave, tu les liras plus tard » (H1, 28 ans)

- de désocialisation et d'individualisme,

« [Quand tu lis un eBook] t'es là tu as un livre bah OK... mais [...] c'est que pour ta gueule, quoi ! T'es là dans ton coin et tu lis ton eBook seul et voilà » (F1, 27 ans)

- de dépossession qui passe par l'insécurité des données contrairement au support papier qui, même s'il peut être abîmé ou perdu, ne peut être hacké⁵² ou volé.

« [...] Je peux perdre mon PC, je peux perdre mon téléphone ! J'aurais toujours mon bouquin dans un coin je sais en plus que si un mec nous cambriole il va pas chercher mes bouquins ou alors faut qu'il soit fan ! » (H2, 32 ans)

Plus particulièrement, la lecture sur support numérique demeure vécue comme moins « concrète » (H2, 38 ans) et/ou moins « réelle » (F1, 27 ans) contrairement à son support papier, voire peut parfois être ressentie comme incomplète. Par exemple, la lecture d'un scan⁵³ est souvent associée à ce caractère incomplet. Ce dernier semble rattacher à la comparaison d'une expérience de lecture qui serait réalisée sur support papier, qui de par sa matérialité ou de par son contenu participe à l'expérience de lecture d'une part, par son

⁵² Hacker = Pirater

⁵³ Scan désigne une bande dessinée numérisée et mise à disposition de manière le plus souvent illégale sur Internet.

« odeur » (H3, 31 ans), par « le bruit lorsque l'on tourne les pages » (F1, 27 ans), par le « contact presque charnel » (F2, 47ans) de l'objet entre les mains et d'autre part, parce que le format numérique comporte rarement la totalité des « trucs marrants » (H1, 28 ans) et « clins d'œil » (F1, 27 ans) de l'auteur.

Ainsi, la phase de marquage est associée à des représentations très différentes chez les lecteurs interrogés. En plus de comportements souvent variés pour le même consommateur, on retrouve également des représentations multiples, voire contradictoires que les répondants ont de cet objet culturel, de ces supports et des contextes dans lesquels la lecture ou même l'acquisition s'effectue.

Le tableau de synthèse ci-dessous illustre la variété des représentations que nos répondants déclarent avoir de la BD, il rend compte de représentations à la fois positives et négatives que l'objet soit sous sa forme papier mais également numérique.

Tableau 15. Synthèse de la variété des représentations constatée chez nos 15 premiers répondants

		Verbatim	Répondants concernés
Représentations positives du papier	Enfance	« Moi je suis un grand garçon et du coup ouais j'aime les histoires drôles moi j'aime bien les journaux Bugs, c'est la dernière que j'ai achetée et c'est le petit côté nostalgie. Ouais, c'est rigolo les journaux Bugs, les Gobelins pareil c'est des petites histoires, Freaks il y a beaucoup d'humour dedans et voilà Full Metal il y a aussi de l'humour dedans, le seul manga qui est pas comme ça et que j'ai gardé c'est les D. Gray Man et les Doubt » (H4, 27 ans)	H1, H2, F1, F2, H3, H4, H5, H6, F3, F4, H7, H8, H9, F5
	Intime/Charnel	« [Avec l'ordinateur]... t'as pas de plaisir quoi ! tu vois, tu regardes, t'as ta souris, je veux dire t'as pas de contact, avec un livre t'as un contact charnel, avec l'ordi tu ne peux pas te mettre quelque part, dans un fauteuil n'importe où tu vas le lire, où tu rentres dans ta bulle... sur l'ordinateur c'est pas du tout pareil je trouve que voilà c'est un truc froid, glacial c'est pas du tout la même chaleur. » (F2, 47 ans)	H1, H2, F1, F2, H3, H4, H5, F3, H8, H9, H10, F5
	Réelle/matérielle	« Ouais le fait d'avoir le livre, moi j'aime bien le soupeser avoir le nombre de pages et puis la matière des pages et puis là il est imprimé du coup, il est imprimé en ton direct aussi celui-là et puis voilà du coup les couleurs elles sont trop folles et puis et c'est imprimé sur un papier qui vraiment il boit, qui a un grammage spécial, tout est calculé, ça perdrait de qualité je pense sur une tablette. » « Je pense, je ne suis pas non plus réfractaire à la tablette, mais après oui c'est différent, ça pourrait mais il faudrait le concevoir pour tablette [...] voilà c'est le côté interactif je trouve qui est intéressant qui rajoute un truc en plus, mais après on perd le côté matériel que j'aime bien que je t'avais dit. Le côté matériel ? mais la tablette a aussi un côté matériel... Ouais mais c'est juste un écran quoi, c'est toujours le même matériel là c'est vraiment il y a un	H1, H2, F1, H3, H4, H5, H6, F3, F4, H7, H8, H9, H10, F5

		monde entre ce papier, cette impression là et ça quoi, sur tablette bah ce serait pareil, il y aurait juste, bah le dessin serait différent, il y aurait juste le dessin qui serait différent on ne pourrait pas voir les deux livres (F3 24 ans)	
Représentations négatives du papier	Risque dans le partage	« Du coup c'est plus du tout important de prêter des BD ? Maintenant ! Bah regarde sur Internet il y a des scans ! Voilà ! Et si tu les lis, c'est chez moi ! Viens chez moi on va passer l'après-midi tous les deux et on lira ! Je préfère faire ça quand il vient il prend une BD, moi j'en lis une autre puis après on en parle tout de suite c'est plus sympa, mais je pense que si « allez j't'emprunte une BD je te la ramène demain ! » c'est « non ! » En scan pas de souci je te le donne mais non (rire) Nan, mais voilà c'est nan ! C'est un prix, c'est voilà si c'est perdu, c'est pas dit que la personne me rembourse ou me les rachète parce que même sans les rembourser juste les racheter bah voilà « il te manque 4 tomes, je t'ai perdu bah le tome 2, le tome 3 bah ok bah je te les rachète » Réparation ! » (H4, 27 ans).	H1, H2, F2, H3, H4, H8, H9, H10
	Enfantin	« J'ai l'impression qu'il y a une espèce d'image « euh... le manga c'est pour les gamins ! » ou un truc comme ça parce que la plupart des gens on leur dit « mangas » bah ils te sortent DBZ ou Love Hina, ce qui n'est pas bon... Donc ils ont dans la tête DBZ et pour eux DBZ c'était un peu débile hein ? Moi j'aime bien donc... » (F1, 27 ans)	H1, H2, F1, H3, H4, H5, H6, F4, H7, H8, H9, F5
	Fragile	« Le Watchmen, j'ai dû le sortir une fois de son couvre-livre ! qui est un peu corné ici ! ça m'embête mais bon il a subit déjà deux déménagements, et au moins je suis sûr que là il est toujours très très beau ! Voilà très très joli mieux que le couvre-livre avec ce sticker collé ici là ! Il te gêne le sticker (rire) Ouais ! bon alors ça ça me gonfle ! ouais « La BD qui a inspiré le film ! » Ouais ben trop bien merci ! On est content parfait ! Mais parfois tu te dis je le rangerais bien juste comme ça ! Mais	H1, H2, F2, H3, H4, H5, H7, H8, H9, H10

		je risque de l'abîmer et il prendra la poussière ! » (H2, 38 ans)	
	Illégitime	« Moi, j'aime bien les BD je préfère ça à un livre, et tu sais quand t'as 27 ans et que tu dis que tu préfères les BD aux livres on te dit : « bon faut lire dans la vie mais bon » et moi je dis ben ouais c'est bien... C'est de la lecture aussi Ouais mais c'est pas pareil c'est plus rapide, c'est peut-être-pour ça, les images et tout ça fait moins travailler l'imaginaire... Moins travailler l'imaginaire ? Bah le héros il a une tête, tu vois ce qu'il fait alors que tu vois quand tu lis un livre, c'est quand même plus... enfin tu réfléchis plus, tu t'imagines plus d'une façon personnelle comment il est le héros, c'est comme Sherlock Homes ben tout le monde sait qu'il a des lunettes un petit chapeau, mais chacun à le sien quoi ! Alors que la BD de Sherlock Homes bah il a une tête, mais bon je sais pas c'est un kiffe. » (H3, 31 ans) « Si tu essayes d'amener la conversation « manga » et que t'es pas sûre que la personne en face est réceptive, t'as quand même un risque, un risque d'être classé tu vois en « débile » quand même ou en « bout de merde ! » à la limite... donc c'est pas évident... » (F1, 27 ans)	H1, H2, F1, H3, H4, H5, H6, F4, H7, H8, H9, H10, F5

		Verbatim	Répondants concernés
Représentations du numérique positive	Gratuité	« En fait, c'est ça qui est impressionnant je trouve, c'est que ça c'est gratuit sur Internet ! tu peux tout lire du début à la fin, sans entrave » (F5, 28 ans) « Et tu ne les as jamais payé du coup en immatériel ? Si une ou deux et sinon je télécharge et si ça me plait j'achète mais en bouquin. En bouquin ? Oui. Comment ça se fait alors que tu as acheté les autres en immatériel ? Les deux autres là ? Ah parce que c'était en promo c'était genre 0,9 € la BD et c'est pas bon voilà un bouquin comme From Hell qui fait je ne sais pas combien de pages Ok pour cette fois ça ira puis il était en anglais tant pis c'est pas grave ça ne me dérange pas au contraire au pire j'apprendrai des trucs, mais il aurait été à 10 € non t'es fou je ne le prends pas, mais si ça se rapproche d'une certaine forme de gratuité oui, sans souci et le peu de comics que j'ai encore en payant, payé sur l'Ipad c'était une offre où le premier était gratuit les autres étaient payants et je n'ai pas pris les payants je me dis que je trouverai les autres plus tard sur le net et si ça me plait vraiment je les prendrai. » (H2, 38 ans)	H1, H2, F1, F2, H3, H4, H5, H6, F3, F4, H7, H8, H9, H10, F5
	Immédiateté	« T'as pas besoin de cette disponibilité ? Non, la disponibilité elle est sur le net de toute façon si vraiment je ne trouve pas bah je me dis que ce n'est pas grave aujourd'hui c'est pas un gros souci de télécharger tout ça, ça va vite ! » (H2, 38 ans)	H1, H2, F1, H3, H4, F5

	Exhaustivité	« Et maintenant il y a le numérique (me montre son Smartphone) et du coup bah Marvel notamment et je sais pas s'ils font ça DC j'ai pas trop regardé, j'ai un ami qui achète un peu tout ce qui est DC comics, donc je vais lui piquer (rire) ouais il y a Marvel et tout et du coup c'est beaucoup plus facile d'aller sur Internet et à les consommer en gros, c'est ça consommer tout une série, tout est à disposition, donc il y a tous les vieux, les premiers Xmen de 63 si je dis pas de bêtise, qui sont dispo sur l'appli Marvel je sais pas quoi Illimited et tu peux les lire » (F5, 28 ans) « Ouais, on va dire tu vois tous les sites que tu peux trouver sur Internet, y a des sites où t'as tous les eDocuments que tu peux choper ce que tu veux les magazines fin ça va du Capital et t'as aussi un coin avec toutes les BD. T'as même des livres pour ceux qui lisent les livres avec les téléphones tu as tout, c'est gratuit donc ... » (H3, 31 ans)	H1, H2, F1, F2, H3, H4, H5, H6, F3, F4, H7, H8, H9, H10, F5
Représentations négatives du numérique	Dépossession	« Mais après les scans je ne sais pas si tu sais ils les enlèvent au bout d'un moment et c'est lié à ce que je te disais tout à l'heure ils te laissent peut-être les cent derniers chapitres de scans au maximum à chaque fois parce que ça doit concorder avec la date à laquelle il sort le volume quoi donc les scans tu ne les as pas régulièrement c'est pour ça que je les DL au moins je suis sûr de les avoir moi parce que après si tu veux les relire bah après tu l'as dans le baba. » (H1, 28 ans)	H1, H2, F1, H3, F4, H8, H9
	Désocialisation/ Individualisme	« Non je n'ai jamais eu un ebook entre mes mains non, j'ai déjà vu des gens en utiliser mais voilà... [Et ?] Bah ça m'a pas particulièrement enthousiasmé non ! En plus, il y a un truc qui est qui peut être intéressant je viens d'y penser c'est que quand tu sors un livre par exemple dans un lieu public - c'est pareil quand t'as un livre de poche ou une BD - tu vas le lire dans le train dans le bus ou dans une salle d'attente par exemple - et de la même façon que je mets un	H1, F1, H4, H6, H8, H9, H10, F5

		T-shirt Manowar - des fois tu vois il y a des gens qui regarde la couverture et qui vont engager la conversation sur ce livre donc [...] ça peut avoir un impact social, ou bien [tu lis un eBook] t'es là tu as un livre bah OK... mais [...] c'est que pour ta gueule, quoi ! t'es là dans ton quoi et tu lis ton eBook seul et voilà » (F1, 27 ans).	
	Contrainte de lecture et gestion des données	« Moi j'aime bien quand j'achète un truc avoir la version réelle pouvoir le toucher je sais qu'il y a pas mal de gens c'est comme ça maintenant je sais que t'as les nouveaux trucs là les livres multimédia je ne sais pas comment ça s'appelle les trucs les livres numériques je trouve ça nul parce que quand tu lis un bouquin t'as pas besoin de te dire ah oui y a plus batterie y a plus de piles ou je sais pas quoi tu t'embêtes pas à ça quand tu lis un bouquin c'est pas pour te dire c'est tactile c'est cool ! tu ne penses pas à ça t'es dans ton histoire quoi fin je sais pas et puis même t'as la luminosité parfois quand tu lis un bouquin c'est pour te détendre c'est parce que t'as passé une journée au taff un truc comme ça donc si tu te mets sur un écran lumineux un truc comme ça qui vas encore te bousiller les yeux et que t'as mal au crâne c'est quoi l'intérêt quoi !? » (H1, 28 ans) « Tu lis dans le train ? Oui dans le train parce que j'ai mon PC, j'ai une heure donc quand je prends une bédé ça m'arrive de temps en temps une fois tous les mois pour te donner un ordre d'idée, et épuiser le stock que l'on m'a donné, tout ce que j'ai je n'arriverai pas à le lire en toute une vie, c'est assez clair. » (H5, 27 ans)	H1, H2, F1, F2, H3, H4, H5, F3, F4, H7, H8, H9, H10, F5

Finalement, il apparaît que les opérations d'appropriation telles que considérées en marketing expérientiel sont ici insuffisantes pour comprendre les raisons sous-jacentes de l'échec ou de la réussite de leur immersion dans cette expérience. En effet, pour une même œuvre, un même support et parfois une même situation, l'immersion peut ou non réussir. Plus surprenant encore, cette immersion ne semble pas systématiquement nécessaire ou désirée par les répondants que nous avons interrogés.

3^{ème} Constat. Des expériences socialisatrices plurielles

Parallèlement, cette première analyse admet l'importance que prennent encore aujourd'hui la famille et l'école dans la construction des modes de consommation de la bande dessinée (Bourdieu, 1979a). En effet, ces cadres sont fréquemment déclarés comme les lieux de sa découverte ou de l'apprentissage de sa lecture. Souvent, les parents de nos répondants soit leur achetaient des périodiques de BD ou des BD, soit avaient déjà constitué leur propre collection.

« Boule et Bill, Astérix, Gaston Lagaffe,... je les avais tous. Souvent ce que ma mère faisait c'était quand la bibliothèque vendait des livres, lorsqu'ils en ont trop tu sais parfois ils les vendent, et la BD était à un ou deux euros. Ma mère les récupérait et elle récupérait des trucs que soit je n'avais pas lu, soit que j'aimais bien justement. Quand elle voyait qu'il me manquait le numéro trois, elle voyait s'ils le vendaient et là elle les récupérait. » (H3, 31 ans)

L'acquisition de ce goût pour la BD commence donc souvent au domicile familial des répondants et semble se réaliser en partie par familiarisation (Bourdieu, 1979). Cette familiarisation peut être favorisée par exemple par la présence de BD. Ceci rappelle l'effet d'Arrow généralisé décrit par Bourdieu (1979p.4) où la simple présence d'objets culturels dans l'environnement a un effet éducatif.

« Mon père avait beaucoup de Picsou, de Mickey. Il appelait les toilettes « le salon de lecture », il mettait tout ça là-dedans, donc quand t'allais aux toilettes t'avais toujours quelque chose à lire, c'était super sympa » (H2, 38 ans)

Pour autant, le rôle socialisateur de la famille ne se limite pas à celui des parents mais s'étend aux différents membres qui la constituent. A titre d'exemple la fratrie ou encore plus tard leur

conjoint (Ladwein *et al.*, 2009). Nos répondants décrivent également le rôle de membres de la famille peut-être plus lointaine composée de leurs oncles, cousins ou encore leurs grands-parents dont l'influence ne peut être négligée (Derbaix *et al.*, 2015).

*« Tu vois c'est mon frère qui m'avait conseillé Bleach et Full Metal Alchemist aussi. »
(F2, 22 ans)*

«- Et là y a pas très longtemps je me suis remis à lire des BD et des comics. Les Marvel que j'avais jamais lu plus que ça, à part quand j'étais petit, j'ai eu la chance d'avoir un oncle qui avait une collection assez impressionnante de Strange.

- D'accord.

- Toute la firme Marvel, les Xmen, Spiderman et que ma grand-mère avait gardé et du coup je lisais ça quand j'étais chez mes grands-parents. » (H4, 27 ans).

Si la socialisation à la consommation de bande dessinée décrite ici est souvent verticale, on constate l'importance du rôle des pairs (Damay et Guichard, 2015 ; de la Ville et Tartas, 2011) par une socialisation horizontale, mais également celle du rôle prescripteur des enfants sur les parents (Gollety, 2004 ; Brée, 1990). Cet inversement se constate encore à l'âge adulte par exemple l'achat de certains répondants de bandes dessinées susceptibles de plaire à leurs parents.

« - Là dernièrement quand je vais acheter des BD c'est plus pour offrir à des gens que pour moi. En fait, ce que j'aime bien par exemple quand on fait des cadeaux de Noël, bah là c'est bientôt, j'aime bien essayer de faire découvrir des trucs que les gens n'auraient pas été chercher eux-mêmes [...].

- Tu offres des BD pour...

- Bah ma mère par exemple, elle aime bien, d'ailleurs il faut que je pense à ce que je vais lui offrir, parce que elle pareil, tous les Dupuis c'est mort avec le Journal de Spirou, je ne vais pas lui offrir un tome « ah bah ouais super je l'ai lu il y a un mois déjà » donc du coup j'essaye de lui offrir des trucs un peu différents. » (F5, 28 ans)

Le cadre scolaire est également cité pour son rôle dans les pratiques de lecture par exemple lorsque ce médium est utilisé par des enseignants pour assurer leurs cours.

« Je ne vais au salon du livre que pour Boulet (un auteur de blog BD) sauf une fois où j'en ai vu un en plus que je connaissais [...] alors je ne sais jamais comment ça se dit exactement Alcibiade Didascaux, Albiciade Didascaux, je sais plus. C'est un truc, il faudrait que je retrouve le dessin (commence à chercher sur son Smartphone). En fait, le dessin est assez particulier [...] et je connais parce que ma prof de latin en sixième utilisait cette BD. Oui, c'est ça Alcibiade Didascaux. Elle utilisait beaucoup cette BD pour nous parler d'histoire, (regarde quelques planches sur son Smartphone) ça je l'ai lu c'est sûr ! » (F5, 28 ans)

Pour autant, les cadres socialisateurs décrits par nos répondants sont bien plus variés que ceux cités précédemment. En effet, les répondants interrogés évoquent également le rôle déterminant qu'ont pu avoir d'autres institutions culturelles, voire même religieuses ou politiques.

« Mickey c'est de zéro à six ans quoi donc quand t'as plus de six ans faut pas que t'achètes un Mickey quoi, donc j'ai abandonné très vite Mickey pour Tintin. J'ai fait un crochet par [Cœur] Vaillant parce que j'étais en patronage, j'habitais Versailles, je ne pouvais être qu'en patronage catholique donc là il y avait [Cœur] Vaillant, il n'était pas question d'avoir un autre journal ! Après, quelque temps après, j'ai habité à Bayeux et là il y avait pas choix là il y avait Pif parce que c'était les jeunesses communistes.

- Donc t'es passé de [Cœur] Vaillant à Pif ?

- Oui, pas le choix mais Michel Vaillant j'aimais vraiment bien, c'était beau, c'était grandiose tout ça, Pif c'était plus contestataire quoi plus engagé. Bah c'est-à-dire que à Bayeux, il y avait les scouts et il y avait les Vaillants, ils s'appelaient les Vaillants, mais les scouts c'était en haut du village et moi j'habitais en bas, et en bas c'était les jeunesses communistes. J'aurais pu être scout hein (rire) » (H8, 71 ans)

Les cadres socialisateurs marchands ou non-marchands sont également reconnus par nos répondants pour leur rôle passé ou présent dans la constitution ou le développement de leurs

goûts pour la BD, par exemple les bibliothécaires ou les vendeurs de BD (Cochoy, 2011, Damay et Guichard, 2015).

« - Comme une bonne bière par exemple ?

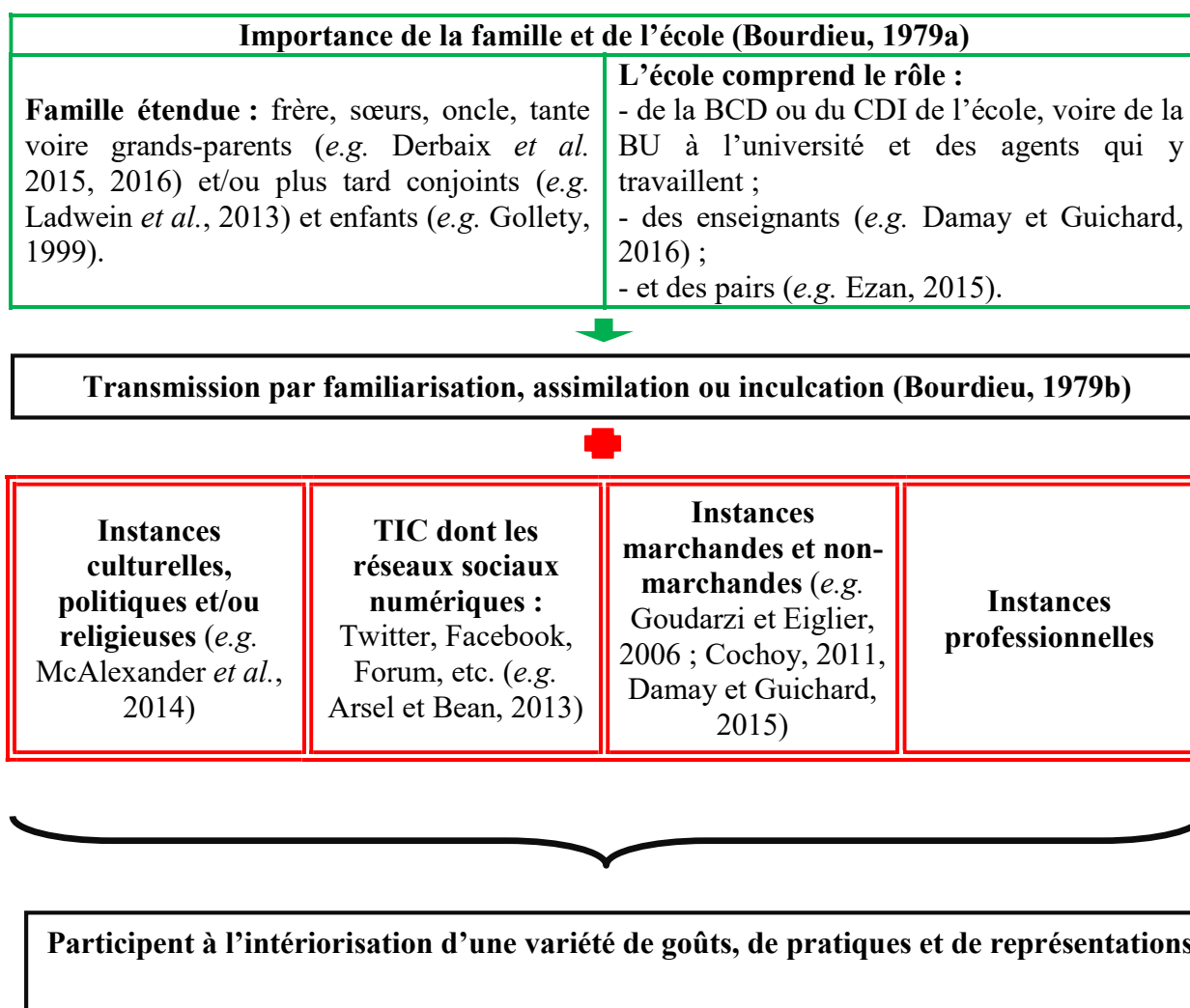
- Ouais, c'est ça, même les bières ! Je suis désolée, mais si tu aimes telle bière ce n'est pas sur Internet que je vais chercher quelle autre bière pourrait me plaire ! Là, je vais demander au barman ou au vendeur de la boutique bah ouais « quelle autre bière vous me conseillez qui ressemble à celle-là ? Enfin qui est dans le style de celle-là ? » Pour les mangas et les livres c'est pareil, tu vas demander au libraire ou à un autre fan que tu connais et tu sais qu'il en connaît suffisamment pour te donner un bon conseil, je n'ai jamais cherché sur Internet « manga style Berserk » tu vois ? » (F1, 27 ans)

Les réseaux sociaux numériques comme Twitter ou Facebook apparaissent comme une forme particulière de socialisation qui fait écho aux résultats d'Arsel et Bean (2013) concernant les espaces de discussion sur internet. Plus largement, internet semble permettre à certains de nos répondants de développer leurs goûts et leurs représentations de ce qu'est une BD.

« J'aime internet, ça permet de découvrir des gens, d'ailleurs c'est avec Boulet [auteur de blog BD] que mon aventure du numérique a commencé, je ne sais même pas comment j'ai atterri sur son blog [...] et puis au bout d'un moment il a dit « Oh je suis sur Twitter ! Vous pouvez me suivre sur tweeter ! » Donc je me suis inscrite sur Twitter pour suivre Boulet parce qu'il y avait des dessins qu'il ne postait que là. Puis finalement, je n'utilise plus Twitter que pour ça, mais du coup il parlait d'autres dessinateurs qu'il aimait bien, des gens avec qui il travaillait, [...] tu découvres d'autres gens au final, c'est marrant. » (F5, 28 ans)

La figure ci-dessous propose une synthèse de la variété des cadres de la socialisation identifiés.

Figure 14. Synthèse des différents cadres socialisateurs intervenant dans la constitution de goûts et pratiques culturelles plurielles.



Conclusion du chapitre III.

En conclusion, les constats issus de l'analyse des quinze premiers entretiens permettent de souligner l'importance de rendre compte de la variété des goûts, des représentations et des pratiques des consommateurs de bande dessinée, sans nier pour autant l'influence de la multiplicité des cadres responsables de leur construction. Ceci implique la prise en compte systématique d'instances socialisatrices plus variées, mais également leur articulation (Arsel et Bean, 2013 ; McAlexander *et al.*, 2014 ; Saatcioglu et Ozanne, 2013, Skandalis *et al.*, 2015). En effet, leur arrivée parfois très précoce au cours de la trajectoire des consommateurs semble nuancer l'importance de la socialisation primaire qui permettrait de comprendre leur possible variabilité.

L'approche dispositionnaliste et contextualiste de Lahire (2001, 2004, 2005, 2012, 2013) semble permettre de répondre à cette exigence. En effet, l'auteur propose d'expliquer la variabilité des comportements et des représentations individuelles par la description et l'analyse de l'ensemble des cadres socialisateurs (école, famille, amis, travail...) que le consommateur de produits culturels est amené à traverser au cours de sa trajectoire (Lahire, 2002, 2005). La sédimentation des expériences socialisatrices est entrevue comme déterminante, mais potentiellement dissonante du fait d'une société hautement différenciée et en régime de concurrence éducative (Lahire, 2013). La socialisation est entrevue ici dans toute sa complexité, puisqu'elle est vue dans sa double dimension c'est-à-dire diachronique (contextes socialisateurs passés) et synchronique (contextes socialisateurs présents) (Lahire, 2002, 2005, 2013). Ce faisant, la variété des pratiques observables est entrevue selon cette perspective - non plus comme le résultat de la rencontre d'un *habitus* relativement homogène et d'un champ ou encore comme une liberté retrouvée par les consommateurs - mais comme la rencontre entre des dispositions à croire et à agir, qui se retrouvent en concurrence et qui s'actualisent ou se mettent en veille dans un contexte donné, en fonction de rapports de force internes (le poids des dispositions) et externes (le poids du contexte) (Lahire, 2013).

En d'autres termes, la mobilisation de ce cadre théorique permettrait donc de comprendre :

- (1) l'existence d'une variabilité individuelle des comportements et de représentations pour une même pratique qui serait socialement multi-déterminée, comme cela semble être le cas pour les pratiques de lecture d'une BD,

- (2) les tensions exprimées entre des dispositions à croire (représentations) et à agir (pratiques observables), par exemple quand une disposition à croire à l'importance du partage qui ne s'exprime pas en contexte,
- (3) ou encore l'existence de styles de pratiques différents pour un même contexte à partir de dispositions différentes (Trizzulla *et al.*, 2016).

Le prochain chapitre aura pour objectif d'explicitier le positionnement de cette recherche tant d'un point de vue épistémologique que théorique. Puis, il présentera la méthodologie mise en place pour comprendre les modalités de constitution et l'actualisation de modes de consommation culturelle pluriels.

Chapitre IV. Méthodologie de la recherche

Ce chapitre vise à présenter - dans un premier temps - le positionnement de cette recherche doctorale. Ce dernier sera explicité tant d'un point de vue épistémologique qu'au sein des recherches issues de la CCT (Arnould et Thompson, 2005, 2007). Ceci permettra de comprendre dans quelle mesure la perspective dispositionnaliste et contextualiste :

- demeure affiliée au structuralisme constructiviste bourdieusien, notamment de par la vision qu'elle offre du consommateur culturel pluriel.
- s'insère au sein de la tension structure-agence identifiée par Arnould et Thompson en CCT (2007), de par l'intérêt qu'elle porte à l'échelle individuelle d'observation sans pour autant renier l'importance du rôle joué par les structures sociales lors de la formation de ces consommateurs pluriels.

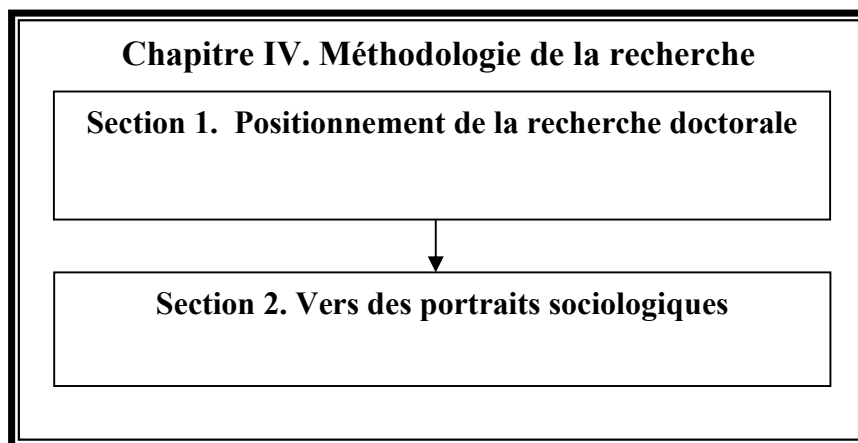
Dans un second temps, ce chapitre a pour objectif d'explicitier la méthodologie de la seconde étape de ce travail de recherche. La méthodologie des portraits sociologiques sera pour cela discutée au regard de méthodologies qui lui sont proches en recherche sur la consommation : les histoires de vie et les récits de vie. Si ces dernières sont plus régulièrement mobilisées dans notre champ, elles n'accordent ni :

- le même statut à l'individu,
- le même statut à la connaissance produite,
- la même posture que le chercheur doit adopter pour l'analyse des données collectées.

Les portraits sociologiques proposés par Lahire (2005) semblent plus à même de préciser, non seulement les modalités de construction de pratiques culturelles plurielles, mais également l'identification de leurs effets en contextes, c'est-à-dire les dispositions acquises à l'échelle individuelle et les contextes qui permettent leur actualisation, leur mise en veille, voire leur disparition.

Néanmoins, cet outil semble devoir faire l'objet d'adaptations en recherche sur la consommation, notamment en ce qui concerne la construction des thématiques à aborder avec les répondants. Dans ce sens, les modalités plus pratiques de la méthodologie seront

finalement explicitées et cela tant en termes de construction des guides d'entretien nécessaires à la réalisation des portraits sociologiques, que des modalités de collecte, de codage et d'analyse des matériaux collectés.



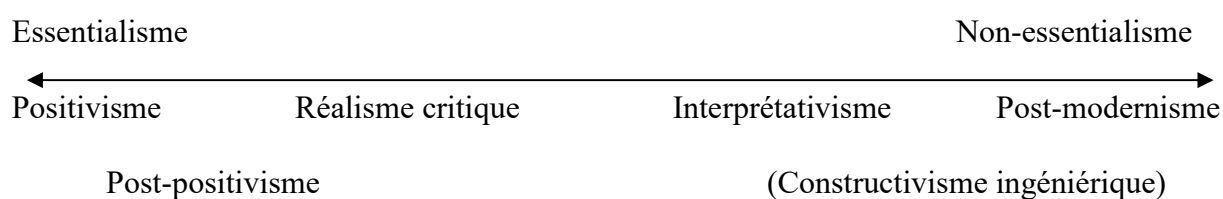
Section 1. Positionnement de la recherche

Cette section a pour objectif de présenter de manière plus précise d'une part, le positionnement épistémologique de cette recherche doctorale et d'autre part, le positionnement théorique de ce travail au sein des recherches de la *Consumer Culture Theory*. Si les épistémologies mobilisées tant en sciences sociales qu'en sciences de gestion sont nombreuses, la recherche doctorale ici présentée ne peut de par son cadre théorique qu'être apparentée au structuralisme génétique ou constructiviste de Bourdieu (Bourdieu, 1980 ; Frère, 2008), et ce faisant appartenir aux travaux plus récents de la CCT qui discutent la tension existante entre les structures susceptibles d'influencer les modes de consommation à l'échelle individuelle et le caractère agentique de ce dernier⁵⁴ (Arnould et Thompson, 2005 ; 2007).

Sous-section 3.1. Positionnement épistémologique de la recherche

Comme toute science sociale, les épistémologies des sciences de gestion sont au cœur de lignes de tensions ontologiques et épistémiques (Thietart *et al.*, 2007). D'un point de vue ontologique, elles peuvent être situées sur un continuum allant des visions essentialistes aux non-essentialistes de ce qu'est la réalité (Thietart *et al.*, 2014). En d'autres termes, considère-t-on l'objet de notre recherche comme indépendant du regard qu'on lui porte ? C'est-à-dire a-t-il une essence propre ou au contraire s'agit-il d'une (co-)construction ? Est-il nécessairement soumis à une relation d'interdépendance avec le sujet qui tente de l'appréhender ? (cf. Figure 15 ci-dessous).

Figure 15. Conception du réel et paradigme épistémologique, adaptée de Thietart *et al.* (2014)



⁵⁴ Ici le terme agentique renvoie à l'*agency* c'est-à-dire à la capacité qui est reconnue au consommateur de saisir les ressources offertes par le marché comme des objets participants à la mise en place de projets identitaires.

Notre recherche se situe au cœur de ces tensions, puisqu'ici on ne nie pas la dépendance existante entre le sujet (le chercheur) et son objet de recherche (les modes de consommation culturelle de la bande dessinée), bien au contraire. Le choix même du terrain et la façon de l'aborder –c'est-à-dire l'intérêt du chercheur pour la/les lecture(s) de la bande dessinée et les cadres de constitution de ces pratiques - sont certainement le fruit de la trajectoire sociale du chercheur que seule une auto-socioanalyse permettrait de reconstruire (Bourdieu, 2004 ; Bah *et al.*, 2015).

De manière très succincte, l'intérêt porté à cet objet est le produit d'une part, du développement d'une appétence particulière pour la lecture de bande dessinée encouragé par le cadre scolaire et le cadre de mes sociabilités amicales et familiales (*e.g.* cours de latin initié avec une BD rédigée en langue latine ; prêts d'amis ; frère aîné amateur de mangas, etc.) et d'autre part, l'intérêt managérial de ce terrain a été renforcé par des rencontres avec des auteurs et éditeurs du 9^{ème} art dans le cadre professionnel (*e.g.* organisation de deux festivals de l'édition indépendante en 2012 puis en 2013).

En ce qui concerne la façon d'appréhender cet objet, elle a été probablement influencée d'une part, par les rencontres réalisées avec des chercheurs ayant une appétence particulière pour les recherches s'intéressant aux comportements de consommation culturelle à l'heure de la digitalisation de leurs contenus (*e.g.* première communication réalisée sur le téléchargement illégal de musique en première année de Master Marketing et Vente sous la direction de M. Garcia-Bardidia) et d'autre part, par les lectures variées d'articles ou livres s'intéressant à la consommation culturelle.

Ainsi, il semble que supposer le caractère acontextuel du regard porté sur l'objet serait pour le moins hasardeux et ce dans la réalisation de toute recherche puisqu'il ne permettrait pas de prendre le recul nécessaire à l'analyse des données collectées. Le chercheur ne peut nier qu'il est lui-même le fruit d'un espace social qui le structure et façonne la vision qu'il a du monde social et donc de celle qu'il a de l'objet qu'il tente d'observer (Ibid.).

A l'inverse, postuler de la dépendance ou de l'interdépendance sujet-objet ne justifie en rien l'adoption d'un positionnement qui porterait uniquement son attention au subjectivisme (Linnet et Askegaard, 2011), qui ne ferait que rapporter les connaissances pratiques du social incorporé par les agents. En effet, comme l'énonçait Bourdieu (2015), le travail du théoricien ne doit ni adopter une position purement objectiviste qui l'inciterait à se détacher des éléments empiriques de sa recherche ni se contenter des éléments qui en sont issus. Le travail

du chercheur doit entreprendre un double mouvement d'objectivisme, qui lui permet de prendre du recul sur son objet et entrevoir ainsi les structures ou les forces qui pèsent sur l'objet de ses recherches - et de subjectivisme qui consiste à mettre à l'épreuve empirique l'analyse qu'il en a réalisée. Seul ce double mouvement permet au chercheur d'objectiver une forme de connaissance sur son objet (Bourdieu, 1972, 1980).

Ainsi, pour reprendre les termes exacts de Bourdieu (1987 p.5), le structuralisme constructiviste comprend « par structuralisme ou structuraliste [l'existence] des structures objectives indépendantes de la conscience et de la volonté des agents, qui sont capables d'orienter ou de contraindre leurs pratiques ou leurs représentations. Par constructivisme, [...] qu'il y a une genèse sociale d'une part, des schèmes de perception, de pensée et d'action qui sont constitutifs de ce que [il] appelle *habitus* et d'autre part, des structures sociales, et en particulier de ce que [il] appelle des champs. » Le positionnement épistémologique de Bourdieu est donc très dépendant de la théorie de l'action qu'il propose. Le tableau ci-dessous permet de situer le positionnement épistémologique de cette recherche doctorale.

Tableau 16. Positionnement de la recherche doctorale

Nature de la réalité	Nature du lien entre objet et sujet	Vision du monde sociale	Nature de la connaissance produite	<i>Paradigmes épistémologiques</i>
Essentialiste	Indépendance	Déterministe	Objective	<i>Positivisme</i>
Non-essentialiste	Interdépendance	Structures structurées et structures structurantes	Processus d'objectivation et de subjectivation	<i>Structuralisme constructiviste</i>
Non-essentialiste	Interdépendance	Non-déterministe	Subjective	<i>Constructivisme</i>

Cependant, si le positionnement de cette recherche est clairement à mettre du côté du structuralisme génétique de Bourdieu (1980), il s'en distingue légèrement du fait de son échelle d'observation. En effet, cette recherche ne se situe pas à l'échelle du champ et des

agents qui le construisent, le reproduisent et le portent, mais à l'échelle inter- puis intra-individuelle. Cette approche ne nous permet donc pas d'entrevoir les jeux qui se jouent à l'échelle de l'espace social global, mais s'intéresse aux cadres, institutions, groupes et agents de la socialisation qui participent à la constitution d'inclinations ou dispositions à agir et/ou à croire d'une certaine façon les objets et les choses dans des contextes d'interactions (Bourdieu, 2015 p. 541) à l'échelle individuelle. Cette échelle d'observation particulière situe nécessairement ce travail de recherche doctorale au cœur de la ligne de tension structure-agence identifiée par Arnould et Thompson en 2007.

Sous-section 3.1. Positionnement de la recherche en CCT

La *Consumer Culture Theory* regroupe un corpus de travaux en recherche sur la consommation relativement hétérogène. Cette diversité des regards porte sur l'individu consommateur - tour à tour acteur, agent, bricoleur etc. (Özçağlar-Toulouse et Cova, 2010) – mais aussi sur les paradigmes épistémologiques mobilisés ou encore sur les méthodologies que les chercheurs de ce courant adoptent (Arnould et Thompson, 2005, 2007). Si comme toute recherche, d'après ces auteurs, les travaux de la CCT, se trouvent être interprétatifs - dans le sens où quel que soit la nature des données collectées (numériques ou issues de discours), elles nécessitent une interprétation de la part du chercheur –ces recherches n'appartiennent pas nécessairement au courant postmoderne et n'adoptent pas systématiquement des approches méthodologiques qualitatives (*Ibid.*).

Cependant, les recherches qui se réclament de ce courant semblent converger vers un objectif commun, celui d'une meilleure compréhension de la complexité de la constitution sociale des représentations, des significations, des rites, plus largement des modes de consommation des individus à partir des ressources matérielles (*e.g.* produits) et immatérielles (*e.g.* symboles) mises à disposition par le marché et cela à différentes échelles d'observation macro, meso ou micro (Arnould et Thompson, 2005, 2007 ; Özçağlar-Toulouse et Cova ; 2010).

En 2005 puis en 2007, Arnould et Thompson ont proposé une synthèse des différents axes de recherche se situant au sein de ce courant. Ce dernier est constitué selon les auteurs de quatre axes principaux et de quatre sous-axes qui soulignent le caractère poreux de cette catégorisation. Ils distinguent ainsi les recherches s'intéressant aux :

1. Cultures de marché.

Le consommateur est entrevu comme un producteur de culture ou de sous-culture de consommation. Ces recherches portent par exemple sur la façon dont les individus se réunissent sous la forme de communautés autour d'un intérêt commun (de marque ou de fan), sur la façon dont ils créent des liens, des rites ou encore de la valeur autour de produits détournés ou proposés par le marché lui-même (e.g. Amine et Sitz, 2006 ; Arnone et Decrop, 2011 ; Cova, 2006 ; Cova et Dalli, 2018 ; Kozinets, 2002 ; Schouten et McAlexander, 2002).

2. Stratégies interprétatives des consommateurs.

L'individu consommateur y est vu comme un acteur qui accepte ou au contraire rejette volontairement les messages provenant du marché. Ces recherches s'intéressent par exemple aux comportements de résistance du consommateur face au marché, à la consommation collaborative, aux comportements de consommation responsable, ou encore sur les différentes figures du consommateur producteur, etc. (e.g. Cova, 2008, Cova et Dalli, 2008, 2009 ; Özçağlar-Toulouse, 2005, 2009 ; Roux, 2007).

3. Projets identitaires des consommateurs.

Ces recherches appréhendent le consommateur comme un acteur de sa consommation. La consommation est considérée comme une ressource d'affirmation ou de création de soi. Les travaux de ce programme de recherche s'intéressent par exemple à la façon dont le consommateur mobilise les ressources du marché pour exprimer son projet identitaire voire le créer en fonction des situations dans lesquelles il est amené à évoluer (e.g. Belk, 1988 ; 2015 ; Torché, 2016). Ils permettent de souligner le caractère complexe, fragmenté, voire contradictoire de l'identité exprimée par le consommateur.

4. Cadres socio-historiques de la consommation.

Les recherches appartenant à ce programme envisagent les comportements de consommation dans une perspective plus déterministe. Elles cherchent en effet à systématiquement appréhender les structures sociales qui pèsent- et donc participent - à la construction des comportements et des représentations de la consommation *via* les classes sociales, les communautés, le genre ou l'ethnie. Elles tentent par exemple de

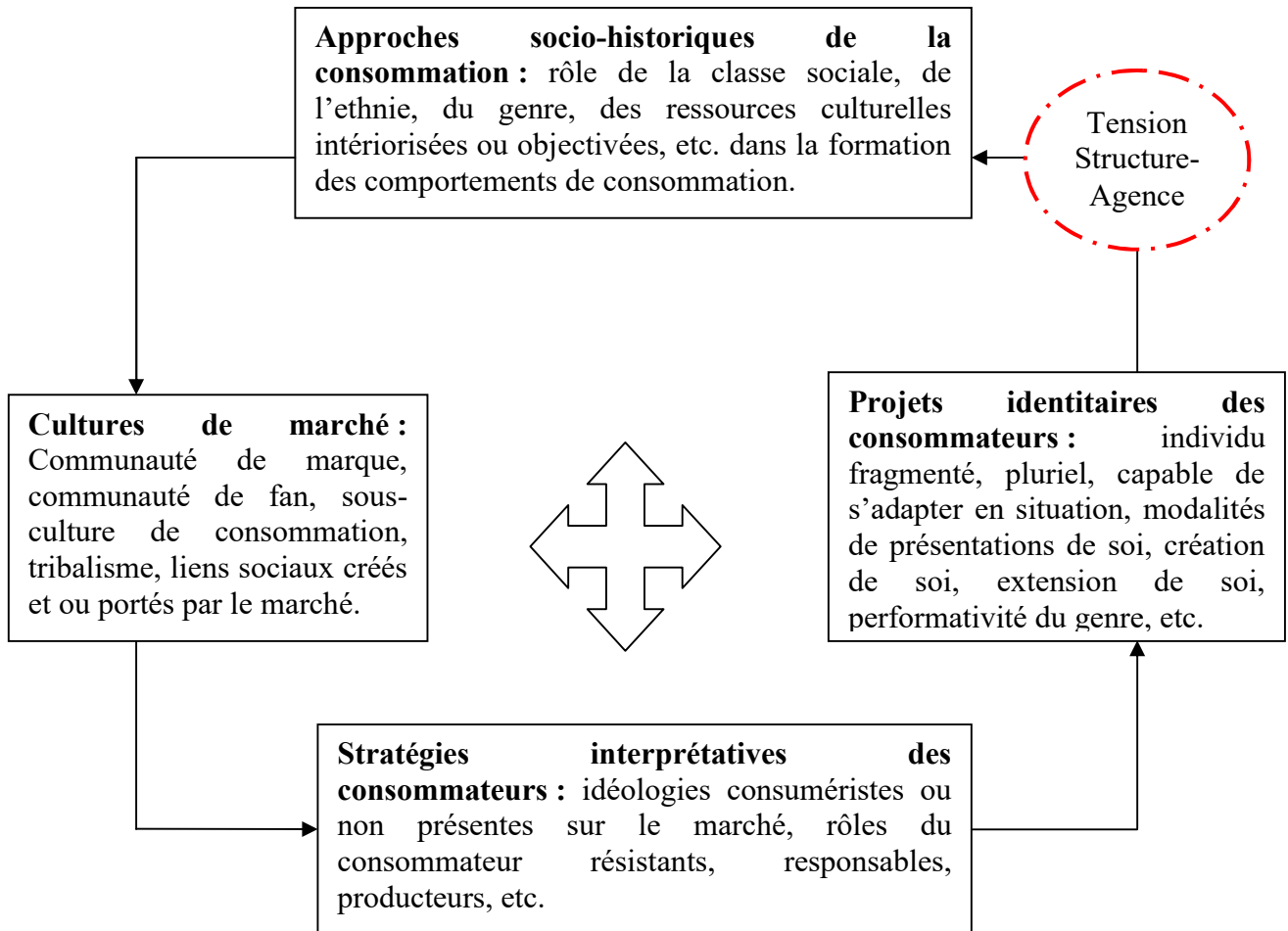
comprendre le rôle de l'origine sociale et celui des capitaux culturels acquis dans la façon de s'approprier des expériences de consommation culturelle (*e.g.* Holt, 1995), le rôle de la famille, du foyer et des groupes dans les choix et comportements de consommation ou dans la façon de gérer son budget (*e.g.* Henry, 2005) ; ou encore la façon dont les consommateurs réussissent ou non à s'acculturer dans différents champs suite à une migration, un changement de religion, ou encore suite à un changement de classe sociale (*e.g.* McAlexander *et al.*, 2014 ; Paulson, 2018).

Les programmes de recherche identifiés sont autant de lignes de tension entre les visions posées du consommateur – du plus libre au plus déterminé – et celle des places accordées aux différents cadres, agents, acteurs et/ou groupes pouvant participer à la formation des modes de consommation à une échelle d'observation donnée.

Ce travail de recherche doctorale s'intéresse plus spécifiquement à la tension structure-agence puisqu'elle interroge le rôle des cadres qui participent à la constitution de comportements de consommation culturelle pluriels. Il appréhende ainsi le consommateur comme un être certes fragmenté -conformément à une perspective plus postmoderne - mais néanmoins multi-déterminé faisant ainsi écho aux perspectives poststructuralistes (cf. Figure 16 ci-dessous).

La prochaine section propose de présenter la méthodologie employée pour réussir à rendre compte de cette tension à une échelle intra-individuelle.

Figure 16. Positionnement de la recherche doctorale en CCT, adaptée d'Arnould et Thompson (2007)



Section 2. Vers des portraits sociologiques

Pour répondre aux différents questionnements issus de la revue de littérature et développés à partir de la perspective dispositionnaliste et contextualiste (Lahire, 2004, 2013), il a été décidé de réaliser des portraits sociologiques à la manière de Lahire (2005). Nous tenterons dans cette section d'explicitier les spécificités de cette approche proposée dans *Portraits sociologiques : Dispositions et variations individuelles (Ibid.)* par rapport à deux outils qui lui sont proches : les récits de vie et les histoires de vie. Cette spécification est importante car, si de prime abord l'objectif poursuivi par la mise en œuvre de récits de vie ou celle des portraits sociologiques de Lahire (2005) semble concorder - puisqu'ils sont tous deux susceptibles de mettre en évidence les structures sociales à l'origine de la formation de comportements de consommation (Özçağlar-Toulouse, 2005, 2008, 2009) – ces méthodes peuvent être distinguées par la posture du chercheur, le statut donné au répondant et la façon de construire l'échantillon.

Sous-section 2.1. Des récits de vie aux portraits sociologiques

Avant de présenter la méthode des portraits sociologiques (Lahire, 2005), il semble nécessaire de comprendre comment les chercheurs en sciences sociales distinguent les approches biographiques, en séparant d'une part, les histoires de vie (ou *life history*) et d'autre part, les récits de vie (ou *life story*) (Bertaux, 2010 ; Le Grand, 2000).

La méthodologie des histoires de vie est notamment mobilisée par les historiens et anthropologues pour étudier la vie d'un individu ou d'un groupe d'individus. Elle se réalise par l'intermédiaire de l'entretien dont l'objectif est ici de rendre compte par exemple de l'Histoire *via* une histoire de vie particulière. Son contenu est prioritairement descriptif, voire factuel et la temporalité du discours est principalement chronologique (Bah *et al*, 2015 ; Bertaux, 2010 ; Özçağlar-Toulouse, 2005, 2008).

Les données ainsi recueillies sont complétées par de nombreuses sources secondaires - comme un dossier médical, des actes juridiques, voire des témoignages de proches - dont le but est d'attester le caractère factuel et objectif des histoires de vie collectées, adoptant ainsi une posture pour le moins *etic*. Les histoires de vie sont très peu mobilisées en sciences de gestion et plus particulièrement en marketing où l'on s'intéresse plus particulièrement à la

description de comportements de consommation tels qu'ils sont vécus *via* les récits de vie (Özçağlar-Toulouse, 2008).

Issue de l'école de Chicago, la méthodologie des récits de vie est quant à elle mobilisée en sociologie pour permettre la compréhension d'un objet social : une catégorie de situations (*e.g.* une situation sociale particulière comme le fait d'être mère ou père célibataire), une trajectoire sociale (*e.g.* comment devient-on un fumeur de marijuana ou un joueur de jazz ?) ou encore un monde social (*e.g.* un domaine d'activité particulier, par exemple le secteur de la boulangerie artisanale) (Bertaux, 2010). En marketing, et plus particulièrement en comportement du consommateur, l'usage de ces derniers s'est peu à peu développé (Bah *et al.*, 2015). Selon Özçağlar-Toulouse (2008, p.126-127), ils sont mobilisés dans quatre cas :

- « Identifier les ruptures de consommation et leurs répercussions sur les pratiques de consommation »,
- « Comprendre le sens des comportements de consommation »,
- « Evaluer le capital-marque »,
- « Identifier des pistes d'innovation ».

Les récits de vie permettent donc d'appréhender à partir des expériences individuelles –c'est-à-dire telles quelles sont vécues par les répondants - les structures sociales où se forment ces expériences(Ibid.).

Bertaux (2010) distingue ainsi deux temps d'analyse principaux : une analyse au cas par cas en d'autres termes intra-individuelle, puis une analyse comparative, c'est-à-dire inter-entretien. Dans un premier temps, l'analyse au cas par cas permet de mettre en évidence les événements considérés par le répondant comme suffisamment importants pour être soulignés c'est-à-dire les éléments qui font sens pour le répondant (Özçağlar-Toulouse, 2005 ; 2008). Cette importance est également mise en évidence par la temporalité du discours qui ne suit pas nécessairement la chronologie des événements, mais se concentre sur une mise en intrigue particulière.

Dans un second temps, vient l'analyse inter-entretien. Cette dernière permet d'une part, de faire apparaître « des récurrences de situation, des logiques d'action semblables, [...], un

même mécanisme social générateur de pratiques, un même processus » (Bertaux, 2010, p.95) et d'autre part, elle permet la catégorisation ou la typification de situations ou de pratiques, voire la mise en évidence de leurs principes générateurs (*Ibid.*).

Pour cela, l'échantillon doit être construit selon une exigence de variété de positions sociales des répondants (*e.g.* en termes de classes sociales, de rôles, etc.) mais également de diversité des manières de faire par exemple, car deux acteurs issus de la même position sociale peuvent avoir des logiques d'action différentes. Il s'agit donc de respecter une exigence de variation afin d'assurer la généralisation d'un modèle théorique final.

Dans ce sens, la construction de l'échantillon y est progressive et s'interrompt seulement lorsque tout entretien supplémentaire n'apporte aucune information nouvelle : l'effet de saturation. Cette saturation peut être théorique et/ou empirique selon Bah *et al.* (2015 p. 81) :

- La saturation est dite théorique lorsqu'aucune donnée empirique supplémentaire ne permet d'ajouter des propriétés nouvelles à un concept émergent du terrain.
- La saturation est dite sémantique, lorsque la poursuite des entretiens n'entraîne plus de fait nouveau ou différent à observer et/ou décrire.

Enfin, les données collectées sont traitées d'un point de vue plus *emic* qu'*etic*. En d'autres termes, le rôle du chercheur dans l'analyse du discours y est plus limité puisqu'on s'intéresse principalement à l'expérience telle qu'elle est vécue par le répondant. Ce dernier se voit alors attribuer le statut d'informateur, voire d'expert ou d'acteur de sa pratique (Roederer, 2012). Dans certains cas, il peut même prendre part à la mise en récit finale de son histoire (Bah *et al.*, 2015).

La distinction entre histoires de vie et récits de vie étant réalisée (cf. tableau récapitulatif ci-dessous), il s'agit de comprendre comment l'approche biographique proposée par Lahire (2005) se distingue de ces méthodologies.

Tableau 17. Comparaison de la méthode des récits de vie et des histoires de vie, adaptée d'Özçağlar-Toulouse (2008)

	Histoire de vie	Récits de vie
Contenu	Le consommateur rapporte des faits réels de sa consommation. On s'intéresse à la description des comportements.	Le consommateur raconte l'expérience d'une situation de consommation telle qu'il l'a vécue. On s'intéresse au vécu des situations de consommation.
Données	Enquêtes auprès du répondant et de son entourage. Matériaux biographiques : tickets de caisse, dossier médical... Faits.	Matériaux autobiographiques : journal intime rédigé par le consommateur, récit oral ou écrit fait par le consommateur. Mise en récit des faits.
Forme	Description de faits.	Forme narrative mettant en scène des décors, des personnages, des événements, des épisodes et un dénouement.
Structure	Reconstitution chronologique.	Selon la structure du récit du répondant (pas de chronologie).

L'entretien biographique tel qu'énoncé par Lahire (2005) a pour but de « juger dans quelle mesure certaines dispositions sociales sont transférables d'une situation à l'autre et d'autres non, et d'évaluer le degré d'hétérogénéité ou d'homogénéité du patrimoine de dispositions incorporées par les acteurs au cours de leurs socialisations antérieures » (Lahire, 2005, p.26). En d'autres termes, il s'agit de saisir le social à l'état plié - c'est-à-dire incorporé et à l'échelle individuelle – puisque ce dernier n'existe jamais à l'état déplié (les structures sociales génératrices se situant en-dehors de l'individu) (*Ibid.*).

Contrairement aux approches méthodologiques comme les récits de vie qui se concentrent d'une part, sur les variations interindividuelles, intergroupes, interclasses... et d'autre part, sur la mise en évidence des invariants, l'approche biographique de Lahire (2005, 2013) se concentre sur les variations intra-individuelles pour comprendre l'incorporation des pratiques,

des comportements, des manières de voir, de sentir, d'agir et leur actualisation dans des domaines de pratique différents.

Ces différents domaines, c'est-à-dire l'école, le travail, la famille, la sociabilité, les loisirs et les pratiques culturelles et le corps, font chacun l'objet d'un entretien spécifique avec le même répondant. Lahire (2005) postule en effet que ces domaines ont des frontières relativement ouvertes – c'est-à-dire qu'une même disposition peut s'actualiser dans plusieurs domaines de pratique, car pour l'auteur « les réalités sont plus enchevêtrées que l'on imagine dès lors que l'on entre dans les détails de la pratique » (Lahire, 2005, p.34). Le caractère biographique de ce type d'entretien permet d'une part de saisir les variations intra-individuelles (diachronique et synchronique) et d'autre part, d'essayer de comprendre la genèse des dispositions, appétences, compétences... (*Ibid.*) qui font partie du patrimoine dispositionnel des enquêtés. Ils permettent de mettre en évidence certaines dispositions précises (*e.g.* disposition à la légitimité culturelle, à l'apprentissage sur le tas, etc.), le degré d'extension de leur activation (*e.g.* une disposition dissertative s'actualisant dans le domaine scolaire, mais également dans le domaine professionnel) ainsi que les contextes de leur actualisation ou de leur mise en veille (*e.g.* une disposition à l'activité publique qui s'activerait sur des plateformes numériques de type micro-blog et lors de conventions ou festivals du livre).

Plus particulièrement, il s'agit de ne pas voir la trajectoire d'un individu comme linéaire mais de considérer qu'à chaque moment de décision l'individu avait d'autres possibilités et que ces choix ont été déterminés par des forces sociales – parfois non conscientes – internes (dispositions, appétences, compétences) et externes (conditions matérielles d'existence, capital économique ou culturel, personnes en présence). Dans ce sens, il apparaît nécessaire de faire « parler » les moments de rupture même légers dans une trajectoire, c'est-à-dire faire expliciter les « moments où les dispositions peuvent être mises en crise ou être réactivées alors qu'elles se trouvaient à l'état de veille » (*Ibid.*, p. 31). Il s'agit dans ce cadre d'« [o]pérer par anamnèse le rappel de la pluralité des choix possibles et des indécisions du passé, [c'est-à-dire de] faire remonter à la conscience l'existence de dispositions, compétences, appétences, etc. mises en veille et qui rappellent que sa vie aurait pu être tout autre » (Lahire, 2005, p.33).

Ce type d'entretien permet de « remettre en question les modèles de personnalités cohérentes et stables associées à des modèles de décisions sans incertitudes » (Lahire, 2005, p.30). Il s'agit en d'autres termes de ne pas rester sourd aux dissonances, différences ou contradictions, mais

au contraire de les prendre en considération à la manière de l'approche compréhensive de Kaufmann (2011).

Il s'agit alors de sélectionner des répondants pouvant être concernés par l'ensemble des thématiques suscitées, c'est-à-dire des adultes, avec une vie ou un début de vie professionnelle. Toutefois, plusieurs limites sont à souligner. Dans un premier temps, la lourdeur de ce type de dispositif rend le recrutement des répondants plus difficile. En effet, le nombre d'entretiens nécessaire à la réalisation de portraits sociologiques rend le chercheur dépendant de la volonté de ses répondants à poursuivre ou non les entretiens après chacune des thématiques, ce qui empêche la constitution d'un échantillon aussi diversifié que celui décrit pour la première étape de ce travail de recherche.

Pour illustrer cette problématique très concrètement, pour la réalisation de cette recherche doctorale, nous avons quinze répondants acceptant de répondre à la thématique « lecture de bande dessinée », seulement dix d'entre eux ont accepté de participer à la seconde étape sur les « pratiques et loisirs culturels », et lors de la dernière phase l'échantillon n'était finalement composé que de sept répondants.

Plus particulièrement, les portraits sociologiques s'intéressent à différentes « trajectoires de vie » et principalement aux variations intra-individuelles et non interindividuelles. Dans ce cadre, aucune généralisation des résultats ne semble pouvoir être réalisée au sens classique du terme. En effet, toute tentative de catégorisation ou de formation de portraits idéaltypiques masquerait les variations individuelles issues de l'analyse (Lahire, 2012). La généralisation produite ne peut-être que d'ordre théorique.

Parallèlement, les portraits proposés par Lahire (2005) semblent se distinguer des récits de vie par le statut accordé aux discours du répondant : éminemment *emic* pour le récit de vie (Roederer, 2012) et *etic* pour les entretiens de type biographique proposés par Lahire (2005). Le tableau récapitulatif ci-dessous illustre les différences entre histoire de vie, récit de vie et entretien biographique.

Tableau 18. Différence entre histoire de vie, récit de vie et entretiens biographiques

	Histoire de vie	Récit de vie	Portraits sociologiques
Contenu	Faits réels et description de la consommation.	Expérience de consommation telle qu'elle est vécue par le répondant	Entretiens biographiques sur les comportements, les manières de voir, sentir, agir dans des différents cadres socialisateurs et domaines de pratique : école, famille, travail, sociabilité, loisirs et pratiques culturelles, corps
Données	Entretiens réalisés avec le sujet, ses proches et complété par des données secondaires (dossier médical, actes juridiques...)	Entretiens oraux, écrits, journal intime, mise en intrigue	Ensemble de 6 entretiens thématiques à compléter par de l'observation et/ou des données secondaires.
Formes	Descriptif	Narrative, mise en scène de situation, personnages, épisodes, dénouement	Narrative et descriptive
Statut accordé au répondant	Sujet	Acteur, informateur ou expert	Agent multi-déterminé
Posture du chercheur	<i>Etic</i>	<i>Emic</i>	<i>Etic</i>
Statut de la connaissance produite	Objective	Subjective	Objectivé à partir de données subjectives
Structures du récit	Chronologique	Selon la structure du récit	Diachronique et synchronique
Modalité d'échantillonnage	De convenance	De jugement et de convenance	De jugement et de convenance
Taille de l'échantillon	Un répondant ou plusieurs Saturation non spécifiée	De 3 jusqu'à saturation théorique et sémantique	Un répondant ou plusieurs (non spécifié) Saturation théorique possible

Finalement, ces entretiens doivent permettre de « décrire et analyser les cadres (univers, instances, institutions), les modalités (manières, formes, techniques, etc.), les temps (moments dans un parcours individuel, durée des actions socialisatrices, degré d'intensité et de rythme de ces actions) et les effets (dispositions à croire, à sentir, à juger, se représenter, agir, plus ou moins durables) de [la] socialisation » (Lahire, 2013 p.117) dans différents contextes. En d'autres termes, nous chercherons ici à décrire les modalités de constitution des modes de consommation de la bande dessinée et d'expliquer l'existence d'une variabilité, voire de contradictions de ces comportements de consommation culturelle tant dans leur dimension temporelle que multi-contextuelle. Pour cela, il semble nécessaire de s'interroger sur ce que parler veut dire, et comment le faire et le dire sur le faire ne sont pas toujours des allants de soi (cf. Encadré 11 ci-dessous).

Encadré 11. Le faire et le dire sur le faire de Lahire (2007)

Dans son ouvrage *Esprit sociologique*, Lahire (2007) apporte une réflexion intéressante sur les logiques pratiques qui portent l'action. Cette dernière semble souvent inaccessible à la conscience des individus qui la mettent en place. En d'autres termes, ce que nous faisons et ce que nous savons ne nous est pas toujours explicitement accessible lors d'entretiens. C'est donc le rôle du chercheur d'aider l'enquêté à le rendre explicite. Sans rentrer dans le postulat purement philosophique de la non-conscience, il convient de s'efforcer « de décomposer [ce problème] en le contextualisant, c'est-à-dire en le ramenant à ses conditions sociales de possibilité » (Ibid. p.142)⁵⁵.

Innommé, institué ; implicite et explicite

Certaines pratiques ne sont pas nommées, instituées ou l'on ignore qu'elles le sont effectivement. L'objectivation des savoirs et savoir-faire semble alors nécessaire pour faciliter leur verbalisation (*e.g.* connaissances médicales vs ouvrières). Les pratiques les plus visibles et donc verbalisables sont portées par des institutions situées spécifiquement dans l'espace et le temps. Néanmoins, il demeure difficile de saisir l'ensemble des activités dans lesquelles sont engagés les individus notamment lorsque ces dernières sont innomées ou implicites.

Pour prendre un exemple concret, si l'on demande à une personne de nous dire ce qu'elle faisait entre 8h et 12h elle répondra - la plupart du temps - qu'elle travaillait. Toutefois, si on précise les questions sur des pratiques plus spécifiques et situées, il est probable que l'on

⁵⁵ Pour comprendre la différence entre le dire et le faire voir I. Deutscher (1973)

accède à d'autres aspects de sa pratique. En effet, tout un chacun à l'habitude de se référer plus simplement à l'officiel et au formel. Par exemple, à l'école un enfant est censé apprendre l'histoire, le français ou encore les mathématiques, mais l'on ignore souvent qu'il apprend également à s'ennuyer, à tricher, mais également à socialiser. Pour le répondant, il est souvent plus simple de se référer aux apprentissages explicites qu'implicites.

Activité principale et secondaire

La mise en discours masque donc souvent les micro-savoirs et les micro-pratiques car ils sont souvent considérés uniquement comme « des moyens pour atteindre une fin » (*Ibid.* p.146). La visibilité de la pratique ne dépend pas seulement de sa légitimité, elle dépend également de la place et du statut qu'elle occupe au sein de l'action : primaire ou secondaire. Ainsi, lorsqu'on nous demande ce que l'on a fait entre 8h et 12h, il n'y a que les principales actions qui sont décrites par exemple : je suis allé[e] en réunion. Pour révéler les micro-pratiques, il sera nécessaire de recourir à un questionnement plus précis. Ainsi, on pourra par exemple découvrir que pendant cette réunion, le répondant aura simultanément répondu à des mails, acheté un billet de train ou encore pris des notes pour faire un compte-rendu.

Déconstruire la mise en récit

La contrainte narrative ou de la mise en intrigue nécessite de fait une sélection des éléments principaux et secondaires. Cette pratique permet d'assurer la compréhension du discours et de la rendre communicable. Toutefois, elle peut « en grande partie détruire ce qui fait la logique non logique » (Lahire, 1998 p.20), mais (pratique) des choses comme la succession réelle des actions dans le temps. L'auteur illustre cela en se concentrant sur les enfants des milieux populaires dont l'une des caractéristiques est leur difficulté à s'inscrire dans une mise en récit dite conventionnelle – acquise et instituée notamment par l'école- qui nécessite une capacité d'abstraction qu'ils ne maîtrisent pas. Cette méconnaissance est stigmatisée dans le milieu scolaire car en insistant sur les détails, sur les enchaînements « incohérents » de leurs actions, le discours de ces enfants est perçu comme « incompréhensible ». Ces discours contiennent en effet une part trop importante d'implicite et de présupposé et même si cette dernière existe dans l'ensemble des discours que l'enquêteur peut recueillir, la mise en forme de l'intrigue – c'est-à-dire la sélection des éléments principaux et secondaires – et la structure du récit permettent de rendre les éléments de discours compréhensibles.

Néanmoins, ce type de « discours parlé se borne à mettre en valeur les sommets de la pensée » (Vendryès, 1968 p. 168), les liens entre les différents éléments du discours se bornent aux différents gestes et/ou intonations qui l'accompagnent. Mais en masquant « les parties immergées des icebergs (les situations plus globales, le passé, les expériences vécues, etc.) [l'enquêteur ne peut y] voir que « pauvreté », « incohérence », voire même « pathologie » ou « dérèglement » du langage » (Lahire, 2008 p.103). Il s'agit alors d'aller au-delà des canons de la structure narrative d'une part, parce que cette dernière n'est en rien naturelle voire même réelle et d'autre part, parce qu'il existe un écart important entre l'ordre du faire et l'ordre du dire sur le faire.

Déconstruire les pôles représentatifs de la pratique

Lorsque le chercheur pose une question sur un domaine de pratique particulier, il y a toujours « un pôle « représentatif » de ce domaine de pratique » qui est directement associé par le répondant, alors que ce dernier ne représente en réalité qu'une infime partie de la catégorie. Par exemple, lorsque l'on interroge un individu sur ses pratiques de lecture, il est fort probable que « la lecture » soit associée à la « littérature » alors qu'il en existe d'autres formes comme des lectures informatives (*e.g.* lire le journal, un article de presse sur un site internet) ou encore des lectures professionnelles (*e.g.* des comptes-rendus, des rapports ou même simplement des emails). Cette tendance à rattacher une pratique à un pôle représentatif de la catégorie de la pratique masque la réalité des pratiques et surtout la variété des formes que cette pratique peut prendre.

Dans ce sens, l'enquêteur ne peut pas se contenter des premières déclarations des enquêtés, au risque de ne pas pouvoir accéder aux pratiques. En effet, il faut tenir compte du fait « « [que ce que les répondants] disent, ce qu'ils font et ce qu'ils savent » est très dépendant des catégories de perception (désignation) qu'ils ont intériorisées au cours de leur socialisation (familiale et scolaire notamment) [dans ce sens l'enquêteur doit] imaginer des questions qui pourraient les aider à parler réellement de ce qu'ils font et savent » (Lahire, 2007 p.156).

Le travail du chercheur

Finalement, le travail du chercheur est de « réduire l'écart existant entre ordre du faire et ordre du dire sur le faire » (Ibid.). Pour cela il s'agit de multiplier les questions précises sur des situations de pratiques variées pour faire émerger les pratiques au-delà des catégories de perception dominantes. Ici le choix du lieu pour mener des entretiens est notamment

important puisqu'il peut mettre à distance ou au contraire faire renaître les pratiques effectives.

Il s'agit donc de passer d'une sociologie uniquement centrée sur les valeurs ou les représentations - et donc de sortir d'une approche subjectiviste - au profit d'une sociologie des pratiques effectives. Ceci suppose toutefois de bien connaître son objet de recherche pour poser des questions plus précises sur une variété de situations de pratiques. Le problème provient alors du fait que les répondants ne disposent pas toujours des cadres pour expliciter ce qu'ils savent et font. Le travail du sociologue et plus largement de tout chercheur en sciences sociales consiste « à aider l'enquêté à accoucher d'une expérience qu'il possède en situation pratique » (Lahire, 1998 p.27). Il convient pour cela de sortir des approches phénoménologiques et subjectives qui se disent paradoxalement plus respectueuses de l'individu.

La prochaine sous-section propose d'explicitier les modalités pratiques de la méthodologie adoptée, car cette méthodologie n'a fait l'objet que d'un travail exploratoire par l'auteur lui-même, qui plus est sans objet prédéfini (Lahire, 2005). Par conséquent, il a semblé nécessaire d'adapter ce protocole méthodologique au terrain de cette recherche doctorale. Ainsi, dans un premier temps nous redéfinirons les thématiques à aborder lors des différents entretiens. Dans un second temps, les données ainsi que leurs modalités de codage seront explicitées. Finalement, les principes mis en œuvre lors de la mise en narration seront présentés.

Sous-section 2.2. Modalités d'application

Comme énoncé dans la section précédente, les portraits sociologiques réalisés par Lahire et ses collègues en 2005, n'ont fait l'objet que d'un travail exploratoire, c'est-à-dire sans avoir défini un terrain de recherche spécifique à son application. Ainsi, il semble nécessaire de redéfinir les cadres socialisateurs et les domaines de pratiques susceptibles d'influencer la constitution d'un goût pour la BD et sa consommation. Dans ce sens, les thématiques proposées par Lahire (2005) – qui sont la famille, l'école, le travail, les sociabilités, le corps et enfin les loisirs et la culture – ont été modifiées. Ces adaptations ont pour but de clarifier, voire de préciser les cadres socialisateurs et les domaines de pratique suggérés par l'auteur, et ainsi rendre compte de la spécificité de notre terrain. Le choix de ces thématiques est réalisé en fonction de l'importance que leur accorde la littérature sur la socialisation et la consommation culturelle.

Les entretiens débutent par ceux relevant des récits de pratiques (Lahire, 2005). Pour répondre aux spécificités de notre terrain, nous avons d'abord réalisé ceux qui concernent directement la bande dessinée. Ceci nous a permis d'avoir une idée plus précise des pratiques de consommation de ce genre littéraire ainsi que des contextes dans lesquels ils se mettent en place et les instances de socialisation marchandes et non-marchandes qui les portent. Le guide d'entretien traitant de cette thématique a fait l'objet d'enrichissements au cours d'un processus itératif entre notre terrain et les différentes lectures réalisées pour la revue de littérature de ce travail de recherche doctorale (cf. Annexe 1b).

Le second entretien abordait quant à lui la thématique « loisirs et pratiques culturelles ». Cette thématique semble essentielle pour attester (ou non) de la variabilité des comportements de consommation culturelle de façon plus générale. Elle permet également de voir dans quelle mesure les modes de consommation de la bande dessinée s'étendent à – ou sont impactés par – la constitution d'autres loisirs et pratiques culturelles. En d'autres termes, cela nous permet de prendre en compte le caractère poreux de certains modes de consommation comme tendent à le souligner les travaux issus des théories de la pratique sociale (*e.g.* Gram-Hanssen, 2011 ; Maciel et Wallendorf, 2017). Si l'entretien consacré au corps a été supprimé, cette thématique a été intégrée lors du premier entretien sur la BD, plus spécifiquement autour de la question du geste. En effet, ce point est apparu comme essentiel lors de la réalisation des cinq premiers entretiens sur la BD.

Ensuite, les entretiens biographiques concernant les instances socialisatrices primaires et secondaires ont été réalisés. L'importance des cadres socialisateurs que sont la famille, les institutions éducatives, les sociabilités amicales et le travail n'est pas à remettre en cause, bien au contraire. Ils apparaissent comme déterminants au regard de la littérature sur la socialisation et cela quelles que soient les perspectives considérées (*e.g.* Berger et Luckmann, 1966 ; Bourdieu, 1979, Piaget, 1936). Cependant, une réduction du nombre d'entretiens à réaliser a été proposée.

Cette réduction permettait dans un premier temps, de répondre à une exigence très pragmatique de faisabilité de la recherche dans le cadre du temps imparti au travail de recherche doctorale. Dans un second temps, on répond ainsi à un risque élevé de mortalité de l'échantillon, c'est-à-dire à une réduction du nombre de répondants sortant de l'échantillon avant la fin de la phase de collecte des données à cause de la lourdeur du dispositif méthodologique déployé. Pour cela, différentes thématiques ont été regroupées d'une part, les

thématiques « familles » et « sociabilités amicales » ont été fusionnées sous le nom « sociabilités familiales et amicales » et d'autre part, les thématiques « école » et « travail » ont été réunies sous la désignation d'« institutions éducatives et professionnelles ». Ces dernières semblent pouvoir être abordées de façon successive et cohérente au cours d'un seul et unique entretien biographique (cf. Tableau récapitulatif ci-dessous).

Tableau 19. Propositions de modifications des grilles d'entretiens biographiques

Entretiens biographiques	Thématique de Lahire (2005)	Proposition (dans l'ordre de réalisation)
Domaines de pratiques	Corps	Bande dessinée (Annexe 1b)
	Loisirs et pratiques culturelles	Loisirs et pratiques culturelles (Annexe 3)
Cadres socialisateurs	Travail	Institutions éducatives et professionnelles (Annexe 4)
	Ecole	
	Famille	Sociabilités familiales et amicales (Annexe 5)
	Sociabilités	

Les TIC sont abordés dans chaque thématique

Chacune des thématiques abordées lors des entretiens a suivi une temporalité biographique (enfance, adolescence, âge adulte). Cette démarche a pour ambition de mettre en évidence le caractère diachronique de la formation des pratiques et des représentations culturelles. Contrairement aux récits de vie, il ne s'agit pas ici de lisser les trajectoires des individus par la recherche d'invariants interindividuels. Au contraire, pour chaque répondant dont nous avons réalisé le portrait, une attention particulière a été portée aux éléments de rupture biographique, même légers ainsi qu'aux contradictions et incohérences susceptibles de se retrouver dans les discours. Ceci a pour but de rendre compte de la constitution plus ou moins hétérogène des patrimoines de dispositions à l'échelle individuelle, des conditions internes ou externes de

leur mise en veille voire de leur disparition mais également de mettre en évidence des symptômes de désajustements, de crises, etc. auxquels les individus ont été confrontés au cours de leur trajectoire (Lahire, 2005).

Par conséquent, la description fine et dense des éléments de contexte y est essentielle. Cette dernière a porté tant sur les sociabilités en présence que sur la description d'éléments matériels des contextes décrits. Dans ce sens, il a été nécessaire de pousser le répondant à être précis sur les rapports qu'il entretient avec son entourage que ceux-ci soient plus ou moins proches ou constitués de liens forts ou faibles (*e.g.* famille relations frère/sœur ; tante/neveu, cousins, figure parentale d'importance même si plus éloignée).

Pour finir, une partie des questions portent directement sur les dispositions identifiées par Lahire dans *Portraits sociologiques* (2005 p.37-38) mais également par Bourdieu (1979, 1980) afin d'attester ou non de leur présence pour le cas de la bande dessinée. Plus spécifiquement, nous nous sommes intéressés :

- aux dispositions esthétiques et utilitaristes ;
- aux modes pratiques d'apprentissage c'est-à-dire aux apprentissages sur le tas, par imitation, imprégnation ou identification et aux modes scolaires et/ou pédagogiques d'apprentissage ;
- aux dispositions ascétiques et hédonistes ;
- aux dispositions planificatrices et spontanéistes ;
- aux dispositions à l'hypercorrection et à l'hypocorrection ;
- aux dispositions à la culture légitime et illégitime ;
- aux dispositions à l'activité publique et privée, individuelle ou collective ;
- aux dispositions à la remise de soi, à la passivité et à l'initiative, au leadership.

Cependant, le codage est resté ouvert à l'émergence possible de nouvelles dispositions susceptibles d'être plus spécifiques à notre objet.

Finalement, sept de nos quinze répondants initiaux ont accepté de réaliser les trois séries d'entretiens suivantes. Les modalités plus précises de leur recrutement sont développées dans l'introduction de chacun de leurs portraits. Au total, nous avons collecté pour ces répondants 67 heures et 11 minutes d'enregistrement (cf. tableau 20 ci-dessous).

Tableau 20. Récapitulatif des entretiens menés avec les sept répondants ayant accepté la réalisation de leur portrait sociologique

Répondant	Postes	Durée des entretiens par thématique				Total en minutes	Approximation en heures
		BD	Loisirs et pratiques culturelles	Institution éducatives et professionnelles	Sociabilités familiales et amicales		
Stéphane	Fonctionnaire de la territoriale	127	161	135	129	552	9h15
Jean	Administrateur réseau	163	120	143	162	588	9h48
Max.	Employé à temps partiel d'un site de critiques	166	180	105	105	556	9h16
Eric ⁵⁶	Chômage, prépare le concours de l'agrégation en mathématiques	107	141	125	152	525	8h45
Laurent	Docteur en informatique, ingénieur de recherche à Lyon	141	129	201	150	621	10h21
Rémy	Retraité, Micro-éditeur	163	179	124	124	590	9h50
Alice	Docteure en sciences physique au chômage	221	125	129	122	597	9h57
	Total	1080	1035	962	954	4031	67h11

Les sept entretiens ayant pour thématique les modes de consommation de la bande dessinée ont fait l'objet d'une retranscription intégrale. Leur analyse a été réalisée via le logiciel

⁵⁶ Les résultats issus des entretiens réalisés avec Eric n'ont pas été rédigés sous la forme d'un portrait pour une raison très pratique : l'équilibre de la troisième partie de ce manuscrit. Une synthèse a été néanmoins réalisée, elle se trouve en annexe 5.

Nvivo. L'utilisation de ce logiciel semblait nécessaire d'une part, du fait de l'importante quantité de données récoltées et d'autre part, du fait de leur variété. Les entretiens ont fait l'objet d'un codage à la fois théorique et émergent (Miles *et al.*, 2014) par unité de sens. Ce système de codage avait pour but d'enrichir le cadre théorique initial en identifiant par exemple des dispositions à croire et à agir qui n'étaient pas présentes chez Bourdieu (1979, 1980) ou Lahire (2005) (Cf. Tableau des nœuds ci-dessous).

Tableau 21. Codebook des entretiens en vue de la réalisation des portraits sociologiques

Numéro du nœud	Nœud parent	Nœud enfant	Sous-catégorisation nœud enfant	Qualification du nœud
1	BD	<i>Chaine du Livre</i>	<i>Auteur, Diffuseur, Editeur, Imprimeur, Lecteur, Librairie</i>	<u>Descriptif</u>
		<i>Définition personnelle</i>	X	<u>Descriptif</u>
		<i>Genre</i>	<i>Blog BD, Franco-belge, Comics, Mangas, Romans graphiques, autre.</i>	<u>Descriptif et Théorique</u>
		<i>Support</i>	<i>Numérique, Papier.</i>	<u>Descriptif et Théorique</u>
2	Cadres socialisateurs	<i>Sociabilités amicales</i>	X	<u>Théorique</u>
		<i>Sociabilités familiales</i>	X	<u>Théorique</u>
		<i>Marchands</i>	X	<u>Émergent</u>
		<i>Educatifs</i>	X	<u>Théorique</u>
		<i>Professionnel</i>	X	<u>Théorique</u>
		<i>Politique</i>	X	<u>Théorique</u>
		<i>Religieux</i>	X	<u>Théorique</u>
3	Capital	<i>Culturel</i>	<i>Incorporé, Institutionnalisé, Objectivé</i>	<u>Théorique</u>
		<i>Economique</i>	X	<u>Théorique</u>
		<i>Social</i>	X	<u>Théorique</u>
		<i>Symbolique</i>	X	<u>Théorique</u>
4	Compétence	X	X	<u>Théorique</u>
5	Disposition	<i>Extension</i>	X	<u>Théorique</u>
		<i>Nature</i>	<i>A croire, à agir</i>	<u>Théorique</u>
		<i>Activité individuelle ou collective</i>	<i>Individuelle, Collective</i>	<u>Théorique</u>
		<i>Activité publique ou privée</i>	<i>Publique, Privée</i>	<u>Théorique</u>
		<i>A la légitimité culturelle ou à</i>	<i>Légitimité culturelle,</i>	<u>Théorique</u>

		<i>l'illégitimité culturelle</i>	<i>illégitimité culturelle</i>	
		<i>Apprentissage scolaire ou sur le tas</i>	<i>Apprentissage scolaire, apprentissage sur le tas</i>	<i><u>Théorique</u></i>
		<i>Ascétique ou hédonique</i>	<i>Ascétique, Hédonique</i>	<i><u>Théorique</u></i>
		<i>Esthétique ou utilitariste</i>	<i>Esthétique, utilitariste</i>	<i><u>Théorique</u></i>
		<i>A la collection</i>	<i>Collection, Pas de collection</i>	<i><u>Emergeant</u></i>
		<i>Curiosité</i>	<i>Curiosité, ou non</i>	<i><u>Emergeant</u></i>
		<i>Dissertative et/ou analytique</i>	<i>Dissertative Analytique</i>	<i><u>Théorique</u></i> <i><u>Emergeant</u></i>
		<i>Eclectisme ou exclusivisme culturel</i>	<i>Eclectisme culturel, exclusivisme culturel</i>	<i><u>Emergeant</u></i>
		<i>Hyper ou Hypo-correction</i>	<i>Hypercorrection, hypocorrection</i>	<i><u>Théorique</u></i>
		<i>Liberté, auto-contrainte, contraintes extérieures</i>	<i>Liberté, auto-contrainte, contraintes extérieures</i>	<i><u>Emergeant</u></i>
		<i>Monotâche ou Multitâche</i>	<i>Monotâche, multitâche</i>	<i><u>Emergeant</u></i>
		<i>Sécurisation</i>	<i>Sécurisation ou non</i>	<i><u>Emergeant</u></i>
		<i>Spontanéiste ou planificatrice</i>	<i>Spontanéiste, planificatrice</i>	<i><u>Théorique</u></i>
6	Appétence, Inappétence	Goûts ou dégoûts	Goûts, dégoûts	<i><u>Théorique</u></i>
7	Pratique	Contexte	<i>Nomade, sédentaire</i> <i>Lieux</i> <i>Temporalité</i>	<i><u>Emergeant</u></i> <i><u>Descriptif</u></i> <i><u>Descriptif</u></i>
		Lecture	<i>X</i>	<i><u>Descriptif</u></i>
		Nature du mode d'acquisition	<i>Abonnement, achat, cadeau, gratuit, prêt, téléchargement</i>	<i><u>Descriptif</u></i>
		Pratiques annexes à la lecture	<i>X</i>	<i><u>Descriptif</u></i>
		Recherche d'information	<i>Lieux, sociabilités, temporalité</i>	<i><u>Descriptif</u></i>
		Revente	<i>X</i>	<i><u>Descriptif</u></i>
		Stockage	<i>X</i>	<i><u>Descriptif</u></i>
8	TIC	Contexte d'acquisition de dispositions à croire et à agir	<i>X</i>	<i><u>Emergeant</u></i>

		<i>Lieux d'actualisation de disposition</i>	<i>X</i>	<i>Émergeant</i>
9	Trajectoire	<i>Découverte</i>	<i>X</i>	<i>Théorique</i>
		<i>Évolution</i>	<i>X</i>	<i>Théorique</i>
		<i>Pratique actuelle</i>	<i>X</i>	<i>Théorique</i>
10	Variable sociodémographique	<i>Age, Genre, Poste, Etudes</i>	<i>X</i>	<i>Descriptif</i>

Les nœuds parents ont été définis soit par thématiques soit par concepts théoriques auxquels les verbatims renvoyaient. Les nœuds enfants en sont une sous-catégorisation soit à caractère descriptif soit théorique. Les nœuds émergents parents ou enfants regroupent les verbatims ne pouvant renvoyer à aucune des thématiques pré-établies dans les guides d'entretien. Les trois séries suivantes d'entretien ont fait l'objet quant à elles d'une retranscription partielle et d'un codage suivant les mêmes nœuds que ceux qui ont été préalablement identifiés.

Ces entretiens ont été par ailleurs complétés par la mise en œuvre d'observations en contexte numérique. Ces observations se sont focalisées sur les traces laissées par nos répondants sur les différentes plateformes numériques qu'ils mobilisent. Cette adaptation méthodologique semblait pertinente car les « différents énoncés verbaux [récoltés grâce aux entretiens] ne sont que les parties visibles de l'iceberg, dont la plus grosse partie demeure invisible et présumée » (Lahire, 2005 p. 151) pour le chercheur.

Les observations ont été réalisées pour l'ensemble des répondants tout au long de ce travail doctoral, et sur l'ensemble des sites, plateformes et/ou réseaux sociaux numériques sur lesquels les répondants ont un compte (e.g.. site de bande dessinée qui recense les collections des répondants, blog personnel, profils sur les différents réseaux sociaux comme Twitter, Facebook, LinkedIn....). Ces observations ont été réalisées dès qu'une notification m'était adressée par l'une ou l'autre des plateformes afin de limiter le nombre de productions qui auraient été accidentellement occultées.

Ces observations permettaient non seulement d'observer des dispositions à agir en contexte numérique - qui auraient pu ne pas être mise en évidence lors des entretiens - mais également d'apprécier le niveau d'extension de dispositions à croire et/ou à agir dans un contexte d'expression différent que celui de l'entretien.

Une fois les différents entretiens codés et analysés, la rédaction des portraits sociologiques a débuté. La mise en narration des portraits participe de la mise en cohérence de la part du chercheur des différents matériaux collectés lors de cette recherche (Bah *et al.* 2015).

Plus précisément, chaque portrait débute par une rapide introduction. Cette dernière présente le contexte de recrutement du répondant. Elle précise non seulement le mode de recrutement de ce dernier, mais également le degré de proximité ou de distance dans les cercles de sociabilité avec l’auteur de ce travail de recherche. Les lieux et la durée de chacun des entretiens y sont également spécifiés. S’en suit une présentation rapide du répondant. Cette présentation porte tant sur les variables sociodémographiques qui le caractérisent (genre, âge, CSP), la formation scolaire qu’il a reçue, mais également ses origines sociales et certains de ses goûts en matière de bande dessinée.

La mise en récit en tant que telle se concentre :

- pour les trois premiers portraits : sur les modalités de constitution de certaines dispositions à croire ou à agir,
- pour les trois suivants : sur les ajustements et/ou les désajustements entre dispositions et contextes rencontrés par nos répondants, notamment en contexte numérique.

La conclusion de chacun des portraits insiste quant à elle sur les points les plus saillants qui ont émergé de lors de l’analyse des entretiens des répondants et leur mise en narration.

Une fois rédigé, la lecture des portraits réalisés a été proposée à chaque répondant (Bah *et al.*, 2015). Cette proposition a été réalisée non seulement car elle est conseillée par la littérature - elle permet de recueillir d’éventuels retours des répondants sur la mise en récit de leur trajectoire, mais également - et peut-être surtout – afin de les remercier tant pour leur temps que pour les histoires de vie qu’ils ont accepté de partager pour la réalisation de cette recherche. Néanmoins, de manière surprenante, un seul répondant a souhaité lire la mise en narration par portrait de sa trajectoire de lecteur et de vie : le répondant que les lecteurs découvriront sous le nom de Stéphane. Cette relecture n’a ni entraîné un entretien formel avec le répondant ni de corrections majeures⁵⁷ au portrait réalisé⁵⁸.

⁵⁷ Une seule correction a été réalisée dans ce portrait, elle portait sur une erreur concernant le métier de la mère de notre répondant.

Conclusion du chapitre IV.

En conclusion, ce chapitre a permis d'expliciter le positionnement épistémologique de ce travail de recherche. Il décrit un structuralisme génétique proche de la définition qu'en propose Bourdieu (1980). Ceci apparaît comme d'autant plus étonnant que les lectures réalisées en recherche sur la consommation sur les travaux de Lahire (2004) le placent souvent au sein des perspectives postmodernes à partir de la définition plurielle qu'il donne de l'individu. Néanmoins, la pluralité que l'auteur propose de saisir dans ses différents travaux - notamment dans *La culture des individus* (2004), *Portraits sociologiques* (2005), *Esprit sociologique* (2005) ou encore *Mondes pluriels* (2012) et dans *Les plis singuliers du social* (2013) – n'est jamais entrevue en dehors du monde social qui participent à sa construction. Le positionnement structuralisme constructiviste qui caractérise son travail – et le distingue de celui de Bourdieu (1980) – s'intéresse à la façon dont le social s'intériorise dans les corps. Son multi-déterminisme social ne peut dès lors qu'être saisi à l'échelle individuelle, voire intra-individuelle.

Ceci permet d'affilier cette perspective aux travaux de recherche en *Consumer Culture Theory* qui tentent de résoudre la tension structure-agence (Arnould et Thompson, 2007). En d'autres termes, cet ensemble de travaux qui tente d'appréhender comment les individus aux comportements de consommation pluriels sont déterminés par les mondes sociaux, les groupes, les instances ou les structures sociales qui les entourent.

Plus particulièrement, Lahire (2005) propose d'entrevoir les modalités de construction de cette pluralité tant dans une dimension temporelle (diachronique) que dans une dimension multi-contextuelle (synchronique). Pour ce faire, il suggère la mobilisation d'un appareillage méthodologique conséquent : la réalisation de portraits sociologiques. Ces portraits reposent sur six entretiens successifs avec le même répondant sur des thématiques très variées – la famille, l'école, le travail, le corps, les sociabilités, les loisirs et pratiques culturelles - afin d'entrevoir non seulement la pluralité des dispositions incorporées par les individus et leurs mises œuvre ou mises en tension en situation, mais également la pluralité des cadres qui permettent leurs constitution.

Néanmoins, les thématiques proposées par l'auteur n'ont pas fait l'objet d'une simple transposition dans la réalisation de ce travail de recherche doctorale. Leur reformulation porte

⁵⁸Stéphane m'indiqua de manière très informelle qu'il souhaitait lire son histoire mise en portrait sociologique afin d'avoir un retour extérieur sur sa trajectoire.

autant sur les thématiques à aborder que sur la diversité des matériaux collectés afin de réaliser les portraits des répondants interrogés à l'occasion de cette recherche. La reformulation des thématiques à aborder lors des entretiens répond à des exigences empiriques. Ces dernières portent autant sur l'adaptation des thématiques à un objet de recherche plus spécifique que celui étudié par Lahire dans *Portraits sociologiques* (2005) que sur un risque de mortalité de l'échantillon important du fait de la lourdeur du dispositif méthodologique proposé. En effet, sur les quinze répondants de départ seuls sept ont accepté de répondre à l'ensemble des thématiques qui leurs ont été proposées.

Finalement, la collecte de matériaux supplémentaires – c'est-à-dire les traces numériques laissées en ligne par les répondants – avait pour objectif d'observer des dispositions à agir dans un autre contexte que celui de l'entretien. Ceci donnait la possibilité d'en observer de nouvelles, voire de déterminer le niveau d'extension de certaines dispositions mises en évidence lors des entretiens.

Conclusion. De la perspective dispositionnaliste et contextualiste aux portraits de lecteurs de bande dessinée.

La deuxième partie de ce travail de recherche doctorale a mis en évidence l'intérêt de mobiliser la perspective dispositionnaliste et contextualiste pour comprendre les modalités de constitution de la diversité des goûts, des pratiques et des représentations chez les lecteurs de bandes dessinées. Cette perspective permet de saisir la variété des modes de consommation culturelle à l'échelle individuelle sans pour autant renier le rôle déterminant de l'ensemble des contextes sociaux que traversent les individus. Pour reprendre les termes exacts de Lahire (2013 p.14-15), il s'agit de mettre en évidence « par quelles opérations un individu se plie à l'intérieur et comment s'organisent, au sein de chaque individu, et dans ses rapports avec les différents contextes structurants de son action, les produits de ces plissements [car chaque] individu porte en lui des compétences et des dispositions à penser, à sentir et à agir, qui sont les produits de ses expériences socialisatrices multiples [sans pour autant que] le collectif et le singulier ne s'opposent [...]. Il s'agit seulement de points de vue différents et complémentaires sur une seule et même réalité sociale ».

L'étude exploratoire semble confirmer la présence de cette variété du social qui est faite corps et faite choses. Elle montre la diversité :

- des modes de consommation à chaque moment du processus de consommation, allant de l'acquisition et/ou de l'accès des bandes dessinées jusqu'aux modes plus pratiques de leur lecture ;
- mais également dans la variété des cadres sociaux qui participent à leur construction.

Néanmoins, pour mettre en évidence les rapports existant entre l'état plié (le consommateur) et le déplié (le social), il faut nécessairement sortir d'une vision du social désindividualisé (*e.g.* structures, groupes, institutions, organisations, systèmes d'action) et réintégrer les biographies et les études de cas individuels dans l'analyse scientifique. C'est ce que propose Lahire (2005) par la mise en œuvre de portraits sociologiques. Ces derniers sont posés comme plus à même d'appréhender « les cadres (univers, instances, institutions), les modalités (manières, formes, techniques, etc.), les temps (moments dans un parcours individuel, durée des actions socialisatrices, degré d'intensité et de rythme de ces actions) et les effets (dispositions à croire, à sentir, à juger, se représenter, agir, plus ou moins durables) de [la] socialisation » (Lahire, 2013 p.117) des trajectoires de socialisation des lecteurs de bandes dessinées.

Malgré la richesse de la méthodologie proposée par l'auteur, il a été nécessaire d'amener des modifications dans l'application de ce dispositif. Ces modifications avaient pour objectif de mieux rendre compte de la spécificité de notre objet et celle de notre discipline, mais également d'alléger le dispositif méthodologique mis en place par l'auteur.

En effet, les portraits sociologiques ont surtout été pensés comme un outil très général permettant d'étudier comment la diversité du social est faite corps, donc sans terrain de recherche précis. Si cette volonté se comprend lorsque l'on s'intéresse aux travaux de cet auteur qui prônent l'avènement d'une unité des sciences sociales (Lahire, 1992, 1996, 2005, 2012), il s'agissait de l'adapter afin de :

- réussir à rendre compte de la constitution de modes de consommation pluriels de la bande dessinée, sans nier le caractère poreux des frontières entre cette pratique spécifique et l'ensemble des pratiques culturelles dans lesquelles elle s'inscrit. Ces dernières peuvent potentiellement participer à la construction de modes de consommation d'apparence propre à la bande dessinée, il s'agit alors de mettre en évidence les modalités de cette transposition,
- alléger la lourdeur du dispositif méthodologique proposé par Lahire (2005), qui exige un investissement important de la part des répondants en termes de temps – ce qui parfois les dissuade à poursuivre les entretiens,
- réussir à observer des pratiques en dehors du contexte très spécifique de l'entretien, sans pour autant participer à l'alourdissement du dispositif méthodologique pour les répondants.

Le résultat de l'application de ce dispositif méthodologique est présenté dans la prochaine partie. Les lecteurs pourront découvrir la singularité des trajectoires de six des sept répondants qui ont accepté de réaliser l'intégralité des entretiens.

Partie III. Résultats de la recherche et discussion

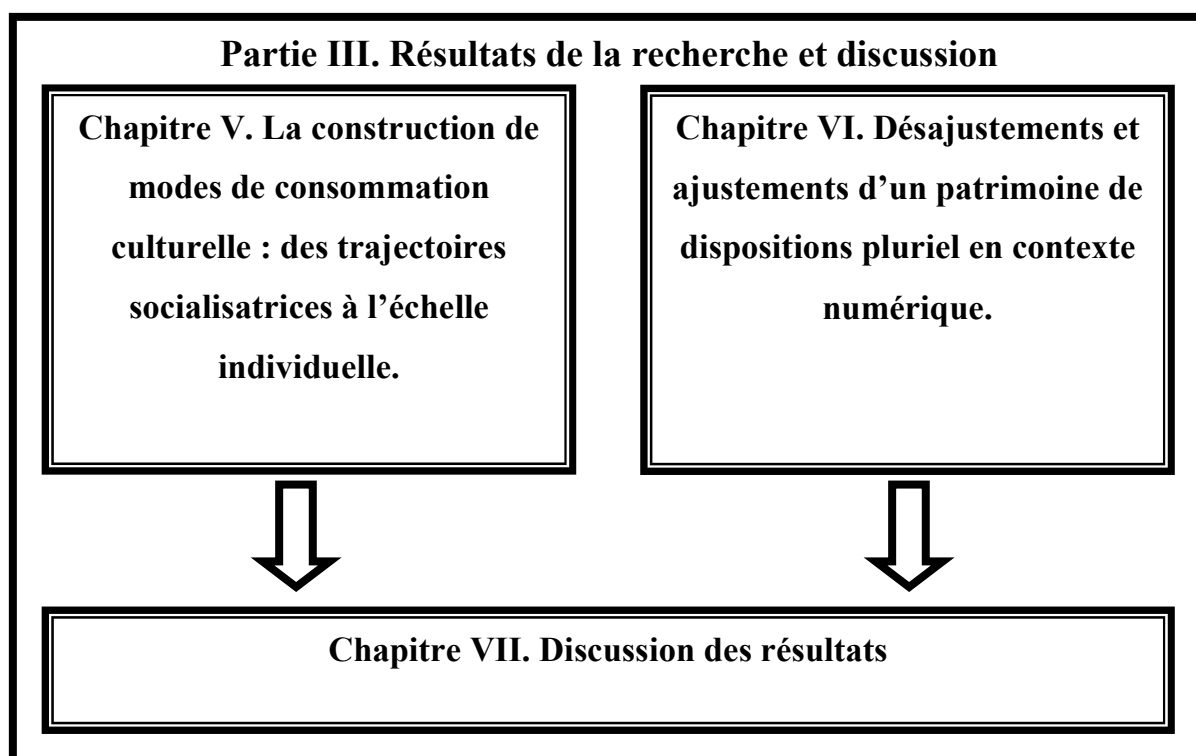
Cette troisième partie a pour but d'exposer les portraits sociologiques réalisés à partir des entretiens et des observations de six répondants : Laurent, Rémy, Stéphane, Alice, Jean et Max. Si ces six portraits montrent tous une certaine singularité dans les modes de consommation de la bande dessinée de nos répondants, leur mise en narration permet de les répartir au sein de deux chapitres distincts. Le chapitre V a pour but de décrire des trajectoires de lecteurs et d'explicitier les modalités de constitution de quelques dispositions que nous avons pu mettre en évidence lors de nos analyses. Le chapitre VI propose plus spécifiquement de présenter certains cas d'ajustements ou de désajustements dispositionnels en fonction des contextes traversés par nos répondants. Le chapitre VII proposera une discussion plus précise des différents résultats développés dans les portraits au regard de la littérature existante en recherche sur la consommation.

Plus précisément, le chapitre V reviendra sur les trajectoires de constitution de dispositions à croire et/ou à agir de Laurent, Rémy et Stéphane. Le portrait de Laurent expose plus précisément la façon dont bande dessinée peut faire l'objet non seulement d'une pratique de loisirs, mais également celle d'un support d'apprentissages : notamment celui de l'acquisition d'une disposition à croire (et en partie à agir) à la légitimité des pratiques culturelles. Le portrait de Rémy présente quant à lui les modalités d'acquisition et d'actualisation d'une disposition à l'apprentissage sur le tas par autodidactie. Nous finirons ce chapitre par la présentation du portrait de Stéphane qui permet de rendre compte de la transformation d'une disposition à la remise de soi en une disposition à l'expression de soi.

Le chapitre VI présentera trois autres trajectoires de lecteurs de bandes dessinées en insistant non seulement sur les modalités de constitution de certaines dispositions, mais surtout en décrivant des cas de tensions dispositionnelles et leur modalité de résolution, notamment en contexte numérique. Pour ce faire, nous débuterons ce chapitre par le portrait d'Alice car ce dernier permet de décrire plus précisément d'une part, la constitution d'un patrimoine de dispositions hétérogènes et d'autre part, les tensions qui peuvent en découler et les différents contextes de leur résolution. Nous poursuivrons par la présentation du portrait de Jean. Le portrait de ce répondant reviendra de façon plus précise sur une tension dispositionnelle - entre activité privée et activité publique - et sur la façon dont le contexte numérique en permet la résolution. Finalement, nous exposerons la trajectoire de Max. Cette dernière révèle également le cas de dispositions en tension qui se résolvent plus ou moins facilement en

fonction des contextes traversés par notre répondant. Il permet également d’entrevoir la façon dont une compétence peut se transformer en une disposition à agir plus générale, c’est-à-dire d’une manière de faire qui peut s’observer dans une grande variété de contextes présents.

Finalement, le chapitre VII permettra de discuter des résultats les plus saillants mis en évidence dans ces six portraits en fonction de la revue de littérature présentée dans la première partie de ce document. Plus précisément, nous discuterons d’une part, de la définition des concepts de cadre socialisateur, contexte d’actualisation et de situation et d’autre part, nous reviendrons sur la définition des différentes dispositions identifiées dans cette troisième partie en les discutant au regard de concepts qui leur semblent proches dans la littérature en recherche sur la consommation.



Chapitre V. La construction de modes de consommation culturelle : des trajectoires socialisatrices à l'échelle individuelle.

Ce premier chapitre de résultats présente trois portraits de lecteurs de bande dessinée. Il insiste plus particulièrement sur les trajectoires de constitution de dispositions à croire et/ou à agir des répondants : Laurent, ingénieur de recherche en informatique âgé de 27 ans ; Rémy, retraité ingénieur en informatique et micro-éditeur âgé de 70 ans et Stéphane, cadre de la fonction publique territoriale âgé de 28 ans.

Le portrait de Laurent expose plus précisément la façon dont la bande dessinée peut être non seulement une pratique de loisirs, mais également un support d'apprentissages. Ces apprentissages concernent la lecture, mais surtout l'acquisition d'une disposition à croire en la légitimité ou illégitimité des pratiques culturelles. Cette dernière semble s'être constituée au sein du cadre des sociabilités familiales de Laurent, mais semble également s'être renforcée au sein de chacun des cadres de la socialisation que notre répondant a pu traverser, comme les groupes de loisirs périscolaires. Néanmoins, malgré la cohérence affichée de ces différents cadres socialisateurs, Laurent décrit des contextes au sein desquels la disposition à la légitimité culturelle se retrouve en tension, notamment lorsque ce répondant met en œuvre des pratiques culturelles uniquement pour leur dimension hédoniste.

Si Rémy semble avoir également développé une disposition à croire (et à agir) à la légitimité culturelle, son portrait abordera plus particulièrement sa trajectoire de « lecteur épisodique de bande dessinée ». Plus précisément, le portrait de Rémy présentera non seulement les modalités d'acquisition et d'extension de son goût pour la BD ou les représentations qui y sont attachées, mais précisera également les modalités de constitution et de renforcement d'une disposition à l'apprentissage sur le tas par autodidactie. Cette dernière semble prendre l'apparence d'une disposition générale – puisqu'elle s'actualise dans de nombreux contextes de pratiques – mais semble également avoir un rôle important dans la trajectoire sociale ascendante de notre répondant éditeur.

Finalement, nous exposerons le portrait de Stéphane. Ce portrait intègre non seulement les modalités de découverte et d'extension d'un goût pour la bande dessinée et celle d'une disposition à croire en la légitimité des pratiques culturelles, mais précise par ailleurs comment cette dernière a longtemps été associée chez Stéphane à une disposition à la remise de soi. Ce portrait précisera surtout les modalités de la socialisation ayant permis la

transformation de cette disposition à la remise de soi en une disposition à l'affirmation de soi. En d'autres termes, il s'agit de l'acquisition d'une inclination à croire et à agir qui pousse aujourd'hui Stéphane à exprimer ses goûts, ses idées, ses passions dans des contextes de pratiques et de sociabilités très variés (e.g. travail, amis, loisirs, famille).

Portrait 1. Laurent ou l'acquisition d'une disposition à la légitimité culturelle

Introduction

Cette introduction a deux principaux objectifs. Le premier est de présenter rapidement Laurent en précisant les variables sociodémographiques qui le caractérisent, son niveau d'étude et le métier de ses parents. Le second objectif est de clarifier le contexte de recrutement de notre répondant en précisant d'une part, sa place dans le réseau des sociabilités de l'auteur de ce travail de recherche doctorale et d'autre part, les raisons qui ont amené sa sélection.

Présentation rapide de Laurent

Laurent est un jeune homme d'origine bourguignonne âgé de 27 ans lors de notre dernier entretien réalisé en 2017. La même année, il est devenu docteur en informatique. Ses parents – désormais retraités – étaient tous deux enseignants du second degré. Plus précisément, la mère de Laurent a réalisé une formation à l'IUFM pour pouvoir enseigner après avoir été diplômée d'un Bac+2 en secrétariat. Son père était quant à lui enseignant de Physique-Chimie et enseignait au sein du même lycée. Le père de Laurent a dû – lors du décès de son père – reprendre en partie la ferme familiale, l'obligeant à avoir une double vie professionnelle. Le matin, le père de Laurent enseignait et l'après-midi il s'occupait du travail de culture de la ferme familiale.

Les tâches domestiques sont décrites comme très partagées dans le foyer familial. Son père était chargé de la cuisine et des courses alimentaires, sa mère était chargée du ménage et de l'éducation tant scolaire que religieuse de Laurent. Ses parents sont décrits comme très présents, presque trop. Laurent se décrit comme un enfant « pourri gâté », qui est selon lui « le privilège de l'enfant unique⁵⁹, et [il] en abusai[t] ». Il ne participait pas aux tâches domestiques, sauf à la ferme où il passait la tondeuse à gazon, non par obligation mais par plaisir.

En ce qui concerne ses goûts en matière de bandes dessinées, Laurent se décrit comme un très petit lecteur, contrairement à sa pratique plus générale de lecture. Il se sent plus à l'aise en littérature classique notamment en poésie, romans ou essais. Plus précisément, Laurent ne lit aujourd'hui que quatre bandes dessinées franco-belges différentes – *Blake et Mortimer*, *Lucky*

⁵⁹ Les parents de Laurent se sont mariés à l'âge de 30 ans et ont eu Laurent à 40 ans. Laurent ne sait pas si c'était une volonté de n'avoir qu'un seul enfant ou c'était une volonté personnelle.

Luke, Alix senator et Murena– quelques mangas de son enfance – *Dragon Ball Z, Fullmetal Alchemist* et *Naruto*– et deux blogs BD notamment XKCD et le blog de Guilbert.

Contexte de recrutement

Laurent et moi nous sommes rencontrés en 2013 lors d'une formation pluridisciplinaire à la pédagogie destinée aux doctorants contractuels chargés d'enseignement de l'Université de Lorraine. Lors de ces différentes rencontres⁶⁰, Laurent et moi n'avions jamais échangé sur ses goûts en matière de bande dessinée, ainsi ai-je été surprise de recevoir un SMS de sa part pour me proposer de « faire un entretien avec [lui] sur la bande dessinée, si ça peut aider ». Ceci m'apparaissait comme d'autant plus surprenant que Laurent n'est présent sur aucun réseau social, et ne pouvait par conséquent pas avoir accès à l'information diffusée sur ces réseaux. Ainsi, m'a-t-il rapidement précisé qu'il a eu accès à cette information par Eric, qui est à la fois un collègue de Laurent et un répondant ayant préalablement accepté de réaliser des entretiens dans le cadre de ce travail de recherche.

- « *Quand je t'ai envoyé le SMS, ça fait peut-être trois ou quatre semaines, c'est parce que je venais de les acheter [Blake et Mortimer et Murena], c'était vraiment du tout neuf ! Je t'ai écrit le SMS en sortant de la FNAC, c'est vraiment du tout neuf !*
- *Ah oui en fait Éric...*
- *Et oui en fait Éric m'en avait parlé, et je me disais toujours j'ai envie d'écrire à Caterina, pour que je lui dise que je veux bien venir, et puis à chaque fois j'oubliais. Et puis là, je ne sais pas pourquoi, il se trouve que j'ai relu Murena, en plus il ne m'avait pas plu la première fois que je l'ai lu. Je ne sais pas pourquoi. Mon cousin me les avait achetés – ça devait être à Noël – et j'ai dû les lire il y a huit semaines, donc clairement tu vois, on me les a achetés et j'ai tellement peu l'habitude de lire des bandes dessinées qu'il me faut un temps relativement long [pour les lire]. En plus, [...] ça ne prend pas un temps fou à lire une bande dessinée, surtout si on la feuillette comme ça rapidement, mais tu vois ça fais tellement peu partie de mes habitudes, qu'il a fallu un temps sacrément long pour que je me mette à lire, pourtant j'ai trouvé ça vraiment bien, j'ai vraiment appris quelque chose (rire). »*

Après quelques échanges par SMS au sein desquels Laurent précisait qu'il était « un très petit lecteur de bandes dessinées » et qu'il ne savait pas dans quelle mesure un entretien avec lui

⁶⁰ Les formations à la pédagogie avaient lieu trois à quatre fois par an, de 2013 à 2016.

pourrait m'être utile, nous avons fixé un premier entretien fin mai 2015. La sélection finale de ce répondant a été décidée justement du fait de son faible niveau de lecture et d'achat de bandes dessinées, et cela tant en termes de genres de bande dessinée lues que de fréquence de lecture déclarée. Ceci le distinguait des autres répondants interrogés jusqu'alors.

Les entretiens avec Laurent ont tous été réalisés au Pôle Lorrain de Gestion⁶¹ et plus précisément au sein des locaux du laboratoire CEREFIGE. Le lieu du PLG a été choisi par Laurent, car il y réalisait sa charge d'enseignement. Dans ce contexte, les locaux du laboratoire CEREFIGE me semblaient être plus propices à la réalisation d'entretiens, car éminemment plus calmes que les salles de classe mises à notre disposition.

Laurent a été le seul répondant avec qui la poursuite des entretiens a été remise en question à la fin de chaque entretien. Cette remise en question portait autant sur les thématiques qui restaient à aborder – ressenties comme de plus en plus intimes et éloignées du sujet initial – que sur le temps exigé par les entretiens. En effet, l'emploi du temps de Laurent était à cette période de plus en plus contraint notamment à la fin de sa recherche doctorale. Ainsi, la réalisation du portrait sociologique de Laurent a été celle qui portait le plus d'incertitudes. Le tableau ci-dessous récapitule les entretiens réalisés avec ce répondant.

Tableau 22. Récapitulatif des entretiens avec Laurent.

<i>Thématique</i>	<i>Lieu</i>	<i>Durée</i>
Modes de consommation de la bande dessinée	Pôle Lorrain de Gestion	141 minutes
Loisirs et pratiques culturels	Pôle Lorrain de Gestion	129 minutes
Institutions scolaires et professionnelles	Pôle Lorrain de Gestion	201 minutes
Sociabilités amicales et familiales	Pôle Lorrain de Gestion puis bar	150 minutes
<i>Durée totale des entretiens</i>		<i>621 minutes Soit 10h21</i>

⁶¹ Le Pôle Lorrain de Gestion sera abrégé PLG dans la suite du document.

La bande dessinée comme support d'apprentissages.

Laurent a découvert la bande dessinée très tôt à l'aide de ses parents. Pour ses parents, ce médium semblait faire partie des genres littéraires immanquables dans l'éducation d'un enfant. La bande dessinée s'inscrivait ainsi dans un ensemble plus large de pratiques qu'ils leur semblaient nécessaire d'inculquer. Ce faisant, il a été non seulement mobilisé comme support d'apprentissages culturels et scolaires, mais également dans l'apprentissage plus général de ses modes de consommation et ce quelque soit le domaine de pratique considérée.

La bande dessinée comme projet pédagogique : entre apprentissage de la lecture et construction d'une disposition à la légitimité culturelle.

Laurent est l'enfant unique d'un couple ayant eu des difficultés à concevoir un enfant. Mariés à trente ans, ses parents ne l'ont eu qu'à quarante. Si Laurent semble aujourd'hui relativement apaisé vis-à-vis de ce statut d'enfant unique, mais également vis-à-vis de la différence d'âge existant entre ses parents et lui, il n'en a pas toujours été de même. Aujourd'hui, il relate – non sans ironie – la « sur-stimulation intellectuelle » mise en place par sa mère lorsqu'il était enfant. Cette « sur-stimulation » semble concerner l'ensemble des compétences et connaissances qu'un enfant est censé acquérir en cours préparatoire – c'est-à-dire les rudiments de l'algèbre et de la lecture – que la mère de Laurent a tenté d'inculquer avant son entrée à l'école élémentaire.

Le premier contact dont Laurent se souvient avec la bande dessinée est celui de *Tintin au Congo*. Ce dernier n'est pas considéré comme un souvenir très plaisant de ce genre littéraire, car il est clairement associé à la volonté de sa mère de l'initier à la lecture. Néanmoins, si cette tentative est décrite comme un échec, sa mère mais également le cadre scolaire semblent avoir activement participé à la construction d'une disposition à la légitimité culturelle non seulement de ce genre littéraire, mais également à celle de son support, et plus généralement à la construction d'une inclination à croire en l'existence d'une hiérarchisation plus générale des pratiques culturelles.

La bande dessinée –incarnée ici par *Tintin au Congo* – faisait pour Laurent clairement partie des « projets pédagogiques » instaurés par sa mère. Cette dernière souhaitait lui faire découvrir ce qu'était une bande dessinée afin « qu'il ne soit pas complètement déconnecté de ce monde là [et qu'] à cet âge-là il faut probablement avoir eu une expérience de bande dessinée », mais elle souhaitait également intégrer ce médium comme un support

expressément mobilisé dans l'apprentissage de la lecture. Cette volonté d'inculcation expresse est décrite par Laurent comme « un échec flagrant », car comme tous les autres enfants, il a appris à lire et à compter à l'école et non *via* les modes d'inculcation mis en place par sa mère.

- « *Oui c'est [maman] qui me les a lus, au moins pour Tintin au Congo, oui c'est elle, parmi tous les projets pédagogiques qu'elle avait, ça faisait partie d'un truc pédagogique qu'il fallait inculquer donc oui c'est elle qui me les a lus...*
- *Des projets pédagogiques ?*
- *Ouais, ouais, non, mais enfin il fallait que l'enfant fasse des trucs pédagogiques etc. donc tous les jeux pédago', tous les trucs qu'il fallait que les enfants aient fait donc, elle les respectait, il fallait que les enfants découvrent, elle a essayé de m'apprendre à lire de manière forcée... Tant que ça marche etc. je veux dire tout ce qui pouvait m'apprendre à compter pour m'éveiller encore plus etc. elle a fait tout ça et ça a été un échec flagrant, mais donc oui Tintin ça a participé au développement de ce que elle considérait être le développement normal de l'enfant donc je pense que ça s'inscrivait là-dedans (rire), ça s'inscrivait là-dedans je pense à ce moment-là particulièrement.*
- *Donc tu dis que c'était un échec flagrant ?*
- *Oui parce que j'ai su lire en fait, elle a essayé de m'apprendre à lire, mais je suis arrivé au CP clairement je ne savais pas lire, donc quand je dis que c'était un échec flagrant, c'est que c'était un bel échec (rire), mais bon après je pense que ça arrive à tout le monde hein (rire) avoir de grandes ambitions et puis se retrouver par terre parce que l'enfant, il avait pas envie et puis voilà quoi donc oui Tintin c'est probablement la première bédé. »*

Néanmoins, si la mère de Laurent semble avoir échoué sur ce point, Laurent a tout de même continué la série des *Tintin* étant enfant. Il possède aujourd'hui l'ensemble de la collection, et la conserve, même si aujourd'hui il n'apprécie plus Hergé, notamment depuis qu'il a appris le caractère controversé de ses œuvres. Malgré ces controverses, il considère lui-même cette collection comme un immanquable de la littérature enfantine, au même titre que les aventures *Astérix* ou celle de *Lucky Luke*.

La mère de Laurent a finalement réussi à transmettre à Laurent un certain goût pour l'œuvre d'Hergé, malgré « l'échec flagrant » décrit par ce dernier. Par ailleurs, elle semble avoir

participé à assoir la légitimité plus générale des bandes dessinées dites classiques ou patrimoniales, c'est-à-dire des bandes dessinées qui – selon la Cité Internationale de la Bande Dessinée et de l'Image (2010⁶²) – ont marqué l'histoire du genre, sont parues entre les années 1920 et 1950, sont devenues des classiques de grands auteurs (e.g. Pratt, Hergé, Goscinny et Uderzo) et font partie d'un patrimoine local.

L'assise de cette légitimité semble avoir été renforcée par les incitations déployées par l'un des enseignants de Laurent au collège. Ce professeur de français lui a plus particulièrement conseillé la lecture de *Blake et Mortimer*. S'il connaissait déjà cet opus – car sa mère a été la première à lui offrir un tome de cette série – son professeur l'a encouragé à en poursuivre la lecture, malgré une première expérience mitigée. Ces encouragements avaient plus particulièrement lieu à la fin des heures de cours, où Laurent et cet enseignant discutaient régulièrement de leurs lectures pendant une demi-heure.

L'œuvre d'Edgar P. Jacobs semble avoir particulièrement marqué Laurent en participant non seulement à la construction de ce que devraient être les qualités de toute bande dessinée, mais également à la définition même de ce genre littéraire. En effet, pour Laurent, *Blake et Mortimer* est l'étalon de mesure de la qualité d'une bande dessinée, qui devient malgré le medium comparable au livre lorsque « fond et forme se complètent si parfaitement ».

- « *Blake et Mortimer, pour moi c'est la bédé absolue, parce que il y a du texte, les graphismes sont pour moi – je ne peux peut-être pas dire magnifiques – mais en tout cas je les trouve vraiment beaux, j'ai autant de plaisir à la regarder qu'à la lire, [...] ce que je ne retrouve pas dans quasiment aucune autre bédé que j'ai lu jusqu'à maintenant, c'est que pour moi dans Blake et Mortimer, le fond et la forme, les deux me conviennent absolument très bien [...] pour moi c'est quasiment un livre, je trouve qu'il y a aussi des illustrations qui sont vraiment jolies, pour moi c'est vraiment la bédé ultime, [...] si j'ai une valeur à mettre je lui mets 20/20 à Blake et Mortimer, et c'est par rapport Blake et Mortimer que je vais probablement comparer toutes mes bédés en fait... donc pour moi c'est la valeur absolue. Du coup, je ne vais pas dire que je compare Murena [à Blake et Mortimer], mais [...] Murena il y a du fond et la forme est moins belle, mais il y a quand même du fond, et c'est ce que j'attends aussi, je pense que c'est dans un sens plus un livre illustré [...] qu'une bande dessinée, pour ce [que la bande dessinée] pourrait être par rapport au livre (silence). »*

⁶²http://www.citebd.org/IMG/pdf/BD_patrimoine_2_.pdf

Si l'étalon de mesure de la qualité d'une bande dessinée s'est principalement construit chez Laurent à partir de *Blake et Mortimer*, la définition de la bande dessinée – et plus largement celle du livre – est très attachée à celle de son support : l'imprimé.

- « *Dans tous les cas une bande dessinée c'est quelque chose de suivi, compilé, en fait plus que ça pour moi la bande dessinée c'est quelque chose imprimé sur un bouquin, si ce n'est pas imprimé ce n'est pas de la bande dessinée donc et pareil pour un livre, pour moi un livre ça n'a d'existence que si c'est imprimé, si ce n'est pas imprimé pour moi ce n'est pas un livre, la définition est très reliée à l'objet en fait, si l'objet ne correspond pas à ce que j'attends, je ne considère pas ça, même si on pourrait considérer ça comme une bande dessinée, je ne le considère pas parce que je n'ai pas l'objet en tant que telle, pour moi l'objet défini ce que c'est.* »

Si ce verbatim illustre la difficulté que Laurent éprouve à définir la bande dessinée, finalement il la définit comme un ensemble de cases volontairement juxtaposées dans le but de raconter une histoire. Néanmoins cette dernière est pour lui nécessairement imprimée. Si les deux premières caractéristiques font écho à la définition plus théorique de McCloud (2000), la dernière l'en détache indubitablement. En effet, pour Laurent ce qu'on appelle blog BD ou encore webcomic⁶³ ne se rattachent pas au genre bande dessinée, et ce bien qu'ils en détiennent certains codes sémiotiques (e.g. illustration, cases, bulles...). D'ailleurs, lors de notre premier entretien, ce n'est que lorsque la question lui a été expressément posée qu'il a intégré ces deux genres dans son discours.

- « [...] Une discussion de bédé c'est très, très rare.
- *Même pas XKCD ou je ne sais pas quoi ? Le truc que tout le monde lit dans votre labo*⁶⁴ ?
- *Bah alors oui pour le coup, c'est que XKCD, c'est vrai que peut-être il y a des choses que je ne classifie pas comme étant de la bédé, parce que c'est vrai que pour moi XKCD ce n'est pas de la bande dessinée. [...] Si tu considères ça comme de la bande dessinée, il y a Guilbert aussi que je suis assez régulièrement, [mais] c'est assez épisodique, donc du coup j'en loupe pas mal, et après en une semaine je vais tous les regarder. Je vais regarder tous ceux de la semaine, pas tout ce que j'ai loupé. A ce*

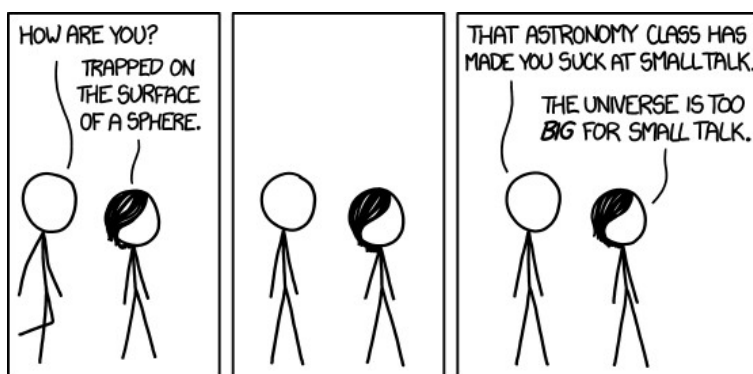
⁶³ Les webcomics sont des blogs BD d'origine anglo-saxonne.

⁶⁴ L'entretien avec le collègue de Laurent avait été réalisé quelques jours plus tôt, j'avais donc connaissance des discussions qui avaient lieu autour de ce webcomics au sein de leur laboratoire.

moment-là, oui si on parle de bandes dessinées, si dans bédé tu inclus XKCD et Guilbert, alors oui, mais XKCD, ça va plutôt être pour [hésitation], c'est clairement pas pour le dessin, ça va plutôt être pour le fond ».

Les cases ci-dessous sont un exemple de planche du webcomic XKCD.

Planche 4. Parution 1248 du webcomic XKCD⁶⁵



Par ailleurs, ce rapport problématique vis-à-vis de la définition de l'objet « bande dessinée » se retrouve de façon plus générale au rapport que Laurent entretient vis-à-vis du support de la pratique de lecture. Le support numérique semble toujours être la source de tensions. L'unique expérience de lecture médiatisée par un ordinateur que Laurent relate – de ce qu'il considère être une bande dessinée, ici *Walking Dead* – a été vécue comme insatisfaisante. Il l'explique par un rapport plus problématique au corps qui lit, une position à « 90 degrés [par rapport] au plan de la table », des difficultés physiologiques à rester concentré sur un écran et une expérience de lecture rapprochée de celle du film qui défile sous les yeux et qui impose son propre rythme.

- « En fait j'ai eu une bédé sur informatique et ça a été une catastrophe en plus, bah déjà c'est mon cousin et je pense que la bédé avait pas été trouvée de façon complètement légale mais ça bon passons, j'ai essayé c'était donc *Walking Dead*. Alors en fait j'avais l'impression que ça pouvait m'intéresser, ça pourrait me plaire, j'en sais rien, mais le fait de le lire sur écran clairement c'était complètement inconfortable, c'était en format PDF, c'était pas facilement lisible, [...], mais c'est une des expériences les plus désagréables de lecture sur un ordinateur [...], enfin déjà je n'ai pas mon confort de lecture en termes visuels, je suis obligé de [hésitation] déjà je lisais sur un écran d'ordinateur pas sur une tablette, donc du coup tu as ton écran

⁶⁵<https://xkcd.com/1248/>

qui est à 90° de la table donc, quand tu lis tu es disons pas parallèle au plan de la table [...], mais [avec une tablette] t'es quand même dans une direction qui me semble plus convenable que d'avoir l'écran comme ça avec un ordinateur (fait les gestes) d'un ; de deux je pense qu'en fait il y a une réponse physique, c'est que j'ai les yeux assez sensibles, donc l'ordinateur c'est pas le top non plus, devoir rester concentré surtout pour lire un truc où tu restes quand même assez fixe sur le plan, où tu bouges pas trop les yeux, en tout cas dans l'expérience que j'en ai eu. Au bout d'un moment, je ne lisais même plus les bulles quoi, je voyais des images qui défilaient et c'était quasiment une espèce de film qui passait et c'était plus... Pour moi, ce n'était plus une expérience que j'avais envie d'avoir, et j'aime bien feuilleter ma bédé sans forcément lire les bulles, mais dans un sens c'est moi qui le décide, alors que là c'était plutôt imposé par la lecture sur l'ordi' qui au bout d'un moment m'a tellement lassée que ça défilait, parce que je voulais voir ce qui se passait, mais clairement je devais lire trois vignettes sur une page et c'était des petites bulles que je lisais et puis c'est tout, donc c'était plus imposé que vraiment voulu. »

Plus généralement, c'est donc la pratique de lecture, même sur support numérique, qui semble ici problématique. Le support imprimé apparaît comme essentiel non seulement dans le cadre de la bande dessinée ou celui de la littérature, mais également dans le cadre de son travail. En effet, tous les articles mobilisés dans le cadre de sa recherche doctorale sont systématiquement imprimés et archivés. Les lectures numériques sont quant à elles des lectures souvent courtes comme les blogs BD ou encore les articles de presse, jamais des lectures qui nécessitent selon lui un important niveau de concentration.

- « *[En favorisant la lecture sur support papier] je déforeste peut-être l'Amazonie, mais je ne peux pas supporter d'avoir ça sur un écran donc ça c'est hors de question !*
- *Pourquoi c'est hors de question ?*
- *Pourquoi c'est hors de question ? Parce que déjà j'aime bien le support papier, il y a le fait de pouvoir feuilleter que je ne pourrais probablement pas retrouver dans un livre, le fait de pouvoir ouvrir le bouquin à n'importe quelle page, ça je n'ai jamais essayé, mais je pense pas que ça puisse se faire sur un truc de style tablette, etc. Lui dire ouvre moi à telle page par hasard, le fait de pouvoir je ne sais pas c'est un, je pense que c'est une habitude de lecture qui fait que comment dire, je ne sais pas exactement expliquer pourquoi clairement. Par exemple, les articles scientifiques que*

je lis, je ne peux pas les lire [sur ordinateur], je les imprime tous, je ne peux pas les lire sur écran et pas parce que je les annote particulièrement sur du papier, etc. juste parce que le fait d'avoir le support papier me procure un confort que je ne sais pas expliquer, un article scientifique quand je le lis sur ordinateur je ne retiens rien [...]et même si je veux faire une passe en diagonale et que je sais que quand même l'article peut m'intéresser, je vais l'imprimer, même si c'est pour passer dix minutes dessus. »

Loin de n'être qu'un « culte » de l'imprimé, cette inclination –à croire et à agir – semble avoir été constituée au sein du domicile familial, mais également au sein du cadre scolaire et renforcée encore aujourd'hui dans le cadre de son travail de recherche, et cela tant par un processus d'assimilation que d'inculcation (Bourdieu, 1979b).

En effet, tout se passe comme si la présence de nombreuses bibliothèques au domicile familial, les méthodes de suivi des devoirs et celles des temps de loisirs de ses parents ont participé à l'intériorisation de cette inclination. A titre d'exemple, lorsque Laurent rentrait de l'école, il faisait ses devoirs dans le bureau où ses parents enseignants corrigeaient leurs copies. Si Laurent finissait avant l'heure du dîner, il pouvait choisir un livre dans n'importe quelle bibliothèque présente au sein du domicile et le lire soit en leur présence, soit dans sa chambre. Parallèlement, les moments accordés à Laurent pour regarder la télévision étaient très restreints (1 heure le matin et 1 heure le temps de midi) de sorte que le reste du temps Laurent devait s'occuper seul par la lecture ou encore l'écriture.

Plus largement, pendant toute sa scolarité Laurent n'a jamais mobilisé d'ordinateur pour ses lectures. Ce n'est qu'à partir du moment où Laurent a fini sa classe préparatoire que Laurent a été amené à utiliser plus systématiquement un ordinateur. Néanmoins, ce support était plus destiné à la production de texte et/ou à la programmation informatique qu'à la lecture de textes longs. Seules des plateformes numériques comme les forums ou les blogs étaient lus plus régulièrement. La lecture de ces deux types de plateformes a été initiée lorsque Laurent était en classe préparatoire pour suivre « les aventures » d'un mathématicien qui a inspiré son envie de faire de la recherche, et elles ont été poursuivies dans le but d'améliorer ses connaissances en programmation, en cryptographie ou encore de façon plus surprenante en histoire.

La mobilisation de l'ordinateur destinée à l'écriture ou à la programmation s'est quant à elle d'autant plus renforcée que Laurent avait pour « passe-temps » l'écriture de textes littéraires – notamment de la poésie. Il a par ailleurs intégré un atelier d'écriture libre lorsqu'il était au

lycée. De la même manière, la programmation informatique puis la cryptographie étaient toutes deux activités de loisirs, avant qu'il ne décide d'en faire sa spécialité à l'école des Mines et de partir les étudier un semestre en Allemagne.

- *« J'aimais vraiment faire ça, je veux dire l'écriture automatique, on écrivait des textes complètement délirants, parfois sans queue ni tête. C'était tellement un plaisir de partir d'une page blanche et de finir par écrire une page complète avec des mots à la suite qui ne voulaient strictement rien dire et ensuite le présenter et le lire devant tout le monde, que les gens se marrent et que toi tu te marres aussi, mais malheureusement une fois arrivée à l'école des Mines ça n'existait pas, et c'est dur de monter un truc comme ça tout seul. Et sinon à cette époque là aussi en termes de loisirs, il y avait l'informatique, enfin la possibilité de travailler à la programmation d'un logiciel informatique, avant c'était un loisir, je veux dire avant que ça ne devienne un travail, et c'est pour ça que j'ai choisi ça en spécialité à l'école des Mines, ça m'intéressait vraiment beaucoup. »*

Plus généralement, les loisirs de Laurent semblent s'être construits autour d'une forte disposition à croire en la hiérarchisation des pratiques culturelles. Il décrit des distinctions très nettes entre ce qui de l'ordre :

- ***Des genres de lecture de loisirs légitimes ou non.***

Les genres de lecture de loisirs légitimes sont systématiquement rattachés à la lecture de poésies, de romans et d'essais et de la bande dessinée *Blake et Mortimer*. Les lectures illégitimes regroupent l'ensemble des autres lectures, notamment les autres lectures de bandes dessinées – comme Lucky Luke, Astérix, Dragon Ball Z ou Naruto – ou celles de ses livres *Star Wars*. Dans cette catégorie, il se représente les premières comme des lectures de « gamin » et les secondes comme des lectures « honteuses ».

- ***Des pratiques culturelles socialement légitimes ou non.***

Les premières concernent la lecture, la chorale, la musique, l'écriture, le théâtre et la programmation informatique. Les secondes intègrent la télévision, le cinéma, ou encore plus spécifiquement les séries.

- *« Mais [ce que je trouve honteux c'est] surtout le fait... c'est pas tellement le fait de regarder des séries qui est honteux en soi, c'est le fait d'être, je ne vais pas dire addict, j'en suis très loin quand même, mais le fait de me dire que je vais regarder ça*

toute les semaines parce que je veux continuer l'histoire, même si des fois ça ne me plaît pas, juste parce que j'ai envie de me vider la tête, c'est pas intéressant, c'est juste un peu reposant. C'est comme si je lisais un livre juste pour lire l'histoire, alors que quand je lis un livre c'est plus parce que le style de l'auteur me plaît, etc. »

Le cinéma, la lecture de bandes dessinées, la télévision ou encore le visionnage de séries ont par ailleurs été cités en moins de cinq minutes lors du début de l'entretien sur la thématique « Loisirs et pratiques culturelles », et directement associées à des pratiques culturelles « honteuses ».

- « *Je te fais tous les loisirs culturels honteux d'un seul coup comme ça c'est fait* »

Ce qui apparaît comme d'autant plus étonnant qu'ils semblent être devenus les « passe-temps » les plus régulièrement mis en pratique. La seule exception est la lecture de romans issus de la littérature classique ou de poésie, car Laurent s'y astreint au minimum une demi-heure par jour.

- « *Je continue de lire au minimum une demi-heure par jour, pour être sûr de faire au moins un truc ayant un intérêt* ».

De façon plus générale, tout de passe comme si les loisirs devaient toujours revêtir une importante dimension esthétique et/ou éducative (Holbrook et Hirschman, 1982 ; Pine et Gilmore, 1998) ; dans le cas contraire Laurent classe ses loisirs comme « honteux ». Le rapport qu'entretient Laurent à la télévision en est une parfaite illustration. Il attribue à ce médium des représentations très « ambivalentes » en fonction du programme visionné. Si ce dernier permet soit de s'informer, soit d'apprendre quelque chose de façon plus ludique – comme *Secret d'histoire* – alors il est considéré comme un loisir relativement légitime, à l'inverse lorsqu'il se détend en regardant des programmes de télé-réalité ou des séries télévisées, il trouve cela « sans intérêt », et cela non pas « comme loisirs en soi, mais dans la façon dont [il] le fai[t] ».

Ceci n'est pas sans rappeler le rapport que ce répondant entretient avec la bande dessinée. Pour que ce loisir soit considéré comme légitime, il lui semble nécessaire :

- soit de le rapprocher du livre et de l'apprécier plus pour son style, son esthétisme, sa trame narrative que pour son caractère divertissant – comme avec *Blake et Mortimer*,
- soit de le rattacher au cadre des connaissances scolaires comme *Murena*.

Si cette dernière reste selon lui destinée à un public plus enfantin, elle lui permet de se replonger dans un contexte historique plus précis qu'*Alix Senator* par exemple.

- « [Je] m'achèterai le reste des *Murena* et d'*Alix Senator*, même si je trouve que ça reste un peu trop, que je le trouve un peu trop gamin pour moi, je pense que je ne suis plus trop vraiment dans les âges ciblés, je pense que c'est plutôt pour... l'auditoire est un peu trop gamin, même si bon [*Alix Senator*] ça a un intérêt : être marrant. Je veux dire contrairement à *Murena*, où on a vraiment un contexte historique qui est bien cadré, là *Alix Senator* c'est quand même Césarion, il n'a pas été tué il est toujours vivant, donc le fils de César est vivant, il se retrouve en plein milieu de l'Égypte, et il y a une grande pyramide qui vient de surgir de nulle part, on sent quand même qu'il y a du bon gros délire avec la Rome antique, et je pense que je ne suis plus forcément le type de cible sur ce genre de choses-là, où vraiment il y a des trucs qui sont vraiment hors de propos sur un truc qui pourrait avoir une vérité historique ».

Finalement, la trajectoire de socialisation de Laurent est très proche des trajectoires décrites par Bourdieu dans *La distinction. Critique sociale du jugement* (1979a). Elle reflète les goûts associés à « la bonne volonté culturelle » des petit-bourgeois que décrits par Bourdieu (1979a). En effet, enfant de parents issus de la classe moyenne détenant un capital culturel relativement élevé, Laurent a été incité à réaliser des pratiques culturelles régulières (e.g. écriture, lecture, pratique de la musique, visites de musées lors des vacances, etc.). Ceci semble avoir participé au développement d'un goût plus prononcé pour les pratiques culturelles légitimes et à une prise de conscience d'une hiérarchisation des pratiques culturelles. Ces dernières ont pu par ailleurs être renforcées lors de son passage dans l'institution scolaire, notamment par l'intermédiaire d'enseignants qui l'ont soit encouragé à certaines lectures, soit incité à participer à des activités périscolaires comme la chorale – du collège jusqu'à l'école des Mines – ou encore l'atelier d'écriture ou l'atelier théâtre auxquelles Laurent a participé lorsqu'il était au lycée. La faible variété des cadres socialisateurs traversés par Laurent semble avoir permis de constituer une disposition à croire en la hiérarchisation des pratiques culturelles relativement cohérente.

Néanmoins, ici les goûts associés à la culture dite légitime coexistent avec des goûts qui le sont moins, rappelant ce faisant l'existence d'une forme d'omnivoreté culturelle (e.g. Peterson et Simkus, 1992 ; Peterson, 2004). Cependant, cet éclectisme est source de tension pour Laurent. Plus précisément, les loisirs qu'il décrit comme « honteux », ne le sont pas « en

soi », mais dans la façon dont ils les consomment : « pour se vider la tête » ou « se détendre » ou « connaître la suite alors que cela ne [lui] plait pas forcément ». Finalement, pour Laurent une activité de loisirs ne doit jamais uniquement être vécue sous une dimension hédoniste de la pratique, mais revêtir un caractère esthétique et/ou éducatif.

Ceci apparaît comme d'autant plus étonnant que l'expérience comme divertissement ou hédonisme était dans les travaux de Holt (1998) plus généralement associée au HCC (personnes à fort capitaux culturels) et la dimension utilitariste aux LCC (personnes à faible capitaux culturels). Laurent reprend des HCC sa disposition marquée pour l'esthétisme de l'œuvre d'art et des LCC sa disposition à utilitarisme. En d'autres termes, Laurent cherche toujours à acquérir ou réactualiser des connaissances esthétiques, théoriques et même pratiques au sein de ses loisirs (e.g. connaissance des styles narratifs, connaissances historiques, connaissance de la programmation informatique).

Cette disposition utilitariste s'actualise d'autant plus facilement que Laurent semble avoir parallèlement constitué une forte inclination à la planification.

Acheter, lire et transmettre ou la constitution d'une disposition planificatrice

Bien que Laurent ait pu déclarer pendant notre premier entretien qu'il « abusai[t] » de son statut d'enfant unique, il se décrit beaucoup plus souvent comme ayant été un « enfant très sage ». Ce trait de caractère s'exprime notamment par le respect :

- du budget que ses parents lui allouaient étant enfant,
- de l'emploi du temps institué par ses parents.

Enfant, Laurent ne dépassait « jamais le budget que [ses] parents pouvaient considérer [comme] exorbitant ». Si ses parents ont mis en place un système d'argent de poche, ce dernier est resté en place pendant une très courte période, car Laurent ne dépensait jamais l'ensemble de l'argent de poche qui lui était confié. Ainsi, ses parents ont préféré lui ouvrir un compte bancaire afin d'y déposer régulièrement un peu d'argent pour des achats éventuellement plus conséquents.

- « *Je n'ai jamais dû vraiment dépassé les limites. Non, ce n'est jamais arrivé je crois... Sauf pour mon premier appareil photo qu'ils m'ont demandé d'acheter sur mes économies.* »

Parallèlement, Laurent semble avoir toujours vécu au rythme que demandaient ses parents. En semaine, il se levait à 7 heures, il petit-déjeunait avec ses parents avant qu'ils ne l'emmenent à l'école. Le midi, il déjeunait chez sa nourrice. Le soir en rentrant, il faisait ses devoirs jusqu'à l'heure du dîner. Finalement, jusqu'à la fin du collège il se couchait tous les soirs à 20 heures et à partir du lycée après le « premier film du soir » qu'il regardait toujours avec ses parents. Le weekend, ils partaient tous les trois faire les courses, puis rendaient visite à sa grand-mère à la ferme. A partir de ses sept ans, il se rendait à la messe tous les dimanches matin.

- *« J'allais à la messe avec maman tous les dimanches, j'imagine qu'elle ne m'y a pas emmené plus jeune car elle avait peur que je fasse trop de bruit (rire) ».*

Si lors des entretiens Laurent vivait en Lorraine, il retourne très régulièrement chez ses parents et il passe toutes ses vacances avec eux, sauf lorsqu'il réalise des pèlerinages. Ce qu'il a déjà réalisé trois fois avec des membres de l'église de son village.

- *« Je pars toujours en vacances avec papa et maman, quand on part on va toujours à l'hôtel, car sinon ce ne serait pas de vraies vacances pour maman. Et oui, pour répondre à ta question, je ne suis jamais parti en vacances avec des amis, l'occasion ne s'est jamais présentée, mais même si l'occasion se présentait, je pars toujours avec mes parents donc... sauf quand je fais des pèlerinages où là je pars seul, non enfin pas seul, avec d'autres personnes qui font le pèlerinage avec moi.*
- *Tu es parti en pèlerinage ?!*
- *Oui, trois fois déjà. Je suis parti deux fois en pèlerinage à Lourdes et une fois dans un monastère pas très loin de Dijon, mais bon ce n'était pas vraiment des vacances ».*

La régularité de ce mode de vie se retrouve encore aujourd'hui chez Laurent. Ce dernier planifie comme tout un chacun le temps qu'il consacre pour faire ses courses ou encore ce qu'il achète, mais va jusqu'à planifier tous ses menus de la semaine, en les répétant à l'identique chaque semaine afin que cette question ne soit plus un « problème ».

- *« Ce jeudi on était comme tous les midis au restaurant du labo et il y avait du brocoli, je n'en ai pas pris, car je devais en manger le soir même. La collègue à côté de moi m'a demandé pourquoi je n'en ai pas pris cette fois-ci, car généralement j'en prends s'il y en a... Je lui ai dit que j'en mangeais le soir même, qu'en fait je savais exactement ce que je mangeais tous les soirs de la semaine et que je faisais mes*

courses toujours de la même façon ! Elle a été choquée (rire) un peu comme toi lorsque je t'en ai parlé la première fois (rire). C'est juste que ça me permet de ne plus avoir à traiter cette information, pour moi ce n'est plus un problème, car tout est prévu d'avance. »

Laurent fonctionne de la même façon pour l'achat de ses bandes dessinées. Chaque année, il prévoit d'aller acheter une ou deux bandes dessinées en fonction des dates de parution des séries qu'il suit encore aujourd'hui. Lorsqu'il se rend à la Fnac, il n'y va que pour cela et ne déroge jamais à la règle.

- *« [Lorsque je vais acheter mes bandes dessinées], je suis focalisé sur ce que je vais acheter et je ne regarde pas ailleurs, je veux dire je ne regarde pas autre chose que ce que je connais, je ne vais probablement pas demander de conseils sur ce que je voudrais éventuellement m'acheter parce que ça ne m'intéresse pas. »*

Ce qui est d'autant plus étonnant que Laurent n'agit pas de cette façon pour les romans, où il se laisse aller à la déambulation et à la découverte de nouveaux auteurs en regardant « les tranches des bouquins pendant au moins une demi-heure » et se laissant aller à des achats plus spontanés. Laurent justifie ces différences dans les modes d'acquisition des œuvres par son niveau de connaissance dans les différents domaines. Plus précisément, Laurent ne se sent pas « légitime » pour juger de la qualité d'une œuvre du 9ème art. Il n'achète que les séries que ses proches (e.g. parents, cousins ou encore amis) commencent par lui offrir ou celles dont il entend dire – à différentes reprises – qu'elles font partie des « référence[s] immanquable[s] de la bande dessinée », comme cela a été le cas pour les séries Dragon Ball Z, Fullmetal Alchemist ou encore Naruto que Laurent a initiés au collège. Ici, tout se passe comme si Laurent ne pouvait découvrir par lui-même une nouvelle bande dessinée du fait de son manque de connaissance de ce genre littéraire. Il en va de même pour les films, où il avoue s'« 'y connaître deux fois moins qu'en BD ».

De manière plus étonnante encore, si la lecture de bande dessinée ne se voit pas allouer « de moments précis » contrairement à celle de ses romans qui font l'objet d'une plage horaire journalière dans l'emploi du temps de Laurent, la relecture des bandes dessinées de Laurent semble elle aussi pour le moins routinière. En effet, la sélection des tomes lus apparaît comme spontanée puisqu'elle dépend de « celle qui accroche le regard », mais leur lecture (et souvent leur relecture) se réalise à chaque fois qu'il retourne chez ses parents et de préférence le soir avant de dormir.

- « *Donc en fait j'ai ma maison, moi j'ai ma chambre au rez-de-chaussée, il y a un espace de stockage à l'étage au-dessus, il y a une grande armoire où sont rangés globalement tous les Astérix, les Tintin, en fait toutes les bédés que j'ai lues étant enfant, donc par exemple pas les derniers Lucky Luke, etc. Mais les Astérix, Yoko Tsuno, tout ceux que j'ai lus quand j'étais enfant. Dans ma chambre, je retrouve plutôt les Blake et Mortimer et les mangas, parce que je suis arrivé assez tard aux mangas, du coup c'est les derniers que j'ai lus et ils ont pas eu le temps de monter [à l'étage], voilà je veux dire que le poids de l'histoire a fait qu'ils sont restés en bas, et donc du coup les bédés [là] sont dans une pièce où je vais très rarement genre les Astérix etc. Donc du coup, vu que je ne prends que les bédés qui m'accrochent le regard il n'y a que celles qui sont dans ma chambre –et qui sont les Blake et Mortimer, les mangas et les derniers Lucky Luke, ainsi que deux trois autres bédés que j'ai récemment achetées [...] mais c'est parmi ce choix-là qu'est fait mon truc de bédé, en revanche, en fait clairement je pense qu'il y a 15 bédés qui sont lues très régulièrement, c'est les Blake et Mortimer, il y a pas mal de mangas qui sont lus régulièrement, et les Tintin ont pas dû être ouverts depuis au moins 10 ans, mais ils sont toujours là »*

Mais cette inclination à la planification ne se retrouve pas uniquement lors de l'acquisition ou lors de la consommation pour Laurent, elle s'étend jusqu'à la mise en place d'un système de stockage relativement élaboré établi dans une volonté de transmission des livres lus. Si une partie des collections de bandes dessinées que Laurent possèdent sont toujours dans l'armoire de sa chambre d'enfant ou au premier étage - sont régulièrement relus et seront conservées pour ses futurs enfants - il n'en va pas de même pour tous les romans, essais ou livres de poésies qu'ils possèdent.

Si Laurent se décrit comme n'étant « pas vraiment organisé » et que son système de rangement suit la plupart du temps le « poids de l'histoire ». En d'autres termes, les derniers livres achetés se trouvent être les plus accessibles et les plus visibles dans les armoires ou bibliothèques de la maison. Lorsque Laurent décrit plus précisément la mise en œuvre de ce rangement, elle semble être au contraire relativement précise. En effet, les bandes dessinées qu'il lit encore aujourd'hui sont dans l'armoire de sa chambre, celles qu'il ne lit plus dans une armoire au premier étage de la maison avec sa collection de livres *Star Wars*. Les romans et autres livres non-lus se trouvent dans les bibliothèques de la maison. Les romans lus sont

quant à eux provisoirement stockés dans des armoires aux greniers. Ces derniers feront l'objet d'un classement annuel qui distingue ceux qui seront :

- donnés à la bibliothèque municipale ou à des associations caritatives, s'ils n'ont pas été très appréciés,
 - stockés dans des cartons et rangés dans des armoires pour les transmettre à ses enfants, s'ils ont été appréciés.
- *« En fait les bibliothèques sont exclusivement utilisées pour ranger les livres [...] je suppose que c'est une idée de maman qui dit que c'est plus facile de faire le ménage quand c'est pas des bibliothèques, parce que la poussière s'accumule moins, je pense que ça doit être ça, il doit y avoir une histoire comme ça, [...] mais on a énormément d'armoires à la maison donc sont sur les bibliothèques uniquement les livres*
 - *Donc les romans et tout ce qui est livre sont classés dans des bibliothèques et les bédés dans des armoires.*
 - *Voilà c'est ça [...] mais en fait, c'est toujours le même problème, c'est que je lis beaucoup de livres et très peu de bandes dessinées donc du coup la fluidité veut que les livres soient devant et pas les bandes dessinées. Mais, ouais, non, c'est complètement arbitraire et il n'y a pas de raison particulière.*
 - *Il n'y a pas de logique sous-jacente.*
 - *Il y en a peut-être une, mais en tout cas elle n'est pas pour moi, elle n'est pas explicite, à part le fait que c'est comme ça, parce que les livres sont sur une bibliothèque parce qu'il faut qu'ils soient accessibles, c'est tout.*
 - *Donc l'accessibilité prime, mais en plus tu ne relis même pas les romans ?*
 - *Non, mais quand les romans ont fini d'être lus, ils vont dans une armoire, c'est les romans non lus qui sont dans les bibliothèques.*
 - *Donc les romans non lus.*
 - *Voilà, les romans non lus sont dans une bibliothèque, les romans lus sont dans des cartons, les romans que je ne veux plus lire sont donnés et les romans que je ne veux pas relire, mais que je veux éventuellement transmettre, je les garde*

dans des cartons, dans une armoire, parce que de toute façon ils ne seront pas relus ils n'ont pas besoin d'être visibles »

La façon de faire ces cartons de livres en vue d'une transmission future, la mise en évidence de choses à avoir dans sa bibliothèque pour de futurs enfants, n'est pas sans rappeler les « projets pédagogiques » mis en place par la mère de Laurent. Cette ressemblance n'échappe pas à Laurent qui se défend de la possibilité d'une reproduction de ses modes d'apprentissages. Il présente cette volonté de transmission, non pas comme une volonté d'inculcation, mais plus dans celle de la familiarisation par la mise à disposition de ces objets. Pour lui, ce système est vu comme la suite espérée de la trajectoire de ses livres, mais également celle de ses propres goûts qui pourraient un jour être partagés avec ses enfants.

Conclusion

Comme nous avons pu le décrire dans la première partie de son portrait Laurent a été incité très tôt à la lecture. Les modes d'incitation déployés pour favoriser la construction de ce goût ont été relativement diversifiés. Ils alliaient des méthodes d'inculcation très explicites – mis en œuvre par ses parents, mais également par l'institution scolaire – et méthodes d'assimilation plus implicites comme la présence d'un capital livresque objectivé très élevé au sein du domicile parental enrichi par des emprunts réguliers en bibliothèque ou encore un accès illimité à ce type d'œuvre.

Plus généralement, Laurent décrit une trajectoire de socialisation relativement cohérente, très proche de celles présentées dans *La distinction* (Bourdieu, 1979a). Ici, agents de la socialisation primaire et agents de la socialisation secondaire semblent avoir participé à la construction d'un patrimoine dispositionnel relativement cohérent. Relativement seulement, car Laurent décrit de très légères sources de désajustements entre la disposition à croire en la légitimité culturelle et sa disposition à agir qui lui est parfois contraire. En effet, Laurent décrit un goût particulier pour les loisirs culturels qui lui permettent de se cultiver ou d'approfondir l'esthétique d'un genre littéraire par exemple. Néanmoins, il apprécie également les loisirs culturels qui ne relèvent que du pur divertissement. C'est précisément cette capacité à apprécier des loisirs qui ne comporte pas –selon lui – de réel intérêt qui lui est problématique.

D'une manière similaire, Laurent semble avoir constitué un rapport très différent entre ses lectures issues de la littérature classique et celles de la bande dessinée. Ce rapport semble

osciller entre l'actualisation d'une disposition spontanéiste et planificatrice dont la constitution semble avoir été favorisée par l'ensemble des cadres socialisateurs que Laurent a pu traverser. Néanmoins, les modalités d'actualisation de ces dispositions semblent différer tant dans les modes d'acquisition de ces livres que dans celles de leur lecture. Malgré ce constat, les livres semblent faire l'objet d'une volonté de transmission identique et ce quelque soit le genre considéré.

Portrait 2. Rémy ou la trajectoire d'un «lecteur épisodique de bande dessinée» devenu (micro)éditeur.

Introduction

L'introduction du portrait de Rémy a pour principal but de présenter ses caractéristiques sociodémographiques, mais également le contexte de son recrutement en resituant sa place dans le réseau de mes sociabilités.

Présentation rapide de Rémy

Rémy est un homme originaire d'Île-de-France. Il est âgé de 70 ans lors de notre dernier entretien. Fils d'un boulonnier et d'une mère employée de banque, il est le frère aîné de deux enfants. Il a eu une scolarité qu'il décrit comme erratique, mais réussi à être diplômé d'un CAP en comptabilité. Rémy a quitté le domicile familial à l'âge de 22 ans et la région parisienne trois ans plus tard, où il s'installa en Lorraine après une mutation.

Pendant quelques années, Rémy a travaillé comme comptable la journée et à la reconstitution des encodages magnétiques des chèques le soir. C'est à ce moment-là qu'il découvrit « des choses plus marrantes que la comptabilité : l'informatique ». Ses heures supplémentaires lui ont permis non seulement d'avoir un salaire « confortable pour l'époque » de 950 francs, mais également d'obtenir un poste dans cette branche de métier, après que son responsable hiérarchique – et beau-père – lui proposa de passer un baccalauréat professionnel afin de pouvoir réellement « piloter des ordinateurs ». Il a fini sa carrière dans ce secteur d'activité, comme ingénieur par validation des acquis professionnels. Retraité depuis 2004, Rémy est devenu écrivain, a monté sa propre maison d'édition associative et depuis quelques années, il réalise des pièces de théâtres radiophoniques pour une radio associative nancéenne.

Il est marié depuis plus de quarante ans à Suzy. Elle aussi était informaticienne et comme lui elle est devenue écrivaine, puis conteuse. Lors de son mariage, Suzy avait déjà trois enfants issus d'une première union. Rémy les considère aujourd'hui comme ses propres enfants. Ensemble ils ont eu un quatrième enfant en 1973 « car il fallait bien qu'ils en aient une à [eux] ». Aujourd'hui, ils sont les grands-parents de neuf petits-enfants et de quatre arrière-petits-enfants.

En ce qui concerne plus particulièrement sa pratique de la lecture, si Rémy se décrit comme un grand lecteur ayant passé « une grande partie de [sa] vie à lire », il se dit être un « lecteur

épisodique de bandes dessinées ». Néanmoins, il possède une bibliothèque « d'un mètre cinquante sur deux mètres, où il n'y a que des bandes dessinées ». Cette dernière est principalement constituée de bandes dessinées franco-belges patrimoniales et de quelques classiques plus récents de la bande dessinée française, notamment les séries d'Enki Bilal et de Joann Sfar. Nous présenterons de façon plus précise la trajectoire de lecteur de Rémy après avoir explicité le contexte de son recrutement.

Contexte de recrutement

Rémy et moi nous sommes rencontrés en 2011. A cette époque, je réalisais un stage au conseil général de Meurthe-et-Moselle, dont les deux principales missions étaient l'organisation d'une exposition et celle d'un festival de l'édition indépendante. C'est au cours de cette dernière que j'ai rencontré pour la première fois Rémy et sa femme Suzy. Engagée une année supplémentaire au CG54 en tant que Service Civique chargée de projets culturels, j'ai eu l'occasion de rencontrer Rémy de façon très régulière lors de réunions pour l'organisation du second festival des éditeurs indépendants.

Ce n'est qu'en avril 2015 que j'ai recontacté l'ensemble des éditeurs et graphistes ayant travaillé avec moi sur ce projet. L'objectif premier n'était pas de les sélectionner comme répondants, mais de leur demander de diffuser l'appel à répondants auprès de leurs réseaux de sociabilités amicales et professionnelles (cf. Impression écran 2 ci-dessous). Rémy m'a cependant contacté pour me dire qu'il avait récemment eu l'occasion d'éditer une bande dessinée et me faire part de sa « grande admiration pour les auteurs de BD de la ligne claire, mais aussi pour tous les graphistes en général » (Extrait du mail du 23/04/2015).

Le profil de Rémy m'est apparu intéressant car il est d'une part, la seule personne de plus de 60 ans de mon échantillon et d'autre part, sa trajectoire de lecteur à micro-éditeur m'apparaissait singulière. Plus particulièrement, à ce stade de mon travail de recherche doctorale, je m'intéressais plus spécifiquement à la lecture de bande dessinée sur support numérique. Le dégoût que Rémy déclarait alors pour ce type de support me semblait particulièrement intéressant, notamment du fait de son ancienne profession.

Impression écran 2. email de contact auprès des éditeurs et graphistes rencontrés en 2011

Tome de réception

 **caterina trizzulla** <ctrizzulla@gmail.com> 22/04/2015 ☆ ↶ ↷

À anick, Rémy, veronique, Editions, Antonin, Coline ▾

Bonjour tout le monde,

Cela fait très longtemps qu'on ne s'est pas vu... pour certain depuis le Tome Un : Le festival des éditeurs indépendants, c'était un très beau projet et de très beaux souvenirs. Si beaux, qu'ils ont inspiré mon travail de thèse...

C'est en partie pour cela que je vous contacte aujourd'hui, je dois commencer la partie terrain de ma thèse sur les pratiques de lecture de la bande dessinée à l'heure du numérique. Le but de ce travail est d'essayer d'aider les différents acteurs de la chaîne du livre à faire face à ce phénomène, à l'heure où même les institutions mettent en avant, encourage voire favorisent la numérisation des œuvres.

Pour cela j'ai besoin d'aide pour trouver des lecteurs de BD (de tout âge, de tout genre, de toute classe sociale...) qui accepteraient de discuter avec moi de leurs lectures de BD et plus généralement de leurs pratiques culturelles.

C'est pour cela que je me demandais (même si vous n'êtes pas tous des éditeurs BD ou de livres illustrés) si vous pouvez faire passer le message qui suit à vos contacts :

Bonjour tout le monde !

Je réalise une thèse sur la bande dessinée... C'est un projet passionnant mais j'ai besoin de parler avec des gens pour le mener à bien ! Donc si vous lisez de la BD sous toutes ses formes (c'est-à-dire sur papier, tablette, liseuse, ordinateur voire Smartphone) et/ou si vous avez déjà lu de la BD numérique (blog BD, scan...) votre profil m'intéresse! Je serais ravie de discuter BD avec vous, vous pouvez me contacter par mail à l'adresse suivante :

ctrizzulla@gmail.com,
ou par Facebook
Caterina Trizzulla

En attendant, je vous souhaite une très bonne journée et surtout d'agréables lectures!

Je vous remercie tous sincèrement pour les moments que nous avons passé ensemble lors des festivals et pour votre aide.

A bientôt j'espère,

Caterina TRIZZULLA
Doctorante Contractuelle Chargée d'Enseignements
Université de Lorraine - CERFIGE

 **Rémy** 23/04/2015 ☆ ↶ ↷

À moi ▾

Bonjour belle Caterina,

Pour l'instant, je suis toujours dans le papier... le numérique semble bien lointain et pourtant bien présent.

Je viens d'éditer une BD (Le sang pommes, une sombre histoire de guerre entre Nancy et Metz consécutif au vol d'une hottée de pommes par ces félons de Messins au détriment de ces merveilleux Nancéiens)

Je me tiens à ta disposition pour te faire part de ma grande admiration pour les auteurs de BD de la ligne claire, amis aussi pour tous les graphistes en général.

Gros bisous ma petite Caterineta.

Rémy

C'est dans ce contexte que les entretiens avec Rémy ont commencé le 11 juin 2015 et se sont finis le 8 juin 2017. Le tableau ci-dessous récapitule les durées et les lieux de chacun des entretiens.

Tableau 23. Récapitulatif des entretiens avec Rémy.

<i>Thématique</i>	<i>Lieu</i>	<i>Durée</i>
Modes de consommation de la bande dessinée	Bar à Nancy	163 minutes
Loisirs et pratiques culturels	Bar à Nancy	179 minutes
Institutions scolaires et professionnelles	Bar à Nancy	124 minutes
Sociabilités amicales et familiales	Bar à Nancy	124 minutes
<i>Durée totale des entretiens</i>		590 minutes Soit 9h50

Le portrait de Rémy s'intéressera à deux principaux pans de sa vie de lecteur de bande dessinée. Le premier permet de mettre en évidence la trajectoire de constitution de son goût pour la bande dessinée, le second celle de la constitution d'une disposition à l'apprentissage sur le tas par autodidactie, ce qui semble l'avoir amené à la microédition.

De Vaillant à Charlie : Trajectoire de socialisation d'un lecteur épisodique de bandes dessinées.

Les premiers souvenirs que Rémy relate de la bande dessinée sont ceux des hebdomadaires que ses parents lui achetaient étant enfant. Dans cette partie, les modalités de découverte et d'extension du goût pour la bande dessinée de Rémy seront exposées. Elles permettent de décrire tour à tour les cadres socialisateurs ayant participé à la constitution de cette pratique de lecture.

Rémy est né en 1947 à Versailles, dans l'appartement familial qui a vu naître sa petite sœur, ses parents et ses oncles, mais également ses grands-parents et arrière-grands-parents. L'appartement était constitué d'une pièce principale, d'une chambre et une cuisine. Si Rémy décrit ce premier appartement comme très petit, il se souvient des nombreuses bibliothèques présentes au sein de la pièce de vie. Son père accumulait les collections « de beaux livres à la reliure dorée, aux feuilles de papier bible » comprenant non seulement *Le Larousse du XXème siècle* mais également des collections sur l'*Histoire de France*, que son père ne semblait jamais lire. C'est dans ce contexte que Rémy présente ses premiers souvenirs de bande dessinée. Plus particulièrement, il se souvient qu'il en lisait tous les jours dans les journaux de son père et dans les magazines féminins de sa mère.

- « *Je me souviens du temps où il y avait des BD dans tous les journaux, donc dans tous les journaux il y avait des bédés moi je lisais Superman dans le journal que lisait mon père tous les jours, donc je lisais Superman, je lisais et un autre super héros je me demande si c'était pas Batman, c'était Batman, Superman et Batman dans les journaux. Il y avait des bédés dans les journaux féminins, oui il y en avait dans Femme d'Aujourd'hui, il y avait Tom et Jerry en bédé, il y avait Tom et Jerry en bédé dans Femme d'Aujourd'hui, mais c'était des bédé, c'était pas des strips c'était pas des (hésitation) c'était des feuilletons en fait je me souviens d'avoir suivi tout un été, enfin à l'époque c'était trois mois un été, Tom et Jerry les mousquetaires dans Femme d'Aujourd'hui.* »

Rémy se souvient également que lorsqu'il était enfant ses parents l'envoyaient régulièrement acheter du pain ou encore le journal et à ces occasions, ses parents l'autorisaient régulièrement - avec la monnaie restante - à acheter un hebdomadaire de bande dessinée : *Le journal de Mickey* « qui [l']a très vite lassé » puis *Tintin*.

Tintin est « resté de nombreuses années » dans les lectures de Rémy. Il y a découvert notamment la science fiction avec *Blake et Mortimer*, la course automobile et les trajectoires avec *Michel Vaillant* ou encore l'histoire de l'aviation avec *Dan Cooper*, où pour reprendre mots, il a « appris à piloter des avions ». Il a appris selon lui « plein de choses avec Tintin [car] il y avait plein de documentaires tu sais, sous forme de bande dessinée, il y avait les histoires de (hésitation) je sais plus l'oncle Harry (hésitation) ou de l'oncle Bob, je sais plus, qui racontaient des grandes tranches d'histoire, donc j'ai appris ça avec Tintin ».

- « *Moi je suis un lecteur épisodique de bande dessinée, j'en lis pas sans arrêt je lis, enfin ça me prend de temps en temps, bah j'ai commencé bah comme tout le monde, quand j'étais tout petit par Mickey en fait le journal de Mickey et ça m'a vite lassé en fait, c'est le jour où j'ai acheté Tintin alors il faut savoir que c'était dans les années 50 donc je me souviens que la première aventure de Tintin que j'ai lu qui était dans l'hebdomadaire quoi, c'était Tintin au Tibet, c'était déjà loin dans la série quoi [interruption car on doit commander]. Euh et donc je suis resté avec Tintin, un certain bout de temps en fait parce que c'était toutes les semaines donc, c'est là que j'ai appris à piloter avec Michel Vaillant, et donc je pilote comme Michel Vaillant, j'ai appris les trajectoires, j'ai appris, le bricolage, j'ai appris plein de choses avec Michel Vaillant, j'ai appris aussi à piloter des avions avec Dan Cooper, mais ça j'ai*

pas prolongé, j'ai pas prolonger, qu'est ce que j'ai appris, j'ai appris la SF aussi avec Black et Mortimer, puisque là c'était vraiment de la SF, il y avait des objets extraordinaires, des situations extraordinaires, des jouets extraordinaires donc d'ailleurs j'ai racheté récemment la collection intégrale. »

Parallèlement, lorsque Rémy habitait encore Versailles, ses parents l'ont inscrit en patronage catholique. Cette décision fût prise d'une part, car ses deux parents travaillaient et d'autres part, car Rémy était en âge de préparer sa communion. Ainsi, Rémy participait toutes les semaines aux leçons de catéchisme mais également aux activités de loisirs culturels et sportifs organisés par la paroisse. C'est au sein de cette institution que Rémy eu l'occasion de découvrir *Cœur Vaillant*. Cet hebdomadaire de bandes dessinées a la particularité d'être porté par un mouvement d'éducation des jeunesses catholiques. Ainsi, Rémy y découvrit « les grandes épopées de Jeanne D'Arc ou encore celle de Richard Cœur de Lion » en bande dessinée.

- « *Donc j'ai abandonné [Mickey] très vite pour avoir Tintin comme je t'ai dit, j'ai fait aussi un crochet par [Cœur] Vaillant parce que bon j'étais au patronage donc bon j'habitais Versailles et là c'est le patronage, c'est le patronage catholique, donc là il y avait [Cœur] Vaillant, il n'était pas question d'avoir un autre journal ! »*

Néanmoins, Rémy s'en désintéressa complètement lorsqu'il déménagea « dans les tous nouveaux HLM » de Bagneux. Ce désintéressement peut se comprendre lorsque l'on s'intéresse à l'adresse du nouvel appartement. La localisation de ce dernier ne lui permettait pas d'aller chez les scouts – d'obédience catholique – pour des raisons d'éloignement. Ceci obligea ses parents à inscrire Rémy à l'Union des Vaillants et des Vaillantes. Cependant, cette association destinée à la jeunesse n'est pas orientée par la religion comme les scouts ou le patronage catholique, mais par un parti politique ici : le Parti Communiste Français – alors que ses parents n'étaient pas associés au parti. C'est dans ce contexte que Rémy a découvert *Vaillant*, l'hebdomadaire jeunesse porté par *l'Humanité* et donc par le PCF. *Vaillant* se transforma plus tard en *Vaillant, le journal de Pif*, puis en *Pif Gadget*. S'il ne se souvient plus très bien des bandes dessinées qu'il y a découvert mises à part *Pif le chien* et des histoires de Peyo, il se rappelle avec amusement le ton « plus contestataire » des auteurs de ce périodique.

- « *Après, après un peu plus après, j'ai quitté Versailles et je suis arrivé à Bagneux et là pas le choix il y avait pas Vaillant, là il y avait Pif c'était les jeunesses communistes (rire).*

- *D'accord (rire) donc t'es passé de Vaillant à Pif.*
- *C'est ça, non mais Vaillant c'était bien, c'était beau, c'était grandiose tout ça, Pif c'était plus contestataire quoi (rire).*
- *Plus engagé (rire).*
- *Plus engagé quoi, bah c'est-à-dire qu'à Bagneux, c'était bah il y avait les scouts et il y avait les Vaillants, ils s'appelaient les Vaillants, mais les scouts étaient en haut du village et moi j'habitais en bas, et en bas bah c'était les communistes, j'aurais pu être scout hein (rire) moi ça me gênait pas c'était juste pour s'occuper le weekend !*
- *Et donc là, dans ce cadre là, t'as découvert Pif ?*
- *J'ai découvert Pif voilà, j'ai découvert Pif, j'ai découvert, ah peut-être que ça s'appelait pas Pif à l'époque, non c'est ça les catholiques, c'était Cœur Vaillant et les communistes c'était Vaillant, ouais c'est ça et c'était dans Vaillant qu'il y avait Pif et Hercule, mais c'est pareil ça restait de la littérature jeunesse, c'était des grandes choses, des grandes histoires, des grandes envolées mais je crois bien que c'est dans Vaillant que j'ai vu pour la première fois Peyo avec les Schtroumpfs. »*

Plus tard, Rémy a abandonné « un peu la bande dessinée » pour ce qu'il appelle « la vraie littérature ». Néanmoins, il y est revenu plus tard avec le journal *Pilote*. L'hebdomadaire de bandes dessinées que Rémy a acheté à ses enfants dès « qu'ils ont été en âge de lire de la bande dessinée ». C'est à cette période qu'il a découvert *Astérix* de Goscinny et Uderzo. S'il connaissait déjà ces auteurs, car ils avaient déjà dessiné *OuhmPah Pa* pour le journal de *Tintin*, il les découvrit réellement lorsqu'il se mit à « piquer » les bandes dessinées de son fils.

- *« En fait après, c'est à ce moment que j'ai découvert la vraie littérature, comme je t'ai dit je suis un lecteur de bédés très très épisodique, puisque après j'ai vu que les petits dessins et les petites bulles, c'était bien, mais en fait j'ai découvert les bouquins et donc bah j'ai lu des bouquins et c'est pour ça que j'ai abandonné un petit peu les bandes dessinées qui ne sont revenues en fait que finalement que quand mes enfants étaient en âge de lire des bandes dessinées et à ce moment là en fait je leur ai volé leurs bandes dessinées, et à ce moment là donc c'était *Pilote*, je leur piquais *Pilote*.*
- *Tu volais les bandes dessinées de tes enfants ?*
- *Ouais je volais les bandes dessinées de mes enfants, donc c'était de nombreuses années plus tard, c'est pour ça que j'ai eu un gros trou dans ma lecture de bandes*

dessinées et c'est là que (hésitation) dans Tintin j'avais découvert Goscinny et Uderzo, parce qu'ils avaient utilisé une bande dessinée qui s'appelait OuhmPah Pa. OuhmPah Pa donc c'était l'histoire d'un chevalier, d'un aristocrate qui s'appelait Hubert de la Pâte Feuilletée, qui était parti aux Amériques et il a été enlevé par une tribu de peau rouge, Oh je sais plus comment elle s'appelait la tribu ! Et un des guerriers s'appelait OuhmPah Pa [Goscinny et Uderzo] sont revenus après, enfin longtemps après, plusieurs années plus tard avec Astérix et Obélix [dans Pilote]. »

Il décrit la période entre la fin de sa lecture de Tintin et sa reprise avec Pilote comme « un grand trou » de sa culture bédé, comparable à sa faible connaissance de Franquin, le père de Spirou, qu'il n'a jamais lu sauf « de manière incidente » dans les salles d'attentes des hôpitaux pour enfants.

Parallèlement, l'hebdomadaire *Pilote* lui permis de se découvrir une admiration sans faille pour les auteurs qui rejoindraient plus tard l'équipe de *Charlie Hebdo*. Cette découverte semble avoir participé à la stabilisation d'une représentation dichotomique de la bande dessinée. Pour lui, elle est à la fois un outil formidable de transmission :

- d'un goût pour la lecture auprès des enfants qui facilite leur passage à la lecture de « la grande littérature ».

Même s'il déclare « avoir loupé quelque chose avec [son] fils [qui] ne lit que les gros titres de l'*Equipe* et des bandes dessinées et encore, il ne doit pas lire les bulles, il ne regarde certainement que les images », il eut une plus grande réussite avec son aînée et avec la petite dernière, puisque la première est devenue bibliothécaire et la seconde l'assiste dans la maison d'édition familiale.

- idéologique, vu à la fois comme un outil de « propagande » et comme support de « contestation ».

Sa représentation de la bande dessinée comme outil de propagande repose (paradoxalement) sur sa vision de la bédé à destination des enfants. Selon lui, les histoires sont souvent orientées idéologiquement, et ce même si ce n'est pas ce que les enfants retiennent car « elles ont toujours une belle fin ». La bande dessinée comme outil de « contestation » est généralement associée aux hebdomadaires bédés à destination des adultes, enfin pour « ceux qui savent pourquoi ils lisent » par exemple *L'Écho des savanes*, *Hara-kiri* ou encore *Charlie Hebdo*. Ces hebdomadaires

représentent pour lui la bande dessinée « libre », « contestataire », qui critique toutes les formes d'extrémismes politiques et/ou religieux.

Pour Rémy, tout se passe comme si le passage au patronage, puis chez les Vaillants, avait finalement participé à la constitution d'une disposition à croire la bande dessinée à la fois comme un objet de transmission ayant une portée éducative, mais également idéologique.

Ainsi, bien qu'il ait été éduqué depuis tout petit dans l'application du culte de la religion catholique – en allant par exemple à la messe tous les dimanches et en étant allé jusqu'à la confirmation - il n'en supporte plus tant le discours que la rigueur qui lui sont associés. C'est ce qu'il déclare apprécier des auteurs de *Charlie Hebdo* et d'autres auteurs plus récents de la bande dessinée française, comme Enki Bilal et Joann Sfar. Il apprécie des uns les actes de contestation politique et religieuse qu'ils mettent en avant et des autres la vision du monde qu'ils offrent qu'elle soit « torturé[e] » et totalement coincée « dans le monde soviétique » ou « libertin[e] » en se moquant gentiment de la religion. Il apparaît dès lors comme d'autant moins surprenant que Rémy se décrive désormais comme « totalement athée » ou signe dans ses mails « Homme libre » (cf. Impression écran 3 ci-dessous).

Impression écran 3. Signature email de Rémy.



Finalement, cette partie du portrait de Rémy nous permet de mettre en évidence la concurrence qu'il pouvait exister déjà dans les années 50, 60 puis 70 entre les différents cadres de la socialisation primaire puis secondaire. Ici la famille, l'école et l'éducation religieuse puis politique semblent avoir participé – à leur façon – à la construction de l'« homme libre » parfois contradictoire qu'est devenu Rémy. La bande dessinée se retrouve ici être un média l'ayant accompagné au cours de cette trajectoire de vie, sur lequel se cristallise une partie de ses représentations.

La seconde partie du portrait de notre répondant propose de retracer la constitution d'une disposition plus spécifique que celle des représentations associées plus haut à la bande dessinée, celle de la disposition à des apprentissages sur le tas par autodidactie.

De lecteur à éditeur : L'acquisition d'une disposition à l'apprentissage sur le tas par autodidactie.

Si les parents de Rémy sont décrits plus haut comme l'un des piliers ayant participé à son amour de la lecture par la mise à disposition de livres présents dans le domicile familial ou encore par les achats très réguliers de périodiques de bande dessinée, Rémy les décrit volontiers comme des parents distants, voire absents dans son éducation. Il se dit même avoir été avec sa petite-sœur « des orphelins avec des parents ». Cette description se comprend d'autant mieux au sein des entretiens dédiés aux institutions éducatives et professionnelles, et plus spécifiquement dans celui des sociabilités amicales et familiales.

Dans ces entretiens, Rémy décrit des parents n'ayant pas pris en charge l'éducation de leurs enfants autrement qu'en les nourrissant. Il explique plus précisément qu'en tant aîné, il a dû apprendre très tôt à s'occuper de sa petite-sœur, notamment en l'emmenant lui-même à l'école maternelle, en s'occupant de sa scolarité, allant même jusqu'à signer leurs deux carnets de notes. Sur ce point, Rémy décrit avec humour la seule fois où son père lui a demandé de voir son propre carnet de notes pour le signer.

- « Mon père ne s'est jamais posé la question de l'école, et encore moins celles des notes que l'on pouvait avoir [ma sœur et moi]. Vu que ça m'arrangeait de rien montrer à mes parents, j'ai appris très tôt à imiter la signature de mon père. Sauf qu'une fois mon père m'a demandé de voir mon carnet en me disant « mais dis-moi tu n'aurais pas des notes à me montrer de l'école » et justement j'en avais un à lui faire signer et il l'a signé ! Sauf que le lendemain lorsque je l'ai montré au maître je me suis fait engueuler ! (rire) Il croyait que j'avais imité la signature et il m'a dit « demain tu reviens avec ton carnet signé ! » (rire) alors le soir je l'ai signé et il n'y a vu que du feu (rire) »

Parallèlement, Rémy se décrit comme un enfant inadapté au système scolaire. Il était selon lui très « mauvais pour écouter les enseignants ». Il faisait par exemple ses devoirs de français en cours de mathématiques et en mathématiques, il lisait les cours d'histoire.

- *« Je ne supportais pas écouter les profs en classe, c'était barbant ! En début d'année, tu sais quand on nous donne les livres, bah je les lisais à la maison avant d'aller en classe, et donc arrivant en cours d'histoire, je savais déjà tout, vu que j'avais déjà lu tout le livre chez moi, donc je m'ennuyais. Je fais mes rédactions de français en maths et des maths en histoire. Bon des fois il m'est arrivé de tricher, tu sais les petites feuilles sur lesquelles on écrit les réponses et qu'on cache pour tricher ?*
- *J'ai jamais vraiment triché, mais je vois bien (rire)*
- *T'as jamais triché ? (rire) mais tu vois de ce que je parle (rire) bah des fois je faisais ça, mais tu vois ça m'a pas empêché de redoubler mon cours moyen première année, je n'ai pas redoublé le cours préparatoire, mais le cours moyen première année (rire) je n'étais pas bon pour l'école. Les dames du caté du jeudi après-midi pourraient te le dire, j'étais un enfant insupportable ! (rire) »*

Comme le décrit le verbatim ci-dessus, Rémy n'écoutait donc pas ses enseignants, néanmoins il lisait ses livres de classe. Plus généralement, Rémy aimait tout lire. Il a lu toutes les collections qui étaient dans la bibliothèque de son père qui contenait aussi bien *Le Larousse du XXème siècle*, que les vingt tomes de *l'Histoire de France*, ou encore les huit tomes qui relataient l'histoire de *La Seconde Guerre Mondiale*. Rémy est allé jusqu'à fabriquer des explosifs à partir de ses lectures du *Larousse*.

- *« Pour te dire à quel point j'aimais lire et surtout à quel point mes parents ne s'occupaient pas de moi à cette époque, je vais te raconter une de mes plus belles conneries que j'ai faites avec un ami. Tu sais il y a un truc qui est formidable, ça s'appelle Le Larousse du XXème siècle, et là-dedans t'avais tout ! Si tu vas à « poudre noire » par exemple il te mettait chlorate de potassium, charbon de bois, soufre, la recette exacte pour en faire ! et je sais ce que c'est le chlorate de potassium, c'est du fertilisant, donc avec un pote, on devait avoir quatorze ou quinze ans, d'ailleurs plus tard il est devenu le petit copain de ma petite sœur, c'était un vrai sale type, mais ça c'est une autre histoire, donc on est allé chercher du fertilisant, du soufre, ça je sais aussi où il y en a, à la quincaillerie, à ce moment là on mettait des pastilles de soufre sur les façades d'immeubles pour éviter que les chiens ne viennent pisser, ça se vendait au kilo hein et charbon de bois il y a pas de problème hein (rire) et c'est comme ça que tu fabriques de la poudre noire, après tu mets ça dans une boîte tu mets une mèche, tu lances et pffffiou ! (rire) et après tu vas dans le Larousse à*

nitroglycérine (rire) tu la fabriques et on a essayé de fabriquer de la nitroglycérine, et il faut savoir que moins elle est pure plus elle explose facilement, et on a pris une goutte on l'a lancé à partir du balcon du septième étage et pffffiou ! oh c'était chouette ça (rire) le reste on l'avait mis dans une boîte en polystyrène entouré de glace et on l'a emmené dans la carrière près de chez lui et on est allé tout faire là bas, on a tout testé là-bas (rire) on a pris ce qui s'appelle le RER maintenant qu'on appelait la ligne de saut, on s'est mis dans le wagon de queue au cas où quand même pour faire moins de dégâts, et donc dans le sac à dos une bouteille d'eau de glycérine (rire) on a crapahuté encore trois kilomètres dans les bois, puis on a fait comme dans Le salaire de la peur POUM ! (rire) Et les commerçants ils te posaient pas de question, en même temps si tu veux ces ingrédients-là séparés ils peuvent pas savoir ce que tu vas en faire (rire) »

La mise en œuvre de ce mode d'apprentissage par l'expérience et l'autodidactie n'est heureusement pas allée plus loin en ce qui concerne cet « amusement » puisque « c'était pour s'amuser, on n'était pas très responsables à cette époque-là (rire) ». Néanmoins, ce goût pour l'apprentissage sur le tas se renforça dans tous les domaines de loisirs ou de travail traversés par Rémy.

Le goût pour l'informatique par exemple s'est renforcé grâce aux heures supplémentaires qu'il réalisait après son travail de comptable, où, pour comprendre comment les machines à encodage magnétique des chèques fonctionnaient, Rémy en lisait les manuels d'utilisation. Il est devenu par ailleurs ingénieur en informatique par validation des acquis professionnels après près de vingt années de carrière dans le secteur. Aujourd'hui, il bricole toujours du matériel informatique. Il achète notamment des « pièces pas chères sur Ali baba » et les bricole pour son plaisir ou encore il s'amuse à faire des programmes informatiques.

Une fois retraité, Rémy est devenu éditeur de la même façon qu'il est devenu informaticien. Il a toujours voulu écrire après avoir lu toute sa vie, d'ailleurs la lecture est encore aujourd'hui son activité principale de la journée.

- *« Je passe plusieurs heures par jour à lire, en fait c'est la première chose que je fais au réveil, je lis un chapitre en buvant mon café. Après, je vais dans mon bureau et je continue à lire mes mails pour commencer, j'ai une correspondance par mails régulière, puis je lis la presse, toujours en ligne jamais en papier pour la presse. Si j'ai des livres à lire ou à corriger pour le travail, je le fais sur l'ordinateur, sinon je regarde sur Amazon s'il n'y pas des choses à acheter – on est des grands fans*

d'Amazon, ma femme et moi, on connaît tous les transporteurs d'Amazon (rire). Sinon, oui je lis tout le temps et partout dans la maison, au bout d'un moment j'avais un livre en cours dans chaque pièce de la maison, y compris dans les toilettes, c'est un merveilleux endroit pour lire les toilettes (rire) et là Suzy ne peut pas m'embêter. »

En s'initiant au monde de l'édition au moment de sa vie de retraité, Rémy voulait maîtriser l'ensemble de la chaîne de fabrication de ses livres. Ainsi, il est tout d'abord devenu auto-éditeur, avant de se lancer dans l'aventure de l'édition de livres écrits par d'autres écrivains. Il s'est également essayé sur le tas à des logiciels d'assistance à la publication sur ordinateur. Il réalise par ailleurs lui-même les couvertures des livres qu'il édite. A cette occasion, il a fait de la « retouche photo » sur Photoshop, l'un de ses nouveaux passe-temps.

Ce n'est que récemment que Rémy a décidé d'éditer deux bandes dessinées. L'auteur qu'il a finalement accepté d'éditer n'est autre qu'un des dessinateurs de *Fluide glacial*, Charles. Si lors de leur première rencontre, Rémy refusa d'éditer les idées de bandes dessinées de cet auteur-dessinateur, car il ne s'y connaissait pas, après deux collaborations réussies sur des romans, Rémy accepta finalement de l'éditer.

- *« Dans le top-là il y avait, et il y avait un petit dessinateur, il y avait un petit dessinateur qui habite pas très loin, donc un petit dessinateur que j'ai vu quelques fois par hasard une fois de temps en temps qui était dans Fluide Glacial qui était Charles [Nom de famille] qui est aussi dessinateur de bande dessinée donc, et qui est devenu mon auteur.*
- *Ah oui effectivement, je me souviens de lui et donc lui il avait publié dans Fluide Glacial*
- *Oui c'est ça il faisait des strips, il faisait des cases sur une page, donc bon il en a jamais vécu, mais il aimait bien, c'était son petit truc quoi. [...]*
- *Tu l'as découvert comme ça du coup ?*
- *Lui je l'ai découvert, je l'ai découvert chez RTL, je l'ai découvert dans une radio, dans une radio où il cherchait, où il était avec un cahier à la main et il cherchait un éditeur pour publier une bande dessinée qu'il avait écrite, qui s'est appelée après « Il était une fois ça va c**** » , et je lui ai dit ouais, mais non, moi je publie pas de bande dessinée, donc fais-moi un roman ! Donc il m'a fait un roman, il m'a écrit un roman [...] et puis après quand même il me faisait tellement pitié que du coup je lui ai publié*

*sa bande dessinée qui s'appelle « Il était une fois ça va c**** » et là on a refait le même coup, parce que là je lui avais publié un roman [...] sur une guerre oubliée, enfin une guerre oubliée entre Metz et Nancy dans les années quatorze-cent et quelques sous Charles II, où ces s***** de messins ont volé un cageot de pommes, mais c'est pas tellement qu'ils aient volé un cageot de pommes, parce que ça c'est pas très grave il y en a plein, c'est qu'ils ont pas voulu payer les taxes et donc ils doivent toujours des taxes au Duc de Lorraine, et donc le Duc de Lorraine au bout d'un moment en a eu marre donc qu'ils payent pas les taxes, donc [Charles] a fait des recherches [...] et il y en a pour 3.55€ qu'ils nous doivent toujours, on leur fait grâce des intérêts, on leur fait grâce des intérêts (rire). »*

Finalement, Rémy est passé de « lecteur épisodique de bande dessinée » à éditeur « épisodique » de bande dessinée par la mise en place d'apprentissages sur le tas, qui se sont réalisés par autodidactie, soit en expérimentant directement les différents logiciels assistants à la publication, soit en lisant les différents manuels d'utilisation. Cette disposition semble avoir été constituée très tôt dans son enfance non seulement à la maison, mais également à l'école. Faisant de cette dernière, une disposition qui s'actualise dans de nombreux domaines de pratique, donc une disposition à agir générale.

Conclusion

En conclusion, le portrait de Rémy tend à mettre en évidence la variété des cadres socialisateurs qui se retrouvaient en concurrence dès les années soixante. En effet, la trajectoire de Rémy a été influencée tant par sa famille ou l'école que par la religion, la politique, mais également par ses sociabilités amicales et professionnelle. Néanmoins, cette trajectoire semble loin de remettre en cause les travaux de Bourdieu (1979a), car Rémy décrit une trajectoire sociale ascendante, préalablement décrite dans *La distinction*.

Néanmoins, l'analyse à l'échelle individuelle réalisée à partir de la perspective dispositionnaliste et contextualiste semble permettre de mieux décrire la concurrence entre les différents cadres de la socialisation primaires puis secondaires. Par ailleurs, elle permet de préciser les modalités de l'intériorisation d'une disposition et non celles d'un *habitus* de classe qui occulterait la spécificité de la trajectoire individuelle de ce répondant.

Ici, la disposition à l'apprentissage sur le tas mise en évidence est caractérisée non seulement par sa nature – elle est une disposition à croire mais également une disposition à agir – dont la

force lui permet d'être actualisée dans de nombreux domaines de pratiques. Ceci l'apparente plus à une disposition générale qu'à une simple compétence qui s'actualiserait dans un seul et unique domaine de pratique.

Portrait 3. Stéphane ou la transformation d'une disposition à la remise de soi à l'affirmation de soi

Introduction

Le portrait de Stéphane a pour objectif de décrire à partir des quatre entretiens réalisés sur cinq années la façon dont des modes de consommation culturelle sont amenés à évoluer tant en terme de types de contenus culturels consommés qu'en termes d'affirmation ou non de la légitimité des loisirs culturels pratiqués. Dans un premier temps, nous allons introduire le contexte de recrutement de notre répondant Stéphane, puis en faire une rapide présentation avant de développer son portrait de façon plus précise. Dans une deuxième partie, nous décrirons la façon dont Stéphane a découvert la bande dessinée et les modalités d'extension des goûts de Stéphane à d'autres genres et aux différents supports qui ont été amenés à en médiatiser la lecture. Dans une troisième partie, nous verrons comment Stéphane a longtemps été sujet à une disposition à la remise de soi auprès du cercle le plus proche de ses sociabilités amicales et familiales et comment cette disposition a pu évoluer en une disposition à l'affirmation de soi *via* l'expression publique de ses loisirs culturels autant *off line* qu'*on line*.

Contexte de recrutement de Stéphane

Stéphane et moi nous sommes rencontrés dans le cadre de nos études universitaires lorsque nous réalisions tous deux une licence de sciences de gestion à Nancy. Nous sommes très rapidement devenus des amis proches au cours de ces années au Pôle Lorrain de Gestion. Ainsi, Stéphane n'aurait pas dû faire parti de notre échantillon du fait de la recommandation de Lahire (2005). Ce dernier conseille en effet de ne pas sélectionner des personnes trop proches du cercle de l'enquêteur car cela pourrait être porteur de biais d'une part, pendant la réalisation des entretiens – du fait des potentiels non-dits provoqués par une gêne parfois réciproque car répondant et enquêteur font partie des mêmes cercles de sociabilités amicales - et d'autre part, pendant l'analyse où la distanciation avec les données pourrait être potentiellement problématique pour le chercheur.

Stéphane avait donc été exclu de notre échantillon pendant près de deux années. Cependant, il fût intégré en 2015 suite à la relecture du premier entretien que nous avons réalisé ensemble lors de la préparation de mon mémoire de recherche intitulé : *L'appropriation d'une expérience de lecture médiatisée par une interface numérique : le cas de la bande dessinée*.

soutenu en 2013. Son profil s’est avéré intéressant car il semblait permettre la compréhension de modalités de constitution et d’actualisation de dispositions qui étaient peu présentes chez les autres répondants, notamment la disposition à la remise de soi. Une opportunité supplémentaire se faisait entrevoir avec ce répondant, la poursuite des entretiens avec Stéphane permettait d’apprécier de manière longitudinale l’évolution des modes de consommation culturelle sur près de cinq années. Les entretiens ont de fait été réalisés entre 2012 et 2017. Le tableau ci-dessous récapitule les lieux et les durées de ces différents entretiens.

Tableau 24. Récapitulatif des entretiens réalisés avec Stéphane entre 2012 et 2017.

<i>Thématique</i>	<i>Lieu</i>	<i>Durée</i>
Modes de consommation de la bande dessinée	PLG	127 minutes
BD puis Loisirs et pratiques culturels	Domicile du répondant	161 minutes
Institutions scolaires et professionnelles	Domicile du répondant	135 minutes
Sociabilités amicales et familiales	Domicile du répondant	129 minutes
<i>Durée totale des entretiens</i>		<i>562 minutes Soit 9h22</i>

Présentation rapide de Stéphane

Stéphane est un jeune homme d’origine lorraine de 27 ans au moment du dernier entretien que nous avons réalisé à son domicile nancéien. Après une licence de sciences de gestion obtenue en 2011, il s’est tourné vers un Master de Management Public obtenu en 2013. Notre répondant se décrit comme ayant été un élève « sérieux tentant toujours d’être le premier de la classe et y arrivant relativement souvent » malgré un échec aux concours de la collectivité territoriale, qu’il réussit lors de sa deuxième tentative.

Il explique sa volonté d’être rigoureux dans ses apprentissages scolaires principalement du fait de sa mère⁶⁶ qui pendant son enfance ne cessait d’encourager son jeune frère⁶⁷ et lui-même à écrire des textes à caractère narratif en dehors du cadre scolaire. Son père, lui est boulanger et est décrit comme peu impliqué dans la scolarité de ses enfants du fait de son métier qui l’oblige à avoir des horaires décalés par rapport à sa vie familiale. Cependant, Stéphane décrit ses parents, son frère, sa marraine, ses grands-parents et son oncle comme des

⁶⁶ La mère de Stéphane était artiste peintre à cette époque et participait régulièrement à des expositions.

⁶⁷ Stéphane a un frère qui est d’un an son cadet. Jo a réalisé des études dans le but de devenir professeur des écoles. Il a réussi à obtenir son concours il y a peu de temps et est actuellement stagiaire de l’Education Nationale.

personnes l'ayant toujours soutenu et ayant tout fait pour favoriser sa trajectoire sociale ascendante.

En matière de bande dessinée, Stéphane déclare aimer « lire de tout » allant des bandes dessinées franco-belges - grands classiques de son enfance comme les Schtroumpfs ou encore Astérix - en passant par les mangas et plus particulièrement *One Piece*, *Dragon Ball Z* ou encore *Great Teacher Onizuka*⁶⁸. Plus récemment, il s'est ouvert aux *comics*. Le développement du portrait de Stéphane s'attardera dans une première partie aux modalités de découverte et d'extension de son goût pour la bande dessinée. Elle nous permettra de revenir plus spécifiquement sur les évolutions de ses modes de consommation qui montrent l'acquisition de nouvelles dispositions, le renforcement voire la mise en veille d'autres. Une seconde partie s'intéressera plus spécifiquement à l'expression d'une disposition à la remise de soi et sa transformation en une disposition à l'affirmation de soi qui semble s'actualiser aujourd'hui tant en ligne qu'hors-ligne.

Modalités de découverte et extension des goûts pour la bande dessinée entre opportunités et contraintes

Stéphane a découvert la bande dessinée de façon relativement classique et ses modes de consommation culturelle durant son enfance ont fortement été impactés par le cadre de ses sociabilités familiales. Il faudra attendre le début de sa vie estudiantine pour qu'il étende ses goûts à de nouveaux genres de bandes dessinées et plus particulièrement à celui des mangas. Plus tard, il découvrit - *via* les jeux vidéo notamment - les *comics*, notamment ceux liés à l'univers de DC comics et en particulier Batman.

La découverte de la bande dessinée franco-belge et l'importance du cadre socialisateur familial

La découverte des bandes dessinées franco-belges s'est réalisée très tôt au cours de l'enfance de Stéphane. Elle s'est faite plus particulièrement par ses parents qui offraient régulièrement des bandes dessinées à son jeune frère Jonathan et lui-même, de sorte que chacun recevait un tome de bande dessinée par semaine ou presque. Ces cadeaux étaient plus spécifiquement réalisés au moment où ses parents allaient faire leurs courses alimentaires hebdomadaires au

⁶⁸*Great Teacher Onizuka* est un Shōnen, le titre de ce manga sera abrégé GTO dans la suite du document.

sein des grandes et moyennes surfaces⁶⁹ de type Cora. A ces occasions, ils avaient pris pour habitude d'amener leurs deux enfants - et plutôt que de les faire participer au « ravitaillement de la maison » - ils préféraient les laisser lire au rayon bandes dessinées de ces unités commerciales, de sorte que Jonathan et Stéphane disposaient d'une heure pour lire les dernières nouveautés de bandes dessinées disponibles.

- « *Tu les lisais en magasin quand t'étais petit ?*
- *Oui, quand j'étais gosse c'était ça, je rentrais à la... dans le Cora, t'avais mon père et ma mère qui allaient, qui partaient faire les courses et ils nous laissaient comme ça au rayon bédés avec mon frère pendant une heure et on lisait assis ... »*

Cette lecture au sein des unités commerciales⁷⁰ – qu'elle soit réalisée en GMS ou en GSS – est encore aujourd'hui régulièrement pratiquée par Stéphane. En effet, dès qu'il se rend dans une UC comme la FNAC ou dans un hypermarché, il ne rate jamais une occasion de se rendre au rayon culturel ou dans le rayon bandes dessinées pour lire ne serait-ce qu'en partie les dernières nouveautés. Cependant, si lire publiquement ne le gêne aucunement - que ce soit dans la rue ou dans les UC « car tu as toujours six ou sept personnes au rayon bédés en train de lire » - il avoue « baisser les yeux et se retourner » lorsqu'il lui arrive de prendre un tome des Schtroumpfs dans les mains. Cet opus - bien qu'il fasse partie des bandes dessinées franco-belges qu'il préfère - semble si bien rattaché à un univers culturel enfantin qu'il éprouve encore aujourd'hui une certaine appréhension à en réaliser une lecture publique.

- « *Tu les regardes encore dans les magasins les nouvelles [bandes dessinées des Schtroumpfs] celles que tu ne veux pas lire [car l'auteur n'est plus le même] ?*
- *J'en ai lu une y a pas longtemps en magasin, je me suis dit regarde pas autour de toi ! Tu vas avoir l'air con ! Alors, lis ta bédé et reste sur ta bédé seulement (rire) !*
- *Ne lève pas la tête, faut pas qu'on me reconnaisse (rire)*
- *C'est ça ! en plus, je n'ai pas 22 ans (rire) ! Ah ouais ! ça le fait un peu moins ! Bah ouais, tu te pointes à 22 ou 23 ans là-bas pour lire un Schtroumpf ça fait un peu con quoi ! »*

⁶⁹ Le terme Grande(s) et Moyenne(s) Surface sera abrégée GMS dans la suite du document.

⁷⁰ Le terme Unité Commerciale sera abrégé UC dans la suite du document.

Ceci apparaît comme d'autant plus étonnant que Stéphane déclare prendre encore aujourd'hui un immense plaisir à lire les anciennes bandes dessinées des Schtroumpfs. En effet, selon lui, les bandes dessinées de son enfance peuvent être interprétées différemment avec un regard « d'adulte ». Cette inclination à croire les bandes dessinées franco-belges classiques comme des médiums d'idées plus complexes qu'il n'y paraît à première vue, semble s'être renforcée avec la lecture de *Le petit livre bleu. Analyse critique et politique de la société des Schtroumpfs* d'Antoine Bueno. Ce livre a reçu de nombreuses critiques négatives de la part des « fans » de Peyo⁷¹. Cependant, il n'a pas eu le même effet sur notre répondant. Pour Stéphane, ce livre semble avoir renforcé l'idée que tout produit culturel quelque soit son médium et l'âge auquel il est de prime abord destiné peut faire l'objet d'interprétations diverses en fonction de son récepteur.

Par ailleurs, le rôle des parents de Stéphane ne se limite pas aux différents tomes qu'ils lui offraient, il concerne également les modes d'acquisition de ces opus. Plus spécifiquement, la mère de Stéphane - étant abonnée à France Loisirs depuis près de vingt ans - lui a permis d'utiliser son compte d'abonnée afin qu'il puisse acquérir des éditions spéciales de bandes dessinées. Ce mode d'acquisition des œuvres est encore aujourd'hui mobilisé par notre répondant et est toujours réalisé *via* le compte France Loisirs de sa mère. De sorte que Stéphane peut enrichir ses collections, voire réaliser des découvertes par ce canal de distribution.

- « *Sinon je m'étais mis, il y a deux trois ans, tu sais bah France Loisirs et tout, bah il y a des collections de bédés aussi là bas et j'avais découvert Lanfeust de Troy, je ne sais pas si tu connais ?*
- *Non.*
- *C'est un truc d'Heroic Fantasy, avec des pouvoirs, des trucs comme ça et c'est vachement bien et je les ai tous achetés les deux séries et j'ai adoré quoi ! Ouais donc c'est les dernières bédés, les dernières séries que j'ai vraiment achetées.*
- *Et maintenant tu les achètes où du coup ?*
- *Je les ai achetés à France Loisirs directement.*
- *Juste à France Loisirs ? Tu t'étais abonné comment ?*

⁷¹<https://bibliobs.nouvelobs.com/bd/20110601.OBS4347/les-schtroumpfs-nazis-racistes-misogynes-et-puis-quoi-encore.html>

- *C'est ma mère qui est abonnée depuis 20 ans.*
- *Et du coup ?*
- *Ben du coup j'utilise son compte à elle, avec sa carte quoi. »*

Ce mode d'acquisition était principalement mobilisé par notre répondant car il permet d'économiser « 5 euros ou presque » par achat. En effet, lorsque Stéphane était étudiant, il ne disposait pas d'un capital économique suffisant lui permettant d'acquérir de nouveaux tomes dans les UC comme la FNAC. Ses parents bien qu'appartenant à ce qu'on nomme communément la classe moyenne ne pouvaient financer, en plus des études supérieures de leurs deux enfants, leurs logements et le budget nécessaire à leur alimentation, un budget dédié à leurs loisirs culturels en dehors des occasions festives (e.g. Noël ou encore anniversaires). Ainsi, Stéphane ne pouvait acquérir principalement ses bandes dessinées papier que *via* France Loisirs, un moyen de distribution limité à une fois tous les trois mois.

La découverte des mangas : une période transitoire des modes de consommation numérique illégaux

L'ouverture des goûts de Stéphane à d'autres genres de bandes dessinées semble coïncider avec l'acquisition de son premier ordinateur portable. Ce dernier fût offert pour Noël 2008 par ses parents, c'est-à-dire l'année où notre répondant débuta ses études supérieures. Ce médium semble lui avoir donné l'opportunité d'avoir accès à une offre de contenus culturels qu'il n'aurait jamais pu découvrir autrement du fait des contraintes financières qui pesaient sur le foyer familial à cette période. En effet, l'ordinateur *via* l'accès qu'il permet à internet lui a offert la possibilité de lire gratuitement des tomes de bandes dessinées qu'il connaissait « de nom » soit car il en avait vu des dessins animés à la télévision lorsque qu'il était plus petit quand ils étaient retransmis sur *Télétoon*, soit parce que certains de ses amis au lycée lui en avaient prêté quelques tomes.

- *« Je ne les ai pas lus à l'adolescence car je n'avais pas de PC, ça fait quoi 4 ans que j'ai un PC.*
- *Donc ton premier PC ?*
- *En 2008, fin 2008 ?*
- *Année du bac ?*

- *Non, en fait je l'ai reçu à Noël donc j'ai passé trois mois avant sans rien et je n'avais pas le Net, je l'avais une journée dans la semaine quoi [chez mes parents].*
- *Et depuis ?*
- *Je vis avec mon PC (rire) c'est ma petite amie ! (rire) Je passe ma vie avec ! »*

Ce furent plus particulièrement les mangas qui attirèrent l'attention de notre répondant à cette période. A une échelle plus macro-sociale, ceci apparaît comme d'autant moins surprenant que d'une part, les mangas semblent avoir bénéficié d'une forte diffusion télévisuelle lorsque notre répondant était en primaire puis au moment où il était au lycée et d'autre part, lorsqu'il était étudiant, le genre de bandes dessinées bénéficiant des *teams*⁷² - les plus organisées et engagées - étaient celles portant sur les mangas selon des études du Motif⁷³ réalisée en 2011 puis en 2012.

Cependant, le caractère illégal de ce mode de consommation de contenu culturel semble être vecteur de tensions chez notre répondant. S'il justifie en grande partie cette pratique du fait de son statut d'étudiant - qui à cette période ne lui permet d'avoir accès à une offre légale car « c'est un peu violent quand même et puis plus de 65 tomes quand même à 6€50, ça fait mal ! » - il cherche également à en atténuer la dimension illicite. Pour cela, il utilise des techniques de neutralisation de la déviance (Garcia-Bardidia *et al.* 2011) par déresponsabilisation neutralisatrice par dilution (Odou et Bonin, 2014) comme notre répondant Max (cf. portrait 6), mais également par neutralisation pragmatique - plus précisément par euphémisation de sa pratique – puisqu'il ne pourrait y avoir accès autrement.

Néanmoins, ce qui apparaît d'autant plus étonnant est que Stéphane soit persuadé de la légalité de sa pratique et ce malgré le fait qu'il ait suivi des cours de droit au cours de ses études supérieures. En effet, comme certains lecteurs de mangas en *scantrad*⁷⁴, il croit que, puisque les tomes lus ne sont pas encore accessibles dans l'Hexagone, il n'enfreint littéralement aucune loi car les droits de propriété intellectuelle ne sont pas encore vendus et rendent par conséquent leur accès légal impossible en France (Détrez et Vanhée, 2013). Cette disposition à croire cette pratique comme étant légale a été constituée pour notre répondant

⁷² Les *Teams* sont des communautés de consommateurs qui lors de la parution de nouveaux livres et/ou séries renommés de l'hexagone ou de l'étranger proposent ces contenus sur internet plus ou moins illégalement, lorsque ces contenus sont en langue étrangère ils en réalisent la traduction.

⁷³ Le Motif : L'observatoire du livre et de l'écrit en Île-de-France

⁷⁴ *Scantrad* : néologisme indiquant des contenus culturels – notamment des mangas – qui sont scannés et traduits par des *teams*.

par la fréquentation relativement longue, de 2008 à aujourd'hui, des plateformes numériques où est véhiculée cette idée de légalité. En plus de ces forums, sites internet ou les pages Facebook de ces mêmes sites, cette idée de légalité est renforcée par une de ses sociabilités amicales : Roxanne⁷⁵. Stéphane a longtemps échangé avec elle sur les mangas, soit en hors ligne soit sur Facebook et cela de 2011 à 2015.

Légalement, cette croyance est évidemment erronée, car comme le précise l'article L122-4 du code de la propriété intellectuelle : « Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque ». Elle semble pourtant profondément ancrée chez certains lecteurs et notamment chez Stéphane.

- *« Et toi du coup, tu fais comme ça ? »*
- *Bah non, parce que moi je ne les achète pas globalement je les lis en scans, le scan⁷⁶ c'est interdit à partir du moment où le livre est sorti, je ne sais pas si tu sais ?*
- *Non, je ne savais pas.*
- *T'as le droit quand... tu sais, c'est les sites qui mettent en ligne des scans, t'as le droit de les lire sur le moment et quand le volume est sorti, c'est comme un téléchargement d'un jeu ou un truc comme ça, il faut que tu aies l'original pour le lire sur le net.*
- *Ah je ne connaissais pas ça.*
- *Si, il me semble que c'est comme ça que ça marche, parce que je sais qu'il y a des endroits euh... quand le volume il est sorti en magasin après ils sont obligés de l'enlever sur certains sites [...]*
- *Je ne savais pas que ce n'était pas illégal tant qu'il n'était pas sorti en France...*
- *Il me semble que c'est ça la règle, parce que j'avais lu justement sur le site, qui a un compte Facebook, auquel je suis abonné, et il avait précisé « ah oui, bon là il n'y aura pas de scan pendant un certain temps » donc je ne sais pas si ... Je n'ai pas revu s'ils*

⁷⁵ Roxanne fait partie de la première vague de notre échantillon ayant pour thématique la lecture de bandes dessinées.

⁷⁶ Le *scan* peut être défini, dans ce contexte, comme un contenu culturel numérisé, il peut s'agir autant d'œuvres issues de la littérature classique (romans, essais, poésie, etc.) que de bandes dessinées.

avaient remis... Si ça s'était réglé ou pas, mais demande surtout à Roxanne, je pense qu'elle s'y connaît un peu plus là-dessus. »

Cette technique de neutralisation de la déviance ne semble faire écho à aucune de celles qui ont été identifiées par Odou et Bonin en 2014, cependant on pourrait peut-être la rapprocher de la « revendication de droit » proposée par Coleman (1994) puisque ici ces consommateurs – et plus spécifiquement notre répondant – pensent qu'ils ont le droit d'agir ainsi et d'en tirer profit en l'absence d'offre commerciale légale.

Ce mode d'acquisition et de lecture médiatisé par un support numérique ne semble s'actualiser que pour les productions culturelles asiatiques que ce soit pour lire des mangas, en visionner les *animes* ou encore en écouter les bandes originales. Les bandes dessinées franco-belges ou encore les adaptations animées ne semblent pas pouvoir faire l'objet de ce type de pratique. En ce qui concerne les bandes dessinées, leur format est considéré comme inadapté à une lecture sur support numérique car les planches sont d'une taille beaucoup plus grande – souvent de dimension A3⁷⁷ – alors qu'un manga est généralement imprimé sur un format de type A6⁷⁸ proche de celui d'un roman de poche ce qui permet de voir et lire l'entièreté de la planche sur l'écran contrairement aux bandes dessinées franco-belges qui nécessitent souvent la réalisation d'agrandissements. Par ailleurs, les bandes dessinées franco-belges sont souvent imprimées en couleur ce qui est rarement le cas pour les mangas. Ceci semble faire de ce dernier un genre plus adapté sur support numérique quelque soit le médium qui en assure la lecture (e.g. liseuse, tablette ou encore ordinateur).

Si cette disposition à croire la bande dessinée franco-belge comme un genre inadapté au support numérique semble avoir trait à des éléments très factuels, elle semble s'être néanmoins constituée au cours de l'enfance de Stéphane. Ce dernier a eu en effet très tôt des ouvrages sur support papier pour ce genre de BD, contrairement aux mangas qui eux ont fait l'objet, dès leur découverte, d'une lecture sur support numérique. Ainsi, la précocité et la fréquence plus grande des bandes dessinées franco-belges sur un support papier semblent avoir contribué à cette disposition à croire tout autre médium que le papier inadapté.

- « *Et les schtroumpfs version tablette ?*
- *Bah je suis un peu sceptique quand même...*

⁷⁷ Un format A3 correspond à une largeur de 29,7 cm et une hauteur de 42 cm.

⁷⁸ Un format A6 correspond à une largeur de 10,5 cm et une hauteur de 14,8 cm.

- *Ça doit exister j'imagine.*
- *Bah oui, mais un schtroumpf ça se lit en BD pas en tablette c'est mon approche de la série ! C'est ce que je disais, c'est mon habitude de les lire comme ça, parce que encore plus que les autres bédés, c'est les schtroumpfs ! J'étais particulièrement habitué à les lire comme ça en format classique ! ça me ferait bizarre de les avoir en numérique !*
- *Qu'est ce que tu n'aurais pas avec le format numérique ?*
- *Bah tu penses au passé, enfin je sais pas c'est une habitude, c'est du vécu, tu te dis bah oui ça me rappelle mes années d'enfant ! Quand j'étais en train de les lire comme ça [Fait comme s'il tenait une BD entre les mains] dans mon magasin voilà. »*

Parallèlement, bien que les mangas soient considérés comme un genre plus adapté à une lecture numérique et que leur accès ait été facilité par l'acquisition de son premier ordinateur, Stéphane en a une représentation relativement contraignante. Les contraintes liées à ce produit culturel numérisé concernent tant les modalités d'accès aux différents contenus que la qualité des fichiers téléchargés ou encore celle du support qui en médiatise la lecture. En ce qui concerne l'accès aux contenus, il n'est pas autorisé lorsque Stéphane se trouve dans sa cité universitaire car l'accès à internet y est contrôlé. De sorte que, le téléchargement de fichiers ou leur lecture en *streaming*⁷⁹ ne peut être réalisé à moins de connaître des *proxys web*⁸⁰ permettant de détourner la sécurité du réseau universitaire.

Par ailleurs, la qualité des fichiers qu'il télécharge au domicile familial est pour le moins irrégulière. Les contenus culturels scannés ne contiennent pas toujours l'intégralité de l'œuvre soit parce que la numérisation a été mal réalisée - de sorte qu'il manque parfois des extraits de planche - soit parce qu'elle n'intègre pas les « petits plus » que les *mangaka* y mettent régulièrement comme des anecdotes sur la création des personnages, des couvertures alternatives des tomes, etc. ce qui pousse souvent notre répondant à compléter ses lectures numériques au sein même des unités commerciales où il peut disposer - ne serait-ce que pour quelques instants - des tomes dans leur version imprimée.

⁷⁹ *Streaming* ou lecture directe en ligne de données multimédia.

⁸⁰ Un proxy web est une page web, relativement facile d'accès, permettant d'effectuer des requêtes de recherche sur internet sans que le réseau principal en connaisse le contenu exact. Pour une définition plus complète cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Proxy#Acc%C3%A8s_internet

Pour Stéphane, le support qui médiatise la lecture de ces mangas est problématique car d'une part, il ne permet pas d'en réaliser une lecture aussi agréable que celle qui pourrait être réalisée sur support papier et d'autre part, ses contraintes techniques sont bien plus nombreuses. Il énonce notamment des contraintes en termes d'autonomie de batterie, de luminosité, mais également de stockage tant en terme de volume qu'en termes d'organisation des fichiers téléchargés.

- « *Tu en télécharges [des mangas] ?*
- *Oui ; il y en a certains que je télécharge, je sais que sur les One Piece, j'ai les 40... 45, 50 premiers tomes*
- *Punaise !*
- *Ah oui ! Je les mets en zip et je les conserve comme ça. C'est pratique parce que si j'ai envie de me les relire bah j'ai juste à faire deux clics sur mon PC, je l'extrais et hop ! Je le lis tranquillement et c'est organisé par chapitre, t'as un dossier à chaque fois par chapitre et puis ça fait ton tome quoi et souvent t'as les petites illustrations à coté parce que souvent les mecs qui te font le scan ils essayent de te faire le truc bien quoi ! Ils te font une petite page de présentation avec euh non, mais oui ils te mettent les premières images en coloré parfois ils te font des... enfin, ils adaptent un peu leur produit.*
- *Comment ça ils adaptent ? je ne connais pas du tout les...*
- *Bah si ! Quand tu arrives à un chapitre parfois t'as la première image du chapitre, tu sais en général c'est un truc plutôt classe enfin dans un chapitre de manga.*
- *[Quelques minutes plus tard] Non, c'est bien c'est pratique, mais certains scans c'est moins bien parce que tu sais j'en avais téléchargé un sur une série que j'avais beaucoup aimé, et euh tu sais les 20th Century Boy ? Et dedans en fait ils te mettent les deux pages en même temps, alors que moi je préfère quand il n'y en a qu'une tu vois, et quand tu as les deux pages, ils le scannent directement sur le bouquin quoi*
- *A plat ?!*
- *Ouais, donc du coup parfois t'as un morceau de la page que tu ne vois pas donc ce n'est pas c'est pas top quoi !*
- *Et tu le lis quand même ?*

- *Un peu moins parce que bon tu vois le renforcement de la page et tout et tout, c'est pas terrible quoi ! »*

Cet extrait d'entretien permet de mettre en évidence la pluralité des représentations qui peuvent coexister pour un même objet et pour un même répondant en fonction du contexte dans lequel ces produits peuvent être ou sont mobilisés. Cette variété se retrouve souvent chez Stéphane non seulement pour un genre particulier d'œuvre mais également selon le type de support qui en médiatise la lecture. Le tableau ci-dessous, s'il n'est certainement pas exhaustif, tente de représenter l'hétérogénéité et la variété des dispositions à croire qui semblent présentes chez notre répondant pour les deux types de support pouvant médiatiser sa lecture de bandes dessinées : papier et numérique (cf. Tableau 25).

Tableau 25. Bande dessinée et hétérogénéité des dispositions à croire en fonction du support pour Stéphane.

Papier				Numérique			
Positives	Nostalgie	Négatives	Enfantin	Positives	Exhaustivité	Négatives	Perte de contrôle
	Lecture agréable		Fragile implique une lecture sédentaire		Nomade		Lecture désagréable
	Esthétique		Illégitime		Immédiateté Accessibilité		Programmation nécessaire des téléchargements
	Collection		Chère		Gratuité		Nécessité
	Prêtable		Risque		Partageable		Gestion du stock

Si cette variété de dispositions à croire semble être toujours présente chez notre répondant, certaines d'entre elles ne font plus régulièrement l'objet d'une transposition en disposition à agir et ce depuis que Stéphane est entré dans la vie active.

Entrée dans la vie active : entre modification des modes de consommation et réactivation d'une disposition à l'apprentissage scolaire

Lorsque Stéphane était étudiant en DUT GEA puis à l'ISAM-IAE de Nancy, il a eu l'occasion de réaliser un certain nombre de stages en entreprise, puis au sein de collectivités territoriales

lors de la préparation de son Master de Management Public. A cette période, il ne bénéficiait pas encore d'un revenu lui permettant d'acquérir régulièrement des bandes dessinées sur support papier. Ainsi, ses modes de consommation de bande dessinée étaient-ils relativement stables durant cette période. Cependant, lorsqu'il réussit son concours et devint stagiaire d'une collectivité territoriale de Meurthe-et-Moselle⁸¹, ses modes de consommation semblent avoir subi une transformation en ce qui concerne les modalités pratiques d'acquisition de ses bandes dessinées contrairement aux dispositions à croire qui ont été préalablement décrites.

En effet, si Stéphane semble avoir conservé la variété des représentations attachées aux différents supports pouvant médiatiser la lecture de ses bandes dessinées, notamment en ce qui concerne sa préférence du support papier au support numérique. Il semble pouvoir désormais actualiser cette préférence de goût du fait de l'acquisition d'un revenu mensuel.

- *« Je ne fais pas ça [son travail] pour gagner des sous, je suis un bosseur, je fais plein d'heures, je ne suis pas à 35 heures et je me casse pas à 17 heures, c'est un boulot de cadre. Donc non, je reste de toute façon car il y a plein de taf qui tombe de partout. Je gagne pas beaucoup par rapport à mon nombre d'heures, mais je ne voudrais pas aller dans le privé, du moment que je gagne assez d'argent pour vivre et m'acheter mes figurines, mes jeux et mes BD. (rire) »*

Aujourd'hui, lorsqu'il se rend au sein d'une unité commerciale de type GSS ou spécialisée en bande dessinée comme Album, il ne se contente plus de lire les séries sur place, mais prend plaisir à acquérir des tomes afin de pouvoir enfin se constituer sa propre collection personnelle. Cependant, si la lecture numérique illégale a totalement disparu et que le support numérique est néanmoins mobilisé pour visionner des *animes* ou écouter leurs bandes originales, Stéphane semble toujours faire attention à la dimension économique de ses achats de produits culturels et plus particulièrement concernant celle des bandes dessinées. Cette dimension se reflète non seulement dans sa préférence pour les produits bénéficiant de promotions, mais elle semble s'étendre jusqu'aux modalités d'acquisition de ces produits en passant par le type de contenu qu'il déclare acquérir lors des entretiens.

- *« Ceux-là [il me montre des tomes de mangas] je les ai eu à moins 40 % ! Celui-là à la FNAC, je l'ai vu sur Le Monde, Pixel où ils font des articles sur les bédés et les jeux vidéo, et je les ai découverts comme ça, il n'y a que douze volumes et comme j'avais*

⁸¹ Le nom précis de cette collectivité a été omis afin de respecter la demande de Stéphane.

pas beaucoup de bouquins à cette époque-là, et que je voulais une collection complète, douze volumes à moins 40% c'était bien, je les ai pris, mais bon je ne les ai pas finis et j'ai été un peu déçu, mais je ne les revendrai pas et je vais continuer à les lire. »

En ce qui concerne les modalités d'acquisition de ses bandes dessinées, si elles se réalisent aujourd'hui beaucoup plus au sein des UC physiques, il n'hésite pas à mobiliser des canaux de distribution complémentaires, par exemple des vides greniers comme *Le vide grenier du Geek*⁸², des conventions comme la *Paris Games Week*⁸³ ou la *Japan Expo*⁸⁴ ou encore des canaux de distribution numérique de type Amazon.fr. Il mobilise ces différents canaux notamment si ces derniers lui permettent de réaliser des économies (cf. Photographie ci-dessous).

Photographie 1. Achats de Stéphane réalisés lors du Vide grenier du Geek 2018



Ce type de pratique se transpose également pour les produits dérivés de ses loisirs culturels comme des affiches de jeux vidéo ou encore des figurines dérivées des jeux vidéo (e.g. Zelda) mais également de bandes dessinées (e.g. One Piece, Batman, etc.), dont il a pu commencer la collection depuis qu'il a obtenu son poste.

⁸² Pour plus d'information sur cet évènement cf. <https://www.facebook.com/vgdg.nancy/>

⁸³ Pour plus d'information sur cet évènement cf. <https://www.parisgamesweek.com/fr/>

⁸⁴ Pour plus d'information sur cet évènement cf. <http://www.japan-expo-paris.com/fr/>

Les formats des contenus achetés semblent eux aussi impactés par cette volonté de réaliser des économies. En effet, si le choix des contenus est déclaré être réalisé à partir de critiques qu'il lit en ligne, Stéphane cherche souvent à acquérir des collections de mangas qui comportent un nombre de tomes raisonnable et non « pas des séries fleuves » comme One Piece. Parallèlement, depuis qu'on lui a offert l'anthologie de Batman, il achète des *comics* principalement sous ce format. Si les raisons invoquées renvoient à des dimensions esthétiques et hédonistes, elles semblent aussi pouvoir être rattachées à une dimension utilitariste car ce type de format lui permet - soit en quelques tomes soit en un seul tome - de découvrir une histoire complète, voire d'observer des évolutions de styles graphiques au fil des époques notamment en ce qui concerne les éditions d'anthologies d'*Urban Comics*.

- « *J'ai découvert les comics très récemment en fait, j'ai acheté celui qui est là.*
- *Tu peux me montrer ?*
- *Attends, je vais le chercher. Il était pas trop cher en plus, et il y a un an et demi ou deux ans, on m'a offert ce bouquin-là qui est le Batman Anthologie. Bon, je suis un passionné de Batman, et ça c'était super intéressant et ça m'a donné envie d'en découvrir plus encore, parce que ça te présente plein d'histoires du personnage tout au long de la création, tout au long de la production des bédés et t'as autant des histoires du tout début de Batman et des trucs plus récents sur la fin et tu sens la différence de ton entre les époques, où avant c'était plus pour enfant et maintenant où c'est beaucoup plus violent et plus sombre. Tu vois la patte artistique qui a évolué, et là je vais en acheter d'autres, tu sais c'est chez Urban Comics, et ils font tout sous forme de franco-belges en fait et t'en as un peu sur tous les personnages, t'en as sur le Joker, t'as celle sur Flash, t'as plein de série de bouquins et en fait toutes les meilleures séries de chacun des personnages, elles sont répertoriées dans des bouquins spécifiques, en fait t'as toutes les collections. Tu vas voir à la FNAC, si t'y vas, tu vas voir il y a plein de bouquins avec tous les Batman, avec tous les personnages, t'as les trucs sur Batwoman, un personnage qu'on connaît beaucoup moins et c'est vrai que quand même qu'il y a un sacré essor sur le marché quoi ! Avec tous les films Marvel et DC Comics qui sortent, en fait ils créent la demande à partir de ça, mais autant DC j'aime bien comment c'est fait autant Marvel j'apprécie pas, et surtout t'as les jeux vidéo qui ont bien développés la demande, ils ont bien fait leur business, j'ai juste acheté les jeux Batman, je ne vais pas acheter tous les produits*

dérivés pour autant, même si j'aime bien car ils approfondissent bien tous leurs personnages notamment Double Face, le Joker, le Pingouin, Arlequeen... Tous les personnages de Batman sont un peu tarés, mais ils sont tous super intelligents Arlequeen a un doctorat, Double Face est procureur par exemple. »

L'entrée dans la vie active de Stéphane semble montrer le caractère transitoire de certaines pratiques culturelles et surtout la façon dont le changement d'un contexte matériel, financier et/ou social peut impacter les modes de consommation au cours d'une trajectoire à l'échelle individuelle. Ceci n'est pas sans rappeler les trajectoires sociales ascendantes décrites par Bourdieu (1979) dans *La distinction. Critique sociale du jugement* où le changement des conditions matérielles d'existence peut amener des modifications des pratiques culturelles en maintenant certains aspects de l'habitus de classe constitués au cours de la socialisation primaire. Ici elle s'exprime notamment par l'attention particulière que notre répondant porte à l'aspect économique des produits culturels achetés et semble s'actualiser en une disposition à agir utilitariste.

Cependant, ici les modes de consommation culturelle de Stéphane n'ont pas uniquement été (re)construits à partir de la hiérarchie des pratiques culturelles que l'on constate souvent à l'échelle des classes, mais ont permis le renforcement d'un/des goût(s) en cours de légitimation à l'échelle macro-sociale comme son goût pour la bande dessinée ou la pratique régulière du jeu vidéo. Ces derniers semblent être passés de goûts dont on discute peu autour de soi à une affirmation plus régulière de leur pratique tant auprès des sociabilités amicales et familiales les plus proches qu'auprès de sociabilités amicales et professionnelles plus récentes.

D'une disposition à la remise de soi à l'affirmation de soi ou la remise en cause de la légitimité culturelle

Les modes de consommation culturelle de Stéphane ont longtemps été des sujets dont il discutait peu tant avec ses amis qu'avec sa famille. Ainsi dans une première partie, nous tenterons de présenter les cadres ayant participé à la constitution de cette disposition à agir qui semble faire écho à celle décrite et définie par Lahire (2005) : la disposition à la remise de soi. Dans une seconde partie, nous tenterons d'explicitier les cadres qui ont permis sa transformation en une disposition à l'affirmation de soi, une transformation qui semble avoir été permise par l'ouverture de ses cercles de sociabilités amicales et par la réactualisation

d'une disposition à l'apprentissage scolaire momentanément mise en veille après sa réussite au concours de la collectivité territoriale.

Du rôle du cercle de sociabilité amicale et familiale très restreint dans la constitution d'une disposition à la remise de soi...

Les quatre entretiens réalisés avec notre répondant Stéphane, nous ont permis de mettre en évidence l'important rôle du cadre de ses sociabilités familiales et du cadre socialisateur scolaire dans la constitution non seulement de ses premiers goûts mais également dans ses modes de consommation culturelle. Ceci montre l'importance que l'on doit encore aujourd'hui accorder aux cadres de la socialisation primaire dans la constitution des pratiques des individus comme le démontrait déjà Bourdieu (1979) et, bien qu'ils ne soient pas les seuls qu'il faille observer, comme l'exprime la suite de ce portrait.

En ce qui concerne plus particulièrement le cadre socialisateur familial, il apparaît que les agents socialisateurs ayant eu un rôle particulièrement prépondérant - du fait de leur présence plus fréquente au cours de la prime enfance de Stéphane - soit sa mère et son jeune frère. La première, artiste peintre de métier, a en effet, beaucoup participé à la constitution de ses goûts pour des activités telles que la lecture mais également la pratique de l'écriture, celle de la peinture ou encore celle du dessin. Très concrètement, les modalités de transmission de ses pratiques et goûts culturels ont été réalisées par inculcation (Bourdieu, 1979 ; Moschis et Churchill, 1978), par une réelle volonté de transmission par l'enseignement (Ladwein *et al.* 2014). Elle semble avoir également participé au renforcement d'une disposition à l'apprentissage scolaire, puisque cette pratique était encadrée selon des modalités très proches des pratiques d'enseignement. En effet, toutes les semaines lorsque Stéphane et son jeune frère Jonathan n'avaient pas école, la mère de Stéphane leur demandait de réaliser non seulement leurs devoirs mais également une activité culturelle avant de pouvoir goûter puis jouer plus librement.

Le cadre de socialisation scolaire complète bien évidemment l'acquisition des goûts et dispositions qui y sont souvent rattachées comme la disposition à l'apprentissage scolaire, à la culture légitime - l'école étant souvent considérée comme le cadre de reproduction des goûts légitimes à l'échelle des classes (Bourdieu, 1979) - mais également à l'hyper-correction dans le sens où les règles instaurées ne sont pas discutées et surtout scrupuleusement respectées par Stéphane.

Cet ensemble de dispositions a pris une importance encore plus saillante lorsque la sclérose en plaque de la mère de notre répondant fût déclarée. Cet accident de vie modifia profondément la vie de famille de Stéphane. Bien que sa mère ne puisse plus l'aider dans ses apprentissages scolaires et culturels, il redoubla d'efforts pour « ne pas être un problème supplémentaire ». De sorte que, il fit son possible pour ne pas avoir de problèmes à l'école tant en termes de notes que de comportement. Lorsqu'il n'était pas en classe, il prenait soin de son jeune frère et de sa mère et apprit à s'occuper le plus souvent seul. Ce contexte familial semble avoir participé au renforcement d'une disposition à la remise de soi définie comme une inclination à avoir un comportement souvent effacé et discret. En effet, quelque soit le contexte de sociabilité dans lequel Stéphane se trouvait, il tentait de ne pas faire de vagues et de ne pas se faire remarquer autrement que par sa volonté de rendre sa famille fière de lui, ce qui passait nécessairement pour Stéphane par l'acquisition d'un capital institutionnalisé plus élevé.

Cependant, si l'acquisition de ces dispositions semble avoir aidé Stéphane dans la réussite de sa trajectoire tant scolaire que professionnelle, elles apparaissent comme autant de dispositions ayant participé d'une part, à la restriction de son cercle de sociabilité amicale et d'autre part, au renforcement de sa disposition à la remise de soi. En effet, les activités culturelles (e.g. lecture, écriture, dessin, peinture) – dont la pratique a été encouragée par la mère de Stéphane – sont des pratiques qui se réalisent la plupart du temps seul. Les temps de loisirs libres qui lui ont été accordés durant son enfance comme les jeux vidéo étaient principalement réalisés avec son jeune frère de sorte que les occasions de loisirs entre pairs – par exemple avec ses camarades de classe – étaient très limitées.

Par ailleurs, Stéphane et Jonathan, du fait notamment de l'état des finances du foyer familial ne bénéficiaient pas d'outils de communication leur permettant d'interagir avec leurs amis en dehors du cadre scolaire. Il déclare en effet avoir eu son premier téléphone portable en Terminale, son premier ordinateur en 2008 et une connexion à internet au sein du domicile familial à partir de 2010. On entrevoit ici l'importance que peuvent revêtir les technologies de l'information et de la communication. Celles-ci permettent d'accéder à une plus grande variété et quantité de contenus. Elles peuvent être également des cadres de socialisation à la pratique, et donc d'apprentissages, et des supports de sociabilité qui ouvrent d'autres cercles de relations ici autour de la bande dessinée. Elles seront dans ce cas des contextes essentiels qui permettent la constitution, l'actualisation ou le renforcement de dispositions.

Parallèlement, bien que les pratiques culturelles de Stéphane soient encouragées et souvent considérées comme légitimes par ses parents ou ses enseignants, cela était loin d'être le cas auprès de ses sociabilités amicales les plus proches. Au sein de ce cadre, la lecture – et ce quelque soit son genre allant de la littérature classique à la lecture de bandes dessinées – le dessin ou encore l'histoire n'étaient pas des goûts et pratiques dont notre répondant osait discuter. A l'intérieur de son groupe d'amis les plus proches, notre répondant se décrit comme étant principalement effacé, parlant peu, ne prenant pas d'initiative notamment parce que les contextes de leur rencontre étaient et sont encore aujourd'hui principalement « festifs » où « sa bande de beaufs » - comme Stéphane les surnomme – préfère sortir dans les bars et boire de l'alcool.

- *« Les trois quarts de mes potes ils s'en foutent, j'en discute avec pas grand monde mis à part toi de temps en temps ou deux trois autres personnes, mais je les ronge parce que je suis assez technique c'est pas que des dates l'histoire, mais la plupart des gens pensent que c'est juste ça du bourrage de crâne, moi je veux comprendre les causes et conséquences des événements pas que les faits, il y en a qui croient qu'on a coupé la tête du roi parce qu'on en voulait plus, mais il y a pas que ça, il y a d'autres raisons qui ont poussé à ça (rire) »*
- *Tu me décris une conversation avec tes beaufs ?*
- *Euh non enfin oui (rire) C'est exactement ça sauf Thomas parfois enfin non je ne pourrais même pas avoir ce type de discussion avec eux car ils refusent de l'avoir comme ça c'est fait ! Mais sinon ouais pour comprendre les tenants et les aboutissants il faut remettre les choses en perspective, ça nécessite de voir les rapports de force qui existent à ce moment là entre quels acteurs, qui les dominent, qu'est ce que c'est un roi de France à l'époque. Louis XIV ce n'est pas Louis VI le gros quoi, c'est pas la même chose il ne faut pas juste dire que c'est le roi il est tout puissant, et bah tu verras que non ! Louis le Capet il est pas tout puissant. »*

Son caractère longtemps très effacé, sa disposition à des apprentissages scolaires, ses goûts considérés comme peu légitimes auprès de ses pairs, mais également l'absence de TIC semble avoir participé à la constitution d'un capital social très faible lorsque Stéphane était au collège et au lycée. Il décrit les rencontres qu'il a pu y réaliser comme « des gens qui ne valent pas la peine d'être rencontrés ». Tout comme l'ouverture de ses goûts à d'autres genres de bande dessinée, il faudra attendre le début de sa vie estudiantine et encore plus le commencement de

sa vie professionnelle pour que ces derniers fassent l'objet de discussions ouvertes, voire l'objet d'une véritable affirmation de soi avec ses sociabilités tant amicales que familiales.

Du rôle de la multiplication des cercles des sociabilités amicales dans sa transformation en une disposition à l'affirmation de soi

Comme nous l'avons déjà évoqué dans la première partie du portrait de Stéphane, l'acquisition de son premier ordinateur portable ainsi que sa connexion à internet a joué un rôle important en termes d'ouverture et d'approfondissement de ses goûts et pratiques culturelles notamment en ce qui concerne la bande dessinée. Elles semblent également avoir permis d'ouvrir et de renforcer les sociabilités amicales de Stéphane en dehors du cadre scolaire. En effet, si au tout début de sa vie d'étudiant nouvellement nancéen, les principales activités de loisirs de Stéphane étaient médiatisées par son ordinateur et qu'elles étaient encore principalement réalisées seul, ces outils lui ont permis de renforcer ses liens d'amitiés notamment avec ses collègues rencontrés dans le cadre universitaire.

Ces derniers aux profils plus variés que son premier cercle de sociabilités amicales (« les beaufs ») tant en termes d'origine géographique que de classe sociale ou encore de genre, semblent avoir participé au commencement de la constitution d'une disposition à l'activité collective puis à l'affirmation de soi. Outre les heures qu'il passait en ligne sur les réseaux sociaux à discuter des goûts qu'il partageait ou non avec ses nouvelles sociabilités amicales, ces dernières lui permettaient de sortir dans de nouveaux contextes soit pour réaliser des activités collectives en s'engageant dans des projets étudiants variés (e.g. Tournois des IAE, association étudiante...) soit en sortant plus simplement pour discuter dans des bars.

Plus tard, plus exactement lorsqu'il obtenu son poste au sein d'une collectivité territoriale, Stéphane s'installa de manière définitive à Nancy. Plus loin des cadres et des agents socialisateurs ayant participé à la constitution de sa disposition à la remise de soi comme son cercle familial et celui de ses premières sociabilités amicales, il s'ouvrit à de nouvelles pratiques culturelles et sportives. Tout d'abord, il commença la pratique d'une activité sportive en salle avec ses collègues puis s'inscrit aux séances de jeux de plateau qu'ils organisent une fois par semaine au moment de la pause déjeuner. Parallèlement, il multiplia également les pratiques culturelles en dehors du cadre professionnel d'une part, au sein d'une association pour la promotion de la culture japonaise –toujours en lien avec son goût pour les mangas et les *animes*. Il s'y inscrit non seulement pour suivre les cours de langue japonaise

mais également dans ceux de cuisine. D'autre part, il s'oblige à sortir plus souvent soit pour assister à des conférences aux thématiques très variées organisées par le Muséum Aquarium de Nancy, soit aller au cinéma ou à des concerts, mais il s'oblige également à visiter des villes beaucoup plus régulièrement avec des amis. Autant d'activités collectives que Stéphane eut rarement, voire jamais l'opportunité de réaliser au cours de son enfance non seulement du fait du lieu de son habitation – un village à quelques dizaines de kilomètres de Metz - mais également du fait de sa situation familiale, amicale et économique.

- « *Avec mon collègue archiviste, on fait des jeux de rôle les weekends, sinon tous mes hobbies à moi, sauf les jeux vidéo, j'en discute avec Guillaume (un de ses collègues et amis de la collectivité territoriale), on discute beaucoup d'univers geek, de dessins animés, de films de l'époque, c'est agréable de se sentir proche de gens comme ça, mais ça m'a fait bizarre, on parle de jeux vidéo avec certains, de sport avec d'autres, de voyages avec une collègue qui voyage beaucoup alors que moi j'ai voyagé nulle part, et je parle beaucoup du Japon aussi avec ceux que ça intéressent. Dans mes loisirs, je devrais faire d'avantage de choses car j'ai pas fait grand chose. Aujourd'hui, j'ai mes cours de japonais, je vais au sport avant je ne le faisais pas même enfin si j'étais inscrit à la fac. »*

Cette ouverture à des activités culturelles collectives semble avoir participé à une remise en cause de la hiérarchisation des pratiques culturelles à l'échelle individuelle tant auprès de ses amis proches qu'auprès de ses collègues. Auprès des premiers, Stéphane affirme ses goûts de manière plus régulière. Concrètement, il n'hésite plus à les inciter à faire des parties de jeux de plateau, écouter des musiques qu'il apprécie ou encore de partir faire du tourisme avec eux notamment à Londres ou encore à Strasbourg.

Auprès de ses collègues et amis plus récents, cette disposition à l'affirmation de soi passe autant par l'initiation de conversations sur des sujets très variés - comme l'histoire, les bandes dessinées, les jeux vidéo, le football, les animes, les séries, etc. - que par la gestion de la visibilité de ses pratiques culturelles dans le cadre de son lieu de travail, chez lui ou sur les réseaux socio-numériques. Sur son lieu de travail, Stéphane a décoré son bureau non seulement de l'écharpe du FC Metz mais également d'un poster de Dragon Ball Z. Chez lui, cette disposition à l'affirmation de soi s'exprime par l'exposition de son capital culturel objectivé. Ainsi ses figurines, ses jeux vidéo, ses consoles de jeux, ses jeux de plateau, ses

livres, mais également ses bandes dessinées... sont tous disposés dans des vitrines de son salon (cf. photographies ci-dessous).

Photographie 2. Bibliothèque située dans le salon de Stéphane.



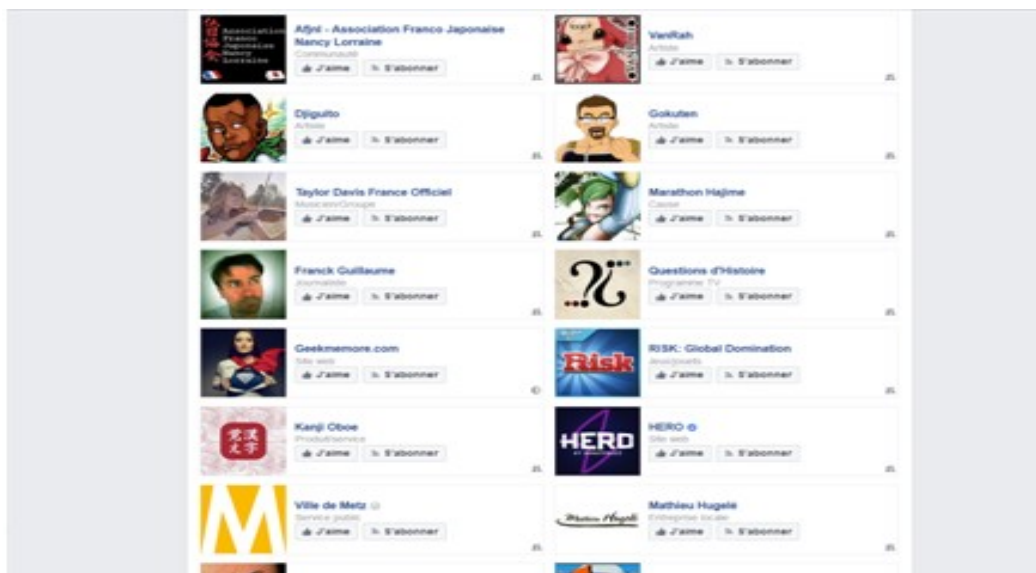
Photographie 3. Vitrine située dans le salon de Stéphane.



Auparavant, lorsqu'il habitait encore chez ses parents, Stéphane les rangeait dans une armoire de sa chambre et les portes restaient souvent fermées sauf lorsqu'il souhaitait lire un tome. Ses goûts et appétences ne s'expriment pas seulement dans leur matérialité, mais sont

également objectivés en ligne et plus particulièrement sur Facebook, où il n'hésite plus à rendre l'éclectisme de ses goûts visibles (cf. impression écran 4).

Impression écran 4. Extrait des mentions « j'aime » de la page Facebook de Stéphane.



Ceci semble faire écho au travail de recherche doctorale de Torché (2016), où les goûts et les objets de consommation que l'on peut rattacher parfois à l'imaginaire « geek » font l'objet d'objectivation matérielle et immatérielle – c'est-à-dire digitale - de la part des consommateurs. Cependant, ici elle semble moins réalisée par une volonté de création de soi attachée à un imaginaire spécifiquement « geek », que par l'affirmation de soi par la démonstration publique d'un éclectisme de goûts faisant appel tant à des goûts et pratiques dites légitimes à l'échelle des classes (e.g. histoire, littérature classique, etc.) qu'à des goûts et pratiques toujours en cours de légitimation (e.g. jeu vidéo, bande dessinée, etc.). Cette disposition à l'affirmation de soi semble qui plus est fortement dépendante de l'évolution (ou non) des conditions matérielles d'existence - quelles soient d'ordre économique, culturelle, géographique, etc. - des cadres socialisateurs et de ses agents qui en permettent (ou non) sa constitution, son renforcement, voire son actualisation en contexte. En d'autres termes, la constitution d'une telle disposition semble soumise à une multitude de variables qui la (sur)détermine à l'échelle individuelle.

Conclusion

En conclusion, le portrait de Stéphane permet de mettre l'accent sur le caractère évolutif mais néanmoins multi-déterminé des modes de consommation culturelle à l'échelle individuelle.

En effet, une fois remis en trajectoire et en contexte, il semble montrer l'importance des cadres socialisateurs issus tant de la socialisation primaire que secondaire. La variété des goûts et des modes de consommation culturelle que l'on constate à l'échelle individuelle semble définie par un savant mélange de cadres et contextes - qui par leur précocité mais également leur fréquence au cours d'une trajectoire - permettent ou non le développement, la mise en veille ou la disparition de dispositions à agir et à croire et déterminent leur force à un moment donné de la trajectoire individuelle du consommateur.

Conclusion du chapitre V

En conclusion, ce premier chapitre de résultats tend à montrer dans quelle mesure les trajectoires de socialisation de nos répondants influencent la constitution, le renforcement, voire la transformation de dispositions à croire et/ou à agir. Ces dernières ne concernent pas uniquement les pratiques de lecture de bandes dessinées, mais s'étendent également aux autres pratiques culturelles, comme à des contextes de pratique plus élargis comme le cadre des sociabilités amicales ou encore le cadre professionnel.

Plus particulièrement, les portraits de Laurent et de Rémy décrivent des trajectoires sociales proches de celles décrites dans *La Distinction. Critique sociale du jugement*. (Bourdieu, 1979a). Le portrait de Laurent s'apparente notamment à celle des petit-bourgeois en décrivant des goûts qui reflètent la bonne volonté culturelle qui les caractérisent. Le portrait de Rémy se rapproche des trajectoires sociales ascendantes décrites par Bourdieu (1979a). Néanmoins, le changement d'échelle d'observation – c'est-à-dire le passage de l'échelle des classes et du champ à l'échelle individuelle et des cadres de la socialisation – permet de décrire de façon plus précise les modalités de constitution d'une disposition à croire et/ou à agir.

Le portrait de Laurent permet plus particulièrement de comprendre la construction d'une disposition à croire (et parfois à agir) en la légitimité des pratiques culturelles. Il permet de comprendre ce phénomène non pas à une échelle macro-sociale, mais à l'échelle individuelle. Plus précisément, le passage à l'échelle individuelle permet de mieux décrire les contextes de la pratique qui peuvent être source de désajustements, en particulier lorsque Laurent met en œuvre des loisirs culturels uniquement selon une dimension hédoniste de la pratique. Ceci n'est pas sans rappeler le travail fondateur de Holt (1995), qui permet de comprendre que les déterministes sociaux jouent encore aujourd'hui un rôle prépondérant dans les modes de consommation culturelle et de loisirs. Plus précisément, l'auteur permet de rendre compte de l'importance des modes d'appropriation socialement différenciés des pratiques culturelles en fonction du capital culturel possédé par les agents. Cependant, la mise en narration du portrait de Laurent permet d'appréhender la façon dont ces modes d'appropriation socialement différenciés peuvent aussi varier à l'échelle intra-individuelle, c'est-à-dire qu'une même pratique de loisirs peut être perçue – selon le contexte de sa mise en place - soit comme socialement acceptable soit non.

Le portrait de Rémy permet quant à lui d'illustrer la façon dont une trajectoire sociale ascendante peut se mettre en place en l'espace d'une génération. Cette trajectoire semble

avoir été en grande partie permise par la constitution et le renforcement d'une disposition devenue générale, celle de l'apprentissage sur le tas par autodidactie. Cette dernière semble avoir permis d'acquérir un capital culturel objectivé, institutionnalisé et incorporé (Bourdieu, 1979b) relativement important en l'absence de conditions matérielles d'existence très favorables au cours de sa prime éducation.

Finalement, le portrait de Stéphane permet de mettre en lumière les modalités de transformation, voire de disparition d'une disposition acquise au cours de la socialisation primaire d'un individu. En effet, la trajectoire de Stéphane permet de comprendre l'importance du rôle des agents de la socialisation secondaire des individus (sociabilité amicale à l'université puis travail). Plus précisément, la transformation d'une disposition à la remise de soi en affirmation de soi semble avoir été permise d'une part, par l'ouverture des cercles de sociabilités amicales de Stéphane et d'autre part, par la réactualisation d'une disposition à l'apprentissage scolaire momentanément mise en veille après sa réussite au concours de la collectivité territoriale. En d'autres termes, tout se passe comme si la plus grande variété de cadres socialisateurs traversés par Stéphane avait permis le développement :

- de ses appétences par la réactualisation d'une disposition à l'apprentissage scolaire,
- d'une disposition à l'affirmation de soi, qui se retrouve en concurrence non seulement avec la disposition à la remise de soi, mais également avec la disposition à la légitimité culturelle, et cela dans les cadres des sociabilités de sa prime éducation mais également au sein de cadres de sociabilités plus récents (travail, cours de japonais, cours de cuisine, etc.).

L'un des objectifs du prochain chapitre de résultats sera précisément de mieux comprendre la concurrence dispositionnelle qui peut exister à l'échelle intra-individuelle, ainsi que les contextes de leur résolution.

Chapitre VI. Désajustements et ajustements d'un patrimoine de dispositions pluriel en contexte numérique.

Ce sixième chapitre a pour objectif de présenter non seulement les modalités de constitution de dispositions, mais surtout de mieux décrire les cas de tensions dispositionnelles qui peuvent exister à l'échelle intra-individuelle. Il tentera pour chacun des répondants (Alice, Jean et Max) de mettre en évidence les modalités de résolution de ces différentes tensions, notamment en contexte numérique.

Pour ce faire, le premier portrait de ce chapitre décrira de façon plus générale la trajectoire de notre répondante Alice. Plus précisément, nous présenterons dans un premier temps, les modalités de découverte et d'extension de ses goûts pour la bande dessinée. Dans un deuxième temps, son portrait reviendra sur les modalités de constitution d'un patrimoine de dispositions hétérogène. Enfin, nous décrirons la façon dont les plateformes numériques agissent comme des lieux d'actualisation de dispositions qui sont souvent peu présentes hors-ligne.

Le portrait de Jean reviendra quant à lui sur l'importance du rôle des médias et des technologies de l'information et de la communication dans la constitution, la modification ou le renforcement de certaines tendances à agir, notamment en ce qui concerne les modes de consommation culturelle. Par exemple, la façon dont une tendance à la « boulimie culturelle » peut initier sa constitution non seulement par le cadre socialisateur familial, mais être renforcée par la découverte des potentialités offertes par internet et plus spécifiquement par les modes d'acquisition illimités – bien que souvent illégaux – offerts par les plateformes de partages de fichiers numériques. Plus spécifiquement, le portrait de Jean permettra de mettre en évidence la façon dont les plateformes numériques agissent non seulement dans la constitution de modes de consommation mais agissent plus largement comme un contexte d'actualisation d'une disposition à l'activité publique souvent mise en veille hors ligne.

Pour finir, nous présenterons la trajectoire de professionnalisation de Max. Cette trajectoire nous permet de mettre en évidence les modalités d'acquisition de dispositions par exemple à l'éclectisme culturel, mais surtout elle nous permet de mieux rendre compte du rôle des capitaux culturels – incorporés, objectivés, institutionnalisés et symbolique – dans l'acquisition ou le renforcement de ces dispositions.

Portrait 4. Alice ou la révélation d'un patrimoine de dispositions hétérogène résolu en contexte numérique.

Introduction

Cette introduction se donne pour objectif de présenter rapidement Alice puis d'exposer le contexte du recrutement de notre répondante avant de développer son portrait.

Présentation rapide d'Alice

Alice est une jeune femme lorraine de 27 ans, devenue docteure en physique quelques mois avant notre dernier entretien. Ses parents exercent tout deux des métiers très proches du domaine scientifique. En effet, son père est informaticien et sa mère enseigne les mathématiques au lycée, ce qui l'a poussée après l'obtention de son baccalauréat section S à postuler pour intégrer une classe préparatoire spé maths. Alice a ensuite acquis une équivalence pour intégrer un cursus universitaire LMD plus traditionnel. Une fois son dossier accepté à l'Université de Lorraine, elle a obtenu assez facilement sa licence en physique-chimie en 2010 et son grade de master en physique et sciences des matériaux en 2012.

Alice vit actuellement en colocation dans un appartement de plus de 80 m² avec deux personnes : sa meilleure amie Aurélie⁸⁵, jeune diplômée de l'audiovisuelle actuellement en CDD, et son conjoint lui-même doctorant en physique quantique à l'Université de Lorraine. Après trois années de contrat doctoral en tant que chargée d'enseignement et d'une demi-année d'allocation de recherche financée par son laboratoire, Alice profite de la fin de thèse de son conjoint pour déterminer son futur professionnel. En effet, Alice est en pleine période de questionnement car le travail de recherche doctorale fût— à l'instar de sa classe préparatoire— une période difficile dans sa trajectoire scolaire et professionnelle. Elle se demande donc si elle souhaite poursuivre dans le domaine de la recherche en physique des matériaux ou s'il ne serait pas préférable de se réorienter radicalement, toujours dans le secteur public, mais dans le domaine culturel, évoquant même la possibilité de préparer le concours de documentaliste parallèlement à la rédaction de son premier roman.

En ce qui concerne ses goûts en matière de bandes dessinées, Alice déclare lire de tout : des bandes dessinées appartenant à l'école franco-belge, aux *comics* et à leur genre particulier les

⁸⁵Aurélie était présente lors du troisième entretien avec Alice.

romans graphiques, mais également des auteurs de blogs BD, ou encore des mangas bien que leur lecture soit plus rare. Lors de la lecture de son portrait, le lecteur découvrira tour à tour les modalités de constitution de ses goûts variés pour la bande dessinée, les modalités plus pratiques de ses modes de consommation et leurs conditions d'actualisation en situation, dont l'extrait suivant atteste sans nul doute de la richesse, notamment en termes de genres lus :

- « *Alors qu'est-ce que je lis, je sais pas si c'est bien ça mais peut-être un peu de tout. Après en bédé⁸⁶, là en ce moment je consomme beaucoup de comics, du coup enfin je vais voir beaucoup du côté américain en gros pour le dire comme ça. Sinon quand j'étais petite, c'était beaucoup de bandes dessinées belges, les bédés belges quoi. Après, j'ai eu quelques mangas qui sont parvenus jusqu'à moi à travers mon frère qui en lit beaucoup lui, et moi j'en ai choppé quelques-unes qui pouvaient m'intéresser, voilà donc du coup c'est assez large mais je fonctionne beaucoup par période. Il y a des moments où je vais dévorer telle série Paf ! Je la lis. Je la prends, je la lis et sinon je picore un peu tout ce qu'on peut en gros. »*

Contexte de recrutement de notre répondante

Alice et moi nous sommes rencontrées pour la première fois en 2013 lors d'une formation doctorale interdisciplinaire de l'Université de Lorraine. Etant toutes deux sous contrat doctoral avec une charge d'enseignement, nous avons eu l'opportunité de nous rencontrer à plusieurs reprises durant nos formations à la pédagogie et avons échangé sur nos sujets de thèse respectifs, notamment lors de la préparation d'une activité de médiation scientifique à Science and You en 2015. Ce faisant, Alice a été exclue de l'échantillon pendant près d'une année, car cette proximité – qui se reflétait tant dans le champ universitaire que sur l'espace social global, mais également en termes de trajectoire – était susceptible d'être porteuse de biais lors des entretiens.

Cependant, Alice fût finalement intégrée dans notre échantillon en 2014. En effet, d'une part, Alice n'appartenait pas aux deux profils totalement déconseillés par Lahire dans *Portraits sociologiques* (2005), c'est-à-dire les personnes figurant dans le cercle très proche du chercheur et/ou les complets inconnus. D'autre part, son profil affichait une telle variété, tant en termes de goûts déclarés que de modes de lecture pratiqués, que l'analyse de leurs

⁸⁶ Nous avons choisi d'opter lors de la retranscription des entretiens pour l'orthographe bédé et non BD dans la mesure où le logiciel NVivo était paramétré pour compter les mots de quatre lettres ou plus.

modalités de constitution et d'actualisation reflétait un réel intérêt pour ce travail de recherche doctorale. Ainsi, au cours des quatre entretiens que nous avons réalisés au domicile de la répondante et lors de l'analyse, cette proximité a toujours été prise en considération comme une source potentielle de non-dits et donc de biais. Le tableau ci-dessous récapitule les entretiens réalisés avec cette répondante.

Tableau 26. Récapitulatif des entretiens réalisés avec Alice

<i>Thématique</i>	<i>Lieu</i>	<i>Durée</i>
Modes de consommation de la bande dessinée	Domicile de la répondante	221 minutes
Loisirs et pratiques culturelles	Domicile de la répondante	125 minutes
Institutions scolaires et professionnelles	Domicile de la répondante	129 minutes
Sociabilités amicales et familiales	Domicile de la répondante	122 minutes
<i>Durée totale des entretiens</i>		<i>597 minutes Soit 9h57</i>

La constitution de goûts et de modes de consommation spécifiques à la bande dessinée ?

Une trajectoire de goûts qui ne saurait se limiter

Après avoir découvert les bandes dessinées franco-belges au domicile parental, Alice s'est peu à peu tournée vers la découverte de genres nouveaux, chronologiquement les mangas puis les *comics*, les romans graphiques et les blogs BD. Cette section tente de présenter l'évolution de cette trajectoire de goûts dont la variété permet de mettre en évidence la constitution de dispositions à croire la BD comme objet culturel légitime, ses inclinations plus pratiques à la découverte de nouveaux objets culturels et le caractère spontanéiste mais contraint de ses modes de consommation en situation.

La constitution de la bande dessinée comme objet culturel légitime

Alice déclare avoir découvert la bande dessinée au domicile familial. Ses deux parents étaient de fervents lecteurs de bandes dessinées franco-belges. Ils disposaient d'une collection relativement conséquente tant en termes d'albums que de revues spécialisées, notamment le *Journal de Spirou* dont la collection remonte à l'adolescence d'Alice, soit 52 titres par an sur près de dix années. Si Alice n'acquiert pas dès le plus jeune âge un goût tout particulier pour ce genre littéraire, cet important capital culturel objectivé chez ses parents lui a permis de se familiariser très tôt avec l'école franco-belge, notamment auprès des séries éditées chez Dupuis.

- « *Moi, mes parents ils avaient que des bédés belges hein ! Ils avaient que ça, mais ils avaient le Journal de Spirou, du coup on était à jour sur tout le catalogue Dupuis, pas de soucis ! Mais aller chercher des autres trucs en bédé, fin on avait déjà beaucoup à faire en fait chez nous, avec déjà les trucs qu'on aimait bien donc Spirou, c'était pas mal. »*
- « *Donc quand t'étais petite ils étaient déjà à la maison ?*
- « *Ouais c'est ça, il y avait tout Spirou, il y avait tout Tintin, Astérix aussi, je crois aussi qu'on avait mais je sais pas si on avait tout, peut-être, mais ouais il y avait pas mal de bédés. Bah mon père avait aussi des bédés pour adultes qu'on n'allait pas voir (rire) mais oui mes deux parents aimaient pas mal la bédé. Ma mère aime beaucoup lire mon père moins, mais aime beaucoup lire des bédés, il s'intéresse un peu au dessin voilà il lit un peu plus que des romans où il n'y a pas d'image, à part un manuel d'électronique (rire) »*
- « *Ouais quand j'étais petite finalement j'étais pas vraiment bédé, et j'étais abonnée à des trucs plus J'aime lire ou Je bouquine mais pas trop bédé. Par contre mes parents ils achetaient les bédés eux, je sais pas si c'était ma mère ou mon père qui a fait l'abonnement, on avait l'intégrale de Yoko Tsuno, que j'ai dû avaler 4 fois ou 5 fois, je sais pas (rire) un truc comme ça. »*

Ce capital culturel fût dès lors renforcé par des sociabilités familiales plus larges. En effet, les bandes dessinées franco-belges auxquelles était confrontée Alice étaient présentes non seulement au domicile parental mais plus globalement au sein de toute sa sphère familiale, passant des frères et sœurs de ses parents jusque chez ses grands-parents, chez qui Alice et son jeune frère⁸⁷ passaient leurs vacances scolaires. Leurs grands-parents maternels et paternels avaient conservé les bandes dessinées de leurs enfants de sorte qu'Alice pu y découvrir d'autres albums, notamment les histoires de Lucky Luke. Ses deux tantes – respectivement professeure des écoles et documentaliste section littérature jeunesse – ont également participé à la constitution de cette représentation de l'objet culturel BD comme objet légitime. En effet, peu importe le genre de livre lu par Alice, elle lisait et la lecture était associée à une pratique culturellement souhaitable et donc légitime, qu'elle soit de littérature jeunesse ou de bande dessinée. Pour cela, son entourage familial lui offrait régulièrement des

⁸⁷ Alice est l'aînée d'une fratrie de quatre enfants dont un frère de deux ans son cadet, et de deux sœurs issues du second mariage de son père, l'une est âgée de sept ans l'autre d'un peu plus d'un an.

livres et ce faisant il ne cessait de renforcer cette appétence consciemment ou non. Alice a ainsi développé un important goût pour la lecture.

- *« Bah on m’offrait beaucoup de livres parce qu’aux anniversaires j’avais beaucoup de livres et puis j’ai une tante qui est à la retraite maintenant mais qui était maîtresse d’école enfin professeure des écoles donc du coup bah les livres jeunesses bah, c’était elle qui m’a abonnée aux revues pour lire et j’avais aussi une autre tante qui bossait en, comment dire, en centre de documentation et dans le coin littérature jeunesse donc du coup elle était hyper au courant des sorties de littérature jeunesse et j’avais toujours de super beaux livres quand j’étais petite, des gros livres avec des grandes images super cools mais j’ai toujours eu des livres de partout du coup si un livre me tente bah je lis, j’avais toujours un peu « tiens ça a l’air bien ça » « ok d’accord tiens » voilà j’avais un livre mais ça c’est aussi un truc parce que on est un peu dans une culture où les « livres c’est bien ! » les livres et même les bédés chez moi c’est bien « tu lis, c’est bien ! »*

La grand-parenté revêt une importance primordiale dans la socialisation des petits-enfants comme l’énonçaient Derbaix *et al.* en 2015, mais cet extrait souligne plus largement l’intérêt de prendre en compte l’ensemble de la sphère familiale comme instance socialisatrice susceptible de participer à la formation d’appétences et de modes de consommation de biens culturels.

Dans ce contexte, Alice prit très tôt conscience de la forte légitimité de sa pratique au sein de la sphère familiale car il n’en allait pas de même pour son frère qui préférait les jeux vidéo. Ainsi, bien qu’Alice et son frère aient tout deux développés très jeune ce goût particulier pour le jeu vidéo –avec leur propre père en faisant des parties de Warcraft II en LAN⁸⁸– ce loisir culturel était beaucoup moins favorisé.

- *« La lecture c’est bien » alors que mon frère avec les jeux vidéo il avait plus de mal à avoir ce qu’il voulait (rire)*
- *Ah oui le côté c’est bien avec le jeu vidéo*
- *C’est pas la même chose, il a pas le même statut culturel hein ! bah moi quand j’étais petite quand je disais que je voulais des livres, je les avais tu vois. »*

⁸⁸ LAN pour Local Area Network ou réseau local en français.

Parallèlement, l'école dans son rôle de cadre socialisateur a également permis d'asseoir le statut de la bande dessinée, notamment par l'intermédiaire de la professeure de latin d'Alice, qui, pour enseigner l'histoire de l'antiquité romaine mobilisait régulièrement ce médium.

- *« Elle utilisait beaucoup cette bédé pour nous parler d'histoire, (elle regarde quelques planches) ça je l'ai lu c'est sûr, c'est des pages très très très chargées, avec beaucoup beaucoup de texte même tout petit (me montre) sur un Smartphone ce n'est pas évident en fait pas du tout [A. fait la description du contenu de la BD]*
- *C'est le Docteur Who des temps anciens*
- *Ouais c'est ça ! et c'est ma prof de latin au collège qui nous faisait lire ça du coup je connaissais et c'était sympa et j'ai eu une dédicace aussi et c'était impressionnant car du coup c'était sur un grand album hein parce que ça bah (me montre la taille de la bédé avec ses mains) c'est ce format (rire). »*

L'école a donc non seulement participé à la construction de cette inclination à penser la bande dessinée comme objet culturel légitime mais elle a également permis de penser la bande dessinée comme un médium pouvant être source de savoirs appartenant au champ de la légitimité scolaire. Cette importante présence de bandes dessinées au cours de la socialisation primaire d'Alice, se manifeste concrètement chez elle par le rejet de toutes les représentations les plus généralement véhiculées sur ce genre littéraire, telle que « la bande dessinée est destinée principalement aux enfants ».

- *« C'est simple d'en parler justement ?*
- *Oh bah ouais, c'est pas quelque chose de, enfin il y en a autour de moi depuis que je suis toute petite quand même, même chez ma grand-mère en fait il y avait des bédés enfin chez mes grands-mères, il y avait les bédés que mes parents et leurs frères et sœurs lisaient quand ils étaient petits donc il y a toujours eu des bédés partout où j'allais. Il y en avait justement, enfin chez mes grands-parents il y en avait quand même pas beaucoup, donc on lisait beaucoup la même, chez ma grand-mère il y avait Lucky-Luke, le stock de Lucky-Luke donc bah voilà, je connais bien Lucky-Luke mais ouais voilà vu que je baigne dedans ça me vient facilement et puis même si je vois que la personne en face est pas forcément (hésitation) même si c'est pas quelqu'un qui a l'air de s'intéresser à ce genre de support, de média, je vais quand même dire le truc, je vais pas avoir honte ou quoi de ce que je vais dire parce que pour moi, je sais que*

c'est naturel et que tu peux avoir des choses très intéressantes donc je vais pas écarter un truc où il peut y avoir des choses intéressantes ! »

- *« Et du coup tu parles de tes lectures de bédé autour de toi, mis à part avec ceux qui en lisent ?*
- *Bah ça dépend, ça dépend du sujet de conversation, mais je sais pas si on parle de, en fait je vais peut-être intervenir si on commence à dire des conneries sur la bédé en mode c'est pour les enfants, ceux qui n'aiment pas la lecture, voilà que c'est enfantin et tout, et non pas du tout ! Là, je vais parler de sujets abordés dans Sandman par exemple, parce que c'est des choses extrêmement fines, c'est des sujets très profonds et puis des fois t'as des bédés beaucoup plus philosophiques aussi, j'ai même une bédé là alors ça je crois qu'ils l'ont sorti c'est Logicomix⁸⁹ en fait c'est une bédé, un comics, enfin je sais pas si on peut dire un comics parce que c'est pas du tout des américains, c'est des grecs qui ont fait ça »*

Ces stéréotypes lui donnent l'occasion en situation de discuter non seulement de la légitimité culturelle de la bande dessinée en tant que genre littéraire, mais également de la légitimité de sa propre pratique. En effet, pour Alice, la bande dessinée, et plus généralement la lecture, sont une source où il est possible de trouver « des choses intéressantes », d'assouvir sa curiosité et son inclination à des apprentissages des sujets légitimes comme la philosophie, les mathématiques ou encore la logique. Il faudra cependant attendre encore quelques années pour qu'Alice développe enfin des goûts en-dehors de ceux formés au sein de sa sphère familiale.

Une extension de goûts parfois complexe

Pour Alice, tout se passe comme si ce capital culturel objectivé – c'est-à-dire déjà présent au domicile familial dans sa forme étendue – s'était transformé en un capital culturel incorporé c'est-à-dire « littéralement inscrit dans le corps par un travail d'inculcation et d'assimilation des éléments culturels » conscient ou non, comme le décrivait Bourdieu (1979b p.5) notamment en ce qui concerne les bandes dessinées de l'école franco-belge. Concrètement, ces dernières font désormais partie d'un capital culturel dont la maîtrise lui permet de

⁸⁹Logicomix est un roman graphique traduit et édité en français en 2010, cette œuvre retrace – via la vie de Bertrand Russell, philosophe, épistémologue, logicien et chercheur en mathématiques fondamentales – l'histoire des batailles théoriques de son époque. Le lecteur trouvera une fiche détaillée de cette bande dessinée sur le lien Wikipédia suivant : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Logicomix>.

découvrir seule de nouveaux opus qui seraient susceptibles de lui plaire. En effet, Alice n'hésite pas à se rendre dans des boutiques spécialisées en bande dessinée pour découvrir de nouvelles séries :

- soit en réalisant des achats apparaissant comme plus spontanés en situation en faisant tout simplement « le tour du magasin » et/ou en feuilletant rapidement les bandes dessinées pour se donner une idée du style graphique de l'auteur,
 - « *Comme tu me disais en magasin c'est très spontanéiste, donc quand tu fais les magasins c'est comme ça en fait tu fais le tour ?*
 - *Ouais je fais un tour et si un truc me plait je le prends, des fois je reste un peu longtemps, et je me dis « est-ce que je le prends, je le garde ? Je le repose, je vais voir autre chose puis je me dis est ce que je le veux vraiment ou pas ? Bof non allez. C'est vraiment fin voilà impulsif. »*
- soit en donnant quelques indications au vendeur sur les bandes dessinées qu'elle apprécie pour que ce dernier puisse l'orienter plus efficacement vers les dernières nouveautés. Ceci n'est pas sans rappeler les comportements qui pourraient également être observés chez un caviste lorsque le palais du consommateur est plus expérimenté.
 - « *Bah c'est pour ça que j'aime bien aller dans les magasins parce qu'il y a quelqu'un qui va bah tu peux lui dire bah alors j'aime bien j'aime bien j'aime bien je sais pas j'aime bien Oldman j'ai déjà lu tel cycle de bédé, j'ai lu tel cycle machin, et puis bah voilà qu'est-ce que vous me proposez (rire). Album⁹⁰ tu peux faire ça, le mec il est là « Oh ouais alors j'ai un truc, c'est super bien ça vient de sortir », bon je sais pas si il lit tout ce qu'il a en magasin mais il lit beaucoup beaucoup des trucs qu'il y a sur ses étagères, il est assez calé (rire) ouais c'est un peu, c'est assez agréable de discuter avec. »*

Cependant, Alice adopte rarement ce type de comportements lui apparaissant comme spontanéistes lorsque cela concerne la découverte de nouveaux genres appartenant à la bande dessinée. En effet, sa découverte des mangas s'est principalement réalisée via des sociabilités familiales (e.g. son frère) et amicales (e.g. des amis du lycée). Ces deux instances représentent

⁹⁰ Album était un magasin spécialisé en bande dessinée, situé dans un centre commercial dans le centre de Nancy. Il existe encore aujourd'hui, mais il y a eu un changement de propriétaire.

pour Alice une source de recommandation importante pour savoir ce qui doit être lu au sein de genres dont elle ne maîtrise pas encore les codes.

- *« Donc tu me disais que tu lis des bédés franco-belges, des comics, quelques mangas qui sont parvenus jusqu'à toi ? »*
- *Oui parce que je ne vais pas en chercher, mais si on me conseille un manga, on me dit « bah tiens, lis ça » bah voilà j'y vais, mais c'est juste que je ne m'y suis pas trop intéressée, donc je fais confiance aux gens plutôt qu'à mon propre jugement qui serait un peu, je ne sais pas comment dire ça, enfin j'ai pas beaucoup d'expérience donc du coup je préfère m'en remettre à des conseils en gros.*
- *Tu dis « pas beaucoup d'expérience » ?*
- *Oui bah je ne connais pas très bien toute cette culture, vu que c'est quand même très différent, même parfois la structure de scénarios, enfin c'est des trucs assez codifiés quoi, comme les comics c'est très très codifié et les mangas c'est pareil, les shonen machin c'est assez... enfin il y a des codes et je trouve que on apprécie mieux une œuvre si on connaît l'histoire du médium quoi. Voilà c'est tout. Mais du coup je pense que ça viendra, comment dire, j'en lirai plus de moi-même quand je sentirai que bah « tien ça me rappelle machin, machin, machin » que j'aurai plus d'expérience en gros... je ne sais pas comment le dire... »*
- *« Bah justement pour toi est-ce que pour lire une bédé il y a des choses à savoir ? »*
- *Je pense tout le temps mais ça dépend aussi à quel public s'adresse les bédés parce que comme je te parlais de mangas au début, le mec il joue avec des codes, avec des clichés, il y en a qui se roulent dans les clichés, donc ça dépend par quoi tu commences ou par quoi t'as envie de commencer parce que t'as des choses beaucoup plus accessibles que d'autres, t'as des choses, et ça c'est dans tous les domaines, où les connaisseurs vont dire « ça c'est génial ! c'est le truc le mieux que j'ai jamais lu ! ou que j'ai jamais vu ! ou c'est le meilleur film du monde ! » mais quelqu'un qui est complètement, qui connaît pas du tout le domaine il rentre dans le truc et il fait « mais j'ai rien compris, c'est chiant ! c'était chiant ! »*

Ce manque de maîtrise des codes peut être lu comme le manque de capital culturel spécifique qui l'empêche de découvrir par elle-même de nouveaux genres ici les bandes dessinées asiatiques. Pour Alice, ne pas maîtriser « l'histoire du médium » est qui plus est susceptible de

participer à la formation d'un jugement erroné envers une œuvre artistique du fait de sa propre ignorance, une possibilité qu'elle refuse absolument.

- « *Donc tu me dis que tu préfères avoir une vision globale ?*
- *Pas une vision globale, c'est exagéré, c'est juste, je veux juste savoir où je mets les pieds, pas juste rentrer dans le truc en disant « oh mais c'est complètement con ce scénario regarde ! pourquoi il fait comme ci, comme ça, alors ? il pourrait fin pourquoi il se prend la tête alors que en réalité, si ça se passe en vrai, c'est con de dire ça car c'est très symbolique (rire) bah si ça passe en vrai il pourrait faire comme ça, quand même c'est débile ! » Alors qu'en fait il y a des raisons culturelles, en fait ça représente telle chose, c'est lié à telle chose, ou encore ça représente telle avancée sociale ou des trucs comme ça, j'en sais rien du tout et j'ai pas envie de porter un jugement qui vient de nulle part quoi, sans connaître en gros. Voilà c'est ça. »*

Si Alice fait elle-même le parallèle entre la complexité de l'univers des mangas et celle de l'univers des *comics*, étonnamment l'écart culturel ressenti avec ce dernier est moins important. Elle l'explique par un contact plus fréquent avec la culture américaine provenant d'une part, des dessins animés qu'elle a pu regarder étant enfant comme Batman ou encore les aventures des Xmen et d'autre part, par l'avènement de la firme Marvel dans l'univers cinématographique. Ce contact plus fréquent avec des médias culturels américains a donc probablement permis à Alice d'acquérir une certaine forme de culture générale de l'univers des *comics* qui lui fait défaut pour l'univers des mangas.

- « *Et les comics dans tout ça, comment t'as fait ?*
- *Les comics comment j'ai fait. Bah déjà je nous trouve beaucoup plus exposés à la culture des États-Unis. Je pense que la première fois où j'ai été exposée à des comics c'était par des films, je sais plus, je crois qu'il devait y avoir Spiderman qui devait sortir au cinéma un truc comme ça. Du coup, c'est venu plus facilement parce qu'on en a beaucoup plus autour de nous. »*
- « *Du coup pour toi cinéma et bédé papier, c'est très lié du coup ?*
- *Ouais parce que c'est ça qui m'a fait connaître sinon je sais pas, si enfin si (hésitation) parce qu'il y avait les dessins animés quand j'étais plus petite, oh si il y avait Batman c'est vachement bien et puis il y avait les Xmen aussi en dessins animés*

très très bien mais c'est vrai qu'il y a eu la déferlante de films Marvel, quand même ces dernières années et c'est pas fini, et je me dis tiens je vais aller voir ça a l'air bien, et vu que j'aime bien les gros univers bah ça m'a bien plu pour le coup »

Cependant, cette disposition à croire que ce goût particulier pour les *comics* soit venu plus facilement et/ou plus naturellement du fait de la simple fréquence de contact avec la culture américaine est à discuter. En effet, Alice reconnaît bien volontiers qu'il demeure très difficile d'appréhender l'ensemble de l'univers des *comics*, et plus particulièrement celui proposé par Marvel. Ce dernier est en effet constitué d'aventures racontant les histoires de différents super-héros dont les chemins s'entrecroisent régulièrement. Ces histoires ont parfois débuté il y a plus de 60 ans et ont souvent donné lieu à la création d'univers parallèles. C'est donc dans un monde narratif loin d'être linéaire qu'Alice a dû apprendre à évoluer pour réussir à maintenir cette appétence pour ce genre littéraire.

- *« Après les comics en eux-mêmes c'est vrai que c'est pas quelque chose qui est si facile à trouver en France en ce moment enfin surtout à Nancy. Il y a peu de boutiques qui vendent des comics, il y en a deux trois je crois à Nancy, et peu de comics qui sortent, à bah tiens il y en a là, Sandman (elle me montre la bibliothèque qui est derrière moi). C'est une anthologie comme ça paf ! j'ai toute la série, et comme ça je n'ai pas besoin d'aller chercher toutes les parutions qui paraissent, enfin je ne sais pas à combien ils les sortent en 30 pages un truc comme ça, c'est une tannée (rire) du coup j'ai attendu le best of quoi ! »*

Plus largement, malgré le développement plus récent des comic books dans l'hexagone, l'accès aux comics demeure relativement complexe en France.

- *« Du coup tu me disais que c'était une tannée d'aller chercher toutes les parutions de Sandman par exemple ?*
- *Je n'ai même pas essayé parce que Sandman c'est paru aux alentours de Cochiné, c'était dans les années 90 donc du coup pour aller rechercher tous ces trucs-là (rire) à mon avis c'est pas facile parce qu'en plus au moment où ils les sortent bon il y a une histoire mais il y a plein de petites histoires à côté, où c'est pas forcément, c'est pas très linéaire en fait, c'est pas très facile d'aller tout rechercher »*

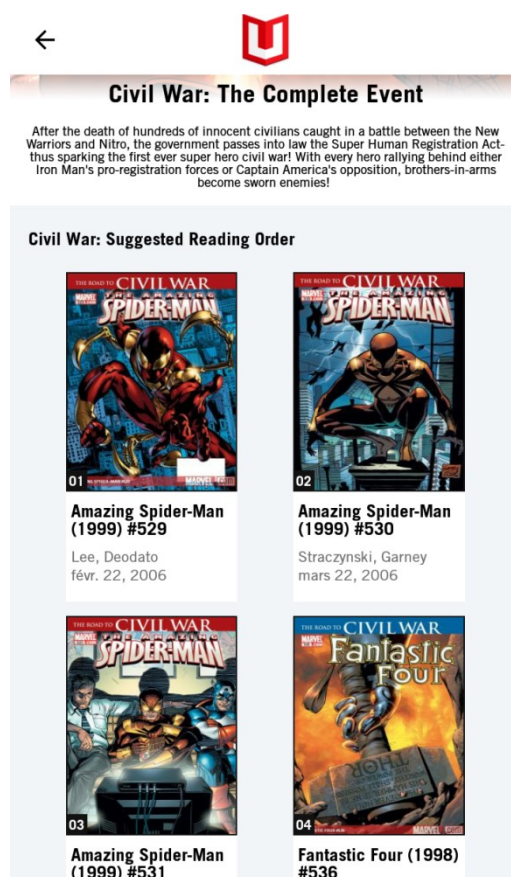
Pour cela, Alice explique qu'elle utilise deux principaux modes d'accès aux *comics*. Pour l'univers DC *comics*, un volet des *comics* que notre répondante semble beaucoup moins

maîtriser, Alice a toujours recours à la même personne, l'un de ses amis grand amateur du genre et plus spécifiquement de Batman. Ce dernier achète l'ensemble de ses bandes dessinées en format papier chez Album et les lui prête très souvent.

- « DC j'ai pas trop regardé, j'ai un ami qui achète un peu tout ce qui est DC comics, donc je vais lui piquer (rire) »

Par contre, en ce qui concerne l'univers Marvel, Alice a principalement recours à une offre commerciale réalisée par cet éditeur : une application numérique. Cette dernière fonctionne par un système d'abonnement mensuel de 9,99\$ qui permet à Alice d'accéder à une large gamme de références de comics comme Avengers, l'Age d'Ultron, les Gardiens de la Galaxie... que notre répondante « consomme » principalement sur son Smartphone. Cette application lui permet via les dispositifs mis à disposition par l'éditeur de suivre différents « Events » ou événements - comme par exemple Civil War de façon totalement chronologique et telle que suggérée par l'éditeur.

Impression écran 5. Exemple de suggestion de lecture réalisée par l'application Marvel Unlimited



La découverte de cette application a permis à Alice de palier son manque de maîtrise de l'univers Marvel et lui a ainsi facilité la découverte de nouvelles séries offertes par cette maison d'édition. Ceci n'est pas sans rappeler l'une des techniques d'approfondissement des compétences culturelles spécifiques décrites par Maciel et Wallendorf (2017), ici la mobilisation des discours institutionnels qui permettent d'acquérir les règles et connaissances nécessaires à la poursuite d'une pratique culturelle. Cependant, elle s'en distingue dans la mesure où cette tendance à l'approfondissement de ses connaissances culturelles –qu'elle soit exercée par autodidactie, échafaudage communautaire⁹¹ ou recours aux discours des acteurs du marché (Ibid.) –n'est pas spécifique à l'approfondissement des connaissances de la bande dessinée américaine, au contraire elle s'étend dans de nombreux domaines culturels–cinématographique, vidéo-ludique, romancier ou encore scientifique – prenant ainsi la forme d'une disposition à agir générique qui se construit au cours de sa trajectoire.

- *« Comment tu fais bah justement les comics par exemple c'est une série, un fleuve donc tu te bases uniquement, enfin c'est une précision pas une question, sur la liste que l'application te donne ?*
- *Bah plus ou moins bah la liste quand c'est des fois ils font des rétrospectives sur un héros, bah là je suis pas, c'est juste que ça va te donner l'évolution du personnage depuis qu'il existe grosso modo des fois. Bah les événements c'est vraiment une histoire qui se suit qui est éparpillée sur d'autres séries donc quand c'est les séries comme ça bah je me fie à la liste qu'ils me donnent et des fois si j'ai envie d'en savoir plus s'il y a un bout d'histoire qui m'a intéressé par exemple dans les Xmen c'est toujours super intéressant parce que t'as tellement de personnages et de sujets abordés que ça donne le vertige donc tu peux trouver ton compte quasiment du coup je vais voir, je vais voir un peu ce qu'il y a autour en fait et si je veux je vais un peu plus fouiller quoi en fait, plus creuser, et vu que c'est des histoires qui s'arrêtent jamais finalement, fin parce que même si la série se termine elle est reprise un peu dans une autre série ou dans un univers parallèle enfin t'as vraiment l'impression que ça se termine jamais et que c'est pas fixe du coup t'es pas obligé vraiment de tout lire mais c'est bien d'en savoir un peu, donc je me fie à ça comme point de départ en fait c'est ça c'est mon point de départ*
- *Le point de départ c'est l'appli qui te le donne ?*

⁹¹ Traduction par l'auteur pour la stratégie d'action définie par Maciel et Wallendorf (2017) de *Cooperative scaffolding*.

- *Et après je vais voir les trucs qui ont l'air de m'intéresser. »*

Ici, tout se passe comme si l'inclination observée chez Alice à picorer un peu de tout, autrement dit sa tendance à aller à la découverte d'objets culturels qui lui sont méconnus, ne pouvait s'enrichir et s'actualiser que si Alice a l'impression de maîtriser les codes du médium en question. Autrement, cette inclination sera soit mise en veille, soit attendra qu'un élément situationnel – une socialité amicale et/ou familiale voire un dispositif technique et/ou commercial – lui indique littéralement par où commencer.

Ce qui apparaît comme d'autant plus étonnant est qu'Alice adopte un comportement totalement différent sur internet et plus spécifiquement sur les blogs BD et sur les différents réseaux sociaux numériques qu'elle a pu découvrir. En effet, « l'aventure du numérique » appliquée à la bande dessinée a débuté pour Alice via les blogs BD, plus particulièrement avec le blog de Boulet⁹² qu'elle suit pratiquement depuis sa création. Si elle ne souvient pas exactement comment elle a découvert cet auteur BD, elle a fini par le suivre sur différentes plateformes de réseaux socio-numériques : Twitter pour commencer, où elle est allée jusqu'à créer son premier compte suite au post de l'auteur qui avait informé les lecteurs de sa présence sur cette plateforme, suivi de Facebook et finalement Instagram.

- *« J'aime bien internet aussi, parce que pour découvrir des gens c'est pas mal*
- *Pour découvrir des gens ?*
- *Bah ouais parce que bah bah je reprends l'exemple de Boulet mais finalement mon aventure numérique a commencé avec lui donc (rire) je ne sais même pas comment j'ai atterri sur son blog je ne m'en rappelle plus ouais c'était vers les débuts de son blog quand même, ouais et je suis tombée sur ça et j'ai bien aimé, c'est malin machin, je suivais son blog, et puis au bout d'un moment il fait « oh je suis sur Twitter » donc je me suis inscrite sur Twitter pour suivre Boulet en plus il y avait des dessins qu'il ne postait que là, puis finalement je n'utilise plus Twitter que pour ça mais du coup il parlait d'autres dessinateurs qu'il aimait bien, de gens avec qui il travaillait et voilà donc ouais tu découvres d'autres gens, c'est marrant. »*

Depuis, l'usage qu'Alice fait de ces différentes plateformes a aujourd'hui bien évolué. Si Twitter était initialement destiné à suivre et à découvrir des auteurs de bandes dessinées, il est

⁹²<http://www.bouletcorp.com/>

aujourd'hui un contexte où elle partage avec l'ensemble de ses abonnés tout type de contenus culturels et/ou scientifiques qui l'interpellent mais également des recettes de cuisine ou encore des éléments de sa vie personnelle. Facebook, qu'Alice utilisait comme une plateforme exclusivement dédiée à un usage privé (e.g. partage de photos, de commentaires, de posts destinés à sa famille et ses amis), est devenu une plateforme permettant de suivre des contenus culturels et/ou scientifiques plus long que les quelques caractères permis par Twitter. Enfin, Instagram, réseau socio-numérique créé principalement pour le partage instantané de photos entre socialité amicale et familiale, compte aujourd'hui sur le profil d'Alice presque plus d'auteurs BD suivis que d'amis ou membres de sa famille.

- *« Et ça Instagram du coup tu as découvert comment*
- *Ça c'était plutôt des trucs pour partager des photos avec des amis à la base, mais j'ai vu qu'il y avait des auteurs de bédé qui étaient dessus bah je les suis (rire) allions l'utile à l'agréable, bon il y a aussi beaucoup de photos de chats sur Instagram il faut pas rigoler quand même, quand même des chats et des chiens d'ailleurs mais ouais ouais, je sais pas si on peut voir, ah si mes abonnements (utilise son Smartphone), quels auteurs j'ai Aka aussi, Adrien Menielle mais lui en fait à la base lui je le connaissais parce qu'il faisait de la bédé et maintenant il fait des vidéos, il fait beaucoup de vidéo, Adrien Menielle il y a qui aussi, Homalley, Boulet, Loïc Sécheresse, il y a Lechil, il y a Oliver Smith c'est pas un auteur bédé c'est juste un illustrateur, ouais donc ça va en fait j'en suis pas mal*
- *T'en as combien des abonnés ?*
- *Je suis abonnée à 49 personnes*
- *49 et tu m'as cité une petite dizaine de personnes qui était du milieu*
- *Ouais bah (rire) c'est pas mal, et c'est bien parce que du coup ils peuvent partager en instantané fin leur, sur les choses sur lesquelles ils sont en train de travailler ça fait des teasers quoi (rire) « allez regarder ! regardez ce que vous allez avoir dans longtemps » (rire) « voilà un ptit bout de dessin » « qu'est-ce que ça va être ? » j'aime bien. »*

Cette tendance à aller à la découverte de nouveaux contenus culturels s'étend, chez Alice, jusqu'à participer à la publication de bandes dessinées via Ulule. Ulule est une plateforme dédiée aux financements participatifs de projets de création culturelle ou non qui a

aujourd'hui permis de financer plus de 18000 projets. Alice a participé à deux reprises à la publication de bandes dessinées sur cette plateforme, l'une dont elle avait découvert les planches sur le blog BD de l'auteure Laurel⁹³, l'autre était celle d'un collectif d'auteurs BD dont l'objectif était de lutter contre l'homophobie.

- « [Laurel] sort son Ulule du coup c'était la semaine dernière il me semble ouais, elle sort son kickstarter et genre à la pause de midi, bien « timé », genre pour les gens qui vont sur le blog pour la pause déjeuner voilà. Et c'est la pause de midi et je crois que genre en une heure dix le goal avait été atteint c'était neuf mille euros alors maintenant je vais te faire peur parce qu'on va voir à combien elle en est (regarde sur son Smartphone) mais c'est hallucinant, je crois que c'était un des meilleurs démarrages fin voilà elle en est à 154000 € donc financée à 1027% oui voilà
- Du coup tu as participé ou
- Bah oui, du coup parce que je me suis dit bah tiens j'aimerais bien l'avoir en papier du coup bah voilà et elle son délire c'est bah je vais mettre des stickers (rire) bon d'accord si vous voulez bah voilà tu vois il y a des goals assez sympas (me montre son smartphone) il y a genre venez passer une journée avec nous machin on vous amène au restaurant, on vous fait faire le tour de la Silicon Valley, ouais bah non « vous payez les billets d'avions », fin ça c'est si t'as de l'argent et que tu l'aimes vraiment bien (rire) ».

Cependant, si cette tendance à découvrir de nouveaux auteurs s'exprime très facilement sur les différentes plateformes numériques, il n'en va pas de même lors de salons de l'édition où Alice se rend très régulièrement pour rencontrer les auteurs BD dont elle apprécie le travail. En effet, dans ce contexte d'interaction, Alice ne se rendra jamais d'elle-même sur le stand d'un auteur ou d'une maison d'édition qu'elle ne connaît pas. Elle attendra comme pour la découverte d'un nouveau manga qu'un de ses amis qui l'accompagne demande à aller voir spécifiquement un auteur.

- « [En] fait quand j'étais au salon du livre la queue des fois est tellement grande que t'as pas forcément le temps d'aller voir quelqu'un d'autre, en deux heures tu bouffes la moitié d'une après-midi, et après machin, et quand il y a plein de gens, j'aime pas

⁹³ Laurel a laissé sa bande dessinée en ligne et cela gratuitement malgré l'édition de sa bande dessinée en version papier : <https://commeconvenu.com/lire>

trop, mon copain non plus, du coup on est tout le temps « Non, c'est bon on a eu Boulet on s'en va. (rire) Les autres on s'en fiche ! Non, mais là ça a l'air intéressant, non on s'en va ! Je connais pas ! Je connais pas. (rire)

- *Donc tu n'utilises pas les salons pour découvrir d'autres choses que tu ne connais pas ?*
- *Pas forcément non, à part si quelqu'un m'entraînait en me disant aller viens on va voir machin, mais non pas de moi-même, parce que j'aime pas trop la foule donc et c'est pour ça que j'aime bien Internet aussi, parce que pour découvrir des gens c'est pas mal »*

Finalement, tout se passe comme si la découverte de la bande dessinée en ligne par Alice a été, d'une part, un contexte permettant d'actualiser son inclination à la découverte de nouveaux objets culturels sans que cela ne bouscule son caractère introverti éprouvé en hors-ligne, et d'autre part, a été le support de la constitution de modes de consommation plus larges que la simple lecture comme le financement participatif.

Bandes dessinées papier ou numérique : des dispositions contraires qui s'actualisent selon la situation

Alice a donc eu l'occasion dès son plus jeune âge de se familiariser avec la bande dessinée franco-belge dans son format imprimé, alors qu'elle n'aura l'occasion de le découvrir que bien plus tard dans son format numérique. Dans cette partie, nous allons découvrir les modalités de constitution de dispositions à croire et/ou à agir liées à ces deux formats, qui font appel en situation à l'actualisation de dispositions souvent contraires.

Une grande variété de goûts et de modes de lecture

Dès son enfance, Alice constitue un capital BD objectivé – dans sa version papier – relativement important avec l'aide de l'ensemble de sa sphère familiale. Cependant, dans son domicile actuel, il est étonnant de constater que le nombre de bandes dessinées – et plus généralement de livres présents – est relativement restreint. Ces livres sont principalement situés dans le salon et ceux dédiés à la lecture du soir se trouvent sur la table de chevet de sa chambre.

Photographie 4. Bibliothèque d’Alice, située dans sa salle à manger, prise lors du premier entretien.



Sur la photographie ci-dessus, on peut observer la présence de nombreux objets appartenant à des univers culturels très différents. En effet, des œuvres littéraires de la collection la Bibliothèque de la Pléiade côtoient tout aussi facilement les recueils des Notes de Boulet que les tomes de *L'assassin Royal* de Robin Hobb, l'ensemble des tomes de la saga d'Harry Potter de J. K. Rowling, des dictionnaires, des recueils de poésies et de nouvelles mais également de livres et de revues scientifiques dont l'ensemble appartient majoritairement à Alice. Le tout est saupoudré d'éléments de décorations tels que des figurines de personnages de bande dessinée ou encore d'une machine à écrire, mais on y remarque également la présence de CD et de jeux vidéos. Si cette diversité constatée chez Alice semble soutenir l'idée de la présence d'une disposition à croire que l'ensemble des objets culturels sont porteurs d'une légitimité culturelle et d'une tendance à une forme d'éclectisme culturel comme nous avons pu le développer dans la première partie de son portrait, il semble plus étonnant que leur nombre soit si peu conséquent.

Cette parcimonie objectivée se comprend lorsque l'on s'intéresse plus particulièrement à la façon dont Alice oscille entre pratique de lecture sur support papier et sur support numérique.

Alice nous explique en effet que la plupart des livres qu'elle a pu acquérir plus jeune sont restés chez ses parents, beaucoup d'autres ont été l'objet d'un emprunt en bibliothèque et enfin qu'une grande partie de sa bibliothèque actuelle est en fait numérique. Ce ne sont donc pas moins de 150 livres, tous genres confondus, qu'Alice détient sur les supports numériques qu'elle a pu acquérir. Ainsi, Smartphone, tablette, liseuse mais également ordinateur fixe et portable sont tous sollicités pour une même pratique : la lecture.

- *« Ouais il y a beaucoup de mes livres chez mes parents et j'ai lu aussi beaucoup de livres de médiathèque donc il y en a beaucoup que j'ai lu mais que j'ai pas gardé du coup, après bon c'est plus, enfin ça me permettait, bah c'est pareil (me montre le smartphone) 'fin t'as un abonnement et tu peux dévorer, t'as accès à un truc énorme et effectivement bah là j'en achète un peu moins parce que j'ai moins de temps pour les lire de toute manière mais aussi j'en ai beaucoup en numérique*
- *C'est vrai ?*
- *Bah dans ma liseuse (cherche sa liseuse) je sais pas combien j'en ai dedans parce que j'en ai transféré en fait, hop mais pourquoi tu démarres le wifi ? Pas grave. Je crois que j'ai 150 bouquins mais j'ai pas transféré toute ma bibliothèque, parce que vu que je lis entre midi pendant que les copains descendent pour aller manger, bah je me trimballe pas avec ma pile de livres à lire. »*

Ces différents supports font appel à des modes de consommation très différents, la liseuse est souvent préférée lors de lectures réalisées en dehors du domicile. Cette dernière lui permet en effet de transporter assez facilement un grand nombre de références littéraires y compris des sagas conséquentes - comme *L'assassin royal* qui compte des tomes de près de 1600 pages et qu'elle détient également en format papier. La liseuse lui permet donc - notamment pendant ses temps de pause déjeuner - d'assouvir d'une part, son goût prononcé pour des histoires longues et complexes et d'autres part, son côté spontanéiste du fait du large choix de références disponibles.

- *« En fait mes habitudes de lecture elles vont changer beaucoup en fonction du lieu où je suis finalement ou de ce que je suis en train de faire parce que si je suis en déplacement j'ai toujours mon téléphone et en fait le truc c'est que avant d'avoir une liseuse de toute manière partout où j'allais j'avais un livre sur moi je ne sais pas pourquoi parce que je le lisais pas forcément toujours mais si je sors dans la rue*

même si c'est pour aller acheter du pain non pas pour aller acheter du pain (rire) pour aller à la poste disons parce que si je me dis il y a de l'attente c'est pas grave je peux sortir mon livre mais franchement j'ai toujours un livre dans mon sac à main que ce soit en liseuse, de toute manière j'ai toujours mon téléphone avec moi, moins maintenant vu que j'ai la liseuse moins en papier mais quand j'avais pas de matériel comme mon téléphone ça fait pas longtemps depuis que je suis en thèse que j'ai un Smartphone où c'est possible de lire dessus, bah j'avais toujours un livre quand même »

L'ordinateur portable ou fixe donne lieu plus spécifiquement à la lecture de blogs BD, d'articles de presse ou encore d'articles de recherche. Ses temps de lecture sont plus variés et dépendent souvent de la nature du genre lu. Ainsi, le blog de Boulet notamment est lu de préférence le matin au moment du réveil et à son domicile, celui de Laurel au début de sa pause déjeuner, moment où elle en profite pour suivre les actualités d'autres auteurs de bande dessinée sur Twitter, Facebook et Instagram. En journée, pendant ses temps de pause, ce dispositif lui permet de suivre les actualités de la presse plus traditionnelle, et lors des temps travaillés, il est son principal outil de travail pour compléter sa revue de littérature.

- *« Et du coup qu'est ce qui change dans la lecture en fonction de tous ces dispositifs ?*
- *Oh y en pas beaucoup (rire) y en a beaucoup, qu'est ce qui change...*
- *Parce que entre les applications différentes, les supports différents...*
- *(rire) Il y en a beaucoup, bah déjà je vais pas lire les mêmes choses parce que sur l'ordinateur je vais lire des articles ou des blogs bédés, les blogs bédés je les lis sur mon ordinateur ou sur mon téléphone parce que si j'ai un peu de temps, bah en attendant une amie, ou si je prends le tram bon c'est pas souvent, mais si je prends le tram je lis comme ça, ou si je suis en voyage, ou dans la voiture c'est pas mal, après dans la voiture, le midi, ou si je pars en voyage et j'ai pas envie de me trimbaler plein de livres, après à la maison j'aime bien lire des livres.*
- *Des livres ?*
- *Des gros livres, celui-là par exemple le weekend dernier je suis allée à Bar le Duc, j'ai pris le train, parce que c'est Bar-le-Duc quand même c'est loin, et je voulais prendre celui-là et après non je vais peut-être l'abimer ou perdre du coup je le laisse à la maison parce que j'ai peur de perdre des bouquins il y a des trucs comme ça, où*

si j'ai le livre bah j'ai envie de le garder bien joli, bah tu vois la Pléiade je sais pas si je vais le mettre dans mon sac à main La Pléiade dans le sac à main franchement c'est risqué ou quand je fais ça je les mets dans un petit sachet. »

Les livres dans leur format imprimé sont quant à eux désormais exclusivement dédiés à une lecture sédentaire. En effet, si Alice avait pour habitude de prendre toujours un livre imprimé lors de ses différents déplacements, elle lui préfère aujourd'hui sa version numérique d'une part parce que cela permet de ne pas abîmer ses ouvrages et d'autre part, parce que livre imprimé donne lieu à des modes de lectures plus confortables à son domicile avec des temps de lecture plus longs – de deux ou trois heures en journée – ou à des lectures du soir d'une demi-heure avant de s'endormir.

Le Smartphone est quant à lui étonnamment préféré – sauf pour les blogs BD – pour des lectures sédentaires car ce dispositif numérique est contraint. Ce dernier est principalement dédié à la lecture de *comics* via l'application Marvel Unlimited. Si cette dernière donne la possibilité de lire un nombre illimité d'opus, elle oblige son lecteur à avoir une connexion internet de bonne qualité pour pouvoir lire chacun de ses volets en *streaming* car le nombre de téléchargements autorisés par l'éditeur est quant à lui limité à six ou sept tomes.

- « Et donc quand tu avais le temps donc il y a quelque temps ça se passait comment ?
- Bah ça dépend parce que du coup les comics quand je les lis sur tablette, 'fin sur téléphone, il me faut du réseau parce que tu peux pas beaucoup les stocker sur ton téléphone, t'as pas 'fin je crois que tu peux en mettre quelques-uns tu peux « oh bah celui-là je le garde en mémoire » mais c'est comme un service de streaming [l'application Marvel Unlimited] en fait, tu peux juste les lire mais faut que tu sois connectée à internet parce que tu peux pas les enregistrer, donc il faut que tu sois à la maison, c'est pas trop trop dans les transports finalement, sauf si j'ai du réseau et si ça va, mais c'est pas top et ouais donc bah le soir, je regarde pas trop la télé mais ma coloc' ouais donc, elle travaille dans l'audiovisuel donc elle regarde la télé des fois, je pense que ça fait partie de son métier et tu sais je pense qu'elle regarde pas la télé comme nous hein (rire) elle est monteuse en fait et « oh c'était dégueulasse cette transition ! mais ils avaient pas d'image à mettre à la place ! (rire) » « mais nous l'histoire on l'aime bien », non en fait finalement on aime bien parler de ça, c'est bien parce que mon copain fait une thèse aussi, du coup il est scientifique et elle non pas

du tout du coup c'est bien on renouvelle les sujets de conversations sinon (rire) « oui alors la physique quantique... (rire) » « non non non, pas le soir après le travail, non non ! je pense que c'est une très mauvaise idée » non ouais (rire) je sais même plus ce que je disais, en fait si je lis quand il y a la télé en fond ou un jeu il y a un truc qui met du temps à se faire du coup paf j'attends (en lisant sur son Smartphone) »

Smartphone et liseuse lui permettent également de pouvoir réaliser plusieurs activités en parallèle. Concrètement, il arrive régulièrement qu'Alice lise sur ces dispositifs numériques dans des situations d'interaction très variées. Ainsi, si elle joue à un jeu vidéo – comme Guildwar II, un jeu de rôle massivement multi-joueurs – elle profite des moments d'attentes offerts par le système de jeu pour lire un *comics* ou deux, lorsqu'elle est sur son lieu de travail et qu'elle réalise une manipulation qui requiert des temps d'attentes, il n'est pas rare qu'Alice sorte sa liseuse pour poursuivre ses lectures, enfin lors de moments plus conviviaux avec des amis ou des membres de sa famille, Alice en profite pour lire quelques pages, suivant tour à tour les conversations en cours et/ou le programme télévisé.

Cette tendance à multiplier les tâches réalisées plus ou moins conjointement n'est pas nouvelle chez Alice. En effet, très jeune elle a pris l'habitude de lire lors de repas de famille ou en présence de ses amis. Ce faisant elle a acquis une extrême facilité à lire publiquement tout genre d'ouvrage et à se couper du monde qui l'entoure sans que cela ne vienne perturber complètement ni son immersion dans l'histoire, ni les interactions sociales exigées par des situations de sociabilité, là où d'autres trouveraient cela inconvenant. Les dispositifs numériques semblent ici faciliter l'actualisation de cette disposition à agir car ils rendent moins visible une pratique qui pourrait être moins acceptable socialement car réalisée conjointement à un temps de sociabilité.

- *« Et ça te gêne pas de lire de un, avec des gens qui sont autour de toi et de deux, de faire deux activités en même temps parce que mine de rien*
- *Ouais, oui je zappe en fait, bah déjà les gens le bruit bof, la télé si ça m'intéresse ça va me prendre de l'attention, mais si je trouve ça nul je vais pas regarder, ou si juste je l'ai déjà vu ou enfin je peux totalement me mettre dans ma bulle, mais ça c'est depuis que je suis toute petite si t'as dix personnes autour qui discutent de trucs d'adultes quand t'as dix ans, t'as tous les adultes avec leurs breahh ça fait du gros brouhaha dans la maison, toi t'es sur ton canapé avec ton livre (rire) je ne suis pas*

là ! je ne vous entends pas ! « [Alice] ? » « Non je lis » « tu peux aller chercher ? » « oh oui, non je finis ma page ! après ! » c'est très important de finir la page (rire) non ça ne me dérange pas trop parce que j'ai toujours eu la capacité à me fermer au monde extérieur, pas toujours bien, mais des fois oui, des fois oui. »

Cette disposition a d'ailleurs pu être directement observée lors de nos entretiens avec Alice. Cette dernière en profitait souvent pendant nos entretiens pour lire quelques planches sur son Smartphone, tout en répondant aux questions posées, voire à celles de sa colocataire lorsque cette dernière fût présente lors de notre troisième entretien.

Entre disposition à la parcimonie et à la boulimie

La variété d'usages constatés des différents dispositifs numériques reflète également une inclination très forte chez Alice qui est celle d'une consommation d'objets culturels que nous qualifierons de boulimique, c'est-à-dire une disposition acquise à vouloir consommer de tout mais de façon très approfondie, étendue et conséquente.

- *« Et c'est venu comment justement cette envie d'avaler les choses ?*
- *Je sais pas trop c'est juste que je lis beaucoup après bon là je le fais un peu moins parce qu'on est adulte, on a d'autres trucs à faire mais quand t'es ado, quand tu vis chez tes parents, bah le soir, en plus je vivais à la campagne, entre fin du lycée-fac, je vivais à la campagne, et du coup j'avais pas des amis à portée quoi donc du coup pas le permis donc je pouvais pas aller les voir du coup je consommais des séries, je lisais beaucoup mais c'était vraiment la consommation de séries quoi à un moment à la place de réviser pendant une semaine je me suis fait l'intégrale de The office US (rire) voilà, je voulais, ça m'apportait 'fin je sais pas, c'est peut-être un moyen de me distraire le cerveau de trucs qui m'embêtent quoi mais j'aime bien me plonger dans un univers en fait c'est surtout ça quoi je, j'aime bien faire ma place dans l'univers, enfin c'est bizarre mais me dire je les connais quoi, je connais les personnages et j'ai envie d'en savoir plus sur eux, comment ils pensent, c'est vrai que dans les séries c'est parfait parce que c'est exactement ce qu'ils essayent de faire donc c'est ce que tu peux pas faire vraiment dans un film alors que dans une série il y a du détail quoi. »*

Cette tendance est principalement observée d'une part, par la fréquence et l'intensité de ses modes de consommation culturelle et d'autre part, par l'important nombre d'ouvrages stockés

ou disponibles via des abonnements sur les différents dispositifs numériques détenus par Alice. Finalement, elle s'exprime également par le vocabulaire qu'elle emploie. En effet, Alice mobilise régulièrement les termes « consommer », « dévorer », « avaler » ou encore « manger » pour décrire l'ensemble de ses loisirs culturels en passant de la pratique de lecture de bandes dessinées et de romans au visionnage de séries télévisées et de films, mais également dans sa pratique de jeux vidéo.

Il semble que cette tendance observée ait été favorisée d'une part, par sa mère et plus largement par l'ensemble de sa sphère familiale et d'autre part, par la découverte d'Internet et des possibilités que cet outil offre tant en termes d'accès à des contenus culturels variés que de modes de consommation. En effet, comme nous avons pu déjà le décrire lorsqu'Alice était enfant, elle obtenait tous les livres qu'elle désirait et ce peu importe les occasions. Si elle se rendait au magasin avec ses parents, ces derniers lui achetaient des livres, et au moment où Alice se disait qu'elle dépassait un peu les limites question budget, elle se tournait soit vers des emprunts en médiathèque, soit vers des lectures gratuites via Internet, le plus souvent par des offres légales.

- « En fait je pense que je me limitais un peu aussi quand j'étais plus jeune, parce que je me disais je vais pas demander tout le temps de l'argent « allez s'il te plait, s'il te plait » alors que là, c'est moi qui gère les conséquences c'est pas la même chose, après aussi quand j'étais jeune je lisais beaucoup de SF⁹⁴ sur Internet, ça c'est gratuit, c'est bien et puis c'est feuilletonnant donc et là je lisais sur écran du coup parce que j'avais pas le choix (rire) j'avais pas le choix. »

Aujourd'hui, cette inclination à vouloir obtenir un accès illimité aux différents objets culturels, se reflète concrètement dans les modes d'acquisition qu'Alice déploie. En effet, Alice est une fervente adepte des systèmes d'abonnement offerts soit par les éditeurs soit par des plateformes numériques intermédiaires comme ComiXology⁹⁵, une tendance qui se reflète également pour les offres d'abonnement qui donnent accès à une offre très large de séries télévisées en illimité et pour un budget qu'Alice considère minime comme pour Netflix⁹⁶. Cette inclination à la consommation boulimique l'incite également à souscrire à des offres

⁹⁴ SF = Science Fiction

⁹⁵<https://www.comixology.fr/> est une plateforme numérique légale qui permet de lire plus de 45000 titres de bandes dessinées en numérique.

⁹⁶<https://www.netflix.com/fr/#this-is-netflix>

commerciales de type Humble bundle⁹⁷, c'est-à-dire des offres par packs de produits culturels qui concernent aussi bien ses achats de jeux vidéo dématérialisés que ses romans ou encore ses BD numériques.

Ces souscriptions à des offres numériques légales lui permettent qui plus est de pallier les contraintes perçues des offres illégales de contenus culturels. En effet, bien qu'Alice détienne les compétences nécessaires à l'accès à ce type d'offre culturelle et qu'elle ait utilisé ce mode d'accès plus jeune, elle est aujourd'hui très peu encline à y souscrire. Elle l'explique par une volonté de soutenir les créateurs de ces contenus mais surtout du fait que l'offre illégale ne permet pas d'une part, d'avoir accès à la qualité originale des produits culturels, et d'autre part, elle détient aujourd'hui le capital économique nécessaire pour ne plus avoir à y recourir et ne plus subir les contraintes associées à ce type d'offre comme aller chercher les fichiers qu'elle désire acquérir, éviter les virus, obtenir des fichiers de bonne qualité, attendre le téléchargement du fichier, etc.

- « Tu es passée par ce stade-là [le téléchargement illégal] ?
- Oui, je suis passée par ce stade-là, quand j'étais dans ma campagne et que j'avais pas d'argent parce que j'avais pas de travail, j'étais au lycée et ouais nan j'avais, en fait pas beaucoup les bédés finalement mais beaucoup les livres et beaucoup plus les séries quelques fois les bédés mais vraiment peu ouais parce que déjà c'est chiant, finalement ça devient de plus en plus chiant de télécharger des choses illégalement parce que t'as, c'est bourré de virus, tu tombes sur des sites mal faits et finalement l'offre légale devient plus facile justement avec les abonnements ça devient moins chiant des fois, mais bon faut quand même avoir de l'argent, faut quand même avoir un peu d'argent à la base pour pouvoir se payer ça quoi, pareil les livres j'en avais téléchargé quelques-uns, des livres, des romans et je le fais plus parce que ça m'énervait (rire) c'est chiant en fait, c'était vraiment le téléchargement c'était une bécotille, c'était vraiment en attendant d'avoir un truc mieux quoi ! »

Cependant, ce recours au système d'offres de contenu culturel légal n'a été possible que parce qu'Alice a appris très jeune la langue anglaise. En effet, le lecteur attentif aura remarqué que la plupart des offres numériques auxquelles Alice a accès sont en fait en anglais. L'apprentissage de l'anglais qu'Alice a réalisé, n'a pas été l'objet d'un apprentissage

⁹⁷<https://www.humblebundle.com/books/fandom-philosophy-books>

totalement scolaire, loin de là. L'anglais n'était d'ailleurs que sa deuxième langue vivante au collège et au lycée. Cette compétence a été acquise par Alice lorsqu'elle était en quatrième afin de pouvoir poursuivre la lecture de la saga Harry Potter sans avoir à attendre la sortie du tome traduit en français. C'est donc non seulement l'acquisition d'un capital économique propre mais également cette compétence acquise qui lui permettent aujourd'hui de pouvoir souscrire à de telles offres commerciales.

- « *Tu les as lu aussi en français du coup (les tomes d'Harry Potter) ?*
- *Bah du coup les 4 premiers tomes je les avais en français et bah quand il est sorti je l'ai chopé en anglais donc j'étais en 4ème et c'était anglais LV2 en fait et du coup mon niveau d'anglais a fait hop (me montre avec les mains le niveau de langue qui monte très vite) (rire) j'ai lu ça non mais attends le premier chapitre j'avais un dictionnaire tout le temps et j'étais là « oh putain ! qu'est ce que c'est que ce livre ma parole, je vais pas comprendre » et j'ai appris à parler anglais avec Harry Potter, fin lire l'anglais et du coup finalement à le parler parce que du coup tu comprends mieux après je pense que je prononçais pas très bien dans ma tête mais bon c'est pas très grave (rire) mais oui ça c'était mon premier livre en anglais et bah quand tu t'es mangé, oui bah c'est le plus gros en plus ! quand tu t'es mangé 766 pages (regarde le nombre de pages du livre) bah à la fin ça va quoi, à la fin tu dis ça va ça m'a pris un an pour le lire mais (rire). »*

Cette impatience déclarée semble donc être le reflet non seulement de cette disposition à une consommation culturelle excessive mais également à celle pour des apprentissages sur le tas qui se réalisent par autodidactie, observée par exemple pour l'apprentissage de l'anglais. Cela passe soit par la recherche d'information lui permettant d'obtenir un accès plus éclairé d'objets culturels dont elle ne maîtrise pas encore les codes soit via des discours marchands – comme pour l'application *Marvel Unlimited* et plus généralement la consultation des sites des éditeurs – soit via des plateformes collaboratives – comme des Wiki spécialement dédiés – soit en ayant recours aux recommandations de sociabilités amicales ou familiales pour enrichir ses connaissances.

Cependant, cette disposition à la consommation culturelle boulimique – notamment lorsque qu'elle concerne sa version numérisée – entraîne pour Alice des problèmes plus pratiques en lien avec la gestion de la quantité d'œuvres accumulées et celle de la diversité des supports

qui viennent soutenir sa pratique de lecture. Concrètement, la diversité de supports numériques qu'Alice mobilise pour lire ses livres est si importante qu'il lui devient difficile de suivre de façon précise quel opus a été lu ou est en cours de lecture, et surtout sur quel dispositif il l'a été. De la même manière, chaque changement de dispositif numérique – lié à l'acquisition d'une nouvelle tablette ou d'un nouveau Smartphone – entraîne une obligation de transfert des fichiers d'un dispositif à l'autre. Si cette manipulation ne requiert que peu de compétences techniques, l'importance perçue du nombre de livres numériques détenus par Alice la pousse régulièrement à ne procéder qu'à des transferts partiels de sorte que sa bibliothèque numérique n'est jamais véritablement à jour, peu importe le dispositif qu'elle est amenée à utiliser.

- « *Donc t'as aussi des livres dans ton téléphone portable ?*
- *Ouais, je sais pas c'est hallucinant parce que j'ai toutes les manières possibles d'obtenir des livres sur terre, je sais pas peut-être s'il y en a d'autres je les connais pas mais bientôt, bah il y a le playstore de Google où il y a des livres, il y en a beaucoup d'ailleurs, mais il faut que je les transfère là-dedans parce que j'ai trouvé un moyen de le faire (du Smartphone à la liseuse) c'est compliqué parce qu'il y a les DRM mais en passant par le comment ça s'appelle Adobe Reader en fait il t'autorise ton matériel donc tu ouvres ton ordinateur adobe machin et puis pareil pour la liseuse et du coup tu peux transférer des livres que t'as récupéré de Google Books même sans DRM mais adobe peut l'autoriser et donc tu peux les lire ailleurs quoi*
- *Ça a l'air complexe quand même tout ça*
- *C'est un peu chiant à faire, j'ai failli me décourager parce que à un moment je me suis dit ah ça marche pas, j'ai transféré le livre et il ne s'affiche pas, alors c'est où (cherche sur son smartphone) j'ai fait des MAJ⁹⁸ donc je sais plus, voilà quand même « Mes livres » donc voilà le dernier Robin Hobb il est pas terminé parce que je l'ai terminé sur ma liseuse, (rire) là c'est vicieux ! »*

Ces difficultés ne sont pas éprouvées par Alice avec les formats imprimés de ses livres. En effet, la parcimonie dont Alice fait preuve lors de l'acquisition de livres papier lui permet de suivre de façon très précise d'une part les ouvrages lus ou à lire et ceux en cours de lecture. Les premiers sont situés exclusivement dans son salon/salle à manger, les seconds se situent

⁹⁸ MAJ : Mises à jour

sur sa table de chevet. Parallèlement, le suivi de ses collections imprimées est bien plus rigoureux que celui de ses versions numérisées, bien que médiatisé par son libraire spécialisé en bande dessinée. En effet, Alice a souscrit une offre de suivi gratuite des collections qu'elle acquiert au format papier, de sorte que dès qu'un tome, par exemple de l'Attaque des Titans, est disponible chez son libraire, ce dernier lui envoie un SMS pour l'en informer. Cette offre commerciale permet donc à Alice de pallier l'absence d'une disposition planificatrice en ce qui concerne le suivi de ses collections.

- *« Et du coup comment ça se passe quand t'achètes une nouvelle bande dessinée ?*
- *Ouais bah par exemple les Sandman qui sortent en anthologie, en fait je les achète à Album à Nancy et ils ont des bases de données et si tu dis « oh bah j'aimerais bien être prévenue quand tel truc y sort », bah ils t'envoient un sms : « Bonjour le tome 6 de Sandman est sorti, il est disponible si tu veux venir l'acheter », ils t'envoient un petit sms donc du coup bah t'y vas (rire) t'y vas et puis t'achètes quoi.*
- *Donc tu te fais prévenir par le magasin ?*
- *Ouais bah quand c'est une série que je suis bah ouais. »*

Cependant, les livres en cours sont également très nombreux et permettent encore une fois à Alice de laisser libre cours à son côté spontanéiste, tant en ce qui concerne ses lectures du soir que pour celles ayant lieu en journée à son domicile.

- *« Ouais donc je lis souvent comme ça et souvent avant de dormir, je m'endors comme ça mais que ce soit numérique ou papier, je lis d'ailleurs je vais te montrer dans ma chambre viens voir, la pile de livres qui est toujours là (on va dans sa chambre à coucher) regarde pas tous les sacs*
- *Ah ouais c'est comme chez moi !*
- *Ah d'accord*
- *T'inquiète pas*
- *Une table de chevet bibliothèque, et tu vois j'ai Sandman (en plus de Sandman, il y a une dizaine de romans, de livres variés scientifiques, magazines, etc.)*
- *Et effectivement c'est une bibliothèque ta table de chevet*

- *Ouais en plus il y a vraiment plein de trucs quoi, oh tiens tout en bas de ma pile un livre de sciences !*
- *Dans la chambre*
- *Ah ouais, et j'ai même un magazine, et ça c'est un truc vachement bien, j'ai découvert ça par internet pour le coup. »*

Le recours à l'acquisition et à la lecture de bandes dessinées ou de livres dans leur format papier est souvent l'objet de l'actualisation de dispositions qui sont quant à elles liées à des modalités de consommation plus esthétiques et hédonistes, contrairement à leur format numérisé. En effet, Alice aime les « beaux livres », « les belles éditions », « les belles reliures dorées », les BD « hyper jolie[s] » ou encore voir l'esthétique globale des planches telle que l'auteur a pu la penser. Pour pouvoir profiter de ces aspects esthétiques, Alice n'hésite pas à acheter dans leur format imprimé des ouvrages soit déjà achetés en format numérique soit encore disponibles gratuitement sur Internet.

- *« Mais du coup toi qui aimes tu m'as dit tout à l'heure les « beaux livres »*
- *Oui, j'aime beaucoup les beaux livres, mais alors je sais pas comment trop expliquer ça, j'aime les beaux livres, mais j'aime aussi beaucoup fin j'ai des cycles, des phases où je vais être un peu obsédée par un truc et du coup j'ai envie de consommer et d'en savoir le plus possible et du coup si je fais ça avec des beaux livres je n'ai plus d'argent (rire) je n'ai plus d'argent donc j'essaie de faire un équilibre entre les deux du coup l'édition numérique me permet d'accéder à un truc, un catalogue énorme que je pourrais jamais me payer si je voulais tout lire en papier quoi fin j'arriverai pas où alors il faudrait que je gagne au loto là (rire)*
- *Et là tu auras la plus grande bibliothèque du monde*
- *Ouais la plus grande bibliothèque où c'est moi qui choisit les trucs mais où les gens pourraient venir lire je fais payer un petit abonnement pour le coup (rire) à ouais mais je suis très sensible aux jolis livres, aux belles éditions (prend un livre en main) mais en même temps j'aime bien avoir, c'est un peu le côté Internet, d'avoir plein d'infos à ma disposition, d'avoir une grosse histoire quoi mais c'est vrai que ça devient de la consommation comme ça vraiment je vais avaler ça ! je veux savoir ! je veux avaler ça ! mais après je garde les trucs que j'ai aimés. » vraiment bien*

beaucoup mais ouais mais je pense que c'est comme ça un peu que je fonctionne quoi ».

Le développement de cette disposition esthétique a été permis par l'importante présence objectivée de livres tout au long de la trajectoire d'Alice telle que décrite dans la première partie de son portrait. Cette dernière lui a permis d'acquérir d'une part, cette aptitude à « percevoir et déchiffrer les caractéristiques proprement stylistiques » des objets culturels (Bourdieu, 1979 p.54) et d'autre part, la capacité de mettre à distance la nature et la fonction de l'objet. En d'autres termes, Alice fait précisément la distinction entre un contenu littéraire – qui peut être accessible via des supports numériques ou non – et la visée esthétique de l'objet matériel qui est quant à elle permise par le livre imprimé (Hugh-Jones et Diemberger, 2012).

Si le développement de cette disposition esthétique est donc en grande partie le résultat de la socialisation primaire d'Alice, ses modalités d'actualisation plus pratiques ne se sont qu'imparfaitement transposées à celle de ses parents notamment, qui avaient tendance à détenir une collection beaucoup plus volumineuse. Chez Alice, elle s'est transformée en une forme plus parcimonieuse de collection des imprimés, revêtant qui plus est un caractère extraordinaire, dans le sens où ces derniers lui permettent lors de salons de l'édition d'obtenir des dédicaces des auteurs qu'elle apprécie.

Les modalités de lecture offertes par les formats imprimés sont également considérées par Alice comme plus confortables car elles permettent des lectures « sur le canapé », « dans le lit », de sentir et de toucher le papier et ainsi d'accéder à un temps de lecture plus agréable contrairement à son homologue numérique qui donne lieu à des lectures parfois plus saccadées du fait des options de lectures tactiles offertes par le dispositif.

- *« Mais pour toi dans ta pratique qu'est-ce qui change entre lire sur le portable ou avoir la bédé le comics par exemple dans les mains ?*
- *Qu'est-ce qui change, déjà c'est plus facile à lire parce que c'est pensé pour le papier, si je l'ai en papier c'est plus facile parce que bah c'est tout petit sur l'écran du portable du coup faut avoir des bons yeux ou être bien agile des pouces (rire) ouais il y a des petits inconvénients au tactile parce que des fois c'est pas forcément ergonomique, quand t'appuies pour passer la page, ça passe pas la page, ça devient long, quand tu veux faire un zoom ça passe la page ! c'est chiant ! c'est chiant !*

- *Et tu vois la suite alors que tu voulais pas la voir (rire)*
- *Ouais et tu te retrouves sur l'énorme planche où t'as le héros super badass derrière un mur de flammes tu fais bon ! d'accord mais j'aurais bien voulu lire le dialogue avant hein ! et qu'ils me disent pourquoi il est comme ça ! tout fier ! et je trouve que c'est principalement ça qui change entre les deux supports parce qu'en papier t'as pas de problème c'est intuitif quoi ! c'est sûr c'est fait pour hein ! alors qu'il faut être un peu plus agile on va dire en numérique sur les écrans fin je vais pas donner ça à mes parents ça va les énerver du coup même mon copain ça va l'énerver ! ça l'énerve le tactile parce que quand tu cliques ça fait pas forcément l'action que t'as envie de faire et t'as une seule possibilité, t'as un seul input le clic et du coup le clic c'est plusieurs choses du coup ça fait pas forcément que tu veux ça l'énerve ! voilà, faut être un peu plus patient enfin en même temps patient et impatient parce que t'as les trucs instantanément, parce qu'ils sont tous dans ton téléphone tu les lis t'en as mille mais en même temps des fois ça marche pas (rire). »*

De façon plus étonnante, les imprimés disposent pour Alice d'un avantage qui est couramment associé au numérique : le partage de contenu. En effet, pour Alice les prêts de livres ou encore les cadeaux sont plus simplement plus réalisables s'ils sont sur support papier que réalisés via des fichiers numériques. Elle l'explique d'une part parce que les versions numérisées ne correspondent pas aux goûts et aux pratiques de lecture des personnes qui lui sont les plus proches. Notamment, sa mère, son conjoint, son ami spécialiste de l'univers DC Comics ou encore parfois sa colocataire répugne à utiliser des dispositifs numériques. Ainsi, pour leur faire découvrir de nouveaux auteurs, Alice sait qu'il est préférable de leur fournir des versions imprimées soit sous forme de prêt soit sous forme cadeau.

- *« Ah oui j'ai tout acheté ah non il m'en manque il me manque déjà le 3 mais oui je les ai acheté car j'aime beaucoup Boulet et il y a des pages en plus et ça se lit en 3 secondes mais c'est pour l'avoir tout le temps là en papier et pouvoir aussi le prêter parce que tu peux toujours aller dire allez va voir le blog de machin c'est sympa et tout sauf qui va dire ma ouais mais j'aime pas lire sur l'écran (rire) et tiens ! tu vois j'ai pu le prêter à ma maman, je ne pense pas qu'elle irait lire ça d'elle-même. »*
- *« Les bases de données ça peut être pratique parce que j'ai un ami qui lit beaucoup de comics, il était très Batman, du coup je veux Batman, tous les univers « S'il vous plaît Batman » « Ok d'accord » et du coup lui bah maintenant je sais plus, il a peut-être*

rempli une étagère de ce type là (me montre sa bibliothèque) de Batman, Ikea, classique remplie, peut-être pas que Batman mais des comics et du coup lui il les achète au même endroit [chez Album] il est dans la base de données si on veut lui offrir un truc normalement on sait s'il l'a déjà acheté ou pas ! Donc ça c'est très pratique ! Donc on sait dans quelle série il est, on sait voilà, ça c'est très pratique ce genre de truc, mais en fait finalement quand je vais acheter des bédés là dernièrement c'était plus pour offrir à des gens que pour moi en fait parce que j'aime bien quand on fait des cadeaux de Noël, et c'est bientôt faut y penser, j'aime bien quand je fais des cadeaux de Noël, euh essayer de faire découvrir des trucs que les gens n'auraient pas été chercher eux-mêmes, pas forcément tout seul du coup ouais les bédés bah j'aime bien les offrir. »

Parallèlement, Internet – via notamment ses plateformes de réseaux socio-numériques comme Twitter, Facebook ou Instagram – est considéré quant à lui comme un média qui permet certes de partager avec un plus grand nombre d'individus et de rendre publiques ses pratiques, mais ce partage se limite assez facilement à de courts extraits – par exemple des planches ou encore des strips – ou à des messages qui revêtent principalement un caractère informatif par exemple « j'ai lu tel ouvrage », « j'ai lu tel auteur X c'est sympa, voici le lien », « je suis en train de lire X ou Y titre », etc. Cette disposition à croire s'observe concrètement comme une disposition à agir sur son profil Twitter, comme en atteste l'impression écran suivante réalisée le 7 juillet 2017.

Impression écran 6. Extrait du fil d'actualité Twitter d'Alice.



Conclusion du portrait d'Alice

Le portrait d'Alice avait pour objectif de faire découvrir au lecteur la façon dont les goûts et les pratiques déclarés et/ou observés au domicile d'Alice révèlent la présence de dispositions à croire, à agir, à penser plus étendues que de simples appétences, compétences ou pratiques de consommation spécifiques à la bande dessinée et comment les technologies de l'information et de la communication permettent à Alice d'acquérir et d'exprimer des dispositions parfois peu présentes hors-ligne.

En effet, on observe chez Alice en ce qui concerne les œuvres imprimées l'actualisation de trois dispositions principales : une disposition à l'activité collective au sens du partage avec des proches (familles et/ou amis), une disposition esthétique qui exprime une forme de parcimonie et une volonté de collection à caractère extraordinaire, mais également disposition hédoniste dans les modalités plus pratiques de ses modes de lecture. Ces trois dispositions sont génériques et ne concernent pas uniquement les pratiques et modes de consommation liés à la bande dessinée.

Le versant numérique est quant à lui support de l'actualisation de dispositions à la découverte plus spontanée de nouveaux auteurs et objets culturels, des dispositions à la consommation excessive des contenus culturels ou encore celle d'une tendance à la multiplication des tâches réalisées conjointement qui ont été acquises tant via des sociabilités amicales, familiales et scolaires, que via les possibilités offertes par les dispositifs numériques en eux-mêmes. Ceci nous permet de supposer l'existence d'une forme de socialisation par les TIC. Cette dernière aurait permis l'acquisition, le développement et l'actualisation de dispositions peu présentes hors-ligne.

Portrait 5. Jean ou la résolution d'une tension dispositionnelle permise par les plateformes numériques.

Introduction

Cette rapide introduction a pour objectif de présenter d'une part, le répondant ayant accepté la réalisation de ce portrait et d'autre part, le contexte de son recrutement en explicitant sa place dans mon réseau de sociabilité, mais également les lieux et les durées de chacun des entretiens qui ont été réalisés.

Présentation rapide

Jean est un homme originaire de Normandie. Il est âgé de 37 ans lors de notre dernier entretien. Il habite en Moselle depuis le divorce de ses parents, il y a plus de 20 ans. Cette séparation a été « relativement bien supportée, si on regarde la part objective de la chose », car si Jean et sa sœur ont été évidemment attristés par cette séparation, objectivement, ils sont « passé[s] d'un foyer modeste pauvre, avec [une] mère qui n'avait que le bac, deux SMIC et une maison à payer », à un beau-père chef d'entreprise sans qui il n'aurait « jamais eu de Super NES ».

Si aujourd'hui Jean est informaticien chez Deloitte, il décrit sa « carrière scolaire » comme relativement chaotique. En effet, si l'école primaire et le collège sont décrits comme des périodes qui n'ont pas posé de problème particulier, il n'en va pas de même pour la période du lycée. Jean a en effet redoublé deux fois une seconde en communication et déclare avoir volontairement échoué son BEP en électronique. Cette orientation scolaire avait été fortement conseillée par sa mère et son beau-père, mais Jean ne souhaitait pas suivre cette voie. Il a même réalisé le stage professionnel exigé par cette formation « dans une boîte en informatique, qui n'avait rien à voir avec la formation ». D'ailleurs, même aujourd'hui il avoue ne pas comprendre quels métiers sont accessibles avec cette formation. C'est à ce stade que « s'arrête [sa] carrière scolaire », enfin pas tout à fait.

En effet, après avoir passé de nombreuses années à travailler à l'usine ou encore dans l'entreprise familiale, Jean s'est décidé à reprendre ses études « pour avoir à minima le bac » et ainsi quitter le travail à l'usine. Il se mit donc à la préparation d'un diplôme d'accès aux études supérieures (DAEU) en littérature. Il l'a réalisé en cours du soir. A ce moment, les dissertations et les commentaires de texte qui l'avaient tant rebuté au lycée, étaient devenus

« *peanuts* ». S'il décrit ce moment comme relativement étrange car « tu te retrouves quand même avec des gens de tous âges, même s'il y avait pas mal de jeunes », il raconte avoir eu son diplôme assez facilement en ne révisant les matières étudiées qu'à la veille des examens. Ce diplôme obtenu – et suite à un licenciement économique qui lui donnait droit à un an de formation – Jean en profita pour préparer un DUT en informatique « histoire de pouvoir trouver du travail dans ce milieu là, donc voilà ça c'est [sa] carrière scolaire ».

Malgré – ou grâce à – cette « carrière scolaire » erratique, Jean a eu l'occasion d'être un véritable touche-à-tout : travail à l'usine, manutentionnaire dans l'entreprise familiale, militaire, agent de sécurité, photographe, conseiller informatique ou encore auto-entrepreneur. Le parcours professionnel de Jean est pour le moins aussi diversifié que sa trajectoire scolaire.

- « *Après en ce qui concerne le professionnel, bah le travail d'été j'ai commencé à 16 ans, puis l'usine, l'usine, l'usine. 18 ans lorsque j'ai quitté le BEP, je suis rentré à l'armée. Là, j'étais dans les commandos, mais j'ai vite arrêté car c'était trop de contraintes, je voulais partir en vacances « Bah où ? » « Dans tel pays » « Ah non c'est pas autorisé » [...] donc ça m'a un peu fait chier, j'ai quitté l'armée. Ensuite, j'ai été agent de sécurité pendant deux ans, j'ai cumulé avec un emploi à mi temps de conseiller en informatique, je suis parti 6 mois au Pays-Bas, ensuite j'ai eu un grand passage à vide de 2003 à 2004 grand max où là je suis rentré dans l'entreprise familiale pour faire de la manutention où je faisais rien de spécial, et je suis resté jusqu'en 2011, entre temps j'ai aussi fait photographe quand j'ai pu, j'avais aussi fait de la photo de concert pour le net tout ça, ah j'ai fait une école de cinéma aussi à New York en 2003, qu'est ce que j'ai fait d'autres encore, je crois que c'est tout, mais du coup c'est compliqué quand tu fais un CV [...] et pendant un an et demi aussi j'ai eu une entreprise à mon nom, mais qui n'a rien jamais rien généré et qui a fermé et j'ai rien eu à faire pour la fermer. »*

Cette trajectoire professionnelle s'est stabilisée lorsque Jean a obtenu son poste au sein de l'entreprise Deloitte. Parallèlement, il rencontra sa femme, qu'il demanda en mariage six mois après leur rencontre et ils eurent leur premier enfant Alex en 2013.

En ce qui concerne plus précisément ses lectures de bandes dessinées, Jean lit principalement des Blog BD français, mais aussi anglo-saxons, des *comics* et des romans graphiques. Nous préciserons le développement de son goût pour ce genre littéraire, après avoir précisé le contexte de recrutement de Jean.

Contexte de recrutement

Jean m'a été recommandé comme répondant par sa femme. La femme de Jean et moi-même étions dans la même promotion de master, au sein de laquelle nous sommes devenues collègues mais également amies. Lors de la préparation de nos mémoires de recherche, la femme de Jean et moi avons eu l'occasion d'échanger à propos de nos sujets de recherche respectifs, c'est dans ce contexte qu'elle me parla de son mari et de ses lectures de bandes dessinées. Ainsi, le premier entretien avec Jean a été réalisé au cours de l'hiver 2013 en vue de la réalisation de mon mémoire de fin d'étude.

Jean a accepté de continuer les entretiens dans le cadre de cette recherche doctorale. Les entretiens ont repris deux années plus tard avec l'entretien ayant pour thématique les loisirs et les pratiques culturelles. Néanmoins, ce second entretien avait également pour but de rendre compte d'éventuelles évolutions dans les modes de consommation de la bande dessinée de Jean. Ainsi, les modes de consommation de la bande dessinée ont occasionnellement été intégrées au sein de cet entretien.

Les entretiens avec Jean ont tous été réalisés à son domicile. Sa femme et son fils étaient toujours présents. Malgré la présence de l'ensemble des membres de la famille au sein du domicile, les interruptions étaient très rares, car les entretiens étaient réalisés la plupart du temps les samedis après-midi pendant la sieste d'Alex. La fin des entretiens étaient d'ailleurs souvent marqués par son réveil. Le tableau ci-dessous récapitule les durées et les lieux des entretiens réalisés avec Jean.

Tableau 27. Récapitulatif des entretiens avec Jean

<i>Thématique</i>	<i>Lieu</i>	<i>Durée</i>
Modes de consommation de la bande dessinée	Domicile du répondant	163 minutes
Loisirs et pratiques culturelles	Domicile du répondant	120 minutes
Institutions scolaires et professionnelles	Domicile du répondant	143 minutes
Sociabilités amicales et familiales	Domicile du répondant	162 minutes
<i>Durée totale des entretiens</i>		<i>588 minutes Soit 9h48</i>

Le portrait de Jean abordera dans un premier temps la constitution de son goût pour la bande dessinée. Sa trajectoire de lecteur semble intégrer l'expression de dispositions plus larges comme une disposition à l'éclectisme culturel ou encore une disposition à la boulimie. Dans un second temps, nous préciserons l'un des cas de concurrence dispositionnelle qui semble

présent chez notre répondant : la tension qu'il semble exister entre une disposition à l'activité privée et une disposition à l'activité public.

Modalités de découverte et d'extension d'un goût pour la bande dessinée

Comme la plupart des répondants qui ont accepté la réalisation de leur portrait sociologique, Jean a découvert ses premières bandes dessinées au sein de la sphère familiale et scolaire. Néanmoins, si la lecture de ce genre littéraire ne semble pas aussi développée que celle des deux autres répondants présents dans ce chapitre, elle semble s'insérer au sein de la pratique de loisirs culturels plus large comme le cinéma, les séries ou encore le jeu vidéo.

Le rôle de la famille et de l'école : la bande dessinée une lecture de transition

Les premières lectures de bandes dessinées que Jean relate sont celles que son père mettait à disposition dans le « salon de lecture » qui proposait de nombreux magazines de Picsou, Mickey ou encore de Pif Gadget. Ce « salon de lecture » n'était autre que les toilettes de la maison, où Jean lisait régulièrement ces bandes dessinées.

- *« Mon père avait beaucoup de Picsou, de Mickey il appelait les toilettes le salon de lecture il mettait tout ça là-dedans, donc quand t'allais aux toilettes t'avais toujours quelque chose à lire c'était super sympa ».*

Si cet exemple peut prêter à sourire, il faisait partie intégrante d'une volonté plus large des parents de Jean : celle de lui inculquer progressivement un goût pour la pratique de la lecture. Ce goût a parallèlement pu être renforcé au sein de la bibliothèque de l'école primaire où Jean lisait régulièrement le *Guide des Castors Juniors*, guide ludique et pratique utilisé par Riri, Fifi et Loulou dans les aventures des castors juniors que Jean retrouvait dans les magazines Picsou présents à la maison.

- *« Je me souviens qu'à l'école ils avaient... dans l'histoire de Donald, Riri, Fifi et Loulou ils sont castors juniors ils ont leur manuel de castor junior c'est comme des scouts.*
- *Oui.*
- *Et ce manuel leur donne tout un tas d'astuces sur comment vivre dans la forêt, et je me souviens qu'à l'école il y avait des castors juniors sous clé et j'ai fait des pieds et des mains pour pouvoir l'emprunter pour le ramener à la maison ! et ouais ! après*

voilà si t'aime ça tu continues tant que tu peux et puis mes parents m'en donnaient en magazines, des Pif Gadgets des trucs comme ça. »

Pour les parents de Jean, ce support représentait le medium idéal pour favoriser l'apprentissage de la lecture. Néanmoins, Jean se souvient de la difficulté qu'il éprouva à passer des bandes dessinées aux livres sans images. Le premier livre « sérieux » qu'il réussit à lire a été *L'année du loup-garou* de Stephen King. Ce livre n'a ni été imposé par les parents de Jean ni par l'école, il a pu le choisir lui-même à la bibliothèque. Cette découverte est relatée comme une transition intéressante car à l'intérieur « il y avait toujours une illustration sur la page de lecture ».

- *« Après [mes parents] m'ont fait lire des bouquins sans images, la transition a été un peu plus dure, j'adore les images, j'adore avoir un truc de visuel mais tu te développes ton imagination au fur et à mesure. Je me souviens vraiment le premier livre sérieux que j'ai lu, je l'ai choisi par moi-même à la bibliothèque c'était un livre de Stephen King, c'était L'année du Loup-garou et ça m'allait très bien parce que il y avait toujours une illustration sur la page de lecture normale, c'était un bon format ! Mais oui je les relis toujours avec plaisir parce qu'il y a, t'auras toujours des bons bouquins, t'auras toujours des bonnes bédés et tu prends ce que tu aimes c'est tout si ça te plaît quelque soit le média ou ... c'est plaisant. Tu fais confiance à l'auteur, il te prend par la main, et quand le bouquin est terminé t'as toujours un petit « Non ! c'est quoi, c'est pas déjà fini ? arrête ! » (rire) ».*

De l'adolescence à l'âge adulte : développement d'un goût pour les arts graphiques

Néanmoins, si Jean a réussi progressivement à lire des livres « sérieux » - donc des « livres sans image », il a continué à développer un goût très prononcé pour l'image, il se décrit même comme « très visuel ». Ce caractère « très visuel », où l'esthétique graphique est prédominante, se retrouve dans la grande majorité des loisirs de Jean : le cinéma, les séries, les jeux vidéo, la photographie, la réalisation de vidéos annuelles pour son entreprise ou pour sa chaîne YouTube personnelle, etc. Tous ces loisirs visuels ont débuté au cours de son enfance et ont eu l'occasion de se développer et de se renforcer au cours de son adolescence puis à l'âge adulte notamment via ses sociabilités familiales.

Plus précisément, Jean a eu l'occasion de découvrir très tôt les jeux vidéo grâce aux différents cadeaux de ses parents, notamment grâce à son beau-père qui avait permis à sa famille d'avoir

un capital économique plus important. Ainsi, *Gameboy*, *Super Nintendo*, puis ordinateur furent – dans l’ordre – les différents supports vidéo-ludiques auxquels Jean eu accès. Ce goût pour les grandes aventures vidéo-ludiques n’a eu qu’une courte période d’interruption de 1995 jusqu’en 1996, où Jean se mit à travailler l’été pour pouvoir s’acheter son premier ordinateur personnel. Plus tard – et encore aujourd’hui – il continua à acquérir des jeux vidéo pour leur qualité graphique mais également pour la qualité de leurs trames narratives.

Par ailleurs, Jean développa à l’aide de son grand-père une inclination très forte pour la réalisation de vidéos. En effet, c’est son grand-père qui lui mit pour la première fois une caméra entre les mains, et il n’a jamais vraiment arrêté depuis ce jour. Parallèlement, Jean se souvient du premier film que ses parents lui ont autorisé à regarder à la télévision : *SOS fantômes*. S’il se souvient également des nombreux cauchemars qu’il a fait à la suite de ce premier visionnage, il en est aussi « reconnaissant à vie », car c’est à ce moment précis que son goût pour le cinéma s’éveilla et ne cessa jamais de se développer. Il a d’ailleurs réalisé en 2003 plusieurs mois d’études de cinéma à New York, où il a appris des notions de montage, de réalisation, etc.

- « *Après un peu plus tard, mon père m’a dit allez ce soir on regarde SOS fantômes alors là c’était wouahou ! Alors là ! J’étais reconnaissant à vie, on a regardé un film jusqu’à dix heures ! Youh !*
- *Youhou !*
- *10h30 peut-être puis c’était pas n’importe quoi c’était : SOS fantômes quoi ! »*

L’extension de ses goûts pour la culture populaire se développa principalement à l’aide de ce média : le cinéma. Plus précisément, le cinéma qui permet de s’évader, un cinéma « de divertissement de popcorn ».

- « *Pour la vidéo là, là-dessus c’est sûr, tout ce qui est maintenant jeux, tout ce qui est film, oui clairement, d’ailleurs c’est assez représentatif du coup, mes choix de jeux, mes choix de films c’est l’évasion ! Mais l’évasion à un niveau highlevel tu vois, je vais pas regarder par exemple un film avec Jean-Marc Luther et Catherine de Lugand, sur une histoire où au bout de trois heures, il a fini par lui mettre une claque et où c’est la seule action du film, je dis pas qu’il faut nécessairement de l’action, mais bon le cinéma français en général j’ai du mal [...]. Qu’est ce qui peut y avoir d’autres Avengers, machin et compagnie, on sait qu’on aime bien les personnages, on*

s'est attaché à l'univers, on sait que c'est un bon divertissement de popcorn, je veux dire Avengers 2, ils sont, euh tu l'as vu ?

- *Oui.*
- *Bon, quand ils font décoller une ville ! Je trouve qu'on retrouve dans ces films le côté « on s'en branle, on fait ce qu'on veut » qu'il y avait dans les films des années 80. Justement je veux dire dans Ghost Busters, quand j'ouvre mon frigo et que j'ouvre la porte sur un autre monde c'est parfait ! (rire) Ca j'aime tu vois, avec un marshmallow géant qui déboule dans la ville ? Nickel ! Démensure totale, mais c'est là justement où les gens font preuve d'énormément de créativité, « Qu'est ce qu'on peut faire ? » « N'importe quoi » « Ok parfait donc le frigo une nana avec deux chiens au milieu des nuages, à la place du fromage et du lait ? » « Oui c'est ça, ça marche » Là c'était cool, là c'était cool ! T'étais surpris, t'étais Ouh ! Avec la bibliothécaire complètement dégueulasse au tout début ! Il est fort ce film, il est fort ! [...] (rire) Mais voilà c'était... il y avait de l'envergure à l'époque, il y avait une volonté de se dire au cinéma justement on peut montrer des trucs, c'est vraiment un écran pour l'imagination, c'est pour ça que je me suis dit désolé non c'est énorme, moi j'ai pas envie de voir [au cinéma] des situations qui se passe en face de chez moi. [...] »*

Cette recherche d'évasion ou de divertissement se retrouve non seulement pour les films, les séries mais également pour les bandes dessinées et les jeux vidéo au sein desquels Jean va principalement rechercher des trames narratives qui donnent une grande place à l'exploration.

- *« Ouais, niveau jeux, niveau films, bah si tu prends mes jeux (va chercher ses jeux qui sont près de la télé dans une petite bibliothèque) qu'est ce que j'ai ? Bah en fait il faudrait que je leur trouve une spécificité à chacun... »*
- *Une spécificité ?*
- *Ouais un truc qui fait que c'est eux que j'ai acheté ! Un mot ! GTA on va dire c'est l'histoire, mais aussi le terrain de jeu, tu vois tout ça, c'est partout où tu peux aller, donc si t'es curieux tu peux aller le voir, ça c'est le jeu de cowboy !*
- *Ah c'est le fameux jeu [dont sa femme m'a déjà parlé].*
- *C'est ce jeu là, parce que il y en deux ils avaient fait un spin off mais le principe reconstitution historique parce qu'ils se sont vraiment fait chier à refaire les locomotives, les bâtiments tels qu'ils étaient à l'époque, il y a eu un gros travail et*

puis effectivement l'histoire de ce type plein de secrets, que t'apprends au fur et à mesure de l'histoire, puis t'as toute la mécanique de jeu, je fais du cheval, je fais du lasso, c'est génial ! Hum on bah ça c'est un peu dans le même genre, je l'aime bien celui-là justement pour le côté grand, ouvert sur les Etats-Unis, pareil justement historiquement ils essayent d'être un peu près précis là-dessus.

- *Assassin's Creed donc, tu as fait toutes les quêtes annexes ?*
- *Celui là, je l'ai pas complètement terminé terminé, celui-là je l'ai vraiment terminé par contre, j'ai adoré Black flag avec le bateau, celui-là mais même les chants des marins, quand tu montes sur le bateau ! Oh la le capitaine et dedans ! Et d'ailleurs j'avais fait une photo, une fois où un collègue il me disait « Ecoute je vais venir pour voir », j'ai fait « Bah t'inquiète, je t'enverrai une photo ce soir », j'avais un bon verre de whisky, j'étais dans le salon, et j'ai passé toute la soirée sur le bateau ! Mass effect de la SF, des galaxies à explorer, Tomb Raider de l'aventure Saint Row IV le bordel complet tu fais n'importe quoi ! Shadow of the Colossus une grande histoire épique, une grande histoire d'amour aussi, Few grandeur du terrain à explorer, beaucoup d'exploration en fait, j'aime bien explorer, c'est principalement ça en fait, beaucoup de jeux assez grands, assez ouverts, où il y a pas forcément beaucoup de choses à faire, mais où tu peux te sentir enfin... Où je vais où je veux, je fais ce que j'ai envie, ça c'est vraiment une grosse bouffée d'air en fait. »*

Le cinéma a également une grande place dans la découverte de nouvelles bandes dessinées, notamment celle des comics. En effet, les bandes dessinées que Jean lit encore aujourd'hui sont principalement issus des films et des séries de DC comics ou encore de Marvel qu'il a préalablement regardés. Il y découvrit les aventures de *Hulk*, de *Thor*, des *Avengers*, de *Deadpool*, de *Superman*, de *Batman*, d'*Ironman*, ou encore de *Captain America* grâce aux films éponymes des comics dont ils s'inspirent. Néanmoins, leur lecture demeure relativement rare même si quelques tomes se retrouvent sur la table basse du salon lors de notre premier entretien. Il l'explique par une certaine difficulté à retrouver une trame cohérente dans ces univers narratifs très riches.

Il apparaît dès lors moins étonnant que les deux principaux genres de comics que Jean lit aujourd'hui sont les séries de *Hellboy* et de *The walking dead* ou encore les romans graphiques comme *Watchmen* ou encore *From Hell*. Contrairement aux histoires des héros de la firme Marvel ou DC Comics dont les publications ont débuté il y a plus d'un demi-siècle, les deux genres de comics que Jean consomme ont la particularité d'avoir des trames

narratives simples à suivre. Par exemple, les deux séries de comics *Hellboy* et *The walking dead* ont été publiées en France respectivement en 1999 et en 2003, de sorte que – même si des univers parallèles à ces séries commencent à être développés par les éditeurs – le suivi de leur trame narrative respective est bien plus simple.

- « *Thor, Iron Man, Avengers et compagnies, j'aurais toujours le même problème en me disant est-ce que je fais bien de commencer par celui-là ?*
- *Et ce serait déroutant de commencer par un mauvais entre guillemets ?*
- *Pas nécessairement un mauvais, parce que effectivement y en a des bons, comme des mauvais, mais commencer dans une time line où ... Enfin, là où ils font chier, c'est qu'ils font des rebout sans arrêt ! T'as une histoire, tiens par exemple Batman et Robin je voyais encore une image ce matin où Robin est mort ! Une autre image où Batman est mort ! Et je me dis ça s'arrête à un moment ? Ou il ressuscite ? Où on commence une autre histoire derrière, parallèle ? Par quoi je commence moi dans st'histoire ! Où je dois commencer ? Mais c'est relou quoi ! Là en l'occurrence, je lisais le Thor et Thor était vénère⁹⁹ avec Iron Man et je ne sais pas pourquoi il était vénère avec lui ! Mais alors il était furax quoi !*
- *(Rire)*
- *Il le voit et il lui fait : « Et tu oses revenir ici après tout ce que t'as fait ? »*
- *Il a fait quoi (rire)*
- *Il a fait quoi !?! Donc il faut que je commence par où dans l'histoire moi ? C'est décourageant, c'est très décourageant ça pour moi, je ne sais jamais par où commencer ! Hellboy c'est simple, c'est numéroté, bah voilà c'est le treizième parfait ! Impeccable ! Mais les Marvel et compagnie mais même ça [Me montre les BD Avengers] ceux-là qui sont des tomes de 2000, t'en as deux et je crois que ça commence ... Ouais, il sont tous ensemble, ils font la teuf¹⁰⁰ y a pas de soucis ils sont tous contents et « On a bien joué ! », mais on a bien joué quoi !?! J'en sais rien moi ! »*

Plus généralement, l'arrivée d'internet et des plateformes de partage de fichiers numérisés semblent avoir profondément marqué les modes de consommation culturelle de notre

⁹⁹ Vénère = énervé

¹⁰⁰ Teuf = fête

répondant, en permettant non seulement le renforcement – par l’actualisation plus fréquente – d’une disposition à la boulimie culturelle, mais également celle de son inclination à l’éclectisme culturel.

En effet, Jean a pris l’habitude – et ce dès l’adolescence – d’aller soit à la FNAC –pendant la pause de midi ou lorsqu’il avait aviron pour découvrir les dernières sorties de jeux vidéo, de films, d’albums de musique ou encore de bandes dessinées, soit à la bibliothèque pour emprunter des livres.

- « *Quand tu lis en magasin, tu les lis en entier ?*
- *Non je lis juste les premières pages, je n’ai pas envie de me gâcher mon plaisir, non tu lis ça d’un coup, non et puis tu n’es pas dans des bonnes conditions. T’en as plein à la FNAC qui... enfin je l’ai fait aussi ça quand j’étais plus jeune. Ah oui, quand j’avais aviron, j’y allais pas et j’allais à la Fnac lire des bédés et ouais, t’es là tu te mets dans un coin, mais t’as toujours quelqu’un qui te demande de te pousser et puis oui sinon bah « Monsieur cela fait longtemps que vous lisez quand même »*
- *Ça t’est déjà arrivé ?*
- *Oui ça m’est déjà arrivé non pas de me faire jeter quand même, mais qu’on me dise gentiment « bon bah on va peut-être arrêter là quoi » parce que j’arrivais tôt et je repartais tard tu vois ! Mais j’assimilais, j’assimilais bien tout ce qu’il y avait ! Après, il y avait la bibliothèque bah ça c’était super, dès que j’ai eu le droit d’aller à la bibliothèque, ça s’était vraiment vraiment bien ! Ma mère me payait un abonnement, donc j’avais le droit à un bouquin par semaine, alors je me dépêchais de tout lire au détriment de mes devoirs pour pouvoir y retourner la semaine d’après pour reprendre un autre bouquin, voire le rendre en avance ! C’était cool ça ! »*

Néanmoins, ce n’est qu’à partir du moment où il a appris à utiliser les dispositifs de téléchargement – notamment illégaux – qu’il débuta leur consommation massive « comme un gros cochon ». Ce mode d’acquisition est loin de ne concerner que la musique, ils concernent aussi bien les bandes dessinées que les films.

- « *Et t’as un autre modèle le téléchargement hein à outrance ! Comme un gros cochon ! Où euh bah là en fait, c’est vraiment magique pour ça, même s’il faut effectivement aller chercher la bédé, la trouver, la télécharger et la mettre sur l’ordi, et en plus tu ne trouves pas toujours tout du premier coup, tu ne trouves pas toujours*

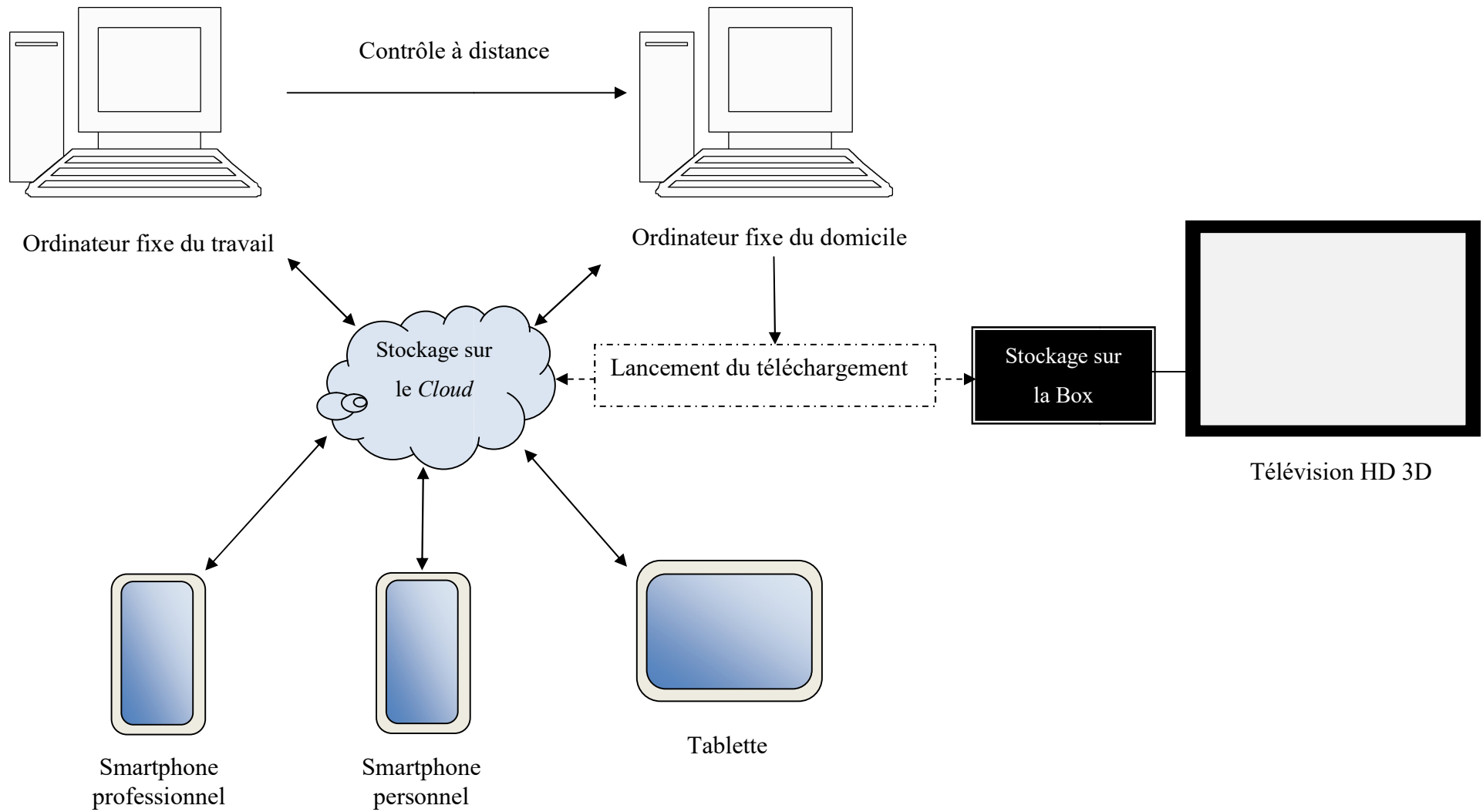
tout au format où tu veux, mais bon aujourd'hui ils ont fait le compromis entre le format .pdf et avec l'Ibook, l'Ipad, où tu as le plaisir de tourner les feuilles donc voilà les deux modes de lecture, donc voilà. Après effectivement ce que je fais c'est que si ce que je trouve en ligne me plaît je l'achète. Je pars de ce principe là et c'est comme ça pour les films, c'est comme ça la musique. Mais ouais effectivement on a une facilité maintenant avec ça qui est vraiment déconcertante. Oui bah attends, je dois avoir ça là j'étais en train de regarder justement ce qui me restait et Ouiiiiii ! bah voilà, là tu vois par exemple là il y a des comics, des romans graphiques, comme [je n'entends pas le nom] qui est un gros pavé de 300 ou 400 pages je crois, qui est assez long à lire,... voilà ah oui bah ! Il est encore en train de charger celui là ? Ah non, c'est parce que je l'ai ouvert, c'est une période d'essai ? Ah non, même pas regarde ça ressemble à ça [me montre un comics sur PC]. [...] Bon bah ça je connais tous les trucs illégaux à faire sur Internet, pour aller les chercher ce dont j'ai besoin, mais en acheter c'est très rare [en format numérique] »

Il a d'ailleurs développé des manières de faire relativement pointues pour continuer cette pratique massive de téléchargement. Ce n'est pas uniquement la mobilisation de capitaux culturels incorporés qu'il met en œuvre dans la réalisation de cette pratique, mais également celle de ses capitaux institutionnalisés. Les capitaux culturels incorporés sont cette forme de capital qui semble ici acquise naturellement – par familiarisation ou assimilation – donc par la fréquente manipulation des plateformes numériques qui par expérience lui ont permis d'accroître ses connaissances sur les façons les plus efficaces de trouver le fichier désiré tant en termes de contenu que de qualité graphique.

Les capitaux institutionnalisés sont cette forme de capital sanctionné par l'institution scolaire : son DUT en informatique. Ce dernier semble lui avoir permis non seulement de comprendre le fonctionnement de ces systèmes de partage illégaux, mais lui ont également permis de faciliter la création d'un réseau informatique sécurisé unissant l'ensemble des dispositifs numériques portables et fixes possédés. Ceci n'est pas sans rappeler le concept de capital technique proposé par Granjon (2005). Cet auteur décrit l'insuffisance de la simple détention de dispositifs techniques dans la mise en place d'une pratique aboutie des dispositifs techniques. Pour l'auteur, avoir un certain niveau de capital technique facilite l'apprentissage non seulement de nouvelles compétences, mais peut également permettre la création de nouveaux usages (Granjon, 2005).

La pratique que Jean met en place semble être une bonne illustration. Il décrit une mise en réseau aboutie et maîtrisée des différents dispositifs techniques qu'ils soient dédiés à la lecture, au téléchargement ou au stockage des données téléchargées. Leur mise en réseau permet d'optimiser sa pratique et « de choisir la meilleure solution » en fonction des contextes dans lesquels il se trouve. Par exemple, lorsque Jean se trouve au travail, il n'est pas rare qu'il prenne le contrôle de son ordinateur personnel pour commencer le téléchargement de quelques films ou séries, afin qu'ils soient prêts pour un éventuel visionnage le soir. Lorsqu'il prend le train pour se rendre au travail, il n'est non plus rare qu'il accède aux fichiers stockés dans son *cloud* par exemple, afin de continuer la lecture d'un livre ou d'une bande dessinée. La figure ci-dessous illustre cette mise en réseau.

Figure 17. Mise en réseau des dispositifs numériques de Jean.



Néanmoins, le plus souvent Jean allie l'usage de dispositifs légaux et illégaux dans ses modes d'acquisition et de consommation de produits culturels. En effet, aujourd'hui encore Jean se rend dans les unités commerciales spécialisées pour découvrir les titres de films, d'albums ou de bandes dessinées qu'il pourrait apprécier. Il mobilise alors son Smartphone pour noter les titres à télécharger, pour « tester » une, voire deux fois. Puis, s'il désire réellement le revoir, le réécouter ou le relire, l'achètera en « bonne qualité, voire dans une superbe édition ». D'ailleurs, lors de nos différents entretiens des éditions spéciales de DVD Blu-ray, de jeux vidéo ou encore de romans graphiques se trouvaient exposés dans le salon de notre répondant, souvent avec quelques produits dérivés, comme la toupie du film *Inception* ou encore l'édition de DVD Blu-ray de *Watchmen*, accompagné - non loin de là - de son roman graphique.

- « *Bah From Hell, je l'ai acheté parce qu'il était vraiment à un prix dérisoire donc je l'ai pris, mais c'est vrai en revanche qu'acheter un bouquin dématérialisé à huit euros, neuf ou dix euros [je ne le ferais pas], je préfère dans ce cas là le télécharger dans un premier temps et s'il me plaît vraiment acheter une version cartonnée.* »

Par ailleurs, internet lui permet également de découvrir de nouveaux auteurs de bande dessinée et cela de façon légale via les blogs BD ou les webcomics. Leur lecture est très régulière et se situe principalement dans le temps de midi, où Jean a « la liste des blogs à aller voir » en tête. Ainsi, Laurel, Boulet, ou encore *Slappy the Happiness*, *Végécats*, *Videogames cats*, sont des blogs qu'ils consultent régulièrement et qu'il a pu découvrir notamment par les réseaux socio-numériques, par exemple sur Twitter ou encore Facebook.

- « *Pour les petits comics comme Boulet comme les petits strips dans ce genre là oui [l'ordinateur] c'est parfait tu sais, t'es au travail, t'as cinq minutes, tu lis un petit truc, tu rigoles un coup, et puis voilà [...]. Je lis genre [me montre sur le PC] voilà c'était ça, je sais c'est pas toujours très drôle, mais y en a des mieux ! Voilà, tu vois c'est vraiment beaucoup de l'humour noir. Euh attend, une rapide bon ben voilà « Si Jésus devient un zombie le seul endroit où tu pourras te planquer c'est sous l'eau ». T'en as des français, t'as Costination qui est assez inégale, mais bon ils font ça depuis pas très longtemps, c'est pas trop mal, ça vaut le coup de les suivre, déjà le titre Costination me fait rire ! Y en a un autre qui était vraiment bien ah oui voilà : « On vous reçoit aujourd'hui pour parler d'un sujet qui nous est cher le vol de céramique, donc vous condamnez fortement le vol de porcelaine ? – Absolument – Donc on peut dire que ce n'est pas votre tasse de thé, c'est bien ça ? » Voilà c'est stupide mais bon*

(rire) c'est trois traits, mais moi ça me fait beaucoup rire. C'est ça, c'est rapide, c'est instantané c'est ... puis voilà c'est facile à retenir. Tu te fais ta petite liste des trucs à aller voir, à aller checker régulièrement, tu regardes puis voilà...

- *Tu te fais ta petite liste ?*
- *Ouais, bah je les garde mentalement en tête, mais généralement on va dire une fois par semaine, on va dire, je sais que je vais aller voir ça et je vais aller voir ça et je vais aller voir ça. Ça va me prendre genre vingt minutes, une demi-heure, mais au moins ça c'est fait, je peux passer à autre chose. »*

Finalement, à l'aide d'internet, Jean semble avoir pu renforcer deux dispositions particulières : une disposition à l'éclectisme culturel et une disposition à la boulimie. Si leur constitution avait commencé au sein de la sphère familiale, scolaire ou encore à la bibliothèque, leur extension a été plus particulièrement favorisée par un contexte d'actualisation privilégié : les plateformes numériques, que ces dernières soient légales ou non.

Concurrence dispositionnelle : entre disposition à l'activité privée et disposition à l'activité publique

Les technologies de l'information et de la communication, et plus spécifiquement internet, n'ont pas uniquement permis le développement des deux dispositions suscitées, elles semblent également avoir participé à la résolution d'une tension dispositionnelle : la concurrence interne existant entre une disposition à l'activité privée et une disposition à l'activité publique.

D'une disposition à l'activité privée à la transmission des goûts dans la sphère familiale

L'histoire de la constitution d'une disposition à l'activité privée semble très ancienne chez notre répondant. Jean se décrit comme ayant été un enfant très « casanier », préférant d'ailleurs s'évader très tôt par la lecture et les jeux vidéo. Ces loisirs lui allaient très bien selon lui, car elles n'exigeaient ni de sortir de son domicile ni d'avoir à discuter avec des gens. D'ailleurs, il se décrit encore aujourd'hui comme quelqu'un de très « casanier », comme semble d'ailleurs en attester les loisirs qu'il pratique. En effet, la plupart des loisirs qu'il réalise encore aujourd'hui – que ce soit le cinéma, les séries, la lecture ou les jeux vidéo – sont des pratiques non seulement sédentaires, mais qui en outre nécessitent rarement des conversations avec autrui.

Cette tendance à vouloir s'évader par ses loisirs sans avoir à sortir de chez lui a longtemps été alliée à une tendance à l'activité privée. Plus précisément, Jean parlait très peu de ses loisirs à son entourage, que ce dernier relève de ses sociabilités familiales (e.g. père, mère, sœur, beau-père), amoureuses (e.g. ex-petites amies), amicales ou encore professionnelles. Jean a longtemps éprouvé – et éprouve encore aujourd'hui – une grande difficulté à discuter non seulement de ses loisirs, mais surtout de choses matérielles et factuelles avec son entourage. Il exprime par exemple l'incompréhension qu'il ressent lorsque ses collègues parlent de leur nouvelle voiture ou encore des derniers rebondissements des émissions de télé-réalité. Pour lui ces conversations ne comportent que très peu d'intérêt et sont qualifiées de « perte de temps ».

- *« Quand j'allais au boulot, je me suis dit bon je vais travailler dans l'informatique, c'est bien enfin des gens qui ne travaillent pas à l'usine, je ne crache pas sur c'est gens-là loin de là, mais j'étais un peu embêté à midi quand eux discutaient de l'île de la tentation et que bah moi c'est pas mes centres d'intérêts. Je m'étais dit à l'IT ça va être sympa, je pense que je vais avoir plus d'intérêts communs, bah non ! Pas tant que ça en fait ! Pas tant que ça ! Beaucoup de foot, beaucoup de fin, tu vois j'étais vraiment emmerdé tu vois, parce qu'il y a des choses que je découvre et qui m'impressionnent et que j'ai envie de partager »*
- *« C'est une perte de temps [de regarder l'Île de la tentation], non enfin moi je considère ça comme une perte de temps pour moi. Après, s'ils ont envie de le regarder, je vais pas leur interdire, mais dans ma tête c'est dommage, il y a tellement de choses, il y a tellement de choses qui sont hyper intéressantes, qui peuvent te prendre la soirée ! Et là, tu vas clairement te coucher comme un con ! En faisant, putain plutôt que de savoir que Brandon a couché avec je sais pas qui, putain on s'en fout ! Nos voisins couchent ensemble je veux dire ! Tu vois, et est-ce qu'on en fait tout un fromage (rire) putain ! [...] ça ça me sort par les trous de nez. Puis, là au boulot la tendance c'est les motos, les voitures bah pfff... je veux dire la voiture, oui bah d'accord tu vas acheter une nouvelle voiture, ok très bien une fois que t'as ta nouvelle voiture, que t'es dedans bah elle roule, voilà c'est pfff... bah t'es content oui, elle est neuve. Mais tu vois le problème c'est que pour moi la voiture m'amène du point A au point B tu vois ! Genre je l'avais abimé l'année dernière, et normalement je suis censé faire la déclaration d'accident dans les 48 heures, mais c'était moi contre une barrière tu vois, j'ai déporté, j'ai frotté bon bah voilà, le côté droit de la voiture il était frotté. J'ai fait la déclaration peut-être deux jours avant de la rendre, j'en avais*

rien à foutre qu'elle soit rayée ! Moi je veux juste qu'elle m'emmène du point A au point B, c'est tout ce que je lui demande ! Et ça peut être un 4x4, bah qu'est ce qui se passe bah je serais plus haut, mais ça resterait une voiture, je veux dire t'es obligé d'appuyer sur la pédale et conduire ! Nan, mais si tu me dis par contre qu'une voiture qui se conduit toute seule, un truc vraiment fou ! Bah là ok tu dis « ah oui ! », mais après au bout d'un moment bah t'auras pris le pli, et puis ils vont dire oh bah tiens il y a un autre modèle de voiture qui va sortir. Mais finalement la voiture bah elle m'emmène d'un point A à un point B, je vais pas passer des heures en disant j'sais pas « Oh elle a un moteur comme ça », j'y connais rien ! « Elle a un moteur de 16 soupapes, 225 chevaux... » Elle roule ! Je sais pas !

- *Et t'avais déjà essayé, je sais pas, de leur parler de tes loisirs à toi ?*
- *Oui, oui, oui mais on t'écoute poliment [...] on t'écoute poliment et puis d'un seul coup « Oh bah il y a Les Visiteurs qui sortent bientôt ! » Oui... »*

Ce n'est que lorsque Jean rencontra sa femme, qu'il pu enfin passer du temps avec quelqu'un sans s'ennuyer. Il l'a trouvée merveilleusement curieuse et intéressée par des domaines culturels variés. Il n'hésitait pas à partager ses goûts et ses loisirs culturels. Il pouvait aborder tout aussi aisément ses aventures dans les jeux vidéo que sa passion pour le cinéma ou les super-héros, lui faisant ainsi découvrir des univers culturels qui lui étaient totalement étrangers. Elle lui parlait également de ses goûts pour la lecture notamment sa passion pour les œuvres de Camus¹⁰¹ ou encore pour les essais de certaines féministes ukrainiennes qu'elle apprécie tout particulièrement.

Encore aujourd'hui Jean se trouve chanceux de pouvoir partager ses passions et ses centres d'intérêt avec une personne qui se montre intéressée par autant de domaines différents. Jean décrit en effet des domaines de discussion très variés avec sa femme. Ils peuvent passer de nombreuses heures « le soir quand on est au lit à discuter du documentaire sur la théorie de relativité générale, d'*Interstellar* et de la théorie de la gravitation qu'ils montrent, ou simplement du dernier film qu'on a regardé ensemble ».

- *« Quand [ma femme] m'a connu j'étais en train de dire « Oh les jeux tu vois » (rire) « Oh ! » (rire)*
- *J'imagine (rire)*

¹⁰¹ Les œuvres de Camus ont par ailleurs été le sujet que sa femme a choisi pour son mémoire de fin d'étude.

- *Non, elle était gentille, elle écoutait. Il y avait un jeu, un jeu qu'elle avait beaucoup aimé, bon je lui ai pas montré le jeu dans son entier. Enfin, je lui ai montré vraiment dans les grandes lignes et à chaque fois que je lui ai montré un truc elle faisait « Oh ! Qu'est ce que c'est beau ! » [...] et la fin du jeu là j'ai été la voir, parce que tous les soirs elle me demandait bon alors « Où est-ce que t'en est ? Qu'est ce qui s'est passé ? » et je lui disais bah il a fait ci, il a fait ça, il s'est fait trahir par un tel, et puis j'arrive à la fin du jeu, je me souviens, et je lui dis « Viens, c'est la fin, c'est la fin » et c'était un, c'était un western en fait et tu voyais le héros qui était face à son ennemi et une bande de voyous et il dit à son fils et à sa femme de s'enfuir sur un cheval, donc le fils et la femme s'enfuient, ils sont pas trop d'accord, toi tu sors machin, il parle un peu avec les mecs, et puis la caméra switche sur le fils qui est en train de chevaucher avec sa mère, et là t'entends loin : « papapam ! papapam ! pa ! pa ! pa ! » et puis « Moh qu'est ce qui s'est passé ? » et toi tu vois le mec il est mort et puis voilà c'était une mise en scène à la Tarantino, c'était des musiques de western, c'était un très bel hommage au western en fait, très bien fait, là-dessus on avait passé un très bon moment. »*

Si sa femme ne s'est pas mise à jouer à des jeux vidéo, elle a plus récemment acheté sa première bande dessinée avec Jean. Pour ce dernier, ce moment a été très amusant et plaisant qui semble faire écho à son inclination pour le partage.

- *« Tu sais, elle s'est mise à la bédé il y a pas longtemps, il y a deux trois semaines.*
- *Elle m'a dit ça sur Facebook, elle a acheté sa première bédé, ça s'est passé comment ?*
- *Tu sais c'était unique à voir dans le magasin : « Qu'est ce que je prends ? » bah je lui ai dit « Je ne sais pas, ce que tu veux, qu'est ce qui te plairait déjà ? » « Je ne sais pas » puis alors elle regarde les couvertures elle voit les trucs sur les elfes – depuis qu'elle a vu Le seigneur des anneaux – et on l'a regardé il y a pas longtemps, je ne dirais pas qu'elle a surkiffé, mais elle a bien aimé, et en plus moi j'ai été méchant, je ne lui ai pas fait regarder la version cinéma, je lui ai fait directe regarder la version longue, donc on s'est tapé les douze heures tu vois,*
- *Wouahou ! Les douze heures ?*
- *Ouais, l'avantage dans l'histoire voilà on t'en parle, on te donne plein de détails et puis t'es vraiment à fond dedans tu vois, et puis il y avait un bouquin sur les elfes donc*

elle regarde un petit peu dans le magasin, elle regarde les comics, elle aime bien Iron man, mais le style du dessin lui plait un peu moins et elle a pris son truc sur les elfes, et puis elle était toute gênée devant le vendeur et le mec lui a offert une deuxième bédé pour la peine et tout elle était toute contente toute fière tu sais, puis elle l'a lu en trois semaines, mais elle l'a lu. Elle l'a lu, elle a bien aimé et elle m'a dit j'aimerais bien voir la suivante, alors est-ce que je lui télécharge ? Est-ce que je lui achète ? Mais je pense qu'elle préférerait en bouquin elle en revanche, c'est vrai qu'il est beau, il est beau comme tout, et c'est la seule qu'elle a et si elle lui a vraiment plu, je pense que ce n'est pas la peine de lui télécharger. »

L'arrivée de leur premier enfant a également été décrite comme un grand bouleversement sur les modes de consommation culturelle de Jean. Si auparavant, ou lorsque Alex était encore un nouveau-né, il pouvait faire un peu ce qu'il voulait quand il le voulait, aujourd'hui tout est planifié en fonction de la journée de son fils. Ceci a eu pour principale conséquence de voir ses loisirs personnels – qui lui sont toujours aussi essentiels – relégués à des activités réalisées dans la nuit.

Cependant, Jean semble avoir découvert quelque chose qu'il n'avait jusqu'alors que très peu expérimenté – mis à part avec sa femme – la transmission et le partage de ses goûts. En effet, Jean passe une grande partie des temps libres qu'il a avec Alex et sa femme, a joué et a parlé de super-héros, de films comme Star Wars, mais également de sujets plus scientifiques comme les étoiles, la gravité ou encore à faire découvrir à son fils les rudiments de la réalisation de vidéo. Récemment, il lui par exemple montrer ce qu'est un micro en faisant écouter à Alex sa propre voix. Les modes de transmission et de partages de ses goûts sont toujours réalisés de façon très ludique avec Alex, et apparaissent très loin des modes d'inculcation scolaires.

- *« L'espace et compagnie je pourrais me documenter là-dessus enfin depuis que je suis gamin, je me souviens d'une correspondante de CE2, elle était venue chez moi, et moi je suis allée chez elle au Mans et elle m'avait offert un cadeau, un petit livre de poche sur les constellations, les étoiles. Le meilleur cadeau de ma vie tu vois ! Le livre je le prenais partout avec moi, je partais en vacances je le prenais avec moi, on était sur la route, je regardais les constellations tu vois ! Voilà c'était « hum c'est peut-être celui-là ah ouais » ça c'était cool ! Et ce que j'aime bien, c'est de montrer ça à Alex aussi ! Dès le départ je lui ai mis des planètes dans la chambre, je crois qu'à un an et demi il les connaissait, parce que tous les soirs quand je le changeais, il regardait les*

planètes au-dessus de lui, puis il me montrait comme ça, et moi je lui disais et bah ça c'est la terre, ça c'est Jupiter, ça c'est saturne et aujourd'hui il sait, maintenant tu lui dis c'est laquelle celle-là, celle-là et il sait. »

- *« Et du coup à Alex tu essayes de lui faire partager quoi, parce que Star wars ça c'est fait (à midi le petit c'était déguisé en Luke Skywalker).*
- *Cela, ça n'a pas été super compliqué, ça a pas été très compliqué et je me dis que bon voilà ça va peut-être être un intérêt qu'il va avoir maintenant et il passera à autre chose peut-être plus tard mais, de toute façon il sait il y a le télescope tout ça, il sait qu'il y a droit de toute manière, il y a un moment il faudra, enfin j'avais essayé de trouver Jupiter avec le télescope mais on a eu du mal, mais la lune en revanche, ouais il a regardé au télescope, bon lui il est petit, et c'est un peu comme avec des jumelles si tu mets pas ton œil comme il faut tu vois une grosse tâche noire, mais quand tu regardes la lune putain ! Tu vois le relief quoi, enfin il faut bien regarder sur le rebord de la lune, parce que c'est là où le relief devient vraiment intéressant mais tu te dis merde quoi ! Je suis en train de regarder une montagne sur la lune c'est fou ! Cela me donne bien envie d'en acheter un, un peu mieux, parce que celui-là c'est le modèle bas de gamme, mais pour regarder la lune c'est super bon un peu cher quand même pour ce que c'est, ça doit être chinois. Mais oui clairement Alex tout ce qui est art, tout ce qui est science, si on a envie qu'il soit suffisamment éveillé, sans l'étouffer avec ça, mais oui il va y avoir droit, ça c'est clair. »*

Néanmoins, même si le partage de ses loisirs avec les membres de sa cellule familiale apparaît comme primordial pour Jean, ce dernier se révèle être un moyen d'expression qui ne satisfait que partiellement son envie de partager ses centres d'intérêts. En effet, l'expression de ses loisirs demeure souvent dans cette sphère intimiste qu'est la famille. Jean éprouve encore aujourd'hui beaucoup de difficultés à parler de ses loisirs et centres d'intérêts au reste de ses sociabilités, notamment lorsque celles-ci se réalisent hors-ligne. C'est dans ce contexte qu'internet va jouer un rôle important dans l'actualisation de la disposition à l'activité publique de Jean.

Internet : contexte de résolution d'une tendance à l'activité publique

Comme nous avons pu commencer à le décrire dans la première partie du portrait de Jean, internet et les espaces numériques qui le constituent ont joué un rôle important dans la trajectoire de Jean. Ce rôle n'a pas uniquement impacté les modes d'acquisition ou de

découverte de nouveaux produits culturels. Il s'étend jusqu'aux modes d'expression que ce dispositif technique permet de mettre en place. En effet, Jean a mobilisé de façon très précoce les modes d'expressions offerts par ce dispositif technique et cela dans de nombreux domaines.

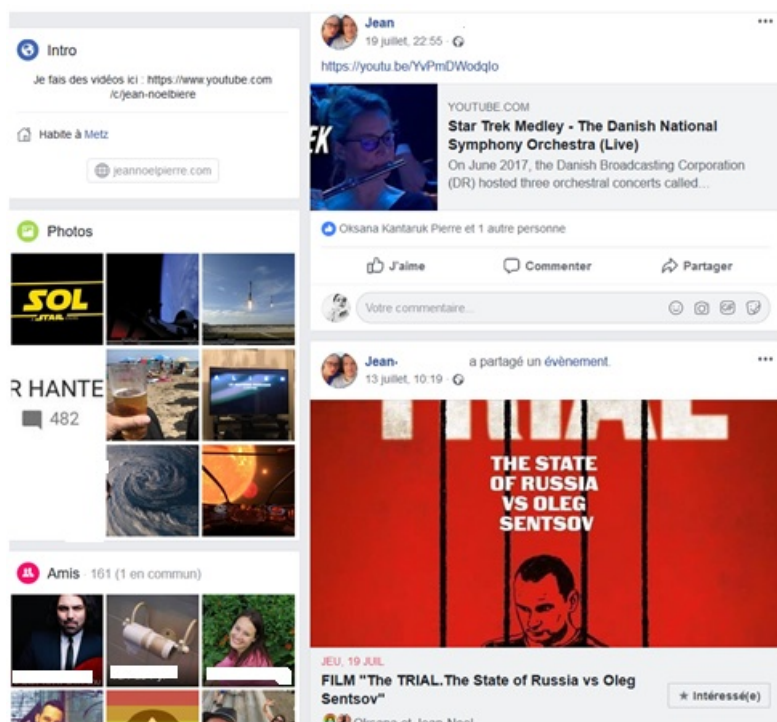
Jean a mobilisé les modalités d'expressions offertes par internet par exemple dans un contexte professionnel, notamment pour réaliser un de ses premiers CV en ligne. Ce dernier avait notamment pour but de favoriser ses chances d'accès à un premier emploi dans l'informatique. Cependant, les potentialités offertes par les plateformes numériques avaient été mobilisées beaucoup plus tôt, notamment pour réaliser un blog sur les jeux vidéo. Il a même eu l'occasion de se voir offrir des jeux afin de les tester et en réaliser la critique sur son blog.

- *« A une époque j'avais fait un blog qui marchait pas trop trop mal peut-être dans les 10000 visites par mois vers la fin, et pareil j'ai été approché par une agence de RP pour des éditeurs et des blogueurs, donc je recevais des jeux de temps en temps mais bon il y avait pas de contrepartie juste en parler parce que effectivement t'en parles ça veut dire qu'il va y avoir du contenu qui va être fait, il va y avoir des titres qui vont être indexés par Google ça veut dire que le jeu plus tu en parles plus il apparaîtra dans les résultats, c'est bon. Tu pouvais en parler en bien ou en mal, il y avait pas de souci avec ça, mais c'était sympa pour jouer sans frais.*
- *Tu m'étonnes*
- *Clairement quoi ! Tu rentrais « chéri ? » « Non, je travaille », travail entre guillemets, mais c'était du boulot quand même, tu te dis qu'est ce que je fais, est-ce que je donne mes premières impressions, bah tu commences assez bien à cerner un jeu genre au bout de 5 heures, la mécanique tu vois ce que ça donne, la narration tu vois ce que ça donne, ou alors est-ce que tu es perfectionniste et tu vas jusqu'au bout et là t'as raison parce que parfois ça part super bien et à un moment tu arrives à un endroit tu sais pas ce qu'ils ont fait c'est la merde, la fin qui se termine tu sais pas, tu t'attendais à autre chose, et là non c'est fini non. Il y a une suite ? Non pas de suite non plus. C'est un peu embêtant. Non c'était sympa à faire. »*

Les réseaux socio-numériques comme Twitter ou encore Facebook sont quant à eux mobilisés non seulement pour pouvoir envoyer des photos de son fils à ses parents, mais également -

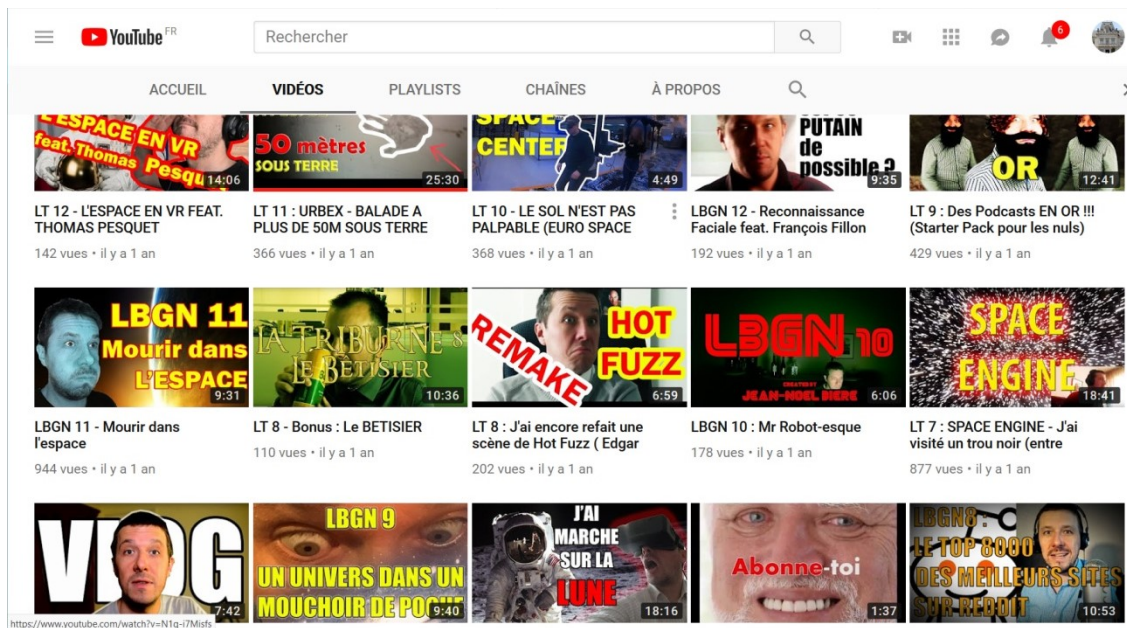
voire surtout - pour partager des blogs, des chaînes YouTube ou encore ses loisirs (cf. Impression écran ci-dessous).

Impression écran 7. Extrait de la page Facebook de Jean du 19 juillet 2018.



Plus récemment encore, Jean s'est remis à faire de la vidéo. Si ce loisir ne s'est jamais vraiment interrompu – puisqu'il réalise les vidéos de son entreprise depuis quelques années – il a finalement créé sa propre chaîne YouTube. Sur cette dernière, les thématiques abordées y sont très volontairement diversifiées, Jean le dit lui-même sur la page d'accueil de sa chaîne qu'il présente comme : « La chaîne où l'on s'éparpille parce que la vie est trop courte pour se préoccuper des lignes éditoriales ». Les vidéos qu'il poste abordent donc tant des curiosités scientifiques comme « Mourir dans l'espace » ou encore le temps et le paradoxe des frères jumeaux, mais il fait également part des explorations urbaines qu'ils réalisent dans des lieux abandonnés avec un ou deux de ses amis (cf. Impression écran ci-dessous).

Impression écran 8. Aperçu de quelques vidéos YouTube postées par Jean.



Pour Jean, internet est finalement un outil d'expression de ses centres d'intérêts qui lui permet « de pouvoir passer à autre chose » une fois que le sujet a été posté en ligne. Il apprécie plus particulièrement pouvoir rendre visible ces loisirs, car de cette façon « ce n'est pas perdu ». En d'autres termes, les personnes qui sont potentiellement intéressées par l'un de ses sujets peuvent par une simple requête Google potentiellement le trouver, et en tirer quelque chose.

- « YouTube bah il faut être abonné à la chaîne pour être prévenu, mais pas plus loin je veux dire c'est, je veux dire le principal c'est que les gens puissent trouver l'information qu'ils cherchent, s'ils cherchent quelque chose sur la relativité générale, sur notamment ce qu'on appelle le paradoxe des jumeaux, il y a des chances qu'ils arrivent sur ma vidéo, auquel cas s'ils ont appris quelque chose c'est cool, c'est le but. »
- « Donc du coup tu me disais que c'était difficile d'en parler autour de toi alors qu'internet.
- C'est un peu un catalyseur de trucs, oui c'est une sorte de chasse d'eau où j'évacue tout ça, parce que sinon ça devient (hésitation) enfin c'est un peu déprimant, parce que parfois bah voilà, là tu te dis au moins c'est à disposition, mais c'est n'importe qui peut aller voir, et moi j'ai dit ce que j'avais à dire à ce sujet là ! Ouf je peux passer à autre chose, je peux m'intéresser à autre chose, mais sinon c'est vrai c'est comme une soupape quoi, qui est en train de (hésitation) enfin là quand t'as trop [d'informations] il faut que ça sorte, c'est une colique intellectuelle quoi tu vois. »

Finalement, ce mode d'expression semble pouvoir permettre l'actualisation une disposition à l'activité publique qui ne trouvait jusqu'alors que peu de contextes à son épanouissement hors-ligne. Indirectement, la plateforme YouTube semble également permettre d'attester la présence d'une disposition à l'éclectisme culturel dans un contexte numérique.

Conclusion

En conclusion, le portrait de Jean nous permet de mettre en évidence l'importance que peuvent revêtir les médias et les TIC dans les trajectoires de consommation individuelles. Cette importance se constate de par les modifications non seulement des modes de découverte de nouveaux produits culturels, mais également de par la pluralité des modes d'acquisition et de consommation qu'ils permettent. Néanmoins, ce portrait permet également d'asseoir l'importance de la détention d'un capital culturel – ou selon Granjon (2005) technique – pour amener des usages plus aboutis des dispositifs techniques.

Par ailleurs, si dans la littérature s'intéressant à la socialisation à la consommation de l'enfant consommateur, l'importance des médias a régulièrement été mise en évidence, le portrait de Jean permet de mieux décrire le rôle des contextes de socialisation numériques. Plus particulièrement, les médias et les TIC semblent ici intervenir non seulement comme des agents susceptibles d'influencer les modes de consommation individuelle, mais également comme des contextes de la pratique permettant l'actualisation d'inclinations ou de tendances à croire ou à agir qui s'expriment parfois difficilement hors-ligne : ici la disposition à l'activité publique.

Ainsi, le portrait de Jean permet de mettre en évidence le niveau d'extension de cette disposition. Elle ne concerne pas un seul domaine de pratique, mais s'étend à l'ensemble des loisirs et pratiques culturelles de Jean. Ce faisant, elle permet de décrire le caractère interconnecté de certaines pratiques tout en décrivant les contextes qui permettent son actualisation : les plateformes numériques.

Portrait 6. Max ou la construction d'une trajectoire de professionnalisation spécialisée de l'univers culturel asiatique.

Introduction

Le portrait de Max nous donnera l'occasion de découvrir une trajectoire de lecteur relativement singulière puisque cette dernière - à force d'accumulation de capitaux culturels valorisables dans d'autres contextes que ceux ayant permis leur constitution - est en cours de professionnalisation. Cette brève introduction a pour objectif d'une part, de réaliser une présentation rapide de Max et d'autre part, d'explicitier le contexte de son recrutement avant de développer son portrait.

Présentation rapide de Max

Max est un jeune homme d'origine lorraine de 24 ans¹⁰². Il a obtenu son diplôme de master Marketing et Vente en 2015 après une trajectoire scolaire qu'il décrit comme « une suite de frustrations ». En effet, si notre répondant se décrit comme ayant été très bon élève de la Primaire à la Seconde¹⁰³, son accès en Première puis en Terminale S n'a été selon lui que moyennement réussi puisqu'il a obtenu son baccalauréat sans mention. Suite à cette situation vécue comme un échec, il s'est tourné vers une formation universitaire au sein de laquelle il y avait semble-t-il des débouchés : le DUT Gestion des Entreprises et des Administrations spé. Gestion Comptable et Financière. Cependant, les matières comptables ne lui ont ni plu, ni réussi, il s'est alors tourné - après une Licence des Sciences de gestion obtenue au rattrapage - vers un Master Marketing et Vente.

S'il a beaucoup plus apprécié cette formation, il la décrit comme beaucoup plus bouchée, bien que plus ouverte en termes d'opportunités professionnelles. Cette dernière serait en effet plus à même de lui permettre d'allier sa passion pour les productions culturelles asiatiques à sa formation universitaire supérieure. Pour cela, au moment du dernier entretien, Max a quitté sa région natale et vit en colocation avec l'un de ses amis d'enfance dans un appartement parisien d'une quarantaine de mètres carrés. Lors de notre dernier entretien, il avait obtenu un poste de bénévole pour l'organisation d'un festival de films coréens à Paris. Dans ce cadre,

¹⁰² Max n'avait que 22 ans lors de notre premier entretien et 24 lors du dernier.

¹⁰³ Notre répondant a effectué son lycée au sein d'une école privée.

ses parents continuent de le soutenir financièrement afin qu'il puisse vivre dans la capitale avec un budget qui reste assez limité malgré cette aide.

Le premier cercle familial de Max est décrit comme très présent mais assez restreint. En effet, il n'entretient des contacts réguliers qu'avec ses parents¹⁰⁴, ses deux grands-mères, sa tante et son oncle. Cependant, sa parenté au sens large est très nombreuse, il explique cela du fait de l'origine italienne de ses parents qui ont, contrairement à lui de nombreux oncles, tantes et cousins germains. Max ne les rencontre en moyenne qu'une fois tous les cinq ans car une grande partie d'entre eux vit encore en Italie.

En ce qui concerne plus précisément ses goûts en matière de bande dessinée, Max déclare lire principalement des mangas. Ils représentent près de 80% de sa collection de bande dessinée qui est composée de plus de 1500 tomes¹⁰⁵. Au cours de la lecture de son portrait, le lecteur découvrira dans un premier temps, les modalités de constitution de ce goût assez spécifique pour la bande dessinée asiatique et ses modalités d'extension à de nouveaux genres. Ce faisant, le développement de son portrait nous permettra de mieux comprendre la constitution d'une disposition à l'exclusivisme culturel et sa transformation en un éclectisme culturel à la fois intra-genre – c'est-à-dire une ouverture à de nouveaux genres de bande dessinée (e.g. bandes dessinées alternatives, comics, romans graphiques, etc.) – et un éclectisme portant sur des productions culturelles asiatiques plus étendues abordant un style plus ou moins proche (e.g. mangas japonais mais également coréens, cinéma coréen, japonais ou encore chinois et musique J-Pop). Dans un deuxième temps, le lecteur pourra également découvrir une trajectoire de professionnalisation des modes de consommation culturelle de Max unique au sein de l'échantillon que nous avons sélectionné. En effet, Max a réussi à accumuler une grande variété de capitaux culturels incorporés, objectivés mais également institutionnalisés (Bourdieu, 1979 a et b), qu'il a pu progressivement valoriser sous la forme de l'acquisition d'un capital social dont il a assuré la conversion en un capital symbolique lui-même valorisable dans le champ de la production culturelle.

Contexte de recrutement de notre répondant

¹⁰⁴ Les parents de Max semblent avoir adopté un mode de vie conjugal assez traditionnel, sa mère a consacré la plus grande partie de sa vie maritale à élever son unique enfant et son père s'est consacré à sa carrière d'ingénieur.

¹⁰⁵ <https://www.manga-news.com/index.php/membre/Raimaru>

Max et moi avons fait connaissance via l'intervention d'une amie commune : Gwenn¹⁰⁶. Gwenn avait été informée via le réseau social Facebook que dans le cadre de ce travail de recherche doctorale, je recherchais des répondants pour réaliser des entretiens. Sur l'annonce postée le 22 septembre 2013, il était précisé que je recherchais des personnes lisant de la bande dessinée sous toutes ses formes, c'est-à-dire quel que soit son genre et quels que soient les supports qui en médiatisaient la lecture. Ce faisant, elle m'informa que Max – qui était dans sa promotion de Master 1 Marketing et Vente - pourrait être un répondant intéressant à contacter. Ainsi, après une rencontre en face-à-face au cours de laquelle nous avons rapidement abordé ses lectures de bande dessinée, l'intérêt du profil de Max a été précisé tant en termes de variété de goûts que de modes de consommation déclarés. Ce ne fut pourtant que le 22 avril 2015 que Max a été recontacté via la plateforme Facebook pour fixer notre premier entretien qui a eu lieu le 27 mai 2015. Les quatre entretiens avec Max se sont dès lors déroulés entre mai 2015 et octobre 2016. Le tableau ci-dessous récapitule les entretiens réalisés avec ce répondant.

Tableau 28. Récapitulatif des entretiens réalisés avec Max entre 2015 et 2016.

<i>Thématique</i>	<i>Lieu</i>	<i>Durée</i>
Modes de consommation de la bande dessinée	Bar à Nancy	166 minutes
Loisirs et pratiques culturels	Bar à Nancy	180 minutes
Institutions scolaires et professionnelles	Bar à Metz	105 minutes
Sociabilités amicales et familiales	Bar à Paris	105 minutes
<i>Durée totale des entretiens</i>		<i>556 minutes Soit 9h15</i>

De la découverte d'un genre à la constitution de dispositions

Dans cette première partie, nous présenterons les modalités de la découverte de la bande dessinée par notre répondant. Ceci nous permettra d'apprécier comment sa trajectoire de lecteur a participé à l'acquisition de nouvelles dispositions (e.g. disposition à la collection, à l'esthétisme ou encore à l'hédonisme) ainsi qu'à la transformation de simples compétences en disposition à agir (e.g. disposition analytique).

Découverte et acquisition d'une disposition analytique

¹⁰⁶ Max et moi l'avons tous deux rencontrée dans le cadre scolaire. Lui lors de sa formation en licence de sciences de gestion, moi dans le cadre d'une réunion de rentrée de classe préparatoire au cours de laquelle j'avais été conviée en tant qu'ancienne étudiante.

La découverte de la bande dessinée par Max semble à première vue être moins linéaire que celle de notre répondante Alice. En effet, Max semble d'avantage souligner le rôle des médias vidéo-ludiques (e.g. Pokémon) et télévisuels (e.g. Yu-Gi-Oh !) dans la découverte de cette littérature. Petit, Max déclare avoir eu comme premier jeu vidéo *Pokémon* sur Gameboy, un jeu japonais développé par Satoshi Tajiri et exploité par Nintendo. Ce dernier a fait l'objet de nombreuses adaptations depuis sa sortie. Il a en effet été dérivé en cartes à jouer, mangas et dessins animés que Max regardait régulièrement à la télévision. Peu de temps après la sortie de cet opus vidéo-ludique, les *animes*¹⁰⁷ ont connu une troisième grande vague de succès auprès des enfants des pays occidentaux¹⁰⁸. Max ne fait pas exception et déclare avoir été réellement « fan d'*animes* » à partir de la sortie des *animes* de *Yu-Gi-Oh !* dont la diffusion française a commencé au début des années 2000 sur des chaînes télévisuelles privées comme M6, Canal J ou encore Fox Kids avant de faire l'objet de rediffusion sur des chaînes publiques. Cette large diffusion télévisuelle a participé à la grande notoriété de cette série lorsque Max était à l'école primaire.

Ce fut sa tante qui, ayant découvert le goût de Max pour cet *anime* japonais, lui offrit le premier manga de *Yu-Gi-Oh !* Max souligne que ce premier opus reçu n'était pas le premier de la série, il s'agissait selon ses souvenirs du tome 7. Cependant, à ce stade de la découverte de la bande dessinée nipponne, lire les tomes d'une série de manga dans le désordre ne le gênait pas du tout. Ce premier cadeau marque pour Max le début de sa passion pour les mangas, car à partir de ce moment il commença - avec l'argent de poche que sa famille lui donnait une fois par mois - à acheter lui-même les différents tomes de cette histoire qui constitua sa première série.

- « Alors pour faire une rapide genèse, je pense que depuis tout gamin, je pense qu'on peut dire que déjà les premiers jeux vidéo que j'ai eu sur Gameboy étaient japonais, et les jeux japonais ça m'a amené à la culture japonaise donc les mangas et les mangas ça m'a ouvert à toutes les bédés.

¹⁰⁷ *Anime* (ou アニメ en japonais) : désigne l'ensemble des productions d'animation japonaises adaptées de manga. Aujourd'hui, ce terme est utilisé en France pour désigner l'ensemble des adaptations de manga en film d'animation peu importe leur origine géographique.

¹⁰⁸ L'arrivée des *animes* en France est souvent associée à la programmation de *Goldorak* en 1978, dont les records d'audience ont surpris l'ensemble des acteurs du marché télévisuel français, elle marque la première grande vague de succès des *animes*. La seconde tout aussi détonante peut être vue comme l'arrivée de *Dragon Ball Z* qui marque alors une nouvelle génération de téléspectateurs du Club Dorothée en 1990. La fin des années 1990 (sur les chaînes câblées) et surtout le début 2000 sur les chaînes publiques et privées en claires sont quant à elles marquées par *Pokémon*.

- *T'as découvert comment alors les mangas ?*
- *Bah c'est simple, j'ai joué à Pokémon en fait c'était mon premier jeu donc du coup je me suis mis à regarder les dessins animés japonais, et je crois que mon premier manga ça doit être un Yu-Gi-Oh !, parce que le dessin animé avait commencé en 2001, et de fait dans les rayons ils mettaient en avant plein de trucs dont les mangas. Du coup, j'en ai acheté quelques un et je suis parti par là pendant quelques années et en 2007, j'ai vraiment commencé assez massivement*
- *Massivement c'est-à-dire ?*
- *Bah tout mon argent y passe, tout mon argent de poche, enfin mon argent de poche de l'époque, fin maintenant je mets pas toute ma paye là-dedans quoi. »*

Cependant, bien plus tard au cours de notre premier entretien, Max nous relate la primauté de la découverte d'un autre genre de bande dessinée de par ses parents. Ces derniers lui offraient en effet déjà des bandes dessinées franco-belges comme Gaston, mais également ce que Max nomme les « classiques du moment » (e.g. Titeuf, Kid Paddle, Le Petit Spirou) qui étaient offerts « naturellement ». Ce caractère naturel lui semble aujourd'hui relativement surprenant car ces classiques du moment ne lui apparaissent que peu adaptés à des enfants. En effet, leurs contenus évoquent plus ou moins explicitement un côté « un peu limite cul pour des enfants », une dimension qu'il nous déclare avoir déjà perçue à cette époque.

Max compare ce décalage entre perception des adultes et celle des enfants en matière de bande dessinée à celui que les acteurs du marché ont réalisé au moment de l'insertion des premiers *animes* dans le paysage télévisuel français. En effet, lorsque l'on se place à une échelle plus socio-historique, il est intéressant de constater que les *animes* japonais ont dès leur arrivé fait l'objet de levées de boucliers du fait de leur violence (e.g. Dragon Ball Z¹⁰⁹) et parfois de leur caractère obscène (e.g. Nicky Larson¹¹⁰).

Ceci est analysé par Max lors de l'entretien comme une erreur de transcription des méthodes de segmentation de la bande dessinée japonaise sur le marché français qui ont transposé des *shōnen* – c'est-à-dire des bandes dessinées et *animes* destinés à des adolescents – au sein de programmes destinés à des enfants dans l'Hexagone. Plus de vingt ans plus tard, cependant

¹⁰⁹ Les derniers épisodes de Dragon Ball Z ont même fait de la censure du CSA après la retransmission de plus de 400 épisodes.

¹¹⁰ NickyLarson est le titre français de la série *City Hunter*, cet *anime* fût diffusé en France entre 1987 et 1991. Son adaptation française a fait l'objet de nombreuses censures.

des bandes dessinées franco-belges portant sur des thématiques similaires (e.g. Kid Paddle, Titeuf, Game Over) n'ont pas été si publiquement et si systématiquement stigmatisées. Max se demande si ceci est dû à des effets de génération et/ou encore à une légitimation plus forte de la bande dessinée dans les années 2000 en tant que 9^{ème} art.

Cette façon d'analyser le marché de la bande dessinée et des *animes* semble faire écho à des apprentissages scolaires réalisés au sein de l'université, et notamment sa formation en marketing. Lors des entretiens ayant pour thématique ses modes de consommation de la bande dessinée puis ses pratiques et loisirs culturels, Max a systématiquement procédé à une description de ses propres modes de consommation puis à une analyse plus macro de l'environnement dans lequel ils s'inscrivaient.

- *« Du coup pour toi d'un point de vue marketing, c'est un problème de segmentation ? »*
- *« Ouais c'est un problème de segmentation avec tous les bouquins, d'ailleurs les éditeurs français quand ils achètent les droits de mangas étrangers ils changent même le genre du magazine, par exemple si c'est un magazine pour jeunes garçons [Seinen¹¹¹], ils le mettent en mangas pour adultes parce que pour eux, c'est du contenu adulte si c'est un Seinen. Il l'adresse en France à d'autres cibles mais du coup ce n'est pas ça en fait. »*
- *« Et ça te dérange ? »*
- *« Quand j'étais jeune, je me disais que c'était du n'importe quoi, et enfin de compte je m'en fous complètement pour n'importe quel manga. De toute façon pour les éditeurs cela se limite juste à changer le nom sur le dos du manga, le problème c'est quand ils mettent ça dans une collection qui n'est pas adaptée et du coup cela impacte la vente, ça peut arriver. »*
- *« Tu as déjà vu des cas comme ça ? »*
- *« Oui, ils ont lancé mangas tendance et ils ont essayé de faire comme Casterman la collection Ecritures et en fait ils ont mis un manga d'action dans cette collection là et ça marche pas pour moi, ils se plantent complètement, c'est pas du tout là que ça doit être c'est une erreur d'éditorial. Après, c'est des adaptations mais pour moi ils essayent de toucher un public avec des trucs qui ne leur sont pas adaptés, ça ne les intéressera pas forcément. »*

¹¹¹Seinen manga est au Japon un genre de manga principalement destiné aux jeunes hommes.

Ce faisant on peut se demander si cette compétence analytique issue du cadre socialisateur scolaire a pu aujourd'hui prendre la forme d'une disposition analytique. Cette hypothèse semble pouvoir être soutenue par deux arguments principaux. D'une part, une compétence peut se transformer en disposition si cette dernière fait l'objet de renforcements du fait de la fréquence et la durée des cadres socialisateurs qui en permettent l'acquisition – ici la répétition des matières scolaires s'intéressant à l'analyse du marché tout au long du parcours universitaire de Max c'est-à-dire en DUT, LSG puis Master Marketing. D'autre part, Lahire (2005) propose d'appeler disposition toute inclination à agir ou à croire les choses d'une certaine façon dont l'analyse permet d'attester de sa transposition à différents contextes, ce qui semble être le cas pour Max. En effet, cette disposition analytique semble s'actualiser au sein de contextes scolaires – qui sont les lieux de son acquisition – mais également personnelle via l'analyse de ses propres modes de consommation culturelle, et pour finir professionnel – qui sont des contextes plus étendus de son actualisation.

Le développement de cette disposition analytique semble s'être d'autant plus affiné que les connaissances spécifiques que Max a accumulées ont pu se développer. La partie suivante retrace plus précisément les modalités d'approfondissement de ce goût pour la bande dessinée asiatique.

Approfondissement d'un goût sur le tas : entre contraintes et opportunités

L'approfondissement du goût de Max pour la bande dessinée asiatique a été peu contraint par des raisons économiques. Comme mentionné plus haut, Max a eu la chance de pouvoir avoir 20€ d'argent de poche par mois et ce assez jeune. Cette somme était qui plus est régulièrement complétée par l'argent que lui donnait ses grands-mères, son oncle et sa tante à chaque occasion de rencontre, de sorte que son budget BD était assez conséquent. Ainsi, l'approfondissement de son goût pour les mangas a moins été contraint par le manque de capitaux économiques que par le lieu de son domicile familial.

En effet, Max a longtemps habité Yutz, ville mosellane d'environ 15000 habitants, proche de Thionville. Ce faisant, pour se rendre dans des grandes surfaces spécialisées¹¹² de type FNAC ou des magasins spécialisés en mangas, il dû attendre d'être en âge de prendre seul les transports en commun : le bus pour se rendre à la FNAC de Thionville puis le train pour se rendre à Metz où se trouvaient des magasins plus spécialisés. Dans ce sens, les modalités

¹¹² Le terme Grande(s) Surface(s) Spécialisée(s) sera abrégé GSS dans suite du document.

d'acquisition de tomes puis séries de mangas dans leur version papier étaient contraignantes pour Max. Cette contrainte était également fortement ressentie pour les échanges de bandes dessinées entre amis. En effet, la distance implique la prise de transport et le transport de bandes dessinées via des moyens de transports publics apportent une double contrainte : celle du poids des livres à transporter mais surtout celle de l'intégrité physique (e.g. protection de la couverture car le transport peut les corner, des planches qui peuvent prendre la pluie, etc.) des tomes des bandes dessinées à protéger.

- « *Et du coup cela t'arrive d'emprunter des bédés à des gens ?*
- *Ouais à des copains on s'emprunte beaucoup de trucs, enfin on s'empruntait beaucoup de trucs parce que maintenant on est tous éloignés, et dans les moyens de transport cela s'abîme etc. En fait, on se dit tout le temps qu'on doit s'emprunter des choses, mais c'est bien parti pour qu'on s'en emprunte plus (rire). »*

Cependant, si les transports en commun sont principalement vus comme un mal nécessaire pour se déplacer dans la région, ils sont également entrevus comme une occasion de pouvoir dédier du temps supplémentaire à la lecture. Cette lecture plus nomade se réalise à deux occasions d'une part, lors de l'acquisition de nouveaux tomes et d'autre part, lorsque Max emmène son ordinateur lors de voyages en train plus longs (e.g. Thionville – Nancy ; Nancy-Paris ; Paris-Thionville). Max a récupéré il y a quelques années - à l'aide de l'un de ses amis - un important stock de bandes dessinées sur son disque dur, ce faisant il profite de ces voyages pour l'écouler peu à peu.

Si les bandes dessinées médiatisées par un support numérique sont très épisodiquement mobilisées aujourd'hui par notre répondant, cela n'était pas le cas pendant son adolescence. Toujours en lien avec les contraintes géographiques suscitées, Max mobilisait principalement les *scans* de mangas afin d'être à jour dans ses séries et ainsi ne pas avoir à attendre son prochain déplacement au sein d'une unité commerciale. Aujourd'hui, Max semble éprouver un certain dégoût¹¹³ pour ce mode de consommation de la bande dessinée, non pas pour le caractère illégal que revêt cette pratique – d'ailleurs il s'en justifie par le fait que certains de ses amis la pratiquent bien plus fréquemment que lui, ce qui n'est pas sans rappeler une technique de neutralisation de la déviance (Garcia-Bardidia *et al.* 2011) établie sous le nom de déresponsabilisation neutralisatrice par dilution par Odou et Bonin (2014) – mais parce que ce

¹¹³ Le dégoût est défini ici au sens de Bourdieu (1979) comme « fait d'horreur ou d'intolérance viscérale (« c'est à vomir ») pour les autres goûts, les goûts des autres. » (p.58).

mode de consommation est associé à un moment de sa trajectoire de collectionneur vécue comme transitoire où la constitution d'une collection en tant que telle était moins importante que les histoires dont elles étaient le support.

Aujourd'hui, les supports numériques sont entrevus uniquement selon ce caractère utilitaire. En d'autres termes, internet est un média qui lui permet d'accéder à des tomes qui ne sont plus édités aujourd'hui. Plus encore, ce canal lui donne l'opportunité, si ce n'est de compléter sa collection par un format papier, tout du moins de compléter les trames narratives de ses séries « à trous » qu'il avoue relativement nombreuses du fait du caractère très spontané de ses modes d'acquisition, notamment lorsqu'ils sont réalisés chez des bouquinistes. Ce mode de consommation culturelle numérique semble ainsi être l'expression d'une disposition utilitariste toujours présente, mais qui se retrouve toujours en tension avec disposition à la collection, à l'hédonisme ou encore à l'esthétisme que Max a développé tout au long de sa trajectoire de lecteur.

- *« Là, maintenant je me remets à lire une série que j'ai lue il y a très longtemps, je suis en train de la racheter parce que à l'époque je ne les avais pas en physique, j'avais regardé les dessins animés en fait, et je connais [l']histoire, mais je l'ai rachetée pas cher chez un bouquiniste il y avait quelques tomes qu'il n'avait pas et même si je connais [l']histoire je ne lis pas parce que j'attends de [récupérer]les tomes qu'il me manque.[...]*
- *Alors que tu as les suivants [tu ne les lis pas] ?*
- *Alors que j'ai les suivants et que je sais de quoi ça parle, j'ai envie que le plaisir soit intact et en plus j'ai oublié un peu d'histoire, je la redécouvre un peu quand même, ce qui a, il y a des passages que je ne me rappelle pas, des fois il y a des problèmes de rupture de stock, et quand ça marche pas très bien ou on attend trop il y a des tomes, il y a des trous, on ne pourra plus jamais les rattraper, surtout que c'est en occasion et dans ce cas-là, c'est sûr que j'abandonne la série, ouais je ne lis pas les trous, après j'ai acheté des tomes d'avance et je le finirai jamais, sauf si par miracle je les trouve pas cher quelque part, sinon je ne les lirai jamais, sinon à l'extrême limite je lirai les scans mais je n'aime pas du tout ça !*
- *A l'extrême limite ?*

- *Ouais, non ! non ! non ! Les scans j'en lis plus depuis 15 ans à l'époque de Naruto, maintenant j'arrive plus sur un PC portable et ce même si j'avais un grand écran, justement chez [M.N.¹¹⁴] j'ai le droit aux PDF des éditeurs légalement, de ce que je vais chroniquer, c'est gratuit, mais je peux pas, je ne suis pas à l'aise avec les PDF, je n'aime pas ça, c'est vraiment très désagréable, j'ai fait un cas en marketing à l'Isam sur la tablette Kindle, au final la prof a compris que ce n'était pas du tout mon kiffe, le problème c'est que pour les livres ils ont inventé la qualité inch qui permet d'avoir la qualité papier et pour moi c'est insupportable, et pour la bédé, enfin la bédé numérique ça n'a aucune chance de marcher parce que déjà ça coûte très très cher, beaucoup trop cher pour ce que c'est ! »*

En d'autres termes, ce dégoût pour la médiatisation des bandes dessinées via un support numérique semble s'être constitué car l'aspect esthétique de l'œuvre et de la collection avaient - pendant cette période - moins d'importance que le caractère utilitaire du support qui en permettait l'accès. Ceci n'est pas sans rappeler cette tendance à accorder la primauté à la fonction de l'objet plutôt que des caractéristiques éventuellement symboliques (e.g. en termes de représentations, d'esthétisme...), cette inclination soumise au « choix du nécessaire » que Bourdieu (1979) nomme disposition utilitariste.

Cette disposition se retrouve chez Max en parfait désajustement avec la disposition esthétique qu'il a développé au cours de sa trajectoire de lecteur. Cette disposition esthétique a pu prendre l'ascendant sur la disposition utilitariste à l'œuvre au début de la trajectoire de Max car il a progressivement pu se libérer des contraintes matérielles qui pesaient sur ces modes de consommation (e.g. éloignement du domicile parental par rapport aux lieux d'acquisition des bandes dessinées). Ce dégoût relativement prononcé pour ce mode de consommation est d'autant saillant que les représentations associées à la bande dessinée sur support papier sont quant à elles très positives. En effet, le format papier des œuvres est vu non seulement comme le support le plus adapté à une expérience de lecture des plus confortables, mais comme celui permettant d'apprécier l'esthétique de l'œuvre dans toutes ses nuances.

Dès son plus jeune âge, Max semble avoir développé un goût important pour la dimension esthétique des collections qui devaient, et doivent toujours aujourd'hui, être régulières en termes d'éditions, complètes et surtout doivent respecter un classement assez rigoureux,

¹¹⁴ Le nom de la plateforme a été modifiée à la demande de notre répondant.

contrairement à ce qu'il déclare de prime abord. Ce classement, sans être par ordre alphabétique, doit être réalisé par genre de bande dessinée c'est-à-dire *comics*, BD franco-belges, romans graphiques, BD alternatives, mangas au sein desquels on retrouve la sous-catégorisation japonaise : *seinen*, *shōnen*, *shōjo*¹¹⁵, ou encore des mangas d'auteurs, etc. Puis, la seconde entrée de son classement est assez étonnamment réalisée par « format » et donc par éditeur, ceci dans une volonté d'esthétique visuelle. Il déclare d'ailleurs que c'est la « seule chose dans [sa] chambre qui est très bien rangée » bien qu'aujourd'hui par manque de place et d'étagères adaptées, certaines de ses bandes dessinées se retrouvent tout simplement « à plat ».

- « Et tu les ranges comment du coup ?
- *Je t'aurais bien dit que j'ai un ordre mais pas du tout en fait, j'ai quand même un côté mangas un côté comics, il y a des trucs hybrides je les mets ensemble, même si ça rentre pas bien parce que ça n'a pas le même format enfin je fais plus par format en fait, par format et donc par éditeur, parce que les éditeurs pour une même collection ils font les mêmes formats, c'est plus joli à voir, même si comme je te disais tout à l'heure j'ai des collections sont complètement dépareillées, pas adapté et que le rangement est différent, et maintenant c'est même par-dessus à plat*
- *Pour toi qui es assez méticuleux si j'ai bien compris, le rangement à plat c'est...*
- *J'ai même des bédés qui sont tellement grandes qu'il n'y a aucune étagère où elles rentrent j'ai un cartoon des années 20, il le sortait en format intégral, qui est un des bouquins les plus gros que j'ai jamais vus et j'ai pas d'étagère où ça rentre.*
- *Ton cauchemar donc*
- *J'ai un endroit où ça rentre en largeur sur une autre étagère heureusement mais c'est un peu juste, je ne sais pas pourquoi ils font des bouquins aussi larges ! »*

Cette disposition à l'esthétique et à la collection se transpose dans l'ensemble des pratiques culturelles de Max que ces dernières portent sur le 7^{ème} Art, les jeux vidéo ou encore la musique. Les supports doivent être classés et relativement bien rangés sur ses étagères, y compris pour ceux dont il a arrêté la collection comme les cartes à jouer de son enfance ou encore les jeux vidéo auxquels il ne joue plus.

¹¹⁵ *Shōjo* est un genre de bande dessinée japonaise destinée aux jeunes filles.

Cette disposition à la collection s'est constituée progressivement chez Max et semble avoir deux principaux cadres de construction : le cadre scolaire et le cadre des sociabilités familiales. Dans le cadre scolaire, Max a eu l'occasion comme cité plus haut de jouer aux cartes de la franchise *Pokémon*. Il ne mobilisait pas uniquement ces cartes pour jouer avec ses pairs dans la cours de récréation mais il souhaitait en constituer une véritable collection. Par ailleurs, dans le cadre des sociabilités familiales, ce sont plus précisément le père et l'oncle de Max qui semblent avoir participé au renforcement de cette disposition. En effet, ils sont tous deux collectionneurs et ont montré à Max la dimension esthétique, hédonique et très précise que cette pratique pouvait revêtir.

- *« Pour moi les livres, je ne sais pas c'est irremplaçable, il y a même des ArtBook de dessinateurs de bédé, des recueils d'illustrations je veux dire, ça c'est sur papier ou rien, tu n'auras pas la même chose sur papier ou sur un écran, le dessin c'est vachement mieux sur papier quand même, je sais pas c'est un objet, après il y a tout l'aspect collection aussi, moi je suis très collectionneur, je collectionne toutes les bédés et quand j'étais gamin, je faisais pareil avec les cartes à jouer, je suis un collectionneur dans l'âme, donc je regarde ça, j'aime bien le touché d'un livre, moi en fait je suis chez moi dans une librairie, je suis très bien dans une librairie, je me sens très à l'aise avec mes bédés, avec l'objet bédé. »*
- *« Oui, oui, bon mais après honnêtement je pense que des parents qui achètent des bédés à leur enfant c'est quasiment tous les parents ! Après il faut y rester quoi, par exemple une passion qu'a mon père c'est les trains miniatures sa passion ! Et en fait, avant je ne comprenais pas pourquoi il fermait la porte à clé pour protéger sa collection, mais maintenant que je collectionne des mangas, j'ai vite compris ! Ça ne s'explique pas forcément en plus, pourquoi on est content d'avoir tel chose ? Et ça nous plait ?*
- *Donc tu dis que ton père, c'est un collectionneur ?*
- *De trains, de trains miniatures, il va aussi dans ses magasins spécialisés, il va un peu sur les forums, mais il aime pas trop parce qu'il trouve que c'est un peu réservoir à lourdeurs sur Internet et il a pas tort d'ailleurs, surtout moi dans le monde du manga je me tape des jeunes entre 12, 13, 14, 15 ans qui sont très désagréables, quoique pas que des 13, 14, 15 ans il y a des trentenaires un peu aigris aussi, ouais dans le domaine des mangas t'as les deux typologies là : les jeunes cons et les vieux aigris. »*

Le développement de cette disposition à la collection semble avoir fortement impacté la façon dont Max lit aujourd'hui les bandes dessinées. Si, lorsque Max était plus jeune, il éprouvait un grand plaisir à lire ses mangas même dans le désordre, aujourd'hui cette pratique lui est devenue insupportable. Il préfère désormais attendre de posséder la collection complète avant d'entamer la lecture d'une série de mangas. Ainsi, si Max déclare détenir plus de 1500 tomes de bandes dessinées, il lui reste « 100, 200, 300 tomes, peut-être plus » à lire. Il déclare même pouvoir ne jamais les lire si les séries ne font plus l'objet d'édition.

Cette inclination à agir se transpose également pour le cinéma puisque Max tente aujourd'hui de regarder les films d'un certain nombre de réalisateurs dans leur ordre chronologique de production et ce même si les œuvres n'ont aucun lien narratif entre elles. Ceci semble être également une des expressions de la disposition esthétique que Max a développée pour les formes d'arts dont il détient une certaine maîtrise. Suivre l'ordre chronologique des réalisations cinématographiques des réalisateurs dont il apprécie le travail lui permettrait selon lui de mieux apprécier l'évolution de leur style.

Cette façon d'apprécier les œuvres quelques soient leur domaine artistique de référence semble par ailleurs montrer la présence d'une autre disposition acquise, que nous appellerons une inclination à l'exclusivisme culturel étendu¹¹⁶. Cette dernière est marquée par la volonté d'acquérir une connaissance, voire une expertise culturelle sur un domaine artistique assez pointu. L'analyse par fréquence de mots réalisée avec Nvivo sur l'entretien de Max semble appuyer ce caractère longtemps exclusif de ses goûts en matière de bandes dessinées (cf. Tableau 29 ci-dessous). Pour Max, cette disposition à l'exclusivisme culturel étendu s'est principalement appliquée à deux types d'arts : les bandes dessinées asiatiques et le cinéma de genre, et pour être encore plus précis le cinéma de science-fiction dystopique.

Tableau 29. Analyse de fréquence de mots réalisée à partir du premier entretien de Max.

N°	Mots	Occurrences	N°	Mots	Occurrences
1	Bédé(s)- Bande(s) dessinée(s)	207	13	Moment	27
2	Manga(s)	142	14	Monde	27
3	Tome(s)	65	15	Gens	26
4	Temps	61	16	Genre	25
5	Lire	55	17	Spirou	22
6	Auteurs	51	18	Envie	21
7	Collection	47	19	Franco-belge(s)	21

¹¹⁶ Disposition à l'exclusivisme culturel est cette inclination à concentrer ses modes de consommation culturelle sur un genre artistique. Elle peut être étendue c'est-à-dire marquée par la volonté d'approfondir ses connaissances du sujet en question. Elle est au contraire restreinte lorsque cela n'est pas le cas.

8	Comics	40	20	Pages	21
9	Cher	39	21	D'auteur	20
10	Exemple	34	22	Films	20
11	France	32	23	Japonais	20
12	Années	28	24	Prix	20

Pour Max, cette disposition semble s'être constituée principalement de trois façons. D'une part, avec l'aide de ses sociabilités amicales hors-ligne, il échangeait régulièrement des mangas. D'autre part, il étendait ses acquisitions un peu à tâtons en se fiant à la couverture et aux graphismes des œuvres. Ce mode d'acquisition était, semble-t-il, quelque peu hasardeux notamment au début de sa trajectoire de lecteur du fait de son manque de connaissance. Enfin, il a approfondi ce goût pour les mangas par la découverte de magazines spécialisés dans leur format papier puis *via* celle de plateformes numériques spécifiquement dédiées aux mangas (e.g. forums de discussion, sites internet).

- « *Et t'as découvert comment ?*
- *Bah au début je lisais des pages du site sur les mangas que je recherchais à l'époque et du coup j'ai traîné un peu sur le site et j'ai vu que le site avait un forum, et sur le forum tous les articles peuvent être commentés, et on voit les membres qui reviennent et tout, on se répond, on sympathise, il y en a surtout un, je crois que c'est le plus beau post que j'avais reçu, son pseudonyme était issu d'un manga que j'adorais, c'était mon préféré à l'époque, et c'était pas beaucoup connu, et du coup ça m'a fait tilter quoi ! »*
- « *Tu achètes des magazines de presse spécialisée sur les mangas ?*
- *Bah d'abord faut savoir que le magazine de presse spécialisée emblématique sur les mangas c'est AnimeLand ! J'en achetais avant mais comme maintenant que je suis, enfin depuis que je suis chez [M.N]¹¹⁷, je lis plus trop, enfin il y en a trop maintenant sur internet, même AnimeLand disent qu'ils ont du mal à continuer mais ils disent qu'ils vont rester sur la presse papier, parce qu'elle offre ses avantages ses exclus et tout, mais bon [...] »*

Ces modalités d'approfondissement de connaissances spécifiques - qui se généralisent chez Max à toutes formes d'arts dont il souhaite acquérir une certaine maîtrise - semble encore ici

¹¹⁷ Notre répondant nous a demandé de ne pas communiquer le nom de la plateforme numérique pour laquelle il travaille régulière comme chroniqueur, ainsi nous avons changé sa dénomination pour respecter cette volonté.

faire écho aux travaux de Maciel et Wallendorf (2017). Ces auteurs relatent en effet trois modalités d'acquisition de connaissances spécifiques – que l'on retrouve également chez Alice bien que sous une forme plus étendue – l'échafaudage communautaire via la mobilisation des forums de discussion, les discours issus des acteurs du marché – chez Max principalement les critiques – et enfin l'autodidactie qui se réalise par des modalités d'acquisition des mangas plus spontanées. Ce n'est que très récemment – « il y a deux ou trois ans » - que Max a commencé à s'ouvrir à d'autres genres de bande dessinée, et semble avoir développé une disposition à l'éclectisme culturel.

Modalités d'ouverture à d'autres goûts : d'un éclectisme culturel intra-genre à un éclectisme culturel étendu

Pour notre répondant, l'ouverture à de nouveaux genres de bande dessinée ne s'est réalisée que très récemment. Cette dernière s'est faite via la découverte d'un manga issu de la bande dessinée japonaise alternative de Jirō Taniguchi. Cet auteur reprend dans ses mangas les codes graphiques issus de la bande dessinée franco-belge, ce qui permet aux œuvres de ce *mangaka*¹¹⁸ d'être très accessibles aux lecteurs de bande dessinée européenne dont les connaissances de ce style graphique sont peu développées. Pour notre répondant, la lecture ce manga qu'il nomme hybride (ou d'auteur) eu étonnamment l'effet inverse. Il lui a permis de s'ouvrir plus facilement à de nouvelles bandes dessinées franco-belges alors que leur découverte avait été réalisée dans son enfance.

- « Tu me parles d'Alan Moore des trucs comme ça, c'est pas des mangas ça !
- Non, c'est des comics ça, il y a deux ou trois ans je me suis vraiment ouvert à tous les horizons parce que, en fait encore une fois pour re-segmenter, enfin segmenter ça veut tout et rien dire, j'ai lu beaucoup de mangas où il y a des bagarres comme tous les adolescents, et après en lisant beaucoup de mangas, tu tombes sur des mangas d'auteurs. Il y a un auteur qui a plus marché en France qu'au Japon parce qu'il emprunte beaucoup les codes de la bédé franco-belge, et quand on tombe sur les auteurs là, bah on se rend compte qu'on peut facilement accéder à d'autres bédés franco-belges, il y a des univers, il y a beaucoup de mangas hybrides en fait, de bédés hybrides. En fait, Jirō Taniguchi bah je pense pas en fait qu'il voulait faire de la bédé commerciale en faisant de la bédé franco-belge, mais c'est vrai que les mangas

¹¹⁸Mangaka est le nom donné au Japon aux auteurs de bandes dessinées.

hybrides peuvent toucher des publics [différents], en France il y a beaucoup d'auteurs français qui se mettent au manga pour vraiment toucher, mais c'est pas tous des réussites. »

Si ce manga a participé à l'ouverture des goûts de notre répondant - ou tout du moins à une curiosité plus accrue à des genres de bande dessinée dont il maîtrise moins les codes - il faut également souligner l'important rôle joué par des cadres socialisateurs marchands (e.g. les bouquinistes) et non-marchands (e.g. les bibliothèques universitaires). Les bouquinistes ont pour Max toujours été l'occasion de pouvoir accéder à de nouvelles séries d'une part, grâce à l'hétérogénéité du référencement qu'ils offrent – tant en termes de genre que de date de parution –et d'autre part, les produits culturels qui s'y trouvent le sont souvent à un prix moins élevé que dans les GSS ou magasins spécialisés, ce qui pour Max semble amoindrir le « risque » financier, mais peut-être surtout culturel lié à la découverte d'un nouvel opus.

Au cours de cette même période, Max entreprit la licence de sciences de gestion de Nancy. Ce faisant, il eut accès à la bibliothèque universitaire du Pôle Lorrain de Gestion, et c'est assez étonnamment à cet endroit que Max prit l'habitude de recourir à l'emprunt de bandes dessinées. Alors que cette BU est principalement dédiée aux sciences de gestion, notre répondant n'y emprunta que des bandes dessinées pendant trois années. La BU de gestion lui a permis d'avoir accès à des œuvres plus variées, allant des bandes dessinées comme *Mauss* de Art Spiegelman, *Le chat du Rabbin* de Sfar ou encore à l'adaptation de *Peter Pan* de Loisel.

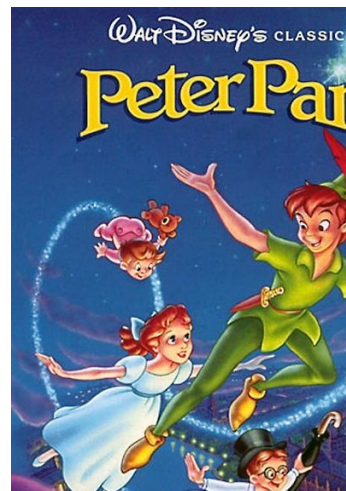
- *« J'emprunte à la bibliothèque aussi, à la BU de l'ISAM, je leur emprunte beaucoup de bédés franco-belges, il y en a que j'ai découvert là, genre *Manu Larcenet* je l'ai découvert là, je rachète rarement mais le dernier je l'ai racheté. C'est vraiment ... Je voulais vraiment l'avoir dans ma collection je crois que c'est l'une de bédés préférées !*
- *Du coup carrément tu empruntes à la BU de gestion ?*
- *Ils en ont plein, pendant longtemps j'ai emprunté que ça !*
- *Tu as lu tout leur stock ?*
- *Non même pas j'ai lu *Black le combat ordinaire*, *Le chat du rabbin*, j'ai découvert plein de types de bande dessinée que je ne connaissais pas, depuis trois ans que j'ai*

commencé à lire, il y avait ça il y avait des trucs moins heureux comme Peter Pan de Loisel. Loisel, j'ai remarqué ça il n'y a pas longtemps soit on adore soit on déteste et moi je le déteste, c'est vraiment horrible ses bédés, c'est bizarre et sur le moment c'est quelque chose de très déplaisant, je sais pas, je trouve cela agressif dans le ton ! »

Ces moments de découverte donnent lieu – comme le décrit notre répondant – à des lectures plus ou moins heureuses comme par exemple l'adaptation de *Peter Pan*. Max avait découvert cette histoire via l'adaptation cinématographique qu'avait réalisée Walt Disney. Ainsi, lors de la lecture de cette bande dessinée que l'on peut associer au genre franco-belge, Max « avai[t] en tête l'univers de Walt Disney » de sorte que l'esthétique donnée par Loisel à cet ouvrage lui paraissait « agressive », « dégueulasse » dans les traits et « déplaisant ». On peut cependant se demander si l'esthétisme de cette œuvre aurait pu être appréciée différemment si l'image enfantine véhiculée par Walt Disney n'avait pas été si profondément ancrée. Notamment, lorsque que l'on s'intéresse aux différents styles graphiques des bandes dessinées que notre répondant déclare apprécier (cf. Planches ci-dessous).



Planche 5. Peter Pan de Loisel (1990)



Affiche 1: Peter Pan de Walt Disney (1953)



Planche 6. *Maus* de Spiegelman (1998)



Planche 7. *Le chat du rabbin* de Sfar (2002)

Ce qui semble bien plus surprenant encore est que les emprunts que Max réalisait à la bibliothèque universitaire étaient très planifiés, contrairement aux achats qu'il réalisait chez les bouquinistes. Il empruntait très précisément quatre bandes dessinées par semaine, soit une pour chaque soir où Max résidait à Nancy. Ceci peut se comprendre de différentes façons. D'une part, les bibliothèques publiques et notamment universitaires posent des contraintes relativement élevées pour les ouvrages empruntés. Cette limite est fixée non seulement en termes de temps mais également en termes de volume. D'autre part, lorsque Max était à Nancy, il n'avait pas accès à sa collection de bande dessinée puisque cette dernière est stockée, encore aujourd'hui, au domicile familial. Ainsi, si les lectures réalisées en semaine étaient scrupuleusement programmées, celles réalisées partout ailleurs l'étaient beaucoup moins. D'ailleurs, cette tendance à agir semble s'être totalement mise en veille depuis que Max a fini ses études.

Si l'éclectisme culturel intra-genre de notre répondant a pu se développer jusqu'à la bande dessinée franco-belge sans grande difficulté, il semble qu'il n'en aille pas de même pour l'extension de ses goûts aux univers proposés par Marvel ou encore DC Comics. La découverte de ces univers a ici encore principalement été médiatisée par les productions cinématographiques notamment celles de Marvel. Cependant, la lecture des *comics* qui s'y rapportent est pour le moins occasionnelle. Les univers proposés semblent nécessiter une acquisition de connaissances spécifiques que notre répondant n'a pas encore réussi totalement. Les trames et univers parallèles sont en effet plus complexes que celles proposées par les séries mangas, de sorte qu'une grande partie des bandes dessinées américaines lues par notre répondant se rapportent à des romans graphiques et à deux principaux comics ayant fait

l'objet de récentes éditions (e.g. *Spider Man* et *Les gardiens de la galaxie*). Pour ces derniers, Max fait confiance à l'éditeur pour lui proposer à la lecture une trame narrative cohérente au moins pour l'édition en question.

- « *Tu disais tout à l'heure que tu étais encore un peu perdu dans le monde des comics ?*
- *Je ne suis pas complètement perdu dans les rayons des comics, mais dans les lectures. En fait les comics c'est assez simple les débuts, quand on sort de l'univers manga en plus, dans l'univers manga il y a un début et une fin, mais dans les comics ce n'est pas possible ça parce que d'une part, tout n'est pas dispo en VF, tout n'est pas dispo en VO et de toute façon Marvel et DC ils se foutent un peu de la suite logique parce que dans une même continuité, ils changent l'histoire des personnages donc il faut accepter de prendre ce qui nous intéresse et puis voilà ! Donc dans les comics je vais faire en sorte, enfin je fais confiance l'éditeur, pour qu'il me raconte ça sous forme d'un arc cohérent du coup, je commence au début d'un arc, mais fatalement je ne prends pas tout, ça fait référence à d'autres histoires [que je ne connais pas] et ça je l'ai accepté. Je ne peux pas tout lire, au bout d'un moment si c'est pas possible, c'est pas possible, clairement là ce n'est pas possible, les comics c'est un joyeux bordel, il faut accepter de le lire comme ça, mais malgré tout j'ai toujours du mal à comprendre le chapitrage, mais bon j'ai compris qu'il y a trois types de rayons dans les comics dans les librairies, t'as Marvel, DC, et tu as les indépendants, mais sachant que tu as les comics d'auteur qui sont dans les bédés d'auteur (rires) »*

Cette ouverture intra-genre n'a donc pas été si simple pour notre répondant et se trouve encore aujourd'hui en cours de construction. Cependant, on peut noter que les sources de découverte de nouveaux goûts se forment en grande partie par l'intermédiaire des mêmes modalités que celles ayant participés à l'approfondissement de ses connaissances des mangas : les discours des acteurs du marché, qu'ils soient publics ou privés, *via* des sociabilités en hors ligne (e.g. conseils d'amis sur ce qu'il faut lire ou non) ou numérique (e.g. forums, Sens critique¹¹⁹) et par autodidactie. Il en va de même pour son ouverture à de nouvelles formes de productions

¹¹⁹ <https://www.senscritique.com> est un site recueillant les critiques (e.g. avis, notes, classement) des internautes concernant des domaines artistiques relativement variés comme le cinéma, la musique, les jeux-vidéo, les BD, etc.

culturelles asiatiques (cinéma chinois, coréen ou encore japonais¹²⁰, musique Jpop¹²¹...) dont l'accès a été en partie favorisé par l'accumulation des connaissances de notre répondant *via* sa passion pour les mangas et pour le cinéma.

Dans ce sens, la prochaine partie du portrait de Max présentera les différentes expressions que peuvent revêtir l'accumulation de capitaux culturels spécifiques et les modalités de leur valorisation dans différents contextes.

Expressions de l'accumulation d'un capital culturel transposable et valorisable dans des contextes plus étendus

Notre répondant a découvert la bande dessinée dès son plus jeune âge, cependant durant de longues années l'approfondissement de ce goût se concentra sur les mangas. Dans cette partie, nous proposons d'entrevoir dans un premier temps comment l'accumulation de capitaux culturels sous sa forme incorporée et relativement spécifique a réussi à se manifester par la constitution de nouvelles dispositions à croire et à agir. Dans un second temps, nous tenterons de comprendre comment les capitaux culturels que Max a acquis dans le cadre scolaire lui ont permis d'acquérir des capitaux sociaux nécessaires à la trajectoire professionnelle qu'il tente de construire. Enfin, nous essayerons de mettre en évidence la façon dont Max réussit – en fonction des contextes de sociabilités professionnelles et/ou amicales – à actualiser ou à mettre en veille une disposition à la légitimité ou à l'illégitimité culturelle socialement située.

L'incorporation du capital culturel : une occasion d'acquisition de nouvelles dispositions

Comme nous l'avons déjà évoqué, Max a eu l'occasion au cours de sa trajectoire d'établir une collection de près de 1500 tomes de bande dessinée dont 1200 mangas, dont près de 80% ont été lus. La manipulation et la lecture de ces volumes a permis à notre répondant d'accumuler des connaissances spécifiques au 9^{ème} Art. Celui-ci a développé progressivement de compétences en termes d'acquisition au sein des unités commerciales spécialisées. Une disposition spontanéiste semble alors se manifester par une impression de réussir à réaliser la sélection de ce qui va « tout de suite nous plaire » et surtout de savoir « naturellement » ou « instinctivement » où « le trouver ».

¹²⁰ Max a depuis notre dernier entretien créé un nouveau wordpress consacré au cinéma asiatique : <https://eigapanorama.wordpress.com/>

¹²¹ Jpop désigne la musique pop japonaise.

Cette facilité éprouvée à sélectionner les opus au sein des magasins plus ou moins spécialisés semble être accompagnée d'une intériorisation des connaissances acquises sur le tas des méthodes de *merchandising* pratiquées dans ces unités commerciales. Ces dernières semblent avoir été renforcées par les apprentissages scolaires que Max a pu suivre. Ces apprentissages apparaissent comme d'autant plus présents que Max mobilise des termes techniques issus de ses propres enseignements de *merchandising* pour qualifier cet environnement commercial. De sorte que ce sentiment de simplicité ressentie en librairie permet à notre répondant d'évoluer « comme à la maison » au sein de ces espaces marchands spécifiques.

Ce ressenti n'est cependant pas éprouvé dans toutes les librairies. En effet, lorsque notre répondant évolue dans des rayons consacrés à la littérature plus classique il se sent « perdu ». Le désajustement ressenti par Max semble être à l'origine d'un manque de capitaux culturels incorporés. La détention d'un certain volume de capital culturel lui apparaît comme nécessaire pour choisir des œuvres susceptibles de lui plaire ou tout simplement l'intéresser.

- *« Et du coup, tu n'as pas confiance [en tes parents] même quand tu leur dis les tomes qu'ils te manquent ? »*
- *« Non, je leur fais pas confiance à eux, je fais confiance au libraire à qui ils vont demander, je veux dire moi il y a quelques années quand je lisais que des mangas, les bédés franco-belges, les bédés américaines j'étais perdu, maintenant je suis toujours un peu perdu mais je le suis encore plus perdu dans les rayons littérature, quand on ne connaît pas c'est hyper dur, surtout que dans les librairies ils ont leur propre classement qui est pas forcément celui de tout le monde. »*

La connaissance quasi-encyclopédique des œuvres et des auteurs de bande dessinée que Max a pu développer au cours de sa trajectoire de lecteur de bande dessinée semble avoir permis de manière quasi conjointe le renforcement d'une disposition esthétique. Pour rappel (cf. portraits précédents), elle est cette « aptitude à percevoir et à déchiffrer les caractéristiques proprement stylistiques et donc inséparables de la compétence proprement artistique : acquise par un apprentissage explicite ou par la simple fréquentation des œuvres ; [...] ; cette maîtrise pratique permet de situer chaque élément d'un univers de représentations artistiques dans une classe définie par rapport à la classe constituée de toutes les représentations artistiques consciemment ou inconsciemment exclues. » (Bourdieu, 1979 p. 54). Cette aptitude lui permet aujourd'hui d'oser discuter la définition de certains genres de bande dessinée

notamment celui communément appelé le roman graphique. Lui, « [il] préfère appeler ça la nouvelle bande dessinée ». Tout se passe comme si l'accumulation de son capital culturel lui permettait de pouvoir discuter la/les définition(s) donnée(s) par des auteurs et théoriciens de la bande dessinée des plus renommés comme Will Eisner (2009) ou encore Scott McCloud (1993).

- « *[Je lis] des comics indépendants.*
- *Des romans graphiques ?*
- *Oui, des romans graphiques mais il faut s'accorder sur la définition déjà ça c'est un peu compliqué, j'ai déjà dû m'engueuler quelques fois sur ça, la définition de Will Eisner, j'ai pas vu le moment où il a écrit ça, mais je pense qu'il a dit ça pour parler de sa bédé à lui, c'est lui qui la définit comme ça, après il y a des gens qui veulent en faire un genre mais ils font ce qu'ils veulent, moi ce que j'ai lu c'est une bédé dense avec une portée artistique c'est pas un genre.*
- *Donc tu ne le reconnais pas comme genre ?*
- *Moi je n'utilise jamais ce mot en fait, vraiment jamais ! »*

Ceci apparaît comme d'autant plus étonnant que malgré cette connaissance des théories qui entourent les recherches en sciences sociales consacrées à la bande dessinée, notre répondant refuse de lire ces livres *in extenso*. Ce refus semble provenir d'une disposition à croire que l'acquisition de connaissances par un apprentissage scolaire impacterait négativement son goût pour la bande dessinée, il a peur « qu'elle ne soit démystifiée ». Cette crainte semble s'être construite dans le cadre scolaire, au sein duquel Max ne parvenait pas à apprécier les ouvrages dont la lecture et l'étude était imposée par l'institution.

- « *Du coup tu as lu l'Art invisible [Max a le premier tome de la trilogie de Scott McCloud] ?*
- *Non, je ne les ai pas lus. Je les connais parce que c'est connu, j'aimerais bien les lire d'ailleurs, surtout que moi j'aime absolument tout ce qui est en rapport avec la bande dessinée, la théoriser j'adore cette idée là aussi, [...] mais j'ai un peu peur qu'en lisant des trucs comme ça, ça démystifie la bande dessinée, je ne veux pas trop courir le risque même si j'aime beaucoup ».*

Parallèlement, Max mobilise d'autres disciplines des sciences sociales pour mieux appréhender et discuter de ses lectures avec des amis. Par exemple, pour justifier l'intérêt qu'il porte aux *comics* et plus généralement aux super-héros, il mobilise des auteurs de sociologie, d'anthropologie ou encore de sciences politiques. Max laisse entrevoir ici dans quelle mesure il réussit à mobiliser des registres de légitimation variés – parfois issus du cadre scolaire - pour justifier sa propre pratique auprès de sociabilités amicales et pour montrer ses capacités d'analyse dans le cadre professionnel.

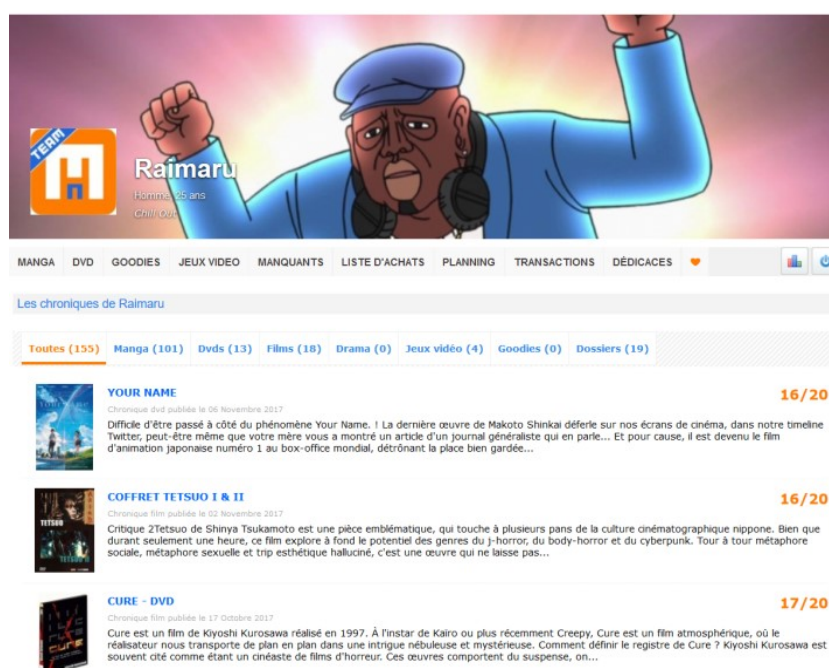
Capital culturel institutionnalisé transposé et construction d'une trajectoire professionnelle

Dans la première partie du portrait de notre répondant nous avons pu décrire les modalités d'acquisition d'une compétence analytique dans le cadre scolaire et sa transformation progressive en une disposition analytique. Cette dernière semble lui permettre de systématiquement associer ses propres pratiques culturelles à une analyse de l'environnement plus large. Elle lui permet d'exprimer de manière plus étendue une certaine forme de réflexivité sur ses propres modes de consommation culturelle, mais également sur les techniques de marketing mise en œuvre par les acteurs du marché de la bande dessinée notamment en termes de méthodes de segmentation, de ciblage ou encore en termes de positionnement des œuvres au sein des unités commerciales et de manière plus générale sur le marché de l'édition.

Ce capital culturel spécifique lié à l'acquisition de connaissances par inculcation des techniques mais également de la recherche en marketing a pris, par définition, la forme d'un capital institutionnalisé (Bourdieu, 1979 b) pour Max en 2015, lors de la validation de son diplôme de Master Marketing et Vente. Ce faisant, il peut aujourd'hui le valoriser sur le marché du travail. Cependant, il est assez étonnant de constater que ce n'est ni pour ses compétences en marketing ni celles en gestion que Max a obtenu l'emploi qu'il occupe encore aujourd'hui à temps partiel, et ce depuis plusieurs années. En effet, Max occupe depuis 2011 un poste de chroniqueur pour une compétence rédactionnelle plus générale acquise elle aussi dans le cadre scolaire. L'accès à ce poste au sein de l'un des sites spécialisés en mangas les plus connus dans l'Hexagone s'est réalisé via une candidature spontanée déposée auprès du rédacteur en chef de ce site.

Depuis, Max a réalisé près de 155 critiques sur des productions culturelles asiatiques toutes formes confondues, dont 101 consacrées spécifiquement à des mangas (cf. Impression écran ci-dessous). Ainsi, Max a-t-il eu l'occasion de valoriser dans le cadre professionnel une compétence acquise dans le cadre scolaire. Ce dernier semble avoir participé à la transformation de cette aptitude rédactionnelle en véritable disposition dissertative, transposable non seulement dans ce contexte –comme le serait une simple compétence - mais s'actualisant également sur le blog que Max a créé en 2013 avec un ami.

Impression écran 9. Chroniques réalisées par Max alias Raimaru.



Nostroblog¹²² est une plateforme numérique de type WordPress au sein de laquelle notre répondant et son ami¹²³ écrivent des articles sur des thématiques similaires à celles que Max réalise pour son employeur actuel, bien que cette plateforme ne soit pas exclusivement dédiée aux productions culturelles asiatiques. En effet, ils y réalisent également des chroniques sur le cinéma, les jeux vidéo ou encore les romans, allant jusqu'à la mise en ligne de scripts de bande dessinée où Max se met en scène en tant que critique¹²⁴.

Si le site pour lequel Max travaille, ainsi que son blog, permettent d'actualiser une même disposition dissertative, les contraintes que Max associe à ces deux modes d'expression sont

¹²² <https://nostroblogs.wordpress.com>

¹²³ Aujourd'hui le groupe de rédacteur de ce blog est bien plus conséquent que lors de sa création.

¹²⁴ <https://nostroblogs.wordpress.com/2013/08/11/nostrocomic-1-etre-critique/>

relativement différentes. En effet, le site Internet pour lequel Max rédige des chroniques lui donne des contraintes sur le contenu qu'il est amené à rédiger et par conséquent, lui pose certaines directives sur les contenus culturels qu'il doit consommer, que ceux-ci portent sur des mangas, films ou encore jeux vidéo. Si cette contrainte est somme toute compréhensible – du fait du lien de subordination liant Max à cette plateforme – elle impacte la façon dont Max est amené à apprécier et consommer les œuvres en question. Par exemple, cela fait près de quatre ans que cette plateforme a demandé à notre répondant de réaliser un dossier spécial sur le manga *Ghost In The Shell : Stand Alone Complex Vol.2*. Cependant, bien que Max le possède, il n'arrive pas à « se mettre dedans » pour le lire et par extension en rédiger la chronique. De sorte que, notre répondant sait que cette chronique sera finalement réalisée par l'un de ses collègues.

Les contraintes liées à la réalisation de son blog sont quant à elles différentes. Si les contenus qu'il y publie sont de fait totalement libres, Max est soumis à une contrainte temporelle assez forte qui limite le nombre de publications qu'il aimerait réaliser. Cette contrainte temporelle est due d'une part, à ses études universitaires qu'il réalise en alternance au moment du premier entretien et d'autre part, à l'emploi que Max occupe comme chroniqueur. En effet, si le site M.N. est amené à lui laisser une large plage temporelle pour réaliser ses chroniques, Max tient à y poster relativement régulièrement du contenu pour pouvoir le valoriser non seulement auprès du rédacteur en chef du site mais également auprès d'éventuels futurs employeurs.

Cette préoccupation professionnelle semble s'être accrue à partir du moment où notre répondant a commencé à envisager une carrière dans le secteur de la bande dessinée. Cette possibilité s'est plus particulièrement précisée lorsque Max a pu – grâce à son poste sur le site de critiques de mangas – obtenir une carte de presse lors de la Japan Expo de 2013. L'obtention de cette carte professionnelle, et la participation à cet événement très renommé de la culture populaire asiatique en France, ont été l'occasion pour Max d'une part, de rencontrer ses collègues chroniqueurs en face-à-face et ainsi de renforcer le capital social que la plateforme numérique lui avait permis de constituer et d'autre part, l'a amené à rencontrer des *mangaka* de renoms lors de conférences de presse puis d'interviews.

- « Donc tu as été à la Japan Expo ? »

- *Oui, oui, deux fois en 2012 et en 2013. En 2012 en simple visiteur, mais j'ai quand même la conférence de presse d'Urasawa, car comme j'étais déjà dans l'équipe de M.N. ils m'ont offert un petit ticket. Et en 2013, j'écrivais avec un autre membre de l'équipe et j'ai interviewé quelques personnes notamment le réalisateur Tim Burton.*
- *Waouh quand même !*
- *Ouais, ouais.*
- *Et comment tu as l'occasion d'accéder à ce genre de personnes ?*
- *Parce que je fais partie de l'équipe, ils nous font faire un certain nombre de choses, on n'accède pas tout de suite aux grands auteurs, mais apparemment j'ai une certaine facilité, même si je ne suis pas quelqu'un de très sûr de moi tu vois, peut-être que dans ce domaine-là je me sens à l'aise, du coup ils ont remarqué très vite que j'y arrivais bien et apparemment je peux interviewer. En 2013, j'ai failli faire Tetsuo Hara, mais il a annulé toutes ses conférences de presse, il ne s'est pas laissé interroger par moi c'est quand même le dessinateur de Ken le survivant ! »*

Les apprentissages scolaires plus ou moins spécifiques réalisés par Max, alliés aux apprentissages sur le tas du secteur de la bande dessinée, semblent avoir permis à notre répondant d'acquérir des capitaux culturels valorisables dans le monde professionnel. Ce cadre a lui-même participé au renforcement de certaines aptitudes (e.g. dissertative), les transformant progressivement en dispositions à agir plus étendue. Parallèlement, l'accès à cet univers professionnel spécifique lui a permis d'acquérir de nouvelles formes de capitaux notamment sociaux que Max a réussi à renforcer suite à des rencontres hors-ligne. Il pourra peut-être un jour mobiliser cette forme de capital pour poursuivre la trajectoire professionnelle qu'il a commencé à construire.

Les états du capital culturel incorporé et institutionnalisé ne sont cependant pas les seules formes de capitaux dont l'accumulation permet l'actualisation ou le renforcement de certaines dispositions. Le capital culturel objectivé semble lui aussi participer à l'actualisation ou à la mise en veille de certaines dispositions en fonction des contextes dans lesquels il est amené à être mobilisé.

Accumulation d'un capital culturel et variétés des méthodes d'objectivation :

Le capital culturel objectivé spécifique à la bande dessinée que notre répondant a accumulé au cours de ces dernières années peut être sans nul doute qualifié de conséquent tant dans sa version papier que dans sa version numérique. L'importance des ouvrages détenus n'est cependant pas à considérer uniquement comme des opportunités de lecture plus nombreuses. Leur grand nombre semble entraîner pour notre répondant des problèmes en lien avec la gestion de cette forme de capital, sous format papier ou numérique. Nous verrons dans quelle mesure Max réussit en partie à gérer ces importantes collections à l'aide d'outils de référencement numérique et de leurs usages plus étendus. Dans une dernière partie, nous tenterons de mettre en évidence la façon dont notre répondant gère le statut culturel parfois problématique de la bande dessinée via la gestion de la visibilité des contenus culturels qu'il met en ligne.

Les contraintes liées au stockage des capitaux culturels objectivés

Le capital culturel objectivé spécifiquement lié à la bande dessinée de notre répondant compte près de 1500 tomes dans leur format papier et peut-être bien plus dans leur format numérique. Cet important capital entraîne, quelque soit le format considéré, des contraintes liées aux modalités pratiques de leur stockage, de flux (e.g. achat, revente, etc.) mais également des tomes qui sont effectivement lus.

Ces œuvres en format papier sont encore stockées aujourd'hui au domicile parental. Il qualifie d'ailleurs sa chambre d'enfant « d'entrepôt ». Cette appellation est utilisée par notre répondant afin de souligner le caractère transitoire de cette pratique. En effet, ses bandes dessinées sont destinées à plus ou moins long terme à intégrer son domicile. Contrairement à certains de nos autres répondants (e.g. Jean ; L. ou encore E.), Max compte bien récupérer ses collections afin de pouvoir d'une part, continuer à les enrichir et d'autre part, en assurer un meilleur système de rangement.

Mais si ses bandes dessinées n'ont pas encore réintégrées son domicile, c'est que ce dernier est encore amené à changer. Max considère en effet qu'il est inutile de risquer de dégrader ses collections par des transports superflus. L'intégrité physique – tant extérieure (e.g. la couverture et la reliure) qu'intérieure (e.g. les pages des livres) – des tomes que Max possède est une dimension importante de la valeur que notre répondant confère à sa collection. Cette valeur est non seulement économique (e.g. éviter de déprécier le prix de revente éventuelle de

ses opus) mais également esthétique et par extension sociale (e.g. pouvoir montrer sa bibliothèque, le caractère soigné de celle-ci, etc.).

Ce soin tout particulier que Max a des œuvres semble être en lien avec une disposition hyper-correctrice qui se retrouve à chaque étape des itinéraires de consommation de notre répondant. En effet, quels que soit les modes d'acquisition de ces bandes dessinées imprimées – c'est-à-dire qu'ils soient réalisés en GSS, chez un bouquiniste ou encore en ligne sur Amazon – il prend garde à ce que les opus achetés ne soient pas physiquement dégradés. En ce qui concerne les moments de leur lecture, il prend bien soin de ne pas abîmer les reliures des livres. Notre répondant va jusqu'à choisir les éditions de ses bandes dessinées en fonction du format qui est proposé. En d'autres termes, il évite de faire l'acquisition de séries qui seraient volontairement compilées pour réaliser des gains de coût de production par les éditeurs comme les collections *Monster* de Marvel. Pour notre répondant, ces collections – du fait de l'important volume de planches compilées – se dégradent bien plus rapidement que des formats plus classiques lors de la lecture.

L'accumulation de cette forme de capital culturel et les dispositions qui y sont associées (e.g. hyper-correctrice ; à la collection, ou encore à l'esthétisme) sont soumises à d'autres sources de tension, notamment celle de l'espace de stockage à disposition dans « l'entrepôt » de Max. En effet, cette espace bien qu'important demeure limité. Ce faisant, chaque nouvelle acquisition fait aujourd'hui l'objet d'un arbitrage entre place disponible, coût, lecture potentiellement effective voire nécessaire revente d'anciennes séries. Ce « choix » pourrait être entrevu comme un désajustement entre une disposition à la collection – qui pousse notre répondant à enrichir toujours plus son capital culturel objectif de bandes dessinées – et un contexte de stockage des œuvres acquises qui ne semble plus adapté pour assurer l'actualisation conjointe des dispositions esthétique et hyper-correctrice que notre répondant a développé. Afin de résoudre ne serait-ce qu'en partie ce désajustement, notre répondant envisage désormais de recourir à la revente de certaines séries, cependant cette pratique se révèle encore aujourd'hui problématique.

- « Et du coup si tu n'as plus de place tu fais comment ?
- Pour l'instant je me débrouille pour trouver de la place, pour l'instant je suis en train de transformer ma chambre en entrepôt en fait.
- Comme un garde-meuble ?

- *Au bout d'un moment je pense que je vais commencer à liquider les séries qui ne m'intéressent plus, je les donne ou je les vends, il n'y a pas forcément grand intérêt à tout garder, mais j'en revends peu parce qu'ils font partie de la collection. Il y a vraiment des trucs très nuls dont je pourrais me séparer, mais il y en a d'autres mêmes si je ne les lis plus, je les garde quand même, d'ailleurs je ne suis pas vraiment relecteur moi, une fois lu je les relis rarement. Oui, je connais déjà l'histoire, j'ai déjà relu plusieurs fois [quelques BD], mais je ne trouve pas le même plaisir... Après peut-être que dans 20 ans, j'aurai oublié les histoires et que je retrouverai le même plaisir, mais enfin de compte, j'achète parce que je suis collectionneur mais je ne les relis pas, par contre je ne les lis jamais zéro fois, je ne vais pas les acheter juste pour les acheter, sauf si j'ai eu la malchance d'acheter un truc d'avance et qu'il y a des trous ».*

Cette problématique de l'espace de stockage disponible se retrouve également pour le format numérique des œuvres que notre répondant détient. En effet, Max déclare avoir récupéré une importante quantité de bandes dessinées numérisées grâce à l'un de ses amis. Max déclare que tout ce qu'il a récupéré, « [il] n'arrivera pas à le lire en toute une vie, c'est assez clair ». On retrouve ici un problème en lien à la gestion des flux d'acquisition des contenus culturels semblable à ceux exposés dans des travaux sur le téléchargement illégal (e.g. Nau *et al.* 2011 ; Hamon *et al.*, 2012 ; etc.). Cependant, malgré cet écart entre données numériques possédées et effectivement consommées, Max tient à les conserver.

Ceci apparaît comme d'autant plus étonnant qu'il déclare qu'une part importante de ces bandes dessinées numériques ne correspondent pas à ses propres goûts, tant en termes de genre que de support. Ceci peut être compris de deux façons. D'une part, le stockage sur support numérique peut être vu comme un contexte qui permet l'actualisation d'une disposition à la collection, qui pousse ici encore notre répondant à accumuler un plus grand nombre d'œuvres. D'autre part, ce système de stockage semble permettre l'actualisation d'une inclination à agir spécifique à un contexte de consommation nomade (e.g. bus, train). En effet, Max a pour habitude de lire dans les transports en commun, le plus régulièrement sur support numérique. Ce mode de consommation particulier lui permet d'une part, de ne pas abîmer ses livres papier – comme déjà évoqué – et d'autre part, cette pratique lui permet de construire un contexte qu'il considère comme plus propice à la lecture. En effet, l'ordinateur permet à Max

d'associer pratique de la lecture et écoute de musique dans un lieu public relativement bruyant.

Ceci n'est pas sans rappeler l'étape de nidification du processus d'appropriation définie par Carù et Cova (2003). En d'autres termes, les actions mises en place par les individus pour avoir le contrôle de l'environnement physique qui les entoure au moment de la lecture. Cependant, cette étape n'est pas systématiquement nécessaire à d'autres contextes de la pratique de lecture (e.g. lecture en public, chez ses parents, lors de repas...). Au contraire, l'association de la musique est souvent entrevue comme problématique, car elle est susceptible d'imposer un rythme de lecture qui ne « matche¹²⁵ pas » avec la trame narrative proposée par l'auteur qui empêcherait dans ce cas le transport narratif.

- *« Tu lis quand tu es tranquille ?*
- *Oui, oui tranquille en fait je peux lire même quand mes parents parlent ou regardent la télé.*
- *Tu ne peux pas lire comme ça ?*
- *Si, si, justement je suis interrompu des fois parce qu'on discute aussi.*
- *Donc cela ne te dérange pas tant que ça ?*
- *Non même quand j'étais plus jeune, j'aimais bien écouter de la musique en même temps, notamment des bandes originales mais en fin de compte c'est tellement compliqué de trouver de la musique qui soit adaptée, c'est un peu compliqué j'ai laissé tomber*
- *Tu as laissé tomber ?*
- *Je me suis déshabitué, c'est ça, cela signifie que quand j'étais tout seul, cela date peut-être quand j'ai commencé à faire mes études, j'étais plus chez mes parents, je n'avais ma chaîne hi-fi, j'ai dû me déshabituer, mais un moment oui j'aimais bien prendre mangas d'heroic fantasy, et je m'étais de la musique qui faisait heroic fantasy [...] mais l'avantage des bédés, c'est que c'est au rythme des lecteurs, c'est que l'on peut lire au rythme que l'on veut, on peut la lire vite, on peut s'arrêter sur les images sur le texte je pense que c'est le grand atout des bédés contrairement au format vidéo*

¹²⁵ Matcher : verbe issu d'un anglicisme (*to match*) signifiant soit l'idée de compétition soit au contraire l'idée d'harmonie entre deux éléments. Pour une définition plus précise, le lecteur peut consulter la page consacrée à ce terme par l'Académie Française : <http://www.academie-francaise.fr/matcher>

c'est vraiment l'atout de la lecture, même si c'est de la lecture dessinée c'est pas tout à fait pareil en termes de représentation, là la représentation on l'a déjà, du coup on peut se focaliser sur ce qui a été fait sur le dessin ou sur l'histoire pour lire au rythme que l'on veut. Le dernier tome de Steinbeck, c'est un manga normal, il y a l'image du texte etc. et dans la dernière partie ça va très vite, il n'y a plus de texte, du coup on accélère à la fin, c'est vraiment une histoire intéressante, ça c'est le grand avantage de la bédé et si on insère de la musique par derrière, ça casse un peu cela parce que la musique, elle a un temps limité et si on lit le chapitre et que la musique finit avant ou après cela casse un peu le rythme. »

L'outil numérique n'intervient pas uniquement dans le cadre de la pratique de la lecture de bande dessinée. Il est plus largement mobilisé pour assurer le suivi de la collection de notre répondant. En effet, Max utilise très régulièrement ce médium pour tenir à jour une liste très précise des tomes qu'il a en sa possession (cf. impression écran 10 ci-dessous). Cette liste est réalisée par l'intermédiaire d'un site internet communautaire destiné aux collectionneurs de bandes dessinées¹²⁶. Max y recense de manière rigoureuse non seulement les tomes qu'il détient mais y réalise également une liste des tomes qu'il souhaite acquérir pour compléter sa collection.

Impression écran 10. Collection de Max alias Raismith sur www.bdovore.com



¹²⁶ www.bdovore.com

Cette base de données en ligne lui permet non seulement de pouvoir déterminer précisément l'état d'avancement de ses collections pour se les procurer, mais elle est également mobilisée pour guider ses parents au moment où ceux-ci souhaitent lui offrir un cadeau pour son anniversaire ou pour Noël. Pour cela, Max exporte sa liste de souhaits sur un fichier Excel, l'imprime et leur fournit l'ensemble des références nécessaires pour qu'ils puissent choisir sans se tromper le/les tome(s) qu'il désire afin de commencer de nouvelles séries ou compléter des séries en cours de constitution. Max préfère procéder ainsi car, selon lui, ses parents ne détiennent assez de connaissances ni sur ses goûts en matière de bande dessinée, ni sur l'état réel de sa collection actuelle, ni de façon plus générale de connaissance en bande dessinée pour pouvoir se repérer sans se tromper dans cet univers qu'il considère complexe et vaste.

- *« Ça marche comment du coup ce site-là, parce que tu m'as dit que t'as des fiches mais... »*
- *Bah en fait t'as une base de données avec toutes les fiches et une fois que tu t'inscris tu deviens membre, et on te crée un compte comme un extranet en fait, et du coup t'as une barre de recherche tu cliques sur les séries et les tomes que tu veux et ça s'ajoute dans ta collection et après tu peux aller dans l'onglet ta collection et tu vois ta collection mais après quand t'as plus de 1000 bédés du coup ça peut plus tout t'afficher sur une page.*
- *Et du coup t'as la possibilité d'exporter ce genre de fichier ou ?*
- *Oui, on peut exporter de plusieurs manières en fichier Excel, en fichier PDF, moi quand je fais une liste de cadeaux d'anniversaire à mes parents, au début quand je ne leur faisais pas confiance j'achetais moi-même mes cadeaux, mais au bout d'un moment ça te fait pas de surprise quoi et là je me dis au moins je vais leur faire une liste, je suis sûr que je ne les ai pas, je suis sûr que ça va me plaire et il y a un minimum de suspense et en fait chaque année je leur faisais une fiche dégueulasse sur Word alors qu'en fait je pouvais me simplifier la tâche en faisant un simple export d'une liste d'achat et sachant que l'avantage c'est que je peux même leur mettre les tomes qui me manquent de séries que j'ai déjà, c'est un peu subtil mais ça ouvre d'autres possibilités de ce que je faisais avant pour être sûr qu'ils ne prennent pas ce que j'avais déjà je notais toutes les séries dont j'avais les tomes. »*

Ce gestionnaire de collection lui permet donc en grande partie d'actualiser une disposition à croire et à agir utilitariste via la mobilisation des dispositifs numériques. Cependant, il est étonnant de constater que ce dispositif technique permette à Max d'actualiser deux autres des dispositions qu'il a constituées au cours de sa trajectoire : la disposition à la collection et la disposition esthétique. La disposition à la collection semble se transposer également dans ce contexte car Max n'hésite pas à compléter les données du site par exemple lorsque la couverture du tome qu'il possède n'est pas disponible dans la base de données existante et cela même si cela a demandé un apprentissage conséquent sur la façon de pouvoir effectuer soi-même les corrections de ces fiches. Par ailleurs que ce soit directement via cette base de données ou sur les fichiers Excel dont elle permet extraction, notre répondant « aime regarder sa collection », ce qui semble faire écho à la dimension esthétique qu'il attribue également à la dimension matérielle de sa collection.

- *« De temps en temps je rajoute des fiches pour les rajouter à ma collection, mais j'en ai rajouté quoi deux ?¹²⁷ Il me manque au moins deux cent entrées, c'est un peu ça le problème aussi, j'aimerais que mon gestionnaire soit complet et si je devais rentrer tout ce qui me manque, et que je le rentre dans le gestionnaire et avec peu de chance ça, ça ne correspond pas et il faudrait que je recommence. Ça m'est arrivé avec un truc où j'avais juste une couverture variante et, en fait dans les comics ils font souvent ça, c'est le même truc sauf qu'il y a des couvertures variantes notamment aux États-Unis, du coup j'ai essayé d'expliquer que je voulais la seule variante qu'ils avaient pas dans leur base de données et quand je faisais une création de nouvelle fiche à chaque fois ils me la refusaient et je ne comprenais pas... En fait, il fallait pas faire une création de fiche mais une correction de fiche et ça ils ont beau avoir un bon didacticiel c'est quand même un peu, enfin il faut se la taper la fiche de lecture et t'as pas forcément envie de le faire et bon après une fois que t'as compris le truc ça va plus vite c'est acquis, mais maintenant qu'on y pense toute ces activités là ça prend du temps, ça prend du temps, mais bon j'aime bien admirer ma collection même en fichier Excel. »*

Cette base de données permet donc à notre répondant de pouvoir objectiver son capital BD non seulement sous sa forme papier mais également numérique. Ceci lui assure un meilleur suivi de sa collection mais lui permet également de pouvoir « l'admirer » sous un autre

¹²⁷ Pour être précis, et après vérification de notre part sur le site, notre répondant a rajouté six nouvelles fiches à cette base de données collaborative et trois propositions de correction.

format. Ces différentes modes d'objectivation lui permettent en outre de pouvoir donner une certaine visibilité de sa collection au sein de contextes où notre répondant sait qu'elle pourrait assurer sa légitimité. C'est ce que nous proposons de décrire dans la prochaine partie de son portrait.

Actualisation d'une disposition à la légitimité culturelle socialement située

La base de données sur laquelle notre répondant répertorie chacune des bandes dessinées dont il fait l'acquisition fait l'objet d'une attention particulière quant à sa visibilité et la possibilité de reconnaître son identité hors-ligne sur internet. En effet, Max tient tout particulièrement à soigner ce qu'il émet comme contenu sur le net. Cette attention lui est particulièrement importante car, malgré le fait qu'il apprécie tout particulièrement tout ce qui a trait à la culture « geek », il ne souhaite pas que cela soit le seul aspect de son caractère qui soit reflété et reconnu en ligne mais également hors-ligne. Ainsi, Max choisit-il des pseudonymes lui permettant de protéger – du moins en partie – son identité.

En effet, au cours de la lecture de son portrait, on aura remarqué que pour chacun de ses modes d'expression numérique, notre répondant a mobilisé des pseudonymes différents, il est tour à tour dénommé Raimaru sur M.N. – le site pour lequel il réalise des chroniques – Raismith sur www.bdovore.com, Instagram et Nostroblog, *****tsu Di*** Maxou¹²⁸ sur la plateforme Facebook ou encore Kung-Fu Disciple Rai' sur Twitter. D'ailleurs lors de nos entretiens, Max a explicitement demandé que certaines informations qu'il considère sensibles soient si ce n'est totalement supprimées au moins anonymisées.

Cette façon de gérer les contenus qu'il publie semble être en lien avec une certaine disposition à croire que les goûts qu'il a pu développer au cours de sa trajectoire ne sont pas, selon les contextes sociaux dans lesquels ils sont exprimés, totalement légitimes. Cette idée se transpose comme une disposition à agir lorsque Max se trouve sur le net. Non seulement il masque son identité sur les différentes plateformes qu'il mobilise, mais il catégorise le public susceptible d'y avoir accès. Par exemple, sur la plateforme Facebook, Max a établi deux catégories de lecteurs potentiels : ses connaissances qui ont accès à une partie relativement limitée des contenus qu'il publie sur son profil et les « geeks » qui n'ont aucune limite d'accès. Notre répondant déclare avoir développé cette catégorisation de ses lecteurs pour ne

¹²⁸ Nous nous interdisons de mettre son pseudonyme en entier car Max tient à rester anonyme dans la vie réelle et son profil Facebook permet de l'identifier sans aucun doute possible.

pas « gonfle[r] » certaines personnes. D'ailleurs, avant la réalisation de notre premier entretien, Max m'avait également limité à la catégorie « connaissance ». Ce n'est qu'après celui-ci qu'il m'a ouvert non seulement un accès illimité en m'incluant dans la catégorie « geek », mais m'a également transmis l'ensemble des plateformes numériques sur lesquelles il est amené à s'exprimer.

- *« J'ai vu justement des publications sur Facebook c'était en lien avec ça [son blog] ? »*
- *Oui, oui, il y a de ça, mais après je filtre avec mes amis Facebook, parce que je sens que j'en gonfle certains... Ça, ça m'a pris un temps d'adaptation, de filtrer des gens sur Facebook en fonction de ce que je mets, j'ai fait une catégorie geek où je mets des personnes qui sont intéressées par le blog.*
- *Carrément une catégorie geek ?*
- *Je ne sais pas ce que c'est des geeks, mais, mais je me comprends dans l'idée*
- *Tu es peut-être le seul à comprendre (rire)*
- *Disons que comme je parle principalement de bédés et de mangas... Il y a quelques années, ce n'est pas parce que je lisais des mangas à fond que j'en parlais tout le temps, je ne suis pas un geek. Pour moi [un geek] c'est quelqu'un qui aime une forme d'art, ici le neuvième art notamment, je pensais qu'à l'intérieur de la bande dessinée il y avait toutes les nuances d'art possible ou quasiment, il y en a beaucoup en fait, mais apparemment ce n'est pas le cas pour tout le monde...*
- *Donc maintenant ?*
- *Maintenant je fais attention à ce que je dis. Oui, carrément sinon je perds du monde, je n'ai pas envie que tout le monde voit la catégorie.*
- *C'est drôle de restreindre quelque chose en public qui normalement ne le devrait pas...*
- *Enfin, on ne peut pas intéresser tout le monde, c'est pour ça. »*

Cette disposition à agir peut se comprendre comme une disposition à la légitimité culturelle socialement située. En d'autres termes, une disposition à croire (et à agir) que la bande dessinée, les mangas, les films de genre sont des biens culturels qui ne peuvent jouir de la même valeur symbolique en fonction des contextes dans lesquels ils s'insèrent. En effet, si l'important capital BD (incorporé et objectivé) peut être valorisé sous la forme d'un capital

symbolique dans le cadre professionnel que Max vise – et auprès de certaines de ses sociabilités amicales ou familiales – il n’en va pas de même à l’échelle de l’ensemble de ses connaissances en ligne ou hors-ligne. Ce capital y serait, au contraire, vu comme un goût ou une passion socialement et culturellement illégitime, au point où notre répondant a peur de « perdre du monde » s’il donnait un accès libre à l’ensemble du contenu qu’il publie. En d’autres termes, Max a peur de perdre une partie du capital social qu’il a pu construire en dehors de son goût pour la pop culture. Pour éviter cela, il préfère montrer une facette plus éclectique de ses goûts et de ses pratiques culturelles.

Ce constat pourrait nous permettre de discuter la définition de la légitimité culturelle au sens de Bourdieu (1979), car si cette dernière peut être vue comme une lutte à l’échelle des classes, où le goût est défini comme « produit de conditionnements associés à une classe particulière de conditions d’existence, [qui] unit tous ceux qui sont le produit de conditions d’existence semblables mais [qui les distinguent] de tous les autres [...] sur ce qu’ils ont de plus essentiel » (p.57), il semble s’exprimer à l’échelle individuelle n’ont pas en fonction de l’appartenance à une certaine classe sociale, mais à des contextes qui rendent possible ou non son actualisation. En d’autres termes, cette disposition est tantôt ajustée au contexte dans lequel elle s’insère, tantôt non. Les outils numériques permettent à Max de pouvoir mieux gérer l’ambivalence de légitimité de ses pratiques culturelles en fonction des interactions sociales qu’il souhaite entretenir.

Conclusion

En conclusion, le portrait de Max nous permet de montrer comment un goût se construit et se développe *via* des modalités d’apprentissage variées, qu’elles soient réalisées sur le tas par un échafaudage communautaire en ligne et hors-ligne, par autodidactie ou encore *via* l’intériorisation des discours des acteurs du marché (Maciel et Wallendorf, 2017). Il nous permet en outre de mieux appréhender les modalités de transformation d’une compétence acquise par un apprentissage scolaire en véritable disposition à agir (e.g. analytique ; dissertative) et ses modalités d’actualisation en contexte. Plus largement, elle nous permet de poser le caractère spécialisé de certains modes de consommation culturelle comme l’expression possible d’une disposition à l’exclusivisme culturel – étendu ou non – et ses modalités de transformation en une disposition à l’éclectisme.

L'analyse des entretiens de Max met également en évidence l'existence possible de tensions entre des dispositions qui se retrouvent en concurrence en fonction des contextes qui permettraient leur actualisation. Pour notre répondant par exemple, on a pu mettre en évidence des désajustements entre sa disposition à la collection, à l'esthétisme et à l'hyper-correction dans un contexte physique de stockage des œuvres qui rend de plus en plus difficile leur actualisation conjointe.

Par ailleurs, son portrait nous permet de mieux appréhender la façon dont les capitaux culturels au sens de Bourdieu (1979) - qu'ils soient incorporés, objectivés ou institutionnalisés - peuvent participer à la constitution et/ou renforcement et/ou la mise en veille de dispositions en fonction des contextes dans lesquels ils s'insèrent. En d'autres termes, ce portrait semble permettre de mieux comprendre comment ils peuvent être valorisés ou non en fonction des sociabilités professionnelles, amicales et familiales à l'aide de dispositifs mis à disposition par les plateformes numériques.

Ceci nous permet plus largement d'entrevoir l'existence possible d'une forme de disposition à la légitimité culturelle qui ne soit pas uniquement celle constituée à l'échelle des classes mais à l'échelle individuelle, dont l'actualisation ou la mise en veille est dépendante des contextes dans lesquels elle serait susceptible d'apparaître.

Conclusion du chapitre VI.

En conclusion, les portraits d'Alice, de Jean et Max nous permettent de rendre compte de l'importance du rôle des TIC dans la constitution, le renforcement ou la mise en veille de dispositions parfois peu présentes hors-ligne. Plus généralement, ces portraits permettent d'entrevoir les médias et plus particulièrement les TIC comme des cadres socialisateurs participant à la construction ou à la modification de modes de consommation préexistants ou non. Ces portraits permettent par ailleurs d'entrevoir internet et les plateformes numériques également comme des contextes parfois plus propices à l'actualisation de certaines dispositions (*e.g.* disposition à l'expression de soi, à l'activité publique...).

Ce chapitre permet - de façon plus étonnante - de mettre en évidence l'importance de la prise en compte non seulement des dispositions, des contextes de leur construction et ceux de leur actualisation ; mais également celle de la structure des capitaux possédés - économiques, sociaux, culturels et symboliques – par les répondants pour mieux rendre compte des évolutions de leurs trajectoires individuelles. En d'autres termes, les capitaux semblent jouer un rôle dans le développement ou la construction de certaines dispositions à croire ou à agir. Ceci apparaît comme d'autant plus étonnant que Lahire (2005, 2013) omet - la plupart du temps - de rendre compte du rôle de ces différentes formes de capitaux dans ses propres analyses.

L'analyse des différents entretiens réalisés avec nos répondants semble décrire par exemple comment la modification de la structure des capitaux possédés par la famille de Jean - lors du divorce de ses parents - a permis à notre répondant de découvrir et développer des appétences (*e.g.* jeux sur console et sur PC, goût pour l'informatique) qui n'auraient peut-être pas eu la même trajectoire en l'absence de capitaux économiques permettant leur accès si précoce. Par ailleurs, le développement de la disposition à croire la bande dessinée comme un objet culturel légitime par Alice semble avoir été facilité par le fort capital culturel objectivé de ce genre littéraire présent dans le domicile de ses parents.

En ce qui concerne Max, on peut également noter l'inverse, c'est-à-dire le rôle des dispositions dans le développement de certaines formes de capitaux. Par exemple, la coexistence des dispositions à l'apprentissage scolaire et sur le tas semble avoir permis à notre répondant d'acquérir plus facilement les capitaux symboliques nécessaires à son entrée dans le monde professionnel auquel il aspire.

La conclusion de cette troisième partie prendra la forme d'une discussion plus précise des différents points développés dans les six portraits précédemment exposés, par rapport à la littérature présentée dans la première partie de ce travail de recherche doctorale.

La conclusion de cette troisième partie prendra la forme d'une discussion plus précise des différents points développés dans les six portraits précédemment exposés, par rapport à la littérature présentée dans la première partie de ce travail de recherche doctorale.

Chapitre VII. Discussion : Des modes de consommation culturelle pluriels en situations et en trajectoires.

Les résultats de cette recherche permettent finalement de discuter tant des perspectives qui portent leur attention aux modalités de constitution ou d'évolution des modes de consommation que des perspectives issues du marketing culturel - notamment expérientiel - qui appréhendent les pratiques culturelles telle qu'elles sont vécues en situation. En effet, ils permettent de relire les pratiques culturelles plurielles observées tant en trajectoire qu'au sein des multiples situations où ces modes de consommation sont susceptibles de prendre place.

Section 1. Pratiques culturelles plurielles et trajectoires.

Les portraits sociologiques montrent des trajectoires de lecteurs de bandes dessinées diversifiées. Cette diversité se retrouve tant à l'échelle intra-individuelle qu'interindividuelle. Elle concerne les goûts, les représentations et les pratiques de consommation observées ainsi que les cadres qui participent à la constitution de cette pluralité. Dans cette section, nous discuterons de l'importance des cadres de la socialisation pour comprendre cette diversité.

Sous-section 1.1. Rendre compte de la variété des agents de la socialisation.

Si la variété des modes de consommation culturelle est au cœur des six portraits que nous avons présentés, elle est loin de correspondre aux lectures postmodernes de la consommation. En effet, la variété décrite ici ne peut se résumer à l'image du consommateur fragmenté qui tente d'échapper à l'unicité du moi (*e.g.* Firat, 1991 ; Venkatesh, 1989), ni à celle qui suppose un affaiblissement de la socialisation familiale et/ou scolaire dans la constitution des modes de consommation culturelle (*e.g.* Galland, 2003). La variété observée apparaît plutôt comme le résultat d'une modification plus générale de la socialisation du consommateur culturel.

En effet, et contrairement à certains présupposés postmodernes (*e.g.* Galland, 2003), les cadres de la socialisation familiale et scolaire sont souvent les premiers cadres socialisateurs cités par nos répondants, notamment en ce qui concerne les premiers contacts avec la bande dessinée. Ainsi, avoir des parents lecteurs de bandes dessinées ou favorisant la pratique de la lecture *via* la mobilisation de ce médium semble susceptible de favoriser le développement d'un goût pour ce genre littéraire (*e.g.* le portrait d'Alice, de Laurent ou de Jean). Il en va de même pour le cadre socialisateur scolaire qui peut - par l'intermédiaire des agents qui s'y trouvent (*e.g.* enseignants, bibliothécaires, etc.) - favoriser l'émergence d'un goût (ou d'un dégoût) pour ce médium, de pratiques et/ou de représentations.

Plus particulièrement, ces deux instances peuvent participer à l'intériorisation d'une certaine appétence, de pratiques ou de représentations pour la bande dessinée par :

- Assimilation, par exemple par la simple mise à disposition de bandes dessinées au sein de la BCD, du CDI et/ou de la BU dans le cadre scolaire (*e.g.* le portrait de Stéphane) ou au sein du domicile familiale (*e.g.* le portrait de Jean ou le portrait d'Alice). Ceci fait écho à l'effet d'Arrow décrit par Bourdieu (1979b).
- Inculcation (*Ibid.*), par l'intermédiaire d'enseignants qui mobilisent ce médium pour enseigner l'histoire et/ou le latin (*e.g.* le portrait d'Alice) ou des parents qui favorisent la lecture de ce médium au moment de l'apprentissage de la lecture (*e.g.* le portrait de Laurent).

Par ailleurs, l'ensemble des portraits et des quinze entretiens que nous avons réalisés semble confirmer l'intérêt de rendre compte des cadres de la socialisation de manière étendue. Cette extension concerne les sociabilités, l'évolution dans le temps de ces interactions sociales et la variété des cadres socialisateurs. Il s'agit par exemple de bien intégrer à l'analyse la variété des agents de la socialisation familiale qui sont susceptibles de participer à l'intériorisation des manières de faire, d'agir, de penser ou d'apprécier les choses d'une certaine façon. Ces agents comprennent non seulement le rôle des parents sur les enfants et/ou celui des enfants sur les parents (Goletty, 1999), mais également celui des différents membres qui constituent la famille :

- la fratrie par un processus de socialisation horizontale (*e.g.* H6). Le rôle des aînés est d'ailleurs souligné dans la littérature adoptant une approche socio-psychologique (Derbaix *et al.*, 2010 ; Derbaix *et al.*, 2015),
- la grand-parenté (*e.g.* H4), dont l'influence n'est pas à négliger car ils peuvent participer à la construction des modes de consommation (*Ibid.*) ;
- les oncles (*e.g.* le portrait de Max), les tantes (*e.g.* le portrait d'Alice) ou encore les cousins (*e.g.* le portrait de Laurent) semblent également jouer un rôle important, bien qu'ils apparaissent moins étudiés en recherche sur la consommation.

Les portraits que nous avons réalisés semblent montrer que ces interactions sociales peuvent jouer un rôle important dans la constitution des manières de faire et/ou des goûts, par exemple au cours de l'enfance des répondants (*e.g.* le portrait de Max ou de Laurent). Par exemple, Max semble avoir acquis sa disposition à la collection non seulement auprès de son père, mais

également auprès de son oncle. Laurent a pu développer ses goûts en matière de bande dessinée à l'aide de ses cousins.

Parallèlement, les portraits confortent l'intérêt d'entrevoir ces cadres de la socialisation de manière longitudinale, c'est-à-dire au cours de la trajectoire biographique de nos répondants. Leur rôle ne semble pas se limiter pas à l'enfance de nos répondants, mais est susceptible d'avoir une influence au cours de l'ensemble de la trajectoire de vie comme le proposaient de la Ville et Tartas (2011). En effet, les structures familiales décrites par nos répondants sont loin d'être stables dans le temps. Ces modifications peuvent avoir une incidence sur les manières de faire lorsqu'elles agissent par exemple sur la structure des capitaux économiques, sociaux et culturels possédés par la cellule familiale. Le portrait de Jean en permet l'illustration. En effet, le divorce de ses parents et le second mariage de sa mère semble avoir participé à une augmentation des capitaux économiques de la famille. Cette modification a permis un accès anticipé à de nouveaux loisirs comme les jeux vidéo, mais également une augmentation des livres possédés, dont les bandes dessinées.

Plus particulièrement, retracer les trajectoires biographiques de nos répondants par la mise en œuvre de portraits sociologiques permet de montrer l'importance du cycle de vie sur le renforcement ou les modifications des manières de consommer de nos répondants, faisant ainsi écho au travail fondateur de Moschis et Churchill (1978). Par exemple, les premières expériences de vie seul, de vie en couple ou l'arrivée du premier enfant peuvent venir impacter les pratiques culturelles en agissant soit comme des contraintes - qui exigent leur adaptation, leur mise en veille, voire leur disparition - soit comme des opportunités qui permettent la réactualisation de manières de faire, de goûts qui étaient jusqu'alors mis en veille. Ici, les portraits de Jean et de Rémy semblent illustrer ce phénomène. Le premier a dû, lors de l'arrivée de son premier enfant, modifier les temps dédiés à ses loisirs ; le second a eu l'occasion de réactiver son goût pour la bande dessinée en empruntant celles de son fils.

Par ailleurs, rendre compte des évolutions des trajectoires de vie familiale permet de rediscuter de la transmission intergénérationnelle étudiée par Ladwein et ses collègues (2009). Ces derniers tentent de comprendre comment ce qu'ils nomment les prédispositions acquises auprès de la mère participent à l'appropriation de certains modes de consommation de leur fille à l'âge adulte, par exemple lors de la première vie de couple puis lors de l'arrivée du premier enfant. La mise en portrait de ces répondantes permettrait de préciser non seulement ce qui est de l'ordre de la transmission intergénérationnelle (de la mère vers la fille et

inversement), mais également l'ensemble des agents qui ont participé à cette intériorisation soit en renforçant ce qui a été acquis, soit au contraire ce qui a été mis en veille ou inhibé au cours d'expériences socialisatrices potentiellement contradictoires. Le portrait d'Alice est un exemple intéressant en ce sens puisque sa mère a fortement participé à la constitution de son goût pour la bande dessinée, mais elle est loin d'être la seule. En effet, se limiter à son rôle masquerait l'ensemble des agents ayant participé au renforcement et à l'extension de son goût, comme son frère ou ses amis - mais surtout dans le cas d'Alice, les médias comme la télévision, le cinéma et les plateformes numériques sur internet.

Néanmoins, malgré l'importance que semble revêtir encore aujourd'hui les cadres de la socialisation familiale et scolaire, les portraits réalisés semblent mettre en évidence qu'ils ne peuvent être considérés comme seuls agents participant à l'intériorisation de manières de faire, de penser, ou d'apprécier les produits culturels d'une certaine façon. Les modes de consommation que les répondants intériorisent dans ces cadres ne sont pas nécessairement ceux ayant les effets les plus durables dans le temps et/ou les plus transposables en contextes. En effet, les agents avec qui nous avons eu l'opportunité de réaliser les entretiens décrivent une plus ou moins grande variété de cadres socialisateurs traversés au cours de leur trajectoire.

Ainsi, le répondant à la trajectoire socialisatrice la moins diversifiée décrit une plus forte cohérence dispositionnelle interne (*e.g.* le portrait de Laurent). Bien que ce répondant ne soit pas exempt de tensions internes, il décrit une trajectoire sociale similaire à celles que pouvaient décrire Bourdieu dans *La Distinction* (1979a). En d'autres termes, un ensemble de cadres socialisateurs qui venait le plus souvent renforcer les manières de faire, de penser ou d'apprécier les choses d'une certaine façon intériorisées au sein de la cellule familiale et dans le cadre scolaire.

Au contraire, les répondants qui ont eu l'occasion de rencontrer des cadres de la socialisation plus diversifiés – voire contradictoires - décrivent des manières de faire, de penser et d'agir elles-mêmes plus variées (*e.g.* les portraits de Rémy, de Stéphane, de Jean, d'Alice et de Max). L'exemple de Rémy est ici intéressant puisque les cadres de loisirs qu'il a pu traverser durant son enfance étaient en totale « contradiction ». Le passage au patronage puis chez les Vaillants lui a permis non seulement de découvrir des genres de bandes dessinées très différents, mais semblent avoir également influencé les représentations qu'il associe à cet objet culturel. Pour Rémy, il est à la fois un objet ayant une portée éducative, mais également

un médium susceptible d'être le support de propagande et/ou de liberté d'expression. A l'inverse, Laurent a toujours rencontré des cadres socialisateurs qui venaient renforcer l'idée qu'il existait une hiérarchisation des pratiques culturelles (*e.g.* famille, école, groupes de loisirs périscolaires ou extrascolaires, etc.).

La perspective dispositionnaliste et contextualiste ne discute donc qu'en partie les trajectoires sociales décrites par Bourdieu (1979). Si ces trajectoires sociales très cohérentes existent toujours, elles semblent néanmoins être devenues moins récurrentes dans notre société. En effet, l'accès (voulu ou contraint) à des contextes sociaux plus diversifiés semblent s'être simplifié et ce quelles que soient les classes sociales (Lahire, 2001). Par exemple, l'accès aux études supérieures – et donc le contact avec des agents issus de classes différentes - est plus simple¹²⁹. Le développement des TIC - dont internet – a également permis de faciliter la mise en relation entre individus issus de classes sociales différentes. S'il existe encore des cas d'homogamie¹³⁰ - y compris dans un contexte numérique - internet facilite l'expression de goûts variés quelque soit le positionnement des agents sur l'espace social global ou encore quelque soit la place des produits culturels dans la hiérarchisation sociale des pratiques culturelles. Le portrait de Jean en permet illustration. En effet, si ce répondant éprouve de grandes difficultés à exprimer publiquement ses goûts lorsqu'il se retrouve en situation d'interactions en face-à-face – notamment à son travail et parfois même avec ses sociabilités amicales – les plateformes numériques comme YouTube ou les réseaux sociaux comme Facebook lui permettent de discuter autant des produits culturels qu'il consomme comme le cinéma, les bandes dessinées ou encore les jeux vidéos, mais également de ses lectures sur la relativité ou la gravité, sa visite du centre spatial à l'occasion de l'anniversaire de son fils, ou encore de ses explorations urbaines.

Ainsi, si le rôle de la famille et de l'école demeure important au sein du processus de socialisation, ils ne sont pas les seuls cadres qui participent à leur constitution. Ils se trouvent être en concurrence avec d'autres cadres socialisateurs. On retrouve dans ces autres cadres certains des agents de la socialisation proposés par la perspective psychosociologique de la socialisation : les pairs et les médias.

Les pairs – qu'ils relèvent de sociabilités formées dans le cadre scolaire, professionnel ou d'autres instances - agissent par exemple sur le développement d'une valeur sociale donc

¹²⁹ Cela même si la détention de capitaux économiques, culturels, symboliques et sociaux de départ demeure décrite comme des éléments déterminants par exemple dans la réussite des études.

¹³⁰ Homogamie : appariement entre deux agents issus de la même position sociale.

symbolique des produits culturels consommés (e.g. Brée, 1990 ; Moschis et Churchill, 1978), mais également sur ce qui est consommé et les façons de consommer les produits culturels. Les pairs jouent un rôle important non seulement dans l'enfance, mais également à l'âge adulte. Le portrait de Stéphane en permet l'illustration. Ce répondant a pu lors de son déménagement à Nancy être en contact avec des sociabilités aux positions sociales plus variées que celles de son enfance. L'ouverture de son réseau de sociabilités semble avoir participé à la transformation de la disposition à la remise de soi - qu'il avait fortement intériorisée - en une disposition à l'affirmation de soi. Aujourd'hui ce répondant n'hésite plus à objectiver ses goûts au sein de son domicile pour qu'ils soient visibles. Il les expose notamment dans des vitrines qui se trouvent dans le salon qui est pièce principale de son appartement. Il se rend plus facilement dans des conventions et/ou salons dédiés aux jeux vidéo (e.g. *Paris Games Week*), aux mangas (e.g. *Japan Expo*) ou encore dans des brocantes comme le « Vide grenier du geek » avec ses amis d'enfance et/ou ses collègues. Sur les réseaux sociaux numériques, il affiche désormais publiquement ses goûts et ses centres d'intérêts alors que leur visibilité a longtemps été masquée.

Les médias quant à eux ne participent pas uniquement par les communications marchandes dont ils sont le support. Ils peuvent participer par exemple à l'extension des goûts des consommateurs par des retransmissions télévisuelles d'œuvres inspirées de la bande dessinée et inciter la lecture des œuvres originelles soit dans leur format imprimé (e.g. Jean et la découverte de *Watchmen*) soit dans leur forme numérisée (e.g. Alice et la lecture de comics via l'application *Marvel Unlimited*).

Le rôle important du média internet est plus particulièrement développé dans les trois derniers portraits exposés. Les plateformes numériques interconnectées semblent agir comme un cadre socialisateur qui permet :

- *la réunion d'un ensemble de sociabilités très diversifiées.*

On y retrouve par exemple les réseaux de sociabilités classiques comme la famille, les amis ou les collègues qui se réunissent en ligne par exemple sur les réseaux sociaux numériques. S'y retrouvent également des sociabilités marchandes comme les sites, les comptes Facebook ou Twitter des éditeurs, des librairies spécialisées, les plateformes de financement participatif, etc. ou encore des sociabilités entrevues comme non marchandes comme les blogs, les plateformes de diffusion de contenus culturels, les forums ou encore les gestionnaires de collection.

- *le renforcement de goûts ou de pratiques existantes, voire la constitution de nouvelles pratiques et de nouveaux goûts.*

Les plateformes numériques peuvent influencer les modes de découverte des bandes dessinées, leur modes d'acquisition et de consommation, voire la gestion des contenus. Par ailleurs, ils sont susceptibles de renforcer une disposition préexistante comme la disposition à la « boulimie » culturelle d'Alice. L'application de Marvel lui permet par exemple un accès illimité à toutes les œuvres de l'éditeur. D'autres plateformes vont permettre - mais également contraindre – une certaine forme d'expression publique des goûts et des pratiques. Par exemple, YouTube a permis à Jean de pouvoir plus facilement exprimer ses centres d'intérêts. Cette plateforme a parallèlement permis de réactiver une pratique de loisirs qui ne pouvait s'exprimer qu'annuellement dans le cadre de son travail. Pour Max, Facebook est un espace d'expression de ses centres d'intérêts contrôlé par la mise en place de groupes de sociabilités amicales, mais également professionnelle relativement clivées. Ce dernier organise ce qui est visible sur son compte en fonction des centres d'intérêts de ses sociabilités qu'il considère comme communs aux siens. Par ailleurs, il ne transmet les pseudonymes de ses blogs, de son gestionnaire de collection, ou encore celui de ses critiques de bandes dessinées qu'à son réseau de sociabilités professionnelles et quelques amis aussi passionnés que lui par la bande dessinée.

L'intérêt de rendre compte des plateformes numériques comme autant de cadres susceptibles de participer à l'intériorisation de nouvelles manières de faire, de nouveaux goûts, de nouvelles représentations n'est pas nouvelle (*e.g.* Arsel et Bean, 2013 ; Maciel et Wallendorf, 2017). Néanmoins, la perspective appliquée ici semble mieux rendre compte de l'articulation entre les différents contextes socialisateurs traversés au cours d'une trajectoire biographique, non seulement en regardant ce qui se passe avant l'entrée dans ces différents contextes numériques, mais également en rendant compte de contextes qui leur sont adjacents. En d'autres termes, les portraits permettent de mettre en évidence autant ce qui se passe au sein d'un contexte de consommation précis, que ce que les consommateurs y amènent (*e.g.* en termes de capitaux, de dispositions préalablement constituées qui sont susceptibles affectés leur expérience de la situation traversée), et ce que les consommateurs vivent dans des contextes qui leur sont proches (*e.g.* les autres domaines de la consommation culturelle).

Ceci permet de rediscuter de la façon d'appréhender ce qui se passe sur les plateformes numériques en recherche sur la consommation (*e.g.* les blogs, les forums, etc.). Les pratiques

décrites semblent le plus souvent étudiées dans des contextes très délimités de l'interaction entre les différents participants comme des communautés de goûts ou de marques (*e.g.* Arsel et Bean, 2013 ; Maciel et Wallendorf, 2017 ; Rocamora, 2002 ; Schau *et al.*, 2009). Cette restriction contextuelle omet ici encore deux facettes importantes des pratiques que ces auteurs peuvent observer :

- les pratiques observées dépendent autant de ce qui se passe en-dehors de ce contexte numérique étudié que des contraintes sociales et/ou matérielles qu'il impose. Le portrait de Max en est une illustration. Son activité de critiques de mangas en ligne ne dépend pas uniquement de ce qui se passe en ligne (*e.g.* orientations des lectures par le rédacteur en chef du site ; contraintes sociales posées par le nombre des publications de « ses collègues »...). Elle est également contrainte par les conditions matérielles, temporelles et sociales qui se jouent hors-ligne. Par exemple, l'engagement de Max dans cette pratique était dépendant de contraintes temporelles extérieures au contexte numérique – notamment celles posées par ses études en master – qui limitaient tant le temps à disposition pour les lectures de mangas que le temps disponible à la rédaction de leur critique.
- les pratiques observées ont pu être construites dans d'autres contextes que celui qui en permet l'observation. Max a construit sa capacité rédactionnelle en-dehors de ce contexte numérique, notamment dans le cadre scolaire. La plateforme lui a permis de développer cette compétence en une disposition plus générale.

Par ailleurs, comprendre les pratiques observées en ligne uniquement comme l'expression d'une pratique collective faite d'interactions qui tendent à orienter les modes de consommation individuelle dans un même sens – ou vers un même but comme le maintien ou le développement de la communauté - tend à masquer les modes d'appropriation potentiellement différenciés des produits - mais également des plateformes - des membres qui constituent ces communautés de goûts et/ou de marques. Ceci tend également à omettre les tensions- voire les jeux de pouvoir - qui peuvent découler de cette diversité entre les membres d'une même communauté (*e.g.* Arsel et Bean, 2013 ; Maciel et Wallendorf, 2017, Schau *et al.*, 2009). L'approche dispositionnaliste et contextualiste permet de mieux rendre compte de cette diversité par l'échelle d'observation individuelle qu'elle propose.

Plus généralement, les portraits ont mis en évidence l'intérêt d'entrevoir les contextes marchands (*e.g.* unités commerciales, applications, sites de vente en ligne, etc.) comme cadres

socialisateurs. Ces derniers semblent agir comme autant de contextes qui cadrent et/ou permettent l'intériorisation ou le renforcement de dispositions à croire et/ou à agir d'une certaine façon. Comme le souligne la littérature en recherche sur la consommation, les cadres marchands participent à la construction des manières de consommation notamment par la mise à dispositions de ressources (*e.g.* Cova, 2006 ; Vargo et Lusch, 2008). Ces dernières peuvent aussi bien concerner les produits, les plateformes numériques mises à la disposition des consommateurs, que les services offerts par leurs employés. Par exemple, chez Alice l'éditeur Marvel participe au renforcement de sa disposition à la « boulimie » par la mise en place d'un système d'abonnement qui lui donne un accès illimité à l'ensemble de leurs œuvres. L'éditeur fournit par ailleurs des modes de lecture qui permettent de suivre plus simplement la trame narrative de leur univers qu'elle perçoit comme complexe. Par ailleurs, le vendeur de chez Album¹³¹ lui permet de suivre l'avancement des sorties des quelques séries de bandes dessinées qu'elle achète (*e.g.* disposition à la parcimonie) à l'aide du système d'alerte par SMS. Plus encore, ce vendeur lui permet de découvrir de nouvelles bandes dessinées, notamment par les conseils de lectures qu'il lui propose.

Néanmoins, ces cadres ne participent pas uniquement comme des fournisseurs de ressources qui permettent l'actualisation de certaines dispositions. Ils sont susceptibles d'agir de manière plus indirecte sur les modes de consommation des individus par les conditions (contraintes et opportunités) matérielles, spatiales, temporelles et sociales inscrites dans leurs cadres. Par exemple, les unités commerciales peuvent par leurs techniques de merchandising influencer les méthodes de stockage des bandes dessinées de nos répondants à leur domicile (*e.g.* le portrait de Max, mais également F2, H3, F4, H9 ou encore H10). Par ailleurs, d'un point de vue spatial et/ou social, ces espaces peuvent participer à l'intériorisation de certains modes de lecture particuliers comme la lecture assise dans les rayons faute d'espace spécifiquement dédié ou encore la lecture rapide debout qui tente de ne pas se faire remarquer par les vendeurs.

Finalement, l'ensemble de ces cadres, mais également les cadres de la socialisation pré ou périscolaire (*e.g.* la crèche, la nounou, les MJC, les centres de loisirs, etc.) et/ou plus tard les associations culturelles et/ou sportives (*e.g.* le portrait de Stéphane) se retrouve en concurrence éducative dans la formation des pratiques, appétences, et croyances à l'échelle individuelle.

¹³¹ Magasin spécialisé en bande dessinée, situé en cœur de ville, au centre commerciale Saint Sébastien de Nancy.

Sous-section 1.2. Force des dispositions et modalités d'intériorisation.

Le processus de socialisation n'est donc pas lu ici comme un processus qui distingue la socialisation primaire de la socialisation secondaire - avec d'un côté la famille et l'école et de l'autre les différents cadres socialisateurs qui ne viendraient qu'enrichir ce qui y a été préalablement intériorisé : ici tous les cadres socialisateurs traversés sont susceptibles de venir infléchir ou modifier ce qui a été construit au cours des expériences passées (Lahire, 2013).

La force des dispositions à croire et/ou à agir intériorisées dépendra néanmoins de la précocité, de la durée et de la fréquence de contact au sein des cadres socialisateurs traversés par les individus. Ceci permet de comprendre pourquoi les manières de faire et de penser qui ont été constituées dans le cadre familial et/ou scolaire peuvent apparaître comme ayant les effets les plus durables ou les plus stables dans le temps. En effet, les interactions avec ces contextes sont souvent les plus précoces, les plus longues, mais également les plus fréquentes au cours de la trajectoire de vie.

Plus particulièrement, les portraits rédigés permettent de présenter les modalités de transmission et/ou d'acquisition des modes de consommation culturelle, et la force des effets de la socialisation. Les agents de la socialisation identifiés ont une influence non seulement en permettant l'imitation ou le renforcement de certains modes de consommation par la fréquence des interactions sociales (Moschis et Churchill, 1978), mais également selon une lecture bourdieusienne par inculcation et/ou par assimilation (Bourdieu, 1979 a et b). Ce mode de transmission apparaît comme particulièrement intéressant car il permet de décrire une transmission implicite qui se réalise par les conditions matérielles, culturelles et sociales d'existence dans lesquels sont plongés les individus comme le décrivait Bourdieu (1979a et b, 1980 a).

Par exemple, Alice a côtoyé pendant toute son enfance des contextes socialisateurs où la bande dessinée était particulièrement présente. Plus particulièrement, d'un point de vue matériel, sa mère est abonnée chez Dupuis depuis de nombreuses années. Elle possède depuis une importante collection de revues dont elle laisse (et laissait) un libre accès à ses enfants. De nombreuses collections d'albums de bandes dessinées franco-belges étaient également présentes et accessibles au sein du domicile familial. Du point de vue de son réseau de sociabilités familiales et amicales, ses tantes - l'une documentaliste responsable du rayon jeunesse et l'autre professeure des écoles - lui offraient régulièrement des livres dont des bandes dessinées. Son frère et ses amis lisaient des bandes dessinées et les lui prêtaient.

Plus précisément, les portraits réalisés permettent également de rendre compte de l'importance d'une prise en compte plus systématique des conditions spatiales et temporelles auxquelles les individus sont soumis au cours de leur trajectoire. Par exemple, le lieu du domicile parental peut contraindre l'accès aux loisirs par la distance au point de vente qu'il impose (*e.g.* le portrait de Max) ; un déménagement peut amener un changement dans le réseau des sociabilités des consommateurs qui peut avoir une conséquence importante sur les modes de consommation individuelle (*e.g.* le portrait de Stéphane, Jean ou Rémy), allant jusqu'à participer à l'intériorisation de nouvelles dispositions.

Par ailleurs, les consommateurs eux-mêmes peuvent être à l'initiative d'actions qui permettent l'extension ou le développement de leurs goûts, représentations ou pratiques de consommation. Maciel et Wallendorf (2017) ont permis de mettre en évidence certaines « stratégies d'action » (p.732) - qui tiennent compte de *l'habitus* préalablement formé - et qui permettent d'enrichir les techniques du corps, les perceptions et les dires des consommateurs par l'échafaudage communautaire, l'autodidactie ou encore le recours aux discours institutionnels des acteurs du marché. Les portraits permettent de relire ces « stratégies d'action » non pas comme le reflet de l'intériorisation d'un *habitus* préalable – vu comme un système de dispositions relativement homogènes intra-classe (*e.g.* classe moyenne) - mais comme une disposition à l'apprentissage sur le tas parfois plus générale, elle-même socialement construite, et dont l'absence, la présence et/ou la force varie à l'échelle individuelle.

Les portraits permettent par ailleurs d'étendre la compréhension de ces modes d'apprentissage au-delà du cadre numérique étudié par ces auteurs. En effet, la disposition à l'apprentissage sur le tas peut avoir été construite dans d'autres contextes et son actualisation en contextes numériques n'être que le reflet d'une disposition plus générale (*e.g.* le portrait de Rémy). Rémy semble en effet avoir intériorisé une disposition à l'apprentissage sur le tas en dehors de ces cadres (*e.g.* famille, école, patronage, sociabilités amicales, etc.). Les forums ou les tutoriels numériques sur YouTube - qui fait écho à l'échafaudage communautaire identifié par Maciel et Wallendorf (2017) - semble être des contextes d'actualisation supplémentaires de cette disposition à agir plus générale.

Sous-section 1.3. L'importance de la dimension diachronique au sein des contextes présents.

Finalement, les résultats permettent d'entrevoir les pratiques culturelles observées en situations présentes (ou contextes présents) comme le résultat de la rencontre entre les effets issus de la socialisation passée (dispositions, compétences et capitaux) et les conditions externes (contraintes ou opportunités) proposées par la situation (Lahire, 2012 ; 2013). Ces conditions semblent composées d'éléments matériels, sociaux, économiques, spatio-temporels qui permettent l'actualisation (en cas d'ajustement) ou la mise en veille (en cas de désajustement) des effets de la socialisation : les dispositions. En d'autres termes, les situations sont vues ici comme ce qui permet l'expression visible de la variété des dispositions à agir et/ou à croire qui coexistent au sein d'un même individu. Ceci permet en partie de comprendre l'importance de la prise en compte de la dimension diachronique dans l'observation des contextes présents.

Par ailleurs, les situations dans lesquelles prennent place les pratiques culturelles peuvent en fonction de la précocité, de la durée, de la fréquence des interactions qu'elles exigent au cours d'une trajectoire individuelle devenir elle-même des cadres socialisateurs, puisqu'ils sont susceptibles de participer à l'intériorisation de nouvelles dispositions, au renforcement de dispositions existantes, voire à la disparition de certaines dispositions en l'absence de cadres qui permettent leur actualisation.

Cette définition des contextes présents n'est pas sans rappeler celle qui a été récemment proposée par Michaud-Trévinval et Stenger (2018) qui repose sur une reformulation du paradigme Personne-Objet-Situation (*e.g.* Punj et Stewart, 1983 ; Roederer, 2008, 2012b). Dans le cadre du SHADO – c'est-à-dire l'expérience de shopping en ligne - Michaud-Trévinval et Stenger (2018) entrevoient la situation comme un triptyque constitué :

- des participants qui comprennent l'acteur principal en interaction avec d'autres participants et/ou des sites marchands,
- d'une dimension spatiale et matérielle composée par les objets mobilisés, les lieux de l'interaction, l'atmosphère (son, température...), mais également les éventuels déplacements physiques,
- et d'une dimension temporelle qui comprend les moments et les durées de l'expérience, dont le cours est potentiellement fait d'interruption, de reprise, de

continuité ou de répétition qui s'insèrent au sein d'une interdépendance temporelle entre ce qui se passe avant et après situation de shopping.

Si cette définition permet d'interroger la définition d'une situation particulière de shopping en ligne (donc d'achat), elle participe également à sa restriction. La définition de la situation que nous proposons semble s'adapter non seulement au cas de l'achat en ligne, mais intègre l'ensemble des pratiques ayant trait à la consommation comme la recherche d'information, l'achat mais également la consommation du produit lui-même, le stockage, le don, en définitive la totalité des itinéraires de consommation décrits par Desjeux (2006).

Par ailleurs, la définition de la situation proposée dans cette thèse permet d'affiner certaines des dimensions de la situation en dépassant les limites liées à l'approche interactionniste mobilisée par les auteurs. Plus particulièrement, la perspective interactionniste de la situation proposée limite la définition des participants à la situation en les entrevoyant uniquement comme des acteurs de la situation. L'acteur principal n'y est vu que dans la dimension synchronique de l'interaction. On occulte ainsi le poids des expériences passées de cet acteur qui contraint autant qu'il permet la mise en œuvre de manières de voir et/ou d'agir en situation d'interaction.

Si le passé de l'acteur principal de la situation est souvent considéré dans la littérature en marketing culturel par la prise en compte de la familiarité¹³² et de l'expertise subjective¹³³ (e.g. Evrard et Aurier, 2001, Debenedetti, 2001 ; Jarrier, 2015 ; Pulh, 2002) - le passé de l'individu n'est lu ici qu'un à instant précis de la pratique. Ce faisant, peu est dit sur les contextes passés qui ont permis le développement de cette familiarité ou de cette expertise alors qu'ils pourraient être des leviers d'action intéressants. La réalisation de portraits semble permettre non seulement d'appréhender la façon dont ces variables se jouent en situation, mais également d'explicitier les modalités de leur accumulation en les lisant comme des capitaux culturels. Le capital culturel est vu ici comme un capital qui évolue dans le temps et qui peut être joué dans d'autres contextes que celui ayant permis son acquisition, par exemple en étant converti en une forme de capital symbolique (e.g. le portrait d'Alice ou de Max).

Les autres participants sont quant à eux uniquement vus comme des co-constructeurs de la situation, mais peu est dit sur leur rôle dans l'interaction. Les sociabilités en présence agissent certes comme des agents qui permettent ou inhibent les pratiques des individus – sources de

¹³² La familiarité : le nombre d'expériences vécues avec le produit culturel et/ou son support.

¹³³ L'expertise subjective : le sentiment de maîtrise de la catégorie de produits.

contraintes réciproques (Michaud-Trévinat et Stenger, 2018) – mais ils sont également des agents potentiellement responsables de l'intériorisation, du renforcement, voire de la disparition de manières de croire ou d'agir en contexte notamment si la fréquence des interactions avec ces agents s'intensifie.

L'absence de la dimension diachronique dans la définition de ces auteurs agit également sur les dimensions temporelles, spatiales et matérielles des agents pris uniquement en situation. Par exemple, la dimension temporelle est entrevue par ces auteurs qu'à l'échelle d'une expérience unique. Si elle est décrite comme potentiellement multi-située et faite d'interruptions, elle n'est jamais décrite dans sa dimension diachronique. En d'autres termes, elle omet la façon dont des modifications des contraintes temporelles, matérielles et spatiales de la consommation pèsent différemment sur les individus au cours de leur trajectoire de vie.

Pour prendre un exemple plus précis, on peut se demander dans quelle mesure les situations de shopping en ligne que ces auteurs observent ne sont pas également le fruit d'une diminution plus générale du temps disponible des acteurs, par exemple à la suite à l'arrivée d'un enfant comme pour notre répondant Jean (Portrait 5). Cette modification plus générale du temps à disposition est susceptible d'obliger les individus à modifier les temps et les moments consacrés à leur activité de shopping - et plus généralement de consommation - mais également modifier les manières de faire elles-mêmes.

De la même manière, les modifications des contraintes matérielles ou spatiales peuvent venir influencer les situations de consommation uniquement observées de manière synchronique. Par exemple, le portrait de Rémy permet de comprendre dans quelle mesure le déménagement de ses parents de Versailles à Bagneux a impacté non seulement les lieux et les temps de ses activités de loisirs, mais également ce qui est consommé comme genre de bandes dessinées et les représentations qui y sont associées. S'appuyer sur une dimension uniquement synchronique serait susceptible de masquer cette influence.

Section 2. Pratiques culturelles plurielles en situations.

Plus généralement, rendre compte de la variété des cadres qui participent à l'intériorisation des tendances à agir, à croire, à penser, à apprécier d'une certaine façon, permet de relire le concept d'*habitus* bourdieusien à l'élément le plus petit de sa composition : les dispositions. Ce changement de focale permet d'entrevoir la variabilité comportementale et représentationnelle comme le reflet d'un patrimoine de dispositions à croire et/ou à agir diversifié susceptible de s'actualiser (en cas d'ajustement), d'être mis en veille voire de se

retrouver en tension (en cas de désajustement) - en fonction des situations présentes traversées par les individus.

Sous-section 2.1. Les pratiques culturelles entre dispositions à croire, à agir et compétences.

La perspective dispositionnaliste et contextualiste mobilisée dans ce travail de recherche doctorale permet donc de comprendre les pratiques observées comme le résultat de la rencontre entre les dispositions – mais également les compétences et les capitaux - préalablement intériorisées et les contextes présents qui permettent ou contraignent leur actualisation.

Cette définition de la pratique sociale n'est pas sans rappeler la définition des routines proposée par les tenants d'une perspective bourdieusienne au sein des théories de la pratique sociale (*e.g.* Wilik, 2009 ; Southerton, 2013 ; Warde et Southerton, 2012). En effet, les auteurs de cette perspective entendent les routines comme des tendances à agir d'une certaine façon lorsque des circonstances sociales et matérielles appropriées apparaissent, qui peuvent malgré leur stabilité apparente évoluer au cours du temps (*Ibid.*).

La perspective que nous proposons semble permettre de compléter cette définition non seulement en rendant compte des modes de constitution de ces tendances à agir d'une certaine façon en situation, mais également en précisant la nature de l'inclination acquise (*e.g.* à croire ou à agir), son niveau d'extension (*e.g.* disposition spécifique, générale ou simple compétence) et sa caractérisation plus spécifique (*e.g.* disposition à l'apprentissage sur le tas, disposition à l'éclectisme, etc.) (Lahire, 2005, 2012).

Plus particulièrement, si les dispositions à croire peuvent relever de la croyance - et donc n'être qu'une simple disposition de l'esprit qui ne se retrouve jamais accompagnée de pratiques effectives – elles peuvent également avoir une incidence pratique en contexte et ainsi être entendue comme une disposition à agir. De la même manière, une disposition à agir peut être le reflet d'une disposition à croire, mais peut également se retrouver en totale contradiction et finir par être à l'origine d'un désajustement.

Pour prendre un exemple plus précis, la disposition à croire en la légitimité culturelle de la bande dessinée intériorisée par Laurent a une existence observable dans une grande variété de contextes traversés. Néanmoins, lorsque Laurent consomme des produits culturels uniquement selon une dimension hédoniste, la consommation du produit devient source de tension. Pour

Laurent, une consommation culturelle légitime est vue comme une consommation qui doit comporter certes une dimension hédoniste, mais elle se doit toujours d'être accompagnée par une dimension esthétique et/ou éducative plus importante. Dans le cas contraire, la pratique concernée est déclarée « honteuse ».

Parallèlement, la mise en évidence des différents contextes dans lesquels la pratique prend place semble permettre de rendre compte du niveau d'extension des pratiques observées. L'observation de cette plus ou moins grande variété de contextes permet d'attester la force des dispositions à croire ou à agir qui ont été intériorisées, et finalement de spécifier si elles relèvent de dispositions spécifiques, générales ou de simples compétences :

- Les dispositions spécifiques ne s'actualisent que dans un nombre restreint de domaines de pratiques. Par exemple, la disposition à l'activité publique d'Alice ne s'actualise qu'en contextes numériques, plus particulièrement sur les réseaux sociaux numériques, qui lui permettent l'expression de ses pratiques de lecture, mais également celles du jeu vidéo.
- Les dispositions générales décrivent des tendances ou inclinations qui se transposent dans de nombreux domaines de pratiques. La disposition à l'apprentissage sur le tas de Rémy en est un exemple, elle s'actualise (ou s'est actualisée) tant dans le domaine professionnel, que scolaire que dans celui des loisirs (e.g. le pilotage d'ordinateur, l'informatique, la programmation, l'édition ou de manière plus étonnante la réalisation de dynamite à partir de la lecture du Larousse du XXème siècle).
- Les compétences ne sont observables que dans un contexte présent très contraignant. Le portrait de Laurent permet d'illustrer ce cas, notamment lorsque l'on s'intéresse à son expérience de lecture sur ordinateur du comic *Walking Dead*. Il y a pris part uniquement car son cousin lui avait amené les contenus dématérialisés de ces bandes dessinées pour les lui faire découvrir.

Ainsi, c'est la plus ou moins grande variété de situations dans lesquelles une pratique est observable qui permettra de distinguer une simple compétence des dispositions plus générales. La prise en compte du niveau d'extension des pratiques observables permet également de souligner l'intérêt d'entrevoir la pratique sociale comme un ensemble d'activités interconnectées (e.g. Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013 ; Gram-Hanssen, 2011 ; Schau *et al.*, 2009 ; Warde, 2005, 2014), car une même dispositions à croire et/ou à agir peut s'actualiser dans différents domaines de pratiques. Le portrait d'Alice en est une illustration. Sa

disposition à la « boulimie » culturelle s’actualise tant l’ensemble de ses pratiques de loisirs (*e.g.* littérature, bande dessinée, série, cinéma, jeux vidéo) que le domaine professionnel. Plus précisément, Alice est docteure en Sciences physiques des matériaux. Elle lit de nombreux articles de recherche pour son travail, mais également pour le plaisir d’approfondir ses connaissances dans des domaines parfois éloignés de son champ de recherche initial. Ceci n’est pas sans rappeler son goût pour la connaissance d’univers fictionnels souvent très riches et complexes.

Par ailleurs, la relecture de la pratique à l’échelle micro (l’individu) et non à l’échelle méso (la pratique) permet de souligner sa variabilité en fonction des situations dans laquelle elle est susceptible de prendre place. Ce faisant, elle facilite la prise en compte de la pratique – ici de lecture – comme une pratique multi-située qui tient compte de la variété des contraintes ou opportunités externes (matériels, sociales, temporelles) auxquelles elle est confrontée et permet de déterminer les situations dans lesquelles elle serait plus susceptible de prendre place. Cette définition des modes de consommation culturelle répond aux exigences entrevues au sein des travaux issus du marketing culturel qui font le constat d’expériences multi-situées (*e.g.* Bourgeon *et al.*, 2015, 2016 ; Collin-Lachaud et Vanheems, 2016 ; Petr *et al.*, 2017 ; Roederer et Schwarzberg, 2015) et qui se trouvent potentiellement en-dehors du contrôle des praticiens (*e.g.* Roederer, 2008, 2012 a et b).

Plus généralement, la prise en considération de l’ensemble des contextes dans lesquels la pratique peut être observée – en d’autres termes son niveau de transposabilité – rediscute l’échelle d’observation de la pratique. Ici - et contrairement à une perspective bourdieusienne - la pratique n’est pas observée à l’échelle du champ mais à celle des contextes passés et présents. Ainsi, elle ne se limite pas à la mise en évidence :

- de jeu de domination, de rapports de force ou de distinction entre ceux qui possèdent les capitaux et ceux qui en possèdent moins (ou pas) au sein du champ de la consommation culturelle.

Ce faisant, elle n’exclue aucun agent de l’analyse, par exemple ceux qui ne possèdent pas de capitaux. La réalisation des portraits permet de décrire autant des trajectoires de lecteurs épisodiques comme Laurent ou Rémy que des trajectoires de lecteurs très réguliers.

Par ailleurs, ils décrivent des modes d'appropriation différenciés pour une même pratique (Trizzulla *et al.*, 2016) y compris chez des lecteurs ayant une connaissance de la pratique en apparence semblable. Max et Alice semblent en permettre l'illustration. Le premier décrit une trajectoire qui tend vers la professionnalisation et la spécialisation de ses goûts, alors que la seconde décrit une trajectoire de lectrice éclectique qui s'étend à de nombreux domaines d'activités culturelles ou non (*e.g.* bande dessinée, jeux vidéo, série, films, science ou cuisine) et dont la variété des goûts s'exprime principalement en contexte numérique. Une analyse plus classique des capitaux détenus par ces agents aurait été propice à masquer cette différence, car ces agents auraient probablement été classés au sein des HCC (*High Cultural Capital*), et analysés de manière homogène comme tels, à l'instar de Holt (1998).

- d'une homologie structurelle entre le champ de la production et le champ de la consommation culturelle.

En d'autres termes, l'existence d'une correspondance entre la structure des capitaux détenus par les agents consommateurs et les agents producteurs. En effet, les répondants décrivent des goûts très variés qui ne correspondent pas forcément à leur position sur le champ de la consommation culturelle et donc à celle du champ de la production auquel il est censé répondre. Par exemple, Stéphane, bien qu'il appartienne aujourd'hui à ce qui est communément nommé la classe moyenne supérieure et qu'il détienne désormais un fort capital culturel, ne lit pas de bandes dessinées alternatives comme on pourrait s'y attendre. Il préfère les mangas et les bandes dessinées franco-belges. Ce cas ne peut se comprendre que si l'on retrace la trajectoire de Stéphane, les bandes dessinées ont été « toute son enfance » et les mangas renvoient au moment de son adolescence, alors qu'il n'a jamais eu l'occasion de découvrir des bandes dessinées alternatives.

- un lieu caractérisé par son autonomie, ses règles et ses enjeux spécifiques et le produit d'un long processus de différenciation historique.

Les portraits permettent de d'écrire l'existence de pratiques qui se construisent et peuvent s'actualiser dans des contextes très diversifiés. Ceci souligne non pas la spécificité, voire l'autonomie des contextes, mais au contraire leur grande porosité.

Le portrait de Max permet de décrire cette porosité, sur la façon dont des compétences acquises dans le cadre scolaire (*e.g.* analytique, dissertative) peuvent se transformer en disposition plus générale.

Si la nécessité d’entrevoir les champs comme des contextes plus ouverts que ceux décrits par Bourdieu (1979a) a été soulignée dans la littérature en recherche sur la consommation (*e.g.* Arsel et Bean, 2013 ; Arsel et Thompson, 2011 ; McAlexander *et al.*, 2014 ; Saatcioglu et Ozanne, 2013), la perspective théorique dispositionnaliste et contextualiste appliquée semble mieux décrire l’articulation entre les contextes (passés et présents) traversés par les consommateurs et leurs effets potentiellement différenciés en fonction des situations rencontrées.

De manière analogue, la prise en compte de cette articulation entre les différents contextes permet de rendre compte de la nécessité d’élargir les cadres de l’expérience de consommation culturelle à considérer (*e.g.* Bourgeon *et al.*, 2015, 2016 ; Collin-Lachaud et Vanheems, 2016 ; Petr *et al.*, 2017 ; Roederer et Schwarzberg, 2015). Ici, les portraits permettent de mettre en évidence non seulement de l’intérêt de rendre compte de ce qui se passe avant, pendant et après la lecture d’une bande dessinée, mais également de la façon dont les dispositifs techniques s’insèrent avec plus ou moins de facilité en fonction des situations rencontrées par les consommateurs à partir de dispositions à croire ou à agir socialement constituées.

Sous-section 2.2. Les pratiques culturelles plurielles observées : une concurrence dispositionnelle résolue en situation.

Cette plus ou moins grande facilité d’actualisation des dispositions en situation permet d’entrevoir les désajustements dispositionnels, même légers, vécus par les consommateurs et de les lire à partir de l’existence d’un patrimoine de dispositions qui se retrouve en contradiction et qui donne à voir des pratiques de consommation plurielles.

2.2.1. Relire l’éclectisme comme une disposition socialement construite

Les modes de consommation pluriels observés concernent autant les goûts, les représentations, que les comportements de nos répondants. La diversité de goûts pour la bande dessinée est apparue comme pouvant être le reflet d’une plus ou moins grande variété de genre lus qui peut aller des BD franco-belges, en passant par les mangas ou les comics en allant jusqu’aux *webcomics* et/ou les blogs BD. Elle peut également s’étendre à d’autres

domaines de la culture qui y sont associés comme les animes, les films ou encore les séries qui sont issus de l'univers BD. Cette diversité de goûts est présente y compris chez les répondants ayant une trajectoire de socialisation très cohérente, comme pour Laurent. Ce dernier lit aussi bien des blogs BD, des *webcomics*, des BD franco-belges que des mangas et il regarde par ailleurs des séries qui reprennent l'univers des comics (e.g. Arrow).

La diversité comportementale se reflète quant à elle à tous les moments de l'itinéraire de consommation décrit par Desjeux (2006), puisque cette variété concerne autant :

- *les opérations de découvertes passées et présentes de la bande dessinée.*

Le portrait d'Alice semble en être une parfaite illustration, puisque cette répondante a découvert la bande dessinée par la mobilisation de sociabilités variées allant des membres de sa famille, en passant par ses amis ou encore ses anciens enseignants, et s'étend aujourd'hui par le recours à des sociabilités marchandes (e.g. sur les lieux de ventes réels comme les magasins et les salons, les SMS commerciaux, les plateformes numériques marchandes comme l'application de Marvel) et non marchandes (e.g. les blogs, les forums, ou les réseaux socio-numériques).

- *les modes d'accès ou d'acquisition des bandes dessinées.*

Si le portrait d'Alice illustre également parfaitement ce phénomène, on peut ici mettre en avant le portrait de Jean. Ce répondant met en place des modes d'accès ou d'acquisition aux bandes dessinées tout aussi variés qu'Alice. En effet, il mobilise tant des dispositifs techniques numériques légaux qu'illégaux (e.g. le téléchargement légale ou non, blogs BD, sites de vente en ligne, sites de streaming, etc.) que des modes d'acquisitions plus traditionnels comme les librairies spécialisées, les grandes surfaces comme la Fnac, ou encore des brocantes.

- *les manières de consommer les bandes dessinées.*

Les répondants décrivent des modes de consommation qui se déroulent dans une multitude de situations, mais également sur une diversité de supports (e.g. Smartphone, tablette, ordinateur, livre). Stéphane par exemple mobilise aussi bien l'ordinateur que les versions imprimés pour lire ses mangas en fonction des situations dans lesquelles la pratique de lecture prend place. Alice quant à elle mobilise aussi bien son Smartphone, que sa liseuse, ou encore l'ordinateur et évidemment le livre. Ces derniers sont mobilisés de manière complémentaire en fonction des genres de bandes dessinées lues, mais également en fonction des situations de lecture.

- *les façons de stocker, d'objectiver, voire de mettre en valeur les bandes dessinées accumulées.*

Ici, le portrait de Max apparaît comme particulièrement intéressant. Ce répondant mobilise des lieux de stockage différenciés en fonction par exemple du statut de la lecture : les bandes dessinées déjà lues sont chez ses parents, celles à lire ou en cours sont dans son appartement. Les plateformes numériques lui permettent de tenir un inventaire des bandes dessinées matérielles possédées - bien que rarement à jour - alors que les contenus numériques lus ou non lus ne font jamais l'objet de pratiques particulières ni en termes d'inventaire ni en termes de rangement.

- *les modes de transmissions des bandes dessinées.*

Laurent semble être une parfaite illustration de la grande variété des pratiques possibles après la lecture d'une œuvre imprimée. Il distingue en effet de façon très singulière ce qui sera à disposition de ses enfants ou non, donc ce qu'il garde dans le grenier pour une éventuelle transmission, ou encore ce qu'il donne à une association ou à une bibliothèque municipale.

La pluralité représentationnelle décrit quant à elle des croyances intériorisées qui peuvent se relever contradictoires pour un même objet ou pour une même pratique. Par exemple, la bande dessinée peut apparaître comme un objet culturel légitime ou non en fonction des contextes traversés. La lecture sur support numérique peut être vue comme une pratique qui permet d'avoir accès à un grand nombre d'œuvres, mais également comme une pratique qui implique une gestion contraignante tant de par la diversité des supports qui en médiatisent la lecture que par le stockage des contenus téléchargés.

Si l'éclectisme culturel ou technologique ont fait l'objet de travaux importants en sociologie et en recherche sur la consommation (*e.g.* Arsel et Bean, 2013 ; Coulangeon, 2003 ; Donnat, 1994 ; Glévarec et Pinet, 2009 ; Grignon et Passeron, 1989 ; Holt, 1995, 1997, 1998 ; Peterson, 1992, 2004 ; Peterson et Simkus, 1992 ; Nowak, 2013, Saatcioglu et Ozanne, 2013), ils relisent l'éclectisme soit comme une nouvelle forme de distinction sociale, soit comme un omnivorisme marqué par une plus grande tolérance envers les produits culturels populaires, soit comme le propre d'amateurs éclairés qui cherchent à développer leur portefeuille de goûts. La perspective appliquée au sein de ce travail de recherche semble permettre de sortir de ces débats en posant l'éclectisme comme une disposition à agir dont la force varie en fonction des trajectoires individuelles de socialisation.

Les portraits permettent notamment de comprendre cette diversité comme des modes de consommation qui ne se trouvent pas nécessairement au cœur de jeux de domination ou de distinctions sociales (e.g. Assassi *et al.*, 2009 ; Maciel et Wallendorf, 2017) sans pour autant en renier le caractère socialement constitué de ces pratiques. En effet, si l'éclectisme constaté peut parfois en être l'expression, à l'échelle intra-individuelle, cet éclectisme s'apparente plus à une tendance ou inclination à croire et/ou à agir, dont la forme et la force varie en fonction de la variété des contextes socialisateurs traversés par les répondants interrogés. En d'autres termes, l'éclectisme observé peut être lu comme l'expression d'une disposition spécifique ou générale qui se construit au cours d'une trajectoire de socialisation et qui s'actualise avec plus ou moins de facilité en fonction des situations rencontrées par les individus.

Par exemple, pour Max, la disposition à l'éclectisme est le fruit d'une acquisition récente. Les modes de consommation culturelle de ce répondant ont longtemps été marqués par une inclination à l'exclusivisme culturel¹³⁴ autour d'un domaine particulier : les produits culturels asiatiques. L'acquisition progressive de capitaux culturels dans ce domaine lui a permis d'intérioriser une disposition à l'éclectisme plus générale. Là où pour Laurent, l'intériorisation de cette disposition à l'éclectisme est l'expression d'une tension interne en lien avec la disposition à la légitimité culturelle qu'il a fortement intériorisée au cours de son enfance.

2.2.2. Concurrence dispositionnelle et résolution en contextes

Ce dernier exemple souligne parallèlement les cas où la constitution d'un patrimoine de dispositions pluriel est source de tension interne, notamment lorsque des dispositions contraires ont été intériorisées au cours des trajectoires individuelles et se retrouvent face à des contextes sociaux qui ne permettent pas leur actualisation.

Cette attention portée aux désajustements intra-individuels - et moins aux moments où les individus se sentent « comme des poissons dans l'eau » - est sans doute l'une des particularités les plus saillantes de la perspective dispositionnaliste et contextualiste. Elle permet de relire les cas d'hétérologies constatés en recherche sur la consommation y compris au sein de trajectoire individuelle et de domaine de la consommation à première moins

¹³⁴ Disposition à l'exclusivisme culturel est cette inclination à concentrer ses modes de consommation culturelle sur un genre artistique. Elle peut être étendue c'est-à-dire marquée par la volonté d'approfondir ses connaissances du sujet en question. Elle est au contraire restreinte lorsque cela n'est pas le cas.

problématique que celui vécu par les mormons étudiés par McAlexander et ses collègues (2014) ou encore suite à une immigration (*e.g.* Üstüner et Holt, 2007).

En effet, les répondants que nous avons interrogés décrivent des moments où ils se sentent désajustés par rapport aux contextes sociaux qu'ils sont amenés à traverser dans le cadre de l'expression des modes de consommation qui peuvent être associés à leur lecture de bandes dessinées. Ces désajustements peuvent décrire :

- *une disposition qui ne trouve pas de contexte pour permettre son actualisation.*

Le portrait de Jean permet en partie d'illustrer ce phénomène, notamment par la disposition à l'activité publique et à la transmission. Cette dernière ne trouvait de contexte adapté pour permettre son actualisation. Aujourd'hui, les contextes de résolution de cette tension interne sont pour lui le cadre familial - notamment depuis l'arrivée de son premier enfant - et les contextes numériques notamment Facebook, Twitter, mais surtout YouTube.

- *l'absence de disposition adaptée au contexte traversé par le répondant.*

Le portrait de Stéphane décrit en partie cette inadaptation. La disposition à la remise de soi qui a été intériorisée au cours de son enfance a été une source de tension interne lors de son arrivée à Nancy. Il décrit avoir été confronté à des cadres socialisateurs qui exigeaient le plus souvent de la prise d'initiative, voire de l'affirmation de soi (*e.g.* cadre professionnelle et cadre universitaire). Cette disposition a par ailleurs été progressivement acquise, notamment par un contact de plus en plus régulier avec ces contextes. Cette dernière s'exprime aujourd'hui y compris dans les cadres de sociabilités qui avaient favorisé l'intériorisation de la disposition contraire : la remise de soi. Aujourd'hui, il exprime sans grande difficulté ses goûts tant en matière de bande dessinée, que d'animes et il n'hésite plus à proposer à ses amis de participer avec lui à certains événements culturels (*e.g.* salons, conventions, voire même conférences).

Ces désajustements sont donc lus ici comme des cas où des dispositions se retrouvent en concurrence. Cette concurrence s'observe - en contexte - dans le cadre de dispositions contradictoires, mais également entre des dispositions plus larges.

Les dispositions contradictoires sont ces dispositions qui s'opposent directement l'une à l'autre. Malgré leur opposition, elles peuvent être intériorisées au sein d'un même individu et

donc se retrouver en concurrence. Par exemple, la disposition à la « boulimie » s’oppose chez Alice à la disposition à la parcimonie. Pour Stéphane, la disposition à la remise de soi se trouve en tension avec la disposition à l’expression de soi qu’il a plus récemment acquise. Là où pour Jean, ce sont les dispositions à l’activité publique et à l’activité privée qui se trouvent en contradiction.

Ces dispositions sont intériorisées avec plus ou moins de force chez les répondants dont avons réalisé les portraits. Ces portraits permettent de décrire des contextes au sein desquels elles réussissent à s’exprimer et qui finalement participent à la résolution de ces tensions. Pour Alice par exemple, son inclination à vouloir « avaler de tout » par période a été notamment renforcée par la découverte de plateformes numériques qui lui permettaient et permettent encore aujourd’hui un accès illimité à des contenus culturels très variés, alors qu’en dehors de ces contextes, c’est plus une disposition à la parcimonie qui tend à s’exprimer.

Plus particulièrement, le portrait de cette répondante - mais également celui de Jean et celui de Stéphane - nous permettent de comprendre la pratique du téléchargement illégal non pas comme l’expression d’une pratique déviante (*e.g.* Garcia-Bardidia *et al.*, 2011 ; Odou et Bonin, 2014), mais comme l’expression d’une inclination à une consommation de produits culturels plus importantes qui soumise à des contraintes sociales, économiques et matérielles particulières ne permet pas son expression sous une forme légale. Le caractère transitoire de ce mode d’accès illégal des contenus culturels décrit par ces répondants semble permettre de dépasser une vision de la pratique entrevue comme déviante. Par exemple, Alice est passée au système d’abonnement, Stéphane achète désormais les collections intégrales des bandes dessinées qu’il souhaite lire, et Jean passe systématiquement à l’achat de l’œuvre si celle-ci a été appréciée.

Par ailleurs, les portraits permettent de mettre en évidence des cas de concurrences dispositionnelles qui ne se limitent pas à des dispositions par nature contradictoire (utilitariste vs esthétisme ; hédonisme vs ascétique ; etc.) ; les dispositions intériorisées peuvent être en concurrence avec des dispositions qui ne leur sont pas directement associées. Par exemple, la disposition à la légitimité culturelle peut se retrouver en concurrence avec la disposition à l’hédonisme, comme c’est le cas pour Laurent. En effet, ces deux inclinations ont été intériorisées comme deux inclinations contraires par ce répondant, car la légitimité culturelle est pour lui fortement associé à ses dimensions esthétique et éducative. De manière analogue, Max décrit une concurrence entre sa disposition à la collection, à l’esthétisme et à l’hyper-

correction dans un contexte physique de stockage des œuvres qui rend de plus en plus difficile leur actualisation conjointe.

Plus spécifiquement, la mise en évidence de cette concurrence dispositionnelle en contextes permet de relire la légitimité culturelle ou encore l'expression de soi non pas comme des phénomènes qui se construiraient uniquement à une échelle macrosociale, mais comme des effets des trajectoires de socialisation individuelles. Ceci permet de comprendre la variété des effets observés en situation – en termes de force, de durée, de niveau d'extension - à l'échelle intra-individuelle mais également interindividuelle.

En effet, la légitimité culturelle ne s'observe pas avec la même force chez tous nos répondants. Là où chez Laurent, Max, Rémy ou encore Stéphane, elle s'exprime – ou s'est exprimée – fortement dans certaines situations ; elle se trouve être quasi-inexistante chez Alice ou Jean. Lire la légitimité culturelle comme une disposition à croire et/ou à agir permettrait de comprendre la variabilité observée.

De la même manière, les modes de pratique d'expression de soi ou de création de soi (e.g. Belk, 1988, 2015 ; Torché, 2016) ne prennent pas la même forme tant à l'échelle interindividuelle qu'à l'échelle intra-individuelle. Cette variété semble pouvoir être comprise lorsque l'on s'intéresse aux trajectoires de socialisation individuelle : certains répondants ont eu l'opportunité de traverser des cadres socialisateurs qui ont favorisé son intériorisation, là où d'autres n'ont pas une cette chance.

Conclusion du chapitre VII.

En conclusion, les portraits réalisés dans le cadre de ce travail de recherche doctorale permettent de comprendre les modes de consommation de la bande dessinée comme une pratique sociale complexe. Cette complexité apparaît tant dans la variété des manières de faire observées en situation que dans leur possible évolution dans le temps. En d'autres termes, la pratique y apparaît à la fois dans sa dimension diachronique - c'est-à-dire temporelle - mais également dans sa dimension synchronique c'est-à-dire dans la variété des situations dans lesquelles elle est susceptible de prendre place.

La dimension diachronique éclaire l'importance de la prise en compte d'un ensemble de cadres socialisateurs plus variés, qui ne distingue pas *a priori* les cadres qui participent à la socialisation dite primaire ou secondaire. Si la précocité de l'apparition des différents cadres socialisateurs est une donnée importante pour estimer la force des dispositions qui ont été

intériorisées, ces dispositions sont susceptibles de subir des modifications importantes à tous les moments de la trajectoire des consommateurs (*e.g.* le portrait de Stéphane). Ainsi, ces portraits permettent d'asseoir l'importance de la prise en compte d'un ensemble de contextes de la pratique non seulement diversifiés, mais également interconnectés dans le temps et en situations (*e.g.* Arsel et Bean, 2013 ; Arsel et Thompson, 2011 ; McAlexander *et al.*, 2014 ; Saatcioglu et Ozanne, 2013). La variété des pratiques culturelles observées est donc vue ici comme le résultat d'un multi-déterminisme social complexe qui ne peut être observé qu'à l'échelle intra-individuelle.

La conclusion générale soulignera les différents apports, limites et voies de recherche que les résultats de cette recherche doctorale ont permis d'ouvrir.

Conclusion. Apports, limites et voies de recherche.

Cette recherche doctorale proposait de discuter de la pluralité des modes de consommation culturelle souvent constatée à l'échelle individuelle à partir de la perspective dispositionnaliste et contextualiste formulée par Lahire (2002, 2005, 2010, 2013). Cette conclusion revient sur la définition du consommateur que cette perspective suppose et sur l'intérêt de l'appréhender à la fois en situation et en trajectoire. Dans un second temps, elle présente les apports théoriques, méthodologiques et managériaux de ce travail doctoral à partir des résultats exposés, mais également leurs limites qui peuvent être entrevues comme autant de voies de recherches ouvertes.

Consommateur culturel pluriel en situation et en trajectoire.

La revue de littérature proposée au sein de la première partie de ce travail de recherche doctorale mettait en évidence deux images antagonistes de l'individu consommateur. La première a tenté de relire la variabilité comportementale des consommateurs comme l'avènement d'une consommation postmoderne, donc libérée du poids que les instances classiques (*e.g.* famille, école, état, politique, religion) faisaient peser sur les individus (*e.g.* Firat, 1991 ; Firat et Venkatesh, 1995 ; Holbrook et Hirschman, 1982 a et b, 1992). Ces consommateurs vus comme acteurs de leur consommation - capables de saisir les ressources qu'ils trouvent sur le marché pour évoluer dans des situations d'interaction très diversifiées - ont ainsi fait l'objet de recherches importantes en CCT (*e.g.* Arnould et Thompson, 2005 ; 2007).

Le second chapitre de la revue de littérature proposait quant à lui de revenir sur la façon dont cette variété pouvait être comprise comme un phénomène psychologiquement, psychosociologiquement ou sociologiquement constitué à partir d'une relecture de la socialisation du consommateur et celle de ses effets. Toutes les perspectives exposées mettent en évidence l'importance de rendre compte des modes de consommation dans le temps et dans les cadres qui permettent leur construction (*e.g.* Moschis et Churchill, 1978 ; Brée, 1990, 2015 ; Goletty, 1999 ; Holt, 1997 ; Saatcioglu et Ozanne, 2013, etc.).

La perspective dispositionnaliste et contextualiste est au croisement de ces perspectives. Elle propose d'entrevoir la pluralité intra-consommateur comme dépendante des situations de consommation dans lesquelles il est susceptible d'évoluer et des contextes passés de son histoire individuelle. Ces contextes sont vus comme des cadres qui permettent l'intériorisation

de dispositions- plus ou moins fortes – qui se retrouvent confrontées à des contextes présents qui permettent ou inhibent leur mise en œuvre.

En d'autres termes, la variété des modes de consommation observés est vue comme l'effet d'un multi-déterminisme social, résultat de la grande variété des expériences socialisatrices vécues par les consommateurs. Ceux-ci - confrontés à une situation présente particulière - vont s'y ajuster ou non. En effet, chaque contexte (passé et présent) peut venir infléchir, modifier, mettre en veille ou en tension ce qui a été précédemment constitué comme inclination à croire ou à agir d'une certaine façon (Lahire, 2005, 2012, 2013).

Ainsi, cette perspective permet d'éclairer des modes de consommation culturelle pluriels dans leur double dimension : diachronique et synchronique. Cette perspective demeure très proche de cette vision de « liberté conditionnée [bien que] conditionnelle » énoncée par Bourdieu (1980a p.92). Elle offre une lecture de cet ensemble de dispositions, structure structurée prédisposée à fonctionner comme un principe générateur de pratiques et de représentations (Bourdieu, 1979a) plus adaptée à des individus qui sont amenés à évoluer au sein d'une société plus fragmentée que celle observée et décrite par Bourdieu (1979a).

Les consommateurs sont en effet amenés à évoluer – souvent de manière plus précoce - au sein d'instances plurielles voire contradictoires qui se retrouvent donc en concurrence éducative dans la formation des manières de voir et d'agir à l'échelle individuelle. L'analyse des modalités de cette socialisation plurielle permet de lire la variété des comportements et représentations mise en évidence comme le résultat d'un ensemble de dispositions intériorisées potentiellement hétérogènes et particulièrement muables dans le temps des trajectoires individuelles.

Ainsi, l'identification des cadres de la socialisation - comme la famille, l'école, les sociabilités professionnelles, amicales, culturelles, marchandes mais également les médias et les TIC dont internet – participant à l'intériorisation de ces inclinations – par imitation, assimilation, renforcement ou encore inculcation - et la détermination de leur force – par la durée, la fréquence des interactions, et les contextes d'apparition de ces dispositions – éclaire comment cette pluralité du sociale est faite corps. L'application de cette perspective permet donc de répondre à notre problématique et aux questions de recherche qui en découlent.

Contributions, limites et voies de recherche.

Apports de la recherche doctorale

Les résultats précédemment exposés et discutés permettent de souligner certaines contributions théoriques, méthodologiques et managériales issues de cette recherche doctorale.

Contributions théoriques de la recherche

L'une des contributions théoriques de ce travail de recherche consiste en la première mobilisation de la perspective dispositionnaliste et contextualiste (Lahire, 2005, 2012, 2013) et son application empirique en recherche sur la consommation. En effet, bien que les résultats des travaux de cet auteur soient régulièrement cités dans notre champ pour attester de la pluralité des modes de consommation culturelle à l'échelle individuelle (*e.g.* Badot *et al.*, 2009 ; Herbert et Collin-Lachaud, 2017 ; Jarrier, 2015 ; Ladwein, 2003 ; etc.), rares sont ceux qui tentent de mettre en œuvre les mécanismes de constitution de ces modes de consommation pluriels que Lahire (2005) met en évidence (Trizzulla *et al.*, 2016). Cette première application semble permettre de souligner certains apports tant vis-à-vis de cette perspective théorique que dans le champ de la CCT.

Cette première application permet en effet de préciser certains des concepts clés de la théorie dispositionnaliste et contextualiste : les cadres socialisateurs et ce qu'il nomme les contextes présents. Les premiers peuvent être définis comme des espaces constitués d'un ensemble de conditions sociales (*e.g.* les sociabilités), matérielles, culturelles, économiques, temporelles et spatiales qui participent à l'intériorisation de tendances à croire et/ou à agir d'une certaine façon, dont la force dépend de la précocité, mais également de la durée et de la fréquence des interactions que ces espaces exigent au cours de la trajectoire du consommateur.

Le contexte présent peut quant à lui être compris comme un ensemble de contraintes et d'opportunités externes qui soit permettent l'actualisation des dispositions préalablement acquises, soit exigent leur mise en veille, voire soumettent les consommateurs à un désajustement en l'absence de disposition adaptée à la situation traversée. Ces situations peuvent à leur tour devenir des cadres socialisateurs en fonction de la précocité, de la durée, de la fréquence des interactions qu'elles exigent au cours d'une trajectoire individuelle.

Ce travail permet par ailleurs d'affiner la catégorisation des effets de cette socialisation plurielle. En effet, il distingue comme Lahire (2005) les dispositions selon leur nature (à croire, à agir, à croire et à agir), leur niveau d'extension qui permet de les lire soit comme des

dispositions spécifiques, générales ou de simples compétences, mais il permet surtout l'identification de nouvelles dispositions jusqu'alors non spécifiées par l'auteur de cette perspective théorique (*e.g.* à l'éclectisme, à l'expression de soi, à la collection, à la « boulimie », etc.). La mise en évidence de ces nouvelles dispositions peut être vue comme le résultat de la délimitation de notre objet de recherche à la consommation. Là où Lahire (2005) mobilise volontairement son cadre théorique « en l'absence d'objet concret, de question sociale qui ferait tenir ensemble tous les portraits » (*Ibid.* p. 44).

L'intérêt porté aux dispositions intériorisées par les consommateurs - et non au concept d'*habitus* vu comme un système de dispositions relativement homogène dont l'essentiel serait issu de la socialisation primaire (famille et école) – permet plus généralement de ne masquer ni la variété des cadres de la socialisation qui influence leur constitution ni celle des pratiques observées (Holt, 1998). Ce faisant, la perspective dispositionnaliste et contextualiste répond à l'idée d'un *habitus* fragmenté ou secondaire, qui est finalement plus dynamique et changeant au cours d'une trajectoire individuelle (*e.g.* Saatcioglu et Ozanne, 2013 ; Herbert et Collin-Lachaud, 2017). On insiste ici plus sur l'articulation entre les différents contextes passés et présents traversés, que sur ce qui se passe dans une unique situation de consommation. Ainsi, elle permet de mieux éclairer la tension structure-agence mise en évidence par Arnould et Thompson (2007).

Plus particulièrement, rendre compte des trajectoires de socialisation des consommateurs en situation, c'est finalement rendre compte de l'importance des expériences de consommation passées tant avec le contenu culturel consommé, qu'avec le support qui en médiatise la consommation et les situations dans lesquelles ces expériences ont eu lieu. Ce faisant, les portraits proposés permettent souligner l'intérêt de rendre compte de ces trois composantes pour améliorer la compréhension des expériences de consommation présentes. Si en recherche sur la consommation, le poids des expériences passées est pris en compte par la familiarité et l'expertise que le consommateur a de l'objet (*e.g.* Evrard et Aurier, 2001, Debenedetti, 2001 ; Jarrier, 2015 ; Pulh, 2002), peu est dit sur les mécanismes qui permettent leur constitution et sur la façon dont les situations présentes permettent ou non leur mobilisation.

Parallèlement, les portraits réalisés montrent l'intérêt de prendre en compte les capitaux culturels, économiques, sociaux, voire symboliques au cours des trajectoires individuelles, là où la perspective dispositionnaliste et contextualiste les rend moins visibles au profit des dispositions. Les six portraits présentés décrivent le rôle important des capitaux par exemple

dans le développement de nouvelles dispositions ou dans leur renforcement (*e.g.* le portrait de Max). Ils soulignent par ailleurs l'intérêt de décrire l'évolution de leur structure dans le temps des trajectoires présentées (*e.g.* le portrait de Jean ou encore celui d'Alice).

Plus particulièrement, les portraits permettent d'entrevoir la richesse de ce que leur prise compte peut amener à la compréhension des contextes traversés par les consommateurs. En d'autres termes, comme les dispositions, les capitaux sont plus ou moins mobilisables et/ou transposables en fonction des situations rencontrées par les consommateurs et non uniquement à l'échelle des champs où ils sont plus généralement étudiés.

Par ailleurs, leur considération systématique permet de répondre à l'une des voies de recherche soulignée par Holt (1995, 1997, 1998) : celle de la prise en compte de l'ensemble des formes de capitaux – sociaux, culturels et économiques – possédés par les agents, mais surtout de restituer l'évolution de leur structure dans le temps, là où les recherches plus actuelles focalisent souvent leur attention sur le volume des capitaux – notamment culturels – détenus à un moment donné de la trajectoire individuelle (*e.g.* Arsel et Thompson, 2010 ; Brei et Tadjewski, 2015 ; Maguire et Lim, 2014 ; Moisio *et al.* 2013 ; etc.).

Contributions méthodologiques de la recherche

D'un point de vue méthodologique, l'approche par les portraits sociologiques mise en œuvre dans ce travail de recherche doctorale permet avant tout de s'intéresser à une échelle d'observation qui est le plus souvent laissée aux approches psychologiques : l'échelle intra-individuelle. L'adoption d'une telle échelle permet de répondre à une autre voie de recherche proposée par Holt (1998) : celle de la mise en évidence de la variabilité des modes de consommation non seulement intra-classe, mais également intra-individuelle. Là où une approche macro-sociale aurait tendance à insister sur les régularités comportementales ou représentationnelles. En d'autres termes, la perspective proposée s'intéresse moins aux variants et/ou invariants interindividuels, interclasses ou intergroupes qu'aux variants et/ou invariants intra-individuelle observés en contexte.

La variété des comportements ou représentations observées n'est cependant jamais déconnectée des structures sociales dont elle est le produit. Ainsi, la méthodologie appliquée exige une posture singulière de la part du chercheur. Elle consiste en un aller-retour entre subjectivisme et objectivisme. En d'autres termes, une démarche qui ne nie ni l'importance des expériences vécues ni celles des structures sociales qui ont participé à la construction de

cette subjectivité. Ce faisant, elle se distingue nettement des méthodologies qui lui sont d'apparence très proches : celles des histoires de vie et des récits de vie.

Si les premières ne sont à notre connaissance rarement, voire jamais mobilisées en recherche sur la consommation, les secondes font l'objet d'une mobilisation plus importante dans notre champ. Les récits de vie apparaissent en effet comme un outil particulièrement riche pour étudier le sens attribué à des comportements de consommation, évaluer le capital marque, identifier des pistes d'innovation ou encore identifier des ruptures de consommation et leur répercussion (*e.g.* Bah *et al.*, 2015 ; Özçağlar-Toulouse, 2008 ; Roederer, 2012a et b).

Néanmoins, la posture *emic* émanant de cette méthodologie (Roederer, 2012 a et b) –c'est-à-dire une posture qui laisse plus de place à la restitution d'une narration telle qu'elle est vécue par le répondant – semble moins adaptée à l'analyse des modalités sociales qui ont participé à la construction de ce sens. Les portraits réalisés tentent moins de mettre en lumière le sens attribué à des modes de consommation que de mettre en évidence la façon dont les cadres socialisateurs ont participé à la construction de ces représentations et/ou de comportements pluriels.

Plus encore, les portraits tentent de mettre en évidence comment ces schèmes d'action et de représentations socialement constitués sont susceptibles de varier en fonction des situations rencontrées par les individus, et finalement donne à voir un être pluriel. En d'autres termes, l'approche par les portraits peut être lue comme un travail de déconstruction de cette « subjectivité » car le processus de sa constitution est compris comme éminemment social. Ainsi, si la subjectivité apparaît le plus souvent comme singulière, c'est qu'elle est vue ici comme le produit de trajectoires socialisatrices qui sont elles même plus variées à l'échelle individuelle.

Il s'agit alors de s'interroger sur ce que le dire sur le faire veut dire pour les individus en situation d'entretien. Le rôle du chercheur est essentiel au cours de la réalisation des différents récits de pratiques et entretiens biographiques nécessaires à la réalisation des portraits. Son rôle est d'aider le répondant à expliciter ce qui ne lui est pas directement accessible lors des entretiens. Il peut s'agir, par exemple :

- d'un manque de vocabulaire nécessaire à la description d'une situation de consommation voire même de l'objet consommé qui peut tout simplement ne pas être connu par le répondant. L'exemple de Laurent est ici intéressant car ne connaissant

pas le terme *webcomics* ou même blog BD, il lui était impossible d'en parler directement lors de notre premier entretien, alors que c'est un genre de la bande dessinée qu'il lit et apprécie (*e.g.* XKCD). Ce n'est que lors d'une relance qu'il a pu enfin expliciter ce type de lecture.

- de micro-pratiques, de micro-savoirs ou plus généralement à toute pratique ou savoir qui ne détient pas le rôle principal de l'histoire racontée. Par exemple, l'ensemble des répondants décrivent des situations de lecture qui auraient pu être masquées si les entretiens avaient été limités aux pratiques de loisirs, comme lire des mangas en classe (*e.g.* Stéphane), des *webcomics* ou des blog BD au travail pendant les pauses, mais pas uniquement (*e.g.* Laurent, Eric, Jean) ou encore lire des comics en attendant qu'une manipulation réalisée sur des couches de plasma se termine (*e.g.* Alice).

L'accès à ces pratiques suppose que le chercheur apprenne lui-même à bien nommer les choses, les pratiques, les gestes et les situations qu'il est susceptibles d'observer (Lahire, 2007). Dans le cadre de ce travail de recherche, cette connaissance a pu notamment se construire lors de l'étude exploratoire.

Par ailleurs, le chercheur se doit d'interroger de manière très précise les expériences relatées par les répondants lors des entretiens, par exemple en insistant sur les personnes en présence, les conditions temporelles, spatiales et matérielles des histoires racontées mais également sur les situations où les pratiques décrites ne se produisent très peu, voire jamais. C'est pourquoi, des entretiens longs sont toujours favorisés.

La multiplication des entretiens et la variété des thématiques abordées permettent quant à elles de mettre en évidence les liens existants entre des domaines de pratique qui peuvent en apparence sembler distants. Ces derniers sont susceptibles de participer à l'actualisation et à la construction par exemple d'une même disposition à agir. De la même manière, l'observation des traces numériques de nos répondants permet en partie d'apprécier la présence et/ou le niveau d'extension de dispositions à croire et/ou à agir dans un contexte d'énonciation différent que celui de l'entretien.

Enfin, l'analyse des trajectoires repose ici sur la prise en compte conjointe d'une grande variété de contextes socialisateurs ; de l'appréciation des différents états du patrimoine dispositionnel et celui des différents capitaux détenus par les individus au sein de ces contextes ; mais également des moments de désajustements dispositionnels - c'est-à-dire aux moments de tensions, de crises et de ruptures qui peuvent parvenir au cours d'une trajectoire.

Cette triple attention semble permettre de répondre au risque d'illusion biographique énoncé par Bourdieu (1986). Au cours des entretiens, ce n'est pas tant l'expression cohérente des expériences vécues par les agents qui est recherchée, que les contextes de construction des pratiques et des représentations, mais également les situations de tension et leurs modes de résolution. Le travail de reconstruction d'une forme de cohérence narrative est dévolu au moment de la mise en récit réalisée par le chercheur sous la forme de portraits.

Contributions managériales

Ce travail de recherche doctorale ouvre des perspectives managériales intéressantes. Elles tendent à apporter des réponses à différents enjeux que rencontre actuellement le secteur de l'édition de bande dessinée, notamment dans un contexte de numérisation de ses contenus. Ce phénomène tend là encore à (1) augmenter l'offre disponible, quelle soit légale ou non ; (2) à enrichir les modes d'accès de ses contenus, mais également (3) à multiplier les supports de lecture (e.g. Gaudric *et al.*, 2016 ; Robert, 2016). Ceci apparaît comme d'autant plus problématique qu'au sein de ce secteur la variété des pratiques, des goûts et des représentations associés à cet objet culturel était déjà une source d'inquiétudes pour les acteurs de ce marché (e.g. Berthou et Martin, 2015).

Dans ce cadre, l'étude exploratoire réalisée au sein de ce travail de recherche doctorale apparaît comme une première source d'apports managériaux. Elle vient en effet enrichir les connaissances des modes de consommation de cet objet culturel dans un contexte où les travaux en recherche sur la consommation sont encore trop peu nombreux, quand ils existent-ils sont anciens, et souvent délimités à une dimension particulière de cet objet culturel (e.g. les valeurs dont il est le support, la pratique de collection ou encore de *scantrad* cf. Belk, 1966, 1987, 1989, 2009 ; Spiggle, 1986, Lee, 2009).

L'étude exploratoire que nous avons menée permet une meilleure description de la variété des modes de consommation (comportements et représentations) des lecteurs de bande dessinée. Cette diversité des modes de consommation s'observe dans les goûts, les modes d'accès aux œuvres, les supports destinés à la lecture, mais encore dans les situations dans lesquelles cette lecture est susceptible de prendre place. Ce travail doctoral permet de voir comment les consommateurs de bande dessinée mobilisent un nombre important d'espaces qui leur permettent d'acquérir légalement ou non les bandes dessinées qu'ils souhaitent lire. Une question importante est notamment de savoir comment ils articulent des espaces marchands et non-marchands qu'ils soient physiques (e.g. magasins spécialisés, grandes et moyennes

surfaces spécialisées ou non, librairies, médiathèques, bibliothèques municipales, nationales, universitaires, etc.) ou numériques (e.g. des sites de vente comme Amazon ou la FNAC, des sites d'éditeurs comme www.dupuis.com, des sites ou applications d'abonnement comme Iznéo ou Marvel Unlimited, des sites de financement participatif comme Ulule, des blogs BD, des plateformes de *streaming*, etc.) pour construire leur pratique.

De la même manière, ce travail doctoral laisse entrevoir des résultats intéressants car parfois contre-intuitifs sur l'utilisation conjointe d'une grande variété de supports (e.g. livre, smartphone, tablette, liseuse, ordinateur). Ceux-ci sont en effet parfois mobilisés de façon complémentaire en fonction des situations que les consommateurs traversent (e.g. ordinateur au travail, smartphone à la maison, tablette en déplacement dans le train, dans le bus, etc.) mais parfois également complètement exclusifs, pour les mêmes répondants. Ceci renforce le besoin de comprendre les situations plus finement qu'à l'échelle individuelle ou de niche pour proposer une offre produit adéquate.

Ce point est sans doute en lien avec la diversité des représentations exprimée dans l'étude exploratoire de cette thèse. Cette diversité repose autant sur les genres de la bande dessinée, que sur leur support et les situations dans lesquelles ils s'insèrent. Encore une fois, l'étude exploratoire met en évidence des représentations qui peuvent être contradictoires pour un même contenu, un même format et un même support en fonction des contextes traversés. La description de cette diversité devrait permettre aux praticiens de mieux adapter leur offre sur l'ensemble des composantes du marketing mix. Il s'agirait par exemple de ne pas fournir une simple transposition des œuvres papier en format numérique, notamment parce que le numérique ne semble pas permettre le même confort de lecture. Ainsi, des offres spécifiques à ce support et au type de lecture qu'il suppose permettraient de mieux répondre aux pratiques associées à ce format par les consommateurs. Les praticiens pourraient également retravailler sur une stratégie de prix qui serait en adéquation avec les représentations que les lecteurs y associent, par exemple entre les différents formats (numérique ou papier). Les entretiens réalisés mettent en avant la cherté perçue des offres numériques, notamment par rapport à leur forme imprimée. Dans un contexte où la numérisation des contenus culturels semble fortement associée à la gratuité des échanges, à une valeur symbolique moins importante mais également à des coûts de production moindres, il semble important de reconsidérer cet aspect de la formation de l'offre.

Plus généralement, en réponse à cette variété nous proposons le développement d'une nouvelle méthode de segmentation qui tienne compte de cette diversité : une segmentation par catégorie de disposition et contexte potentiel d'actualisation. Plus particulièrement, cela renvoie à la possibilité offerte aux praticiens de travailler directement sur la gestion de ce consommateur pluriel autour de trois leviers d'action importants : (1) la gestion, voire le développement des dispositions qui ont été identifiées ; (2) la gestion et la création de contextes favorisant l'actualisation de dispositions déjà présentes ; (3) la gestion des ajustements et des désajustements entre les dispositions et les contextes que traversent les individus.

1. La gestion et le développement de dispositions.

Les praticiens du marketing ont un rôle important à jouer dans le renforcement et le développement de dispositions. L'importance de ce rôle se comprend notamment lorsque l'on considère le processus d'intériorisation et de développement des dispositions à croire et à agir à l'échelle individuelle. En effet, comme nous l'avons déjà évoqué, de multiples agents participent à la construction des modes de consommation. Les praticiens du marketing en font potentiellement partie du fait des outils dont ils disposent et des ressources (produits et services) qu'ils mettent à la disposition des consommateurs. Par exemple, ils ont la possibilité *via* les outils de communication comme la publicité ou encore leur site de participer au renforcement de dispositions à croire ou à agir d'une certaine façon, voire à leur création.

Comprendre les pratiques observées comme de reflets de dispositions à croire ou à agir permet d'ouvrir un grand nombre de leviers d'action pour les praticiens, et cela pour chacune des dispositions identifiées. Nous développerons ici trois d'entre elles.

Par exemple, cela permettrait de lire la pratique de téléchargement de contenu culturel non pas comme une pratique de consommation « déviante », mais comme l'expression d'une disposition à la « boulimie ». Ceci devrait inciter les praticiens à proposer des offres de produits culturels qui permettent de favoriser ce type de consommation. L'engouement pour des plateformes d'abonnements illimités comme Netflix - qui comptait au premier trimestre 2018¹³⁵ près de 119 millions d'abonnés dans le monde - tend à assoir l'intérêt commercial de ce type d'offre. Malheureusement, dans le secteur de l'édition de la bande dessinée française, l'offre numérique par abonnement ne semble pas suffisamment riche en contenu pour pouvoir

¹³⁵ <https://www.lesechos.fr/tech-medias/medias/0301575145169-le-nombre-dabonnes-de-netflix-continue-de-senvoler-2169713.php>

obtenir le même type d'engouement, car une seule nouvelle bande dessinée sur trois rejoint les catalogues numériques comme Iznéo¹³⁶.

De la même manière, les marketeurs pourraient favoriser le développement d'une disposition à l'éclectisme culturel. Ceci passe notamment par la possibilité de faire découvrir de nouveaux opus aux consommateurs notamment par les abonnements, mais pas uniquement. Le grand succès des blogs BD ou des *webcomics* devrait inciter les éditeurs non seulement à dénicher des auteurs de talents *via* ces plateformes, mais à promouvoir les œuvres de leurs auteurs sur ces supports, peut-être même avant de les éditer en format papier. En effet, comme nous avons pu le voir chez certains de nos lecteurs, la lecture (numérique ou non) préalable de bande dessinée n'implique pas nécessairement le non-achat de l'objet livre, bien au contraire. L'objet est régulièrement associé à des dimensions symboliques, esthétiques ou même affectives plus importantes que son éventuel homologue numérique. Le succès de certains blogueurs comme Marion Montaigne, Boulet ou même Laurel tend à assoir l'intérêt d'une découverte préalable des bandes dessinées par les consommateurs.

Par ailleurs, la disposition à la collection identifiée dans ce travail de recherche pourrait également faire l'objet d'actions managériales intéressantes. Il s'agirait par exemple de favoriser le suivi des collections des lecteurs de bande dessinée par la mise en place de plateformes numériques qui permettent leur gestion. Si aujourd'hui ces plateformes existent, elles sont majoritairement portées par les consommateurs. Elles se trouvent ainsi en-dehors du champ d'action des praticiens. Fournir les outils qui permettent au consommateur de suivre ses collections - y compris lorsqu'elles ont fait l'objet d'une acquisition dans un autre espace de vente – permettrait de mieux cibler par exemple les recommandations d'achats proposés aux consommateurs par email.

2. *La gestion et la création de contextes favorisant l'actualisation de dispositions.*

Plus généralement, l'identification des cadres socialisateurs marchands comme contextes susceptibles de favoriser l'intériorisation et/ou le renforcement de dispositions à croire et/ou à agir existantes permet de renforcer l'intérêt porté au contexte situé sous le contrôle des praticiens (Roederer, 2012b). En effet, ils sont susceptibles non seulement de participer à l'actualisation de dispositions existantes, mais également à leur construction. En d'autres termes, il s'agit ici – et à l'instar des approches expérientielles (*e.g.* Carù et Cova, 2003 ;

¹³⁶<https://www.actualitte.com/article/monde-edition/izneo-la-vente-de-bd-numeriques-autopubliees-pour-la-fin-de-l-annee/83891>

Filser, 2002, etc.) – d’agir sur les contextes passés et présents qui se présentent aux individus afin de favoriser l’actualisation, le renforcement, ou la mise en veille d’une disposition préalablement intériorisée.

Ceci permettrait notamment de comprendre les composantes de l’expérience vécue (Holbrook et Hirschman, 1982 a et b ; Roederer, 2008, 2012 a et b)– par exemple l’hédonisme ou l’esthétisme - comme des dispositions à croire et/ou à agir qui peuvent être activée ou mise en veille en fonction des situations traversées par les consommateurs. Leur absence dans certaines situations de consommation peut être lue comme un manque de conditions favorables à leur actualisation en contexte. De la même manière, lire les opérations d’appropriation de l’expérience identifiées par Carù et Cova (2003) comme des tendances à agir d’une façon en situation permettrait de comprendre pourquoi leur mise en œuvre n’est pas systématiquement exigée par les répondants que nous avons interrogés.

Plus particulièrement, en améliorant la connaissance des praticiens notamment en ce qui concerne des expériences de lecture qui se situent en dehors de leur champ d’action permet de proposer des offres qui soient mieux adaptées aux contextes de consommation au sein desquels elles sont susceptibles d’être consommées. Ceci permet de répondre en partie au cas d’expériences de consommation qui prennent place dans des situations aléatoires par Roederer (2012).

3. La gestion des ajustements et des désajustements entre dispositions et contextes.

Enfin, l’identification des cas de désajustements ressentis par les consommateurs en situation sont susceptibles de fournir des leviers d’action aux praticiens pour amener leur résolution. Les cas de désajustements décrits par nos répondants peuvent concerner :

- des dispositions existantes qui se trouvent confrontées à des situations qui ne permettent pas leur actualisation. Ici, on peut notamment faire référence à Jean et à Alice pour qui les interactions au sein de contextes de sociabilités par exemple professionnels ne permettent l’actualisation de leur disposition à l’activité publique et au partage. Les praticiens peuvent favoriser l’expression de ce type de dispositions à agir en fournissant des contextes adaptés à leur actualisation, par exemple numérique (e.g. forum, page Facebook, page Twitter) et/ou même physique (e.g. festival, convention, etc.). On peut également ici prendre l’exemple de Max les premières fois où il a souhaité réaliser et corriger des fiches dans le questionnaire de collection en

ligne. L'absence d'indication de la plateforme a empêché l'actualisation de cette disposition. Les praticiens peuvent mettre en place des systèmes pour résoudre ce type de désajustement.

- des dispositions existantes qui se trouvent inadaptées au contexte dans lequel elles s'actualisent. Ici, l'inadaptation ressentie par Stéphane lors de lectures de bande dessinée franco-belge au sein des unités commerciales est un exemple intéressant. Elle permet en effet l'actualisation d'une disposition à l'illégitimité culturelle, que les praticiens seraient susceptibles de résoudre, notamment par la remise en place d'espaces de lecture au sein des lieux de vente.
- l'absence de disposition adaptée au contexte traversé par les individus. Dans ce cas, on pourrait citer le cas d'Alice, dont l'absence de disposition à l'hypercorrection ne lui permet pas de gérer correctement les contenus numériques qu'elle achète sur l'ensemble de ses dispositifs. Les marketeurs pourraient par des systèmes de synchronisation des données - non-propriétaires - permettre de résoudre ce désajustement.

Plus généralement, les cas de désajustements décrits entre certaines dispositions à croire et/ou à agir et les contextes impliquant une lecture numérique pourraient être lus comme le fruit de trajectoires de socialisation de consommateurs qui n'ont pas eu l'opportunité d'être confrontées précocement avec des dispositifs numériques permettant la lecture de bande dessinée. On peut supposer qu'il n'en ira pas de même pour les jeunes générations qui sont confrontées dès leur plus jeune âge avec ces dispositifs. Ils seront potentiellement moins désajustés tant vis-à-vis des contenus numérisés que des pratiques de lectures qu'ils exigent. Ici, le rôle à jouer par les praticiens est primordiale, car par la formulation d'offres commerciales numérisées plus adaptés à ce type de supports, ils pourraient participer à l'intériorisation de nouveaux modes de consommation chez les plus jeunes.

Limites et voies de recherche

Ce travail est évidemment loin d'être exempt de limites théoriques, mais également méthodologiques qui sont autant de voies de recherche potentielles. La première limite que l'on peut identifier est issue de la volonté intégratrice de la perspective dispositionnaliste et contextualiste. On peut lui adresser dès lors des critiques proches de celles que l'on adresse souvent aux travaux bourdieusiens dont elle est issue, notamment le fait que cette perspective théorique donne à voir un cadre d'analyse qui se suffit à lui-même. Ceci pourrait donner l'impression de réifier les concepts clés qu'il propose, notamment les dispositions. Lahire

(1998) souligne d'ailleurs ce risque et propose de n'entrevoir la disposition que dans le contexte d'interaction qui permet sa construction et son actualisation. En d'autres termes, la disposition n'existe jamais en-dehors du cadre qui permet son observation en pratique.

La seconde limite théorique que l'on peut souligner est liée au déterminisme implacable que cette théorie semble décrire, même s'il est vu comme pluriel. Néanmoins, cette limite est à nuancer puisque la perspective proposée permet de comprendre que la liberté des agents – que Lahire (2012) nomme d'ailleurs acteurs – n'est pas inexistante, mais conditionnée et conditionnelle par les cadres socialisateurs traversés.

C'est peut-être surtout l'échelle d'observation que cette perspective suppose - l'individu en contextes - qui apparaît comme la force mais également la limite la plus saillante de cette perspective. Si cette échelle d'observation apparaît particulièrement intéressante pour comprendre la diversité des modes de consommation à l'échelle individuelle, elle semble cependant moins pertinente pour comprendre par exemple les jeux de pouvoir ou de domination qui se jouent à l'échelle des champs bourdieusiens. En effet, la perspective théorique proposée permettrait de lire ces jeux plus simplement comme l'intériorisation plus ou moins forte par exemple d'une disposition à la résistance, au leadership ou encore à la distinction qui s'actualiserait dans certains contextes, mais elle éclairerait moins ce qui structure les contextes étudiés comme l'*illusio*, la *doxa*, etc. (Bourdieu, 1979a). Ceci pourrait l'objet d'une voie de recherche future intéressante.

D'un point de vue méthodologique, c'est surtout la lourdeur du dispositif déployé qui est à souligner. Cette lourdeur est due aux nombreux entretiens que ce cadre théorique impose, ainsi que leur durée. Ceci laisse présumer un biais d'échantillonnage ayant un impact autant sur la taille de l'échantillon, que sur la variété des profils qui peuvent être finalement interrogés. Les répondants que nous avons interrogés pour réaliser les portraits appartiennent souvent à des professions et catégories sociales qui ont peut-être un emploi du temps plus souple que d'autres. En effet, les portraits réalisés portent sur des trajectoires de lecteurs retraités, doctorants, cadres ou actuellement sans emploi. Par ailleurs, ce sont tous des personnes qui peuvent être associées à la classe des *High Cultural Capital*, qui est plus souvent étudié dans notre champ et qui sont peut-être plus disposées à l'exercice même de l'entretien. Dans ce cadre, il serait intéressant de réaliser des portraits de personnes n'appartenant pas à ces catégories sociales.

Parallèlement, le caractère non-exhaustif des portraits exposés est également à souligner. En effet, l'analyse des entretiens mettait en évidence pour chaque répondant une variété encore plus grande d'inclinations à croire et/ou à agir et de contextes. Face à cette grande variété, nous avons finalement décidé d'insister sur les modalités de constitution et d'actualisation de dispositions les plus saillantes pour chaque répondant, donc souvent des dispositions générales. Cette focale est par ailleurs susceptible de masquer certaines tensions plus fines issues de l'inadaptation entre des dispositions plus spécifiques et certains contextes.

Par ailleurs, le travail effectué ne permet de généraliser les résultats présentés d'un point empirique, mais principalement théorique. D'ailleurs, les dispositions identifiées n'ont pas été directement observées en contextes, mais principalement par un outil méthodologique déclaratif. Dans ce cadre, il serait opportun de réaliser des observations complémentaires (*e.g.* observations non participantes, carnets de pratiques, voire par une méthode expérimentale) avec les mêmes répondants afin d'attester la mise en œuvre pratique des dispositions identifiées dans le cadre des entretiens.

Finalement, la proximité qui s'est construite au cours de ce travail de recherche doctorale avec l'objet de notre recherche, mais également avec les répondants au cours des nombreuses heures d'entretiens, doit être discutée. Si cette proximité apparaît comme nécessaire par exemple lors de l'accès au terrain, lors des entretiens, mais également lors de la mise en récit (*e.g.* Beaud et Weber, 2010 ; Lahire, 2007), elle devrait faire l'objet d'une socioanalyse finale (Bah *et al.*, 2015) afin de mieux comprendre comment le terrain a participé à la transformation du « sujet [qui se pose comme] objectivant » lui-même (Bourdieu, 2004), c'est-à-dire le chercheur.

BIBLIOGRAPHIE

A

- Ajzen I et Fishbein M (1977) Attitude-behavior relations : A theoretical analysis and review of empirical research. *Psychological bulletin* 84(5) : 86-908.
- Akaka MA, Corsaro D, Kelleher C, Maglio PP, Seo Y, Lusch RF et Vargo SL (2014) The role of symbols in value cocreation. *Marketing Theory* 14(3) : 311-326.
- Akrich M (1998) Les utilisateurs, acteurs de l'innovation. *Education permanente* 134 : 79-89.
- Allen DE (2002) Toward a theory of consumer choice as sociohistorically shaped practical experience: The fits-like-a-glove (FLAG) framework. *Journal of Consumer Research* 28(4) : 515-532.
- Akrich M, Callon M et Latour B (1988) A quoi tient le succès des innovations? 1: L'art de l'intéressement; 2: Le choix des porte-parole. In : Gérer et comprendre. *Annales des mines* 11 & 12 : 4-17.
- Allport GW (1935) *Attitudes*. In : Murchison C (coord.) *Handbook of social psychology*. Worcester MA :Clark University Press, pp. 798-844.
- Amine A et Lacoëuilhe J (2007) Les pratiques de consommation du vin: rôle des représentations et des situations de consommation. Actes du 23^{ème} Congrès International de l'AFM. Aix-les-Bains.
- Antéblian B, Filser M et Roederer C (2013) L'expérience du consommateur dans le commerce de détail. Une revue de littérature. *Recherche et Applications en Marketing* 28(3) : 84-113.
- Arnould EJ (2007) Consuming experience. Retrospects and prospects, In : Carù A et Cova B (coord.) *Consuming experience*. Oxon : Routledge, pp.185-194.
- Arnould E, Price L et Moisio R (2006) Making contexts matter: Selecting research contexts for theoretical insights. *Handbook of qualitative research methods in marketing*, 106-125.
- Arnould EJ, Price LL et Zinkhan G (2002) *Consumers*. New York : McGraw-Hill.
- Arnould EJ et Thompson CJ (2005) Consumer culture theory (CCT): Twenty years of research. *Journal of Consumer Research* 31(4) : 868-882.
- Arnould EJ et Thompson CJ (2007) Consumer culture theory (and we really mean theoretics). *Research in Consumer Behavior* 11 : 3-22.
- Arsel Z et Bean J (2013) Taste regimes and market-mediated practice. *Journal of Consumer Research* 39(5) : 899-917.
- Arsel Z et Thompson CJ (2011) Demythologizing consumption practices : How consumers protect their field- dependent identity investments from devaluing marketplace myths. *Journal of Consumer Research* 37(5) : 791-806.
- Askegaard S, Arnould E.J et Kjeldgaard D (2005) Postassimilationist ethnic consumer research: Qualifications and extensions. *Journal of Consumer Research* 32(1) : 160-170.
- Askegaard S et Linnet JT (2011) Towards an epistemology of consumer culture theory Phenomenology and the context of context. *Marketing Theory* 11(4) : 381-404.

- Assassi I, Bourgeon-Renault D et Filser M (2009) Analysis of behavior in the cultural sphere : Explanatory models in perspective. *10th International Conference on Arts and Cultural Management*, Dallas 1-12.
- Aurier P, Evrard Y et N'goala G (2004) Comprendre et mesurer la valeur du point de vue du consommateur. *Recherche et Applications en Marketing* 19(3) : 1-20.
- Aurier P et Passebois J (2004) Le rôle de l'expertise des consommateurs dans la compréhension et l'optimisation de l'expérience culturelle. *Actes des 9èmes Journées de Recherche en Marketing de Bourgogne*. Dijon.
- Aurier P, Evrard Y et N'Goala G (1998) La valeur du produit du point de vue du consommateur. *Actes des XIVème journées Nationales des IAE*. Nantes.
- Ayadi K et Brée J (2010) Le rôle des interactions au sein de la famille dans la construction du répertoire alimentaire chez l'enfant. Une approche mésosystémique. *Management & avenir* (7) : 195-214.
- Ayadi K et Gollety M (2012) La famille : un lieu d'échange privilégiés pour apprendre à consommer. In : Brée J (Coord.) *Kids Marketing*. Corneilles-le-Royal : Editions EMS pp. 149-176.

B

- Badaoui K, Lebrun AM et Bouchet P (2009) Le rôle du style vestimentaire dans le comportement du consommateur adolescent. *Actes du 25ème congrès international de l'AFM*. Londres.
- Badot O, Carrier C, Cova B, Desjeux D et Filser M (2009) L'ethnomarketing: un élargissement de la recherche en comportement du consommateur à l'ethnologie. *Recherche et Applications en Marketing* 24(1) : 93-111.
- Badot O et Cova B (2003) Neo-marketing, 10 ans après : pour une théorie critique de la consommation et du marketing ré-enchantés. *Revue Française du Marketing* 195 : 79-94.
- Bah T, Ndione LC et Tiercelin A (2015) *Les récits de vie en sciences de gestion: orientations épistémologiques et méthodologiques*. Corneilles-le-Royal : Editions EMS.
- Bandura A (1977) Self-efficacy : Toward a unifying theory of behavioral change. *Psychological Review* 84 : 191-215.
- Bandura A (1980) *L'apprentissage social*. Bruxelles : P. Mardaga.
- Banikema AS et Roux D (2014) La propension à résister du consommateur: contribution à l'étude d'une disposition à s'opposer aux tentatives d'influence marchande. *Recherche et Applications en Marketing* 8(2) : 105-123.
- Bardhi F, Eckhardt GM et Arnould EJ (2012) Liquid relationship to possessions. *Journal of Consumer Research* 39(3) :510-529.
- Batat W (2008) *L'appropriation des compétences de consommation par les collégiens: le cas des loisirs interactifs chez les 11-15 ans*. Thèse de doctorat en Sciences de gestion. Poitiers.
- Baudrillard J (1970) *La société de consommation*. Paris : Editions Gallimard.
- Baudrillard J (1981) *Simulacres et simulation*. Paris : Editions Galilée.
- Bauman Z (2001) *The Individualized Society*, Oxford : Polity Press.
- Becker HS (1985) *Outsiders : études de sociologie de la déviance*. Paris : Editions Métailié.

- Belk RW (1966) Art versus science as ways of generating knowledge about materialism. In : David Brinberg et Richard Lutz (Eds.) *Perspectives on methodology in consumer research*. New York : Springer. pp. 3-36.
- Belk R (1975) Situational variables and consumer behavior. *Journal of Consumer research* 2(3) : 157-164.
- Belk RW (1987) Material values in the comics: A content analysis of comic books featuring themes of wealth. *Journal of Consumer Research* 14(1) : 26-42.
- Belk R (1988) Possessions and the extended self. *The Journal of Consumer Research* 15(2) : 139-168.
- Belk, RW (1989) Effects of identification with comic book heroes and villains of consumption on materialism among former comic book readers. *Advances in Consumer Research* 414-419.
- Belk RW (2009) Collecting as luxury consumption: Effects on individuals and households. In : Satchell S, *Collectible Investments for the High Net Worth Investor*. Oxford : Elsevier. pp. 73-84.
- Belk R (2014) Digital consumption and the extended self. *Journal of Marketing Management*. 30(11-12) : 1101-1118.
- Belk RW, Wallendorf M et Sherry JF Jr (1989) The sacred and the profane in consumer behavior: Theodicy on the odyssey. *Journal of Consumer Research* 1-38.
- Benbouja A et Gabriel P (2011) Les mécanismes de socialisation inversée. Les enjeux perçus dans le domaine d'Internet et du commerce électronique. *Actes du 27^{ème} Congrès International de l'AFM*. Bruxelles.
- Benghozi JP et Benhamou F (2008) La longue traîne : levier numérique de la diversité culturelle ? *Culture et Prospective*. <http://www.culture.gouv.fr/deps>
- Benhamou F et Guillon O (2010) Modèles économiques d'un marché naissant : le livre numérique. *Culture et prospective* 2 : 1-16.
- Benhamou F (2009) Le livre numérique. Ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre... *Esprit* 3 : 73-85.
- Benhamou F (2012) Une longue marche vers l'appropriation cognitive du Web : le cas de la Bande dessinée. *Réseaux* 5 : 83-105
- Bergadaà M (1990) The role of time in the action of the consumer. *Journal of Consumer Research* 17 : 289-302.
- Berger P et Luckmann T (1986) *La construction sociale de la réalité*. Paris : Armand Colin.
- Berry JW et Sal J (1997) Acculturation and adaptation. In : Berry JW, Segall MH et Kagitcibasi C (Eds.) *Handbook of cross-cultural psychology. Vol.3 Social psychology (Second edition)* Boston : Allyn & Bacon. pp. 291-326.
- Bertaux D (2010) *Le récit de vie*. Paris : Armand Colin
- Berthou B (2015) *La bande dessinée: quelle lecture, quelle culture ?* Éditions de la Bibliothèque publique d'information. Available on the internet : http://www.crlbn.fr/wp-content/uploads/2015/07/Etude-lectorat-BD_BPI-2015.pdf
- Berthou B et Martin JP (2015) La lecture de bandes dessinées : quelle étude ? In : Berthou B (Eds.) *La bande dessinée: quelle lecture, quelle culture ?* Éditions de la Bibliothèque publique d'information. Available on the internet : http://www.crlbn.fr/wp-content/uploads/2015/07/Etude-lectorat-BD_BPI-2015.pdf. pp. 5-15.

- Beaud S et Weber F (2010) *Le guide de l'enquête terrain*. Paris : La découverte.
- Boltanski L (1975) La constitution du champ de la bande dessinée. *Actes de la recherche en sciences sociales* 1(1) : 37-59.
- Bonnefoy-Claudet L (2011) *Les effets de la thématization du lieu sur l'expérience vécue par le consommateur: Une double approche cognitive et expérientielle*. Thèse de doctorat en Sciences de gestion. Grenoble.
- Bouchet P (2004) L'expérience au cœur de l'analyse des relations magasin-magasinier. *Recherche et Applications en Marketing* 19(2) : 1-19.
- Boullier D (1984) Usages du videotex et utopie techniciste. *Réseaux* 2(6) : 21-36.
- Bourcier-Béquaert B et De Barnier V (2010) Pour un cadre élargi du concept de génération en marketing. *Recherche et applications en marketing* 25(3) : 115-135.
- Bourdieu P (1966) L'école conservatrice: les inégalités devant l'école et devant la culture. *Revue française de sociologie* 325-347.
- Bourdieu P (1972) *Esquisse pour une théorie de la pratique. Précédé de Trois études d'ethnologie kabyle*. Genève – Paris : Librairie Droz.
- Bourdieu P (1974) Avenir de classe et causalité du probable. *Revue française de sociologie* 3-42.
- Bourdieu P (1976) Le sens pratique. *Actes de la recherche en sciences sociales* 2(1) : 43-86.
- Bourdieu P (1979a) *La distinction : critique sociale du jugement*. Paris : Editions de Minuit.
- Bourdieu P (1979b) Les trois états du capital culturel. *Actes de la recherche en sciences sociales* 30(1) : 3-6.
- Bourdieu P (1980a) *Le sens pratique*. Paris : Editions de Minuit.
- Bourdieu P (1980b) Le capital social. *Actes de la recherche en sciences sociales* 31(1) : 2-3.
- Bourdieu P (1982) *Leçon sur la leçon*. Paris : Les éditions de Minuit.
- Bourdieu P (1984) *Question de Sociologie*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Bourdieu P (1986) L'illusion biographique. *Actes de la recherche en sciences sociales* 62(1) : 69-72.
- Bourdieu P (1987) *Choses dites*. Paris : Editions de Minuit.
- Bourdieu P (1994) *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*. Paris : Seuil.
- Bourdieu (2004) *Esquisse pour une Auto-Analyse*. Paris : Raisons d'Agir.
- Bourdieu P (2015) *Sociologie générale: Cours au Collège de France 1981-1983* (Vol. 1). Paris : Seuil.
- Bourdieu P et Chartier R (2010) *Le sociologue et l'historien*. Marseille : Editions Agone.
- Bourdieu P et Passeron JC (1964) *Les héritiers, les étudiants et la culture*. Paris : Les éditions de Minuit.
- Bourdieu P et Passeron JC (1971) *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris : Les éditions de Minuit.
- Bourdieu P et Wacquant L (1992) *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*. Paris : Seuil.
- Bourgeon-Renault D (1997) Analyse du comportement du consommateur dans le domaine culturel. *Actes de la 1ère Journée de Recherche en Marketing de Bourgogne*. Dijon, 13-26
- Bourgeon-Renault D (2008) Marketing expérientiel et hyper réalité dans le domaine de la culture. *7ème congrès des Tendances en Marketing*. Venise.

- Bourgeon-Renault D, Derbaix M, Jarrier É et Petr C (2016) Transmédia et expérience de consommation. *2^{ème} Journée de Recherche en Marketing du Grand Est*. Reims.
- Bourgeon-Renault D, Jarrier E et Petr C (2015) Le « transmédia » au service de la médiation dans le domaine des arts et de la culture. *13th International Conference on Arts and Culture Management*. Aix-en-Provence.
- Bourgeon-Renault D et Filser M (1995) Les apports du modèle expérientiel à l'analyse du comportement dans le domaine culturel : une exploration conceptuelle et méthodologique, *Recherche et Applications en Marketing*, 10(4), 5-25.
- Bourgeon-Renault D, Urbain C, Petr C, Le Gall-Ely M et Gombault A (2005) Approche « expérientielle » de la valeur de consommation culturelle: le cas des musées et des monuments. *8th International Conference on Arts and Cultural Management*. Montréal.
- Brée J (1990) Les enfants et la consommation: un tour d'horizon des recherches. *Recherche et Applications en Marketing* 5(1) : 43-70.
- Brée J (1993) *Les enfants, la consommation et le marketing*. Paris : Presses universitaires de France.
- Brée J (2007) Collecter l'information auprès des enfants. In : Brée J (coord.) *Kids Marketing*, Colombelle : EMS, pp. 83-107.
- Brée J (2013) De l'enfant au consommateur: un processus de socialisation aux facettes multi-théoriques. In: Gollety M (éd.) *L'art, la gestion et l'Etat: voyage au coeur de l'action*. Paris : Editions ESKA pp. 227-242.
- Brei V et Tadjewski M (2015) Crafting the market for bottled water : a social praxeology approach. *European Journal of Marketing* 49(3/4) : 327-349.
- Buchanan-Olive M et Seo Y (2012) Play as co-created narrative in computer game consumption: The hero's journey in Warcraft III. *Journal of Consumer Behaviour* 11(6) : 423-431.

C

- Caraco B (2017) *Renouvellement et montée en légitimité de la bande dessinée en France de 1990 à 2011: histoire de l'association et de ses auteurs*. Thèse de doctorat en Histoire contemporaine. Paris.
- Cardon D et Casilli A (2015) *Qu'est-ce que le digital labor ?* Bry sur Marne : INA.
- Carù A et Cova B (2003) Approche empirique de l'immersion dans l'expérience de consommation : les opérations d'appropriation, *Recherche et Application en Marketing* 18(2) : 47-65.
- Carù A et Cova B (2006) Expériences de marque : Comment favoriser l'immersion du consommateur. *Décisions Marketing* 41 : 43-52.
- Carù A et Cova B (2007) Consuming experience: an introduction. In : A Carù et B Cova (Coord.) *Consuming Experience*. Abingdon : Routledge pp. 3-16.
- Carù A et Cova B (2015) Expériences de consommation et marketing expérientiel. *Revue française de gestion* 41(253) : 353-367.
- de Certeau M (2002 [1980]) De Certeau, M. (1980). *L'invention du quotidien. Tome I: Arts de faire*. Paris : Gallimard.
- Chaney D (2008) Pourquoi acheter un CD quand on peut le télécharger ? *Management & Avenir* (6) : 30-48.

- Chaney D et Ben Slimane K (2014) La grille d'analyse néo-institutionnelle au bénéfice de l'élargissement du marketing à des dimensions institutionnelles. *Recherche et Applications en Marketing* 29(2) : 99-117.
- Chávez C (2012) Hispanic agencies and profits of distinction : an examination of the advertising industry as a field of cultural production. *Consumption Markets & Culture* 15(3) : 307-325.
- Christensen TK et Røpke I (2011) Can Practice Theory Inspire Studies of ICTs in Everyday Life ? In : Bräuchler B et Posthill J (Eds.) *Theorising media and practice*. Oxford : Berghahn Books.
- Cléret B (2011) *Approches contextualisées des comportements de consommation culturelle des jeunes : regards ethnographiques sur le rap et l'Electrodance*. Thèse de doctorat en Sciences de gestion. Rouen.
- Coavoux S (2010) La carrière des joueurs de World of Warcraft. In : Craipeau S, Genvo S et Simonnot B (coord.) *Les jeux vidéo au croisement du social, de l'art et de la culture*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy, pp. 43-58.
- Cochoy F (2011) *Sociologie d'un "curiositif". Smartphone, code-barre 2D et self-marketing*. Lormont : Bord de l'eau (Le).
- Collin-Lachaud I et Passebois J (2006) Le rôle des NTIC dans la valorisation des expériences culturelles et la fidélisation des visiteurs: le cas du Paléosite. *11èmes Journées de Recherche en Marketing de Bourgogne*. Dijon.
- Collin-Lachaud I et Vanheems R (2016) Naviguer entre espaces virtuel et réel pour faire ses achats: exploration de l'expérience de shopping hybride. *Recherche et Applications en Marketing* 31(2) : 43-61.
- Comino L (2017) *La numérimorphose des courses ordinaires: une approche par les usages*. Thèse de doctorat en Sciences de gestion. Nancy.
- Coulangeon P (2003) La stratification sociale des goûts musicaux. *Revue française de sociologie* 44(1) : 3-33.
- Coulangeon P (2011) *Les métamorphoses de la distinction. Inégalités culturelles dans la France d'aujourd'hui*. Paris : B.Grasset.
- Coulangeon P et Duval J (2013) *Trente ans après. La distinction de Pierre Bourdieu*. Paris : La Découverte.
- Coskuner-Balli G et Thompson CJ (2013) The status costs of subordinate cultural capital: At-home fathers' collective pursuit of cultural legitimacy through capitalizing consumption practices. *Journal of Consumer Research* 40(1) : 19-41.
- Cova B (1995) *Au-delà du marché : quand le lien importe plus que le bien*. Paris : L'Harmattan.
- Cova B (2006) Développer une communauté de marque autour d'un produit de base : l'exemple de my nutella The Community. *Décisions Marketing* 53-62.
- Cova V (2014) Lefebvre et de Certeau : la sociologie du quotidien. In : Rémy E et Robert-Demontrond P (coord.) *Regards croisés sur la consommation, Tome 1- Du fait social à la question du sujet*. pp. 189-222.
- Cova V et Cova B (2001) *Alternatives Marketing*. Paris : Dunod.
- Cova V et Cova B (2002) Les particules expérientielles de la quête d'authenticité du consommateur. *Décisions Marketing*, 33-42.

- Cova B et Cova V (2009) Les figures du nouveau consommateur : une genèse de la gouvernamentalité du consommateur. *Recherche et applications en Marketing* 24(3) : 81-100.
- Cova B et Dalli D (2009) Working consumers: the next step in marketing theory ? *Marketing theory* 9(3) : 315-339.
- Cova B et Dalli D (2018) Prosumption Tribes: How Consumers Collectively Rework Brands, Products, Services and Markets. In : Kravets O, Maclaran P, Miles S et Venkatesh A (Coord.) *The SAGE Handbook of Consumer Culture*. United Kingdom : Sage Reference, pp. 235-254.
- Cova B, Kozinets RV et Shankar A (2007) *Consumer tribes*. London : Elsevier.
- Cova B et Roncaglio M (1999) Repérer et soutenir des tribus de consommateurs?. *Décisions Marketing* 16(1) : 7-15.
- Csikszentmihalyi M (1990) *Flow: The Psychology of Optimal Experience*. New York : Cambridge University Press.
- Csikszentmihalyi M (1997) *Finding Flow The psychology of engagement with everyday life*. New York : Basic Books.

D

- Dacheux É (2014) *Bande dessinée et lien social*. Paris : CNRS, coll. Les essentiels d'Hermès.
- Damay C et Guichard N (2016) La place du prix dans la socialisation de l'enfant-consommateur. *Recherche et Applications en Marketing* 31(1) : 67-86.
- Damay C et Ezan P (2010) Le troc: un support d'apprentissage des prix par les enfants. *Management & Avenir* (3) : 52-71
- Decoopman I, Gentina E et Fosse-Gomez MH (2010) La confusion des générations ? Les enjeux identitaires des échanges vestimentaires entre les mères et leur fille adolescente. *Recherche et applications en marketing* 25(3) : 7-27.
- Debenedetti S et Larceneux F (2011) Le « goût des autres » : de la divergence des goûts entre spécialistes et consommateurs ordinaires de films en France. *Recherche et Applications en Marketing* 26(4) : 71-88.
- Decrop A (2008) Les paradoxes du consommateur postmoderne. *Reflets et Perspectives de la Vie Economique* (2) : 85-93.
- De la Ville VI et Tartas V (2005) L'activité de consommation enfantine et ses médiateurs. In : VI de La Ville (Éd.) *L'enfant consommateur*. Paris : Vuibert, pp. 73-88.
- De La Ville VI et Tartas V (2011) De la socialisation du consommateur à la participation aux activités de consommation: apports de la psychologie socio-historique et culturelle. *Management & Avenir* (2) : 133-151.
- Derbaix C et Brée J (1997) The impact of children's affective reactions elicited by commercials on attitudes toward the advertisement and the brand. *International Journal of Research in Marketing* 14(3) : 207-229.
- Derbaix C et Leheut É (2008) Adolescents: implication envers les produits et attitude envers les marques. *Recherche et Applications en Marketing* 23(2) : 37-66.
- Derbaix C, Leheut E et Maesa M (2010) La socialisation du consommateur âgé de 8 à 11 ans: Place de la fratrie et de la grand-parenté. Influences intra et intergénérationnelles. *Actes du 26^{ème} Congrès de l'Association Française du Marketing*. Le Mans-Angers.

- Derbaix C, Leheut E, Kindt M et Boi L (2015) Les grands-parents : agents d'une socialisation spécifique de leurs petits-enfants consommateurs ? *Revue Française du Marketing* 252(2/4) : 7-22.
- Derbaix M, Derbaix C, Kindt M, Korchia M et Fernandez ML (2016) Transmissions culturelles entre parents et enfants: le cas des goûts musicaux. *Management & Avenir* (5) : 151-174.
- Derbaix M, Leheut E, Derbaix C et Stenmans G (2010) Valeur perçue, gratuité et consentement à payer : le cas des spectacles sportifs. *Décisions marketing* 59 : 17-28.
- De Sanctis G et Poole MS (1994) Capturing the Complexity in Advanced Technology Use: Adaptive Structuration Theory. *Organization Science* 5(2) : 121-147.
- Desjeux D (1998) Les échelles d'observation de la consommation. *Comprendre le consommateur* Paris : Éditions Sciences Humaines. Consultable en ligne : <http://www.argonautes.fr/1998-d-desjeux-les-echelles-dobservation-de-la-consommation/>
- Desjeux D (2006) *La consommation*. Paris : PUF.
- De Singly F (2014) Postface : Sur la socialisation secondaire. In : Berger P et Luckmann T (coord.) *La construction sociale de la réalité* Paris : Armand Colin, pp.321-334.
- DiMaggio P (1987) Classification in art. *American Sociological review* 440-455.
- Dion D (2008) *A la recherche du consommateur: nouvelles techniques pour mieux comprendre le client*. Paris : Dunod.
- Dolbec P-Y et Fischer E (2015) Refashioning a Field ? Connected Consumers and Institutional Dynamics in Markets. *Journal of Consumer Research* 41(6) : 1447–1468.
- Donnat O (1994) *Les français face à la culture : de l'exclusion à l'éclectisme*. Paris : La découverte.
- Dubuisson-Quellier S et Plessz M (2013) La théorie des pratiques. *Sociologie* 4(4), Available from : <https://sociologie.revues.org/2030>.
- Durand JP (1999) Lahire Bernard, L'homme pluriel. Les ressorts de l'action. *Revue Française de Sociologie* 40(4) : 776-778.
- Durkheim E (2010 [1895]) *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Editions Flammarion.

E

- Earley A (2014) Connecting contexts A badiouian epistemology for consumer culture theory. *Marketing Theory* 14(1) : 73–96.
- Echeverri P et Skålén P (2011) Co-creation and co-destruction: A practice-theory based study of interactive value formation. *Marketing theory* 11(3) : 351-373.
- Ehn B et Löfgren O (2009) Routines – Made and unmade. In : Shove, F Trentmann et RR Wilk (eds) *Time, Consumption and Everyday Life : Practice, Materiality and Culture*. Oxford : Berg. pp. 99-114.
- El Kamel L et Rigaux-Bricmont B (2011) Les apports du postmodernisme à l'analyse des univers virtuels comme expérience de consommation. Cas de Second Life. *Recherche et Applications en Marketing* 26(3) : 71-92.
- Engel JF, Kollat DT et Blackwell RD (1978) *Consumer Behavior*. Hinsdale : Ill.

- Evans D (2011a) Beyond the throwaway society : Ordinary domestic practice and a sociological approach to household food waste. *Sociology* 46(1) : 41-56.
- Evans D (2011b) Blaming the consumer – once again : The social and material contexts of everyday food waste practices in some english households. *Critical Public Health* 21(4) : 429-440.
- Evrard Y et Aurier P (1996) Identification and validation of the components of the person-object relationship. *Journal of Business Research* 37(2) : 127-134.
- Ezan P (2003) Le phénomène de collection comme outil marketing à destination des enfants. *Décisions marketing* 47-56.
- Ezan P (2012) L'enfant et son groupe de pairs : quels enjeux pour le kids marketing ? In : Brée J (Coord.) *Kids Marketing*. Corneilles-le-Royal : Editions EMS pp.177-222.
- Ezan P et Piris Y (2009) « Qu'est-ce que je vais bien pouvoir prendre ? » Confrontés à un assortiment, les parents et les enfants perçoivent-ils la même chose ? *Proceedings of the 12th Colloque Etienne Thil*. La Rochelle.

F

- Fabris G (2003) *Il nuovo consumatore : verso il postmoderno*. Milano : Franco Angeli.
- Falgas J (2014) *Raconter à l'ère numérique: auteurs et lecteurs héritiers de la bande dessinée face aux nouveaux dispositifs de publication*. Thèse de doctorat en Sciences de l'information et de la communication. Metz.
- Filser M (2002) Le marketing de la production d'expériences : statut théorique et implications managériales. *Décisions Marketing* 28 : 13-22.
- Filser M et Plichon V (2004) La valeur du comportement de magasinage. *Revue française de gestion* 1 : 29-43.
- Firat AF (1991) The consumer in postmodernity. *Advances in Consumer Research* 18 : 70-76.
- Firat AF et Dholakia N (2006) Theoretical and philosophical implications of postmodern debates : some challenges to modern marketing. *Marketing Theory* 6(2) : 123-162.
- Firat AF et Venkatesh A (1993) Postmodernity : the age of marketing. *International Journal of research in Marketing* 10(3) : 227-249
- Firat AF et Venkatesh A (1995) Liberatory postmodernism and the reenchantment of consumption. *Journal of Consumer Research* 22(3) : 239-267.
- Fischer GN (1992) *Psychologie sociale de l'environnement*. Toulouse : Privat.
- Flacandji M (2015) *Du souvenir de l'expérience à la relation à l'enseigne: une exploration théorique et méthodologique dans le domaine du commerce de détail*. Thèse de doctorat en Sciences de gestion. Dijon.
- Fornerino M, Helme-Guizon A et Gotteland D (2006) Mesurer l'immersion dans une expérience de consommation : premiers développements. *Actes du XXIIème Congrès international de l'AFM*. Nantes.
- Fornerino M, Helme-Guizon A et Gotteland D (2008) Expériences cinématographiques en état d'immersion : effets sur la satisfaction. *Recherche et Applications en Marketing* 23(3) : 95-113.
- Foucault M (1975) *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris : Gallimard.

- Foucault M (1984) L'éthique du souci de soi comme pratique de liberté. *Concordia. Revue Internationale de Philosophie* Paris (6) : 99-116.
- Frère B (2008) La sociologie critique de Pierre Bourdieu: le dernier structuralisme. In : Jacquemain M et Frère B (dir.) *Epistémologie de la sociologie*. Bruxelles : De Boeck. pp. 29-52.
- Fresnault-Deruelle P (2009) *La bande dessinée*. Paris : Armand Colin.

G

- Gaboriau P et Gaboriau P (2006) Bernard Lahire, La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi. Paris, La Découverte, 2004, 777 p., bibl., fig., tabl.(«Textes à l'appui»). *L'Homme* [En ligne], 177-178 | janvier-juin 2006, mis en ligne le 07 avril 2006. Available at : <http://lhomme.revues.org/2313> (consulté le 20 décembre 2014).
- Galluzzo A et Galan, JP (2013) L'apport de l'ethnographie multisite à l'étude du consommateur fan. *La Revue des Sciences de Gestion* (3) : 139-145.
- Garcia-Bardidia R, Nau J-P et Rémy E (2012) La consommation illégale de musique numérique, y résister ou se l'approprier ? *Décisions Marketing* 68 : 89-94.
- Garcia-Bardidia R, Nau, JP et Roux D (2012) Les formes d'appropriation d'une nouvelle matérialité de la consommation culturelle : éclairage à partir des usages du téléchargement illégal. *Journées Normandes de Recherches sur la Consommation*. Deauville.
- Garcia-Bardidia R, Nau JP, Sohier R, Trizzulla C et Velpy A (2017) Trajectoire de joueurs et appropriation de la pratique : une observation participante en équipe dans le jeu League of Legends. *3ème Journée de Recherche en Marketing du Grand-Est*. Metz.
- Gaudric P, Mauger G et Zunigo X (2016) *Lectures numériques. Une enquête sur les grands lecteurs*. Villeurbanne : ENSSIB.
- Gibson J (1977) The theory of affordances. *Perceiving, Acting, and Knowing: Toward an Ecological Psychology* 67-82.
- Gicquel Y (2013) *Entre norme et déviance. Exploration des pratiques liminales de consommation*. Thèse de doctorat en Sciences de gestion. Paris.
- Giddens A (1984) *The constitution of society*. Cambridge : Polity Press.
- Giesler M (2008) Conflict and compromise: drama in marketplace evolution. *Journal of Consumer Research* 34(6) : 739-753.
- Giesler M et Veresiu E (2014) Creating the responsible consumer: Moralistic governance regimes and consumer subjectivity. *Journal of Consumer Research* 41(3) : 840–857.
- Glévarec H et Pinet M (2009) La « tablature » des goûts musicaux : un modèle de structuration des préférences et des jugements. *Revue Française de Sociologie* 50(3) : 599-640.
- Goffman E (1973) *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1. La présentation de soi*. Paris : Editions de minuit.
- Gollety M (1999) Lorsque parents et enfants s'apprennent mutuellement à consommer... *Décisions Marketing*, 69-80.
- Golsorkhi D et Huault I (2006) Pierre Bourdieu : critique et réflexivité comme attitude analytique. *Revue Française de Gestion* (6) : 15-34.

- Goudarzi K et Eiglier P (2006) La socialisation organisationnelle du client dans les entreprises de service: concept et dimensions. *Recherche et Applications en Marketing* 21(3) : 65-90.
- Gram-Hanssen K (2010) Standby consumption in households analyzed with a practice theory approach. *Journal of Industrial Ecology* 14(1) : 150-165.
- Gram-Hanssen K (2011) Understanding change and continuity in residential energy consumption. *Journal of Consumer Culture* 11(1) : 61-78.
- Granjon F (2005) Une approche critique de la fracture numérique. Champ de l'Internet, pratiques télématiques et classes populaires. *Cahier de recherche Marsouin* 1 : 1-9.
- Granjon F et Bergé A (2005) De quelques considérations sur la notion d'éclectisme culturel. *Les Enjeux de l'information et de la communication* (1) : 55-65.
- Granjon F et Combes C (2007) La numérimorphose des pratiques de consommation musicale, *Réseaux* (6) : 291-334.
- Grignon C et Passeron JC (1989) *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris : Seuil.
- Groensteen T (2006) *La bande dessinée: un objet culturel non identifié*. Paris : L'An 2.
- Groensteen T (2017) *La bande dessinée au tournant*. Bruxelles : Les Impressions nouvelles.
- Grossbart S, Carlson L et Walsh A (1991) Consumer socialization and frequency of shopping with children. *Journal of the Academy of Marketing Science* 19(3) : 155-163.
- Guillemot S et Urien B (2010) La rédaction d'une histoire de vie chez les personnes âgées: fondements conceptuels, dimensionnement et proposition d'une échelle de mesure des motivations au récit de vie. *Recherche et Applications en Marketing* 25(4) : 25-43.

H

- Halkier B (2009) A practice theoretical perspective on everyday dealings with environmental challenges of food consumption. *Anthropology of food* (S5) Available from: <http://aof.revues.org/6405>.
- Halkier B et Jensen I (2011) Methodological challenges in using practice theory in consumption research. Examples from a study on handling nutritional contestations of food consumption. *Journal of Consumer Culture* 11(1) : 101-123.
- Hamdi-Kidar L et Maubisson L (2012) Les chemins d'accès à l'expérience de flow: le cas des jeux vidéo. *Management & Avenir* (8) : 120-143.
- Hay C et Brée J (2017) « J'y pense et puis j'oublie » La consommation socialement responsable : une étude exploratoire sur les perspectives nouvelles de socialisation dès l'enfance. 33^{ème} Congrès International de l'AFM. Tours.
- Hennion A (2004) Une sociologie des attachements. *Sociétés* (3) : 9-24.
- Hennion A (2005) Pour une pragmatique du goût. *Papiers de recherche du CSI*. (1) : 1-16.
- Hennion A (2009) Réflexivités. L'activité de l'amateur. *Réseaux* (1) : 55-78.
- Henriquez T (2013) *Analyse du processus d'adoption d'une nouvelle forme de vente : contribution de la socialisation organisationnelle*. Thèse de doctorat en Sciences de gestion, Université de Bourgogne.
- Henry PC (2005) Social class, market situation, and consumers' metaphors of (dis)empowerment. *Journal of Consumer Research* 31(4) : 766-778.

- Herbert M et Collin-Lachaud I (2017) Pratiques collaboratives et *habitus* consumériste : une analyse des mécanismes transformatifs de la consommation collaborative. *Recherche et Applications en Marketing* 32(1) : 42-62.
- Henry P et Caldwell M (2008) Spinning the proverbial wheel ? Social class and marketing. *Marketing Theory* 8(4) : 387-405.
- Hetzel P (2002) *Planète conso : Marketing expérientiel et nouveaux univers de consommation*. Paris : Economica.
- Hoffman DL et Novak TP (1996) Marketing in hyper- media computer-mediated environments : Concepts foundations. *Journal of Marketing* 60(3) : 50-68.
- Holbrook MB (1999) *Consumer value : a framework for analysis and research*. London : Routledge.
- Holbrook MB (2006) Consumption experience, customer value, and subjective personal introspection : An illustrative photographic essay. *Journal of Business Research* 59(6) : 714-725.
- Holbrook MB et Hirschman EC (1982a) The experiential aspects of consumption: Consumer fantasies, feelings, and fun. *Journal of Consumer Research* 9(2) : 132-140.
- Holbrook MB et Hirschman EC (1982b) Hedonic consumption : Emerging concepts, methods and propositions. *Journal of Marketing* 46(3) : 92-101.
- Holbrook MB et Hirschman EC (1992) *Postmodern consumer research. The study of consumption as text*. Newbury Park : Sage.
- Holt DB (1995) How consumers consume: a typology of consumption practices. *Journal of Consumer Research* 22(1) : 1-16.
- Holt DB (1997) Poststructuralist lifestyle analysis: Conceptualizing the social patterning of consumption in postmodernity. *Journal of Consumer Research* 23(4) : 326-350.
- Holt DB (1998) Does cultural capital structure American consumption ? *Journal of Consumer Research* 25(1) : 1-25.
- Holt DB et Thompson CJ (2004) Man-of-action heroes: The pursuit of heroic masculinity in everyday consumption. *Journal of Consumer research* 31(2) : 425-440.
- Holttinen H (2014) How practices inform the materialization of cultural ideals in mundane consumption. *Consumption Markets & Culture* 17(6) : 573-594.
- Hui A (2012) Things in motion, things in practices : How mobile practice networks facilitate the travel and use of leisure objects. *Journal of Consumer Culture* 12(2) : 195-215.

J

- Jourdain A et Naulin S (2011) *La théorie de Pierre Bourdieu et ses usages sociologiques*. Paris : Armand Colin.
- Jouët J (2000) Retour critique sur la sociologie des usages. *Réseaux* 18(100) : 487-521.

K

- Kaufmann JC (2011) *L'entretien compréhensif*. Paris : Armand Colin.
- Kozinets RV (2001) Utopian enterprise : Articulating the meanings of Star Trek's culture of consumption. *Journal of Consumer Research* 28(1) : 67-88.

Kuruoğlu AP et Ger G (2014) An emotional economy of mundane objects. *Consumption Markets & Culture* 1-30.

L

Ladwein R (2003) Les modalités de l'appropriation de l'expérience de consommation: le cas du tourisme urbain. In : Remy E, Garubau-Moussaoui I et Desjeux D (coord.) *Sociétés, Consommations et Consommateurs*. Paris : L'Harmattan, pp. 85-98.

Ladwein R, Carton A et Sevin E (2009) Le capital transgénérationnel: la transmission des pratiques de consommation de la mère vers sa fille. *Recherche et Applications en Marketing* 24(2) : 1-27.

Lahire B (1993) *L'raison des plus faibles: rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*. Presses Universitaires de Lille : Septentrion.

Lahire B (1995) *Tableaux de famille. Échecs et réussites scolaires en milieux populaires*. Paris : Gallimard-Le Seuil.

Lahire B (1996) La variation des contextes en sciences sociales. Remarques épistémologiques. *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2 : 381-407.

Lahire B (1998) *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Paris : Nathan

Lahire B (2004) *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris : La Découverte.

Lahire B (2005 [2002]) *Portraits sociologiques : dispositions et variations individuelles*. Paris : Armand Colin.

Lahire B (2007) *L'esprit sociologique*. Paris : La Découverte.

Lahire B (2008) *La raison scolaire: école et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Lahire B (2010) La transmission familiale de l'ordre inégal des choses. *Regards Croisés sur l'Economie* (1) : 203-210.

Lahire B (2012) *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales*, Paris : Éditions du Seuil.

Lahire B (2013) *Dans les plis singuliers du social: Individus, institutions, socialisations*. Paris : La Découverte.

Lai AW (1995) Consumer values, product benefits and customer value: a consumption behavior approach. *Advances in Consumer Research* 22 : 381-388.

Lee HK (2009) Between fan culture and copyright infringement: manga scanlation. *Media, Culture & Society* 31(6) : 1011-1022.

Lemoine JF (2003) Vers une approche globale de l'atmosphère du point de vente. *Revue française du marketing* (194) : 83-101.

Le Loarer P (2002) L'édition électronique: rôles des médiateurs et nouveaux rapports au savoir. *Documentation et bibliothèques* 48(3) : 71-80.

Linnet JT et Askegaard S (2011) Vers une épistémologie de la théorie de la culture du consommateur (CCT): phénoménologie, structure et contexte du contexte. *Perspectives culturelles de la consommation* 1(1) : 15-42.

Lipovetsky G (1983) *L'ère du vide: essais sur l'individualisme contemporain*. Paris : Éditions Gallimard.

Lipovetsky G (2004) *Les temps hypermodernes*. Paris : Grasset.

M

- Maciel AF et Wallendorf M (2017) Taste engineering : An extended consumer model of cultural competence constitution. *Journal of Consumer Research* 43(5) : 726-746.
- Maffesoli M (1988) *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans la société de masse*. Paris : Librairie des méridiens.
- Magaudda P (2011) When materiality 'bites back': Digital music consumption practices in the age of dematerialization. *Journal of Consumer Culture* 11(1) : 15-36.
- Magaudda P (2012) *Oggetti da ascoltare: hifi, iPod e consumo delle tecnologie musicali*. Milano : Il mulino.
- Magaudda P (2014). Digitalizzazione e consumi culturali in Italia. Mercati, infrastrutture e appropriazione delle tecnologie mediali. *POLIS πόλις, XXVIII* : 417-438.
- Maigret É (1994) La reconnaissance en demi-teinte de la bande dessinée. *Réseaux. Communication-Technologie-Société* 12(67) : 113-140.
- Mallein P et Toussaint Y (1994) L'intégration sociale des technologies d'information et de communication : une sociologie des usages. *Technologie de l'information et société* 6(4) : 315-335.
- Marion G (2003) Le marketing « expérientiel » : Une nouvelle étape ? Non de nouvelles lunettes. *Décisions Marketing* 30 : 87-91.
- Marion G (2013) La formation de la valeur pour le client : interactions, incertitudes et cadrages. *Perspectives Culturelles de la Consommation* 3(1) : 13-46.
- Marteaux S et Mencarelli R (2004) Proposition d'enrichissement du concept de valeur dans le domaine culturel. *Actes des 9e Journées de Recherche en Marketing de Bourgogne*. Dijon.
- Marteaux S et Mencarelli R (2005) Positionnement stratégique des entreprises culturelles: proposition d'enrichissement autour du concept de valeur. *Management & avenir* (3) : 161-178.
- Martuccelli D (2009) Qu'est-ce qu'une sociologie de l'individu moderne ? Pour quoi, pour qui, comment ? *Sociologie et sociétés* 41(1) : 15-33.
- Martuccelli D (2010) *La société singulariste*. Paris : Armand Colin.
- Massa C et Galan JP (2016) L'expérience de consommation collective: du communautaire à l'identitaire Le cas des Flash Mobs. *La Revue des Sciences de Gestion* (5) : 65-72.
- McCloud S (2000) *Reinventing Comics*. New York : HarperCollins Publishers Inc.
- McCloud S (2007) *L'art invisible*. Paris : Delcourt.
- McCracken G (1988) *The long interview*. Newbury Park CA : Sage.
- McAlexander JH, Leavenworth Dufault B, Martin DM et Schouten JW (2014) The marketization of religion: Field, capital, and consumer identity. *Journal of Consumer Research* 41(3) : 858-875.
- Mencarelli R (2005). *L'interaction lieu-objet dans le cadre de l'expérience vécue: approche par la valeur et la fidélité du consommateur*. Thèse de doctorat en Sciences de gestion. Dijon.
- Mencarelli R (2008) L'interaction lieu-objet comme conceptualisation de l'expérience vécue : test d'un modèle intégrateur. *Recherche et Applications en Marketing* 23(3) : 51-69.
- Mendras H (1986) *Eléments de sociologie*. Paris : Armand Colin.

- Michaud-Trévin A et Stenger T (2018) Pour un renouvellement du concept de situation: le cas de la situation de shopping en ligne à domicile. *Recherche et Applications en Marketing*. Available on the internet : <https://doi.org/10.1177%2F0767370118767101>
- Miles MB, Huberman AM et Saldana J (2014) Qualitative data analysis : A methods sourcebook, 3rd edition. Los Angeles: Sage
- Millerand F (1999) Usages des NTIC: les approches de la diffusion, de l'innovation et de l'appropriation (2e partie). *Composite.org* (Revue en ligne : <http://www.composite.org/index.php/revue/article/view/17>).
- Moingeon B (1993) La sociologie de Pierre Bourdieu et son apport au marketing. *Recherche et Applications en Marketing* 8(2) : 105-123.
- Moisio R, Arnould EJ et Gentry JW (2013) Productive consumption in the class- mediated construction of domestic masculinity: Do-It-Yourself (DIY) Home improvement in men's identity work. *Journal of Consumer Research* 40(2) : 298–316.
- Moschis GP et Churchill Jr GA (1978) Consumer socialization: A theoretical and empirical analysis. *Journal of Marketing Research* 599-609.
- Muniz AM. et Schau HJ (2007) Vigilante marketing and consumer-created communications. *Journal of Advertising* 36(3) : 35-50.
- Muratore I (2002) Implication, âge et socialisation : trois antécédents de la sensibilité de l'enfant au cadeau et aux marques. *Recherche et Applications en Marketing* 17(4) : 3-21.
- Muratore I (2008) L'adolescent, les pairs et la socialisation : Éthographie d'une cours de récréation. *Revue française du marketing* 216 : 43–60.

N

- Novak TP, Hoffman LD et Yung JF (2000) Measuring the Customer Experience in Online Environments: A Structural Modeling Approach. *Marketing Science* 19(1): 22–42.
- Nowak R (2013) Consommer la musique à l'ère du numérique : vers une analyse des environnements sonores. *Volume !* 10(1) : 227-228. <https://journals.openedition.org/volume/3808>

O

- Odou P et Bonnin G (2014) Les stratégies de neutralisation de la pression normative par les consommateurs: le cas du téléchargement illégal. *Recherche et Applications en Marketing* 29(1) : 114-133.
- Ourahmoune N et Özçağlar-Toulouse N (2012) Exogamous weddings and fashion in a rising consumer culture : Kabyle minority dynamics of structure and agency. *Marketing Theory* 12(1) : 81–99.
- Ouvry M et Ladwein R (2006) Expérience vécue et représentations du centre commercial. *Actes des 11^{ème} Journées de Recherche en Marketing de Bourgogne*. Dijon.
- Özçağlar-Toulouse N (2005) *Apport du concept d'identité à la consommation des produits issus du commerce équitable*. Thèse de doctorat en Sciences de gestion. Lille.
- Özçağlar-Toulouse N (2008) Les récits de vie. A la recherche du consommateur. In : Dion D (coord.) *A la recherche du consommateur : nouvelles techniques pour mieux comprendre les clients*. Paris : Dunod 123-143.

- Özçağlar-Toulouse N (2009) Quel sens les consommateurs responsables donnent-ils à leur consommation ? Une approche par les récits de vie. *Recherche et Applications en Marketing* 24 (3) : 23.
- Özçağlar-Toulouse N et Cova B (2010) Une histoire de la CCT française : parcours et concepts clés. *Recherche et applications en marketing* 25(2) : 69-91.

P

- Parker C et Ward P (2000) An analysis of role adoptions and scripts during customer-to-customer encounters. *European Journal of Marketing* 34(3/4) : 341-359.
- Parmentier G et Rolland S (2009) Les consommateurs des mondes virtuels: construction identitaire et expérience de consommation dans Second Life. *Recherche et Applications en Marketing* 24(3) : 43-56.
- Passebois J (2003) *Modes de valorisation des expériences esthétiques et processus de fidélisation des visiteurs de musées d'art: une application à la réception de l'art moderne et contemporain*. Thèse de doctorat en Sciences de gestion. Montpellier.
- Passebois-Ducros I (2005) Comment la fidélité des visiteurs de musées d'art se construit-elle ? Une proposition de modélisation. *8th International Conference on Arts and Culture Management*. Montréal.
- Patino B (2008) Rapport sur le livre numérique. *Available on the internet : <http://www.culture.gouv.fr/culture/actualites/conferen/albanel/rapportpatino.pdf>*
- Peeters B (2002) *Lire la bande dessinée*. Paris : Flammarion.
- Peñaloza L (1994) Atravesando fronteras/border crossings : A critical ethnographic exploration of the consumer acculturation of Mexican immigrants. *Journal of Consumer Research* 32-54.
- Perriault J (1989) *La logique de l'usage, Essai sur les machines à communiquer*. Paris : Flammarion.
- Peterson AR (1992) Understanding audience segmentation : From lite and mass to omnivore and univore. *Poetics* 21 : 243-258.
- Peterson AR (2004) Le passage à des goûts omnivores : notions, faits et perspectives. *Sociologie et sociétés* 36(1) : 145-164.
- Peterson RA et Simkus A (1992) How musical tastes mark occupational status groups. In : M Lamont et M Fournier (coord.) *Cultivating differences. Symbolic boundaries and the making of the inequality*. Chicago (IL) : The university of Chicago pp.152-186.
- Petr C, Bourgeon-Renault D, Derbaix M et Jarrier E (2017) Le transport narratif au cœur de l'expérience d'un dispositif transmédia. 33^{ème} Congrès international de l'AFM. Tours.
- Piaget J (1951) Pensée égocentrique et pensée sociocentrique. *Cahiers internationaux de sociologie* 10 : 34-49.
- Piaget J (1966) Nécessité et signification des recherches comparatives en psychologie génétique. *International Journal of Psychology* 1(1) : 3-13.
- Piaget (1967) *Biologie et connaissance; essai sur les relations entre les régulations organiques et les processus cognitifs*. Paris : Editions Gallimard.
- Piaget J (1975) *L'équilibration des structures cognitives: problème central du développement* (Vol. 33). Paris : Presses Universitaires de France.

- Piaget J et Inhelder B (1966) *L'image mentale chez l'enfant. Etude sur le développement des représentations imagées*. Paris : PUF.
- Pine BJ et Gilmore JH (1998) Welcome to the experience economy. *Harvard Business Review* 76 : 97-105.
- Pine JB et Gilmore JH (1999) *The Experience Economy : Work is Theatre and Every Business a Stage*. Boston : Harvard Business School Press.
- Postill J (2010) Introduction : Theorising media and practices. In : B Brauchler et J Postill (eds) *Theorising Media and Practice*. New York : Berghahn Books. pp. 1–32.
- Proulx S (2001) Usages de l'Internet: la 'pensée-réseaux' et l'appropriation d'une culture numérique. In : Guichard E (Dir.), *Comprendre les usages de l'Internet*. Paris : Presses de l'Ecole Normale Supérieure. pp. 139-145.
- Pulh M (2002) *La valorisation de l'expérience de consommation d'activités culturelles: le cas des festivals d'arts de la rue*. Thèse de doctorat en Sciences de gestion. Dijon.
- Pulh M, Bourgeon-Renault D et Bouchet P (2005) Spectacles vivants, logiques de consommation et construction d'expériences: le paradoxe d'une offre à la fois unique et plurielle. *Décisions marketing* 57-66.
- Punj G et Stewart D (1983) An Interaction Framework of Consumer Decision Making. *Journal of Consumer Research* 10(2) : 181-196.

R

- Reckwitz A (2002) Toward a theory of social practices A development in culturalist theorizing. *European Journal of Social Theory* 5(2) : 243-263.
- Rémy E (2013) L'achat malin du « petit bourgeois » en magasin populaire : une analyse d'une situation d'hétéroshoppie. In : Clochard F et Desjeux D (coord.) *Le consommateur malin face à la crise (Tome 1): Le cadrage du client et les marges de manœuvre du consommateur*. Paris : Editions L'Harmattan, pp.197-216.
- Rémy E, Garcia-Bardidia R et Trizzulla C (2015) Faire de la *Consumer Research* avec Bourdieu. In : Rémy E et Robert-Demontrond P (coord.) *Regards croisés sur la consommation, Tome 2 – Des structures au retour de l'acteur*. Corneilles-le-Royal : Editions Management et Société.
- Richins ML (1994) Valuing things: the public and private meanings of possessions. *Journal of Consumer Research* 21(3) : 504-521.
- Robert P (2016) *Bande dessinée et numérique*. Paris : CNRS, coll. Les essentiels d'Hermès.
- Rocamora A (2002) Fields of fashion critical insights into Bourdieu's sociology of culture. *Journal of Consumer Culture* 2(3) : 341–362.
- Rocamora A (2012) Hypertextuality and remediation in the fashion media : The case of fashion blogs. *Journalism Practice* 6(1) : 92-106.
- Roederer C (2008) *L'expérience de consommation : exploration conceptuelle, méthodologique et stratégique*. Thèse de doctorat en Sciences de gestion. Dijon.
- Roederer C (2012a) *Marketing et consommation expérientiels*. Cormelles-Le-Royal : Editions EMS.
- Roederer C (2012b) Contribution à la conceptualisation de l'expérience de consommation: émergence des dimensions de l'expérience au travers de récits de vie. *Recherche et Applications en Marketing* 27(3) : 81-96.

- Roederer C et Schwarzberg M (2015) Cycle de vie d'un contexte expérientiel: une approche exploratoire du parcours artistique du tramway de Strasbourg. *Décisions Marketing* 78 : 79-94.
- Roedder John DR (2001) 25 ans de recherche sur la socialisation de l'enfant-consommateur. *Recherche et applications en marketing* 16(1) : 87-129.
- Rogers E (1995) *Diffusion of Innovations*. New York: Free press.
- Røpke I (2009) Theories of practice — New inspiration for ecological economic studies on consumption. *Ecological Economics* 68(10): 2490-2497.
- Roux D (2007) La résistance du consommateur : proposition d'un cadre d'analyse. *Recherche et Applications en Marketing* 22(4) : 59-80.

S

- Saatcioglu B et Ozanne JL (2013) Moral *habitus* and status negotiation in a marginalized working-class neighborhood. *Journal of Consumer Research* 40(4) : 692–710.
- Sahakian M et Wilhite H (2014) Making practice theory practicable: Towards more sustainable forms of consumption. *Journal of Consumer Culture* 14(1) : 25-44.
- Sandikci Ö et Ger G (2010) Veiling in style : How does a stigmatized practice become fashionable ?. *Journal of Consumer Research* 37(1) : 15-36.
- Scaraboto D et Fischer E (2013) Frustrated fatshionistas: An institutional theory perspective on consumer quests for greater choice in mainstream markets. *Journal of Consumer Research* 39 :183–206.
- Schatzki, TR (1996) *Social practices : A Wittgensteinian approach to human activity and the social*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Schatzki TR (2002) *The Site of the Social: A Philosophical Account of the Constitution of Social*. Pennsylvania : The Pennsylvania State University Press.
- Schatzki TR, Knorr Cetina K et von Savigny E (2001) *The Practice Turn in Contemporary Theory*. London : Routledge.
- Shankar A, Elliott R et Fitchett JA (2009) Identity, consumption and narratives of socialization. *Marketing Theory* 9(1) : 75–94.
- Schau HJ, Muñiz AM et Arnould EJ (2009) How brand community practices create value. *Journal of Marketing* 73(5) : 30-51.
- Schouten, JW et McAlexander JH (1995) Subcultures of consumption: an ethnography of the new bikers. *Journal of Consumer Research* 22 : 43-61.
- Shankar A, Cherrier H et Canniford R (2006) Consumer empowerment: a Foucauldian interpretation. *European Journal of Marketing* 40(9) : 1013-1030.
- Sherry (1991) Postmodern alternatives: The interpretive turn. In : Robertson TS and Kassarian HH (coord.) *Handbook of Consumer Research* Englewood Cliffs : Prentice Hall pp.548-91.
- Shove E (2010) Caution! Transitions Ahead : Politics, Practice and Sustainable Transition Management. *Environment and Planning* 39(4): 763–70.
- Shove E (2012) Energy Transitions in Practice: The Case of Global Indoor Climate Change. In: *Governing the Energy Transition: Reality, Illusion or Necessity ?* London : Routledge. pp. 51-74.

- Shove E et Pantzar M (2005) Consumers, producers and practices. *Journal of Consumer Culture* 5(1) : 43-64.
- Simon F (2007) Les composantes de l'expérience virtuelle de recherche d'information: imagination, plaisir et immersion. *Actes de la 12^{ème} Journées de la Recherche en Marketing de Bourgogne*. Dijon.
- de Singly F (2001) La naissance de l'individu individualisé et ses effets sur la vie conjugale et familiale. In : F. de Singly (dir.) *Etre soi parmi les autres. Tome 1, Famille et individualisation*. Paris : L'Harmattan, pp.5-14.
- Sitz L et Amine A (2004) Consommation et groupes de consommateurs, de la tribu postmoderne aux communautés de marque: pour une clarification des concepts. *Actes des troisièmes Journées Normandes de la Consommation*. Rouen.
- Smith Maguire J et Lim M (2014) Lafite in China Media Representations of 'Wine Culture' in New Markets. *Journal of Macromarketing* 1-14.
- Schmitt B (1999) Experiential marketing. *Journal of marketing management* 15(1-3) : 53-67.
- Southerton D (2013) Habits, routines and temporalities of consumption : From individual behaviours to the reproduction of everyday practices. *Time & Society* 22(3) : 335-355.
- Southerton D, Olsen W, Warde A et Cheng SL (2012) Practices and trajectories : A comparative analysis of reading in France, Norway, the Netherlands, the UK and the USA. *Journal of Consumer Culture* 12(3) : 237-262.
- Spiggle S (1986) Measuring social values : A content analysis of Sunday comics and underground comix. *Journal of Consumer Research* 13(1) : 100-113.

T

- Thiétart RA (2014, 2007) *Méthodes de recherche en management*. Paris : Dunod.
- Thompson CJ, Arnould E et Giesler M (2013) Discursivity, difference, and disruption: Genealogical reflections on the consumer culture theory heteroglossia. *Marketing Theory* 1-27.
- Thompson CJ et Üstüner T (2015) Women skating on the edge: Marketplace performances as ideological edgework. *Journal of Consumer Research* 42(2) : 235-265.
- Tiercelin A (2013). *Les transgressions des normes de marché: le cas des consommatrices intensives de jeux vidéo*. Thèse de doctorat en Sciences de gestion. Rouen.
- Torché M (2016) *Création de soi et imaginaire de consommation: une étude ethnographique de consommateurs geeks*. Thèse de doctorat en Sciences de gestion. Rouen.
- Trentmann F (2009) Disruption is normal : blackouts, breakdowns and the elasticity of everyday life. In : E Shove, F Trentmann et RR Wilk (eds) *Time, Consumption and Everyday Life : Practice, Materiality and Culture*. Oxford : Berg pp. 67-84.
- Trininger S (2011) Cooking with Bimby in a moment of recruitment : Exploring conventions and practice perspectives. *Journal of Consumer Culture* 11(1) : 37-59.
- Trizzulla C, Garcia-Bardidia R et Rémy E (2016) De Bourdieu à Lahire : déterminismes sociaux et pratiques de consommation plurielles. *Recherche et Applications en Marketing* 31(1) : 87-105.
- Trizzulla C, Bailly A et Garcia-Bardidia R (2014) Prendre l'individu consommateur dans son épaisseur sociale : Apports d'une approche dispositionnaliste et contextualiste. 13^{ème} *Journées Normandes de Recherche sur la Consommation*. Rouen.

U

- Üstüner T et Holt DB (2007) Dominated consumer acculturation: The social construction of poor migrant women's consumer identity projects in a turkish squatter. *Journal of Consumer Research* 34(1) : 41–56.
- Üstüner T et Holt DB (2010) Toward a theory of status consumption in less industrialized countries. *Journal Of Consumer Research* 37(1) : 37-56.
- Üstüner T et Thompson CJ (2012) How marketplace performances produce interdependent status games and contested forms of symbolic capital. *Journal of Consumer Research* 38 : 147-166.

V

- Vanheems R (2010) Quand le client multicanal invite à réinventer le marketing du point de vente. *Actes des XVèmes Journées de Recherche en Marketing de Bourgogne*. Dijon.
- Vargo SL et Lusch RF (2008) Service dominant logic : continuing the evolution. *Journal of the Academy of Marketing Science* 36(1) : 1-10.
- de Vaujany FX (2006) Pour une théorie de l'appropriation des outils de gestion : vers un dépassement de l'opposition conception-usage. *Management Prospective* 3(9) : 109-126.
- Veblen T (1899) *The theory of the leisure class*. New York : Macmillan.
- Venkatesh A (1989) Modernity and Postmodernity: A Synthesis or Antithesis ? in Proceedings of the 1989 AMA Winter Educators' Conference, T. Childers, ed., Chicago : American Marketing Association.
- Vézina, R. (1999), Pour comprendre et analyser l'expérience du consommateur. *Gestion* 24(2) : 59-65.
- Visconti LM, Sherry Jr. JF, Borghini S et Anderson L (2010) Street art, sweet art? Reclaiming the “public” in public place. *Journal of Consumer Research* 37(3) : 511-529.
- Volle P et Charfi AA (2010) L'immersion dans les environnements expérientiels en ligne: rôle des dispositifs de la réalité virtuelle. *26ème Congrès International de l'Association Française du Marketing*. Le Mans.
- Volle P et Charfi AA (2011) Valeur perçue et comportements en ligne en état d'immersion: le rôle modérateur de l'implication et de l'expertise. *27^{ème} Congrès International de l'AFM*. Bruxelles.

W

- Ward S (1974) Consumer socialization. *Journal of Consumer Research* 1-14.
- Ward S, Wackman DB et Wartella E (1977) *How Children Learn to Buy : The Development of Consumer Information Processing Skills*. Beverly Hills : Sage.
- Warde A (2005) Consumption and theories of practice. *Journal of Consumer Culture* 5(2) : 131–153.
- Warde A (2014) After taste: Culture, consumption and theories of practice. *Journal of Consumer Culture*, 14(3) : 279–303.
- Warde A et Southerton D (2012) *The Habits of Consumption*, Helsinki: Open Access Book Series of the Helsinki Collegium of Advanced Studies 1-25.

- Warde A, Wright D et Gayo-Cal M (2007) Understanding Cultural Omnivorousness : Or, the Myth of Cultural Omnivore. *Cultural Sociology*, 1(2), 143–164.
- Wilk R (2009) The edge of agency : Routines, Habits and Volition. *In* : Shove, F Trentmann et RR Wilk (eds) *Time, Consumption and Everyday Life : Practice, Materiality and Culture*. Oxford : Berg pp. 143-155.
- Woermann N et Rokka J (2015) Timeflow : How consumption practices shape consumers' temporal experiences. *Journal of Consumer Research* 41(6) : 1486–1508.

Table des illustrations

Tableaux		
N°	Titre	Page
1	Du modernisme au postmodernisme, adapté de Firat et Venkatesh (1995) et Decrop (2008)	24
2	Les paradoxes du consommateur postmoderne, adapté de Decrop (2008)	26
3	Les nouvelles figures du consommateur, adapté de Cova et Cova (2009)	29
4	L'expérience vécue, un concept multidimensionnel	33
5	Illustration des moyens d'action proposés par Pine et Gilmore (1998)	42
6	Les significations d'usage, adapté de Mallein et Toussaint (1994)	62
7	Les stades du développement cognitif de l'enfant, adapté de Piaget (1966, 1967, 1975)	70
8	Les stades de la socialisation du consommateur, adaptée de Roedder John (2001)	73
9	De l'homologie structurelle en recherche sur la consommation	99
10	Dimensions récurrentes des théories de la pratique sociale en recherche sur la consommation	120
11	Les pratiques d'une communauté, adaptée de Schau <i>et al.</i> (2009)	131
12	Eclectisme des pratiques de consommation culturelle, adapté de Trizzulla <i>et al.</i> (2016).	138
13	Dispositions mises en évidence par Bourdieu (1979a) et Lahire (2005)	151
14	Récapitulatif du profil des répondants interrogés	178
15	Synthèse de la variété des représentations constatée chez nos 15 premiers répondants	198
16	Positionnement de la recherche doctorale	215
17	Comparaison de la méthode des récits de vie et des histoires de vie, adaptée d'Özçağlar-Toulouse (2008)	223
18	Différence entre histoire de vie, récit de vie et entretiens biographiques	226
19	Propositions de modifications des grilles d'entretiens biographiques	232
20	Récapitulatif des entretiens menés avec les sept répondants ayant accepté la réalisation de leur portrait sociologique	234
21	Codebook des entretiens en vue de la réalisation des portraits sociologique	235
22	Récapitulatif des entretiens avec Laurent	249
23	Récapitulatif des entretiens avec Rémy	270
24	Récapitulatif des entretiens réalisés avec Stéphane entre 2012 et 2017	283
25	Bande dessinée et hétérogénéité des dispositions à croire en fonction du support	293

	pour Stéphane	
26	Récapitulatif des entretiens réalisés avec Alice	311
27	Récapitulatif des entretiens avec Jean	344
28	Récapitulatif des entretiens réalisés avec Max entre 2015 et 2016	368
29	Analyse de fréquence de mots réalisée à partir du premier entretien de Max	378
Figures		
N°	Titre	Page
1	Les royaumes de l'expérience, adaptée de Pine et Gilmore (1998)	41
2	Le continuum de la production d'expérience, adaptée de Filser (2002)	44
3	Les expériences sous et hors contrôle de l'entreprise, adaptée de Filser (2002) ; Carù et Cova (2006, 2007) et Roederer (2008)	47
4	Les séquences d'appropriation dans l'expérience, adaptée de Carù et Cova (2003)	53
5	Immersion dans l'expérience de consommation, adaptée de Carù et Cova (2003 ; 2006 ; 2015)	54
6	Les composantes de l'expérience de consommation	64
7	Modèle conceptuel de la socialisation du consommateur, adaptée de Moschis et Churchill (1978)	77
8	Une pratique, des interprétations différentes	118
9	La constitution d'une compétence culturelle, Maciel et Wallendorf (2017)	129
10	L'approche dispositionnaliste et contextualiste, d'après les travaux de Lahire (2001, 2004, 2005, 2012, 2013)	160
11	De la chaîne du livre papier à la chaîne du livre numérique, adaptée de Benhamou et Guillon (2010)	168
12	Le livre numérique : du fichier source au lecteur, adaptée de Michaux (2012)	171
13	Variété des modes de consommation de la bande dessinée	189
14	Synthèse des différents cadres socialisateurs intervenant dans la constitution de goûts et pratiques culturelles plurielles	208
15	Conception du réel et paradigme épistémologique, adaptée de Thietart <i>et al.</i> (2014)	213
16	Positionnement de la recherche doctorale en CCT, adaptée d'Arnould et Thompson (2007)	219
17	Mise en réseau des dispositifs numériques de Jean	354
Encadrés		
N°	Titre	Page
1	Le modèle SEM's ou Strategic Experiential Modules de Schmitt (1999)	39

2	Descriptions des opérations d'appropriation, d'après Fischer (1992) et Carù et Cova (2003)	52
3	Insertion de l'objet dans les pratiques et les représentations individuelles et collectives	61
4	Les capitaux identifiés par Pierre Bourdieu (1979 a et b)	90
5	Retour sur un texte méconnu. La sociologie de Pierre Bourdieu et son apport en marketing (Moingeon, 1993)	95
6	Classe moyenne, HCC ou LCC des représentations socialement différenciées des modes de consommation, Holt (1997, 1998)	97
7	La poursuite d'un idéal de masculinité par la consommation productive (Moisio <i>et al.</i> , 2013)	104
8	L'autonomisation du jeu en ligne <i>World of Warcraft</i> (Coavoux, 2010)	107
9	Projets identitaires brisés et déterritorialisés (Üstüner et Holt, 2007, 2010)	110
10	La méthode des itinéraires de Desjeux (2006)	174
11	Le faire et le dire sur le faire de Lahire (2007)	227
Impressions d'écran		
N°	Titre	Page
1	Annonce de recrutement postée le 22 septembre 2013	176
2	eMail de contact auprès des éditeurs et graphistes rencontrés en 2011	269
3	Signature eMail de Rémy	275
4	Extrait des mentions « j'aime » de la page Facebook de Stéphane	304
5	Exemple de suggestion de lecture réalisée par l'application Marvel Unlimited	320
6	Extrait du fil d'actualité Twitter d'Alice	340
7	Extrait de la page Facebook de Jean du 19 juillet 2018	363
8	Aperçu de quelques vidéos YouTube postées par Jean	364
9	Chroniques réalisées par Max alias Raimaru	389
10	Collection de Max alias Raismith sur www.bdovore.com	396
Planches		
N°	Titre	Page
1	Extrait du premier tome de Gon, un manga totalement muet	163
2	Définition de la bande dessinée, extrait de la planche 28 de McCloud (2007)	164
3	17 Mai des dessins contre les LGBTphobies	165
4	Parution 1248 du webcomic XKCD	254
5	Peter Pan de Loisel (1990)	382
6	Maus de Spiegelman (1998)	383
7	Le chat du Rabbin de Sfar (2002)	383

Photographies		
<i>N°</i>	<i>Titre</i>	<i>Page</i>
1	Achats de Stéphane réalisés lors du Vide grenier du Geek 2018	295
2	Bibliothèque située dans le salon de Stéphane	303
3	Vitrine situées dans le salon de Stéphane	303
4	Bibliothèque d’Alice, située dans sa salle à manger, prise lors du premier entretien	326
Autres		
	<i>Titre</i>	<i>Page</i>
	Case 1. Exemple de vignette isolée, issue du <i>Canard Enchaîné</i> le 09/11/2016	164
	Nuage de mots 1. Analyse de fréquence de mots, réalisée à partir des quinze entretiens exploratoires	180
	Affiche 1. Peter Pan de Walt Disney (1953)	382

Annexes

Annexes 1A : 1^{ère} version du guide d'entretien sur les modes de consommation de la bande dessinée.

« Tout d'abord merci d'avoir accepté de me rencontrer, si nous nous voyons aujourd'hui comme vous le savez c'est parce que vous lisez des bandes dessinées, pouvez-vous me raconter ? »

• BD numérique

Avez-vous déjà lu des BD numériques ?

Comment avez-vous découvert la BD numérique ?

Comment/ Quand s'était la première fois ? Sur PC ? Tablettes ? Autres ? C'était difficile ?

BD sur Internet : Blogs BD ? Lesquels ? Avez-vous déjà participé à un fil de commentaires ?

Avez-vous déjà contacté l'auteur ? D'autres lecteurs ? Par quels moyens ? Pourquoi ? C'était comment ?

Comment choisissez-vous votre BD numérique ?

Où recherchez-vous les informations pour faire votre choix ?

Où achetez-vous/ vous procurez-vous la BD en format numérique ?

C'est de la BD payante/ gratuite ?

Gratuite de quel genre ? Sur internet ? Des scans ? Des blogs ? Payante sur quels sites ? Par quelles applications ?

Quel genre de BD vous lisez en numérique ? Pourquoi ?

La qualité est-elle la même ? La lecture est-elle la même ?

Quels sont les avantages/ les inconvénients des formats numériques ?

Avez-vous abandonné certains formats/supports numériques pourquoi ?

Vous arrive-t-il d'en lire à l'extérieur du domicile ?

Sur quoi lisez-vous les BD numériques ? C'est facile ? Difficile ? En quoi ?

Où les stockez-vous ? Comment ? Pouvez-vous me montrer ?

• BD papier

Quel genre de BD lisez-vous (Franco-belges, Mangas, roman graphique, etc.)

Pourquoi ce genre/ces genres en particulier ?

Qu'est ce qui vous plaît dans la BD ?

Quel type de lecteur êtes vous ? (vous lisez beaucoup de BD ? c'est-à-dire ? ...)

Quand lisez-vous des BD ? Pourquoi ?

Vous en achetez ? Où ?

Les lisez-vous exclusivement à votre domicile ? Pourquoi ? Sinon où ?

De quelle façon les rangez-vous ? Pouvez-vous me montrer ?

Vous arrive-t-il de revendre/ échanger vos BD ? Pourquoi ? Par quel moyen ?

- **Interaction : BD matérielle, immatérielle, supports**

Continuez-vous à acheter des BD en format papier ? Si oui, à quelles occasions ?

Si non, êtes-vous passé au tout numérique ? Pourquoi ?

Lisez-vous d'autres types de livres en format numérique ? Pourquoi ? Est ce que c'est la même chose ?

Cela vous est-il déjà arrivé d'acheter/de lire la même BD sous différents formats ?

- **Les moments de lecture**

Racontez-moi ce que vous faites avant, pendant et après la lecture d'une BD (papier/numérique).

Racontez-moi dans quel(les) situations/ contexte vous lisez ces BD.

Est-ce différents en fonction des différents supports ?

Quel temps y consacrez-vous ? (pause de dix minutes, midi et deux, etc.)

- **Autrui et partage**

Les empruntez-vous ? À la Médiathèque ? À des amis ? Pourquoi ?

Vous arrive-t-il de les partager avec des amis ? Pourquoi ? Est-ce important ?

En parlez-vous autour de vous ? Où ? Sur des forums, des rsn, des blogs... Est-ce important ?

- **Festival, évènement littéraire**

Vous rendez-vous dans des « festivals », salon du livre, etc. ? Pourquoi ?

Y achetez-vous des livres ? Pourquoi ?

Est-ce important de rencontrer les auteurs ?

Vous êtes-vous déjà fait dédicacer des BD par leurs auteurs ?

Ceci a-t-il de la valeur pour vous ? Pourquoi ?

Quelle est votre opinion sur l'apparition des supports ou formats numériques dans ce type d'événements ?

- **Numérique et équipements**

Quel type de matériel numérique avez-vous ?

Avez-vous une connexion Internet ?

Que faites-vous sur votre tablette d'habitude ? Sur Internet ? Sur Smartphone ? Pourquoi ?

Est-ce facile/difficile d'utilisation ?

Quelle type de contenu visionnez-vous, lisez-vous, écoutez-vous via ces différents supports ?

- **Représentation de la dématérialisation**

Achetez/ téléchargez-vous des livres, musiques, films, etc. sur Internet ? via des applications ?

Pourquoi ? Existe-t-il une différence pour vous ? Laquelle ?

Existe-t-il une différence entre la BD livre et la BD numérique ? Laquelle ? Pourquoi ?

Existe-t-il une différence entre les différents supports ? Laquelle ? Pourquoi ?

- ***Fin de l'entretien***

Merci, serait-il possible de rappeler : prénom, âge et métier ? Ces informations ne seront utilisées que dans le cadre d'un travail universitaire.

Annexe 1B : Version définitive du guide d'entretien sur les modes de consommation de la bande dessinée.

« *Tout d'abord merci d'avoir accepté de me rencontrer, si nous nous voyons aujourd'hui comme vous le savez/tu le sais c'est parce que X m'a dit que vous lisez/tu lis de la bande dessinée, pouvez-vous/peux-tu m'en parler ?* »

• Pratique aujourd'hui

Est-ce que tu lis toujours de la BD ? Tu as arrêté ? Partiellement ? Pourquoi ? Quel genre tu lis ? Qu'est ce que tu as arrêté/continue de lire en particulier ? Pourquoi ?

Comment tu fais concrètement pour lire une BD, tu peux me montrer ? C'est toujours pareil ? Est-ce que tu lis de la même façon un livre ? Un roman graphique ? Un manga ? Un strip ? Ça dépend ? Comment ça se passe concrètement ? Quand tu changes de support de lecture comment ça se passe ? C'est simple ? Compliqué ? Dans quelle mesure ? Qu'est ce que ça change ? Qu'est ce qui est pareil ? Qu'est ce qui est différent ?

• Itinéraire

Naissance du besoin Comment tu fais pour savoir quelle BD tu vas lire ? Quelle BD tu vas acheter ? Emprunter ? (magasins GSM, GSS, boutique spécialisée, librairie... histoire des listes, photo des BD...) festival ? Tu fais pareil avec tous les genres de BD ? Les romans ? avec d'autres loisirs ? Dans quelle mesure c'est pareil ? C'est différent ? Etc.

Recherche d'information Comment tu fais pour avoir de l'information sur les BD que tu veux lire ? Comment tu cherches de l'information ? Tu lis les journaux ? Écoute la radio ? Regarde la TV ? Tu vas sur des sites ? Qu'est ce que tu vas voir en particulier ? Tu fais pareil avec tous les genres de BD ? Les romans ? Avec d'autres loisirs ? Dans quelle mesure c'est pareil ? C'est différent ? Etc.

Lieu de vente/emprunt Comment tu fais pour acheter/ emprunter à une BD que tu souhaites lire ? Tu vas en magasin/médiathèque/librairie/salon/festival... ? Quand ? Comment ? Tu lis sur place en partie/complètement ? Tu empruntes/achètes directement ? Tu commandes en ligne ? Comment ça se passe, tu peux me montrer ? Tu fais pareil avec tous les genres de

BD ? Les romans ? Avec d'autres loisirs ? Dans quelle mesure c'est pareil ? C'est différent ? Etc.

Décisions d'achat/d'emprunt Concrètement ça se passe comment quand tu décides d'acheter/emprunter/ télécharger une BD ? (en magasin, en ligne...) Qu'est ce qui te semble important/pas important lorsque tu achètes telle BD et pas telle autre ? (critères, arbitrage...) Est-ce que tu fais ça toujours de la même façon ? Ça varie ? En fonction de quoi ? De qui ? De quelle situation ? Tu fais pareil avec tous les genres de BD ? Les romans ? Avec d'autres loisirs ? Dans quelle mesure c'est pareil ? C'est différent ? Etc.

Est-ce qu'il arrive qu'on te conseille lorsque tu achètes/emprunes une BD ? (en magasin/librairie/médiathèque...) qui en particulier ? Est ce que c'est important ? Dans quel mesure tu prends en compte ces conseils ? Qu'est ce que ça change par rapport aux conseils que te donnent tes amis ? Ta famille ? Tes collègues ? Une personne X particulière ? En quoi c'est pareil ? En quoi c'est différent ? Ça se passe de la même façon avec tous les genres de BD ? Avec les romans ? Avec d'autres loisirs ? Dans quelle mesure c'est pareil ? C'est différent ? etc.

Stockage/Préparation de la lecture (demander prendre photo) Comment tu ranges tes BD ? Où ? (collection) Tu les lis dès que tu les as acheté ? tu attends un moment précis ? une situation précise ? Comment ça se passe concrètement ? Tu fais pareil avec tous les genres de BD ? Les romans ? Avec d'autres loisirs ? Dans quelle mesure c'est pareil ? C'est différent ? Etc.

Consommation (avant en intro)

Après la lecture Peux-tu me raconter ce que tu fais de tes BD lorsque tu les as lus une première fois ? Tu les gardes ? Où ? Comment ? Tu les relis ? Quand ? Pourquoi ? Dans quelles situations ça arrive ? Tu les donnes ? Tu les vends ? À qui ? Pourquoi ? Comment ça se passe ?

- **BD et numérique** (Si supports numériques, en ligne ou téléchargement)

Est-ce que tu lis des BD sur ordinateur ? Tablette ? Smartphone ? Tu peux me montrer ? Quels genres de BD tu lis en version numérique ? Dans quelle mesure ça change ta façon de lire de la BD ? Les moments de lire de la BD ? Les contextes dans lesquels tu lis de la BD ?

Qu'est ce qui change ou reste pareil en fonction des supports ? Comment décrirais-tu la lecture sur support numérique ? (geste ?) par rapport à la version papier ?

Comment tu as découvert les différents supports de lecture ? Avec qui ? Avec quoi ? Etc. comment tu fais en fonction des genres, des contenus, des artistes par rapport à ce que tu achètes ou pas ? Tu télécharges légalement ou pas ? Pourquoi ? Comment ça se passe ?

Comment la lecture de scans/ le téléchargement gratuit ou légal intervient dans l'achat/la consommation: prétest ? « Raisons » économique ? Facilité ? Accès ? Supports ? Idéologie ?

[Essayer de voir comment ça impacte les itinéraires]

Est-ce que tu fais la même chose pour d'autres loisirs e.g. la musique, les romans et autres livres, le cinéma... ? Qu'est-ce que ça change ? Ou reste pareil ?

Est-ce que tu échanges des informations, fait part de commentaires à des personnes sur Internet ? Des forums ? Des rsn ? Des blogs ? Comment ça se passe ? Tu peux me raconter exactement ? Est-ce que c'est important ? Est ce que tu fais ça pour d'autres loisirs ? Pourquoi ? Pourquoi pas ? Qu'est ce que ça change/est pareil/différent par rapport à la famille/les amis/collègue ?

Et après ? Tu ranges où tes BD ? Comment ? Tu peux me montrer ? Est-ce que tu fais toujours la même chose quelque soit le loisir concerné ? Partage des fichiers ? Qui ? Quoi ? Comment ? Etc.

- **Bande dessinée début et évolution de la pratique (apprentissage scolaire ou sur le tas)**

Comment t'as connu/découvert la bande dessinée ? Quand ? Avec qui ? Avec quoi ? Est-ce que c'était simple/difficile au début ? Après ? Pourquoi ? Comment ça s'est passé concrètement ? Quelles étaient tes impressions sur le moment ? Après ?

Comment tu les obtenais ? Par qui ? Tu les empruntais ? On les empruntait/achetait pour toi ? Ça se passait comment exactement ? Et aujourd'hui qu'est ce qui a changé ?

Amplification de la lecture ou pas ? Arrêt ? Depuis tu as changé de genre de BD ? De supports ? Qu'est ce qui a changé dans ta façon de sélectionner des BD ? De lire ? Comment

ça a évolué ? Qu'est-ce que ça t'a permis (apprentissage, découverte, partage, culture générale...) ? Tu peux me donner un exemple ?

Tu en parlais avec qui avant ? Ça a changé aujourd'hui ? Tu lisais où ? Quand ? Ça a changé ? Comment ça a évolué ? Ces évolutions ont été régulières ? Brusque ? A quelles occasions ont-elles eu lieu ? Comment ? Etc.

- **Dispositions**

Hypercorrection (rapport tendu aux règles, normes...) vs à l'hypocorrection , rejet/refus des règles ou normes ; (voir si selon lui il existe des règles ? codes ? normes ? implicite ou explicite de la BD)

Il y a des choses indispensables à connaître pour lire/parler/ aimer une BD ? il existe des codes pour lire/parler/aimer des BD ? Comment tu les as appris ? Par qui ? Est ce que c'est simple/difficile/ important de respecter? Pourquoi ? Qu'est ce que ça change ? Qu'est ce qui change d'un genre/support à l'autre ? Comment ça change dans ta façon de lire ? Etc.

Consommation planifiée ou spontanéiste ;

A quels moments tu lis de la BD ? Pourquoi tu choisis ce moment là et pas à un autre ? Qu'est ce que tu fais avant, pendant, après ? Dans quelles situations tu en lis ? Qu'est-ce que ça change ? Est-ce que c'est pareil tout le temps ? Si non, ça dépend de quoi ? De qui ?

Comment tu planifies ces moments ? Pourquoi ? Combien de temps tu y consacres ? C'est quoi beaucoup/pou pour toi ? Tu trouves que c'est suffisant ? Tu le fais toujours de la même façon ? Au même type de moment ? Tu fais pareil avec les romans ? Avec d'autres loisirs ? Dans quelle mesure c'est pareil ? C'est différent ? Etc.

Cela a toujours été comme ça ? Ça a changé ? Comment ? En quoi ? Dans quels cas ?

Consommation/Activité publique/collective, privée/individuelle, remise de soi ou leadership

Quand tu lis une BD y a quelqu'un ? Tu dois être tout seul ? Ça varie ? Ça dépend de quoi ? De qui ? Tu peux me raconter comment ça se passe concrètement ? Comment tu te sens dans

ce genre de situation ? C'est important d'être seul ou avec des gens ? Qu'est ce que ça change par rapport à lecture de romans ? D'écoute de la musique ? visionnage de film ? Etc.

Comment ça se passe quand tu parles de la BD autour de toi ? Comment tu abordes le sujet ? Avec qui ? Dans quelles situations ? Où ? Pourquoi ? Comment ça se passe concrètement ?

Est-ce qu'il t'arrive de partager/d'échanger/prêter des BD avec tes amis ? Ta famille ? Tes collègues ? Qui précisément ? Pourquoi eux et pas quelqu'un d'autre ? Est-ce que c'est important ? Comment ça se passe concrètement ? Tu peux me raconter ?

Est-ce que des gens te donnent leur avis sur des BD ? Qui ? Sur quoi concrètement ? Comment ça se passe ? Est-ce que c'est important pour toi ? Est-ce que ça t'intéresse ? Dans quelle mesure les prends-tu en compte ? Qu'est ce que ça change par rapport à tes amis ? Ta famille ? Tes collègues ? À telle personne citée auparavant ? D'un vendeur ? D'un bibliothécaire ? D'un libraire ? C'est différent ? En quoi ? Pourquoi ? Sur quoi ? Des exemples concrets ? Etc.

Est-ce que tu as intégré des groupes en ligne ou hors ligne en lien avec la BD ? Des clubs ? Des associations ? Lesquel(le)s ? Pourquoi ? Comment ça s'est passé concrètement ? Est ce que tu fais ça pour l'ensemble de tes loisirs ? Ou juste pour quelques loisirs ? Qu'est ce qui change ? Qu'est qu'il y a de différent ? Pourquoi ? Est-ce que tu fais ça plutôt avec des amis ? De la famille ? Qui précisément ? Dans quels cas ? Tu peux me raconter ? Etc.

Cela a toujours été comme ça ? Ça a changé ? Comment ? En quoi ? Dans quels cas ?

Consommation légitimé/illégitime

Est-ce que tu as des personnes de ton entourage qui lisent de la BD ? Qui précisément ? Tu en discute avec elle(s)/lui/eux ?

Il t'arrive d'en parler avec ton entourage ? Ta famille ? Tes amis ? Tes collègues ? Dans quels cas tu en discutes ? Comment ça se passe ?

Est-ce c'est simple/difficile d'en discuter/de faire avec quelqu'un ? Avec qui exactement ? Pourquoi ? Dans quels contextes tu en discutes ? Dans quels cas ? Quels moments ? Tu es à l'aise dans ces situations ? Pourquoi ? Comment ? Ça dépend de quoi ? De qui ? Etc.

Selon toi, qui lit de la BD ? à ton avis selon ton entourage qui lit de la BD ?

Comment tu définirais une bonnes/mauvaises BD ? Genres ? Artistes ? Bons ou mauvais lecteurs de BD ? Etc. (A chaque fois) Pourquoi ? Cela dépend de qui ? De quoi ? C'est important ? Pourquoi ? Dans quelle mesure ? Qu'est que ça change ?

Cela a toujours été comme ça ? Ça a changé ? Comment ? En quoi ? Dans quels cas ?

Dispositions ascétiques ou hédonistes ; esthétique ou utilitaristes ;

Comment définirais-tu la BD ? C'est quelque chose de sérieux pour toi ? Ou c'est de plutôt de l'ordre du plaisir ? Du défoulement ? Pourquoi ? Ça dépend ? Ça dépend de quoi ? Concrètement ? Etc. A quoi ça sert ? Est ce que la BD doit servir à quelque chose ? Pourquoi ? Comment ? Dans quelle mesure ? Ça dépend de quoi ? De quelle situation ? Etc. comment tu situes la BD par rapport à d'autres loisirs ? Qu'est ce qui est identique ? Différent ? Etc.

Cela a toujours été comme ça ? Ça a changé ? Comment ? En quoi ? Dans quels cas ?

• ***Fin de l'entretien***

« Est-ce qu'il y a des éléments dont on n'a pas parlé que tu souhaiterais/vous souhaiteriez aborder ? »

« Est ce que tu serais d'accord de faire un autre entretien avec moi ? Cette fois ci on parlerait plus largement de tes loisirs.

« Merci, est ce que tu pourrais me dire ton âge et ton métier ?étude ? »

Frère ? Sœur ? Parents ? Métier ? Étude ?

Carnet de bord ? Photo ? »

Annexe 2 : Guide d'entretien thématique pratiques et loisirs culturels

« Tout d'abord merci d'avoir accepté de me rencontrer, si nous nous voyons aujourd'hui comme vous le savez/tu le sais c'est pour parler de tes loisirs, pouvez-vous/ peux-tu m'en parler ? »

[Garder en tête l'aspect biographique (enfance, adolescence, vie adulte)]

- **Les loisirs :**

Lesquels ? Musique, littérature, cinéma, théâtre, peinture, photographie, danse, arts graphiques : dessin, jeux vidéo...

Quoi ? Qui ? Comment tu fais concrètement ? Quand ?

- **Disposition à l'apprentissage scolaire, apprentissage sur le tas**

Découverte :

Comment t'as connu/découvert cette pratique X ? telle autre Y ? quand ? avec qui ? avec quoi ? est-ce que c'était simple/difficile au début ? après ? pourquoi ? comment ça s'est passé concrètement ? quelles étaient tes impressions sur le moment ? après ?

Est ce que tu as appris de nouvelles façons de faire, de discuter... de cette pratique X et de telle autre Y ? comment ? par qui ? par quoi ? ça dépend de qui ? de quoi ? pour faire quoi ? dans quel cas ?

Evolution :

Amplification ou pas ? Arrêt ? ou changement par exemple de technique ? de contenu ? de savoirs ? de compétences ? de personnes avec qui on pratique ? avec qui on en parle ?... des lieux dans lesquels on pratique ? Comment ça a évolué ? Est-ce que ces évolutions sont régulières, ou ce sont des changements brusques ? A quelles occasions ? Pourquoi ? etc.

Aujourd'hui :

As-tu arrêté ? oui/non, pourquoi ? et aujourd'hui comment tu qualifierais ta pratique ? Et aujourd'hui ? tu considères ta pratique comment e.g. amateur, intermédiaire, pro ? comment

tu as fait pour en arriver là ? par quels moyens ? quels outils ? supports ? équipements ? comment y avais-tu accès (achat ? prêt ? etc.) ? par qui ? par quels moyens ? comment pourrais-tu la raconter ? Qu'est ce qui a changé dans telle pratique, dans telle autre ? Comment ça a évolué ? Qu'est-ce que ça t'a permis (apprentissage, découverte, partage, culture générale...) ? Qu'est-ce que ça a changé dans tes loisirs ?

Comment tu te les procures ? en magasin ? en ligne (légal vs illégal) ? Les deux ? Tu peux me donner un exemple ? Si en ligne ou téléchargement, tu peux me montrer ? comment le téléchargement gratuit ou légal intervient dans l'achat/la consommation : prétest ? « raisons » économique ? facilité ? accès ? supports ? idéologique ?...

Est-ce que c'est pareil pour ce loisirs X (e.g la musique, la lecture, le cinéma...) ? pour ce loisir Y ? Est-ce que ça change en fonction du loisirs, des genres, des contenus, des artistes par rapport à ce qu'on achète ou pas, télécharge légalement ou pas ? Pourquoi ? Comment ça se passe ?

Et après ? Tu ranges où tes affaires, produits, équipements liés ? comment ? est-ce que tu fais toujours la même chose quelque soit le loisir concerné ? tu peux me montrer ? etc.

Si tu devais arrêter qu'est-ce que ça te ferais ? Qu'est-ce que tu ferais ? etc.

- **Disposition à l'activité publique/collective, privée/individuelle**

Comment ça se passe quand tu parles de tes loisirs autour de toi ? Lesquelles tu abordes ? avec qui ? Où ? Pourquoi ? Comment ça se passe concrètement ?

Est-ce qu'il t'arrive de partager/d'échanger/prêter (des produits) avec des amis ? la famille ? des collègues ? Qui précisément ? Pourquoi eux et pas quelqu'un d'autre ? Est-ce que c'est important ? comment ça se passe concrètement ? tu peux me raconter ?

Est-ce que tu as intégré des clubs ? des associations ? lequel(le)s ? pourquoi ? comment ça s'est passé ? pourquoi pas pour cette pratique X ou Y ? qu'est ce qui change ? qu'est qu'il y a de différent ? pourquoi ? Est-ce que tu fais ça plutôt avec des amis ? de la famille ? qui précisément ? dans quels cas ? tu peux me raconter ? etc.

Est-ce que tu échanges avec des personnes sur Internet ? des forums ? des rsn ? des blogs ?... sur quelle pratique en particulier ? Pourquoi ? comment ça se passe ? tu peux me raconter exactement ? Est-ce important ? pourquoi pas pour un autre loisir ?

Est-ce que des gens te donnent leur avis ? sur quoi ? comment ? est-ce que ça t'intéresse ? Dans quelle mesure les prends-tu en compte ? qu'est ce que ça change par rapport à tes amis ? ta famille ? tes collègues ? à telle personne citée auparavant ? c'est différent ? en quoi ? pourquoi ? sur quoi ? des exemples concrets ? etc.

Cela a toujours été comme ça ? Ça a changé ? Comment ? En quoi ? Dans quels cas ?

- **Disposition à la légitimité/illégitimité**

Est-ce que tu as des loisirs que les personnes de ton entourage ne font pas ? Peux-tu me raconter ce que c'est ? comment tu les fais ? est-ce c'est simple/difficile d'en discuter/de faire avec autrui ? avec qui exactement ? pourquoi ? dans quels contextes ? Quels cas ? quels moments ? tu es à l'aise dans ces situations ? pourquoi ? comment ? ça dépend de quoi ? etc.

A l'inverse, est ce que les autres ont des loisirs que tu ne fais pas ? qui les pratique ? et quoi exactement ? est ce que tu essayes de comprendre ou pas ? comment ça se passe dans ces cas là ? as-tu des exemples ? anecdotes ? comment ça se manifeste concrètement ? etc.

Comment tu définirais une bonnes/mauvaises pratiques culturelles ? genres ? artistes ? etc. (A chaque fois) comment les définis-tu ? Pourquoi ? cela dépend ? de qui ? de quoi ? c'est important ? pourquoi ? dans quelle mesure ? qu'est que ça change ?

Cela a toujours été comme ça ? ça a changé ? comment ? en quoi ? dans quels cas ?

- **Disposition planificatrices ou spontanéistes**

A quels moments se déroulent cette pratique, telle autre ? comment ça se passe concrètement ? Pourquoi là et pas à un autre moment ? Qu'est ce que tu fais avant, pendant, après ? dans quelles situations ? Qu'est-ce que ça change ? Est-ce que c'est pareil tout le temps ? si non, ça dépend de quoi ? de qui ?

Comment tu planifies ces moments ? Pourquoi ? Combien de temps tu y consacres ? c'est quoi beaucoup/peu pour toi ? tu trouves que c'est suffisant ? Tu le fais toujours de la même façon ? au même type d'occasion ? de moment ? etc.

Cela a toujours été comme ça ? ça a changé ? comment ? en quoi ? dans quels cas ?

- **Disposition à l'hypercorrection (rapport tendu aux règles, normes...), à l'hypocorrection, au rejet/refus des règles ou normes**

Est-ce qu'il existe des règles à respecter dans cette pratique ? dans telle autre ? tu les connais ? lesquelles ? qui te les a apprises ? est-ce que tu les respectes ? oui/non pourquoi ? ça dépend ? de quoi ? de qui ? d'une situation particulière ? laquelle ? comment ça se passe concrètement ? est ce que c'est simple/difficile de respecter ces règles ? codes ? normes ? pourquoi ? qu'est ce que ça change ? etc.

Cela a toujours été comme ça ? ça a changé ? comment ? en quoi ? dans quels cas ?

- **A la remise de soi, à la passivité ou à l'initiative, au leadership**

Est-ce que tu fais ça tout seul ? en groupe ? peux-tu me raconter comment tu prends la décision de faire tel loisir ou tel autre lorsque tu es seul ? en groupe ? Comment ça se déroule pendant ? Comment ça varie ? ça dépend de quoi ? de qui ? tu peux me raconter comment ça se passe concrètement ? qu'est ce que ça change par rapport à telle pratique X ? à telle autre ? pour toi c'est important/simple/difficile de prendre l'initiative ? de se laisser guider ? etc. *Cela a toujours été comme ça ? ça a changé ? comment ? en quoi ? dans quels cas ?*

- **Ascétiques ou hédonistes ; esthétique ou utilitaristes ;**

Selon toi, la culture c'est quelque chose de sérieux ? ou c'est de plutôt de l'ordre du plaisir ? du défoulement ? pourquoi ? ça dépend ? ça dépend de quoi ? de qui ? de quel type de pratiques culturelles ? concrètement ? etc.

A quoi ça sert ? est ce que la culture doit servir à quelque chose ? pourquoi ? comment ? dans quelle mesure ? ça dépend de quoi ? de qui ? de quel situation ? concrètement ça se passe comment peux-tu me raconter ? etc.

- **Rapport aux loisirs, à la culture :**

Comment définirais-tu les loisirs ? la culture ? c'est la même chose ? oui, non pourquoi ? qu'est ce qu'il y a de différent ? d'identique ? par exemple ? etc.

Cela a toujours été comme ça ? Ça a changé ? Comment ? En quoi ? Dans quels cas ?

- ***Fin de l'entretien***

« Est-ce qu'il y a des éléments dont on n'a pas parlé que tu souhaiterais/vous souhaiteriez aborder ? »

« Encore merci et à très bientôt la prochaine fois on parlera de ta pratique du numérique et des médias en générale si ça te va. »

Annexe 3 : Guide d'entretien thématique scolarité et travail

« Tout d'abord merci d'avoir accepté de continuer les entretiens, si nous nous voyons aujourd'hui comme tu le sais c'est pour parler de ta scolarité en commençant notamment par ton entrée dans le système scolaire, est-ce que tu peux me raconter ? »

• **Cadres socialisateurs préscolaires**

Est-ce que tes parents t'ont inscrit à la crèche ? À quel âge ? Sais-tu ce qui les a poussés à t'y inscrire ? As-tu des souvenirs de cette période ? T'en ont-ils parlé ? Comment organisaient-ils leur journée ?

As-tu eu des nounous/baby-sitters ? Tes parents la/le/les connaissaient personnellement ? Ou pas ? Tes parents t'y amenaient ou l'appelaient souvent ? À quelles occasions ? T'en souviens-tu ? C'était comment chez elle ? C'était différent de chez toi ? En quoi ? (par exemple en termes d'aménagement du logement, de décoration, du type de logement, de l'organisation de la journée, des repas, des activités...) Qu'est-ce que tu y faisais ? Combien de temps y es-tu resté ? As-tu noué des liens particuliers avec ces personnes ? As-tu continué à les voir par la suite ?

Tu y as rencontré d'autres enfants ? Tu peux me raconter comment c'était ? As-tu continué à les voir par la suite ? (par exemple à l'école maternelle...) Aujourd'hui ?...

• **Scolarité**

	<i>Ecole maternelle et primaire, collège, lycée, université</i>
<i>L'entrée</i>	A quel âge es-tu entré(e) à l'école ? En quelle section ? Te souviens-tu de ton premier jour d'école maternelle ? Et/ou primaire ? Est-ce que tu peux me raconter ? Te souviens-tu de ton premier jour au collège/lycée/université ? Peux-tu me raconter ?
<i>Une journée ordinaire</i>	Peux-tu me décrire comment se passait une de tes journées à la période de l'école maternelle ? de l'école primaire ? du collège ? lycée ? université ? (du levé au couché)
<i>Changement d'un établissement à l'autre</i>	Qu'est ce qui changeait pour toi par rapport à l'école maternelle/primaire ; au collège/lycée ? As-tu éprouvé des difficultés à t'adapter face à ces changements ? aux nouvelles règles ? aux nouvelles façons d'enseigner ?
<i>Le temps de</i>	Comment étais-tu en classe ? Peux-tu me décrire ton comportement en

<i>travail et d'apprentissage scolaire (en fonction des différentes périodes, qu'est ce qui a changé ou pas)</i>	cours ? Quel type d'élève étais-tu à cette époque(sage-turbulent, sérieux-distrait, bon ou pas ?) ? Par rapport à tes camarades-collègues ? Tu étais ponctuel ? toujours en retard ? tu me raconter une anecdote à ce sujet ? et aujourd'hui ? tu te décrirais comment ? Quelles matières/disciplines tu aimais ? ou pas ? Elles ne t'ont toujours intéressé ? les as-tu découvertes à l'école ? les as-tu travaillées en-dehors de l'école ? quand ? comment ? avec qui ? à quelles occasions ? Quels étaient tes points forts ? Avais-tu des difficultés particulières ? Dans quelles disciplines ? Où avais-tu des bons résultats ? Des moins bons ? Quelles étaient les raisons de ces résultats ? C'était important pour toi ? pour tes parents ? [place accordée au travail scolaire] Comment as-tu appris à lire, écrire, compter (les savoirs « fondamentaux » du CP, CE1, CE2) ? Qui ? Autres sources d'apprentissage sur le tas ? Lorsque les enseignants de donner des devoirs tu prenais ça comment ? tu les faisais ? ça dépendait de quoi ? de qui ? de quelles situations ? Comment tu apprenais tes leçons ? à quel moment le faisais-tu ? C'était toujours pareil ? Ça dépendait de quoi ? de qui ? de quelles situations ? Tes parents vérifiaient ton travail scolaire/tes devoirs ? Ils t'aidaient ? Qui aidait ? C'était toujours la même personne ? De quelle façon elle/il t'aidait ? Comment ça se passait concrètement ? À quels moments ? Est-ce que tu allais à « l'étude » le soir pour les faire tes devoirs ? Comment ça se passer ? Comment te préparais-tu lorsque tu devais avoir un devoir sur table, DS, concours, partiels ? Tu t'organisais de quelle façon ? Tu te faisais un programme de révision ? des listes de choses à faire, relire, revoir ? ça a toujours été comme ça ? c'était pareil pour toutes les disciplines ? ça dépendait de quoi ? de qui ?... As-tu déjà triché ? Tu peux me raconter la première fois ? tu as fait ça comment ? tu t'es fait prendre ? comment as-tu appris ? tu as recommencé plusieurs fois ? comment ? à quelles occasions ? tes parents l'ont su ?
<i>Choix d'établissement, d'orientation Redoublements, tensions, ruptures, réorientations</i>	As-tu choisi ce collège/lycée/université en particulier ? As-tu été obligé d'aller dans cet établissement ? L'as-tu finalement accepté ? Quelle a été la place de tes parents dans le choix de cet établissement ? de tes enseignants ? de tes amis ? Leur perception quant à cet établissement ? Comment as-tu vécu tes orientations scolaires ? Tes souhaits ont-ils été respectés ? Que voulais-tu faire ? Qu'est-ce que tu as finalement fait ? qui t'as orienté ou contraint aux moments de ces choix ? L'as-tu finalement accepté ? Le regrettes-tu ?

	As-tu redoublé ? Comment ça s'est passé ? Comment as-tu vécu cela ? Quels en étaient les raisons ? Comment tes parents on réagit ? Tes parents ont-ils déjà été convoqués par le l'école-collège-lycée ? Si oui, peux-tu me raconter ? Quelles étaient les conséquences familiales et scolaires, les éventuelles sanctions (pour bon ou mauvais comportements) ? (position parentale face à la discipline, à l'école) comment l'as-tu vécu ? c'est arrivé plusieurs fois ? (csq dispositionnelle/autorité)
<i>Enseignants et autres personnels des institutions scolaires</i>	Te souviens-tu d'enseignants/de surveillants... en particulier de l'école maternelle/primaire/collège/lycée/université ? Peux-tu me raconter comment il/elle enseignait/travaillait ? Qu'est ce qui te plaisait dans leur façon de faire ? Ou pas ? T'ont-ils fait découvrir des choses particulières ? quoi ? (des œuvres, des disciplines...) Comment se passaient les relations avec tes enseignants ? les surveillants ? les responsables du CDI de la BU... ? Est-ce que c'était simple/compliqué de parler avec eux ? De quoi parliez-vous ? Est-ce qu'il y a des sujets que tu n'abordais jamais avec eux ? Lesquels ? Pourquoi ? C'était important ? Dans quelles situations ?
<i>Les amis, camarades et collègues</i>	Peux-tu me parler de tes amis de l'école, du collège, du lycée, de la fac ? Comment les décrirais-tu ? T'ont-ils fait découvrir des choses (des jeux, des sports, des livres, films...) ? Quelles activités tu faisais avec eux ? A quels moments ? Où ? Qui décidait des choses que vous alliez faire ? c'était toujours la même personne ? ça se passait comment concrètement ? ça a changé avec le temps ? Es-tu encore en contact avec eux ? Vous faites quoi lorsque vous vous voyez ? vous parlez des mêmes choses ? faites les mêmes choses ? ...
<i>Représentations scolaires</i>	Que représente l'école pour toi ? tu as toujours pensé ça ? qu'elle est son objectif pour toi ? et tes parents ils en pensaient quoi ? [source de conflit si contradictoire ?] C'est quoi pour toi un bon élève ? un mauvais élève ? et toi ?

- **Pour les plus âgés : Le passage par le service militaire (?)**
- **Travail**

1^{ère} expérience avec le monde du travail et changements :

Quand as-tu commencé à travailler ? Comment as-tu été amené à faire ce premier travail ? Comment l'as-tu trouvé ? Quelqu'un t'as aidé ? Qui ? Peux-tu me raconter comment s'est passé ce premier contact avec le monde du travail ? Qu'est ce qui changeait par rapport à

l'école ? C'était difficile/facile de s'adapter ? Comment l'as-tu vécu ? Comment as-tu appris les tâches que tu devais réaliser ? Comment as-tu appris les règles à respecter dans le cadre de ton premier travail ? Est-ce que tu les respectais ?...

Lorsque ton responsable/un collègue/ton patron te disait de faire quelque chose comment tu le prenais ? Tu réagissais toujours de la même façon ? Ça dépendait de quoi ? De qui ? De quelles situations ? Et aujourd'hui ?

Comment se passaient les relations avec ton responsable ? Avec ton patron ? Comment se passaient les relations avec tes premiers collègues ? Est-ce que c'était simple/compiqué de parler avec eux ? De quoi parliez-vous ? Est-ce qu'il y a des sujets que tu n'abordais jamais avec tes collègues ? Lesquels ? Pourquoi ? Les voyais-tu en dehors du cadre professionnel ? C'était important ? Dans quelles situations ? et aujourd'hui ça a changé ?

Comment organisais-tu ton temps de travail ? Comment tu faisais concrètement ? C'était important ? Nécessaire ? Pourquoi ? Ça dépendait de quoi ? De qui ? De quelle situation ? Et aujourd'hui ?

Comment faisais-tu si tu ne parvenais pas à terminer les tâches qu'on te demandait de faire pour la journée ? (ramener à la maison, venait plus tôt le lendemain...) et aujourd'hui ? Comment ça se passait chez toi dans ces cas-là ? Et aujourd'hui ?

Est-ce que tu travaillais tout seul ? En groupe ? Ça dépendait de quoi ? De qui ? Comment tu réagissais dans les différents cas ? Peux-tu me raconter comment ça se passait concrètement ? Qu'est-ce que ça change par rapport à aujourd'hui ? Pour toi c'était important/simple/difficile de prendre l'initiative ? De travailler seul ? en groupe ? Et aujourd'hui ?

Comment ça se passait quand tu parlais de ton travail autour de toi ? Quels aspects de ton travail tu abordais ? Avec qui tu en parlais ? Dans quelles situations ? Pourquoi ? Comment ça se passait concrètement ? Pourquoi ces personnes et pas quelqu'un d'autre ? Est-ce que c'est important ? Et aujourd'hui ?

(Pour les plus jeunes) Est-ce que tu parlais de ton travail avec des personnes sur Internet ? sur des forums ? Sur des rsn ? Sur des blogs ?... sur quels aspects en particulier ? Pourquoi ? Comment ça se passait ? tu peux me raconter exactement ? Etait-ce important ? Pourquoi ? (Pour les plus âgés mêmes questions mais pour le poste occupé actuellement)

Est-ce que des gens te posaient des questions sur ton travail ? Comment tu réagissais (î, important...) ? Et aujourd'hui ? Est-ce c'était simple/difficile d'en discuter avec autrui ? Avec qui exactement ? Pourquoi ? Dans quels contextes ? Quels cas ? Quels moments ? Tu étais à l'aise dans ces situations ? Pourquoi ? Comment ? Et aujourd'hui ?

Autres postes occupés :

As-tu fait d'autres types de travail ? Qu'est ce qui changeait par rapport aux précédents ? Qu'est ce qui t'a amené à les faire ? Comment les as-tu obtenus ? Correspondaient-ils à tes attentes ? Que voulais-tu faire ? C'était des choix contraints ? Orientés ? Conseillés ? Correspondaient-ils à tes études ? et aujourd'hui ?

Poste actuel : [Questions du même type pour le poste actuel] Comment as-tu été amené à faire ce métier ? ...

Représentations Travail :

Comment tu définis le travail ? Comment tu définirais un bon/mauvais travail, métiers ? Comment les définis-tu ? Pourquoi ? Cela dépend ? De qui ? De quoi ? Comment tu différencies les deux ?

• ***Fin de l'entretien***

« Est-ce qu'il y a des éléments dont on n'a pas parlé que tu souhaiterais/vous souhaiteriez aborder ? »

« Encore merci et à très bientôt la prochaine fois on parlera de ta pratique du numérique et des médias en générale si ça te va. »

Annexe 4 : Guide d'entretien thématique sociabilités familiales et amicales

« Tout d'abord merci d'avoir accepté de continuer les entretiens, si nous nous voyons aujourd'hui comme tu le sais c'est pour parler de ta famille et de tes amis et des relations que tu entretiens avec eux depuis ton enfance jusqu'à aujourd'hui. Pour commencer, est-ce que tu peux me parler de ton enfance ? »

La famille (parents, fratrie, grands-parents, oncle/tante : +niveau d'étude, situation pro et évolution, arrivée 1er enfant et les autres...)	
La maison	Quand tu étais petit(e) vous habitiez où ? (campagne, ville, quartier...) Quel type de logement c'était (appartement, maison) ? Comment c'était aménagé (tant en termes de dispositions des pièces qu'en termes de mobiliers ou encore en termes de capital culturel objectif : présence de tableau ? Reproduction ? Photo ? Livre ? Quels types ?) ? As-tu déménagé au cours de ton enfance ? Adolescence ? Comment ça s'est passé ? Pourquoi ? Où ? Qu'est ce qui a changé ?
La vie quotidienne (journalière ordinaire, repas, courses, argent de poche, accompagnement à l'école...)	Est-ce que tu peux me raconter comment se passait une journée/semaine ordinaire quand tu étais enfant ? Adolescent ? Du matin au couché : Qui faisait quoi ? Avec qui ? Toujours pareil ou ça changeait ? En fonction de quoi ? De qui ? (Évolution dans le temps) Comment étaient organisés le moment des repas (petit déjeuner/déjeuner/dîner) ? Est-ce qu'en grandissant cette organisation a changé ? Comment ? Est-ce que tes parents t'emmenaient avec eux pour faire les courses (alimentaire et/ou autre) ? Dans quel type de magasin vous alliez ensemble ? Comment ça se passait concrètement ? Une fois rentré te demandaient-ils de ranger les courses avec eux ? D'aider à la préparation du repas ? Comment ça se passait concrètement ? (avec qui ? Quand ? Toujours pareils ? Évolution avec le temps?) Qui t'accompagnait à l'école quand tu étais petit ? Comment ça se passait concrètement ? C'était toujours la même personne ? Comment ça se décidait ? Qui venait te chercher le soir ? Jusque

	quand tes parents ont continué à t'y amener/venir te chercher ? Comment ça se passait en rentrant ? Qu'est ce que tu faisais ? Avec qui ? Ça se passait toujours comme ça les jours d'école ? Et le weekend, les journées se déroulaient comment ? Et plus grand qu'est ce que tu faisais ? Avec qui ? C'était toujours pareil ? Ça dépendait de quoi ? De qui ? Est-ce que tes parents te donner de l'argent de poche ? Qui ? Combien ? Qu'est ce tu en faisais ? (Est-ce qu'ils t'ont ouvert un compte épargne ? Quand ? Pour en faire quoi ? Qu'est ce que tu en as fait ?)
<i>Nourrice/crèche/baby-sitters</i>	Quand tu étais petit, est-ce que tes parents t'ont inscrit à la crèche ? À quel âge ? T'en ont-ils parlé ? Sais-tu ce qui les a poussés à t'y inscrire ? Comment organisaient-ils leur journée ? As-tu des souvenirs de cette période ? As-tu eu des nounous/baby-sitters ? Tes parents la/le/les connaissaient personnellement ? Ou pas ? Tes parents t'y amenaient ou l'appelaient souvent ? À quelles occasions ? T'en souviens-tu ? C'était comment chez elle ? C'était différent de chez toi ? En quoi ? (par exemple en termes d'aménagement du logement, de décoration, du type de logement, de l'organisation de la journée, des repas, des activités...) Qu'est-ce que tu y faisais ? Combien de temps y es-tu resté ? As-tu noué des liens particuliers avec ces personnes ? As-tu continué à les voir par la suite ? Tu y as rencontré d'autres enfants ? Tu peux me raconter comment c'était ? As-tu continué à les voir par la suite ? (par exemple à l'école maternelle...) Aujourd'hui ?
<i>Loisirs (Temps de loisirs partagés/ou seul)</i>	<u><i>Temps de loisirs seul :</i></u> Quand tu étais petit, comment tes parents organisaient-ils tes temps libres ? Quel type d'activité te proposait-il de faire : quand tu étais à la maison ? Quand tu étais dehors ? Quand tu étais seul ? Quand tu invitais des amis à la maison ? Comment ça se passait ? Aujourd'hui, tu as continué certaine de ces activités ?

	Si temps libres en autonomie : qu'est ce que tu faisais pour t'occuper ? Avec qui ? Où ? Etc. A la maison, chez tes parents, y-avait-il des emplacements particuliers dédiés aux livres (romans, BD...) ? Comment étaient-ils rangés ? Étaient-ils tous à ta disposition ? (livres autorisés/interdits par rapport au grand frère ou à la grande sœur) Y-avait-il des endroits particuliers dédiés à la lecture de loisirs ? (vs devoirs ?) Aviez-vous un ordinateur/TV/consoles ? Où étaient-ils installés ? Est-ce que ce type d'activité était encadré par tes parents ? (temps autorisée ou non pour jouer, regarder...) <u>Temps de loisirs partagés :</u> Quand tu étais petit, quel type de loisirs (jeux, lectures, cinéma, visites de musée...) tu faisais avec tes parents ? Avec tes frères et sœurs ? Cousins ? Autres membres de la famille ? À quels moments cela se passait ? C'était toujours le même type d'activité ? Avec les mêmes personnes ? Comment ça se passé concrètement ? Et en grandissant tu fais toujours les mêmes choses avec eux ? Qu'est qui a changé/resté pareil ? Comment ça se passait les vacances scolaires ? Que faisais-tu ? Avec qui ? Où ? Est-ce que c'était toujours pareil ? Avec le temps ça a changé ? Aujourd'hui ?
<i>Départ du domicile familial et vie active</i> <i>(jeune célibataire)</i>	Comment ça s'est passé lorsque tu as quitté le domicile familial ? Qu'est ce qui t'a amené à partir ? Comment l'ont pris tes parents ? Frères ? Sœurs ? Comment tu as trouvé ton premier appartement ? Tes parents t'ont aidé ? Des membres de ta famille ? Qu'est ce qui a changé (ou pas) dans ta relation avec ta famille ? (moments où on se voit, choses que l'on fait ensemble...) Qu'est ce qui a changé/resté identique par rapport à quand tu vivais chez tes parents ? Comment as-tu fait pour te financer ? Comment faisais-tu pour tes courses ? Tes repas ? L'entretien de ton appartement ? Etc. C'était difficile ? Facile ? Quoi en particulier ? Comment ça se passait quand tu as commencé à travailler ? Ça a

	changé quelque chose dans ta relation avec tes parents ? Les autres membres de la famille ? (les moments où on se voit, ce qu'on fait ensemble ou pas...)
<i>Relation avec les membres de la famille</i>	Peux-tu me décrire quels types de relation tu entretiens avec les membres de ta famille ? Est ce que cela a toujours été pareil ? Est-ce que ça a évolué ? Avec qui ? Dans quelle mesure ? Etc.
Vie de couple	
<i>Actuelle</i>	Comment as-tu rencontré ta femme/ton mari/ton conjoint actuel(le) ? Peux-tu me parler de vos débuts ensemble ? Quels étaient vos points communs ? Vos différences ? (en termes de goûts, de caractère...) Comment a évolué votre relation ? Quand avez-vous décidé de vivre ensemble ? De vous marier ? De faire un premier enfant ? Les suivants ? Comment s'est passée la rencontre avec ta famille ? Sa famille ? Est-ce qu'il y a eu des changements dans les relations que tu entretenais avec les tiens ? Comment décrirais-tu les relations que tu entretiens avec sa famille ? (personne de qui on se sent plus ou moins proches, moments que l'on passe ensemble ou pas, fréquence, type d'activité partagée avec les différents membres de la famille...) Comment organisez-vous la vie quotidienne (repas, courses, enfants, ménages, loisirs, vacances...) ? Les vacances à deux ? Puis en famille ? Est-ce que ça a toujours été comme ça ? Qu'est ce qui ressemble (ou pas) à ce que tu as vécu avec tes parents ? Comment s'est passé l'arrivée du premier enfant ? Des suivants ? Qu'est-ce qui a changé ? Est resté identique ? Qu'est ce que tu fais/partages avec tes enfants ? (quand ils étaient petits puis plus grands et maintenant) au contraire qu'est ce que tu ne fais/partages pas avec eux ? Qu'est-ce que vous faites en famille ?
<i>Passées et autres conjoints (sans forcément avoir vécu ensemble)</i>	As-tu vécu d'autres vies de couple ? Peux-tu me raconter ? Comment les avais-tu rencontrés ? Peux-tu me parler de vos débuts ensemble ? Quels étaient vos points communs ? Vos différences ?

(en termes de goûts, de caractère...) Comment a évolué votre relation ? Quand avez-vous décidé de vivre ensemble ? Quelles activités vous partagiez ensemble ?

Comment se dérouler le quotidien ? Qu'est ce qui était différent de ce que tu as vécu par la suite ? Comment vous êtes vous séparés ? Quelles étaient les raisons ? Où as-tu habité par la suite ? Et après ? As-tu gardé contact avec eux/elles ?

Est-ce que tu peux me parler de tes autres relations amoureuses ? (mêmes questions que précédemment)

Sociabilités amicales

Est-ce que tu peux me parler de tes amis ?

Actuelles :

Comment les as-tu rencontrés ? A quels moments vous vous voyez ? Comment vous organisez-vous pour vous voir ? (sms, tel, rsn...) Ça a toujours été comme ça ? Comment ça a évolué ?

Qu'est ce que vous faites lorsque vous êtes ensemble ? Où est-ce que vous sortez ? Ça a toujours été comme ça ? Vous avez toujours fait les mêmes choses ensemble ? Est-ce que tu faisais déjà ce type d'activité avant de les rencontrer ?

Vous vous parlez souvent ? Comment ? (moyens de communication utilisés) De quoi vous parlez ? Où habitent-ils à présent ? C'est simple /compliqué de rester en contact ? Comment vous faites ?

Est-ce qu'il y a des choses que tu ne peux/veux pas faire/ne pas parler avec certains de tes amis et que tu fais/dont tu parles avec d'autres ? Comment tu l'expliques ? Cercles d'amis ou amis qui se croisent, d'autre pas : Comment tu l'expliques ? Qu'est ce que tu fais avec cette personne/ce groupe en particulier et pas avec les autres ?

Est-ce que tu as toujours eu ce cercle d'amis ? Comment tu expliques le fait que tu ne sois plus en contact avec certains de tes anciens amis ? (goûts différents, trajectoires différentes...)

Amitiés et vies de couple et de famille :

Comment as-tu fait les présentations entre ta femme/ton mari/tes ex et tes amis ? Comment ont évolué tes relations avec tes amis depuis que tu es en couple ? Depuis que tu as eu ton premier enfant ? Qu'est ce qui : a changé ? Est resté identique ?

Amitiés en ligne et/ou hors-ligne

Est-ce que tu as noué des amitiés sur Internet (forum, rsn, blog, jeux...) ? Comment ça s'est passé ? A quel moment êtes vous devenus amis ? Depuis combien de temps : tu le/la connais/ vous conversez ? De quoi vous parliez ? Et aujourd'hui c'est toujours pareil ? Comment qualifies-tu cette amitié ? C'est la même chose qu'avec un tel ou tel autre ? Qu'est ce qui est différent ou non ?

Est-ce que tu l'as rencontré IRL ? À quelle occasion ? Comment ça s'est fait ? Vous vous voyez régulièrement maintenant ?

Passées :

Est-ce que tu as encore des amis d'enfance ? Comment les as-tu rencontré ? Comment a évolué votre relation ? Comment tu expliques ces changements ? Qu'est ce que vous faisiez quand vous vous voyiez ? Et aujourd'hui ? Vous parliez de quoi ? Et maintenant ? A quel moment vous vous voyiez (école ou pas) ? Et aujourd'hui ?

Peux-tu me parler de certains de tes amis d'enfance avec lesquels tu n'es plus en contact (de école primaire/collège/lycée ou des vacances et de l'université) ? Comment les avais-tu rencontrés ? Qu'est ce que tu faisais avec eux ? À quel moment ? Où les voyais-tu ? (chez toi ? Dehors ?)

Fin de l'entretien

« Est-ce qu'il y a des éléments dont on n'a pas parlé que tu souhaiterais/vous souhaiteriez aborder ? »

« Encore merci et à très bientôt la prochaine fois on parlera de ta pratique du numérique et des médias en générale si ça te va. »

Annexe 5 : Éléments de synthèse des entretiens d'Eric.

Doctorant en informatique, il a abandonné sa thèse en troisième année pour préparer l'agrégation de mathématiques, nous nous sommes rencontrés lors d'une formation en résidentiel, il est collègue et ami de Laurent (autre répondant).

Durée des entretiens 8h45, réalisés dans un bar à sa demande.

E. lit un peu de tout (FB, Mangas, Blog BD) mais peu au final, il fait quelques collection mais ne cherche aucune information sur les dates de sortie des séries qu'il suit, il se laisse aller à des dispositions spontanéistes et curieuses dans des situations d'achat au sein des UC (GSS ou boutiques souvenirs).

On peut se demander s'il y a la présence d'une disposition hypocorrective car collectionneur mais non rigoureux, lecteur de blogs bd mais pas systématique, il n'y a que XKCD qu'il suit très régulièrement et de manière plus "rigoureuse", ses contextes de lecture sont très fixes contrairement aux autres : tous les lundis mercredis et vendredis (jours de publication), à huit heures au laboratoire, avant de se mettre à bosser.

Sa grande soeur (son aînée de 7 ans) lui a fait découvrir pas mal de série de bandes dessinées, qu'il suit toujours aujourd'hui, ainsi que son père qui lorsqu'il était plus jeune suivait le journal Pilote. Les BD classiques de l'école FB étaient présentes au sein de son domicile familiale ce qui lui a permis de découvrir ces grands classiques ex. Astérix et Obélix, Tintin, Lucky Luke, plus tard Cédric, les Tuniques Bleues, Gotlib... et bien d'autres

Il semble que ses parents (notamment son père) avait pour habitude d'emprunter des BD à la bibliothèque du coup en plus du Capital BD objectivé présent au domicile familial il y avait régulièrement des nouveautés qui pénétraient la maison ce qui a permis à E. d'étendre son répertoire de goûts.

La TV via les dessins animés a également joué un rôle dans l'acquisition de nouveaux goûts en matière de BD, notamment les retransmissions de Black et Mortimer puis Alix sur France 3, semble l'avoir incité à acquérir lui-même ses propres BD

En ce qui concerne la découverte de nouveau genre de BD notamment celle des mangas E. a tendance à se fier au jugement de ses socialités amicales et associatives, il n'a lu que ce qui était selon eux indispensable d'avoir lu ex. Death Note (qui est une des sorties BD les plus populaires des années 2000 en matière de mangas) les deux autres mangas sont liés à ses

"passions" c'est à dire au jeu de GO (jeu de plateau d'origine chinoise) avec Hikaru no go et celle du Shogi (jeu de plateau d'origine japonaise). La découverte de ce dernier manga a été réalisée du fait de la connaissance des personnes ayant participé à sa traduction en langue française, en effet E. est membre de différentes associations liées à ces jeux, et participe activement non seulement aux conventions, et autres salons dédiés exclusivement ou non à la culture asiatique, au sein desquels il est souvent lui même exposant (dédier à faire découvrir ses jeux au plus grand nombre) ou encore organisateur et ou bénévole mais il participe également régulièrement à des compétitions nationales ou internationales.

E. avoue lire très vite les BD, il se concentre plus sur le texte que sur les images, il semble que cette habitude de lecture se soit formée plus particulièrement lorsqu'il était lycéen puisqu'il avait pris l'habitude d'aller dans une UC (la Fnac) pour lire des BD avec ses amis. Si au début la lecture était favorisée au sein de ses UC en y dédiant un espace spécifique dédié, avec le temps la lecture sur place a été freinée par la suppression des salles de lecture au sein de ses espaces de vente. Il a donc été nécessaire pour E. d'apprendre à lire non seulement vite mais dans une tenue du corps plus inconfortable (debout) au sein d'un espace plus bruyant et moins favorable à une expérience de lecture "optimum".

E. déclare emprunter très peu en bibliothèque (contrairement à ce qu'il fait pour les DVD au sein des médiathèques) du fait de la possibilité que la série qu'il souhaite lire à ce moment là soit déjà empruntée par un tiers, par conséquent il préfère lire au sein des grandes surfaces spécialisées du type FNAC malgré l'inconfort de l'expérience de lecture qu'il est amené à y vivre. Ainsi, on peut noter une vision très utilitariste de ce genre de lectures. Une disposition utilitariste qui s'étend dans ses modes de lecture de façon plus générale. En d'autres termes, E. ne relira jamais un ouvrage peu importe qu'il s'agisse d'une bande dessinée ou d'un roman si ce dernier ne contient pas d'aspect éducatif, dans le sens où ce dernier ne lui permettrait pas de "réviser" les connaissances acquises.

Parallèlement, le médium bande dessinée est lui aussi loué pour ses vertus "utilitariste" il est vu en effet par E. comme le moyen de pouvoir lire une "histoire" de façon rapide et plus "légère" que ne le permettrait par exemple un roman qui lui demanderait un temps plus long et donc moins disponible au sein de sa trajectoire actuelle. Par ailleurs, il utilise les publications de XKCD non seulement pour échanger avec ses collègues mais également pour diffuser de façon discrète la culture allant jusqu'à mettre un strip au sein de l'un de ses partiels d'introduction à l'informatique au niveau L3.

Peut-on considérer l'existence d'une disposition à la distinction culturelle ou est-ce une simple dimension de la disposition à la légitimité culturelle qui peut être transposée soit de manière positive c'est à dire par l'idée de reconnaissance que le "genre" en question est culturellement légitime et de manière négative utilisée comme un "outil" de violence symbolique "douce" (avec l'idée de rareté y étant associée) ?

Le lieu des relectures de BD sont principalement situées au domicile familial car E. n'a jamais repris ses BD. Ainsi, elles sont principalement réalisées lorsque E. rend visite à ses parents, événement qui est de moins en moins fréquent depuis qu'il a emménagé à Nancy pour poursuivre ses études en doctorat. Les seules BD que E. à amener dans son propre domicile sont celles qui ont fait l'objet d'un cadeau, contrairement aux romans et autres livre qui eux ont dans leur quasi totalité fait le déplacement. Ceci montre peut-être une très faible inclination à la collection pour ce genre littéraire en particulier, et si leur aspect utilitaire est loué par rapport au temps relativement court que nécessite ce média à la lecture, leur manque de fonctionnalité en ce concerne le stockage est critiqué (prennent trop de place, fragile...).

Les temps de lecture de ce média culturel se situent aussi dans le cadre professionnel, non seulement sous la forme numérique avec XKCD mais également sous ses formes imprimées (e.g. des anciennes parutions du journal de spirou). Ces nouvelles lectures ont été favorisées par leur mise à disposition publique dans les salles de détente du laboratoire (notamment dans la cafétéria) dans lequel travaillait E.

Apprentissage sur le tas par échafaudage communautaire Explain XKCD. Parfois E. Déclare ne pas comprendre les publications de comix XKCD, il justifie cela par le fait que étant des publications américaines il existe en plus d'un pré-requis de connaissances scientifiques des pré-requis socioculturels qu'il ne détient pas toujours. La plateforme XKCD et Explain XKCD lui permettent ainsi d'actualiser non seulement sa disposition à l'hédonisme et à l'activité publique (des histoires courtes, plaisante, sur lesquelles on peut échanger entre amis, collègues voire étudiants) mais également ses dispositions utilitaristes par des apprentissages sur le tas communautaires, et la transmission des connaissances.

Cette disposition semble interdisciplinaire pas que informatique, mathématique, physique... mais également des blogs BD de droit, d'histoire ou de sciences humaines. (+ films +chaines YouTube dédiées)

Lecture en VO de romans pour améliorer des apprentissages qui devraient normalement être scolaires, mais renforcés par des apprentissages sur le tas (autodidactie) dans le but d'acquérir un capital institutionnalisé (certification d'Allemand). On a une réelle disposition utilitariste de la lecture quelques soit les genres lus.

E. Déclare ne pas télécharger des contenus culturels de façon illégale non pas par principe pour le respect des droits de propriété intellectuelle mais par paresse, ce qui est d'autant plus étonnant que le sujet sur lequel travail E. puisque de façon vulgarisé il travaille sur la programmation de logiciel capable de sécuriser les données informatiques. Il détient donc de fait des compétences plus qu'avancées pour pirater mais ne souhaite pas les mobiliser pour accéder à des contenus culturels. Cependant, les pratiques de consommation culturelle de ce répondant sont souvent à la limite de la légalité, si lire des bandes dessinées au sein des UC est toléré, il lui arrivait très régulièrement pour une association dédiée au NANAR d'emprunter des DVD au sein de médiathèque afin d'en réaliser une diffusion publique au sein d'un amphithéâtre lorsqu'il se trouvait en école d'ingénieur.

L'organisation de ses cercles de socialités amicales et culturelles est très clivée, autour de thématiques précises, ainsi les occasions de partager sur des lectures "hors normes" qui ne s'apparentent pas "à de la vraie lecture" sont peu nombreuses. Les occasions où cela arrive sont très spécifiques les strips du webcomix XKCD au sein de la sphère professionnelle, les mangas lus avec les associations culturelles auxquelles E. participe (e.g. l'association française du jeu de go, ou celle de shogi, etc.).

Résumés

APPREHENDER LA VARIETE DES MODES DE CONSOMMATION CULTURELLE EN CONTEXTES PRESENTS ET PASSES : LE CAS DE LA BANDE DESSINEE

RESUME :

Cette recherche doctorale se propose de discuter des modalités de construction et d'observation des modes de consommation culturelle pluriels à partir du cas de la bande dessinée. La revue de littérature de cette thèse met en évidence l'importance de rendre compte à la fois de la dimension multi-située(synchronique) et temporelle (diachronique) des pratiques culturelles observées. La perspective dispositionnaliste et contextualiste développée par Bernard Lahire (2005, 2013) semble répondre à cette exigence. En effet, les pratiques culturelles observées n'y sont jamais déconnectées des cadres qui participent à leur construction ni de ceux qui permettent leur observation en contextes. Pour rendre compte de cette double dimension des pratiques culturelles, ce travail s'appuie sur la réalisation de six portraits sociologiques (Lahire, 2005). Ces derniers permettent non seulement d'identifier la variété des cadres à l'origine de la construction des modes de consommation observés, mais également de rendre compte de la variété de leurs effets à l'échelle individuelle : les dispositions.

Mots clés : Consommation culturelle, Bande Dessinée, dispositions, contextes, pratiques, portrait sociologique.

UNDERSTAND THE VARIETY OF CULTURAL CONSUMPTION PATTERNS IN PRESENT AND PAST CONTEXT : THE CASE OF COMICS.

SUMMARY :

This doctoral research aims to discuss the construction and observation of plural cultural consumption patterns based on the case of comics. The literature review seems to highlight the importance of reporting both the present (synchronic) and temporal (diachronic) dimensions of the cultural practices observed. Lahire's (2005, 2013) dispositionalist and contextualist perspective seems to be a response to this requirement. Indeed, the cultural practices observed are never disconnected from the frameworks that participate in their construction or from those that allow them to be observed in contexts. To reflect this dual dimension of cultural practices, this work is based on the production of six sociological portraits (Lahire, 2005). They allow not only to identify the variety of frameworks behind the construction of observed consumption patterns, but also to describe the variety of their effects at the individual level: the dispositions.

Keywords: Cultural Consumption, Comicstrip, Dispositions, Contexts, Practices, Sociological portrait.